U d'/of OTTAWA
39003002440773

CF

OEUVRES COMPLÈTES

PROVERBES

DRAMATIQUES

DE

THÉODORE LECLERCQ.

AVIS IMPORTANT

Il paraît séparément un Album de gravures avec chaque série des *Proverbes dramatiques* de T. LECLERCQ. Les dessins sont de MM. Alfred et Tony Johannot.

L'Album complet sera composé de 78 magnifiques gravures sur acier.

Prix de chaque série	. . . . .	1 fr. 60
» »	sur papier de Chine.	2 fr.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE PREVOT ET DROUARD.

ROSALIE.

EST-CE QUE C'EST UN NEVEU, UN PARENT?

L'Intrigant Malencontreux, Sc. VIII.

ŒUVRES COMPLÈTES

PROVERBES

DRAMATIQUES

DE

THÉODORE LECLERCQ

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DES PROVERBES INÉDITS

Précédée de Notices par

MM. SAINTE-BEUVE ET MÉRIMÉE

Membres de l'Académie française

Tome 3e ~~Série~~

PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE
LIBRAIRE
44, rue de la Harpe

VICTOR LECOU
LIBRAIRE
10, rue du Bouloi

Universitas BIBLIOTHECA transylvanica

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ
2330
.L85A19
1852
V.3

http://www.archive.org/details/proverbesdrama03lecl

L'INTRIGANT

MALENCONTREUX

OU

QUI COMPTE SUR L'ÉCUELLE D'AUTRUI

COURT RISQUE DE DINER PAR CŒUR.

PERSONNAGES :

M. MITIS.
M. FAUSSET, secrétaire d'un ministre.
M. DALINVILLE.
M. FRANCASTEL.
LA COMTESSE DE VILMAR.
JULES, fils de la comtesse.
ROSALIE, danseuse de l'Opéra.
MADAME BONNET, sœur de M. Mitis.
UN CHIRURGIEN.
JEAN LEROUX, domestique sans place.
HÉBERT, domestique de M. Mitis.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un cabinet orné de tableaux.

SCÈNE I.

HÉBERT, seul.

Monsieur n'est pas encore levé. Il est plus de sept heures. Je n'ose pas entrer chez lui, à cause de sa blessure; il veut peut-être rester couché plus tard qu'à l'ordinaire. Se renverser une cafetière d'eau bouillante sur la jambe, en voulant faire du thé pour une danseuse de l'Opéra, n'est-ce pas un guignon? Je sais bien qu'il y avait là un étranger de grande distinction, et que monsieur ne trouve rien au-dessous de lui

quand il s'agit de plaire à un grand personnage. Depuis ce beau chef-d'œuvre pourtant, j'ai moitié plus de courses à faire, aussi je n'en puis plus. Patience. Il est impossible qu'avec le mal qu'il se donne et les belles connaissances qu'il a, il ne finisse pas par attraper quelque bonne place. Alors nous aurons des domestiques, des cochers, des palefreniers... Ah ! comme je ferai aller tout cela ! (Il regarde sur le bureau.) Voici mes ordres pour ce matin. (Il prend un papier qu'il lit.) « Aussitôt qu'Hébert sera levé, il donnera au portier les lettres » qui sont sur mon bureau, en lui recommandant de les por- » ter tout de suite. Il n'y a de réponse à attendre que chez » mademoiselle Rosalie. » C'est la demoiselle à l'eau bouillante. A-t-on idée qu'il ait écrit tout cela hier au soir? Heureusement qu'un autre que moi sera chargé de les porter aujourd'hui. (Il lit la suscription des lettres.) « A Monsieur » Duphot, garçon de bureau à l'administration générale, etc. » Il a des amis partout. « A monsieur, monsieur le conseiller d'Etat... » Ah ! « A mademoiselle, mademoiselle Rosalie, rue Rameau. » Il est fou d'envoyer de si bonne heure, chez une danseuse, une lettre où il y a réponse, encore. « A Son Excellence... » C'est pour la même affaire. (Il lit un papier.) « Liste des commissions. Passer rue aux Ours, maison de » monsieur Michel, marchand de perles, demander Jean » Leroux, que l'on m'a recommandé comme étant au fait de » la chambre et de l'écurie, et lui dire de venir me parler ce » matin. » Est-ce qu'il voudrait me renvoyer? Oh ! non ; c'est pour placer dans quelque maison où il n'est pas fâché de savoir ce qui se passe. Je connais cela.

SCÈNE II.

M. MITIS, HÉBERT.

M. MITIS (Il marche avec une béquille). Qu'est-ce que vous faites là? Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé? Vous savez bien que je ne reste jamais si tard au lit. Dorénavant vous ne fermerez plus mes volets. Avez-vous donné au portier mes lettres et la liste de mes commissions?

HÉBERT. Non, monsieur, pas encore.

M. MITIS. A quoi vous amusez-vous donc?

HÉBERT. J'y vas, monsieur.

M. MITIS. A propos de portier, qu'est-ce donc que vous faisiez hier dans sa loge?

HÉBERT. Ce n'était pas moi, monsieur; c'étaient eux.

M. MITIS. Qui, eux?

HÉBERT. Les autres domestiques de la maison.

M. MITIS. Mais j'ai reconnu votre voix.

HÉBERT. Monsieur, c'est que je leur disais qu'ils mentaient.

M. MITIS. Sur quoi mentaient-ils?

HÉBERT. Ils prétendaient que je n'avais pas deux jours de suite la même opinion ; et comme je pense toujours comme monsieur...

M. MITIS. Qu'est-ce que cela veut dire? Vraiment c'est admirable, des querelles d'opinion chez un portier! Est-ce qu'il se mêlait de cela, aussi, lui?

HÉBERT. Non, monsieur. Comme monsieur a promis une place à son fils, il est toujours de mon parti; et puis sa sœur, qui est brocheuse, lui a dit que le livre de monsieur était si beau...

M. MITIS. Quel livre?

HÉBERT. Celui que monsieur a fait imprimer il y a quelques jours.

M. MITIS. Je n'ai point fait imprimer de livre, entendez-vous?

HÉBERT (souriant). Ah! monsieur.

M. MITIS. Je vous répète que je n'ai rien fait imprimer, et quelles que soient vos idées à cet égard, je vous ordonne de détruire ce bruit ridicule.

HÉBERT. Dès que monsieur le veut...

M. MITIS. Et je vous défends d'avoir des opinions.

HÉBERT. Monsieur, je n'en aurai plus.

M. MITIS. Allez porter mes lettres.

(Hébert sort.)

SCÈNE III.

M. MITIS, seul.

Est-ce que des brocheuses devraient savoir lire? Ce qu'il vient de m'apprendre m'alarme beaucoup. Ce maudit libraire n'aura pas pu garder le secret... Un ouvrage où j'attaque tant de personnages! mais comment m'y refuser? Si on n'agissait que d'après sa conscience, où trouverait-on des protecteurs?

SCÈNE IV.

M. MITIS, HÉBERT, et un peu après, M. FAUSSET.

HÉBERT (d'un air empressé). Monsieur! monsieur! c'est le secrétaire du ministre.

M. MITIS (va pour se lever, la douleur le force à se rasseoir.) Faites entrer. (A M. Fausset.) Je vous demande pardon pour la manière dont je vous reçois, monsieur Fausset.

(Hébert sort après avoir avancé un siége.)

M. FAUSSET. Vous n'allez donc pas mieux, mon cher Mitis?

M. MITIS. Non.

M. FAUSSET. Diantre! Son Excellence comptait pourtant vous avoir à dîner aujourd'hui.

M. MITIS. Le ministre!

M. FAUSSET. Il voulait vous faire trouver avec je ne sais quel ambassadeur et d'autres gros bonnets.

M. MITIS. Vous ne savez pas pourquoi?

M. FAUSSET. Je m'en doute au moins.

M. MITIS. Et de quoi vous doutez-vous?

M. FAUSSET. On parle d'une mission importante.

M. MITIS. Pour moi?

M. FAUSSET. Mais oui.

M. MITIS. Je vais envoyer chercher le chirurgien, afin qu'il voie à arranger ma jambe.

M. FAUSSET. Croyez-vous qu'il y ait des moyens?

M. MITIS. Il y en a, il y en a, j'en suis sûr (Il sonne). J'en serai quitte pour faire serrer un peu plus mes compresses, afin de ne pas être trop extraordinaire. (Hébert paraît.) Allez chez le chirurgien lui dire de venir tout de suite. S'il n'est pas chez lui, recommandez qu'on me l'envoie aussitôt qu'il sera rentré.

(Hébert sort.)

M. FAUSSET. Le ministre est enchanté de votre brochure.

M. MITIS. Il l'a lue?

M. FAUSSET. Et relue. Vous êtes unique pour les portraits. Comment faites-vous pour vous monter si facilement la tête contre des gens qu'à peine vous connaissez?

M. MITIS. Le désir de plaire à Son Excellence.

M. FAUSSET. J'ai bien le désir de lui plaire aussi; mais j'aurais beau me mettre en quatre, je ne trouverais jamais ce déluge d'épigrammes qui coule de source chez vous. Il paraît que cela fait déjà un bruit d'enfer. Il y a deux ou trois personnes que vous avez tuées; il est impossible qu'elles s'en relèvent.

M. MITIS. Les réputations sont si faibles de ce temps-ci, qu'on n'a pas beaucoup de peine à les abattre.

M. FAUSSET. Vos satires sont pleines de sel et de gaîté.

M. MITIS. Si j'ai réussi auprès du ministre, c'est tout ce que je demande. Vous croyez donc qu'il me destine une mission?

M. FAUSSET. Je pourrais même vous donner la certitude qu'il vous la fera avoir, si je n'avais cru remarquer en lui un peu de mécontentement contre vous ce matin, au sujet de votre ouvrage, qu'il aime tant d'ailleurs.

M. MITIS. Vous me confondez.

M. FAUSSET. Vous n'avez pas dit un seul mot de Dalinville.

M. MITIS. On ne me l'avait pas recommandé.

M. FAUSSET. Allons donc.

M. MITIS. Je vous en donne ma parole.

M. FAUSSET. Mon cher, il ne faut pas me dire cela à moi qui vous ai écrit de décocher contre lui vos traits les plus acérés; car je crois que ce sont là mes expressions.

M. MITIS. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait?

M. FAUSSET. Je n'en sais rien; mais vous ne l'avez pas fait.

M. MITIS. C'est bien innocemment, je vous jure.

M. FAUSSET. Je ne crois pas cela. Que vous ayez des relations avec Dalinville; que vous ayez voulu le ménager, à la bonne heure; entre nous, je ne vous blâme pas; mais ne venez pas me dire qu'il n'a jamais été question de lui.

M. MITIS. J'ai là toutes vos lettres.

M. FAUSSET. Mon cher Mitis, ne jouez pas au fin avec moi.

M. MITIS. Voulez-vous les voir?

M. FAUSSET. Je n'en ai pas besoin.

M. MITIS. Faites-moi le plaisir d'ouvrir ce tiroir, elles vous convaincront.

M. FAUSSET (allant vers un secrétaire). Je verrai bien si vous m'en avez soustrait, rusé que vous êtes; elles sont numérotées. Où sont-elles donc?

M. MITIS. Dans le double fond. Voyez-vous un petit bouton à gauche? poussez-le.

M. FAUSSET. J'y suis.

M. MITIS. Vous sentez que je ne laisse pas traîner de semblables papiers.

M. FAUSSET (comptant les lettres). Cinq! je ne vous en ai écrit que cinq?

(Il les parcourt des yeux.)

M. MITIS. Pas davantage. Le reste était si bien convenu.

M. FAUSSET. Je n'y vois rien sur Dalinville. J'aurais pourtant juré... N'importe; cela ne vous excuse pas. Vous savez que cet homme a un esprit et des opinions à lui; que c'est une espèce d'ours qu'on ne peut pas apprivoiser; cela devait vous suffire. Si j'ai oublié de vous en parler, c'est qu'il m'aura semblé que cela était inutile.

M. MITIS. Il ne m'en aurait pas coûté davantage. (Tendant la main.) Vous ne me rendez pas ces lettres?

M. FAUSSET. Non. Je veux les montrer au ministre, afin de vous justifier. Avez-vous reçu avis d'une augmentation de traitement?

M. MITIS. Duquel?

M. FAUSSET. Enfant ! Est-ce que ces choses-là se demandent ?

M. MITIS. Je n'ai rien reçu. Mais le ministre me comble.

M. FAUSSET. Il n'oublie aucun service. C'est une justice que j'aime à lui rendre.

M. MITIS. Il s'en rapportera à vous sur le silence que j'ai gardé à l'égard de Dalinville. Rendez-moi ces lettres ; j'y tiens.

M. FAUSSET. Non, non ; j'aime mieux qu'il se convainque lui-même. Il est si méfiant ! Ah çà ! mon cher, à six heures précises. On veut traiter votre affaire avant le dîner. Adieu. Je dirai qu'on peut compter sur vous. Ne vous remuez pas.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. MITIS, ensuite HÉBERT.

M. MITIS. Je suis pris pour dupe ; c'est clair. Fausset voulait retirer ces lettres, et j'ai donné dans le panneau comme un imbécile. Peut-être est-ce lui qui protége Dalinville en dessous main ! Il a voulu m'ôter le moyen de me justifier ; il est si adroit.

HÉBERT. Voici des lettres pour monsieur. On enverra le chirurgien aussitôt qu'il sera rentré.

M. MITIS. C'est bon, laissez-moi. Vous ne me ferez pas venir à dîner aujourd'hui.

HÉBERT. Plaît-il, monsieur ?

M. MITIS. Je vous dis que je ne dînerai pas ici aujourd'hui.

HÉBERT. Monsieur sortira dans l'état où il est ?

M. MITIS. Je dîne chez Son Excellence. Vous m'aurez une voiture pour cinq heures et demie.

HÉBERT. Oui, monsieur. (A part en s'en allant.) Chez Son Excellence ! C'est quelque place.

(Il se retourne, salue son maître, et sort.)

SCÈNE VI.

M. MITIS, seul.

A qui en a-t-il donc ? Voyons ces lettres. (Il ouvre une

lettre.) Ah ! ah ! c'est le bureau de loterie que j'avais demandé pour Doucin. On ne me dit pas dans quelle ville on le lui donne. Pourvu que je sois parvenu à m'en débarrasser, qu'il aille au diable, s'il le veut. (Il ouvre une autre lettre.) De ma sœur ! Elle m'a écrit il n'y a pas longtemps, ce me semble. Voyons.

« Mon frère, je suis toute bouleversée. On vient de m'écrire » de l'administration qu'il courait le bruit que j'allais être » révoquée, et que mon bureau de loterie était donné à un » nommé Doucin. » Doucin! c'est le bureau de ma sœur qu'on a choisi pour Doucin ! (Il continue.) Un nommé Dou- » cin, que notre inspecteur connaît pour un mauvais sujet, » qui a déjà été renvoyé de deux bureaux, et qui a l'effronte- » rie d'en demander un troisième. » C'est bien le même Doucin. (Il continue.) « J'attends aujourd'hui une lettre qui » doit m'instruire positivement. Si mes craintes sont réalisées, » je prends la poste et je cours à Paris pour instruire l'admi- » nistration sur le compte de l'homme qu'on veut me donner » pour successeur, qui n'est qu'un vil intrigant et qui ne peut » avoir pour protecteurs que des gens pareils à lui. Je vous » prie cependant de faire toutes les démarches nécessaires » pour empêcher de commettre une pareille atrocité, quand » ce ne serait pas pour moi, au moins pour le bien de la « chose publique ; car cette place, quoique j'en partage les » bénéfices avec vous, m'aidait à vivre, et me mettait à même » de conserver, pour vous ou pour les vôtres, le peu de bien » que m'a laissé mon mari. Ne négligez pas cette affaire, et » songez que si j'étais révoquée, il ne me resterait d'autre » ressource que de placer tout mon avoir à fonds perdu. »

Il ne sera plus temps. On m'annonce que la nomination de Doucin a été signée hier. En vérité, quand ce serait un fait exprès... Ma sœur est veuve, elle ne porte pas mon nom ; ils ne se seront pas doutés de ce qu'ils faisaient. Je vais écrire cependant.

SCÈNE VII.

M. MITIS, JULES.

HÉBERT (annonçant). Monsieur Jules de Vilmar.

(Il sort.)

M. MITIS (bas). Quel ennui !

JULES. Monsieur, ma chère maman m'a chargé de venir m'informer de vos nouvelles.

M. MITIS. Madame votre mère est bien bonne, monsieur Jules. Je souffre extrêmement.

JULES. J'ai aussi une prière à vous faire de sa part ; mais je ne sais comment m'y prendre. Paris est vraiment une autre Babylone, et quelque soin que prenne un jeune homme qui veut se conserver pur, pour peu qu'il aille dans le monde, il est fort embarrassé des conversations qui s'y tiennent. Nos Pères, quand j'ai quitté leur collége, m'ont tant recommandé de fuir les mauvaises conversations ! Cependant ce sont les conversations qui achèvent l'éducation il ne s'agit que d'en trouver de bonnes.

M. MITIS. Quel âge avez-vous à présent ?

JULES. Bientôt dix-neuf ans. Voilà pourquoi ma chère maman avait imaginé que si vous vouliez me permettre de venir passer quelques heures, le matin, chez vous où vous ne devez recevoir que des gens bien pensants, sans me mêler de rien que d'écouter ce qu'on dirait, je profiterais beaucoup.

M. MITIS. La confiance de madame votre mère m'honore infiniment.

JULES. Entre nous, je ne veux rien vous cacher ; c'est une idée du père Raguin. Comme le plus souvent nous ne savons que dire le soir quand nous ne sommes qu'entre nous, ça nous fournirait des sujets de causerie. Mais M. Raguin m'a bien défendu de vous dire ce que je vous dis. Il veut en laisser tout l'honneur à ma chère maman.

M. MITIS. C'est très-délicat.

JULES. Vous consentez donc, monsieur ?

M. MITIS. Comment donc! ce serait avec le plus grand plaisir; mais c'est que, sans un accident comme celui m'est arrivé, on ne me trouve jamais chez moi le matin.

SCÈNE VIII.

M. MITIS, JULES, ROSALIE.

HÉBERT (annonçant). Mademoiselle Rosalie.

(Il sort.)

M. MITIS (se levant avec peine). Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

ROSALIE (éclatant de rire). A qui en avez-vous donc?

(Jules se promène dans le cabinet en regardant les tableaux.)

M. MITIS (à Rosalie). Parlez bas.

ROSALIE (indiquant Jules). Est-ce que c'est un neveu, un parent?

M. MITIS. C'est un petit sot qui vient de l'autre monde.

ROSALIE (à part). Il est gentil pour un étranger. (Haut à M. Mitis.) Ah çà! mon cher, avez-vous enfin parlé au ministre?

M. MITIS. Comment voulez-vous que je parle avec une jambe dans cet état-là?

ROSALIE. Vous savez écrire. Et puis, n'avez-vous pas des gens qui se chargeraient de cette commission-là pour vous?

M. MITIS. Plus bas donc!

ROSALIE (à demi-voix). Je m'ennuie d'attendre.

M. MITIS. Mais votre prince qui va partout!

ROSALIE. Mon prince! Mon prince est un Allemand, et vous ne savez pas ce que c'est. Avant qu'une idée arrive à son intelligence, il faut qu'elle ait fait un chemin terrible dans son cerveau. Quand je lui aurai dit qu'on donne aux premiers sujets de la danse à l'Opéra, par chaque fois qu'ils paraissent, de l'argent qu'on appelle des feux, et que c'est cet argent-là qu'on me refuse, il va me regarder comme si je lui parlais chinois. Et, dans six semaines, deux mois peut-être, il viendra me dire un beau matin qu'il commence à comprendre. Je serai bien avancée.

M MITIS. Que n'allez-vous vous-même chez le ministre?

ROSALIE. Si j'avais voulu aller chez le ministre, je ne me serais pas adressée à vous. J'avais bien commencé une lettre; mais c'est trop difficile.

M MITIS. L'avez-vous?

ROSALIE. Oui.

M. MITIS (souriant). Donnez. Peut-être l'arrangerait-on. (Rosalie lui donne un papier qu'il parcourt de l'air le plus gai.) Qu'est-ce que vous avez voulu mettre là? (Il lit haut.) « Monseigneur, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas des fèves comme les autres. »

ROSALIE. Des feux. Je sais bien que je n'ai pas une très-bonne orthographe; mais c'est une orthographe d'Opéra. Tout le monde connaît ça.

M. MITIS (en riant). Sans badiner, vous devriez l'achever vous-même; cela ferait plus d'effet que tout ce qu'on pourrait faire.

ROSALIE. Les ministres d'à présent sont si peu galants! Ma tante dit qu'autrefois, sous l'ancien régime, une danseuse de l'Opéra,.... ah! mon Dieu!

M. MITIS. Il ne faudrait peut-être pas aller si haut. En faisant dire un mot à votre directeur.....

HÉBERT (entrant). Monsieur, c'est le chirurgien.

M. MITIS (à Hébert). Bien. Donnez-moi le bras pour aller jusqu'à ma chambre à coucher.

ROSALIE (élevant la voix). Je ne veux pas que vous fassiez rien dire à mon directeur.

M. MITIS (appuyé sur Hébert). Comme vous voudrez.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ROSALIE, JULES.

JULES. Vous avez donc un directeur bien méchant, madame?

ROSALIE. Ah! ne m'en parlez pas.

JULES. Nous vivons dans un temps de si grande perdition!

ROSALIE. Qu'est-ce que c'est qu'un temps de perdition?

JULES. C'est le temps où nous vivons.

ROSALIE. Imaginez-vous que je ne sors pas, que je m'exerce depuis le matin jusqu'au soir, et que mon directeur trouve encore que ce n'est pas assez.

JULES. C'est comme j'étais au collége. Il y a tant de gens qui ne font pas leur devoir, que nous devons nous dévouer pour racheter leur fautes.

ROSALIE. Vous êtes bien bon : chacun pour soi. D'ailleurs je ne sais pas ce que c'est que vos directeurs de collége; mais je ne puis assurer que le nôtre ne fait pas très-bien son devoir lui-même.

JULES. Quand cela serait, il ne faudrait pas le dire.

ROSALIE. Mais, mon cher monsieur, on ne peut pas s'empêcher de voir ce qu'on voit. Il fait le saint avec les unes, il est d'une rigueur extrême pour elles; et puis il y en a d'autres à qui il passe tout.

JULES. Il n'a de comptes à rendre à personne.

ROSALIE. Vous badinez.

JULES. Non. Il ne dépend que de son for intérieur.

ROSALIE. Comment dites-vous?

JULES. On doit croire qu'un directeur reçoit ses inspirations d'en haut.

ROSALIE. Ah! je sais bien. Pour faire rallonger nos jupes, pour faire monter nos corsets, cela ne vient pas de lui; mais pour me priver de mes feux, par exemple; pour me refuser un congé; pour m'empêcher de faire un voyage en Angleterre : ce n'est que l'envie de me tourmenter.

JULES. Vous voudriez faire un voyage en Angleterre! Vous auriez tort, madame; les Anglais ne sont pas orthodoxes.

ROSALIE. Pardonnez-moi. Nous avons une de nos dames qui a été dans ce pays-là, et qui en est revenue très-contente. Il sont fort généreux, d'abord.

JULES. Relisez leur histoire, et vous verrez qu'après les Romains, il n'y a jamais eu de peuple qui ait montré moins de générosité envers ses ennemis.

ROSALIE. Cette dame, dont je vous parle, n'y avait pas été comme ennemie.

JULES. A la bonne heure; mais pourquoi s'exposer à laisser ébranler sa foi?

ROSALIE. Sans ma tante, je ne sais pas ce que j'aurais fait; mais certainement je n'aurais pas pris le parti que j'ai pris. Je n'y avais aucune vocation.

JULES. Eh bien! remerciez madame votre tante, croyez-moi; elle vous a rendu le plus grand service qu'elle pût vous rendre.

ROSALIE. Je ne trouve pas cela. C'est une galère; c'est un métier d'esclave. Vous me voyez ici parce que j'avais à parler à monsieur Mitis; mais en rentrant chez moi et jusqu'à sept heures du soir, vous ne vous faites pas idée de tout ce que j'aurai à faire.

JULES. Si vous poussez les choses à l'extrême, vous avez tort. La nature humaine a ses bornes. Nos Pères savent très-bien cela. Quand j'ai quitté le collége, tout ce qu'ils m'ont recommandé, c'est de ne laisser rien voir de ce qu'on doit cacher; d'être austère en paroles, afin de faire honneur à leur maison; mais ils ne pouvaient pas m'empêcher d'être un jeune homme. « Vous êtes né dans une classe élevée, m'ont-ils dit, soyez assez adroit pour donner toujours le bon exemple; le reste ne nous regarde pas. » C'est à peu près la même recommandation qu'on a faite à une de mes cousines qui a été élevée dans un couvent. Au fait, on ne peut faire que ce qu'on peut.

ROSALIE. Ma tante trouve qu'on n'en fait jamais assez.

JULES. C'est comme ma mère. Mais à notre âge, à vous et à moi, madame, nous ne pouvons pas non plus penser absolument comme de vieilles gens.

ROSALIE. Il y a une chose bien sûre, c'est que si j'avais été homme, jamais je n'aurais mis le pied à l'Opéra.

JULES. Je ne dis pas cela, moi; car si on pouvait y aller sans être vu, c'est une chose dont je serais bien curieux.

ROSALIE. Je puis vous rendre ce service-là.

JULES. En vérité, madame, vous seriez assez bonne.....

ROSALIE. Rien n'est plus facile.

JULES. C'est ma mère qui va m'embarrasser.

ROSALIE. Bast, bast! Une mère, une tante, ça n'embarrasse que ce qu'on veut.

JULES. Ma mère prétend que quelqu'un d'honnête ne peut pas sortir le soir dans Paris.

ROSALIE. On vous fait des contes d'enfant. (Elle s'approche d'une croisée.) Mais la voiture ne revient pas.

JULES. Vous attendez votre voiture, madame?

ROSALIE. Un monsieur de ma connaissance devait venir me reprendre, je crains qu'il ne m'ait oubliée.

JULES (avec vivacité). J'ai mon cabriolet, madame; si j'osais espérer...

ROSALIE (montrant son pied). Je suis chaussée si légèrement.

JULES. Vous ne pouvez vraiment pas aller à pied, par le temps qu'il fait, avec d'aussi jolis petits souliers.

ROSALIE. C'est que je ne voudrais pas vous déranger, monsieur.

JULES (avec feu). Moi! madame.

ROSALIE. Vous alliez sans doute quelque part en sortant d'ici?

JULES. J'allais faire un tour au bois de Boulogne, comme c'est assez mon habitude.

ROSALIE. Il doit être bien joli; je ne l'ai pas vu depuis l'année dernière.

JULES. Acceptez-vous ma proposition, madame?

ROSALIE (avec gaîté). Volontiers, monsieur, à condition que vous me reconduirez par le bois de Boulogne.

JULES. Vous demeurez si loin que cela?

ROSALIE. Je demeure à deux pas d'ici; mais est-ce une raison pour que je contrarie votre promenade?

JULES (hors de lui). En vérité! madame, je puis dire que je n'ai jamais eu l'honneur de rencontrer une dame.....

(Il laisse tomber un de ses gants.)

ROSALIE. Prenez donc garde; vous laissez tomber un de vos gants.

JULES (ramassant son gant). Je vous prie de croire que je suis à vos ordres, madame.....

(Il lui présente la main et laisse tomber sa canne.)

ROSALIE (riant aux éclats). Voilà votre canne par terre à présent.

JULES (ramassant sa canne). Je ne sais pas d'où vient que je suis si maladroit aujourd'hui. C'est sans doute l'empressement bien naturel, et le plaisir d'ailleurs de.....

ROSALIE (riant toujours). Je devine cela sans peine. Mais j'entends Mitis qui revient; allons-nous-en. Il ne faut pas qu'il croie que nous avons causé si longtemps ensemble.

(Elle lui prend le bras et elle l'entraîne.)

SCÈNE X.

M. MITIS, LE CHIRURGIEN.

LE CHIRURGIEN (donnant le bras à M. Mitis). Vous serez peut-être fort mal à votre aise avec des compresses aussi serrées; mais vous l'avez voulu.

M. MITIS. Oui, oui.

LE CHIRURGIEN. Monsieur Mitis, tâchez donc de placer mon fils dans une bureau; vous me rendrez un grand service : il n'est bon à rien du tout.

M. MITIS. J'avais laissé ici deux personnes..... Apparemment qu'elles se seront ennuyées d'attendre.

LE CHIRURGIEN. Les appointements seront ce qu'ils seront; pourvu qu'il ait le pied dans l'étrier, c'est tout ce que je demande.

M. MITIS. Pourquoi ne pas lui avoir donné votre état?

LE CHIRURGIEN. Il a une tête de fer, je vous le répète. Et d'ailleurs, du train que vont les choses, qui sait ce que deviendra notre état? Il pleut de tous côtés des sœurs qui s'ingèrent de tailler, de rogner, de saigner; et puis les charitains, et puis les miracles. On guérit avec des prières, on guérit avec des *agnus*, on guérit avec des reliques, on guérit avec tout, excepté avec de la science.

M. MITIS. Dame! si l'on guérit réellement avec tout cela.

LE CHIRURGIEN. Allons donc, monsieur Mitis.

M. MITIS. Eh bien! si on ne guérit pas, on est obligé de revenir à vous.

LE CHIRURGIEN. Quand il n'est plus temps, que le mal est aggravé... Je veux que par hasard les gens qui nous reviennent en réchappent, qu'arrive-t-il? que c'est la suite du miracle, et que très-souvent ils ne veulent pas nous payer.

M. MITIS. Je ne vous ai jamais demandé quelles étaient vos opinions; il me semble qu'elles ne sont pas trop bonnes. Pourquoi déclamer contre les miracles? Est-ce qu'il n'y a jamais eu de miracles?

LE CHIRURGIEN. Dans l'ancien temps, on n'était pas là, c'est possible.

M. MITIS. Eh bien! si c'était possible alors, pourquoi ne le serait-ce plus à présent? Je déclare, moi, que je crois aux miracles.

LE CHIRURGIEN. Du moins, croyez-vous aussi aux chirurgiens, puisque vous m'avez fait appeler pour votre jambe?

M. MITIS. J'ai une lettre à écrire; je vous demande pardon.

LE CHIRURGIEN. Que je ne vous gêne pas; je suis votre serviteur.

M. MITIS. Vous reviendrez demain matin, sans faute, n'est-il pas vrai? Apportez aussi ce que vous nommez votre remède de bonne femme; nous en essaierons.

LE CHIRURGIEN. Je veux bien.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. MITIS, seul.

Pour l'affaire de ma sœur, je ne puis m'adresser qu'à ce brutal de Fromont, qui, j'en suis sûr, sera enchanté de l'embarras où je me trouve. Je ne serais même pas étonné qu'il y eût contribué. C'est le plus méchant drôle, l'homme le plus perfide... C'est égal. (Il écrit.) « Monsieur, c'est avec une en-» tière confiance dans votre extrême bonté, que je m'adresse » à vous pour détruire l'effet d'un malentendu, qui vient de » priver ma sœur d'un bureau... » (Il s'arrête, et se frotte la jambe.) Cette jambe me fait un mal affreux..... Mais je dîne chez le ministre : il n'y a pas à dire; il faut que ce soit

comme cela. (Il se remet à écrire.) Cette lettre ne servira de rien... J'y glisse pourtant que je dîne aujourd'hui chez un ministre. Il ne faut pas dissimuler que l'on est en faveur. Tout en excitant l'envie, c'est un moyen de paralyser la malveillance.

SCÈNE XII.

M. MITIS, LEROUX, et un peu après, HÉBERT.

LEROUX (saluant profondément). C'est à monsieur Mitis que j'ai l'honneur de parler?

M. MITIS. Oui, monsieur. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Je vous demande la permission de fermer cette lettre, et je suis à vous.

(Leroux s'assied.)

HÉBERT (entrant). Monsieur aura une voiture pour cinq heures et demie.

M. MITIS (à Leroux, tout en cachetant sa lettre). Dites-moi, monsieur, ce qui me procure l'avantage de vous voir?

LEROUX (d'un air d'importance). Monsieur, je suis monsieur Leroux, à qui monsieur a pris la peine de m'envoyer chercher ce matin.

M. MITIS. Ah! ah! Jean Leroux. Approchez, mon ami. (Leroux se lève.) Hébert, rangez cette chaise.

HÉBERT (à part). C'est un camarade. Je l'aurais pris pour un monsieur.

(Il se met à ranger le cabinet.)

M. MITIS. Vous m'êtes recommandé comme étant au fait du service de la chambre et de l'écurie.

LEROUX. J'ai fait z'insérer cela dans les papiers à cause de la rigueur du moment z'actuel; car, pour dans le fond, l'écurie n'est guère mon genre. Est-ce pour ici que monsieur m'a fait demander?

M. MITIS. Non.

LEROUX. C'est à coup sûr pour une maison plus conséquente.

M. MITIS (à Hébert). Envoyez tout de suite cette lettre par

un commissionnaire. Vous rangerez ici après. (Hébert sort.) (A Leroux.) Vous avez donc de hautes prétentions?

LEROUX. J'avoue z'à monsieur qu'ayant toujours été dans les hôtels les plus importantes de Paris, je tiendrais autant qu'il serait en mon pouvoir à ne pas descendre le plus que je pourrais.

M. MITIS. Le service d'un bourgeois vous paraîtrait au-dessous de vous?

LEROUX. Monsieur, je ne méprise personne. Quand on n'a pas les faveurs de la fortune, on mange le pain qu'on trouve. Mais comme je tiens peu z'aux gages, j'aimerais autant être chez un grand ous que je serais chargé de la dépense de la chambre.

(Hébert entre.)

M. MITIS. C'est chez un étranger que je veux vous placer.

HÉBERT (à part). Un étranger!

LEROUX. Un étranger de marque?

M. MITIS. C'est une personne que vous pourrez servir sans vous compromettre. On assure que vous êtes intelligent, et je veux avoir dans cette maison un homme sur lequel je puisse compter. Comprenez-vous?

LEROUX. Quant à ce qui est du service, je ne crains pas qu'on fasse des reproches de moi à monsieur. Sans vanité, je puis dire qu'il n'y a pas à Paris un valet de chambre plus au fait que moi. J'ai aussi une chose que l'on recherche assez aujourd'hui, je vais à l'église de moi-même.

M. MITIS. C'est inutile pour la maison où j'ai l'intention de vous placer.

LEROUX. Dans ce cas-là, on se conformera z'aux circonstances; mais monsieur peut voir que je sais ce qu'il en est. J'ai servi z'un an chez madame la vicomtesse des Rossins, que monsieur peut connaître, et qui tient à tout ça plus que personne; elle ne m'a jamais rien dit que pour me donner ma démission.

M. MITIS. Pourquoi vous a-t-elle donné votre démission?

LEROUX. Monsieur, j'ai z'eu tort dans un sens, parce qu'il y a des choses que les maîtres et surtout les maîtresses n'ai-

ment pas qu'on ait l'air de voir, et que je l'ai dit au chasseur, qui l'a dit à la femme de charge.

M. MITIS. Eh bien! voilà positivement ce que je veux. Au lieu de le dire au chasseur, vous me le direz, à moi.

LEROUX. Monsieur, c'est différent, on dit plus vulgairement z'à un camarade ce qu'on ne dirait pas aussi volontiers à un maître.

M. MITIS. Si c'est ma condition.

LEROUX. Monsieur sait mieux que moi que l'honneur et la probité...

M. MITIS. Je vous paierai.

LEROUX. C'est comme valet de chambre que j'entrerais?

M. MITIS. Vous serez seul avec votre maître pendant six semaines; mais il fait venir sa maison, et alors vous ne serez plus que valet de chambre.

LEROUX. Quand faudra-t-il que je me présente?

M. MITIS. Vous viendrez demain chercher une lettre pour ce monsieur... Mais vous tiendrez mes conventions?

LEROUX. Combien monsieur me donnera-t-il pour ce qui ne sera qu'entre nous?

M. MITIS. Nous arrangerons cela.

LEROUX. Si monsieur veut voir mes certificats, j'en ai plein mon portefeuille.

M. MITIS. Je n'en doute pas. Mais on m'avait parlé de vous de manière à ce que je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

LEROUX. Monsieur me donnera-t-il bien cinq cents francs? C'est ce que l'on donne le plus communément pour les choses secrètes et qui ne sont pas du service.

M. MITIS. Nous verrons.

LEROUX. Tout est si cher qu'on ne vit pas de ses gages.

M. MITIS. Revenez demain à dix heures chercher votre lettre, et je vous donnerai le conseil de faire un peu moins l'important.

LEROUX. Monsieur, je ne fais pas l'important. Quand on passe un marché avec un quelque z'un, on tâche de le faire le plus avantageux possible. C'est dans la nature des choses.

M. MITIS. Ce n'est pas pour votre marché, c'est pour votre ton en général.

LEROUX. Cela tient z'à ce que j'ai reçu z'une éducation peut-être z'au-dessus de la profession que j'exerce. Mon père était huissier.

M. MITIS. Quel genre d'huissier?

LEROUX (se rengorgeant). Huissier pour faire taire dans un tribunal.

M. MITIS. C'est différent. (Il se retourne et aperçoit Hébert). Vous étiez donc là, vous?

HÉBERT (balbutiant). Monsieur... comme j'ai vu que...

M. MITIS. Reconduisez-le.

(Hébert et Leroux sortent ensemble.)

SCÈNE XIII.

M. MITIS, et un après, HÉBERT.

M. MITIS. Ces gens-là ont la tête tournée. Il y a dans toutes les cervelles un besoin d'importance qui est tout à fait comique. (A Hébert qui rentre.) Vous devenez bien curieux, monsieur Hébert.

HÉBERT. Ce n'est pas à cause de cela, monsieur.

M. MITIS. Vous n'avez pas dit au moins à cet homme que c'était chez lord Commir que je voulais le placer?

HÉBERT. Chez ce milord si riche que monsieur a logé à l'hôtel de l'Europe? Je ne le savais pas. Quelle bonne place!

M. MITIS. Il n'est pas sûr que je la lui donne.

HÉBERT (à part). Il n'est pas sûr que je la lui laisse.

M. MITIS. Je dois voir demain à sept heures un sujet qui me conviendra mieux, je crois.

HÉBERT (à part). C'est pour la vie une condition comme celle-là; il ne faut pas perdre de temps.

(On sonne.)

M. MITIS. Que faites-vous là? N'a-t-on pas sonné?

HÉBERT. Je n'ai pas entendu, monsieur; mais je vais aller

voir. (A part, en s'en allant.) Valet de chambre d'un milord! Comme ça m'irait!

M. MITIS. Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui; il me paraît encore plus bête qu'à l'ordinaire.

HÉBERT (rentrant). Monsieur, c'était le portier qui montait cette lettre-là.

M. MITIS (prenant la lettre). C'est bon. Laissez-moi.

(Hébert sort.)

SCÈNE XIV.

M. MITIS.

C'est de madame de Vilmar.

(Il lit.)

« Monsieur, mon fils, en sortant ce matin, m'avait dit qu'il » allait chez vous. J'ignore si c'était un prétexte qu'il pre- » nait; mais deux personnes de ma connaissance viennent de » m'assurer l'avoir vu avec une dame dans son cabriolet, sur » la route du bois de Boulogne. Quelle est cette dame? On » n'en sait rien. S'il n'a pas encore été chez vous, sans doute » il ira avant de rentrer à l'hôtel; sachez ce que c'est que » cette dame. Vous jugez quelles peuvent être les craintes » d'une mère. Mon fils avec une dame que je ne connais pas, » après l'éducation que je lui ai fait donner! Ah! monsieur, » que je suis malheureuse!

« Je rouvre ma lettre. Mon frère a aussi rencontré son ne- » veu avec la dame. C'est une danseuse de l'Opéra. Oui, » monsieur, une danseuse de l'Opéra. S'il va chez vous, ne » lui parlez de rien, et envoyez-le-moi tout de suite.

« COMTESSE DE VILMAR.

« Excusez le désordre de cette lettre. »

C'est Rosalie, il n'en faut pas douter. Quel contre-temps! Quand madame de Vilmar va savoir que c'est chez moi... Comment s'imaginer qu'un petit drôle tout frais sorti... (Il

rit.) Comme c'est solide ces éducations-là! Ma foi, je n'y peux rien faire. C'est pourtant bien contrariant... Il faut que cela tombe tout justement au milieu d'une famille qui m'avait, pour ainsi dire, béatifié, et d'une famille assez remuante, qui me sera très-contraire du moment qu'elle ne me sera plus favorable. Au diable les petits saints et les danseuses de l'Opéra!

SCÈNE XV.

M. MITIS, HÉBERT, un peu après, M. FRANCASTEL.

HÉBERT (annonçant). Monsieur Francastel.

M. MITIS. Monsieur Francastel! Faites entrer. (Hébert sort.) Un des plus riches propriétaires de mon département! Il ne faut pas négliger ces gens-là.

M. FRANCASTEL. Eh! bonjour. Qu'est-ce que m'a donc dit votre portier? Vous vous êtes laissé brûler la jambe! Il faut prendre garde à cela; les maux de jambe ne valent rien. Si madame Francastel était ici, elle vous donnerait un remède excellent.

M. MITIS. Comment se porte-t-elle?

M. FRANCASTEL. Vous lui faites honneur; elle est souffrante; les fluxions ne la quittent presque plus; mais vous, malgré votre jambe, vous avez bon visage.

M. MITIS (d'un ton de componction). Le ciel n'a pas voulu m'accabler, Dieu merci! ma santé s'est soutenue assez bonne.

M. FRANCASTEL. Qu'est-ce que c'est donc? je vous trouve un ton tout drôle.

M. MITIS. Un ton tout drôle?

M. FRANCASTEL. Oui : vous avez l'air de jouer un rôle de comédie. Pourquoi donc traînez-vous la voix comme cela, vous que j'ai vu si luron?

M. MITIS. Je crois bien être comme j'ai toujours été.

M. FRANCASTEL. Allons, tant mieux. Je serais fâché de vous voir faire les grimaces que l'on fait aujourd'hui. Tenez, c'est un homme à grimaces qui est cause que je suis à Paris.

M. MITIS. M. Francastel, ne vous servez pas de cette expression-là. Les feuilles libérales en ont tant abusé, voyez-vous, que les honnêtes gens doivent la proscrire. Madame Francastel, mesdames vos sœurs sont si pieuses ! vous avez un parent grand-vicaire, un autre qui est chanoine ; je sais qu'ils ont la bonté de s'intéresser à moi... Je mets tant de prix au suffrage des personnes édifiantes ; car, en définitive, il n'y a que cela.

M. FRANCASTEL. C'est possible. Mais vous allez me dire alors quel nom je dois donner au monsieur dont je suis dupe. Voici l'affaire. A la dernière élection que nous avons eue chez nous, on nous a envoyé de Paris un homme pour nous diriger ; vous savez bien ce que je veux dire. Cet homme faisait beaucoup d'embarras ; il parlait d'or ; à l'entendre, tous les ministres étaient ses amis intimes. Un jour qu'il était chez moi, il fit tomber la conversation sur ce grand bâtiment qui m'appartient auprès de la porte de Paris, et que j'ai loué si longtemps à Pierre Duchamp qui y tenait une auberge de rouliers.

M. MITIS. Je le vois comme si j'y étais.

M. FRANCASTEL. C'est grand, c'est vaste, et c'était précisément un emplacement comme celui-là que cherchait ce monsieur pour y établir une communauté de sœurs. Vous savez comme madame Francastel donne là-dedans. Bref, nous convînmes qu'il le louerait d'abord pour un an, afin de donner aux sœurs le temps de voir si elles feraient leurs affaires dans le pays ; ensuite de quoi, s'il se décidait à l'acheter, le prix du loyer de la première année serait compté dans le prix fixé pour l'acquisition. Vous comprenez ?

M. MITIS. On fait souvent de ces arrangements-là.

M. FRANCASTEL. Que croyez-vous qu'il en soit advenu ?

M. MITIS. Je ne sais pas.

M. FRANCASTEL. C'est que, depuis deux ans, on ne me paie pas de loyer, parce qu'on dit toujours qu'il est possible qu'on achète la maison, et on n'achète pas la maison pour ne pas me payer de loyer.

M. MITIS. Vous êtes patient.

M. FRANCASTEL. Que voulez-vous? Elles sont à présent là-dedans vingt femmes qui me disent que ce n'est pas avec moi

qu'elles ont traité. Elles ont donné un pot-de-vin ; elles ont fait des dépenses, des réparations, des embellissements. J'ai écrit à ce monsieur plus de trente lettres ; pas de réponse. Je viens enfin moi-même pour voir si je pourrai le faire expliquer.

M. MITIS. Avez-vous fait un écrit?

M. FRANCASTEL. Fort heureusement. J'ai tenu à cela, quoique ce digne homme trouvât que c'était inutile entre honnêtes gens. Ce n'était d'ailleurs que pour obliger monseigneur celui-ci, Son Excellence celui-là; il n'était qu'un intermédiaire, le prête-nom des personnes les plus respectables. Comment donc! je crois qu'il a été jusqu'à m'assurer que cela me porterait bonheur. Et il fallait voir ses yeux, son maintien, ses épaules qu'il courbait en signe d'humilité ; entendre cette voix chevrotante qui ne laissait arriver un mot qu'un quart d'heure après l'autre. Le misérable!

M. MITIS. Ah ! c'est trop fort. Comment le nommez-vous?

M. FRANCASTEL. Doucin.

M. MITIS. Doucin !

M. FRANCASTEL. Oui. Un homme déjà âgé.

M. MITIS. Qui a beaucoup de cheveux blancs.

M. FRANCASTEL. C'est bien là mon fripon.

M. MITIS (d'une voix doucereuse). Je ne sais, mais je n'aime pas à entendre appeler fripon un homme qui a des cheveux blancs.

M FRANCASTEL. Parbleu ! en voilà bien d'un autre. Je n'ai jamais respecté aucune couleur de cheveux ; et, quand un coquin a des cheveux blancs, je dis que c'est un vieux coquin.

M. MITIS. C'est selon.

M. FRANCASTEL. Plaisantez-vous ?

M. MITIS. Vous n'avez jamais quitté la province, monsieur Francastel ; vous ne savez pas, pour s'établir à Paris, combien on a besoin souvent de s'appuyer du crédit d'une foule de gens, très-méprisables d'ailleurs, mais qui cependant peuvent vous rendre d'éminents services.

M. FRANCASTEL. Monsieur Mitis, de mon temps on ne s'appuyait que sur les honnêtes gens, ou on ne s'appuyait pas.

Ainsi vous ne me serez d'aucun secours contre ce monsieur-là, je le vois. Je ne vous cache pourtant pas que j'avais compté sur vous.

M. MITIS. C'est un homme si infernal !

M. FRANCASTEL (d'un ton d'humeur). Alors il est clair que vous devez me sacrifier à lui.

M. MITIS. Vous vous fâchez mal à propos.

M. FRANCASTEL. Moi, me fâcher ! Mais soyez donc persuadé que je me suis toujours attendu à manger à Paris deux fois plus d'argent que je n'en viens réclamer ; et, grâce aux tribunaux, je saurai bien rentrer dans ma propriété. Ce qui m'a déterminé à ce voyage, c'est mon devoir, l'obligation où se trouve tout homme d'honneur de faire punir de pareils drôles. Ah ! si jamais on nous renvoie des gens de Paris pour les élections...

SCÈNE XVI.

M. MITIS, M. FRANCASTEL, M. DALINVILLE.

M. MITIS. C'est monsieur Dalinville.

M. DALINVILLE. Je n'ai trouvé personne pour me dire que vous étiez en affaires. Je vais me retirer.

M. MITIS. Vous pouvez rester. Monsieur est monsieur Francastel, votre compatriote et le mien.

M. DALINVILLE (à M. Francastel). Monsieur, je n'avais pas eu l'honneur de vous remettre d'abord. Je vous demande pardon.

M. FRANCASTEL. Moi, monsieur Dalinville, je vous ai reconnu tout de suite ; vous ne changez pas ; vos écrits en font foi.

M. DALINVILLE. C'est pour affaires que vous êtes à Paris ?

M. FRANCASTEL. Sans cela, est-ce que je me serais dérangé ? Je me proposais bien d'avoir le plaisir de me présenter chez vous.

M. DALINVILLE. Je serais très-flatté de vous recevoir ; et si je suis assez heureux pour pouvoir vous être bon à quelque chose, ne m'épargnez pas, je vous prie.

M. FRANCASTEL. Je suis reconnaissant de cette offre. Un homme de votre mérite doit être un excellent appui, même contre des fripons.

M. DALINVILLE. Comment! même contre des fripons!

M. FRANCASTEL. C'est qu'il paraît que celui à qui j'ai affaire est un homme fort considérable, quoique du reste un homme à pendre; mais il a des cheveux blancs. Demandez à monsieur Mitis. Messieurs, je ne veux pas vous déranger plus longtemps: je me retire. Monsieur Dalinville, je suis bien votre serviteur. Vous demeurez toujours au même endroit?

M. DALINVILLE. Oui, monsieur.

M. FRANCASTEL. Cela suffit.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

M. MITIS, M. DALINVILLE.

M. MITIS. Je crois que nous sommes brouillés, nous deux ce brave homme-là. Les gens de province sont tous de même; ils s'imaginent qu'on n'a rien de plus pressé que de s'occuper de leurs affaires. Je vous ai écrit. Est-ce que vous venez m'apporter votre réponse vous-même? Je ne m'attendais pas à tant de bonheur, car vous ne me gâtez pas sous ce rapport.

M. DALINVILLE. Vous m'annoncez des choses si étranges; qu'on veut m'employer à toutes forces. D'où vient donc cette fantaisie? Je ne demande rien.

M. MITIS. Ecoutez. Vous savez que, par ma position, je connais assez le dessous des cartes. Il y a dans ce moment-ci deux partis très-distincts dans le gouvernement, le parti religieux qui mène, et le parti politique qui se lasse d'être mené; je suis de tous les deux. Ne riez pas. C'est comme cela.

M. DALINVILLE. Après.

M. MITIS. Quoique vous vous éloigniez un peu de moi, je vous ai toujours aimé. Il est impossible qu'avant peu il n'y ait pas une scission entre ces deux partis dont je vous parle. Comme compatriote, comme ancien camarade d'études, je vous donne à choisir de vous mettre dans celui que vous vou-

drez ; vous serez accepté d'un côté comme de l'autre ; j'en ai la certitude. Moi, je resterai dans celui que vous ne voudrez pas.

M. DALINVILLE (gaîment). De cette façon, nous pourrons toujours compter sur un protecteur dans le parti triomphant.

M. MITIS. C'est cela même. Il ne s'agit que d'être dévot ou politique. Je commence par vous dire qu'il m'est égal de rester dévot; je vous mets bien à votre aise. Vous, vous êtes sérieux, cela ne vous irait pas. Comme politique, au contraire, vous êtes dans votre élément; seulement vous fondrez un peu vos nuances dans les couleurs qui dominent.

M. DALINVILLE (toujours gaîment). Certainement, monsieur Mitis, quoique je ne puisse m'empêcher de sourire, je suis très-touché de cette preuve de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi ; mais...

M. MITIS (vivement). Mais quoi ? Ce que je vous propose est-il si extravagant ? Sont-ce des rêves de malade, *ægri somnia?* Que diable ! nous ne sommes plus des enfants. Je veux que vous sortiez de votre apathie. Vous avez trop d'esprit pour ne prétendre à rien.

M. DALINVILLE. Je ne ferai pas étalage de désintéressement ; mais, comme calcul, je crois que c'en serait encore un très-bon aujourd'hui que de ne pas changer d'opinions.

M. MITIS. Des opinions ! Qui est-ce qui a des opinions ? Personne. On clabaude sans savoir pourquoi, parce que les Français ont toujours aimé à clabauder ; mais pour des opinions, on en est bien revenu. Depuis trente ans qu'on en a eu de toute espèce, à quoi cela a-t-il mené ? Séparez-vous de tous ces cerveaux brûlés qui ne rêvent que l'ordre légal. Vraiment, c'est une belle chose que leur ordre légal ; on irait loin avec cela. Si cette diablerie d'ordre légal finissait par s'établir, il n'y aurait plus rien à faire ; il ne nous resterait plus qu'à aller planter nos choux, comme disait le maréchal de Byron. J'aime les gouvernements qui improvisent, qui tirent tantôt à gauche, tantôt à droite, qui ont des hauts et des bas. Quand on n'est pas manchot, on finit toujours par s'arranger avec eux.

M. DALINVILLE. Mais ceux qui sont manchots? Il y en a beaucoup.

M. MITIS. On les envoie promener.

M. DALINVILLE. Ah ! c'est qu'ils peuvent crier tout en se promenant.

M. MITIS. On les laisse faire. Cela m'effraie moins qu'un calme plat, où l'on ne peut ni avancer ni reculer. Embarquez-vous avec nous, croyez-moi ; faites de la politique au jour le jour ; suivez les fantaisies des grandes marionnettes. Qu'est-ce que cela vous fait ?

M. DALINVILLE. En vérité, je ne le pourrais pas.

M. MITIS. Est-ce que vous avez des engagements d'un autre côté ?

M. DALINVILLE. Non, vraiment.

M. MITIS. Eh bien! alors, c'est donc parce que vous vous êtes fourré des idées dans la tête; que vous croyez que la France a les yeux fixés sur vous ? Quel enfantillage ! Où est-elle donc cette France? car je la cherche. Je l'ai toujours vue à genoux.

M. DALINVILLE. Vous avez raison ; celle qui se met à genoux n'est guère imposante ; mais vous oubliez qu'il y en a une autre qui ne se met pas à genoux, parce qu'elle aime à voir de loin.

M. MITIS. Vous lui faites bien de l'honneur. Au surplus, irai-je, moi chétif, quand un ministre veut bien m'accorder quelque confiance, me retrancher derrière des principes ridicules, et jouer une importance qui n'est pas dans mon caractère ? Je n'ai pas de réputation à conserver ; je n'ai jamais épousé aucun esprit de parti ; je suis vierge de ce côté-là, et je puis me prêter à quelques complaisances sans qu'on puisse m'accuser d'abandonner mes opinions ; je n'en ai pas.

M. DALINVILLE. Comment pouvez-vous écrire sans avoir une opinion quelconque ?

M. MITIS. C'est pourtant ce qui m'arrive. C'est un mécanisme. Je n'en veux pas à ceux que j'attaque ; je n'ai pas non plus d'estime pour ceux que je défends ; je me regarde comme un soldat qui se bat pour la puissance qui le paie. Eh ! mon cher monsieur Dalinville, si vous descendiez un instant des

hautes régions où vous vous êtes placé, pour examiner de plus près ce qui se passe autour de vous, au lieu de courir après une gloire imaginaire et que personne ne peut plus comprendre, vous suivriez le torrent, et vous penseriez qu'avant de vivre dans la postérité, il faut tâcher de vivre de son vivant.

M. DALINVILLE. Je crois ne manquer de rien.

M. MITIS. On dit que vous avez à peine deux mille écus de rentes. Qu'est-ce que deux mille écus pour un homme comme vous ?

M. DALINVILLE. C'est mon indépendance ; c'est la liberté de blâmer ce que je trouve blâmable, de me moquer des sots, de mépriser les intrigants. Avec deux mille écus de rentes, je ne crains ni de voir mes protecteurs disgraciés, ni d'être disgracié par mes protecteurs.

M. MITIS. C'est bon à dire ; mais vous avez dû penser plusieurs fois que vous jouiez un rôle de dupe.

M. DALINVILLE. Je me trouverais beaucoup plus dupe si, pour plaire un instant à des ambitieux qui m'abandonneraient, je renonçais à l'estime de moi-même.

M. MITIS. L'estime de soi-même ! On est toujours maître d'en faire ce que l'on veut. D'ailleurs ne croyez donc pas que ce soient des personnes comme vous, comme moi, que l'on disgracie à plaisir. Bon pour ces petits misérables qui n'ont aucune consistance, et que l'on rejette au loin quand on en a tiré ce qu'ils avaient de meilleur. Je dîne aujourd'hui chez le grand ministre, chez l'Excellence des Excellences ; laissez-moi me charger de cette négociation ; je serais glorieux de m'annoncer à lui par une aussi belle conquête. Vous ne le connaissez qu'à travers vos préventions ; mais moi, je puis vous dire que c'est un homme charmant. S'il vous a fait attaquer dans quelques petits pamphlets, il sera le premier à en rire avec vous. Il n'a pas de rancune. Il vous cédera, en conversation, tout ce que vous voudrez. On est avec lui sur le pied d'une égalité parfaite. Ce n'est pas comme son prédécesseur.

M. DALINVILLE. Je crois que vous aimerez encore mieux celui qui lui succédera.

M. MITIS. Ah! celui-là tiendra longtemps. En vérité, si je sais d'où peut lui venir l'espèce de prédilection qu'il a pour moi.

SCÈNE XVIII.

M. MITIS, M. DALINVILLE, HÉBERT.

HÉBERT (remettant une lettre à son maître). Monsieur, une lettre du ministre.

M. MITIS (à part). C'est la gratification. (Haut à Hébert.) Retirez-vous.

(Hébert sort.)

SCÈNE XIX.

M. MITIS, M. DALINVILLE.

M. MITIS (tournant la lettre entre ses doigts d'un air de satisfaction). Croyez-vous qu'il soit indifférent de recevoir chez soi, au coin de son feu, sans sortir de ses habitudes, et seulement pour griffonner de temps en temps quelques pages insignifiantes, une lettre comme celle-ci, par exemple?

(Il tire la lettre de l'enveloppe et la lit à haute voix.)

« Monsieur,

« Le ministre, informé que vous passez généralement pour » l'auteur d'un libelle qui se répand depuis quelques » jours... » Qu'est-ce que cela veut dire? (Il continue.) d'un » libelle qui se répand depuis quelques jours, et qui attaque » des personnes recommandables pour lesquelles Son Excel- » lence fait profession de la plus haute estime, désire que » vous ne vous présentiez pas devant lui avant d'être parvenu » à détruire cette imputation. Je ne doute pas que cela ne » soit facile; c'est dans cette espérance que j'ai l'honneur » d'être,

» Votre tout dévoué,

» FAUSSET. »

Quelle indignité! (M. Dalinville va pour se lever, M. Mitis le fait rasseoir.) Le véritable auteur de ce libelle, eh! parbleu, c'est le ministre lui-même. A quoi sert-il d'occuper des places aussi éminentes pour descendre à des moyens si bas? Et ce Fausset qui, ce matin encore, m'accablait de caresses, et déroulait devant moi l'avenir le plus brillant, quel plat valet! Tout ce qui approche du pouvoir se corrompt. Il n'y a pour ces gens-là ni probité, ni honneur, ni simples procédés.

M. DALINVILLE. Je suis désolé de m'être trouvé avec vous dans un pareil moment.

M. MITIS (avec une légèreté affectée). Pourquoi donc? ce sont les vicissitudes de la vie; cela apprend à connaître les hommes. Des ministres comme ceux-là aussi, quelle pitié! Ah! que vous avez bien raison de vouloir rester dans votre coquille!... Mais vous avez de la fortune.

M. DALINVILLE. Elle est bien médiocre.

M. MITIS. Je voudrais en avoir la moitié, on n'entendrait plus parler de moi, je vous assure.

M. DALINVILLE. Je vous répète, monsieur Mitis, que je suis au désespoir de m'être trouvé chez vous en ce moment. N'affectons rien : on n'aime pas les témoins dans les contrariétés qu'on éprouve; mais vous pouvez compter sur ma discrétion.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

M. MITIS.

Me voilà dans une position affreuse; en butte à mille animosités pour plaire à ce ministre qui m'abandonne. Je ne sais vraiment pas ce que je vas devenir. Faire de l'opposition; il faut encore de la conscience pour cela. Quand ce n'est que par esprit de vengeance, c'est bien court, et le public ne s'y trompe guère... Il faudrait pouvoir embrasser des causes générales... Je ne les ai jamais étudiées; cela ne me regardait pas... Plus de doute que les complices ne se soient rapprochés. Je suis la victime qu'on offre en holocauste.

SCÈNE XXI.

M. MITIS, HÉBERT, MADAME DE VILMAR.

HÉBERT (annonçant). Madame la comtesse de Vilmar.
(Il sort.)

M. MITIS (à part). C'est pour m'achever.

MADAME DE VILMAR. Je viens savoir, monsieur, quelle a été votre intention en faisant faire à mon fils la connaissance d'une danseuse de l'Opéra.

M. MITIS. D'abord, madame la comtesse, je n'ai pas fait faire à monsieur votre fils...

MADAME DE VILMAR. Je sais tout, monsieur. Il vient de renvoyer son cabriolet, en me faisant dire qu'il ne dînerait pas avec moi aujourd'hui, et le domestique qui l'avait suivi m'a avoué que c'était de chez vous qu'il avait emmené cette demoiselle.

M. MITIS. Cette demoiselle et lui se sont trouvés seuls ensemble le temps qu'il a fallu au chirurgien pour panser ma jambe, ce qui n'a pas été fort long. Je suis encore à deviner....

MADAME DE VILMAR. Ce n'était pas la première fois qu'il se voyaient au moins?

M. MITIS. C'était la première fois.

MADAME DE VILMAR. Je ne croirai jamais cela, monsieur. Mon fils qui est l'innocence même, mon fils qui sort d'une maison où il a sucé le lait des plus vertueuses doctrines, mon fils élevé à l'ombre du sanctuaire, mon fils ne peut pas avoir ainsi sauté à pieds joints par-dessus toutes les convenances. C'est impossible. Quelle est cette danseuse de l'Opéra ?

M. MITIS. C'est une danseuse de l'Opéra ?

MADAME DE VILMAR. Pure et simple. Pourquoi riez-vous, monsieur?

M. MITIS. Mon Dieu! madame, je n'en ai guère envie. Mais une danseuse de l'Opéra, pure et simple!...

MADAME DE VILMAR. On prétend que depuis peu on en a fait d'assez vertueuses ; je ne sais pas ce qu'on m'a dit. Il en

est peut-être de cela comme de certains personnages qu'on m'avait aussi beaucoup vantés, et qui ne méritent guère la réputation qu'on leur avait faite. Combien de temps croyez-vous, monsieur, que mon fils restera hors de chez moi?

M. MITIS (avec un peu d'humeur). En vérité, madame, je n'en sais rien.

MADAME DE VILMAR. Je remuerai ciel et terre, je vous en avertis; j'irai jusqu'aux ministres. Mon fils est mineur; il ne jouit pas encore de ses droits; sous aucun prétexte, on ne peut ni on ne doit chercher à le séduire. J'ai vu de si funestes exemples dans ma famille! Mon père, celui de mon mari ont mangé chacun ainsi le fonds de plus de cinquante mille livres de rentes. Je sais que la mode l'autorisait alors; c'est une justice que je rends à leur mémoire; mais ce n'est même plus une affaire de mode aujourd'hui; ce n'est que du désordre, du libertinage. Comment! monsieur, vous voulez que je sois restée veuve, que j'aie soigné ma fortune, celle de mon fils, que je me sois restreinte de toutes les manières, et seulement au bénéfice de l'Opéra!

M. MITIS. Je trouve au contraire que vous auriez très-grand tort, madame.

MADAME DE VILMAR. Ah! monsieur, ne le prenez pas sur ce ton-là, je vous prie. Je ne puis plus me laisser tromper aux paroles d'un homme qui reçoit des danseuses de l'Opéra chez lui. Dans quel siècle vivons-nous, grand Dieu! On ne voit qu'astuce et hypocrisie de toutes parts.

M. MITIS. Madame, je vous ferai observer que rien ne peut vous donner le droit de me parler comme vous le faites.

MADAME DE VILMAR. Il s'agit bien de droit pour une mère désolée? Quels reproches ne vais-je pas essuyer de la part des dignes et vénérables Pères qui avaient dirigé l'enfance de mon fils, et qui devaient le protéger pour son avancement! Et mon oncle! mon oncle qui est évêque depuis la tête jusqu'aux pieds! Il va le maudire. C'est une succession immense que nous perdons. Et vous prétendez que je dois mesurer mes paroles! Je n'ai rien à dissimuler, moi, monsieur. Je n'affecte pas des dehors religieux, pour faire des dupes et m'ouvrir des maisons respectables. J'ai de la religion, parce que les

hautes classes ont été trop longtemps philosophes, et qu'il faut en finir. Avec ces principes-là, on doit rejeter loin de soi les intrigants qui pourraient compromettre une aussi belle cause, et les signaler comme des fléaux.

(Elle sort.)

SCÈNE XXII.

M. MITIS, ensuite HÉBERT.

M. MITIS. Toutes les furies sont déchaînées aujourd'hui contre moi. J'ai eu comme un mouvement d'humeur avec cette folle de comtesse; j'en ai été surpris moi-même. Il y a des instants, à ce qu'il paraît, où le sang monte vraiment à la tête. (A Hébert qui entre.) Que venez-vous encore m'apporter?

HÉBERT. Rien, monsieur. C'est que j'attendais que monsieur fût seul pour lui dire...

M. MITIS. Eh bien?

HÉBERT. Pour lui dire que j'ai été à l'hôtel de l'Europe chez ce milord à qui monsieur avait promis un domestique.

M. MITIS. Qu'alliez-vous faire chez lui?

HÉBERT. Monsieur, j'ai été me présenter.

M. MITIS. Vous présenter! Est-ce que je vous ai renvoyé?

HÉBERT. Non, monsieur; mais c'est une si bonne place, que j'ai pensé que monsieur aimerait mieux me la faire avoir que non pas à un étranger.

M. MITIS. Et vous a-t-on arrêté?

HÉBERT. Oui, monsieur.

M. MITIS. Sans m'écrire, sans me demander d'informations?

HÉBERT. Oh! monsieur, on en demandera à monsieur.

M. MITIS. Vous vous êtes sans doute imaginé que j'en donnerais de satisfaisantes.

HÉBERT. Monsieur n'a rien à dire contre moi.

M. MITIS. Vous pouvez toujours chercher une autre place; car, certainement, vous n'aurez pas celle-là.

HÉBERT. Pourquoi donc cela, monsieur?

M. MITIS. Cet imbécile qui me demande pourquoi.

HÉBERT (d'un air de niaiserie moqueuse). Monsieur, si c'est que monsieur croit que le milord aimerait mieux un domestique avec les conditions que monsieur sait bien, je suis sûr, moi, que, quand je les lui aurai dites, il ne s'en souciera pas.

M. MITIS. Voyez donc qui entre ici.

HÉBERT (se retournant). C'est madame votre sœur.

SCÈNE XXIII.

M. MITIS, MADAME BONNET, HÉBERT.

MADAME BONNET. Bonjour, mon frère. Est-ce que vous avez la goutte?

M. MITIS. Non; je suis un peu blessé. (A Hébert.) Allez chez le loueur de voitures, et dites-lui que je n'ai pas besoin de celle que j'avais demandée.

HÉBERT. Monsieur ne sortira pas?

M. MITIS. Non.

MADAME BONNET. J'espère, mon frère, que ce n'est pas à cause de moi.

M. MITIS. Je craindrais de trop souffrir.

HÉBERT. Monsieur m'enverra-t-il porter une lettre chez monseigneur?

M. MITIS. Pourquoi me demandez-vous cela?

HÉBERT. C'est que j'irais dire en même temps au milord que j'entrerai demain chez lui.

M. MITIS. Vous êtes un impertinent.

HÉBERT. Monsieur ne sera pas sans domestique pour cela. J'ai trouvé quelqu'un pour monsieur, qui pourrait lui servir à deux fins, si monsieur avait un jour une voiture, parce qu'il sait mener en cocher.

M. MITIS. Je ne veux ni de vous ni de personne qui me vienne de votre part.

(Hébert sort.)

SCÈNE XXIV.

M. MITIS, MADAME BONNET.

MADAME BONNET. Vous renvoyez votre domestique?

M. MITIS. C'est lui qui me quitte. Ces coquins-là sont d'une cupidité aujourd'hui!

MADAME BONNET. En avez-vous un autre?

M. MITIS. C'est de ce matin qu'il m'a prévenu, et c'est demain qu'il s'en va.

MADAME BONNET. Vous ne pouvez pas vous passer de quelqu'un dans l'état où vous êtes. Je ne m'en irai pas de Paris avant que vous l'ayez remplacé. Je vais arrêter un logement dans un hôtel près d'ici, et envoyer chercher mes effets à celui où j'étais descendue.

M. MITIS. Quoi! ma sœur, vous ne comptiez pas loger chez moi pendant votre séjour à Paris?

MADAME BONNET. Non, mon ami; il faut être libre. Vous avez des affaires que vous ne seriez peut-être pas content que je connusse; moi-même j'aurai à recevoir quelques personnes qui vous dérangeraient; il vaut mieux ne nous voir qu'à des heures convenues. Je suis pour si peu de temps ici, que cela ne vaut pas la peine de vous causer le moindre embarras.

M. MITIS. J'ai écrit pour votre affaire.

MADAME BONNET. Tenez, mon frère, ne parlons pas de cela.

M. MITIS. Comment!

MADAME BONNET. Oui. Puisque c'est fini, à quoi bon les explications? Vous m'avez fait ôter mon bureau, je ne sais pas pourquoi; mais sans doute vous aviez vos raisons; moi, j'ai pris des arrangements pour placer mon bien à fonds perdu; tout est dit.

M. MITIS. Eh quoi! votre remplacement était déjà effectué lorsque j'agissais encore ce matin pour vous faire conserver?

MADAME BONNET. Ne me dites pas cela, je vous en conjure. Je ne vous fais pas de reproches; pourquoi me cacher la vérité? Que vous cherchiez à tromper vos grands, que vous

leur fassiez des contes pour les endormir et vous faire bien venir auprès d'eux, ils en valent la peine ; je le conçois. Mais une pauvre femme comme moi, à quoi sert-il de lui déguiser la vérité?

M. MITIS. Quelle vérité?

MADAME BONNET. Le seul reproche que j'aurais pu vous faire, c'est de ne m'avoir pas prévenue que vous vouliez donner mon bureau; je n'en aurais pas parlé.

M. MITIS. D'honneur, vous me feriez devenir fou. Où avez-vous vu que je voulusse donner votre bureau? Le fait est que, pour me débarrasser de Doucin, qui est un assez mauvais sujet....

MADAME BONNET. Ah! vous convenez au moins que c'est un mauvais sujet; voilà tout ce que je veux.

M. MITIS. Laissez-moi achever. Pour me débarrasser de ce Doucin qui m'obsédait sans cesse, j'ai demandé pour lui un bureau de loterie en province. Le hasard, un hasard inconcevable, a fait tomber le choix sur le vôtre.

MADAME BONNET. Il faut vous croire, mon frère. Que vous importe, après tout, que j'aie placé mon bien à fonds perdu? J'ai fait mes calculs de toutes les façons avant d'en venir là, et je me suis convaincue que je n'avais pas d'autre moyen pour pouvoir vivre décemment. Vu la position où vous êtes, il y a mille états que je ne puis pas faire; je ne veux pas que vous ayez à rougir de moi. D'ailleurs, ma fortune est si peu de chose, et vous êtes en passe d'en faire une si belle! Cela me donne de la vanité. Ah! si j'avais voulu accorder ma protection à tous ceux qui me la demandaient, de combien de lettres ne vous aurais-je pas étourdi; mais je savais que vous aviez assez d'affaires.

M. MITIS. Vous me faites bien du mal, ma sœur.

MADAME BONNET. Moi, mon ami?

M. MITIS. Toutes mes espérances sont détruites.

MADAME BONNET. Que me dites-vous là?

M. MITIS. Je viens de recevoir une lettre qui renverse tous les projets que je pouvais faire pour l'avenir.

MADAME BONNET. On vous ôte votre place?

M. MITIS. Je n'avais pas de place.

MADAME BONNET. Je veux dire votre emploi.

M. MITIS. Je n'avais pas d'emploi.

MADAME BONNET. Que faisiez-vous donc?

M. MITIS. J'avais une existence d'homme de lettres.

MADAME BONNET. Je ne sais pas ce que cela veut dire.

M. MITIS. J'écrivais dans de certaines circonstances importantes. J'aurais peine à vous faire comprendre cela. Ce sont de ces choses que l'on ne connaît bien qu'à Paris. Je dirigeais les esprits pour les ministres; j'accréditais certains systèmes... Enfin, on me faisait la leçon et je la faisais aux autres.

MADAME BONNET. Et cela vous donnait du crédit?

M. MITIS. Je devais dîner aujourd'hui chez un ministre.

MADAME BONNET. Vous rappelez-vous, mon ami, ce que nous disait souvent notre pauvre père? « Je n'aime pas les métiers qu'on ne peut expliquer. » Nous ne sommes pas sortis de la côte d'Adam; mais, autant que je puis comprendre, les occupations que vous aviez n'étaient pas assez honorables pour vous. Il faut laisser cela aux gens qui ne tiennent à rien. Travaillez au grand jour; ne dépendez que de vous; ne mettez votre sort entre les mains de personne; car le proverbe est bien commun, mais il est bien vrai :

QUI COMPTE SUR L'ECUELLE D'AUTRUI, COURT RISQUE DE DINER PAR CŒUR.

Mr. DE MONVILLE.

ENCORE UNE LIGNE POUR MA PUNITION.

La Filleule de X.V.

LA LETTRE

OU

LE MIEUX EST SOUVENT L'ENNEMI DU BIEN.

PERSONNAGES :

M. DE MONVILLE.
MADAME DE MONVILLE.
MADAME DE PIERMONT, sœur de M. de Monville.
LAURE, sœur de madame de Monville.
MADAME DE LEUTRY, amie de madame de Monville.

La scène se passe à la campagne, chez M. de Monville.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME DE MONVILLE, LAURE.

MADAME DE MONVILLE. Fais-moi tes confidences, ma chère Laure. Qu'est-ce que tu as? Que veux-tu? Je suis ta sœur, je suis mariée; j'ai un an de plus que toi; tu n'as pas de raisons pour me cacher quelque chose.

LAURE. Je ne vous cache rien non plus, ma sœur.

MADAME DE MONVILLE. En échappant, par mon mariage, à la tutèle de notre grand'mère, je l'ai engagée à venir passer ici la belle saison pour te soustraire, au moins pendant ce temps-là, à l'ennui qui nous accablait chez elle. Tu partages tous nos plaisirs, tu es de toutes nos fêtes; et cependant, depuis quelques jours surtout, tu me parais plus triste qu'à

l'ordinaire. Vois mon mari, monsieur de Monville, qui a cinquante ans, il est plus gai que toi qui n'en as que dix-sept. Il rit, il chante toute la journée.

LAURE. C'est qu'apparemment il est heureux.

MADAME DE MONVILLE. Est-ce que tu n'es pas heureuse, toi? Si tu redoutes le moment où tu dois retourner à Paris, dis-le moi; j'ai assez d'influence sur l'esprit de notre grand'mère, depuis que je suis mariée, pour la faire rester avec nous tout l'hiver. Mais il faut t'expliquer. Tu ne sais pas combien ton air soucieux désole monsieur de Monville.

LAURE. Il est bien bon.

MADAME DE MONVILLE. Oh! certainement, il est bien bon. C'est un mari comme lui que je voudrais trouver pour toi.

LAURE. Rien ne presse, ma sœur.

MADAME DE MONVILLE. Cela vaut bien mieux qu'un jeune homme; n'es-tu pas de mon avis?

LAURE. Je ne sais pas.

MADAME DE MONVILLE. Voilà six mois de mariage qui ne m'ont paru qu'un jour. Un jeune homme aurait peut-être été triste et langoureux; sous prétexte de m'adorer, il m'aurait asservie à toutes ses volontés. Monsieur de Monville, pourvu que je m'amuse, ne demande pas autre chose.

LAURE (en soupirant). C'est charmant.

MADAME DE MONVILLE. Tu as un grand air de persuasion. Pour moi, je trouve que c'est la vie. Si l'on voulait me forcer à songer creux comme toi, on me ferait mourir. Monsieur de Monville, qui a tous les genres d'esprit, cherche quelquefois à me donner des idées sentimentales; tu l'aimerais bien dans ces moments-là. Il me parle de sympathie, des beautés de la nature. Il veut me faire admirer un coucher de soleil ou le lever de la lune; il me demande l'effet que cela produit sur moi, et quand je lui dis que cela me produit l'effet de la nuit, il m'appelle un enfant. Cela te fait rire, j'en suis contente. En vérité, il n'y a que toi qui me chagrines. Si je savais ce que je puis faire...

LAURE. Ne vous occupez pas de moi, ma sœur.

MADAME DE MONVILLE. Tu es folle. Comment puis-je ne pas m'occuper de toi, quand je te vois un air si singulier? J'étais

fière, en qualité de femme mariée, de pouvoir devenir ta protectrice, de te faire entrer dans le monde, de t'y servir de mère; c'est si joli quand on n'a qu'un an de plus que sa fille! Au contraire, c'est toi qui es la sérieuse, et moi qui suis la frivole. Ce n'est pas dans l'ordre.

LAURE. C'est dans nos caractères.

MADAME DE MONVILLE. Il n'est pas naturel, à ton âge, de devenir plus sauvage de jour en jour. Tu t'intéressais au théâtre que nous faisons élever dans l'orangerie; tu t'en occupais; tu nous donnais des conseils; à présent, tu n'y mets plus le pied.

LAURE. Il est achevé.

MADAME DE MONVILLE. A la bonne heure. Puisqu'il faut croire que tu n'as pas de sujet particulier de chagrin, je dirai comme toi; c'est ton caractère. Mais je suis bien fâchée qu'il ait pris cette direction-là.

LAURE (s'efforçant de rire). Il en changera peut-être, ma sœur.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME DE MONVILLE, seule.

On dit ordinairement des jeunes filles qui sont rêveuses, que c'est parce qu'elles désireraient se marier; mais Laure est chez moi comme chez elle, et ce ne peut pas être cela.

SCÈNE III.

MADAME DE MONVILLE, MADAME DE LEUTRY.

MADAME DE LEUTRY (d'un ton de plaisanterie). J'ai l'honneur d'être la très-humble servante de madame la marquise de Monville.

MADAME DE MONVILLE (allant au-devant de madame de Leutry). Que j'aime l'exactitude! Une petite dame de Paris, qui a onze lieues à faire pour venir ici, qui arrive deux heures

plus tôt que je ne l'attendais. Il faut que je vous embrasse pour cette merveille.

(Elles s'embrassent.)

MADAME DE LEUTRY. Je suis peut-être la seule femme de France qui ne se fasse jamais attendre. Je trouve cela si ridicule quand on n'a rien à faire. Ce n'est donc plus dans votre salon que nous jouerons la comédie ?

MADAME DE MONVILLE. Vraiment non. C'est dans cette orangerie que nous demandions depuis si longtemps. Vous ne la reconnaîtrez plus. Nous aurons un véritable théâtre élevé de trois pieds, un orchestre, un parterre et quatre grandes loges.

MADAME DE LEUTRY. Un théâtre! un vrai théâtre! On ne pourra plus être médiocre. Vous serez contente de moi; je sais mon rôle en perfection ; et la preuve, c'est que monsieur de Leutry, qui ne me gâte pas, comme vous savez, n'a pas pu s'empêcher, en me l'entendant répéter, de faire deux ou trois fois sa grimace de contentement.

MADAME DE MONVILLE. Ne parlez donc pas comme cela de votre mari.

MADAME DE LEUTRY. Vous avez raison, car je suis dans l'espérance qu'il se fait une révolution en lui; il devient presque du monde. Je ne sais pas quel désappointement il a essuyé dans ses projets d'ambition ; mais il se permet quelquefois de rire, d'écouter des conversations gaies; enfin, il me fait répéter une comédie : c'est un terrible pas vers la perdition. Je suis encore à chercher ce qui a pu engager un jeune homme à se dénaturer ainsi. M. de Leutry ermite! A vingt-quatre ans! Vous avez pris le bon parti en épousant un mari de cinquante ans, gai comme monsieur de Monville. Cependant je voudrais que vous eussiez quelque mauvais rôle de reste, je n'aurais pas désespéré, dans ce moment-ci, de le faire accepter à monsieur de Leutry. C'eût été un triomphe.

MADAME DE MONVILLE. Il y a encore trois jours j'aurais pu vous satisfaire; car j'étais fort embarrassée pour trouver un remplaçant à monsieur Van Bruck.

MADAME DE LEUTRY. Est-ce qu'il ne jouera pas?

MADAME DE MONVILLE. Non. Il est parti.

MADAME DE LEUTRY. C'était donc pour affaires bien pressantes?

MADAME DE MONVILLE. Imaginez-vous qu'il m'a écrit une lettre d'amour; je la lui ai rendue en lui disant que cela me fâchait parce qu'il ne pourrait pas jouer la comédie avec nous. Il m'a regardée alors dans les yeux comme un vrai Hollandais qui est accoutumé à voir toujours faire honneur à sa signature; puis, sans proférer un seul mot, il a fait demander des chevaux de poste, et il nous a quittés.

MADAME DE LEUTRY. Pauvre Hollandais! j'aurais bien voulu voir sa lettre d'amour.

MADAME DE MONVILLE. Ah! dame, c'était du respect, c'était du délire, tout ce qu'il avait lu dans sa vie, avec de grandes parenthèses pour me prier d'excuser sa témérité. Il devait croire avoir fait un chef-d'œuvre. Ne parlez pas de cela au moins, je ne l'ai dit qu'à vous seule.

MADAME DE LEUTRY. Eh bien! qui mettez-vous à sa place?

MADAME DE MONVILLE. Vous allez jeter les hauts cris; monsieur Lambert.

MADAME DE LEUTRY. Le précepteur du petit d'Herbicourt? Il est affreux.

MADAME DE MONVILLE. Qu'est-ce que cela fait au théâtre? J'ai même craint un moment de ne pas l'avoir, à cause de madame d'Herbicourt, la grand'mère. Il a fallu lui lire la pièce en entier. Heureusement c'était mon mari qui s'en était chargé; il en a fait un chef-d'œuvre de morale. Dans le rôle de père, surtout, il a trouvé le moyen d'introduire une tirade tellement longue, tellement assommante, que la bonne dame n'a pas pu y tenir; elle s'est endormie comme à un sermon; ce qui nous a donné gain de cause.

MADAME DE LEUTRY. Monsieur de Monville est un trésor.

MADAME DE MONVILLE. Il est plus jeune que nous.

MADAME DE LEUTRY. Ah! ma chère, pas aujourd'hui cependant; il faut être juste. Il m'a donné la main pour descendre de voiture, et, dans le premier moment, je ne le reconnaissais pas.

MADAME DE MONVILLE. Parce qu'il ne fait sa toilette que pour dîner. Il ne quitte pas ses ouvriers; il est toujours là,

tant il met à cœur que rien ne manque à notre théâtre. Il dessine tout, il surveille tout; vous ne vous faites pas idée du mal qu'il se donne. Mais il ne faut pas le plaindre; c'est un plaisir extrême pour lui.

SCÈNE IV.

MADAME DE MONVILLE, MADAME DE LEUTRY, MADAME DE PIERMONT.

MADAME DE PIERMONT (à madame de Monville). Bonjour, ma chère amie.

(Elle l'embrasse et fait ensuite une révérence à madame de Leutry.)

MADAME DE MONVILLE. Que je suis contente de vous voir cet empressement! Vous n'êtes pas fatiguée? Êtes-vous venue avec vos chevaux?

MADAME DE PIERMONT. Ah! les pauvres bêtes! ce serait donc pour les tuer. J'ai pris la poste, comme toutes les fois que je viens ici; c'est bien plus simple et cela ne vous embarrasse pas tant.

MADAME DE MONVILLE. Il faut que je fasse avertir votre frère.

MADAME DE PIERMONT. Ne le dérangez pas. Je l'ai vu entouré de tant de monde que je n'ai pas voulu lui parler. C'est vraisemblablement pour votre salle de spectacle qu'il est si occupé?

MADAME DE MONVILLE. Vous devez nous trouver bien enfants.

MADAME DE PIERMONT. Pas du tout.

MADAME DE MONVILLE. Vous avez reconnu madame de Leutry?

MADAME DE PIERMONT. J'ai eu l'honneur de saluer madame.

MADAME DE LEUTRY. Vous ne vous douteriez pas, madame, que vous êtes une des spectatrices que je redoute le plus. Vous avez un goût si sûr qu'on désespère de vous faire illusion.

MADAME DE PIERMONT. Je suis charmée, madame, que ce soit vous qui déclariez que j'ai le goût sûr, car j'avoue que,

de toutes les personnes qui jouent ici (tendant la main avec amitié à madame de Monville), sans en excepter ma petite belle-sœur, vous êtes la seule pour laquelle je n'éprouve jamais d'inquiétude.

MADAME DE LEUTRY. Vous me trouvez peut-être trop d'assurance?

MADAME DE PIERMONT. Non; mais il est clair que vous avez grand plaisir à faire ce que vous faites; votre maintien est toujours bon; vous écoutez bien vos interlocuteurs, et vous ne pensez jamais à faire d'effet hors de votre rôle.

MADAME DE MONVILLE. Voilà mon écueil à moi. Je regarde trop dans la salle; et, pour peu que je croie apercevoir de la fatigue ou de l'ennui sur certains visages, je cherche à réveiller la gaîté en donnant plus de vivacité à mon jeu, et c'est presque toujours à contre-sens.

MADAME DE LEUTRY. Elle est gentille! Comme elle s'exécute!

MADAME DE MONVILLE. J'ai déjà demandé à monsieur de Monville ce qu'il en pensait; mais il m'assure que tout ce que je fais est de très-bon goût.

MADAME DE PIERMONT. C'est un flatteur; il ne faut pas l'écouter.

MADAME DE MONVILLE. Je trouverai bien moyen de me perfectionner, parce qu'à présent que nous allons avoir un théâtre véritable, je veux que nous jouions très-souvent.

MADAME DE PIERMONT. Est-ce que ce n'est pas un grand dérangement?

MADAME DE MONVILLE. Demandez à votre frère. Il n'est jamais plus content que quand son château est encombré.

MADAME DE LEUTRY. Monsieur de Monville est adorable. Moi, qui ai un mari de mon âge, il s'en faut bien que je sois aussi heureuse qu'elle.

MADAME DE MONVILLE. Monsieur de Leutry n'est pas gai, parce qu'il a une ambition timide qui le tourmente; monsieur de Monville, au contraire, ne désire rien que de s'amuser.

MADAME DE LEUTRY. Et réellement vous vous amusez ici?

MADAME DE MONVILLE. Beaucoup. Depuis six mois que je

suis mariée, je ne crois pas m'être ennuyée une minute.

MADAME DE LEUTRY. Vous n'avez encore été ici que dans la belle saison. Gare l'hiver.

MADAME DE MONVILLE. Tout cela est prévu ; et, quoique une grande partie de nos voisins retourne à Paris, cela ne nous empêchera pas d'avoir des bals.

MADAME DE LEUTRY. De qui les composerez-vous ?

MADAME DE MONVILLE. De paysans. Nous en avons déjà donné plusieurs comme cela ; ce sont ceux qui me divertissent le plus.

MADAME DE LEUTRY. Ma chère Lucie, c'est la preuve d'un bon caractère ; mais je crois que vous faites de nécessité vertu. Quoique élevée au couvent, vous avez assez connu le monde, depuis votre mariage, pour que des bals de paysans.....

MADAME DE MONVILLE. Le monde se retrouve partout, dans un bal de paysans comme dans un bal à la ville. C'est une remarque de monsieur de Monville, qui est fort juste. Dans l'un comme dans l'autre, les sots forment toujours le plus grand nombre, avec leurs différentes nuances de sottise. Nous avons nos importants, qui, au lieu de faire le gros dos, poussent leur ventre en avant, et rejettent leurs coudes en arrière ; d'autres, fiers de leur naissance, vous répètent à chaque mot qu'ils ont l'honneur d'être fermiers, de père en fils, depuis trois générations. Ensuite viennent les aimables, les avantageux, ceux qui sont en possession de faire rire ; les hommes forts qui épellent le Code civil ; les politiques qui, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, se font lire en entier un journal auquel ils ne comprennent rien. Et, pour les flatteurs, les complaisants, les gens tout prêts à dénoncer les ouvriers qui travaillent d'habitude pour le château, dans l'espoir de les remplacer, c'est comme chez un ministre.

MADAME DE LEUTRY. C'est-à-dire que vous vous donnez toutes ces raisons-là pour ne pas avoir de regrets.

MADAME DE MONVILLE. De regrets de quoi ? Pour les bals, je puis vous répondre que je n'en ai aucun. D'abord, je suis toujours la plus belle, sans contestation ; je danse tant que je veux et avec qui je veux.

MADAME DE LEUTRY. Mais vos femmes ?

MADAME DE MONVILLE. Nos femmes! Ah! nos femmes sont tout comme nous, croyez-moi. Elles sont toutes coquettes; coquettes sévères, coquettes agaçantes, coquettes bêtes; il y en a beaucoup comme cela : coquettes à sentiment, à suffocations. Dame! ce n'est pas la perfection; mais à la campagne.....

MADAME DE PIERMONT. Hélas! oui. Notre vanité ne veut pas en convenir; mais, sauf l'habit et quelque différence dans le langage, un beau monsieur, une belle dame, un paysan, une paysanne, se ressemblent beaucoup plus qu'on ne croit.

SCÈNE V.

MADAME DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT, MADAME DE LEUTRY et LAURE.

LAURE. Ma sœur, voici le général et sa femme qui entrent dans la cour.

MADAME DE MONVILLE. Ce sont de grands amis de monsieur de Monville; il faut que j'aille les recevoir avec cérémonie. (A madame de Piermont.) Voulez-vous venir m'aider, madame?

MADAME DE PIERMONT. Très-volontiers.

(Madame de Piermont et madame de Monville sortent.)

SCÈNE VI.

MADAME DE LEUTRY, LAURE.

LAURE. Il y aura bien du monde ici après-demain, et j'ai grand'peur que la comédie n'aille tout de travers?

MADAME DE LEUTRY. Qu'est-ce qui vous donne cette idée-là?

LAURE. Je viens d'entendre répéter monsieur Lambert; on ne peut pas dire d'une manière plus ridicule.

MADAME DE LEUTRY. Heureusement, son rôle est peu de chose.

LAURE. Si vous l'eussiez vu jouer à monsieur Van Bruck...

MADAME DE LEUTRY (cherchant à deviner Laure). En effet, c'est le même.

LAURE. Ne dites pas que c'est le même, madame; car, joué par l'un ou par l'autre, c'est le jour et la nuit. Il faut un jeune homme pour un rôle d'amoureux.

MADAME DE LEUTRY. Monsieur Van Bruck n'ayant pas pu rester... (Laure soupire.) Il a bien fallu s'en tirer comme on a pu.

LAURE (baissant les yeux). Certainement.

MADAME DE LEUTRY. Dans notre comédie, d'ailleurs, Blainval n'est pas positivement un amoureux ; c'est un homme qui désire épouser une jeune personne; mais on ne parle pas de son âge. Il pourrait avoir cinquante ans.

LAURE. Comme monsieur de Monville.

MADAME DE LEUTRY. Comme un homme qui a cinquante ans.

LAURE. Vous, madame, qui jouez l'amoureuse, vous avez un moment où vous balancez entre lui et un jeune homme qui vous aime. Avec monsieur Van Bruck, cela pouvait se concevoir ; mais quand c'est monsieur Lambert....

MADAME DE LEUTRY (les yeux toujours fixés sur Laure). Je ne balance pas sur l'âge. Mais le jeune homme qui m'aime est un séducteur. J'apprends que tandis qu'il recherche ma main, il écrit une lettre d'amour à une autre femme.

LAURE. J'ai lu la pièce, et je ne me rappelle pas cela.

MADAME DE LEUTRY. Est-ce que vous pardonneriez une pareille trahison ?

LAURE. Je ne sais pas ce que je ferais; mais, dans aucune circonstance, je ne donnerais la préférence à monsieur Lambert. Une jeune personne ne peut jamais se décider de bonne foi pour un homme âgé.

MADAME DE LEUTRY. Voyez pourtant votre sœur.

LAURE. Monsieur de Monville est une exception ; et encore, quoique je l'aime beaucoup comme beau-frère, je ne l'aurais pas aimé pour mari. Il est trop gai. Les jeunes gens ne sont pas si gais. Je trouve qu'ils ont raison.

MADAME DE LEUTRY. Monsieur Van Bruck n'est pas triste.

LAURE. Non, mais il est sérieux, il a beaucoup réfléchi ; sa

conversation est attachante. S'il a un défaut, c'est d'être trop timide; il craint toujours de déplaire; cela l'empêche souvent de dire tout ce qu'il pense. Ce n'est pas qu'on ne le devine bien; mais il y a des choses qu'on aimerait mieux entendre que d'être obligé de les deviner.

MADAME DE LEUTRY. Qui vous assure, ma chère Laure, que cette prétendue réserve ne soit pas de l'adresse?

LAURE (souriant). Ah! monsieur Van Bruck adroit.

MADAME DE LEUTRY. Je ne suis pas bien vieille, mais j'ai déjà vu des gens qui avaient l'air de la candeur même, et dont le cœur cependant était plein de perfidie.

LAURE. Ces gens-là n'étaient pas Hollandais, madame.

MADAME DE LEUTRY. C'est que justement j'ai connu un Hollandais comme cela.

LAURE. Vous m'étonnez.

MADAME DE LEUTRY. Il faisait en même temps la cour à deux sœurs, dont l'une était mariée.

LAURE. Quel monstre! Je ne voudrais pour rien au monde parler de cela à monsieur Van Bruck; il en mourrait de chagrin. J'entends ma sœur, et je vous laisse, madame. Mais ne lui dites pas que je trouve monsieur de Monville trop gai.

MADAME DE LEUTRY. Non, non. Je ne lui dirai rien de cela

(Laure s'en va.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LEUTRY, MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE LEUTRY (à part). Pauvre enfant! Comment la désabuser?

MADAME DE MONVILLE. Devinez pourquoi le vieux général et sa femme, qui ne devaient venir que demain, sont arrivés aujourd'hui?

MADAME DE LEUTRY. C'est que le général est amoureux de vous, et que sa femme raffole de votre mari.

MADAME DE MONVILLE. Ce n'est pas répondre.

MADAME DE LEUTRY. C'est toujours comme cela que je fais, quand on me donne quelque chose à deviner.

MADAME DE MONVILLE. Eh bien, c'était pour nous demander plus tôt la main de Laure..... Cherchez au moins pour qui.

MADAME DE LEUTRY. Pour l'empereur de la Chine.

MADAME DE MONVILLE. Pour monsieur Van Bruck.

MADAME DE LEUTRY. Pour monsieur Van Bruck !

MADAME DE MONVILLE. Pour monsieur Van Bruck lui-même. J'avoue que les bras m'en sont tombés.

MADAME DE LEUTRY (éclatant de rire). Mais c'est donc un Lovelace?

MADAME DE MONVILLE. Que voulez-vous que je vous dise? Il y a six mois tout juste que cet amour fait le tourment de sa vie; il a pris naissance le jour de mon mariage avec monsieur de Monville. Le général, et surtout sa femme, prétendent que rien n'est plus touchant. Vous jugez la figure que je faisais. Mais il y avait danger à continuer, tant ces braves gens avaient pris la chose à cœur. Il semblait qu'ils avaient quarante ans de moins chacun, à la manière dont ils plaidaient la cause de leur protégé. Monsieur de Monville, pour se mettre à l'abri, assurait que cela ne le regardait pas; moi, je me rejetais sur ma grand'mère qui devait décider le mariage de Laure comme elle avait décidé le mien; mais on prétendait que c'était une mauvaise excuse, et que l'on savait bien que ma grand'mère ne se prononcerait qu'après moi. C'est vrai. Que faut-il faire?

MADAME DE LEUTRY. Il y a encore une difficulté de plus: c'est que Laure aime monsieur Van Bruck.

MADAME DE MONVILLE. Vous en êtes bien sûre? Elle vous l'a dit?

MADAME DE LEUTRY. De cent manières.

MADAME DE MONVILLE. Bien, bien. Quand on ne sait une chose que de cent manières, c'est qu'on ne la sait pas positivement. Vous aurez cru voir cela. D'ailleurs ce n'est pas ce qui m'embarrasserait beaucoup; je sais bien comment on aime; dans deux jours elle n'y pensera plus. Sans son mari, j'aurais parlé ouvertement au général. Mais si monsieur de Monville se mettait à penser qu'on peut m'écrire des lettres d'amour, que je puis les lire, quoique je n'aie traité celle-ci qu'avec dédain, il se forgerait peut-être l'idée qu'une autre

me paraîtrait plus intéressante; c'est ce que je veux éviter. Jamais un billet doux ne sera à mes yeux autre chose qu'une insulte; mais il n'y a que moi qui puisse être sûre de cela.

SCÈNE VIII.

MADAME DE LEUTRY, MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

M. DE MONVILLE (à sa femme). Ma chère Lucie, allez, je vous en conjure, me relayer dans le salon, car ma sœur ni moi nous ne pouvons plus y tenir.

MADAME DE MONVILLE (en riant). Ni moi non plus. (Elle pousse légèrement monsieur de Monville par le bras pour le forcer à regarder madame de Leutry en face.) Ma chère amie, reconnaissez-vous monsieur de Monville, à présent?

MADAME DE LEUTRY (avec gaîté). Plus charmant que jamais.

M. DE MONVILLE (à madame de Leutry). Est-ce que vous auriez eu un moment d'hésitation, madame?

MADAME DE MONVILLE. J'avoue moi-même que, dans vos habits de chef d'atelier, vous vous négligez quelquefois un peu trop ; et cette petite dame en a été frappée en arrivant.

M. DE MONVILLE. J'y prendrai garde à l'avenir. (Avec affectation de fatuité.) Je comptais sur la nature.

MADAME DE MONVILLE. Quelque parfaite que soit la nature, l'art ne lui nuit jamais.

M. DE MONVILLE (même jeu). Je me croyais au-dessus de la règle commune.

MADAME DE MONVILLE (regardant madame de Leutry en riant). Les étrangers sont perfides pour nous ôter toute illusion.

M. DE MONVILLE. Dites-moi donc, ma bonne amie, ce que nous allons faire de ces autres étrangers qui sont dans le salon ; ils me paraissent encore plus désespérants que madame de Leutry.

MADAME DE MONVILLE. Si vous ne voulez pas me seconder.

M. DE MONVILLE. Je ne demanderais pas mieux; mais, entre nous, leur proposition me paraît très-convenable. Van Bruck a toutes les qualités que nous pouvons désirer dans un

beau-frère. (A madame de Leutry.) Vous connaissez Van Bruck, madame?

MADAME DE LEUTRY. Oui, oui, je le connais; et c'est pour cela que je suis du parti de madame de Monville.

M. DE MONVILLE. A merveille.

SCÈNE IX.

MADAME DE LEUTRY, M. DE MONVILLE, MADAME DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT.

MADAME DE PIERMONT. Ma petite belle-sœur, je vous annonce qu'il se prépare une révolte contre vous. Le général et sa femme, qui sont unis depuis quarante ans d'une inclination qui dure encore, ne peuvent rien concevoir à ce qu'ils appellent votre tyrannie envers Arthur Van Bruck; ils veulent à toutes forces avoir votre consentement; et moi, qui ne cherchais qu'une occasion pour pouvoir respirer, je leur ai demandé la permission de les quitter un instant sous prétexte de faire une dernière tentative.

MADAME DE MONVILLE (avec gaîté). Allons, madame, faites votre tentative.

MADAME DE PIERMONT. D'abord, il paraîtrait assez évident, d'après ce qu'ils disent, que votre sœur aimerait le jeune homme.

MADAME DE MONVILLE. Heureusement l'amour n'est pas une chose bien effrayante.

M. DE MONVILLE. Que dites-vous donc, ma chère amie?

MADAME DE MONVILLE. Est-ce que vous y croyez, vous?

M. DE MONVILLE. Comment! si j'y crois!

MADAME DE MONVILLE. A présent? Dans ce temps-ci?

M. DE MONVILLE. Il y a toujours eu et il y aura toujours de l'amour.

MADAME DE MONVILLE. Dans les romans peut-être; mais je n'en lis pas.

M. DE MONVILLE. Lucie, parlez donc une fois raison.

MADAME DE MONVILLE. Attendez, attendez. (Elle déclame.)

« Je veux arracher de mon cœur le trait qui l'a blessé. J'en mourrai peut-être; mais la mort est préférable aux tourments que j'endure. » C'est bien raisonnable cela, puisque c'est dans le rôle de madame de Leutry.

M. DE MONVILLE (avec un ton d'humeur concentré). Lucie, cet accès de gaîté n'est guère en place, quand il s'agit de l'établissement de votre sœur.

MADAME DE MONVILLE. Mon Dieu! je ne vous ai jamais vu si sérieux, monsieur de Monville. Vous n'êtes pas malade? Madame de Leutry, descendez donc avec moi au salon pour essayer si nos efforts réunis parviendront à apaiser cette épidémie de sentiment que nous ont apportée ces modernes Philémon et Baucis.

(Elle sort riant avec madame de Leutry.)

SCÈNE X.

M. DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT.

M. DE MONVILLE. Oui, ma sœur, c'est comme cela.

MADAME DE PIERMONT. Je ne vous dis rien.

M. DE MONVILLE. Lucie ne me laisse pas la moindre illusion. Il est clair qu'elle n'a rien dans le cœur.

MADAME DE PIERMONT. C'est fort heureux pour vous.

M. DE MONVILLE (avec un rire forcé). Vous trouvez cela heureux?

MADAME DE PIERMONT. Mais si elle eût été romanesque, il faut être juste, elle ne vous aurait pas épousé.

M. DE MONVILLE (même jeu). Très-bien, ma sœur; ce que vous me dites là me fait grand plaisir.

MADAME DE PIERMONT. Elle vous aime comme vous l'aimez.

M. DE MONVILLE (avec passion). Comme je l'aime!..... Asseyez-vous donc un peu. (Madame de Piermont s'assied en regardant son frère avec inquiétude.) Ah! si elle m'aimait comme je l'aime!... Je suis de bonne foi, je ne l'ai jamais espéré. Mais devais-je m'attendre à une insensibilité aussi complète? Vous ne savez pas quelle existence est la mienne, ma sœur. J'adore Lucie.

MADAME DE PIERMONT. Mon pauvre frère!

M. DE MONVILLE. Malgré mon âge, j'ai retrouvé pour elle un cœur de vingt ans. Je m'en suis caché comme d'un crime; c'est si ridicule. Je ne vous ai parlé de ce mariage à vous-même que d'une façon assez légère. « Je voulais une femme; on m'avait indiqué Lucie; je l'épousais, quoique trop jeune pour moi, mais parce que je lui avais trouvé une raison au-dessus de son âge. » Voilà ce que je vous disais. Je mentais, ma sœur. Je ne savais pas encore si elle avait de la raison; c'étaient sa grâce, sa figure, sa jeunesse seules qui m'avaient séduit. J'en étais éperdument amoureux. Pour l'empêcher de réfléchir sur cette disproportion désolante que l'âge avait mise entre nous, je l'assurais que mon esprit était resté aussi jeune que le sien; que le plus grand avantage que je trouvais à m'unir à elle, c'était, sous une apparence de complaisance pour une jeune femme, de pouvoir continuer à me livrer à mon goût pour les divertissements de la jeunesse. Je lui parlais de fêtes, de bals; elle souriait; mais si je m'avisais de glisser quelques mots de tendresse, il m'était aisé de voir que je ne tenais plus rien. J'aurais dû me retirer alors. Si vous croyez que cela m'était possible, ma sœur, c'est que vous n'avez jamais aimé. Je me contraignis donc à cacher mon amour; et c'est à cette condition que Lucie devint ma femme.

MADAME DE PIERMONT. Mais depuis que vous êtes mariés...

M. DE MONVILLE. Je ne suis plus que ce qu'elle veut que je sois, un enfant, un camarade, un jouet dont elle abuse sans se douter que cela me coûte le moins du monde.

MADAME DE PIERMONT. Vous faites de si bonne grâce tout ce que vous faites, que jusqu'ici j'avais été trompée comme elle.

M. DE MONVILLE. Vous deviez pourtant bien penser qu'un homme de mon âge a nécessairement quelquefois d'autres idées que celles de divertissements continuels.

MADAME DE PIERMONT. Je vous trouvais heureux d'être ainsi, voilà tout. Mais enfin, sans cet excès d'amour que vous avez pour elle, et qu'elle ne peut pas comprendre, je ne connais pas un défaut à Lucie.

M. DE MONVILLE. Vous m'avouerez du moins que c'est le pire de tous.

MADAME DE PIERMONT. Non pas, mon frère. J'aime mieux vous voir uni à une femme insensible, si vous voulez, qu'à une de ces coquettes charmantes qui n'accablent jamais un mari de plus de caresses qu'au moment où elles viennent de le trahir. Vous êtes bien sûr qu'elle n'aura jamais de secret pour vous.

M. DE MONVILLE. Je crois lire dans son cœur comme dans le mien; son abord est toujours celui de la joie et de la confiance; j'ai été trompé cent fois à l'espèce d'amour-propre qu'elle met à me faire valoir. Excepté pour moi, elle doit passer pour la plus tendre des épouses; ses soins, quoique toujours selon son caractère, n'en sont pas moins des soins touchants. Vous l'avez vu tout à l'heure; parce que je lui ai parlé d'une manière un peu plus sérieuse qu'à l'ordinaire, elle m'a demandé si j'étais malade. Ce n'était point une plaisanterie. Selon elle, on n'est sérieux que parce que l'on souffre. Aussi Dieu sait tout ce qu'elle invente pour m'empêcher même de réfléchir.

MADAME DE PIERMONT. Elle est si jeune.

M. DE MONVILLE. Si charmante!... Car j'ai beau me plaindre, je ne sais pas si je voudrais qu'elle fût autrement qu'elle est. C'est un singulier tourment que celui que j'éprouve! Mon amour est venu à tel point qu'il va jusqu'à me tromper sur mon âge, et à trouver injuste qu'elle puisse s'en apercevoir.

MADAME DE PIERMONT. Que vous importe? puisque, plus jeune, elle ne vous aimerait pas autrement.

M. DE MONVILLE. Vous le croyez bien? moi aussi. Du moins j'ai besoin de le croire. Mais..... vous avouerai-je toute ma folie?

MADAME DE PIERMONT. Parlez, mon frère.

M. DE MONVILLE. Je commencerai par vous dire que c'est un soupçon ridicule, sans fondement.

MADAME DE PIERMONT. Après.

M. DE MONVILLE. Ce Van Bruck, pourquoi l'a-t-elle congédié d'une façon aussi extraordinaire? Pourquoi ne veut-elle pas en entendre parler pour sa sœur? Est-ce jalousie? Craint-elle que Laure n'ait un mari plus aimable que le sien?..... Car pour lui supposer un autre sentiment..... jamais.

MADAME DE PIERMONT. Il est heureux que vous ne lui fassiez pas l'injure de croire qu'elle a de l'amour pour monsieur Arthur.

M. DE MONVILLE. Elle devrait s'expliquer. Voilà la première fois qu'elle me cache quelque chose.

MADAME DE PIERMONT. Elle s'expliquera plus tard. Ce qui doit vous tranquilliser, c'est que, très-certainement, madame de Leutry est dans sa confidence.

M. DE MONVILLE. De jeunes femmes, entre elles, peuvent se confier bien des choses qu'un mari n'apprendrait pas avec plaisir.

MADAME DE PIERMONT. Vous parlez d'aimer, mon frère; mais ce n'est pas aimer que d'être en méfiance comme vous l'êtes. Vous avez une femme jeune, sage, belle; toute prévenue en votre faveur, fort raisonnable sous une apparence de légèreté; vous vous êtes fait auprès d'elle le caractère qui pouvait la séduire; et vous voudriez qu'elle devinât que vous l'avez trompée, sans même prendre la peine de lui en faire l'aveu!

M. DE MONVILLE. Y pensez-vous, ma sœur? Moi, convenir avec elle que ses plaisirs me fatiguent; lui montrer un autre homme à la place de celui auquel elle s'est accoutumée! Ce serait me faire juger sous un jour épouvantable. Si elle concevait l'amour, peut-être mon extravagance trouverait-elle grâce à ses yeux; mais, faite comme elle est, je perdrais toute son estime.

MADAME DE PIERMONT. Vous ne pouvez pourtant pas vous tuer dans la crainte de vous dédire. Il est sûr que je vous trouve changé. Avec l'esprit qui distingue Lucie, peu de mots de votre part suffiraient pour vous faire comprendre.

M. DE MONVILLE (après un moment de réflexion). Non, non. Toutes réflexions faites, il faut la laisser comme elle est, ma sœur. L'hiver approche; je trouverai quelques moyens pour ralentir la vie dissipée que nous menons, et lui faire changer tout doucement d'habitudes. Cela vaut mieux. Mais la voici. Quel charme et quelle grâce!

SCÈNE XI.

MADAME DE PIERMONT, MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE PIERMONT. Eh bien! ma chère Lucie, avez-vous enfin remporté la victoire?

MADAME DE MONVILLE. Impossible. Les terribles adversaires! Et comme si ce n'était pas assez de les avoir sur les bras, ma grand'mère et Laure sont encore venues à leur secours.

M. DE MONVILLE. Quoi! votre grand'mère aussi?

MADAME DE MONVILLE. Mon Dieu! oui.

MADAME DE PIERMONT. Elle protége monsieur Van Bruck?

MADAME DE MONVILLE. Elle protége le général. Comme c'est lui qui a fait mon mariage, elle prétend qu'il a la main heureuse, et qu'on doit s'en rapporter à lui.

M. DE MONVILLE. Et Laure?

MADAME DE MONVILLE (avec chagrin). Ne m'en parlez pas. Elle pleure, la pauvre enfant! C'est tout ce qu'on peut se permettre dans sa position. Mais je l'ai laissée avec madame de Leutry qui, je l'espère, lui fera entendre raison.

M. DE MONVILLE. Raison sur quoi?

MADAME DE MONVILLE (avec gaîté). Sur ce qui est raisonnable. Mais voyez un peu ce que c'est que l'à-propos. Au milieu du déluge de traits lancés contre mon opiniâtreté, ma dureté, mon insensibilité, ne voilà-t-il pas qu'il me vient à l'idée de demander à brûle-pourpoint au général une devise pour la toile de notre théâtre.

M. DE MONVILLE. Ah! ma chère Lucie, c'est par trop extravagant.

MADAME DE MONVILLE. Pas du tout, car j'ai la devise qu'il m'a octroyée avec une grâce parfaite, en baisant tendrement la main de sa femme.

MADAME DE PIERMONT. Et cette devise est?...

MADAME DE MONVILLE. *Le bonheur est dans l'union.* Dans l'union de quoi? Je n'en sais rien; mais tant mieux, parce

que ce sera une espèce d'énigme que les spectateurs chercheront à deviner, et qui les rendra moins impatients de voir lever la toile.

M. DE MONVILLE. Ce n'est pas une énigme. On a dit : l'union fait la force ; on peut dire aussi : le bonheur est dans l'union, dans le bon accord, dans une confiance réciproque ; et, pour nos vieux amis, ce doit être la première des vérités.

MADAME DE MONVILLE. Pour cela, c'est bien sûr ; car leur petite pantomime était si touchante que je n'ai pas pu m'empêcher de les embrasser tous les deux.

MADAME DE PIERMONT. Je vous en sais bon gré, ma petite sœur.

MADAME DE MONVILLE. Oh ! mais, tout ce qui est vrai, tout ce qui est naturel me fait un effet que je ne puis pas rendre. (Monsieur de Monville la regarde avec attendrissement.) Monsieur de Monville, à quoi pensez-vous donc?

MADAME DE PIERMONT. Il pense qu'on devrait vous embrasser depuis le matin jusqu'au soir, parce que vous êtes toujours vraie et naturelle.

MADAME DE MONVILLE. Si je le croyais, je me corrigerais tout de suite. Embrassée depuis le matin jusqu'au soir ! (M. de Monville lui prend la main qu'il baise.) Voyez donc, madame, monsieur de Monville qui fait comme le général. Allez, mon ami ; ne perdez pas de temps, et donnez ordre de peindre sur notre toile, en caractères bien apparents : *Le bonheur est dans l'union.* Au fait, c'est possible.

M. DE MONVILLE (bas à sa sœur). J'en suis fou.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE PIERMONT, MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE MONVILLE. Il m'est venu une idée. Jeudi, après le spectacle, je veux qu'on danse. Comme le salon ne servira plus pour la comédie, il restera libre pour le bal, et cela prolongera la fête. Qu'en dites-vous?

MADAME DE PIERMONT. C'est beaucoup de plaisirs pour un jour.

MADAME DE MONVILLE. Vous n'êtes pas la sœur de votre frère, car il trouve qu'il n'y en a jamais assez.

MADAME DE PIERMONT. Ne veut-il pas vous faire la cour en disant cela ?

MADAME DE MONVILLE. Non, non ; il est de très-bonne foi.

MADAME DE PIERMONT. C'est qu'il a tant joué la comédie ! Il tant vu de bals !

MADAME DE MONVILLE. On ne se lasse jamais de cela.

MADAME DE PIERMONT. Pouvez-vous le savoir, à votre âge?

MADAME DE MONVILLE. En me le rappelant bien, je crois que c'est la seconde fois d'aujourd'hui que vous me tenez à peu près le même langage. Ce matin, vous m'avez déjà demandé si ce n'était pas un grand dérangement que de faire jouer la comédie chez soi. (D'un ton caressant.) Vous en souvenez-vous, madame ?

MADAME DE PIERMONT. Oui, mon cœur.

MADAME DE MONVILLE (avec hésitation). Et... quand vous me parliez ainsi, parliez-vous d'après vous seule?

MADAME DE PIERMONT. C'est assez mon habitude.

MADAME DE MONVILLE. Pardon. Je craignais que, par hasard, monsieur de Monville peut-être...

MADAME DE PIERMONT. Mon frère et moi, nous avons toujours eu des goûts très-différents. Dans notre jeunesse, il mettait à rechercher les plaisirs bruyants le même empressement qu'on me voyait à les éviter.

MADAME DE MONVILLE. Et depuis?

MADAME DE PIERMONT. Je n'ai pas changé.

MADAME DE MONVILLE. Mais monsieur de Monville?

MADAME DE PIERMONT. Je crois bien qu'il est toujours le même. Cependant il se pourrait...

MADAME DE MONVILLE. Il se pourrait...

MADAME DE PIERMONT. Que ses forces...

MADAME DE MONVILLE. Ses forces! Je suis une femme, et jamais les fêtes ne m'ont fatiguée.

MADAME DE PIERMONT. Vous êtes une femme de dix-huit ans.

MADAME DE MONVILLE. J'y suis maintenant; vous me mettez sur la voie. J'ai dix-huit ans, et mon mari n'a plus dix-huit ans. Ma grand'mère m'avait déjà dit quelque chose comme cela; elle a même été, ce me semble, jusqu'à me reprocher ma cruauté envers M. de Monville. Moi, cruelle! Savez-vous, madame, comment je suis devenue votre belle-sœur? Il y a six mois que j'étais encore une fille à marier, ce qui attirait chez ma grand'mère une foule d'adorateurs, qui tous me paraissaient fort insignifiants; votre frère comme les autres. Nous causâmes ensemble; je lui trouvai de l'esprit; mais ce n'était que de l'esprit, et il faut autre chose dans un mari. Il m'avoua qu'il était frivole. Figurez-vous une jeune personne qui n'a quitté le couvent que pour venir habiter une maison encore plus ennuyeuse, et à qui l'on offre tout à coup de devenir la femme d'un homme frivole. Il n'y avait pas à balancer; aussi mon parti fut-il pris tout de suite.

MADAME DE PIERMONT (riant). Je le conçois facilement.

MADAME DE MONVILLE. Si monsieur de Monville m'a abusée, s'il s'est donné, je ne sais à propos de quoi, une qualité qu'il n'avait pas, à qui la faute? il n'avait qu'à me parler franchement; je l'aurais refusé, ou, si j'avais consenti à l'épouser, ce n'aurait été qu'après avoir pris la résolution d'être sérieuse aussi.

MADAME DE PIERMONT. Vous avez l'imagination vive. Comment! sur un mot de votre grand'mère et un autre mot de moi, ce qui ne fait que deux mots en définitive, vous n'hésitez pas à croire...

MADAME DE MONVILLE. Vous ne me ferez pas prendre le change. Il est clair que votre frère m'a trompée; il s'était donné pour un homme léger, et ce n'est qu'un homme raisonnable.

MADAME DE PIERMONT. Pas du tout.

MADAME DE MONVILLE (avec un sérieux comique). Que la bonne sœur sainte Assise faisait preuve d'expérience, en me répétant chaque jour qu'il fallait se méfier de tous les fils d'Adam !

MADAME DE PIERMONT. Croyez toujours que mon frère est jeune ; seulement ne le laissez pas être plus jeune que vous;

n'acceptez de fêtes que celles qui vous font plaisir, et ne permettez pas qu'il vous en accable, comme il a fait jusqu'ici.

MADAME DE MONVILLE. Je ne puis pas convenir qu'il m'en ait accablée; ce serait un mensonge dont je suis incapable.

MADAME DE PIERMONT. Vous n'avez pas désiré quelquefois un peu plus de tranquillité?

MADAME DE MONVILLE. Jamais. Le mariage pour moi était absolument ce que je croyais avoir trouvé, une maison agréable, du mouvement, de la gaîté avec un mari aimable tout naturellement, c'est-à-dire sans effort et sans complaisance. A présent que je suis avertie, je n'oserais seulement pas faire venir les marionnettes ou la lanterne magique, de peur de troubler le repos de monsieur de Monville.

MADAME DE PIERMONT. Lucie, je vous en conjure, n'allez pas faire des plaisanteries pareilles devant mon frère, il serait désolé.

MADAME DE MONVILLE (d'un ton affectueux). Non, non, madame, rassurez-vous. Votre frère n'aura jamais à se plaindre de moi. (En riant.) De toutes mes frivolités passées, je ne veux me rappeler qu'une chose, l'inscription de notre toile de théâtre : *Le bonheur est dans l'union.*

MADAME DE PIERMONT. Vous êtes un ange.

SCÈNE XIII.

MADAME DE PIERMONT, MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

M. DE MONVILLE (bas à sa sœur). Ma sœur, je voudrais parler à ma femme.

MADAME DE PIERMONT (bas à son frère). Vous êtes bien agité, mon frère.

M. DE MONVILLE (de même). En effet, je le suis. Ce renvoi de Van Bruck n'est pas naturel.

MADAME DE MONVILLE. Monsieur, il est nécessaire que j'aie une explication avec vous.

M. DE MONVILLE. Une explication! (Bas à sa sœur.) Vous voyez bien qu'il faut que nous soyons seuls.

MADAME DE PIERMONT (à part). Ne nous éloignons pas, pour voir ce que ceci deviendra.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE.

MADAME DE MONVILLE. Ma grand'mère prétend que j'abuse de votre bonté, mon ami; j'ai cherché à savoir ce que votre sœur en pensait, je n'ai rien pu obtenir d'elle ; c'est donc à vous que je m'adresse. Êtes-vous meilleur avec moi que vous ne devriez l'être?

M. DE MONVILLE. Je ne vous comprends pas. Si vous abusez de ma bonté, vous seule pouvez le savoir.

MADAME DE MONVILLE (le regardant avec inquiétude). Grands dieux ! que je dois être coupable, si je mérite la figure que vous faites en ce moment.

M. DE MONVILLE. Vous vous trompez, je vous assure.

MADAME DE MONVILLE. Mais non, monsieur ; vos traits sont tout bouleversés.

M. DE MONVILLE. C'est une erreur.

MADAME DE MONVILLE. Ma grand'mère aurait-elle eu raison ? Parlez, monsieur de Monville, et je renonce à tout, même à la fête d'après-demain.

M. DE MONVILLE. Pourquoi renoncer à cette fête? En quoi ne vous plairait-elle plus?

MADAME DE MONVILLE (avec douceur). Vous souffrez trop ; vous n'y résisteriez pas.

M. DE MONVILLE. Cet intérêt ironique est bien cruel.

MADAME DE MONVILLE. Cruel ! voilà ce que dit ma grand'-mère.

M. DE MONVILLE (sévèrement). Il me semble qu'à défaut d'autres sentiments de votre part, je devais au moins compter sur votre pitié.

MADAME DE MONVILLE. Monsieur, je ne connais que de ce matin l'inconséquence de ma conduite envers vous.

M. DE MONVILLE. Vous l'avouez donc?

MADAME DE MONVILLE. Il le faut bien.

M. DE MONVILLE. Quel était votre motif pour congédier Van Bruck?

MADAME DE MONVILLE. Nous ne parlons pas de monsieur Van Bruck.

M. DE MONVILLE. De quoi parlons-nous donc?

MADAME DE MONVILLE. Mais de ces fêtes auxquelles je vous condamne, et qui de nous deux, à ce qu'il paraît, n'amusent que moi.

M. DE MONVILLE. C'est là ce que vous entendez par l'inconséquence de votre conduite?

MADAME DE MONVILLE. N'est-ce pas assez?

M. DE MONVILLE. Vous ne vous reprochez pas autre chose?

MADAME DE MONVILLE. Que voulez-vous dire?

M. DE MONVILLE. Ce congé donné à Van Bruck.

MADAME DE MONVILLE (le regardant fixement). Toujours monsieur Van Bruck! C'est singulier.

M. DE MONVILLE. Mettez-vous à ma place, ma chère Lucie; tout le monde m'accable de questions, et je ne sais que répondre.

MADAME DE MONVILLE. Faites comme moi; ne répondez pas.

M. DE MONVILLE. Mais, quelques raisons que vous ayez pour vous taire, elles ne devraient pas m'être cachées, à moi. Vous rougissez... Lucie!

MADAME DE MONVILLE. Monsieur, je vous en prie, en grâce, ne me questionnez plus.

M. DE MONVILLE (élevant la voix). Pensez-vous à ce que vous dites?

MADAME DE MONVILLE (effrayée). Monsieur, monsieur, je vais parler. Calmez-vous. Au nom du ciel, calmez-vous. C'est la première fois, monsieur de Monville, que vous prenez avec moi un ton si extraordinaire.

M. DE MONVILLE (très-ému). N'importe! parlez.

MADAME DE MONVILLE (s'asseyant). Ce secret n'est pas le mien, monsieur... Il devrait vous être indifférent, ce me semble. D'où vient donc l'importance que vous mettez à le connaître?

M. DE MONVILLE. C'est trop de détours. Parlez, vous dis-je.

MADAME DE MONVILLE. Monsieur, c'est qu'il m'en coûte

beaucoup pour vous avouer que monsieur Van Bruck.....

M. DE MONVILLE. Que monsieur Van Bruck...

MADAME DE MONVILLE. M'a écrit.

M. DE MONVILLE. Je le sais.

MADAME DE MONVILLE (dans le plus grand étonnement). Vous le savez !

M. DE MONVILLE. Sans doute.

MADAME DE MONVILLE. Eh bien ! monsieur ?

M. DE MONVILLE. Eh bien ! madame, cela ne m'apprend pas pourquoi vous l'avez congédié sans lui répondre.

MADAME DE MONVILLE. Monsieur, c'est peut-être le trouble où je suis ; mais il me semble que vous me faites une question bien déplacée.

M. DE MONVILLE (d'un ton affectueux). Ma chère Lucie, reprenez vos sens. Vous êtes avec votre mari, avec un ami. Je me reproche moi-même l'opiniâtreté que je mets à vous questionner ; mais si vous êtes troublée, croyez que je le suis cent fois plus que vous. (Il lui prend la main.) De la confiance, une entière confiance..... Eh ! ne sais-je pas ce que c'est que la jeunesse ? Vous ne pouvez pas avoir un juge plus indulgent que moi. Allons, prenez votre temps ; mais dites-moi du moins ce qui vous a empêchée de répondre un seul mot à ce pauvre Van Bruck.

MADAME DE MONVILLE. Répondre ! répondre ! dites-vous ? Est-ce que je rêve ? C'est vous, monsieur, qui me demandez pourquoi je n'ai pas répondu à monsieur Van Bruck. Il me semblait que quand on ne répondait pas oui à une lettre pareille, il n'y avait rien à répondre.

M. DE MONVILLE. Il fallait répondre oui.

MADAME DE MONVILLE (se lève et retombe aussitôt sur son siége). Répondre oui ! Monsieur de Monville, ce n'est pas vous qui me parlez, ou j'entends donc bien mal. Répondre oui ! Si c'est un jeu de votre part, cela n'aurait pas de nom.

M. DE MONVILLE. Je ne sais comment m'y prendre avec vous, ma bonne amie ; tout vous frappe de terreur.

MADAME DE MONVILLE. Répondre oui à une lettre d'amour.

M. DE MONVILLE. Ce n'était pas une lettre d'amour.

MADAME DE MONVILLE. Vous ne l'avez pas vue.

M. DE MONVILLE. Je l'ai sur moi. (Il tire de sa poche une lettre qu'il donne à sa femme.) Tenez, la voici; la reconnaissez-vous?

MADAME DE MONVILLE (prenant la lettre). C'est la même.

M. DE MONVILLE. Lisez-la donc.

MADAME DE MONVILLE (lisant).

« Madame,

» C'est en tremblant que je risque auprès de vous une » démarche d'où dépend le bonheur de ma vie. (Elle s'arrête » et regarde son mari qui lui fait signe de continuer). Un » mot de votre bouche peut fixer mon sort. (Même jeu.) Mais » ce mot, voudrez-vous le prononcer? »

Eh bien! monsieur?

M. DE MONVILLE (souriant). Continuez, ma chère Lucie.

MADAME DE MONVILLE (lit en appuyant sur chaque mot). « L'amour le plus vif, le plus tendre, le plus respectueux » trouvera-t-il moyen de vous fléchir en ma faveur? »

(Elle remet la lettre à monsieur de Menville.)

Il me semble que c'est bien assez; la première fois, je n'en ai pas lu davantage.

M. DE MONVILLE (avec un transport de joie). Voilà ce dont je me doutais depuis quelques instants. (Se mettant à genoux devant elle.) Encore une ligne pour ma punition.

MADAME DE MONVILLE (reprend la lettre des mains de son mari). « Depuis six mois, votre charmante sœur est l'objet de » tous mes vœux. » (Elle se frotte les yeux.) Votre charmante sœur! Quoi! c'était ma charmante sœur; ce n'était pas moi..... Que je suis écervelée!

SCÈNE XV.

MONSIEUR et MADAME DE MONVILLE, MADAME DE PIERMONT.

MADAME DE PIERMONT (embrassant madame de Monville à plusieurs reprises). Vous êtes la perfection, le modèle de tout ce qui est bien. (A monsieur de Monville qui est toujours à genoux.) Restez comme vous êtes, barbare.

M. DE MONVILLE (se relevant). Ma sœur, ma chère sœur, vous nous avez donc entendus ? Dites, à présent, ai-je tort de l'adorer ?

MADAME DE PIERMONT. Taisez-vous. Je ne sais comment vous osez parler.

M. DE MONVILLE (à sa femme). Me pardonnez-vous ?

MADAME DE MONVILLE. Je ne conçois pas plus votre joie que je n'ai conçu votre colère. C'est donc un bien grand crime que de ne pas lire une lettre jusqu'à la fin, une lettre qu'on croit une lettre d'amour surtout ? Elles se ressemblent toutes ; et j'ai si peu de patience, qu'aussitôt que je devine ce que c'est, je les jette au feu.

MADAME DE PIERMONT (bas à son frère). Il faut être juste, on était plus curieuse de mon temps.

M. DE MONVILLE (à sa femme). Vous en aviez donc déjà reçu ?

MADAME DE MONVILLE. Qui est-ce qui n'en a pas reçu ? Ecrire du sentiment est apparemment un besoin de première nécessité pour les hommes aujourd'hui. Mais j'admire ce pouvoir de l'exemple qui fait que monsieur Van Bruck, pour me demander la main de ma sœur, se croit obligé de débuter par des phrases brûlantes et tellement banales cependant, que je pouvais les prendre pour moi sans être trop présomptueuse.

MADAME DE PIERMONT. C'est un étranger.

MADAME DE MONVILLE (avec gaîté). Il n'en est pas moins vrai que tous les fils d'Adam sont de drôles de corps.

M. DE MONVILLE. Moi, par exemple, j'ai dû vous paraître bien bizarre. Ne me le cachez pas.

MADAME DE MONVILLE. S'il n'y avait pas de ma faute là-dedans, je ne vous le pardonnerais jamais. Aussi ne vous demanderai-je plus de construire des théâtres, ni rien qui ressemble à cela. Je m'imagine que c'est le mal que vous vous êtes donné qui vous aura échauffé la tête. Vous m'avez fait peur. Il faut quitter cette vie de château mille fois trop bruyante, et passer l'hiver à Paris.

M. DE MONVILLE (regardant sa femme avec ravissement). Oui, mon enfant ; oui, ma chère amie.

MADAME DE MONVILLE. Vous dites : oui, ma chère amie,

sans savoir de quoi je vous parle. A Paris, on n'est pas obligé de faire ses plaisirs soi-même, on en a toujours de tout prêts. Ce sera bien plus commode pour vous et pour moi.

M. DE MONVILLE (même jeu). Beaucoup plus commode.

MADAME DE MONVILLE. Quand vous voudrez que j'aille au bal ou au spectacle, et que vous désirerez rester chez vous, je prierai madame de Piermont de m'accompagner, ou bien Laure et son mari, ou toute autre personne qui vous convien-dra; du moins, je ne vous contrarierai plus.

M. DE MONVILLE. Vous croyez donc que je ne serai pas contrarié d'être éloigné de vous?

MADAME DE MONVILLE. Pendant la durée d'un bal ou d'un spectacle? Pas d'exagération, monsieur de Monville.

M. DE MONVILLE. Quand on aime bien véritablement.

MADAME DE MONVILLE. Mais je vous aime bien véritablement.

M. DE MONVILLE. Ah! Lucie.

MADAME DE MONVILLE (à madame de Piermont). En doutez-vous, madame? (A son mari.) Je vous aime comme j'aime ma sœur, comme j'aime la vôtre, comme j'aime madame de Leutry, parce que j'ai été élevée avec elle, et ma grand'mère, parce que c'est ma grand'mère. Excepté cela, toutes les autres personnes me sont à peu près indifférentes.

M. DE MONVILLE (bas à sa sœur). Elle me tue.

MADAME DE PIERMONT (bas à son frère). Voulez-vous qu'elle mente?

MADAME DE MONVILLE. Nous irons à Paris; c'est ce qu'il y a de plus simple. (A madame de Piermont.) Madame, n'êtes-vous pas de mon avis?

M. DE MONVILLE. On dit déjà assez que je ne fais que ce que vous voulez.

MADAME DE PIERMONT. Assurez que la première idée est venue de vous.

MADAME DE MONVILLE. Vous le pouvez en toute sûreté, car c'est bien à cause de vous que j'ai pensé à cela. (Avec douceur.) Ici, mon ami, j'aurais beau vous le défendre, vous voudrez toujours me faire des surprises, et vous vous tuerez.

M. DE MONVILLE. Nous irons passer l'hiver à Paris.

MADAME DE MONVILLE (embrassant son mari). Que vous êtes bon! (Elle saute de joie.) Mais tandis que je suis si contente, j'oublie Laure. Il faut pourtant bien que j'aille lui rendre l'espérance, et la regarder avec d'autres yeux, à présent que je sais qu'elle est amoureuse. Ma sœur amoureuse! (Elle rit.) Enfin, elle le croit; c'est la même chose.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

M. DE MONVILLE et MADAME DE PIERMONT.

M. DE MONVILLE. Ne fais-je pas le rôle d'un Cassandre? Si Lucie voulait se moquer de moi, s'y prendrait-elle autrement?

MADAME DE PIERMONT. Oui, car elle jouerait avec vous des sentiments qu'elle n'éprouverait pas, au lieu de se livrer, comme elle le fait, à la franchise de son caractère. Vous l'avez grondée fort injustement; une femme faite aurait tiré de cela un avantage immense; elle, aussitôt que vous avez eu changé de ton, elle a tout oublié.

M. DE MONVILLE. Mais elle m'entraîne à Paris.

MADAME DE PIERMONT. Sans désir, sans aucune idée de coquetterie, et tout occupée du repos dont vous avez besoin. Elle s'est plu dans cette terre tout le temps qu'elle a pu croire que vous partagiez le plaisir des fêtes que vous lui donniez; à présent qu'elle ne voit plus que de la complaisance de votre part, elle ne veut pas en abuser, et elle vous demande d'aller à Paris pour que vous puissiez ne prendre de ses divertissements que ce que vous voudrez en prendre. C'est du soin, c'est de la prévoyance.

M. DE MONVILLE (soupirant). J'aurais désiré quelque chose de mieux.

MADAME DE PIERMONT. De mieux! Que de maris se contenteraient de ce que vous avez. Vous auriez voulu de la passion, des sentiments exaltés; qu'est-ce que cela dure? Allez, allez, mon frère, le mieux comme vous l'entendez,

LE MIEUX EST SOUVENT L'ENNEMI DU BIEN.

LE BOURGMESTRE.

VOICI A PEU PRES CE QUE JE VOUDRAIS.

Le Prince et le Gouvernement de Nassau

LE PASSAGE
ET L'ENTERREMENT
OU
L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

PERSONNAGES :

M. ROLLER, bourgmestre.
MADAME ROLLER, sa femme.
GABRIEL, leur fils.
VICTOIRE, leur fille.
M. HERMANN.
LE COMMANDANT.
LE COMTE D'OBERNAW.
UN CHAMBELLAN.
UN MAÎTRE DE DANSE.
UN PAYSAN.
UNE FEMME DU PEUPLE.
UN PAGE.
HENRY, domestique du bourgmestre.

SOPHIE, THÉRÈSE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, LOUISE, BATHILDE, GERTRUDE — jeunes filles de la ville.

FRITZ, BIRTOF, HARTOG, MAKER, TORNMANN, HELFEN — conseillers de ville.

La scène se passe chez le bourgmestre.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LE BOURGMESTRE.

(Il entre, courbé en deux, comme un homme qui souffre beaucoup.)

Les cérémonies, en général, sont d'assez sottes choses; mais que c'est encore plus bête quand on a la colique! (Il s'assied en se frottant le ventre.) Aïe! aïe! aïe!

SCÈNE II.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN.

M. HERMANN. Bonjour, monsieur le bourgmestre. Et la santé ?

LE BOURGMESTRE. Ah ! ne m'en parlez pas, monsieur Hermann.

M. HERMANN. Cela ne va pas mieux qu'hier ? Tant pis, tant pis. Avec les deux cérémonies que vous avez sur les bras.....

LE BOURGMESTRE. Avouez que ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

M. HERMANN. Dame ! aussi, quelle idée de vous faire maître des cérémonies de la ville ; il fallait laisser cet embarras à un de vos adjoints.

LE BOURGMESTRE. Ah ! mon Dieu, vous voilà comme les autres. Quelle idée ! Vous connaissez ici beaucoup de gens capables de faire marcher de front un convoi pour le doyen de la cathédrale, et une entrée triomphale pour notre prince souverain ; n'est-il pas vrai ? Le malheur, c'est qu'il faut que ces deux choses-là se fassent aujourd'hui et seulement à quelques heures de distance l'une de l'autre. Sans cela, malgré ma colique..... (Il fait la grimace.) Aïe ! aïe ! aïe !

M. HERMANN. Ce doyen n'a jamais su rien faire à propos. Il aurait dû ne mourir qu'après le passage du prince.

LE BOURGMESTRE. Ça aurait été trop joli... Enfin, enfin, il faut espérer que je m'en tirerai à mon honneur. Avez-vous vu mon arc de triomphe depuis qu'il est peint ? On dit qu'il est du plus bel effet.

M. HERMANN. C'est ce que je voulais vous demander. Le doyen, qu'on amène de sa maison de campagne pour être enterré dans la cathédrale, sera donc obligé de passer sous un arc de triomphe tout décoré d'armes et de trophées militaires ? Ça pourra bien prêter à rire ; prenez-y garde. Un doyen mort d'indigestion encore !

LE BOURGMESTRE. Parbleu ! il faut que vous me croyiez bien étourdi. On est occupé maintenant à cacher tout cela

sous des tentures noires, qu'on aura le temps de retirer pour le prince qui ne doit arriver que quelques heures après.

SCÈNE III.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN, HENRY.

HENRY. Monsieur le bourgmestre, vous reste-il encore des larmes?

LE BOURGMESTRE. Non. J'ai donné tout ce que j'en avais au décorateur.

HENRY. Diable! diable! il va nous en manquer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BOURMESTRE, M. HERMANN.

LE BOURGMESTRE. Connaissez-vous ces larmes-là, monsieur Hermann? C'est une nouvelle invention. Elles sont postiches et peuvent s'adapter où l'on veut. J'en ai fait une provision. C'est bien plus commode que celles que l'on brodait : on les arrange du moins à sa fantaisie.

M. HERMANN. Vraiment, monsieur le bourgmestre, si vous n'étiez pas malade, je vous gronderais. Avec le goût que vous avez pour les cérémonies, vous finirez par ruiner notre ville.

LE BOURGMESTRE. Dites-moi donc un peu comment vous vous y prendriez, vous, pour faire, sans dépense, de la joie ou de la douleur publique?

M. HERMANN. A la rigueur, je vous passerais encore vos larmes ; c'est un fonds, c'est une dépense une fois faite. Mais cet arc de triomphe pour un prince qui est sorti avant-hier de sa capitale, et qui doit y rentrer ce soir!

LE BOURGMESTRE (faisant des contorsions). Je vais vous répondre. Attendez un instant. Aïe! aïe! aïe! (Lentement et d'une voix piteuse.) Partout où il s'est arrêté pour déjeuner, pour dîner, pour collationner, pour souper et pour coucher, il a trouvé de ces arcs de triomphe. A Rhisberg, où il a dû

déjeuner ce matin, encore un arc de triomphe. Il va venir dîner ici; mais dame! un arc de triomphe, c'est de force majeure.

M. HERMANN. Ne croyez pas au moins que ce soit par avarice ce que je vous en dis. S'il était possible de faire faire un tableau qui représentât la joie publique, et qu'on exposerait chaque fois que les circonstances y forceraient, à quelque prix qu'il s'élevât, j'y souscrirais pour ce qu'on me demanderait. On mettrait cela dans un coin, avec vos larmes; il arriverait ensuite ce qu'il voudrait; on saurait qu'on a de quoi répondre à tout; ce ne serait plus une affaire. Mais des frais comme ceux que vous faites aujourd'hui, et dont il ne restera plus rien demain que des mémoires à payer.

LE BOURGMESTRE (se tordant toujours). Oui, oui, des mémoires! Quand on est si pressé, les ouvriers vous font la loi. Ils n'ont pas d'enthousiasme..... Aïe! aïe! aïe! Le peintre m'a-t-il tenu parole au moins? Il devait faire un bas-relief représentant l'Industrie ramenant l'Abondance.

M. HERMANN. J'ai vu dans la frise deux grandes vilaines figures.

LE BOURGMESTRE. Vilaines! Ah! ce Schwarz est un fripon. Je ne l'avais pas chicané pour l'Abondance, parce qu'on manque toujours cela; mais il pouvait bien me faire une jolie Industrie. Ces marauds-là! quand on ne peut pas les surveiller..... Aïe! aïe! aïe!

M. HERMANN. Vous devriez vous coucher.

LE BOURGMESTRE. Oh! bien oui, ma femme me dévisagerait.

M. HERMANN. Qu'est-ce que vous avez au juste?

LE BOURGMESTRE. C'est la gastrite. Savez-vous ce que c'est?

M. HERMANN. Non.

LE BOURGMESTRE. Ni moi non plus. Mais ils disent que cela peut devenir inflammatoire. C'est la rage aujourd'hui; tout le monde est enflammé ou prêt à l'être. Ils ont fait marier ma sœur à quarante ans, parce qu'ils prétendaient qu'elle était enflammée d'être restée fille. Elle ne se porte pas mieux depuis ce temps-là; mais, pour ne pas en avoir le démenti, ils disent à cette heure qu'elle est enflammée, parce qu'elle

est trop jalouse de son mari. Il n'y a pas moyen de trouver un médecin en contradiction.

SCÈNE V.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, sa femme, M. HERMANN.

MADAME ROLLER. Monsieur Hermann, j'espère que vous n'entretenez pas monsieur Roller dans sa colique.

M. HERMANN. Nous n'en parlons seulement pas.

MADAME ROLLER. Il devient donc raisonnable à la fin? Vous autres hommes, vous ne savez pas souffrir. (A son mari.) As-tu fait attacher des guirlandes aux arbres de l'avenue?

LE BOURGMESTRE. Quand le doyen sera passé, ma femme.

MADAME ROLLER. Le doyen! le doyen! Qu'est-ce que lui feront ces guirlandes au doyen? Toujours le doyen, c'est ennuyeux. Je ne m'occupe que du prince, moi; parce que le prince est notre prince, notre souverain; parce que nous avons un fils dont nous ne savons que faire, et que c'est une occasion. Le doyen n'est pas une occasion; il est mort. Monsieur Hermann, est-ce que vous trouvez que c'était bien nécessaire de faire tant d'embarras pour un doyen?

M. HERMANN. C'est l'usage. Le doyen d'ailleurs tient toujours aux premières familles de la ville.

MADAME ROLLER. Bast! bast! Un gourmand, un ivrogne.

M. HERMANN. Il ne faut pas dire cela, madame Roller. Pour un doyen, au contraire, il était assez régulier. Malheureusement il avait la manie de faire maigre avec du poisson trop gras, assaisonné de truffes et d'épices fortes; de sorte qu'avec les crèmes, les confitures et les pâtisseries qu'il aimait passionnément, il finissait par se faire mal. Il disait que non, parce que, comme il buvait beaucoup de vin du Rhin, il avait dans l'idée que cela aidait à passer. Ça n'aidait rien du tout. Il doit bien le voir à présent.

LE BOURGMESTRE. J'ai fait un autre calcul, moi. Le doyen avait une voix du diable; il était passé en proverbe que quand il chantait au chœur de la cathédrale, personne ne pouvait

rester dans la ville ; cela lui avait donné une espèce de popularité, et je ne doute pas qu'il ne nous attire beaucoup de monde. C'est une bonne préparation pour le voyage du prince. Tous ces gens, une fois sortis, ne rentreront pas chez eux, surtout sachant qu'il y aura encore autre chose. On aurait peut-être eu beaucoup de peine à les déranger autrement. De cette façon, nous aurons tout naturellement pour Son Altesse la foule que l'on doit désirer en pareille occasion.

M. HERMANN. C'est assez bien trouvé.

LE BOURGMESTRE. On a beau avoir la colique.....

MADAME ROLLER. Ah! je t'en prie, monsieur Roller, ne nous parle plus de ta colique. On n'a jamais eu la colique que quand on n'avait pas autre chose à faire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, HENRY.

HENRY (accourant). Monsieur, monsieur, nous sommes sûrs de voir bientôt le prince; car sa bouche est déjà arrivée.

M. HERMANN. Sa bouche!

MADAME ROLLER. Ne voyez-vous pas que Henry se sert des grands mots. Ce qu'on appelle la bouche du prince, c'est sa cuisine. (A Henry.) Les a-t-on installés dans le rez-de-chaussée ?

HENRY. Oui, madame. Mais ils demandent à présent toute votre batterie ainsi que votre vaisselle que madame avait serrées avec tant de soin.

MADAME ROLLER. Est-ce qu'ils n'en ont pas apporté ?

HENRY. Si fait, madame ; mais ils ne veulent pas les déballer ; ils disent que ce n'est pas la peine.

MADAME ROLLER. Monsieur Roller, allez donc leur parler. Si on les laisse faire, ils vont mettre la maison sens dessus dessous.

LE BOURGMESTRE. Tu voudrais recevoir un prince et que cela ne causât aucun dérangement.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE. Madame Roller, il y a en bas un monsieur qui se dit le maître d'hôtel de Son Altesse, et qui demande une chambre pour se reposer. Comme il m'a crue de la maison, il s'est adressé à moi.

MADAME ROLLER. Henry, indiquez-lui la vôtre.

SOPHIE. Oh! mais, madame, il a l'air d'un grand seigneur. Il est tout bariolé de cordons.

MADAME ROLLER (avec étonnement). Un maître d'hôtel!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOIRE.

VICTOIRE. Maman, avez-vous fait préparer un appartement pour la dame qui accompagne le prince?

MADAME ROLLER. Quelle dame? Est-ce que ce serait la princesse, par hasard?

VICTOIRE. Ah! bien oui, maman; c'est bien mieux que cela. C'est une dame..... Attendez donc; je ne crois pas qu'une demoiselle doive savoir ce que c'est.

SOPHIE (d'un air capable). Non, Victoire, une demoiselle ne doit pas savoir ce que c'est.

LE BOURGMESTRE. Que veulent-elles dire?

VICTOIRE. C'est une dame très comme il faut, malgré cela.

LE BOURGMESTRE. Ma fille, taisez-vous.

SOPHIE. On dit que c'est une comtesse, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE. A l'autre, à présent.

VICTOIRE. Elle a son mari qui est ambassadeur, papa.

LE BOURGMESTRE. Vous avez donc fait bien des questions sur son compte?

VICTOIRE. Comme on nous a recommandé d'être polies avec elle, nous avons demandé pourquoi. O Dieu! être la bonne

amie d'une Altesse qui vous mène dans sa voiture, que ça doit être agréable! Mais il paraît qu'il faut être bien jolie et surtout d'une grande noblesse pour que ces choses-là vous arrivent.

MADAME ROLLER. Victoire, pensez-vous à ce que vous dites?

VICTOIRE. Quoi donc, maman?

SOPHIE. D'un autre côté, je ne sais pas si c'est vrai; mais on assure qu'elle donne souvent de très-bons conseils au prince.

VICTOIRE. Aussi le prince lui donne-t-il de beaux diamants.

SOPHIE. Plus beaux que ceux de la princesse.

VICTOIRE. Que je suis curieuse de la voir!

LE BOURGMESTRE. En voilà assez, mesdemoiselles.

VICTOIRE. Dame! papa, il faut bien que maman sache que, si elle veut plaire à Son Altesse, elle doit être aux petits soins pour cette dame-là.

MADAME ROLLER. Monsieur Roller?

LE BOURGMESTRE. Madame Roller?

MADAME ROLLER. Est-ce qu'en conscience, une femme comme moi... (Après un moment de réflexion.) Oui, oui. Un prince étant la source des honneurs, tout ce qui l'approche est honorable, est respectable..... Ma fille, je vais vous envoyer chez votre tante, et vous n'en sortirez pas de la journée.

VICTOIRE (pleurant). Comment donc, maman?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, un CHAMBELLAN en costume.

LE CHAMBELLAN. Quel est le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE. C'est votre serviteur, monsieur le chambellan.

LE CHAMBELLAN. Vous avez la prétention de recevoir Son Altesse dans votre maison?

LE BOURGMESTRE. Mais oui.

LE CHAMBELLAN. Et vous n'avez pas d'autre salon que celui que je viens de voir?

LE BOURGMESTRE. Un grand salon boisé.

LE CHAMBELLAN. Ce n'est pas possible.

MADAME ROLLER. Pourquoi donc n'est-ce pas possible, monsieur le chambellan? Nous avons orné ce salon de tout ce que nous avons trouvé de plus beau dans la ville, en tapis, en lustres, en candélabres.....

LE CHAMBELLAN. Et où mettrez-vous les tables pour le service? Est-ce que le prince vient tout seul? Vous n'avez pensé qu'au prince. N'y a-t-il pas le maître d'hôtel, les chambellans, les aides de camp, les pages, les valets de chambre, les lecteurs, toute la suite, et puis les gens de la comtesse, qui ne peuvent pas manger avec nous?

LE BOURGMESTRE. La maison est assez grande; on fera ce qu'il faudra faire.

LE CHAMBELLAN. Si cela peut s'arranger, je ne demande pas mieux. N'avez-vous pas ici une dame qui se nomme madame la baronne de Wolfag?

MADAME ROLLER. Oui, monsieur.

LE CHAMBELLAN. Faites-moi donner quelqu'un pour m'y conduire.

MADAME ROLLER. C'est bien loin. Elle demeure à l'extrémité des remparts.

LE CHAMBELLAN. N'importe; je veux la voir.

MADAME ROLLER. Henry, va avec monsieur.

(Le chambellan et Henry sortent.)

SCÈNE X.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, M. HERMANN, VICTOIRE, SOPHIE.

MADAME ROLLER (se frappant la tête). O ciel! il n'en faut pas douter, c'est un complot.

M. HERMANN. Un complot!

MADAME ROLLER. Je le vois, je le devine; c'est clair comme le jour. Madame de Wolfag vient de faire remettre sa maison à neuf, elle a renouvelé aussi tout son mobilier; c'est là qu'ils veulent conduire le prince.

LE BOURGMESTRE. Ce que tu dis n'a pas le sens commun, ma femme.

M. HERMANN. Sans doute. Si Son Altesse veut voir les principaux bourgeois de la ville.

MADAME ROLLER. Les bourgeois! Que vous êtes innocent avec vos bourgeois, monsieur Hermann! Ils se soucient bien que le prince voie des bourgeois! Il faut qu'un prince, même quand il voyage, ne se trouve jamais qu'au milieu d'une cour, qu'il ne voie que des valets.

LE BOURGMESTRE. Ma femme! ma femme!

MADAME ROLLER. De qui vont-ils l'entourer chez madame de Wolfag? D'un tas de mendiants de qualité qui lui diront : « Mon grand-père a fait ceci, mon grand-oncle a fait cela. Il faut que les services qu'ils ont rendus nous soient payés à nous autres en pensions ou en places. » C'est ainsi que cela se passe. La valeur militaire des ancêtres s'est réduite en valeur pécuniaire pour les descendants.

LE BOURGMESTRE. Qu'est-ce que tu peux y faire?

MADAME ROLLER. Et au lieu d'une bague ou d'une boîte enrichie d'un chiffre qu'il lui en aurait coûté avec nous, il va dépenser cent fois davantage. Pauvre prince!

M. HERMANN. En attendant, Madame Roller, il ne faut pas oublier qu'on vous a demandé votre vaisselle et votre batterie de cuisine.

SOPHIE. Et que le maître d'hôtel désire une chambre pour se reposer.

VICTOIRE. Et surtout, maman, l'appartement pour la belle dame.

MADAME ROLLER. Le prince n'a qu'à ne pas s'arrêter ici.

LE BOURGMESTRE. Ne t'embarrasse pas de cela.

MADAME ROLLER. Pourquoi aussi t'es-tu mis dans la tête de le recevoir dans notre maison?

LE BOURGMESTRE. Ah! ma femme, ne me dis pas que je me suis mis dans la tête; c'est toi qui l'as voulu à toutes forces.

MADAME ROLLER. Bien. Vous verrez que c'est moi qui ai voulu à toutes forces que l'on mît ma maison au pillage. C'est si agréable de faire le métier d'une maîtresse d'auberge, et

d'être obligée de livrer tout ce qu'on vous demande, sous prétexte que c'est pour le service d'un prince qui ira peut-être loger autre part.

LE BOURGMESTRE. Tu crains qu'il ne descende ici ; tu as peur qu'il n'y descende pas...

MADAME ROLLER. Quand on a eu du dévouement, il est tout simple de vouloir que cela serve à quelque chose. Tu crois bien que madame de Wolfag va montrer à tout le monde la bague qu'elle aura reçue. C'est fort humiliant pour nous.

LE BOURGMESTRE. Eh! mon Dieu, elle ne l'a pas encore. Tu as trop d'imagination. Qui donc a dit que Son Altesse irait loger autre part? un chambellan qui voulait faire son embarras. Qu'est-ce que ferait un chambellan, s'il ne faisait pas d'embarras? Descends ; vois un peu à donner des ordres ; et si tu trouves qu'il faille mettre tout de suite les guirlandes aux arbres de l'avenue, fais-les mettre.

MADAME ROLLER (contrefaisant son mari). Descends, va, tourmente-toi bien ; moi, je resterai tranquille pendant ce temps-là... Comme c'est commode d'avoir la colique!... Venez avec moi, Victoire.

(Elle sort avec sa fille.)

SCÈNE XI.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN, SOPHIE.

LE BOURGMESTRE (se pliant en deux). Effectivement, c'est bien commode d'avoir la colique. Ah! ce qui est commode, c'est d'être une femme. Quand elle a désiré quelque chose bien vivement, et que cela ne tourne pas à son gré, elle ne manque jamais d'en rejeter la faute sur son mari.

SOPHIE. Monsieur le bourgmestre, commencerons-nous par pleurer, ou par danser?

LE BOURGMESTRE. Êtes-vous toutes les huit ici?

SOPHIE. Je le crois bien.

LE BOURGMESTRE. Et le maître de danse?

SOPHIE. Il est en bas depuis une heure.

LE BOURGMESTRE. En ce cas, mademoiselle Sophie, si vous

êtes au complet, faites-moi le plaisir de monter toutes dans cette chambre avec lui.

(Sophie sort.)

SCÈNE XII.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN.

M. HERMANN. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE BOURGMESTRE. Ce sont huit jeunes filles de la ville à qui j'apprends à pleurer pour aller au-devant du doyen, et que le maître de danse façonne à présenter avec grâce des fleurs à Son Altesse.

M. HERMANN. Vous êtes inépuisable en inventions.

LE BOURGMESTRE. Dans ce genre-là, c'est à force de niaiseries qu'on finit par faire quelque chose de solennel... Aïe !... aïe !... aïe !... On est bien borné aujourd'hui pour faire du solennel. Tout est si usé !... J'avais pourtant un beau discours pour le prince ; c'est mon fils qui le prononcera.

M. HERMANN. Ce ne sera pas vous ?

LE BOURGMESTRE. Impossible, monsieur Hermann. Quand on souffre, il ne faut pas paraître devant les princes, voyez-vous.

M. HERMANN. C'est que votre fils...

LE BOURGMESTRE. Est un peu simple ; il n'y a pas de mal. Dans les cours, ils aiment assez à se figurer que tous les bourgeois sont comme ça.

M. HERMANN. Comme ils se croient d'un autre sang...

LE BOURGMESTRE. Ils ne se croient plus d'un autre sang, monsieur Hermann, la raison a fait trop de progrès pour qu'ils en soient encore là ; ils se croient seulement d'une autre espèce.

SCÈNE XIII.

LE BOURGMESTRE, M. HERMANN, GABRIEL.

GABRIEL. Mon père, il y a en bas un paysan et une femme qui voudraient vous parler.

LE BOURGMESTRE. Par ma foi ! mon garçon, reçois-les toi-même. Je vais profiter de ce que ta mère n'est pas là, pour passer dans ma chambre et souffrir un peu à mon aise.

M. HERMANN. Je vous laisse, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE. Au revoir, monsieur Hermann. En vous en allant, voulez-vous dire à ce paysan et à cette femme de monter ?

M. HERMANN. Oui, oui.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL.

LE BOURGMESTRE. Sais-tu enfin ton discours?

GABRIEL. Plus des trois quarts.

LE BOURGMESTRE. Ce n'est pas assez, mon garçon. Tu nous attireras quelque avanie; prends-y garde. Tiens, voilà tes gens; je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

GABRIEL, UN PAYSAN, UNE FEMME DU PEUPLE.

LE PAYSAN (à Gabriel). Ce n'est pas vous le bourgmestre?

LA FEMME. Eh ! non ; c'est son fils, monsieur Gabriel. Votre servante, monsieur Gabriel.

GABRIEL. Vous me connaissez donc, la mère?

LA FEMME. Je suis de la ville, moi.

LE PAYSAN. Moi, je suis de Saint-Leufroy, le village qu'on voit à gauche en sortant par le faubourg neuf. Notre bourgmestre, qui n'est pourtant qu'un petit bourgmestre de rien, ne s'est-il pas avisé de faire aussi son capon? Dès dix heures du matin, il nous a amenés sur la route ; et il a si peur que nous n'ayons par l'air gai quand le prince passera, qu'il ne veut pas que nous parlions de nos affaires en attendant. Il nous asticote comme un démon. « Quoi que vous dites? » vient-il nous demander quand il en voit un qui cause avec un autre. « Je ne veux pas qu'on cause ; je veux qu'on rie. »

—« Quand le prince passera, on sait ce qu'on a à faire, monsieur le bourgmestre ; mais d'ici là, on peut ben deviser ensemble. » — « Je ne veux pas qu'on devise, je veux qu'on batifole. C'est l'ordre comme ça. »

LA FEMME. Je vous demande ben pardon, mon brave homme; mais il m'a tout l'air d'un imbécile, votre bourgmestre. Avant le prince, est-ce qu'il n'y a pas le doyen?

LE PAYSAN. Ah ! ce n'est pas une raison. Le doyen n'était pas le doyen de notre village.

GABRIEL. Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez que mon père fasse à cela ?

LE PAYSAN. C'est à lui à voir. Quand on veut de la gaîté, il y a du chnic..... S'il a à sa disposition quelques petits barils.....

LA FEMME. Fi donc ! ce ne serait pas une gaîté de bon aloi. Nous autres femmes de mon quartier, nous ne voulons savoir qu'une chose, c'est comment le prince fera son entrée.

GABRIEL. Par l'arc de triomphe que mon père a fait élever.

LA FEMME. J'entends ben. Mais c'est qu'il y en a qui disent qu'il sera peut-être en voiture. Est-ce qu'il en a le droit ?

GABRIEL. Comment ! s'il en a le droit !

LA FEMME. Mais dame, oui. Il ne vient que pour se faire voir ; il faut qu'on le voie. Ah ! d'abord, s'il n'est pas à cheval, si on ne peut pas le toiser depuis la tête jusqu'aux pieds, nous ne ferons pas plus de bruit que des taupes, il peut bien s'y attendre. C'est vrai, depuis trois semaines, on ne nous étourdit que du prince; on tambourine le prince tous les jours; il n'est question que du passage du prince, que nous verrons le prince... et nous ne verrions qu'une voiture !

LE PAYSAN. Vous me disiez : Fi donc, tout à l'heure ; je vous dirai : Fi donc, à mon tour. Qu'est-ce que ça vous fait de ne voir qu'une voiture, si c'te voiture ça veut dire le prince? J'ai vu passer le père de celui-ci, dans le temps ; eh bien ! quand je veux me le rappeler, il ne me vient à la tête qu'un grand carrosse doré avec quatre gros chevaux qui auraient fait de fameux chevaux de labour, tout de même.

GABRIEL. Taisez-vous. Voici monsieur le commandant.

SCÈNE XVI.

GABRIEL, LE PAYSAN, LA FEMME, LE COMMANDANT, LE COMTE D'OBERNAW.

LE COMMANDANT. Bonjour, Gabriel. Que faites-vous de ces gens-là ?

GABRIEL. Monsieur le commandant, c'est un paysan de Saint-Leufroy et une femme de la ville qui ne demandent pas mieux que de célébrer l'entrée de Son Altesse, mais qui y mettent des conditions.

LE COMMANDANT. Des conditions ! Qu'est-ce que c'est que des conditions ? Et vous avez la patience de les écouter ? Allez-vous-en, vous autres ; et si vous ne vous comportez pas comme il faut, vous aurez affaire à moi.

LA FEMME (à part, en s'en allant). Tiens ! c'est une nouvelle manière de mettre les gens en gaîté.

LE PAYSAN (aussi à part, en s'en allant). Ma fine, puisque j'ai su m'échapper, je ne retourne pas sur la route.

LE COMMANDANT. Où est votre père, mon cher Gabriel ?

GABRIEL. Je vais aller le chercher, mon général.

SCÈNE XVII.

LE COMMANDANT, LE COMTE D'OBERNAW.

LE COMMANDANT. Ainsi on ne connaît pas encore bien ce prince.

LE COMTE. Il a, comme ils ont tous, la ferveur d'un commencement de règne. Cela durera-t-il ? je ne crois pas. Mais encore est-il bon de prendre des précautions, et d'empêcher qu'il n'entre dans des détails au-dessous de lui. Voilà l'objet de ma mission.

LE COMMANDANT. C'est très-paternel de la part des ministres ; car enfin un commandant comme moi, qui l'est depuis dix ans, et qui n'a pas eu le temps de mettre ses comptes à jour...

LE COMTE. Mais, mon cher général, vous n'avez pas d'inquiétude à avoir.

LE COMMANDANT. Il n'a qu'à faire des questions.

LE COMTE. Elles sont connues ses questions ; les réponses sont faites d'avance. Jusqu'ici tout s'est passé le mieux du monde. Il est enchanté. Votre bourgmestre doit être un brave homme comme tous les bourgmestres.

LE COMMANDANT. Excellent homme ; mais c'est de la vieille Allemagne. Il serait possible qu'il s'imaginât qu'on doit la vérité aux princes.

LE COMTE. Ah ! bast, on ne lui donnerait pas le temps de la dire.

LE COMMANDANT. Vous l'observiez vous-même tout à l'heure : avec un nouveau souverain, il y a toujours un première ferveur à redouter.

LE COMTE. Songez donc que celui-ci a déjà une maîtresse en titre.

LE COMMANDANT. C'est un grand bonheur !

LE COMTE. Et une maîtresse tout à fait dévouée aux grandes familles, une véritable femme de cour.

LE COMMANDANT. De sorte qu'elle a reçu mon présent...

LE COMTE. Avec une grâce parfaite. Elle est charmante.

SCÈNE XVIII.

LE COMMANDANT, LE COMTE, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE COMMANDANT. Monsieur Roller, voulez-vous me permettre de vous présenter mon cousin, monsieur le comte d'Obernaw ?

LE COMTE. Qui est très-empressé, monsieur le bourgmestre, de venir savoir des nouvelles de votre santé. Comment va la goutte ?

LE BOURGMESTRE. Vous voulez dire la colique ?

LE COMTE. Oui, oui ; c'est moi qui me trompe. Vous avez une ville qui me paraît bien entretenue.

LE BOURGMESTRE. Pas trop. Nous manquons de bien des choses.

LE COMTE. Comme toutes les villes. Mais il ne faut pas penser à cela un jour comme aujourd'hui.

LE COMMANDANT. Parbleu! je voudrais bien que le prince me mît à même de lui dire tout le bien que je pense de monsieur Roller.

LE BOURGMESTRE. Vous êtes trop bon.

LE COMMANDANT. Je lui parlerais avec ma franchise ordinaire, moi, et je lui affirmerais que vous êtes le plus honnête homme de ses États.

LE BOURGMESTRE. Assurément, s'il me faisait l'honneur de m'interroger sur votre compte.....

LE COMMANDANT. Non, non; je ne vous vaux pas.

LE COMTE (avec légèreté). Je suis bien sûr d'une chose, c'est que M. le bourgmestre a plus d'ordre que vous.

LE COMMANDANT. Un militaire! vous savez bien ce que c'est qu'un militaire. Quand il a de la franchise et de la bravoure, il croit avoir tout ce qui lui est nécessaire.

LE BOURGMESTRE. C'est déjà beaucoup.

LE COMTE. Monsieur le bourgmestre, je vois que nous nous entendrons à merveille. Les princes, entre nous, sont parfois bizarres. Ils demanderont, par exemple, à un commandant ce qu'il pense de l'administration de la ville, et s'il ne s'élève pas de plaintes contre le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE. Pour cela, je ne crains rien.

LE COMTE (avec un grand air de gaîté). Oui; mais écoutez donc, écoutez donc. Ce n'est pas tout. Ils s'amuseront ensuite à interroger le bourgmestre sur l'état de la garnison.

LE BOURGMESTRE. Monsieur le commandant, il s'en faut bien que la vôtre soit au complet.

LE COMMANDANT. Je ne sais pas mentir : non, elle n'y est pas.

LE BOURGMESTRE. O mon bon Dieu! Un jour comme celui-ci!

LE COMTE. Voyez-vous? c'est là-dessus qu'il est bon de s'expliquer. Un prince qui visite ses États, c'est un père qui vient voir ses enfants; il faut donc éloigner de son esprit tout

ce qui pourrait troubler cette fête de famille. J'ai déjà essayé de faire comprendre cela à mon cousin; mais lui, c'est la loyauté même. Il aime mieux courir le risque d'être disgracié et dire la vérité.

LE BOURGMESTRE (au commandant). Combien donc vous manque-t-il d'hommes?

LE COMMANDANT. Beaucoup.

LE BOURGMESTRE. Un quart?

LE COMMANDANT. Près de moitié.

LE BOURGMESTRE. Juste ciel! comment allez-vous faire?

LE COMTE. Pas d'exclamations. Il ne s'agit pas qu'il manque plus ou moins d'hommes; il s'agit que le prince n'en sache rien. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE. Oh! certainement, si c'est possible.

LE COMTE. Cela doit tranquilliser votre conscience, j'espère, mon cher cousin. J'ai beau être un homme de cour, je n'aime pas plus que vous tout ce qui est louche. Mais monsieur le bourgmestre pense, comme moi, qu'il y a de pieuses fraudes, et que, quand le mal est fait, il ne faut pas en attrister le cœur paternel de son souverain.

LE BOURGMESTRE. Il est donc bien sensible?

LE COMTE. Au-delà de ce qu'on peut croire. Aussi vous recommanderai-je en grâce de ne laisser parvenir auprès de lui aucune pétition, aucune plainte, aucun placet. Il faut qu'il soit heureux de tout ce qu'il verra, de tout ce qu'il entendra; qu'il conserve de ce voyage une idée douce et satisfaisante. C'est le moyen de l'engager à en faire de temps en temps de pareils; ce qui, vous le croyez bien, ne peut être que très-avantageux pour le pays. Comment allons-nous nous y prendre à présent pour déguiser le déficit de la garnison?

LE BOURGMESTRE. Je ne sais pas.

LE COMTE. Et vous, commandant?

LE COMMANDANT. J'avais pensé, parce que c'est comme une ruse de guerre, qu'en mettant un fort détachement auprès de l'arc de triomphe pour frapper d'abord les yeux du prince au moment où il passera, je pourrais, aussitôt qu'il serait passé, dédoubler ce détachement, le faire filer par le chemin

de ronde, et le faire trouver rangé en bataille pour recevoir Son Altesse à la descente de sa voiture. Je ne sais pas si ce plan vous conviendra.

LE COMTE. Qu'en pense monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE (d'un air capable). Puisque vous me faites l'honneur de me consulter, messieurs, quoique je n'aie jamais trop appliqué mon esprit à ces sortes de choses, voici ce que je ferais. Je placerais auprès de l'arc de triomple cent hommes, supposons, un peu écartés les uns des autres, pour couvrir un plus grand espace de terrain.

LE COMTE. C'est parfait.

LE BOURGMESTRE (s'échauffant par degré). Puis, aussitôt que Son Altesse se serait éloignée, j'en ferais partir une soixantaine, ou même quatre-vingts, qui viendraient à toutes brides, si ce sont des cavaliers, ou à toutes jambes, si ce sont des fantassins, se placer devant la porte de ma maison, où le prince doit descendre.

LE COMTE. Eh bien, commandant, monsieur le bourgmestre s'y entend-il ?

LE COMMANDANT. C'est-à-dire que le reste n'est plus rien. Car, Son Altesse une fois installée, il ne s'agit plus que de rassembler les troupes, et, pour donner une plus grande apparence de mouvement, de les faire sortir et rentrer, toujours à la vue de Son Altesse, par les différentes rues qui aboutissent sur la place.

LE BOURGMESTRE. C'est ce que je voulais vous dire. Il faut, pendant le dîner du prince, occuper vos troupes à des marches et des contre-marches continuelles, pour faire illusion sur leur nombre, et laisser croire que la garnison est au complet. N'oubliez pas cela ; c'est très-essentiel.

LE COMTE (riant). Vous êtes vraiment un homme unique.

LE COMMANDANT. Moi, qui ne sais dire que la vérité, il y a longtemps que je soutiens que si les militaires sont bons pour l'action, pour le conseil il n'y a que les hommes civils.

LE BOURGMESTRE. Si elle est bien conduite, je suis sûr que personne de la suite de Son Altesse ne s'apercevra de ma ruse.

LE COMTE. Songez que vous voilà intéressé à la soutenir ; c'est votre ouvrage.

LE BOURGMESTRE. Mais les fortifications qui sont en si mauvais état?

LE COMMANDANT. Depuis que vous êtes malade, tout a été réparé.

LE BOURGMESTRE. Tout!

LE COMMANDANT. Tout ce qui se trouve sur le passage du prince. Avec du plâtre, quelques lattes, un badigeon assorti au reste, on a remplacé les pierres qui manquaient, si bien que le plus petit oiseau ne trouverait pas de quoi faire un nid.

LE BOURGMESTRE. C'était là l'important.

LE COMTE. Bon prince! Quel heureux voyage pour lui!

LE BOURGMESTRE (à part). Je ne croyais pas que les gens de cour aimassent autant leur maître. (Haut.) Monsieur le commandant, il faut à présent que vous me fassiez un plaisir.

LE COMMANDANT. Parlez.

LE BOURGMESTRE. Je désirerais que vous envoyassiez quelques-uns de vos hommes au convoi de notre pauvre doyen.

LE COMMANDANT. Si vous y tenez...

LE BOURGMESTRE. Il ne me manque que cela. Vous savez, l'arme renversée, les officiers avec le crêpe au bras, les tambours voilés...

LE COMMANDANT. Bien, bien. Ce que nous appelons les signes sensibles. (Il rit.) Je vais donner des ordres en conséquence.

SCÈNE XIX.

LE BOURGMESTRE, LE COMTE, LE COMMANDANT, GABRIEL.

GABRIEL. Mon père, et les demoiselles qui attendent!

LE BOURGMESTRE. Encore un instant, mon garçon.

LE COMMANDANT. Faites ce que vous avez à faire, monsieur le bourgmestre. Nous ne voulons pas abuser de votre temps, il est trop précieux. (A Gabriel.) Pourquoi ne venez-vous plus au manége depuis quelque temps, Gabriel?

LE BOURGMESTRE. Je lui ai donné une autre occupation.

LE COMMANDANT. Je n'ai plus rien à dire.

LE COMTE. Votre serviteur, monsieur le bourgmestre. En vérité, vous êtes la providence de cette ville.

(Il sort avec le commandant.)

SCÈNE XX.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, ensuite SOPHIE, LOUISE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, THÉRÈSE, BATHILDE et GERTRUDE.

(Elles sont couronnées de roses blanches, tiennent un bouquet à la main et portent sur le bras un voile de crêpe noir.)

GABRIEL. Mon père, je sais mon discours jusqu'à : « votre » passage est un bienfait ; votre présence est un trésor. » Mais que c'est ennuyeux ! Quand je pense qu'il faudra encore mettre des gestes là-dessus !

LE BOURGMESTRE. Du courage ! mon enfant. Dans la vie, on ne fait pas que ce qui amuse. (Aux jeunes filles qui entrent.) Voici des demoiselles à qui il n'y a rien à dire. Des bouquets pour le prince ; des voiles noirs pour le doyen ; c'est bien cela.

SOPHIE. Monsieur le bourgmestre, il faudrait nous faire pleurer tout de suite, afin de ne pas perdre de temps, pendant que le maître de danse se recommande en bas à quelqu'un de la cour de Son Altesse, pour un ballet qu'il veut faire représenter cet hiver.

LE BOURGMESTRE. Il me semble, mesdemoiselles, que vous avez reçu assez de leçons pour pouvoir pleurer à présent entre vous. Une conversation assez difficile que je viens d'avoir avec le commandant, n'a pas laissé que de m'échauffer la poitrine, et je ne serais pas fâché d'aller prendre une tasse d'eau de poulet. (A son fils.) Toi, Gabriel, ton discours, ton discours, mon garçon. (Aux jeunes filles.) Et vous, pleurez. Je reviens.

(Il sort d'un côté du théâtre ; Gabriel sort de l'autre.)

SCÈNE XXI.

SOPHIE, LOUISE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, THÉRÈSE, BATHILDE et GERTRUDE.

SOPHIE. Le bourgmestre deviendra fou.

LOUISE. Concevez-vous quelque chose à sa femme? Après avoir démeublé toute la ville pour rendre sa maison digne de recevoir Son Altesse, aujourd'hui elle est d'une humeur épouvantable.

URSULE. C'est qu'on fait une fière brèche à ses provisions. Quel feu il y a en bas!

MARIE. Je la plains bien. Elle s'est fait construire un toit à porc par le charpentier qui a élevé l'arc de triomphe; les ouvriers décorateurs lui ont reblanchi toute la façade de sa maison; il ne lui en a coûté qu'un remercîment; quand il lui en coûterait quelque chose de plus.

ULRIQUE. Si maman savait que Victoire n'est pas des nôtres, elle se repentirait bien de m'avoir laissée venir.

THÉRÈSE. Moi, je n'en suis pas fâchée, parce qu'elle aurait été la plus belle.

BATHILDE. Victoire, la plus belle!

THÉRÈSE. J'en suis bien sûre. Elle est fille du bourgmestre. Presque toujours c'est la fille du bourgmestre qui est la plus belle.

SOPHIE. Puisque c'est le prince qui choisit.

GERTRUDE. Le prince choisit! Le prince choisit comme les princes choisissent. Ils savent que partout où ils passent, il faut une plus belle; que ce soit l'une ou l'autre, ça leur est bien égal.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, LE BOURGMESTRE, ensuite LE MAITRE DE DANSE.

LE BOURGMESTRE. Êtes-vous contentes, mesdemoiselles?

Avez-vous pleuré comme il faut? (Au maître de danse qui entre.) Bonjour, monsieur le maître de danse. Nous voilà donc tous réunis. Ah! çà, comment allons-nous faire? Le temps presse. Si je prenais quatre de ces demoiselles avec moi pour voir un peu les progrès qu'elles ont faits, ne pourriez-vous pas faire répéter les quatre autres dans le fond de la chambre?

LE MAITRE DE DANSE. Tout comme il vous plaira.

LE BOURGMESTRE. Nous changerons ensuite. Celles qui auront dansé, pleureront; celles qui auront pleuré, danseront.

LE MAITRE DE DANSE. Voilà qui est dit.

LE BOURGMESTRE. Mesdemoiselles Sophie, Louise, Ursule et Marie vont pleurer d'abord. (Aux jeunes filles.) Cela vous est égal?

SOPHIE, LOUISE, URSULE et MARIE. Très-égal.

(Le bourgmestre reste sur le devant de la scène avec les quatre jeunes filles qu'il vient d'indiquer; les quatre autres suivent le maître de danse et occupent le fond du théâtre.)

LE BOURGMESTRE (à ses jeunes filles). Quittez vos bouquets et mettez vos voiles.

LE MAITRE DE DANSE (aux siennes). Et vous, quittez vos voiles et prenez vos bouquets.

(Il prend son violon, en tire quelques sons de temps en temps; les jeunes filles forment des pas.)

LE BOURGMESTRE. Vous savez, mesdemoiselles, que je vous ai dit qu'il ne fallait pas vous exténuer à pousser continuellement des sanglots. Il suffit de tenir votre mouchoir devant vos yeux, de faire gonfler votre poitrine, et de donner de temps en temps une légère oscillation à votre tête. Comme cela, regardez-moi. (Les jeunes filles imitent l'exemple qu'il vient de leur donner.) A présent, faites : Aha! aha! aha!

LES JEUNES FILLES. Aha! aha! aha!

LE BOURGMESTRE. C'est faux! c'est faux! Tâchez donc de vous mettre au diapason. (Il se retourne du côté du maître de danse.) Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc que vous faites faire aux vôtres, monsieur le maître de danse? C'est un pas de ballet que cela.

LE MAITRE DE DANSE. C'est un pas gracieux.

LE BOURGMESTRE. Gracieux! gracieux! C'est bien du gra-

cieux qu'il nous faut! C'est du respectueux. Elles ont l'air d'être à la noce. C'est trop gai. Ce qui est respectueux ne peut pas être gai. Si je n'avais pas la colique... Aïe! aïe! aïe! C'est égal. (Il prend un bouquet.) J'ai très-bien dansé autrefois, mesdemoiselles. (Au maître de danse.) Voici à peu près ce que je voudrais. (Il forme des pas; les jeunes filles rient.) Songez que j'ai une colique affreuse. (Il parle en dansant.) Mais monsieur le maître de danse conviendra que ceci a quelque chose de plus auguste que ce qu'il vous faisait faire.

LE MAITRE DE DANSE. Des pas augustes! On n'a jamais entendu parler de cela.

LE BOURGMESTRE. Mais regardez. (Il chante en dansant.) Tra la la la, tra la la, tra la déri dera. (Il cesse brusquement et revient sur le devant de la scène.) Vous ne pleurez donc pas, vous autres?

LES JEUNES FILLES (riant en faisant semblant de pleurer.) Aha! aha! aha!

LE BOURGMESTRE. Que c'est désolant! Vous êtes musiciennes, et vous ne pouvez pas vous mettre d'accord. (Il s'assied.) Je n'en puis plus.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL.

GABRIEL. Mon père! mon père! voilà qu'on va au-devant du doyen. Tout le monde est en marche, la garnison, le clergé. Entendez-vous le tintement lugubre des cloches! Vite, vite, mesdemoiselles, les voiles noirs! les voiles noirs!

LE BOURGMESTRE. Elles ne peuvent pas aller comme cela. Essayez donc encore une fois, mesdemoiselles, et, pour Dieu! mettez-y quelque attention.

LES JEUNES FILLES (tout en se couvrant de leur voile). Aha! aha! aha!

LE BOURGMESTRE. C'est encore plus détestable. Elles le font exprès. J'aime mieux que vous restiez ici; ce serait trop ridicule. Il y a de l'entêtement. Des femmes qui ne peuvent pas pleurer quand elles le veulent!

SOPHIE (pleurant véritablement). Vous nous tourmentez trop aussi.

LOUISE (de même). On n'a pas d'idée de chose pareille.

LES SIX AUTRES. C'est vrai.

(Elles pleurent toutes.)

LE BOURGMESTRE (dans le ravissement, les pousse dehors). C'est bien; c'est parfait; c'est divin; allez comme cela; allez comme cela. Bon, bon; ne vous ralentissez pas. Allez, allez, allez.

(Elles sortent avec le maître de danse.)

SCÈNE XXIV.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL.

LE BOURGMESTRE (essoufflé). Je me meurs. (Il se donne de l'air avec son mouchoir.) Quelle corvée! (A Gabriel.) As-tu vu le cortége?

GABRIEL. Je n'en ai vu qu'une partie; mais c'est d'un triste...

LE BOURGMESTRE (avec joie). Vraiment?

GABRIEL. Je n'ai pas de raisons pour regretter le doyen; malgré cela, je ne pouvais pas m'empêcher d'être tout je ne sais comment.

LE BOURGMESTRE (se frottant les mains). Tant mieux, tant mieux; c'est ce qu'il faut... A nous deux à présent, mon garçon. Ton discours. Voilà déjà une partie de ma besogne en bon chemin; tâchons de ne pas manquer l'autre.

GABRIEL. Ce n'est pas la plus facile.

LE BOURGMESTRE. Parce que tu as ton discours à réciter. Qu'est-ce qu'un discours? ce n'est rien.

GABRIEL. Mon père, ôtez-moi cette phrase : « Les récits de » cette journée mémorable charmeront longtemps les loisirs de » nos veillées. » Je ne sais pas comment on peut dire cela.

LE BOURGMESTRE. Comme on peut dire le reste. Si tu vas chipoter sur chaque mot, tu n'en laisseras pas un. Ce ne sont pas des paroles d'Evangile non plus. Il faut qu'un discours ait une certaine étendue. Je m'étais informé pour savoir si l'on

pouvait parler au prince de la mort de son père; ç'aurait été une circonstance favorable à faire valoir; on m'a dit de bien m'en donner de garde; je ne pouvais plus que me battre les flancs. Ainsi fais-moi grâce de tes scrupules, je t'en prie, et finissons-en. Y es-tu?

GABRIEL. Qu'est-ce que je ferai de mes mains?

LE BOURGMESTRE. N'y pense pas.

GABRIEL (lentement et de mauvaise grâce). « L'imagination » a peine à se figurer un bonheur pareil à celui dont nous » jouissons dans ce moment, où il nous est permis de contem- » pler les traits augustes de notre souverain adoré.

LE BOURGMESTRE. Pas trop mal. Continue.

GABRIEL (très-vite). « Prince, ô prince chéri... »

LE BOURGMESTRE. Plus doucement donc. Tu as l'air de dire « prinço. » Ecoute-moi : « Prince, » et puis compte en dedans, une, deux, trois, et repars : « ô prince chéri, » et cætera.

GABRIEL. « Prince... »

(Un silence.)

LE BOURGMESTRE. Eh bien?

GABRIEL. Mon père, je compte encore.

LE BOURGMESTRE. As-tu fait?

GABRIEL (toujours très-vite). « O prince chéri nos cœurs... »

LE BOURGMESTRE. Tu retombes dans la même faute. « O » prince chéri nos cœurs. » Tu ne connais donc pas la valeur des virgules? « O prince chéri, » encore en dedans une, deux, trois, et puis : « nos cœurs pleins d'un religieux » amour..... »

SCÈNE XXV.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, MADAME ROLLER.

MADAME ROLLER. Monsieur Roller, qu'est-ce donc que tu veux faire de tous ces carêmes-prenants qui viennent d'entrer dans la maison?

LE BOURGMESTRE. Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MADAME ROLLER. Tiens; regarde plutôt.

LE BOURGMESTRE. Eh! ce sont messieurs les conseillers de la ville.

MADAME ROLLER. Ils sont joliment fagotés.

(Elle sort.)

SCÈNE XXVI.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, FRITZ, BIRTOFF, HARTOG, MAKER, TORNMANN et HELFEN, ridiculement vêtus avec des habits habillés français.

LE BOURGMESTRE. Bonjour, messieurs. Je vous ai reconnus tout de suite.

FRITZ. Ce n'est pas maladroit, monsieur le bourgmestre, car tout à l'heure c'est tout ce que nous pouvions faire que de nous reconnaître nous-mêmes.

LE BOURGMESTRE. Je vais vous nommer tous les uns après les autres, si vous voulez. Vous, vous êtes monsieur Fritz; voilà monsieur Birtoff; ensuite monsieur Hartog; celui-ci..... Ah! ah!... Qu'est-ce que celui-ci?..... Ne me dites rien. (Il tourne autour de lui.) C'est bien un conseiller; vous ne me trompez pas?

MAKER (riant). Comment! mon cousin, vous ne me reconnaissez pas? Je suis Maker.

GABRIEL. J'avais envie de le dire.

LE BOURGMESTRE (à Maker). Vous avez donc une perruque?

MAKER (avec bonhomie). Oui. Comme les autres n'en ont pas, ça change davantage.

LE BOURGMESTRE. Ça fait de la variété; c'est assez bien. Mais dites-moi donc ce qui vous a pris; vous ne pensiez pas à cela hier?

BIRTOFF. Que si fait. Nous voulions vous surprendre.

LE BOURGMESTRE. Vous ne pouviez pas le faire d'une manière plus agréable.

HARTOG. On nous a dit que c'était l'étiquette.

TORNMANN. Va pour l'étiquette, avons-nous répondu. Puisqu'il faut se déguiser pour paraître devant les princes, déguisons-nous.

HELFEN. Le directeur du théâtre ne nous a pas trop écorchés. Devinez ce qu'il nous a loué ces habits.

LE BOURGMESTRE. Ils ont l'air de seigneurs.

MAKER. La main sur la conscience, vous ne nous trouvez pas trop mal?

LE BOURGMESTRE. Bien loin de là. Il faut sauver le premier coup d'œil, par exemple; mais ensuite on s'y accoutume on ne peut mieux. Marchez un peu pour voir. (Ils marchent tous les six à la suite l'un de l'autre.) C'est étonnant. Regarde donc, regarde donc, Gabriel. Je suis bien sûr que nulle part Son Altesse n'aura rien vu d'aussi complet. Marchez, marchez toujours.

HARTOG (marchant et sans détourner la tête). Ce qu'il y a de gênant, ce sont les épées.

TORNMANN (de même). Puisqu'il en faut

HARTOG (toujours marchant). Je le sais bien; mais ça n'empêche pas de dire que c'est gênant.

FRITZ. Oui, parce que ça tape dans les jambes.

LE BOURGMESTRE. Allez, allez; ne vous arrêtez pas..... Sur mon honneur, il est impossible de deviner qui vous êtes. (Avec enthousiasme.) Arrêtez-vous. (Les six conseillers s'arrêtent.) Ma crise est passée; je n'ai plus de colique; je n'ai plus de gastrite; je n'ai plus d'entrailles; je n'ai plus rien. Vous avez tout calmé, tout apaisé, tout guéri... Formez un demi-cercle derrière moi. (Ils forment un demi-cercle au milieu duquel se place le bourgmestre.) Non, non, je ne renoncerai pas à l'honneur de paraître entouré d'un pareil cortége. Je reprends mes fonctions, je reprends mon discours. Réjouis-toi, mon Gabriel, ce qui faisait ton tourment va devenir pour ton père la source du triomphe le plus éclatant.

(Il avance quelque pas et déclame avec feu le commencement de son discours.)

« L'imagination a peine à se figurer un bonheur pareil à
» celui dont nous jouissons dans ce moment où il nous est
» permis de contempler les traits augustes de notre souve-
» rain..... »

UNE VOIX DU DEHORS. C'est le prince!

LE BOURGMESTRE (se retournant sur les conseillers). Sans doute, c'est le prince.

FRITZ. Nous n'avons pas parlé.

LA VOIX DU DEHORS. C'est le prince! c'est le prince!

LE BOURGMESTRE. Le prince! Quoi! c'est déjà le prince! Il vient trop tôt. (Il appelle.) Ma femme! madame Roller! Le prince! (A son fils.) Gabriel, vite, qu'on m'apporte mon habit, une cravate. (Gabriel sort.) Ce n'est pas ainsi que cela devait se passer. (Aux conseillers qui se disposent à s'en aller.) Messieurs, messieurs, un instant.

MAKER. Si c'est le prince!

FRITZ. Nous ne voulons pas perdre nos frais.

LES QUATRE AUTRES. Dame! c'est tout simple.

LE BOURGMESTRE. Attendez-moi, au moins. (Il appelle.) Madame Roller!

SCÈNE XXVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME ROLLER, vêtue en riche bourgeoise allemande.

MADAME ROLLER. Madame Roller! madame Roller! Si madame Roller est ici, qui est-ce qui recevra le prince, puisque les autres ont la colique?

LE BOURGMESTRE. Avant de recevoir le prince, il faut qu'il soit entré dans la ville.

MADAME ROLLER. Il y est entré. Ce qu'on avait pris pour le doyen, c'était lui.

LE BOURGMESTRE (pétrifié). C'était lui!

MADAME ROLLER. Un fourgon qui suivait sa voiture a fait croire que c'était le char du doyen; de là le quiproquo. Je descends, car il doit être à la porte.

LE BOURGMESTRE. Attends donc une minute. Eh bien! on n'avait pas ôté les draps noirs de l'arc de triomphe? Les jeunes filles ont donc pleuré devant lui? Les troupes l'ont donc reçu avec l'arme renversée, le crêpe au bras et les tambours voilés? Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

(Il se cache la figure avec ses mains.)

MADAME ROLLER. Pourquoi aussi faire tant de bêtises pour un doyen. Il fallait tout réserver pour le prince.

SCÈNE XXVIII.

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL.

GABRIEL. Le prince va descendre chez madame de Wolfag.

MADAME ROLLER. Chez madame de Wolfag! Voyez un peu. Chez madame de Wolfag! quelle intrigante!

FRITZ (aux autres conseillers). Messieurs, courons chez madame de Wolfag.

TOUS. Oui, oui.

(Ils sortent avec précipitation.)

SCÈNE XXIX.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, GABRIEL.

MADAME ROLLER (regardant sortir les conseillers). Les lâches! Ils n'ont donc pas lu l'histoire romaine? Ils sauraient que des magistrats doivent mourir sur leur chaire curule. Au surplus, il ne nous arrive que ce que nous avons mérité. C'était à l'hôtel de ville que le prince devait être reçu.

LE BOURGMESTRE (d'une voix languissante). Que tu es drôle quand tu t'y mets! Tu m'as fait observer toi-même que l'hôtel de ville était encombré de ménages qui s'y étaient installés petit à petit, et qu'il n'y avait de disponible que la salle du conseil qui tombe en ruines.

MADAME ROLLER. Comment aurais-je pu vous faire observer cela? Voilà la première fois que j'en entends parler.

LE BOURGMESTRE. Tu ne savais pas non plus que les cuisines n'étaient pas en état de servir, à cause du salpêtre que les Français y avaient fait pendant si longtemps?

MADAME ROLLER. Vous rêvez, monsieur Roller. Du salpêtre! Est-ce que les femmes se mêlent de ces choses-là?

LE BOURGMESTRE. Te rappelleras-tu au moins que tu m'as dit : « Si le prince descendait à l'hôtel de ville, il en serait

» quitte pour donner son buste ou promettre son portrait, et
» ça ne ferait d'honneur à personne?

MADAME ROLLER. Que je reconnais bien là madame Wolfag, toujours dissimulée, toujours perfide? Elle aura une bague ou quelque colifichet; mais elle verra ce qu'il lui en coûtera.

SCÈNE XXX.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, GABRIEL, M. HERMANN.

M. HERMANN. J'espère, monsieur et madame Roller, que vous avez bien pris votre parti.

MADAME ROLLER. Ah! si nous l'avons pris; nous sommes enchantés. C'est un grand débarras.

M. HERMANN. Savez-vous que le prince devait visiter la citadelle et passer la garnison en revue? Ce n'était pas bien effrayant; cependant ils ont encore trouvé moyen de l'en empêcher. La comtesse qui l'accompagne ne veut pas qu'il s'éloigne d'elle sous aucun prétexte, tant elle a l'esprit troublé de l'entrée funèbre qu'ils ont faite dans la ville. Monsieur le commandant ne doit pas être trop fâché de l'aventure.

MADAME ROLLER. Je parierais qu'il s'entend avec elle.

LE BOURGMESTRE. Ah! ma femme, une dame comme cela!

MADAME ROLLER. Une dame comme cela, c'est grand'chose. Si le prince eût voyagé avec la princesse, il serait descendu chez nous, j'en suis sûre. C'était convenable; c'était décent. Mais madame de Wolfag, qui aime tout ce qui brille, est beaucoup meilleure que moi pour recevoir une pareille hôtesse.

SCÈNE XXXI.

LE BOURGMESTRE, MADAME ROLLER, M. HERMANN, GABRIEL, UN PAGE.

LE PAGE. Monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE. C'est moi.

LE PAGE (lui remettant une boîte et une lettre). Par ordre du prince, de la part de madame la comtesse d'Altenkirch.

(Il sort.)

MADAME ROLLER. Voyons la boîte.

(Elle l'ouvre et en tire une lorgnette.)

LE BOURGMESTRE. Voyons la lettre.

(Il lit.)

« Monsieur le bourgmestre,

» Le prince, dont vous connaissez la bonté, désire que » vous sachiez qu'il ne vous en veut pas de la confusion qui » s'est établie dans votre double cérémonie. Il trouve même » que cette confusion présente une idée morale. Pour moi, » elle m'avait inspiré des idées bien tristes. Afin de les dissi- » per, Son Altesse permet que je vous envoie une lorgnette » que je porte dans tous mes voyages, et qui est excellente. » En en faisant usage, vous pourrez, je l'espère, distinguer » d'un peu loin un prince vivant d'un doyen mort.

» Comtesse D'ALTENKIRCH. »

La plaisanterie est amère.

MADAME ROLLER. Non, puisque la lorgnette est garnie de brillants qui doivent être de vrais brillants; cela n'est pas douteux; c'est une plaisanterie de grande dame. Dans un poste élevé comme celui qu'elle occupe, il lui est bien permis d'avoir un peu de malice. (Elle regarde son mari à travers la lorgnette.) De ce côté-ci, monsieur Roller, tu me parais presque un grand homme.

LE BOURGMESTRE. Si j'étais le maître, assurément je renverrais ce joujou. Quel droit cette comtesse a-t-elle de nous faire des présents.?

MADAME ROLLER. Mais en parlant de cela, je pense qu'ils ont préparé leur dîner dans ma batterie de cuisine. Je ne veux pas qu'elle soit emportée chez madame de Wolfag. Venez voir avec moi, monsieur Hermann. Ce serait trop fort.

(Elle prend le bras de M. Hermann, et sort avec lui.)

SCÈNE XXXII.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL, ensuite SOPHIE, LOUISE, URSULE, MARIE, ULRIQUE, THÉRÈSE, BATHILDE, et GERTRUDE.

LE BOURGMESTRE. Il est impossible qu'un homme puisse éprouver plus de contrariétés que je n'en ai eu aujourd'hui. Il faut croire que je suis à la fin.

GABRIEL. Qu'est-ce que veulent donc encore ces demoiselles?

SOPHIE. Nous venons chercher nos bouquets. Nous avons si mal pleuré devant le prince, qu'on nous a conseillé, pour prendre notre revanche, de danser devant le doyen.

LE BOURGMESTRE. Vous allez vous couvrir de ridicule; c'est une mystification. On se moque de vous.

LOUISE. Pourquoi cela donc? Nous savons mieux danser que nous ne savons pleurer.

URSULE. La garnison, le clergé, le chapitre même ont laissé là le doyen pour aller faire la cour à Son Altesse; il faut bien que nous fassions quelque chose pour le doyen.

LE BOURGMESTRE. Mais danser! Songez-y donc, mesdemoiselles. Danser! A quoi cela ressemble-t-il?

MARIE. Ce qui ne ressemblerait à rien, ce serait d'aller pleurer à présent. Toute la ville est en réjouissance.

ULRIQUE. On ne voit que des fleurs et des drapeaux à chaque fenêtre.

THÉRÈSE. Le doyen n'avait qu'à ne pas laisser passer son tour.

SOPHIE. Nous ne serons pas plus ridicules que messieurs du conseil de ville avec leurs habits de carnaval.

LE BOURGMESTRE. Y en a-t-il au moins parmi vous une qui soit plus raisonnable que les autres?

BATHILDE. Nous sommes toutes raisonnables, et nous voulons danser.

LE BOURGMESTRE (à Gertrude). Mais vous, mademoiselle Gertrude?

GERTRUDE. Je veux danser.

LE BOURGMESTRE (à Marie). Et vous, mademoiselle Marie?

MARIE. Je veux danser.

LE BOURGMESTRE (se promenant avec une grande agitation). C'est une fantaisie de femme, le diable n'y pourrait rien. Ah! pauvre Roller, cela t'apprendra une autre fois à te mêler de ce qui te regarde.

LOUISE. Il faut laisser ici nos voiles noirs, mesdemoiselles.

URSULE. Elle a raison.

BATHILDE. Suis-je décoiffée?

THÉRÈSE. Et moi?

(Elles s'arrangent toutes devant une glace.)

SOPHIE. Au doyen, mesdemoiselles, au doyen!

TOUTES. Partons.

(Elles sortent en courant.)

SCÈNE XXXIII.

LE BOURGMESTRE, GABRIEL.

LE BOURGMESTRE. Si l'on avait véritablement la vivacité de sentiments qu'on cherche à faire paraître en certaines circonstances, on mourrait de chagrin en se voyant désappointé comme je le suis.

GABRIEL (prenant les mains de son père, et le regardant d'un air du plus grand intérêt). Heureusement vous êtes raisonnable, n'est-ce pas, mon père? Vous savez bien que, de toutes ces choses-là, on en laisse plus qu'on n'en prend. Vous êtes déjà assez malade; n'allez pas le devenir davantage. O mon Dieu! il ne manquerait plus que cela.

LE BOURGMESTRE (embrassant son fils). Cher enfant! ce que tu me dis est plus touchant que tous les discours que l'on pourra jamais inventer. Cela part du cœur, au moins.

GABRIEL. Vous avez fait tout ce que vous avez pu faire.

LE BOURGMESTRE.

L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

Mr. DE VILMONT.

SUIS JE ASSEZ MALHEUREUX MA PAUVRE ENFANT

Le Mariage et l'Enlèvement — *t. XVII*

LE

MARIAGE D'INCLINATION

OU

QUI REFUSE, MUSE.

PERSONNAGES :

MADAME D'HERVIN.
EUPHÉMIE, belle-fille de madame d'Hervin.
MADEMOISELLE DOROTHÉE, cousine d'Euphémie.
M. DE SIRVAUX, oncle d'Euphémie.
M. DE VILMONT.
UN CAPITAINE.
BABET, servante.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente un salon. Une fenêtre ouverte est sur le côté, et près de cette fenêtre une table sur laquelle on voit des papiers, des crayons, une boîte de couleurs et une corbeille contenant des ouvrages de femme. Au lever du rideau, une lettre, jetée par la croisée, tombe sur la table.

SCÈNE I.

EUPHÉMIE entre lentement et de l'air d'une personne qui réfléchit.

(Elle s'approche de la table, aperçoit la lettre, la regarde de tous côtés sans l'ouvrir, et la cachant sous des papiers, elle appelle.)

Babet!

SCÈNE II.

EUPHÉMIE, BABET.

BABET. Mamzelle.

EUPHÉMIE. Pourquoi cette fenêtre est-elle ouverte ?

BABET. C'est vrai, mamzelle.

EUPHÉMIE. Je vous ai pourtant recommandé bien des fois de la tenir fermée, quand il n'y avait personne ici. Cette salle est au niveau de la rue, et quelqu'un qui aurait de mauvaises intentions n'aurait pas besoin de se donner beaucoup de peines pour la démeubler entièrement.

BABET. Oh ! mamzelle, il passe si peu de monde dans cette rue.

EUPHÉMIE. Ce serait une sécurité de plus pour des voleurs.

BABET. On y prendra garde à l'avenir, mamzelle.

EUPHÉMIE. A-t-on apporté quelque lettre ce matin ?

BABET. Pour qui, mamzelle ?

EUPHÉMIE. Pour mon père, pour ma belle-mère ou pour moi ?

BABET. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai rien vu.

EUPHÉMIE. C'est bon.

(Babet sort.)

SCÈNE III.

EUPHÉMIE retire la lettre de dessous les papiers.

Cette lettre aura été jetée par la fenêtre, et je parierais qu'elle est de monsieur Chauvin. Quel homme ennuyeux ! Que veut-il ? Il semble qu'il ait formé le projet de m'épouser de guerre lasse. Ma belle-mère lui a donné son congé, il devrait se le tenir pour dit.

(Elle ouvre négligemment la lettre.)

« Mademoiselle,

« Sans manquer au respect que je dois à la décision de votre » famille... » (Elle regarde la signature.) Je ne me suis pas trompée, c'est de lui. (Elle continue.) « ... je crois cependant » pouvoir me permettre de vous adresser quelques plaintes » sur l'espèce d'affectation que vous mettez à m'éviter partout » où j'ai le bonheur de vous rencontrer. » (D'un ton d'ironie.) C'est bien touchant. (Elle chiffonne la lettre et la met dans son panier.) Ne faudrait-il pas qu'après l'avoir congédié, je

le recherchasse avec empressement, que je lui fisse des mines? C'est comme monsieur de Libours, qui veut absolument que je lui dise si sa demande m'agrée avant de s'adresser à mon père. Comme sa demande ne m'agrée pas, je n'ai rien à lui répondre, et il recommence toujours... Mon Dieu! que c'est difficile de trouver un mari qui convienne à une jeune personne et qui convienne à ses parents... car, sans les parents! (Elle soupire.) Je viens pourtant d'entrer dans ma vingt et unième année!... Vingt et un ans! Quand je me réveille, c'est la première idée qui me vient à la tête, et je crois rêver encore. Vingt et un ans! Fille majeure!... Le temps va trop vite; il vous pousse, il vous presse avant qu'on ait pu se reconnaître. On ne peut pourtant pas épouser le premier venu.

(Elle va près de la table, tire d'un tiroir une petite glace dans laquelle elle se regarde pendant quelque temps; puis elle la pose contre la croisée de manière à ce qu'elle seule puisse l'apercevoir. Elle s'assied ensuite, prend de l'ouvrage, et après avoir passé sa main sur ses cheveux, elle commence à travailler.)

Je ne pourrai plus compter tous les maris que j'ai refusés. Quand je pense qu'il y a eu un temps où je mettais à cela de l'amour-propre... Si j'avais épousé ce pauvre monsieur d'Herbilly, je serais veuve à présent; ou si je m'étais décidée pour monsieur de Merlet, je serais la femme d'un homme en place; j'aurais un train de maison, un équipage! Tous ceux qui se présentent aujourd'hui ne sont pas plus aimables, et ils n'ont rien... que de l'amour, soi-disant. Si je n'avais pas de dot, je pourrais les croire... ou du moins s'ils me plaisaient, je pourrais me faire illusion...

(Elle soupire.)

J'entends, ce me semble, les pas du capitaine. (Avec un air de satisfaction.) Oh! c'est bien lui; je reconnais le bruit de ses éperons.

(Elle baisse la tête et paraît travailler avec plus d'application.)

SCÈNE IV.

EUPHÉMIE, LE CAPITAINE, dans la rue.

LE CAPITAINE. Déjà à l'ouvrage, mademoiselle Euphémie.

EUPHÉMIE (avec une légère surprise). Ah ! c'est vous, monsieur le capitaine

LE CAPITAINE. Vous avez quitté le bal de bien bonne heure hier au soir.

EUPHÉMIE. Quand mon père a sa goutte, il ne veut pas que nous rentrions tard.

LE CAPITAINE. Je me suis retiré presque aussitôt que vous.

EUPHÉMIE. Est-ce que vous vous ennuyiez ?

LE CAPITAINE. Dès qu'on est seul... (Euphémie feint de ne pas le comprendre et d'être occupée de son ouvrage.) Mais vous vous abîmez les yeux, mademoiselle Euphémie. Quelque jolie que me paraisse cette broderie, elle ne vaudra jamais ce qu'elle vous coûte.

EUPHÉMIE. Il faut bien faire quelque chose. (Regardant furtivement sa glace.) D'ailleurs, je me soucie bien de mes yeux.

LE CAPITAINE. La robe que vous aviez hier venait de Paris?

EUPHÉMIE. Non, vraiment.

LE CAPITAINE. Ce que vous portez me paraît toujours d'un goût si parfait !... C'est ce que me disait notre colonel : « Mademoiselle Euphémie et madame sa belle-mère sont tou-
» jours mieux mises que personne. »

EUPHÉMIE (avec malice). Même que madame de Saint-Sérat?

LE CAPITAINE. Vous êtes méchante.

EUPHÉMIE. Quelle méchanceté y a-t-il à cela?

LE CAPITAINE. Je vous assure que c'est un conte que l'on a fait sur le colonel. Il fait le galant avec toutes les dames, mais c'est plutôt par habitude...

EUPHÉMIE. Pourquoi donc le défendre? Je ne l'accuse pas.

LE CAPITAINE. Le colonel a quarante ans d'ailleurs ; il serait presque mon père.

EUPHÉMIE. Je trouve que l'âge ne fait rien quand on est aimable.

LE CAPITAINE. Cependant un jeune homme de vingt-quatre ans...

EUPHÉMIE. J'entends quelqu'un qui descend ; on pourrait entrer dans cette salle... Adieu, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE. Au revoir, mademoiselle Euphémie.

SCÈNE V.

EUPHÉMIE, seule.

Je ne puis plus souffrir entendre parler d'âge, à présent que je sais combien cela vient vite !... Ce pauvre capitaine ! Il n'a que la cape et l'épée... C'est dommage.

SCÈNE VI.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Bonjour, ma jolie petite cousine. Je viens de voir mon oncle ; il est toujours bien souffrant.

EUPHÉMIE. Cette goutte est une chose horrible, parce qu'on n'y connaît de remède que la patience.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. C'est le remède à tous les maux. Et toi, depuis trois mois que je ne suis venue en ville, où en es-tu ? Dans mon château, comme l'appellent les paysans, j'ai bien entendu parler de quelque chose ; mais il me paraît que rien ne tient. Veux-tu sérieusement te marier ?

EUPHÉMIE. Pouvez-vous me demander cela ?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Moi, plus qu'une autre, puisqu'à trente-six ans je suis encore fille.

EUPHÉMIE. Mais vous, ma cousine Dorothée, vous êtes une personne à part. Vous avez de l'esprit, je n'en ai pas. Vivre seule à la campagne ne vous paraît rien ; moi j'y mourrais. Vous avez perdu vos parents de bonne heure, vous vous êtes accoutumée à être votre maîtresse.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. On s'accoutume si vite à cela. Ainsi tu veux te marier ?

EUPHÉMIE. Oui.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Eh bien ! il n'y a qu'une chose à faire, c'est de te marier.

EUPHÉMIE (avec un peu d'humeur). En effet, c'est bien facile.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. La preuve, c'est qu'il se fait des mariages tous les jours.

EUPHÉMIE. Des mariages, oui; mais de bons mariages.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Le jour qu'ils se font, tous les mariages sont bons. C'est donc l'avenir? Qui est-ce qui connaît l'avenir ?

EUPHÉMIE. En vérité, je ne serais pas très-exigeante.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Enfin, tu es comme toutes les jeunes filles; tu ne voudrais pas d'un mari âgé ou maladif?

EUPHÉMIE. Certainement non.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Ou qui serait sot, sans usage?

EUPHÉMIE. Ni vous non plus.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Je n'en veux d'aucune manière. Un homme mal fait, ou d'un visage désagréable, ne te paraîtrait pas, j'en suis sûre, une acquisition bien précieuse.

EUPHÉMIE. Vous mettez tout au pis.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Il faudrait qu'il eût une fortune égale à la tienne, à peu près; une famille, une position, et que tu pusses croire aussi qu'il a quelque goût pour toi.

EUPHÉMIE. Sans cela, comment se déciderait-on ?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Eh bien! tu es absolument comme toutes les jeunes personnes qui ne sont pas difficiles. Tu ne demandes qu'un mari jeune, bien portant, spirituel, ayant de bonnes manières, d'une figure agréable, d'une taille avantageuse ; mais qui ait de la fortune, une famille considérée pour pouvoir l'aider dans son avancement, quand il t'aura épousée d'amour.

EUPHÉMIE. Où avez-vous vu tout cela?

MADEMOISELLE DOROTHÉE (lui prenant les mains d'un air affectueux). Dans ce que tu viens de me dire, ma chère petite.

EUPHÉMIE. Ma cousine, vous êtes vraiment trop gaie pour moi.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Parce que tu as peut-être dansé beaucoup hier, et que tu es un peu fatiguée ce matin. Avec qui serait-on gai, si on ne l'était pas avec un enfant de ton âge? Quoique j'en aie presque le double, je me le rappelle comme si j'y étais encore. Avec quel soin je relevais mes che-

veux, je les bouclais, je les arrangeais! quelle attention j'apportais au choix d'une collerette ou d'un pauvre petit fichu! Aucune couturière ne pouvait parvenir à me faire un corsage de robe qui me satisfît complétement; la finesse de ma taille ne m'y paraissait jamais assez en évidence; et cependant j'assurais que je n'étais pas coquette, que le hasard seul présidait à ma toilette. J'avais bonne grâce, parce que la nature l'avait voulu ainsi. Quant à moi, je n'y prenais par garde. Mais si j'étais à une fenêtre basse, comme tu es à la tienne dans ce moment-ci, un petit miroir, caché bien adroitement comme qui dirait celui-ci...

(Elle indique le miroir qu'Euphémie a placé devant elle.)

EUPHÉMIE. Ma cousine!

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Eh! ma chère enfant, un cheveu se dérange si vite; il faut si peu de temps, à une collerette pour prendre un mauvais pli, que, quelque désintéressée que l'on soit sur ces sortes de misères, encore est-il de la prudence d'avoir quelque chose qui vous en avertisse. On croit que les hommes ne prennent pas garde à cela; les hommes voient tout; et il n'est pas agréable qu'un capitaine, par exemple, aille dire à son camarade : « Mademoiselle Euphémie n'était » pas coiffée aujourd'hui aussi bien qu'elle l'était hier. »

EUPHÉMIE. Comment savez-vous?...

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Parce que j'étais avec ta belle-mère à la fenêtre au-dessus de la tienne.

EUPHÉMIE. Ma belle-mère a vu aussi le capitaine?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Non, rassure-toi. Madame d'Hervin était, par bonheur, dans un de ces moments si fréquents pour elle, où elle ne voit qu'elle; et quoique votre conversation me soit parvenue presque tout entière, ma belle-tante n'en a pas entendu un mot.

EUPHÉMIE. Que vous disait-elle donc?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Ce qu'elle répète toujours, le désagrément, à son âge, d'être la femme d'un homme souffrant, les privations que cela lui impose; et puis cependant les compensations qu'elle trouve dans l'affection extraordinaire qu'elle a pour toi, malgré les soins que demande la

surveillance d'une jeune personne, soins qui me paraissaient très-plaisants, comme bien tu dois penser.

EUPHÉMIE. En effet, elle est assez bonne pour moi depuis quelque temps.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Depuis qu'on vous a prises pour les deux sœurs.

EUPHÉMIE. Comparativement à mon père, elle est fort jeune.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Elle a quatre ans de plus que moi ; si je suis une vieille fille, elle doit être au moins une femme fort raisonnable, et ne pas se donner sans cesse comme une victime, parce qu'elle a épousé un homme qui a fait sa fortune; car elle n'avait rien.

EUPHÉMIE. Vous ne l'avez jamais aimée.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Je ne hais personne, mais, en général, rien ne m'ennuie comme ces éternités de jeunesse que je vois à tant de femmes. Il semble que l'âge ne doit pas signifier pour elles ce qu'il signifie pour les autres. A quarante ans, il me semble qu'il est bien temps de s'accoutumer à ne plus être une pastourelle. C'est même un très-bon calcul. Au lieu de passer pour un être amphibie, pourquoi ne pas accepter tout de suite d'être une femme aimable de quarante ans? N'y a-t-il donc plus de qualités pour cet âge-là? Madame Dumieu, madame Joinville ne sont-elles pas charmantes? Je suis persuadée qu'elles plaisent beaucoup plus que ces figures dont les muscles sont toujours en travail.

EUPHÉMIE. Parlez plus bas; car je crois entendre ma belle-mère.

SCÈNE VII.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE, MADAME D'HERVIN.

MADAME D'HERVIN (donnant à Euphémie une lettre décachetée). Tenez Euphémie. (Euphémie prend la lettre et la lit bas.) Vous voyez que j'ai aussi bien réussi avec celui-là qu'avec monsieur Chauvin. Vous n'en entendrez plus parler.

EUPHÉMIE. De succès en succès pareils, je pourrai bien rester fille.

MADAME D'HERVIN. Est-ce que vous le regrettez ?

EUPHÉMIE. Aujourd'hui il serait dangereux de me faire des questions.

MADAME D'HERVIN. Vraiment, mon cœur, vous me mettez au supplice. Il ne faut pas abuser des sentiments que j'ai pour vous au point de me rendre aussi malheureuse. (A mademoiselle Dorothée.) Vous regardez mon châle. Ce n'est pas du cachemire; mais c'est joli, n'est-il pas vrai ?

MADEMOISELE DOROTHÉE (froidement). Très-joli.

MADAME D'HERVIN. Parlez-lui donc, mademoiselle Dorothée. C'est monsieur de Cheffy qu'elle a l'air de regretter; monsieur de Cheffy qui est positivement de la création du monde. (A Euphémie.) Ah! mon enfant, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari âgé pour une jeune femme.

MADEMOISELLE DOROTHÉE (d'un air d'impatience.) Où prenez-vous vos gants ?

MADAME D'HERVIN. Toujours à Paris. C'est comme les souliers, on ne les fait bien que là. (Avec un visage composé.) J'ai moins souffert qu'une autre, parce que, grâce au ciel, je n'ai jamais envisagé la vie que comme une carrière de résignation; mais être sans cesse avec une personne qui n'a ni vos goûts, ni vos sentiments, ni même votre langage... (Levant les yeux au ciel.) Ma chère Euphémie, croyez-moi, c'est assez d'une victime dans une famille.

MADEMOISELLE DOROTHÉE (toujours impatientée). Qui est-ce qui m'a dit que mademoiselle Levasseur ne travaillait plus pour vous ?

MADAME D'HERVIN. C'est une exagération; je lui donne toujours mes petites robes et une grande partie de mon blanc, parce qu'elle coud fort bien; mais pour les parures de bal, pour tout ce qui est garnitures, il m'a fallu y renoncer.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Tant pis : c'est une fille que j'aime de tout mon cœur; elle est si douce, si complaisante, si recommandable, si vertueuse.

MADAME D'HERVIN. Oh! mais, j'ai fait une réflexion là-dessus. Il y a longtemps que j'ai vérifié qu'en fait de chiffonnage, les personnes vertueuses n'avaient pas autant de goût que les autres. (D'un autre ton.) Monsieur d'Hervin est gout-

teux, il a des manies ; tout le dérange ; il dit qu'il a besoin de sommeil ; et quand par hasard nous le traînons à quelque fête avec nous, c'est pour le voir s'asseoir dans un coin d'où il ne bouge plus, et près duquel, vous entendez bien, j'évite de passer, parce qu'en général rien n'est désagréable pour une femme comme de s'entendre demander à chaque fois par un mari : « En avez-vous assez ? »

MADEMOISELLE DOROTHÉE (avec une légère teinte d'ironie). Comment donc ? c'est plus que désagréable, c'est humiliant.

MADAME D'HERVIN. N'est-ce pas ? Il ne faut pas que cet enfant recommence cette existence-là. Elle et moi nous sommes encore d'âge à aimer les distractions. Du moins si elle a un mari qui ressemble à quelque chose, il nous conduira partout, et nous ne serons plus obligées de quitter une assemblée tout juste au moment où on s'y plairait le plus. Il me semble que je parle dans son intérêt.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. On ne peut pas s'y méprendre.

MADAME D'HERVIN. Je suis contente que vous lui disiez cela, parce que je m'aperçois souvent que j'ai besoin de caution auprès d'elle. Mon caractère pourtant devrait lui être connu. N'ayant pas eu d'enfant, il est tout naturel qu'elle et son frère soient devenus les miens. Grondez-la, vous qui êtes la raison même ; je vous la livre, parce que croyant faire un chef-d'œuvre en lui apportant cette lettre tout de suite, j'avais quitté une ouvrière à laquelle j'étais en train d'expliquer un petit bonnet assez difficile à faire comprendre. (Bas à mademoiselle Dorothée.) Les jeunes filles sont des têtes sans cervelle ; voilà le mot.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

EUPHÉMIE. Je croirais que madame d'Hervin triomphe chaque fois qu'elle est parvenue à rompre un mariage pour moi.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Pourquoi l'en charges-tu ? Est-ce que vraiment tu aurais pensé à monsieur de Cheffy ?

EUPHÉMIE. Enfin c'en est un de moins. Parmi toutes les réflexions que je fais, il aurait pu avoir son tour.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Dans ce moment-ci, qu'est-ce qu'il te reste encore de soupirants?

EUPHÉMIE. Mais, en soupirants avoués, je ne vois plus guère que le substitut.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Épouse-le.

EUPHÉMIE. Ah! c'est qu'il est si mauvaise langue.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Et, dans son état, cela ne fera que croître et embellir; il faut s'y attendre.

EUPHÉMIE (avec dépit). J'ai déjà vingt et un ans!... Ma cousine, si je prenais le parti que vous avez pris?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. De rester fille! ah! chère petite, penses-y bien avant. Jusqu'à vingt-cinq ans, c'est terrible. Quoique je n'eusse pas de belle-mère, que je fusse à peu près libre, je ne pourrais pas te dire ce que j'ai souffert. Être seule, isolée; n'avoir personne qui vous aime, pas d'avenir, de famille.... Toutes les chimères que l'on se fait! comme si avec un mari et des enfants on était sûre de n'être jamais délaissée. Mais tout cela forme dans la tête un chaos qui vous assomme. Les femmes les moins heureuses dans leur ménage, au lieu de vous faire réfléchir, vous paraissent des objets d'envie; enfin elles sont femmes; elles sont madame. Tu ne te doutes pas de toutes les puérilités qu'on se forge.

EUPHÉMIE. Vieillir sans considération!

MADEMOISELLE DOROTHÉE (très-gaîment). Quant à cela, tu te trompes. Une vieille fille peut avoir de la considération tout comme une autre. Outre qu'elle a la ressource de se faire faire chanoinesse, je viens encore de refuser d'être une des personnes les plus considérées de mon village. Sans intrigue, sans me donner le moindre mouvement, de l'assentiment général, je pouvais être, si je l'avais voulu, nommée doyenne des vierges.

EUPHÉMIE. Doyenne des vierges!

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Tu ne sais pas ce que c'est, parce que, dans les villes, cette dignité a généralement moins d'importance que dans un village; mais c'est un poste très-envié. La doyenne des vierges est, comme tu t'imagines bien,

la plus vieille fille de l'endroit; passé cela, tout le reste n'est qu'agrément. Les jours de procession surtout, c'est une souveraine; elle fait manœuvrer son petit bataillon de vierges comme elle l'entend; elle les pousse, elle les tape, elle les bouscule à sa fantaisie. Aussi la redoute-t-on comme la foudre, quand par malheur on a une robe ou un voile qui ne sont pas selon l'ordonnance.

EUPHÉMIE. Je vous envie votre gaîté.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Il faut pourtant bien que je te fasse comprendre qu'une vieille fille n'est pas toujours un objet de réprobation. Je n'avais qu'à accepter cette tracasserie, sauf les appointements, j'avais un véritable ministère avec son importance, ses rigueurs, ses récompenses ; mais je me suis rendu justice, il me manquait une qualité.

EUPHÉMIE. Laquelle donc?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Je ne suis pas bossue, et c'est comme une condition de cet emploi-là. Du moins est-ce l'excuse que j'ai donnée au bedeau, qui en a paru frappé.

EUPHÉMIE. Avec votre imagination, je crois bien que vous pouvez vous passer de mari. Vous ne devez jamais vous ennuyer.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Jamais. Les autres m'ennuient bien quelquefois; mais moi je ne suis pas assez maladroite pour m'ennuyer moi-même.

EUPHÉMIE. Voilà ce qui me manque. J'ai des jours où l'existence me pèse, où je rêve tout éveillée, comme si j'avais le cauchemar; il me semble que ma vie soit finie.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Allons donc, allons donc; tu vas tomber dans les vapeurs. La vie recommence tous les jours. Qu'il te vienne un petit museau tourné à ta fantaisie, et tu verras si l'existence te pèse. Tu n'aimes donc personne?

EUPHÉMIE (lui prenant la main avec affection). Vous.

MADEMOISELLE DOROTHÉE (l'embrassant). Tu fais bien, Euphémie. Mais enfin le capitaine de ce matin?

EUPHÉMIE. Ah! si j'aimais monsieur le capitaine, j'en aimerais bien d'autres, car je parle de même avec tous les jeunes gens.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Ainsi ton cœur est libre.

EUPHÉMIE. Non, parce qu'il désire je ne sais quoi.

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, EUPHÉMIE, BABET.

BABET. Mamzelle, vlà monsieur vot' oncle, le frère de madame vot' mère défunte. Il m'avait envoyée voir si madame vot' belle-mère était ici, parce qu'il ne sont pas cousins ensemsemble, comme vous savez.

EUPHÉMIE. Allez donc, Babet. Vous le laissez là.

BABET. Il veut vous parler seul, à ce qu'il paraît...

EUPHÉMIE. Finissez, Babet.

BABET (à part, en s'en allant). Quand est-ce sera-t-elle mariée pour changer de caractère?

(Elle sort.)

SCÈNE X.

EUPHÉMIE, MADEMOISELLE DOROTHÉE, ensuite M. DE SIRVAUX.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Je vais m'en aller.

EUPHÉMIE. Non, ma cousine. Quelque chose qu'il ait à me dire, je suis bien sûre que vous ne le gênerez pas; il vous aime beaucoup.

MADEMOISELLE DOROTHÉE (à M. de Sirvaux). Monsieur, si vous me trouvez de trop, vous n'avez qu'à dire.

M. DE SIRVAUX. Comment donc, mademoiselle! je suis au contraire enchanté de vous voir. Vous êtes toujours au milieu de vos bois comme une dryade, et c'est une rareté bien précieuse que de vous rencontrer en ville. Et toi, mon Euphémie, que deviens-tu? J'arrive de Paris, je ne sais rien. Combien de douzaines d'amoureux as-tu encore refusés? (Mademoiselle Dorothée lui fait des signes.) Il ne faut donc pas lui parler de cela?

EUPHÉMIE. Pardonnez-moi, mon oncle; j'en ai trop refusé.

M. DE SIRVAUX. Tu n'en as refusé qu'un de trop, puisque tu ne peux en épouser qu'un. Ton père aura encore cherché à faire des économies. S'il ne veut rien ajouter au bien qui te vient de ta mère, cela te donne moins de choix. Les maris deviennent très-rares; les jeunes gens réfléchissent; le luxe augmente tant.

EUPHÉMIE. Je n'ai pas le goût du luxe.

M. DE SIRVAUX. Tu crois cela. Tu es peut-être, sans t'en douter, comme une dame que j'ai rencontrée à Paris, qui assurait qu'elle se priverait de tout plutôt que de se passer d'un bel hôtel, d'une voiture et d'une loge au spectacle. Et elle croyait être très-modeste.

EUPHÉMIE (à part, en soupirant). Quand je pense que j'aurais eu tout cela avec monsieur de Merlet!

M. DE SIRVAUX. Il faut en finir, Euphémie. Tu es jolie, tu as une dot; il y a encore de bons garçons en province; il faut en finir.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Avez-vous quelqu'un à nous proposer?

M. DE SIRVAUX. Moi? non. Est-ce qu'il n'y a plus personne sur le tapis? Elle n'a qu'à dire, je ne serai pas longtemps sans lui en amener un; mais ce sera à condition qu'elle en finira; car pour recommencer à faire ce que j'ai fait avec le petit Saint-Firmin, que j'aimais déjà de tout mon cœur, que j'ai traité en neveu pendant près de deux mois pour le voir congédier ensuite, je ne veux plus de cela. (A Euphémie.) Réponds.

EUPHÉMIE. Mais, mon oncle, je ne peux pas dire que je sois toute prête à épouser un homme dont vous ne savez seulement pas encore le nom.

M. DE SIRVAUX. Il en aura un, c'est une chose certaine. Après cela, je me doute bien à peu près de ce que vous aimez, vous autres jeunes filles; il aura tout cela; mais ne va pas me demander un phénix. Ce sera un mari, et ce sera fini.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Vous avez raison. On se donne quelquefois bien de la peine pour choisir plus mal que le hasard.

M. DE SIRVAUX. Ma fille, sa cousine Zoé, me dit un jour

qu'elle s'était bien consultée, et qu'elle sentait qu'elle ne pourrait jamais être heureuse avec un autre qu'avec monsieur Désormes. — Épouse monsieur Désormes, et finis-en. — Oui, mais c'est que monsieur Désormes, qui m'adore, désirerait que ma dot fût un peu augmentée, parce que, sans cela, il craindrait de ne pas pouvoir me rendre aussi heureuse qu'il le voudrait. — Puisqu'il y a tant de bonheur sur jeu, dis-lui que je donnerai cinquante mille francs de plus pour en finir. — Ils se sont mariés? — Pas du tout; voilà qu'au bout de trois mois, madame Désormes vient me confier qu'elle s'était trompée, que monsieur Désormes n'était pas ce qu'elle avait cru. — Que veux-tu que j'y fasse, mon enfant? c'est fini. — Mais, papa, il est ennuyeux à périr. — Il faut te promener. — Je me promène aussi, et cela n'y fait rien. — Alors c'est que tu es malade, il faut te purger. — Je ne sais pas si elle a suivi mon conseil ; seulement j'ai appris que, depuis ce temps-là, le mari et la femme ne se parlaient plus; mais apparemment que cela leur convient à tous les deux, car je n'entends pas dire qu'ils fassent mauvais ménage. C'est fini.

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE, BABET.

BABET (d'un air joyeux). Mamzelle, mamzelle, monsieur votre père vous demande, et je crois que c'est pour une bonne nouvelle.

M. DE SIRVAUX (à Babet). Vous ne lui avez pas dit que j'étais ici ?

BABET. Non, monsieur.

M. DE SIRVAUX. Euphémie, tu ne lui en parleras pas non plus.

EUPHÉMIE. Soyez sans inquiétude, mon oncle. Mais ne vous en allez pas ; je tâcherai de revenir tout de suite.

(Elle sort avec Babet.)

SCÈNE XII.

M. DE SIRVAUX, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

M. DE SIRVAUX. Ah ! çà, mademoiselle, je me fais plus luron que je ne suis ; je n'ai pas besoin de vous en avertir. Mais, avec tous ces enfants-là, il faut éviter de tomber dans la langueur. Le fait de sa cousine est vrai, sauf ce que j'ai cru devoir y ajouter pour la faire réfléchir sur ces mariages de cœur qui sont leur chimère à toutes.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Je sais qu'à sa place j'épouserais le premier magot venu, plutôt que de rester davantage avec ma belle-mère.

M. DE SIRVAUX. Parlons-en. Quand je pense que votre oncle n'a rien trouvé de mieux pour remplacer ma pauvre sœur, je suis tenté de croire que c'était pour savoir au juste la différence qu'il y a du jour à la nuit.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Dans son état de santé...

M. DE SIRVAUX. Il n'avait qu'à rester comme il était. Moi qui me porte parfaitement, j'ai bien su me conserver veuf.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Parce que vous vous portez parfaitement.

M. DE SIRVAUX. De quelle ressource peut donc lui être une femme plus dissipée que sa fille, plus frivole ? Est-ce une société ? J'avoue que j'en veux à cette madame d'Hervin, dans l'idée que c'est elle qui a empêché votre oncle de faire ce que je lui demandais pour ouvrir une carrière à son fils. Je sais bien que c'était de l'argent qu'il fallait, et qu'il y tient beaucoup. Mais pourquoi ne pas en convenir tout franchement, plutôt que de se rejeter sur ce qu'il avait une fille à marier, quand on sait qu'il refuserait de même le moindre surcroît de dot, s'il était nécessaire à l'établissement d'Euphémie ?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. La vérité est qu'il a deux enfants.

M. DE SIRVAUX. Je le crois bien. Un père avare doit toujours avoir deux enfants, pour que l'intérêt de l'un lui serve alternativement à refuser de rien faire pour l'autre.

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE (d'un air de grande insouciance). C'est encore pour un mariage, mon oncle, que mon père m'avait demandée. (Remettant une lettre à M. de Sirvaux.) Ma belle-mère et lui voient dans cette lettre de monsieur de Vilmont un désir très-formel de m'épouser. Jugez-en.

M. DE SIRVAUX. Diable! monsieur de Vilmont! Je ne te plaindrais pas beaucoup si tu devenais madame de Vilmont. Il est donc de retour de son voyage d'Italie?

EUPHÉMIE. Lisez.

M. DE SIRVAUX (lisant). « C'est demain à midi, mon cher » d'Hervin, que je compte arriver dans notre ville natale, » après une absence de trois ans. Vous croyez bien que mon » premier soin sera de vous aller embrasser ainsi que ma- » dame d'Hervin, et votre charmante Euphémie, qui, m'a-t- » on dit, n'est pas encore mariée.

» Comme je désire que ce peu de mots vous arrive avant » moi, je me hâte de l'envoyer à la poste, vous assurant, etc. »

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Est-ce là tout?

EUPHÉMIE. Oui, ma cousine; et là-dessus ma belle-mère et même mon père bâtissent ce qu'ils appellent des espérances à perte de vue.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Et comment ta belle-mère arrange-t-elle ces espérances avec tout ce qu'elle nous a débité tantôt sur les mariages disproportionnés?

EUPHÉMIE. Il n'est plus question de cela. Elle ne parle au contraire que du bonheur d'être la femme d'un homme que l'expérience a mûri.

M. DE SIRVAUX. Dans le fait, Vilmont doit avoir à peu près mon expérience; nous ne nous suivons pas de très-loin. Mais je pense comme Euphémie, je ne vois rien dans cette lettre qui soit si positif.

EUPHÉMIE. Tant mieux.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Tant mieux! Pourquoi dis-tu tant mieux? Il n'y a pas encore une heure que tu te serais décidée pour monsieur de Cheffy.

EUPHÉMIE. Décidée!

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Monsieur de Vilmont vaut un million de fois mieux. Il est beaucoup plus jeune d'abord.

M. DE SIRVAUX. Vilmont est bon, grand, généreux.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Un peu bavard peut-être; mais comme il fait presque toujours les demandes et les réponses, elle ne sera pas obligée de l'écouter.

EUPHÉMIE. C'est toujours cela.

M. DE SIRVAUX. Quant à sa fortune, elle est belle et sûre.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Pour quelqu'un qui a le cœur libre.....

M. DE SIRVAUX. Et une belle-mère comme j'en connais.....

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE, MADAME D'HERVIN.

MADAME D'HERVIN. Comment! monsieur de Sirvaux est ici, et je n'en savais rien! Eh bien! que pensez-vous de cette lettre? N'est-ce pas que c'est un coup du ciel?

M. DE SIRVAUX. C'est un coup du ciel assez insignifiant.

MADAME D'HERVIN. Ne dites donc pas cela. Vous l'aurez mal lue. Donnez-la-moi donc, Euphémie. (Lisant) « Et votre charmante Euphémie qui, m'a-t-on assuré, n'est pas encore mariée. » Mademoiselle Dorothée, vous ne trouvez pas cela clair?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Ce serait un peu plus clair s'il y avait : « Que j'espère ou que je désire ne pas trouver mariée », ou l'équivalent.

MADAME D'HERVIN. Il faut connaître monsieur de Vilmont, et se rappeler combien il est circonspect.

M. DE SIRVAUX. Ce serait pousser loin la circonspection, surtout dans une demande de mariage.

MADAME D'HERVIN. Il aurait dit *que j'espère*, que cela ne me paraîtrait pas plus fort, parce que son intention n'a qu'un but, celui de faire remarquer l'intérêt qu'il mettait à savoir si Euphémie était encore fille.

M. DE SIRVAUX. Ce n'est peut-être qu'une formule pour terminer son billet, arrondir sa phrase.....

MADEMOISELLE DOROTHÉE. On est souvent si embarrassé.

MADAME D'HERVIN. Vous trouvez donc que ce serait un mauvais parti?

M. DE SIRVAUX. Vousc hangez la question.

MADAME D'HERVIN. Quand je vois pointiller comme cela, je ne puis pas m'imaginer qu'on n'ait pas une arrière-pensée. C'est un homme si parfait, si essentiel, un ami si sûr, si dévoué. Ce sera pour elle comme un second père. Il faudrait la laisser libre dans son choix et lui conseiller d'être raisonnable.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. C'est un conseil qui est toujours très-bon à donner.

MADAME D'HERVIN. On se figure que d'épouser un homme plus âgé que soi, c'est un très-grand malheur; on s'y accoutume bien vite. Quand ce ne serait que l'avantage de n'être jamais une vieille femme pour son mari, d'avoir droit par conséquent à une protection plus douce, plus soutenue; de ne recevoir, au lieu d'ordres quelquefois si bizarres, que des conseils dictés par une tendre amitié, et qui vous conduisent sans écueil au milieu des illusions trop séduisantes de la vie..... (A M. de Sirvaux, d'un air de confiance.) Cette petite est assez sérieuse. Monsieur de Vilmont sentira la nécessité de la distraire; il lui donnera vraisemblablement une voiture, et nous pourrons du moins étendre nos relations au-delà des murs de la ville. Car, d'aller faire des visites à la campagne en carrosse de louage, je ne connais pas de plus grand supplice. Mauvais chevaux, voiture sale. Pour peu qu'on soit mise..... Ah! (A Euphémie.) J'espère que voilà des réflexions qui sont bien dans ton goût (Elle lui baise le front.) Pauvre petit chat! (Se tournant du côté de M. de Sirvaux et de Mademoiselle Dorothée.) J'étais née pour être mère.... Mais je ne le suis pas?.... (Elle tend la main à

Euphémie.) Euphémie, sois tranquille, nous ne nous quitterons jamais, mon enfant.

M. DE SIRVAUX. Je pense que la lettre de Vilmont est datée d'hier. Quand il parle de demain, c'est aujourd'hui.

MADAME D'HERVIN. Oui, vraiment, c'est aujourd'hui. Aussi l'attendons-nous de moment en moment. Euphémie, tu vas monter avec moi; il faut qu'il nous trouve tous rassemblés. Qu'en dites-vous, monsieur de Sirvaux?

M. DE SIRVAUX. Je ne suis pas un auteur dramatique; je n'entends rien à l'arrangement des scènes.

MADAME D'HERVIN. Pouvez-vous comparer cela à une comédie? Venez toujours, Euphémie; votre père en décidera.

(Elle sort avec Euphémie.)

SCÈNE XV.

M. DE SIRVAUX, MADEMOISELLE DOROTHÉE.

M. DE SIRVAUX. Je ne vois encore rien là-dedans qui ressemble à un mariage; mais si pourtant il se faisait, savez-vous que je craindrais que ce ne fût pour Euphémie qu'un mariage d'aversion?

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Comme il est très-sûr qu'elle n'a de préférence marquée pour personne, ce sera tout au plus un mariage de résignation. C'est le plus grand nombre. Je m'y connais : son moment est arrivé ; elle doit vouloir être mariée à quelque prix que ce soit. Quand on en est là, c'est une idée fixe. Il semble que le mot *mariage* soit écrit dans tout ce que vous entendez, dans tout ce que vous regardez. Le choix même du mari n'est plus qu'un accessoire, pourvu qu'on soit mariée.

M. DE SIRVAUX. Nous ne connaissons pas cette maladie-là, nous autres hommes.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Je n'en sais rien.

M. DE SIRVAUX. Non. A moins qu'on ne soit très-amoureux, ce qui devient bien rare, nous ne nous marions guère que pour des raisons de fortune ou par ennui.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. A ce compte-là, monsieur de

Vilmont ne penserait donc pas à épouser Euphémie? car il n'a pas besoin de fortune, et ce n'est pas un homme ennuyé.

M. DE SIRVAUX. Ecoutez donc, il est peut-être amoureux.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Il y a trois ans qu'il voyage pour son plaisir, cela ne prouve pas un amour bien vif.

M. DE SIRVAUX. Malgré tout, je suis sûr que si Euphémie voulait y mettre un peu du sien.....

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Elle en mettra, soyez sans inquiétude. Mais il ne faut pas lui en parler; il faut la laisser s'arranger toute seule. Je la regardais bien, et je lui ai surpris un sourire qui m'a prouvé que monsieur de Vilmont ne lui paraît pas un parti à rejeter. Elle ne l'aime pas; elle ne peut pas l'aimer; mais je suis sûre qu'elle l'attend avec impatience. C'est un mystère à éclaircir. Sa lettre signifiait-elle quelque chose? Ne voulait-elle rien dire? L'entrevue qui va avoir lieu expliquera tout cela. Il me semble que j'y suis encore, et en vérité je suis bien contente que ce soit passé.

SCÈNE XVI.

MADEMOISELLE DOROTHÉE, M. DE SIRVAUX, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE. Je ne dois pas rester là-haut; mon père ne trouve pas cela convenable; j'aurais l'air d'attendre M. de Vilmont. S'il demande à me voir, on l'enverra ici; s'il veut s'expliquer, il sera moins gêné. Voilà le résultat de la délibération.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Tu dois bien souffrir, ma petite.

EUPHÉMIE. Ne m'en parlez pas. Mon père, ma belle-mère me tourmentent à un point.....

M. DE SIRVAUX. Finis-en, mon enfant, tu ne seras plus tourmentée.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Tu promèneras madame d'Hervin en voiture.

EUPHÉMIE (vivement). Ah! pour ça, par exemple... (M. de Sirvaux et mademoiselle Dorothée se regardent d'un air d'intelligence; Euphémie s'en aperçoit.) Vous croyez que je n'oserai pas me soustraire à sa tutèle? Certainement je ne deman-

derais pas une voiture à monsieur de Vilmont; mais si je l'avais.....

MADEMOISELLE DOROTHÉE (bas à M. de Sirvaux). Vous voyez que monsieur de Vilmont ne fait plus si peur.

EUPHÉMIE. Je recevrai toujours chez moi madame d'Hervin avec grand plaisir..... Mais ce mariage ne se fera pas. Non, non, il ne se fera pas, et je puis ajourner mes plans de conduite, Dieu merci!

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Il ne faut pas dire Dieu merci!

EUPHÉMIE. Puisque je ne m'en soucie pas, et que ce n'est que par obsession que j'y consentirais.

M. DE SIRVAUX. Il faut laisser aller les choses.

EUPHÉMIE. Je n'ai pas d'obstacle à y mettre.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. L'issue est si indifférente pour toi.

EUPHÉMIE. Très-indifférente, je vous assure.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. D'ailleurs, j'ai peine à croire que monsieur de Vilmont, qui a été si longtemps assidu auprès de madame Héberti, aujourd'hui qu'elle est veuve.....

EUPHÉMIE. Ah! si c'était vrai, et qu'il pût ne pas s'apercevoir combien elle est changée depuis deux ans, je serais bien contente.

MADEMOISELLE DOROTHÉE (prêtant l'oreille). Est-ce que ce serait déjà lui qui viendrait? (Elle va à la porte qu'elle entr'ouvre.) Oui vraiment. (Elle fait signe à M. de Sirvaux.) Venez donc le voir.

(M. de Sirvaux va aussi à la porte.)

EUPHÉMIE (à part). Madame d'Hervin va le retenir là-haut pendant un siècle.

M. DE SIRVAUX (revenant). Il a, ma foi, très-bonne mine.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Il est mis comme un jeune homme.

M. DE SIRVAUX. Les voyages l'ont formé.

MADEMOISELLE DOROTHÉE. Allons, ma petite Euphémie, ce sera un mari beaucoup moins ridicule que je ne pensais.

EUPHÉMIE. Vous aussi, ma cousine, vous me conseillez donc...

M. DE SIRVAUX. Mais tous les gens raisonnables te le conseilleront.

EUPHÉMIE. Je vous vois ici quatre personnes, chacune d'un caractère différent, qui êtes toutes du même avis, je ne peux plus compter le mien pour rien.

M. DE SIRVAUX. Ce sera fini, et bien fini.

MADEMOISELLE DOROTHÉE (en riant). Tu ne pourras plus être doyenne des vierges.

EUPHÉMIE (leur prenant la main à tous les deux). Si cela dépend de moi, vous serez contents.

MADEMOISELLE DOROTHÉE (l'embrassant). Adieu, je reviendrai ce soir.

M. DE SIRVAUX. Et moi aussi. (Il l'embrasse.)

(Tous les deux sortent)

SCÈNE XVII.

EUPHÉMIE.

Je n'ai pas osé aller le regarder.... Ah! c'est bien égal. C'est toujours un homme de quarante-cinq ans. Ce sera une grande surprise pour le capitaine.... Il ne m'a jamais parlé de rien.... C'est comme monsieur Frédéric. D'ailleurs, je crois bien qu'ils n'ont de fortune ni l'un ni l'autre, et mon père aurait refusé son consentement. Moi qui ai tant fait la difficile. Monsieur de Vilmont! Epouser monsieur de Vilmont! Un homme comme mon oncle! un ami de mon père! A peine si je me souviens de sa figure. Ah! juste ciel, je crois que le voici.

(Elle court précipitamment à sa table, ferme la croisée et se met à son ouvrage en laissant voir une grande agitation.)

SCÈNE XVIII.

EUPHÉMIE, M. DE VILMONT.

M. DE VILMONT. Mademoiselle Euphémie !

EUPHÉMIE (feignant la surprise et se débarrassant de son ouvrage). Ah! monsieur de Vilmont.

M. DE VILMONT. Vous me reconnaissez donc, mademoiselle Euphémie ?

EUPHÉMIE (d'un air agréable). Certainement, monsieur.

M. DE VILMONT. Vous ne vous faites pas idée du plaisir que j'éprouve en trouvant à mon retour toutes mes connaissances comme je les avais laissées, mon ami d'Hervin avec sa goutte, madame votre belle-mère toujours charmante, et vous encore demoiselle. Il me semble que je n'ai fait qu'un voyage de quelques jours. On m'a donné la permission de vous embrasser; vous opposez-vous à ce que j'en profite, mademoiselle? (Euphémie s'approche avec timidité, M. de Vilmont l'embrasse.) Quel âge avez-vous maintenant?

EUPHÉMIE. Je ne sais pas trop.

M. DE VILMONT. C'est très-gentil. Ah! çà, pourquoi n'êtes-vous pas encore mariée? Vous ne voulez pas imiter votre cousine, mademoiselle Dorothée, qui est toujours fille, je suppose.

EUPHÉMIE. Toujours.

M. DE VILMONT. S'amuse-t-on un peu ici? Les fêtes, les réunions sont-elles nombreuses? On dit qu'il y a des étrangers qui donnent assez de mouvement. Je n'ai cependant encore vu personne et je sais déjà cela. Il faut avouer que nous avons une charmante ville, même pour un homme qui revient de voyager en Italie. Vous n'avez pas été voir les embellissements que j'ai fait faire à ma maison pendant mon absence? Non, c'est assurément aujourd'hui la plus jolie et la plus soignée qui existe ici. J'aurai une galerie de tableaux qui sera fort curieuse.... Vous me paraissez triste.

EUPHÉMIE. Moi! Pourquoi serais-je triste?

M. DE VILMONT. Madame votre belle-mère m'a parlé de différentes choses; il paraît que vous avez refusé beaucoup de partis. Elle ne devine pas d'où cela peut venir. Il est vrai qu'entre nous, je ne la crois pas une personne très-propre à deviner.... Heim.... Et pour les confidences, si l'on en avait à faire, ce ne serait pas une belle-mère que l'on irait chercher. (Euphémie prend un air de réserve.) Il ne faut pas vous étonner de ce que je vous parle ainsi, mademoiselle Euphémie. Songez donc que je vous ai vue venir au monde. Je suis votre plus vieille connaissance; je vous parlais comme cela il y a trois ans. C'est qu'une jolie personne qui ne veut pas

se marier, ce n'est pas naturel, ce me semble. Vous savez l'amitié qui existe entre votre père et moi. Si vous avez besoin auprès de lui d'un interprète pour quelqu'un de ces aveux.... Ah ! mon Dieu, vous avez oublié combien je vous aime; sans cela, vous ne me regarderiez pas comme vous faites. Tranquillisez-moi du moins. Mademoiselle Dorothée sait-elle vos petits secrets ?

EUPHÉMIE. Mais, monsieur, quels petits secrets voulez-vous que j'aie ?

M. DE VILMONT. Vous avez raison, mademoiselle Euphémie. Parce que mon cœur n'a pas changé pour vous, pour votre famille, je ne puis pas espérer que trois ans, qui ne sont que bien peu de chose pour un homme de mon âge, ne vous paraissent pas à vous une distance qui me rejette dans la classe des étrangers.

EUPHÉMIE (avec douceur). Je suis loin de vous regarder comme un étranger.

M. DE VILMONT. Est-ce bien sûr ? J'ai cru voir mon pauvre ami d'Hervin tourmenté de ce que rien ne se décidait pour vous. Je n'ai pas osé lui demander s'il croyait que quelque attachement....

EUPHÉMIE. Vous avez fort bien fait, monsieur, car vous auriez pu lui donner des idées qui n'auraient eu aucun fondement.

M. DE VILMONT. Tant pis. J'aimerais mieux voir, aux refus constants que vous opposez à tous les mariages dont on vous parle, une cause particulière plutôt qu'un éloignement sans but, sans motif. Il faut qu'une jeune personne se marie. Je dirai plus : il faut que tout le monde se marie, même les vieux garçons. Vous ne voulez pas me faire de confidences ; eh bien ! moi, je vais vous en faire une; c'est que d'ici à très-peu de temps il y aura une madame de Vilmont. Vous baissez les yeux. Je vous parais ridicule.

EUPHÉMIE (d'un air de modestie un peu affectée). Non, monsieur.

M. DE VILMONT. J'ai une belle maison, de la fortune, il faut pourtant bien jouir de tout cela. Je donnerai des fêtes, on viendra à mes fêtes ; mais le reste du temps je ne verrai per-

sonne. On ne vient pas dans une maison où il n'y a pas de femme. Je n'aime pas à faire des visites; je préférerais recevoir chez moi, avoir tous les soirs un courant de monde, quelques tables de jeu; pas tout à fait une maison ouverte, mais une maison agréable. Même pour me promener en voiture, je serai donc obligé de recruter tous les jours quelqu'un de nouveau pour ne pas être seul. J'ai l'habitude de faire chaque année un voyage à Paris; jusqu'ici je m'en étais assez bien tiré; mais je sens qu'à présent rentrer seul dans un hôtel garni, cela me paraîtrait bien triste. Une fois marié, je prendrai un appartement, je le ferai meubler, j'y transporterai tout mon monde; de cette façon-là, je serai toujours chez moi.

EUPHÉMIE (avec un sentiment de confiance). Il est certain que quand on veut conduire une femme à Paris, et que c'est pour quelques mois....

M. DE VILMONT. Oui, oui, les hôtels garnis ne sont pas décents. Si mademoiselle Dorothée n'était pas si sauvage... (Euphémie paraît stupéfaite.) Ah! mais, n'ayez pas d'inquiétude; je n'oserais pas seulement lui en parler. Non pas que j'aurais peur qu'elle se moquât de moi; ce mariage en soi n'aurait rien d'extravagant; mais elle raconterait cela d'une manière si drôle. Je n'y pense pas. Est-ce que vous souffrez?

EUPHÉMIE. Non, monsieur, pas du tout.

M. DE VILMONT. Vous êtes peut-être trop serrée dans votre corset? Une taille fine est sans doute un très-grand avantage; mais il ne faut pas s'étouffer. Vous paraissez mieux. Vos traits sont si délicats que la moindre chose suffit pour les altérer. Tenez, vous voilà à présent jolie comme un ange. Madame Héberti est veuve. (Euphémie qui avait avancé sa chaise sans affectation, se recule aussitôt.) Ce n'est pas que j'y pense au moins. Elle est ravissante en société, adorable dans le monde; mais je craindrais que ce ne fût un peu comme madame votre belle-mère. Vous comprenez? Pour épouser une femme jeune, autant épouser une jeune femme. Vous riez.... Je n'en ferai pas la folie. Je ne voulais que vous faire sentir ma pensée. A quarante-cinq ans, il faut épouser une femme de trente-six à quarante, ayant bien pris son parti, bonne, simple, gaie, et

surtout raisonnable. Je ne puis pas trop appuyer là-dessus. Une femme adorable me serait antipathique. Une fois sa raison reconnue, je la laisserai faire tout ce qu'elle voudra. Je dois vous ennuyer. Si je ne vous parle que de moi, c'est votre faute ; vous ne voulez pas que je vous parle de vous.

EUPHÉMIE. Que pourriez-vous me dire de moi ? Vous ne me connaissez pas.

M. DE VILMONT. Je ne vous connais pas ! pouvez-vous me dire cela, mon enfant ? Vous dites que je ne vous connais pas parce qu'il est certain que je ne suis pas dans votre petit cœur, que je n'en connais pas toutes les pensées ; et encore, sauf le nom du jeune homme....

EUPHÉMIE (pleurant). Monsieur, je vous prie de croire qu'il n'y a pas de jeune homme.... C'est le mariage, le mariage seul que j'ai en aversion, parce que les hommes sont tous de même, et qu'ils ne veulent jamais croire ce qu'on leur dit.

M. DE VILMONT (lui prenant les mains). Suis-je assez malheureux, ma pauvre enfant, de vous causer du chagrin à la première entrevue que nous avons depuis trois ans. Madame d'Hervin, d'après ce que j'avais pu comprendre....

EUPHÉMIE (avec une grande vivacité). Madame d'Hervin, ni personne ne peut savoir ce qui se passe dans ma tête. Je ne le sais pas moi-même. Si j'avais un secret, je vous le confierais peut-être plus volontiers qu'à madame d'Hervin. Oh ! mon Dieu oui, c'est bien sûr. Vous dites que les femmes adorables vous sont antipathiques, et vous écoutez madame d'Hervin. Pourquoi avez-vous été si longtemps absent ?

(Elle paraît surprise de ce qui vient de lui échapper, et portant ses deux mains devant sa figure, elle fait un mouvement pour s'en aller ; M. de Vilmont l'arrête.)

M. DE VILMONT (dans le plus grand étonnement). Euphémie !

EUPHÉMIE. Laissez-moi vous quitter, monsieur de Vilmont.

M. DE VILMONT. Je me trompe assurément.... Mais encore cela vaut-il une explication. Mademoiselle Euphémie, je vous prie de me dire que je suis un fou.

EUPHÉMIE. Je n'en sais rien, monsieur de Vilmont ; en vérité, je n'en sais rien. Je ne me suis jamais trop comprise moi-même ; mais, dans ce moment-ci surtout, j'ai les oreilles

tellement rebattues des leçons qu'on m'a faites, de toutes sortes de raisons qu'on m'a données, que si je voulais m'expliquer, tout avec l'intention d'être de bonne foi avec vous, je dirais peut-être tout le contraire de ce que je pense.

M. DE VILMONT. Voyons, voyons; calmons-nous, ma chère Euphémie. Vous n'aimez personne? Je dis d'amour. Encore de la réserve. Pourquoi m'avez-vous parlé de mon absence de trois ans? Je voudrais que vous fussiez à ma place pour pouvoir juger le plaisir qu'un pareil reproche est capable de me faire.... surtout quand vous m'avez assuré si positivement qu'aucun jeune homme....

EUPHÉMIE. De grâce, monsieur, ne parlons plus de jeune homme.

M. DE VILMONT. Eh! vraiment, je ne demande pas mieux. Je suis franc : je ne pensais pas du tout à vous, parce que pour pouvoir y penser à mon aise, il aurait fallu commencer par me retenir un logement aux Petites-Maisons. Cependant, si vous m'assuriez que cela n'est pas indispensable... Oui, ma chère amie, vous avez notre secret ; un homme de quarante-cinq ans n'est pas plus raisonnable que cela. Il ne faut qu'un mot, un malentendu quelquefois, pour le faire paraître dans toute son extravagance.

EUPHÉMIE. Et s'il n'y a pas de malentendu?

M. DE VILMONT (avec l'accent le plus vrai). Ne jouez pas, ma chère Euphémie; ne jouez pas. Mon Dieu! que vous me feriez de mal à présent. Quoi, c'est sérieusement, bien sérieusement que vous m'accepteriez pour mari? C'est un songe. Je rêve. Il n'est pas possible que la jeune, la belle, l'adorable Euphémie...

EUPHÉMIE (en riant). Monsieur je ne veux pas être adorable.

M. DE VILMONT. Vous n'aviez refusé tant de partis que pour m'attendre? Vous aviez donc un peu d'inclination pour moi?

EUPHÉMIE. Je ne veux plus répondre à vos questions.

M. DE VILMONT. Il faut au moins que je vous embrasse (il l'embrasse); que je vous remercie. (La regardant avec tendresse.) Je suis bien reconnaissant, Euphémie. Si vous n'êtes

pas heureuse, ce ne sera pas ma faute. M'autorisez-vous à porter cette étonnante nouvelle à votre père?

EUPHÉMIE (soupirant). Oui, monsieur!

M. DE VILMONT. Il se moquera de moi; mais vous m'avez donné du courage. J'en perdrai la tête.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

EUPHÉMIE.

C'est une inclination un peu improvisée de ma part... et de la sienne. Mais pourquoi réfléchir? Mes réflexions m'ont toujours tourné à mal. Il faut me dire, me répéter sans cesse que c'est un mariage d'inclination, m'étourdir là-dessus, en étourdir les autres. Oui, oui, monsieur de Vilmont est aimable, très-aimable; c'est lui que j'attendais pour me décider; je ne veux plus sortir de là. C'est fait. Il a ma parole, je ne m'en dédirai pas. Recommencer toutes les incertitudes que j'ai déjà eues, à quoi cela me mènerait-il? Après tous les partis que j'ai éloignés, je suis encore trop heureuse de m'en tirer aussi bien.

QUI REFUSE, MUSE.

LE CAPITAINE.

MONSIEUR LE MAIRE VOUS DIRA LE RESTE.

LA ROSIÈRE

OU

QUE SERT-IL DE COURIR

QUAND ON N'EST PAS DANS LE DROIT CHEMIN?

PERSONNAGES :

LE CAPITAINE EDMOND.
MADAME MARTIN, aubergiste.
CALIXTE, sa fille.
MADAME DOUCET
MADEMOISELLE COLUBRY
MADAME BRONCHANT
MADAME MAYER
MADEMOISELLE PÉCHIN
MADAME GRINCHEUX
7me, 8me, 9me et 10me
} dames de la congrégation du Scrupule.
LOUIS, domestique du capitaine.
UN ADJOINT de maire.
DEUX CUISINIERS ET DEUX SERVANTES, personnages muets.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une place; d'un côté on voit l'auberge du Croissant, de l'autre la façade de la mairie.

SCÈNE I.

LE CAPITAINE, LOUIS.

LE CAPITAINE. Eh bien, Louis, la voiture?

LOUIS. Monsieur, je sors de chez le maréchal. Si nous l'avons pour six heures du soir, nous serons fort heureux.

LE CAPITAINE. Près de vingt-quatre heures pour raccommoder une misérable voiture!

LOUIS. Monsieur, il faut songer que nous sommes à quatre-vingts lieues de Paris, dans un village. Dame! les ouvriers ne doivent pas être bien habiles.

LE CAPITAINE. Casser aux deux tiers du chemin! nous n'avions plus que quarante lieues pour être arrivés.

LOUIS. Heureusement le mariage de monsieur votre frère ne doit se faire que dans huit jours, et les présents de noce, que vous portez, arriveront encore à temps.

LE CAPITAINE. Si du moins nous étions dans une ville, on pourrait avoir de la distraction.

LOUIS. Ah! monsieur, s'il ne tient qu'à cela, vous pouvez en avoir ici. Comme vous aviez de l'humeur, je n'ai pas osé vous parler; mais vous faites un bruit terrible dans le village.

LE CAPITAINE. Moi?

LOUIS. Oui, monsieur. Grâce à votre costume, il n'y a personne qui ne vous prenne pour un Turc. Il paraît qu'il y avait, sur l'impériale d'une diligence qui est passée ces jours derniers, deux Egyptiens qui allaient à Paris pour apprendre la civilisation; depuis ce temps-là, on ne rêve ici que turquerie.

LE CAPITAINE. En vérité! D'où sais-tu cela?

LOUIS. Des dames de la congrégation du Scrupule.

LE CAPITAINE. De la congrégation!

LOUIS. Monsieur devine bien ce que je veux dire. Notre portière à Paris en est. Ça coûte deux sous par semaine.

LE CAPITAINE. Ce qui m'étonne, c'est que cela soit déjà venu jusque dans ce pays.

LOUIS. Ces choses-là, monsieur, c'est comme une tache d'huile, ça s'étend, ça s'étend... Parbleu! les commères qui font ce métier-là ici, savent bien leur affaire. Elles m'ont déjà cerné par rapport à vous.

LE CAPITAINE. Que veulent-elles de moi?

LOUIS. Il y a une rosière à nommer. Jusqu'ici le maire, le curé et une certaine dame qui habite le château, avaient toujours choisi cette rosière; à présent la congrégation veut que ce soit elle seule qui fasse ce choix. Vous voyez tout de suite le mouvement que l'on se donne de tous les côtés.

Comme personnage marquant, on veut s'emparer de vous. On m'a déjà assuré que la congrégation était pour les Turcs, en me demandant si je croyais que les Turcs fussent pour la congrégation; ma foi! j'ai répondu que oui.

LE CAPITAINE. Tu as bien fait.

LOUIS. Il peut sortir de tout cela quelque chose de drôle, ce me semble, et qui vous divertira en attendant qu'on amène la voiture.

LE CAPITAINE. Tâche au moins que tes dames se dépêchent de me mettre en œuvre.

LOUIS. Tenez, monsieur, voilà madame Martin, la maîtresse de notre auberge; amusez-vous à lui parler de la congrégation. Si elle en est, elle ne vous dira pas ce que c'est; mais si elle n'en est pas, elle vous le dira tout de suite. Moi, je vais voir à mettre les fers au feu.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE CAPITAINE, MADAME MARTIN.

LE CAPITAINE. Qu'est-ce que vient donc de me dire mon domestique, madame Martin? Est-il vrai que vous ayez ici une confrérie du Scrupule?

MADAME MARTIN. Ah! monsieur, ne m'en parlez; c'est notre désolation à tous.

LE CAPITAINE. Une confrérie a cependant toujours passé pour une bonne chose.

MADAME MARTIN. Ce que je puis affirmer, c'est que nous voudrions voir la nôtre à tous les diables. C'est un tas de pies qui avaient passé leur vie, chacune de son côté, à déchirer tout le monde, et qui étaient au moment de se tenir tranquilles faute de pouvoir faire plus de mal qu'elles n'en avaient fait, quand la mission qui est passée par ici leur a donné l'idée de se rassembler en congrégation. Depuis ce moment-là, mon cher monsieur, nous sommes dans l'enfer. Notre maire, qui est un brave homme; notre curé, qui est un saint; madame de Janville, la vertu en personne; je ne

parle pas de moi ; mais en vérité il n'y a pas de tours qu'elles ne cherchent à faire à tout ce qui est recommandable dans le pays.

LE CAPITAINE. Ce ne peut être que de pauvres tours en définitive, car elles n'ont pas d'autorité.

MADAME MARTIN. Elles connaissent le diable, monsieur. Si vous voyiez toutes les paperasses, toutes les lettres, tous les paquets qu'elles reçoivent de Paris, c'est continuel. Elles ont déjà fait destituer deux gardes champêtres pour mettre à leur place des vagabonds que personne ne connaît. Enfin cette année-ci, elles ont décidé qu'elles nommeraient la rosière.

LE CAPITAINE. Elles sont plus habiles que je ne croyais.

MADAME MARTIN. Vraiment, monsieur, on est toujours assez bon pour être méchant. Si vous vouliez, pourtant, vous pourriez me rendre un grand service. Vous devez savoir qu'elles vous prennent pour un Turc.

LE CAPITAINE. Est-ce que vous ne le croyez pas, vous?

MADAME MARTIN. Allons donc, monsieur; a-t-on jamais vu des Turcs aussi aimables que vous? Il faut qu'elles soient folles D'ailleurs, un commis voyageur que j'ai logé cette nuit m'a expliqué que votre costume était celui que les jeunes gens riches de Paris portaient d'habitude dans leur appartement. Une robe de chambre bariolée, un pantalon à la mameluck, des bottes avec des dessins de fleurs, et sur la tête un turban ou une toque. C'est bien cela.

LE CAPITAINE (avec un emportement comique). Traître de commis voyageur !

MADAME MARTIN. Ah ! monsieur, n'ayez pas d'inquiétude. Il est parti à cinq heures du matin; et, quant à moi, j'ai trop d'intérêt à ce que vous restiez Turc; surtout si vous voulez prendre le parti de ma fille.

LE CAPITAINE. On dit qu'elle est charmante. Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue ?

MADAME MARTIN. Mon bon monsieur, parce qu'elle pleure depuis le matin jusqu'au soir de l'injustice qu'on veut lui faire.

LE CAPITAINE. Pauvre petite! Quelle injustice veut-on lui faire?

MADAME MARTIN (appelant). Calixte!... Elle vous expliquera cela mieux que moi, monsieur. (Elle appelle.) Calixte!... Chère enfant! Il y a trois ans qu'elle travaille à être rosière, et c'est très-difficile, parce qu'il faut prendre tant de précautions. Eh bien! monsieur, d'après l'air du bureau de la congrégation, il est possible qu'elle se soit bien gênée pour rien. (Elle appelle plus fort.) Calixte!

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, MADAME MARTIN, CALIXTE.

CALIXTE. Me voici, ma mère.

MADAME MARTIN. Tiens, Calixte, parle un peu à monsieur.

LE CAPITAINE (à madame Martin). On ne m'avait pas trompé; elle est pleine de grâces.

CALIXTE. Vous êtes bien bon, monsieur; mais ça n'empêche pas les dames de la congrégation de dire que j'ai une épaule qui a l'air de tourner.

LE CAPITAINE. C'est une indignité.

CALIXTE. Parce que la mère de Rosalie Bronchant est des leurs, et que ma mère n'en est pas.

MADAME MARTIN. Oui, monsieur, c'est cette Rosalie Bronchant qu'elles veulent nommer, et si vous la voyiez auprès de Calixte... Ah! ciel!

CALIXTE. Je ne dis rien contre Rosalie; mais enfin, moi, je n'ai pas d'amants.

LE CAPITAINE. C'est difficile à croire.

MADAME MARTIN. Ma fille a un amoureux comme tout le monde; mais c'est pour le mariage.

CALIXTE. Ça fait une grande différence.

MADAME MARTIN. Il faut dire aussi que les Bronchant ne sont pas près regardants. Des gens qui ont montré des figures de cire dans les foires!

CALIXTE. S'il n'y avait que cela.

MADAME MARTIN. Je ne dis que ce qui est prouvé, parce que

ce vol d'argenterie que le mari a fait, ça a toujours été la bouteille à l'encre.

CALIXTE. C'est dans le même temps que madame Bronchant a dit qu'elle avait hérité. Hérité de qui?

MADAME MARTIN. Dame! moi, ce que j'ai gagné, c'est au vu et au su de tout le monde.

CALIXTE (pleurant). Allez, ma mère, j'aime bien mieux ne pas être rosière, et qu'il n'y ait rien à vous reprocher.

MADAME MARTIN (embrassant sa fille). Est-ce que ce n'est pas un petit ange, monsieur? Elle a beau avoir sujet de se plaindre, vous ne pourriez pas lui arracher un mot contre personne. Au surplus, elle tient cela de moi. Je laisse les gens pour ce qu'ils sont.

CALIXTE. C'est plus tôt fait, parce qu'on aurait trop à dire.

LE CAPITAINE. Calmez-vous, ma belle enfant; votre réserve et votre générosité doivent avoir leur récompense.

CALIXTE. Vous croyez, monsieur?

LE CAPITAINE. Si cela ne dépendait que de moi, assurément vous seriez couronnée. Mais quel est ce tapage?

MADAME MARTIN (allant au fond du théâtre). Monsieur, monsieur, c'est l'assemblée du Scrupule qui se transporte ici. Venez donc voir. Comme monsieur le maire leur a refusé la salle de la mairie qui est là, elles viennent s'établir devant la porte, afin de le narguer.

LE CAPITAINE. Elles ne redoutent pas le grand jour, à ce qu'il paraît.

MADAME MARTIN. A présent; car auparavant elles se cachaient comme des chouettes. La présidente, c'est celle qui a une chaise à la main; elle est veuve d'un huissier qui a mieux aimé se laisser mourir que de vivre plus longtemps avec elle; les autres n'ont que des tabourets. Voilà aussi la table qui leur sert de bureau... Mais si vous voulez rentrer chez vous, de la fenêtre de votre chambre qui donne sur cette place, vous pourrez les voir tout à votre aise, en écartant un peu le rideau.

LE CAPITAINE. Rentrons.

(Ils rentrent tous les trois dans l'auberge.)

SCÈNE IV.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY, MADAME BRONCHANT, MADAME MAYER, MADEMOISELLE PÉCHIN, et QUATRE DAMES.

(Deux hommes apportent une table qu'ils placent au milieu du théâtre, après quoi ils s'en vont.)

MADAME DOUCET. Du calme et de la dignité, mes sœurs.

MADAME BRONCHANT. Vous ne m'empêcherez pas de dire, madame la présidente, que ce maire est un homme abominable.

MADEMOISELLE COLUBRY. Exposer des femmes à l'injure du temps !

MADEMOISELLE PÉCHIN. Mais a-t-il le droit de nous refuser la clef de la mairie seulement ?

MADAME MAYER. On tisait que la concrécation poufait tout ce qu'il foulait; il ne peut pas seulement se faire oufrir un porte.

MADEMOISELLE COLUBRY. Mon Dieu ! madame Mayer, vous êtes étrangère, et vous ne pouvez pas comprendre la valeur des mots. Il n'est malheureusement que trop vrai que notre congrégation n'a eu jusqu'ici qu'un pouvoir moral, et un pareil pouvoir ne saurait ouvrir une porte; mais si ce pouvoir...

PLUSIEURS DAMES. L'ordre du jour !

MADAME MAYER. Che temante à répontre sur un fait personnel.

LES MÊMES. L'ordre du jour !

MADAME MAYER. On m'a reproché t'être étranchère, et ce reproche m'a été fait par matemoisselle Colubry, la maîtresse d'école, qui croit touchours parler à tes enfants. Che lui temanderai en quoi che suis étranchère. Che ne suis pas étranchère à la concrécation, puisque ch'en suis; che ne suis pas non plus étranchère tans le pays, puisque ch'y suis fenue de cheunesse, que ch'y ai été mariée, et que ch'y suis tefenue feuve. En quoi tonc che suis étranchère ?

MADAME DOUCET. Mes chères sœurs, de pareilles récriminations pourraient nous mener loin. Il est impossible de supposer à une de nos honorables sœurs l'intention de blesser aucune de nos honorables sœurs; c'est pourquoi je vous prierai de vous mettre à vos places, et de commencer la séance. (On se range de chaque côté de la table; la présidente se place au milieu, en face des spectateurs.) L'ordre du jour est la nomination d'une rosière.

TOUTES LES DAMES (se levant). Je demande la parole.

MADAME DOUCET. Il serait convenable, ce me semble, que chacune parlât à son tour.

MADAME BRONCHANT. C'est de la partialité.

MADAME DOUCET. J'entends dire que c'est de la partialité. La présidente est toujours impartiale. Mais si elle permettait à tout le monde de parler à la fois, comme personne alors ne pourrait écouter, ce serait comme si personne ne parlait.

UNE DAME. Très-bien.

MADAME DOUCET. Je prie donc notre honorable sœur Colubry de vouloir bien faire l'office de secrétaire, et d'inscrire, par ordre, le nom de celles de nos honorables sœurs qui voudront prendre part à la discussion.

MADEMOISELLE PÉCHIN. J'aime à parler quand l'envie m'en prend.

MADAME BRONCHANT (bas à mademoiselle Péchin). Croyez-moi, faisons-nous inscrire. Nous trouverons toujours quelque chose à dire, quand notre tour viendra.

(Elles vont auprès de mademoiselle Colubry, ainsi que les autres.)

MADAME DOUCET (se levant). Des dames de la congrégation ne doivent pas être indulgentes; nous sommes ici pour être justes, à la rigueur. Deux rosières se disputent notre suffrage. L'une, fille de notre bonne et honorable sœur Bronchant, est un abrégé de toutes les perfections.

MADAME MAYER. La fille de matame Martin est pien chentille aussi.

MADAME DOUCET. Madame Martin dénigre partout notre institution. Loin d'être frappée du miracle que le ciel a fait en permettant qu'il se trouvât rassemblées, dans un village aussi borné que celui-ci, tant de si bonnes et si dignes sœurs,

toutes si distinguées par leurs vertus et par leurs lumières...

MADEMOISELLE PÉCHIN (se levant). La France est un pays épouvantable.

PLUSIEURS DAMES. A la bonne heure; c'est cela.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Exécrable.

PLUSIEURS DAMES. Bien, bien.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Féroce.

PLUSIEURS DAMES. Voilà parler.

MADAME DOUCET. Eh! mes chères sœurs, qui dit le contraire? Le peuple français est le dernier des peuples. L'impiété, l'immoralité sont les seuls éléments dans lesquels il se plaise. Qui en doute? Ces vérités sont si triviales, que je croyais inutile de les répéter.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Ce n'est jamais inutile.

MADAME BRONCHANT. C'est toujours salutaire.

MADAME DOUCET. Qu'à cela ne tienne. Je ne demande pas mieux que de proclamer mon opinion sur cette nation maudite. J'appelle de tous mes vœux les vengeances du ciel.....

MADAME MAYER. Tout toucement, matame Toucet. Si ch'étais tans mon pays, che fous laisserais faire contre le fôtre tous les fœux qu'il fous plairait de faire; mais tant que che serai tans la France, ch'aime assez que le ciel ne le punisse pas trop.

PLUSIEURS DAMES. A l'ordre!

MADAME BRONCHANT. Que vous êtes bonne, madame Mayer! Cela ne regarderait pas les personnes de la congrégation.

MADAME MAYER. Écoutez tonc, le ciel n'aurait qu'à se tromper.

PLUSIEURS DAMES. La question préalable!

MADAME MAYER. Qu'est-ce que c'est que cela, la question préalaple?

MADEMOISELLE COLUBRY. Comment, sœur Mayer, pouvez-vous demander ce que c'est que la question préalable? La question préalable, ce n'est pas ce qu'on dit, c'est ce que l'on devrait dire. Vous entendez lire les journaux tous les jours, vous devriez savoir cela.

MADAME MAYER. Tans ce moment-ci, quelle est la question préalaple?

MADEMOISELLE COLUBRY. C'est la rosière.

MADAME MAYER. Eh pien, puisque c'est la rossière qui est la question préalaple, pour sortir d'emparras et ne faire de chacrin à personne, croyez-moi, mes ponnes sœurs, nommons teux questions préalaples, la petite Martin et la petite Pronchant.

MADEMOISELLE COLUBRY. Qu'est-ce que vous dites donc? Nommer deux questions préalables!

MADAME MAYER. Fous m'emprouillez afec fos termes de chournaux. Eh! oui, nommons teux rossières.

TOUTES LES DAMES. A l'ordre! à l'ordre!

MADAME MAYER. Plaît-il?

TOUTES LES DAMES. Deux rosières! à l'ordre! à l'ordre!

MADAME MAYER. Mon Tieu! que fous êtes safantes, fous autres. A l'ordre! l'ordre! moi qui n'ai pas fotre science, che fas fous tonner tes raisons.

MADAME DOUCET. Comprenez donc, mon excellente sœur, qu'il n'y a pas de raisons qui pourraient nous faire consentir à nommer rosière la fille de l'aubergiste Martin.

TOUTES LES DAMES. Jamais.

MADAME DOUCET. Le ciel réprouverait une telle condescendance.

MADEMOISELLE COLUBRY (tirant un discours écrit). « Ce n'est » qu'en tremblant, honorables sœurs, que j'ose élever ma » faible voix à la suite de la discussion lumineuse qui vient » de jeter un si grand jour sur l'objet qui nous occupe. » (Je suppose qu'il y a eu une discussion.) « La nomination d'une » rosière, comme tout ce qui émane de nous, doit porter notre » empreinte; et je dis hautement que le choix de la fille de » notre respectable sœur Bronchant est le seul qui aurait » cette empreinte. Par une prévoyance qui marque la justesse » de son esprit, elle a dédaigné la science pernicieuse de la » lecture et de l'écriture; mais en revanche, sa mémoire est » éminemment ornée de tous les faits miraculeux qui, depuis » quelque temps surtout, viennent frapper les yeux de ceux » qui veulent voir. Elle les raconte, elle les propage sans fin, » sans cesse; et son zèle, lorsqu'on paraît douter de la vérité » de ses récits, ne connaîtrait même aucune borne, si, au » lieu d'être une simple vierge, elle avait à sa disposition

» cette épée flamboyante qui chassa du séjour céleste les » démons présomptueux, et les força de se précipiter dans le » Ténare. »

MADAME DOUCET. Je crois bien que le Ténare est païen.

MADEMOISELLE PÉCHIN. C'est égal ; ce discours est sublime.

MADAME BRONCHANT. Si sublime, pour ma fille surtout, que je me croirais une ingrate si je ne m'empressais d'en remercier tout de suite notre précieuse sœur Colubry. Je ne suis pas un orateur; je ne pourrais pas écrire un discours d'avance; je n'ai pas, comme on dit, la parole en main; mais c'est égal; j'ai de bons sentiments, car je hais tout ce qui n'est pas des nôtres. Voilà pourquoi je trouve que nous devons nous soutenir entre nous, parce qu'il est certain que nous n'avons que nous pour nous soutenir, et que tout ce qui n'est pas nous est contre nous. Les propos que l'on entend dans le village font dresser les cheveux à la tête. On se demande de quoi nous nous mêlons; on nous appelle des Madames J'ordonne; on prétend que nous n'avons pas le droit de convertir..... Je ne sais pas si on vous regarde quand vous passez comme on me regarde quand je passe; mais... Ah! les vilaines gens!

MADEMOISELLE PÉCHIN. A quoi pense donc l'Europe? Elle reste les bras croisés. Qu'attend-elle? Si l'Europe n'était pas devenue égoïste, si elle avait conservé ses bons sentiments, ne serait-ce pas le moment de nous envahir encore pour remettre à la raison tous ces suppôts de Satan qui nous tourmentent?

MADAME BRONCHANT. Ça l'amuse apparemment. Elle veut voir comment nous nous en tirerons. Qu'on ne me parle plus de l'Europe; je l'ai en horreur depuis que je vois combien elle est dégénérée.

MADEMOISELLE COLUBRY. Il est bien affligeant pour nous qu'il n'y ait pas d'autorités salariées dans ce village; ce serait une protection.

MADAME DOUCET. Une protection! quel langage! N'avons-nous pas nos vertus pour nous protéger?

MADAME BRONCHANT. Bast! nos vertus! les paysans sont indignes; ils me reprochent à moi l'héritage de mon oncle.

MADAME MAYER. Ch'ai cru que c'était t'une tante que fous afiez hérité.

MADAME BRONCHANT (un peu déconcertée). Vous avez raison. Ils reprochent à madame Doucet...

MADAME DOUCET (vivement). Je ne veux pas savoir ce qu'on me reproche.

TOUTES LES DAMES. Ni moi, ni moi.

MADAME BRONCHANT. Vous voyez donc que nos vertus sont un article qu'il faut mettre de côté. Il n'y aurait qu'un moyen, ce serait de leur faire peur.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Sans doute; mais ils ne veulent pas s'y prêter. J'ai beau leur dire que nos bons Pères ont à Rome un général qui a des foudres toutes prêtes à foudroyer, ils répondent à cela : Eh bien ! qu'on nous foudroie, mais qu'on nous laisse tranquilles.

MADAME BRONCHANT. C'est un endurcissement dont on n'a pas l'idée.

MADAME DOUCET. J'ai reçu de Paris une lettre qui ferait croire qu'on s'y occupe à préparer une espèce de terreur.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Ils s'y prendront mal. Je connais bien Paris; j'y ai été assez longtemps couturière, et couturière de toutes dames extrêmement bien pensantes. Ma sœur leur faisait des modes. Eh bien ! ni ma sœur ni moi nous ne nous sommes jamais aperçues que ces dames-là eussent envie de faire peur. Les bons Pères eux-mêmes ont leurs affaires particulières. Ça a beau parler d'être martyr, ça ne voudrait pas pousser les choses trop loin, de peur que l'argent ne se resserrât; dame! c'est que si l'argent devenait rare, je ne sais pas trop ce qu'il resterait de saints.

PLUSIEURS DAMES. A l'ordre! à l'ordre!

MADEMOISELLE PÉCHIN (avec emportement). Je ne devine pas pourquoi on prétend me rappeler à l'ordre; je parle de choses que je sais mieux que vous. A Paris, on n'est pas aussi simple que nous le sommes. On ne se laisse toucher de la grâce que pour toucher des appointements. C'est si cher d'être une dame un peu marquante de la congrégation ! Songez donc qu'il faut une toilette différente pour chaque bonne œuvre. Toilette d'assemblées de charité, toilette de sermons

d'église, toilette de sermons de salon; puis les toilettes de quête, suivant les heures, suivant la paroisse; les toilettes de processions encore, c'est sans fin. Ne faut-il pas aussi avoir une voiture avec son chiffre ou ses armes, pour faire attendre à la porte de tous les bons lieux où l'on va, afin que les passants sachent jusqu'à quel point vous êtes méritante?

MADAME BRONCHANT. Dans cette Babylone maudite, il faut que les riches se fourrent partout, pour tout gâter. Faites donc de la terreur avec des voitures armoriées et des toilettes resplendissantes!

MADAME DOUCET. De la patience, chère sœur. Les riches se lasseront plus tôt que nous; ils ont tant de moyens pour se distraire. Ne crions pas; attendons-les; petit à petit ils se retireront; ça ne peut pas les amuser longtemps. Comme dit la sœur Péchin, beaucoup ne voient que de l'argent là-dedans; on ne les paiera peut-être pas toujours; nous, qui ne voulons que l'autorité, nous resterons fermes à notre poste, et nous verrons.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, MADAME GRINCHEUX.

MADAME MAYER. Ah! foilà matame Crincheux, la concierge du château.

MADAME GRINCHEUX. Dites madame Grincheux, ci-devant concierge. J'ai donné ma démission; je puis être à présent ouvertement des vôtres. Madame de Janville ne pourra plus me reprocher de faire partie d'une société de fanatiques.

MADAME BRONCHANT. De fanatiques! Nous sommes des fanatiques parce que nous reconnaissons quelque chose au-dessus des vanités mondaines.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Elle ne nous trouverait pas fanatiques, si nous voulions être en adoration devant sa noblesse, devant ses ancêtres.

MADAME BRONCHANT. Ses ancêtres sont bienvenus, surtout vis-à-vis d'une personne comme moi qui a montré cependant six ans des figures de cire, et des figures de cire dont, sans

me vanter, les ancêtres étaient autre chose que les siens ; des Rousseau, des Franklin, tous gens de cette force-là, qui sont plus connus par leur petit doigt que tous les Janville passés, présents et futurs ne le seront jamais par tout leur corps. Quand on a montré des figures de cire, voyez-vous, qu'on a eu dans sa possession le grand couvert de Marc-Antoine et de la reine Cléopâtre, qu'on époussetait tout cela plusieurs fois dans la journée, on est furieusement familiarisé avec les grandeurs. Ah! mon Dieu, ça fait rire seulement.

MADAME DOUCET. Il n'y a de grandeur que dans le vrai mérite.

MADEMOISELLE COLUBRY. Et le vrai mérite, c'est nous qui en décidons ; voilà pourquoi, respectables sœurs, si vous voulez vous en rapporter à moi, nous nommerons aujourd'hui pour rosière...

MADAME GRINCHEUX. Que parlez-vous de rosière? Ils l'ont nommée.

MADAME DOUCET. Ils! Qui?

MADAME GRINCHEUX. Eh! pardine, monsieur le curé, monsieur le maire et madame de Janville.

MADEMOISELLE COLUBRY. C'est donc une guerre déclarée?

MADAME GRINCHEUX. Ils ne pensent pas du tout à vous. Ils ont fait comme ils avaient l'habitude de faire tous les ans.

MADAME BRONCHANT. Et qui ont-il nommé, s'il vous plaît?

MADAME GRINCHEUX (montrant l'auberge). La fille de l'aubergiste.

(Toutes les dames se lèvent en faisant différentes exclamations.)

MADAME DOUCET. Asseyez-vous, mes sœurs, et, au nom du ciel, tâchons d'être imposantes.

MADEMOISELLE PÉCHIN (avec violence). Imposantes! Imposantes! quand on voit l'abomination de la désolation... (Madame Doucet agite sa sonnette.) Je suis inspirée.

MADAME DOUCET. Alors parlez, puisque je n'y puis rien faire.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Nous avons ici un Turc.

MADAME BRONCHANT. Il est pour nous.

MADAME DOUCET. Cela doit être.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Nommons notre rosière au plus vite, et faisons-le prier...

MADAME MAYER. Mais, mestames, si je ne me trompe pas, un Turc est un mécréant.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Qu'est-ce que c'est qu'un mécréant?

MADAME MAYER. Tans mon pays, c'est un homme qui croit mal.

MADAME BRONCHANT. Bast! bast! on peut croire mal et penser très-bien. Les Turcs sont des nôtres; ils se battent pour nous contre les Grecs, ainsi ils pensent bien.

MADAME GRINCHEUX. L'idée de s'emparer de ce Turc me paraît excellente, parce qu'au château, pour leur cérémonie, ils n'auront rien qui ressemble à cela.

MADAME BRONCHANT. D'ailleurs, on dit que ce Turc a des habits superbes; et la première chose, dans une cérémonie, c'est que l'œil soit satisfait.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Je suis pour les habits; il n'y a que cela d'imposant. On a beau dire que l'habit ne fait pas le moine...

MADAME BRONCHANT. C'est une bêtise. Il n'y a, au contraire, que l'habit qui fasse le moine. J'avais dans mon cabinet de figures de cire un sapeur qui était trop sale pour le laisser comme cela; je lui ai mis une robe de capucin, ça a fait un capucin.

MADEMOISELLE COLUBRY. Nommons Rosalie Bronchant.

MADAME MAYER. Fous êtes maîtresse d'école, et fous proposez de nommer une fille exemplaire, si fous foulez, mais que fous afez téclaré fous-même qui ne safait ni lire ni écrire!

MADEMOISELLE COLUBRY. Madame Mayer est désespérante. Comment! Madame Mayer, vous n'entrerez donc jamais dans l'esprit de la congrégation? Savez-vous seulement à quelles conditions je suis maîtresse d'école? Savez-vous pourquoi, quand il pleut partout des sœurs et des frères ignorantins, vous n'en avez pas dans ce village? C'est parce que je me suis chargée d'en tenir lieu, et qu'on a eu confiance en moi. Certes, quand je verrai dans des élèves plus d'aptitude à croire qu'à apprendre, je me garderai bien d'aller contre un si heureux instinct. La science se propage toujours assez; la foi diminue tous les jours.

PLUSIEURS DAMES. Bien, bien, très-bien !

MADEMOISELLE COLUBRY. Rosalie Bronchant croit tout ce qu'on veut ; par cette seule faculté elle mérite nos suffrages, et je lui donne ma voix.

TOUTES LES DAMES (l'une après l'autre). Et moi aussi.

MADAME MAYER. Afant de foter...

TOUTES LES DAMES. La clôture !

MADAME MAYER. Permettez au moins...

TOUTES LES DAMES. La clôture ! la clôture !

MADAME MAYER (avec humeur). Fous foulez, soi-tisant, recruter des âmes pour le paradis, et fous faites tamner tout le monte.

MADAME DOUCET. La délibération est fermée, ma sœur. La majorité s'est prononcée pour Rosalie Bronchant.

MADAME MAYER. Fous n'afez pas foulu qu'on parlât t'une autre.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Occupons-nous du Turc. Qui est-ce qui ira lui faire la proposition de couronner la rosière ?

MADAME GRINCHEUX. Notre présidente et mademoiselle Colubry.

TOUTES LES DAMES. Approuvé.

MADEMOISELLE COLUBRY. Vous croyez qu'une demoiselle...

MADEMOISELLE PÉCHIN. Allons donc, une demoiselle.

MADEMOISELLE COLUBRY. Mais certainement.

MADAME BRONCHANT. Mesdames, sauf meilleur avis, puisque la cérémonie va avoir lieu tout de suite, je crois qu'il ne serait pas mal d'aller faire un peu de toilette.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Adopté.

MADAME GRINCHEUX. Qu'elle mine vont-ils faire au château quand ils vont apprendre cela ?

MADEMOISELLE PÉCHIN (à madame Doucet). N'oubliez pas, je vous prie, de dire à ce Turc que notre pays est un pays épouvantable.

MADAME DOUCET (avec une légère teinte d'ironie). Atroce, féroce.

MADEMOISELLE PÉCHIN (d'un ton très-sec). Vous plaisantez, madame Doucet ; mais cela ne sied point à une présidente de congrégation ; je suis forcée de vous le dire. Ayez toujours

bien soin de faire savoir à ce Turc qu'en couronnant notre rosière il s'associe à de bonnes sœurs qui rougissent très-sérieusement d'être Françaises.

MADAME DOUCET. Ne vous inquiétez pas, sœur Péchin.

MADEMOISELLE PÉCHIN (bas à madame Bronchant). Notre présidente Doucet fait bien la charmante.

MADAME BRONCHANT (bas). Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

MADEMOISELLE PÉCHIN (bas). Ne pourrait-on pas en dire un mot aux bons Pères ?

MADAME BRONCHANT (bas). Soyez sans inquiétude ; c'est déjà fait. (Haut.) Sortons, mesdames, ne perdons pas de temps. Il faut que nous soyons revenues dans une heure.

MADAME GRINCHEUX. Oui, oui, le plus tôt sera le mieux, car je ne doute pas que la dame aux ancêtres ne fasse aussi ses diligences.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Gagnons-la de vitesse.

(Elles sortent toutes, à l'exception de madame Doucet et de mademoiselle Colubry.)

SCÈNE VI.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY.

MADAME DOUCET. Mademoiselle Colubry, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il me semble que nous aurions besoin de nous épurer.

MADEMOISELLE COLUBRY. Elles crient trop vite contre les classes élevées.

MADAME DOUCET. Ça ne devine rien. Ah ! si la congrégation n'était composée que femmes comme nous deux, nous finirions par attirer tout le monde à nous. Cette France atroce, cette France féroce, à quoi cela ressemble-t-il ? Je ne dis pas que dans une grande assemblée, devant beaucoup de monde, on ne puisse faire de l'effet avec ces mots-là ; mais nous, dans un village, ce qu'il nous faut, c'est de nous rendre populaires aux classes d'en haut comme aux classes d'en bas, et de ne devenir sévères qu'à mesure que nous gagnerons du

terrain. C'est-il donc si difficile de faire pendant quelque temps les saintes femmes, les femmes austères, les femmes patientes, les femmes résignées, de répandre des larmes sur la corruption du siècle, mais avec mesure, sans amertume, sans aigreur?

MADEMOISELLE COLUBRY. Quelques miracles avec cela...

MADAME DOUCET. Il faut être sobre de miracles.

MADEMOISELLE COLUBRY. Vous croyez? On me contait pourtant l'autre jour que, dans une petite ville pas plus grande que la main, ils en avaient déjà presque sept, et qu'ils s'en trouvaient fort bien.

MADAME DOUCET. C'est suivant les localités. Ici, les paysans sont trop goguenards. Les villages sur les grandes routes ne valent rien pour cela; rapportez-vous-en à moi. C'est de l'affabilité et des vertus que nous devons avoir. Le père Capron est tout à fait de mon avis à cet égard. Il m'a montré une carte géographique du diocèse, qu'il a dressée tout exprès pour indiquer les endroits où l'on pouvait se permettre du surnaturel, et ceux plus difficiles où l'on ne devait employer que le bon exemple; nous sommes de ces derniers.

MADEMOISELLE COLUBRY. Que croyez-vous alors qu'il penserait de ce Turc que nous voulons employer?

MADAME DOUCET. Un Turc est dans la nature; c'est une chose toute simple. Nous n'avons encore aucun matériel pour donner de l'éclat à nos cérémonies; l'argent que nous percevons nous est enlevé tout de suite pour une destination que nous ne connaissons même pas, nous sommes bien obligées de faire ressource de ce que nous trouvons sous la main.

MADEMOISELLE COLUBRY. Taisons-nous. Voici le valet de ce Turc, il faut le charger de nous faire parler à son maître.

SCÈNE VII.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY, LOUIS.

MADAME DOUCET. Jeune homme, pourrait-on se flatter que votre maître fût assez obligeant pour accorder audience à

deux dames de la congrégation qui ont une grâce à lui demander?

LOUIS. Deux dames de la congrégration! Ah! Mesdames, entrez tout de suite. Je n'ai pas besoin de le prévenir.

MADEMOISELLE COLUBRY (d'un ton précieux). Si fait, si fait, prévenez-le... Un homme chez lui, souvent... Je suis demoiselle. Notre congrégation d'ailleurs est celle du Scrupule.

LOUIS. J'obéis.

(Il entre dans l'auberge.)

MADAME DOUCET. Je n'aurais pas fait cette difficulté-là. Dès que ce garçon nous offrait d'entrer, je serais entrée. Quand nous quêtons pour notre œuvre, y faisons-nous tant de façons? Nous sommes souvent sur le dos des gens sans qu'ils s'en doutent.

MADEMOISELLE COLUBRY. Mais songez donc, madame, que ce jeune homme est un Turc.

MADAME DOUCET. Les Turcs, les Turcs, c'est une idée qu'on se fait.

LOUIS (revenant). Son Excellence attend ces dames.

(Elles entrent dans l'auberge.)

SCÈNE VIII.

LOUIS, ensuite MADAME BRONCHANT.

LOUIS. Il paraît que monsieur sait d'avance ce qu'elles ont à lui demander : il n'a pas quitté sa fenêtre pendant tout leur sabbat.

MADAME BRONCHANT (tout essoufflée). Monsieur, vous n'auriez pas vu ma fille?

LOUIS. Qu'est-ce que c'est que votre fille?

MADAME BRONCHANT. Rosalie Bronchant, celle que l'on venait de nommer rosière.

LOUIS. Ce n'est pas la petite Martin?

MADAME BRONCHANT. Eh! non; c'est Rosalie Bronchant.

SCÈNE IX.

LOUIS, MADAME BRONCHANT, MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY.

MADAME DOUCET. Ce Turc est parfait.

MADEMOISELLE COLUBRY. D'une réserve, d'une décence...

MADAME BRONCHANT. Madame Doucet, j'ai perdu ma fille.

MADAME DOUCET. Eh! quoi; est-elle morte?

MADAME BRONCHANT. Je n'en sais rien; je ne la retrouve plus.

MADEMOISELLE COLUBRY. Il faut demander, vous informer.

MADAME BRONCHANT. J'ai demandé, je me suis informée.

MADAME DOUCET. Ah! ciel!

MADEMOISELLE COLUBRY. Nous qui l'avions nommée rosière; nous qui comptions sur elle pour faire un coup d'Etat.

(Elles sortent toutes les trois.)

SCÈNE X.

LOUIS, ensuite LE CAPITAINE.

LOUIS. C'est un coup du ciel. Les voilà bien attrapées. La petite Martin, à présent, n'aura plus de concurrente.

LE CAPITAINE. Sont-elles parties?

LOUIS. Oui, monsieur.

LE CAPITAINE. Viens vite m'aider à ouvrir la caisse qui contient les présents de noce de ma belle-sœur future, afin que je puisse me costumer en Turc d'importance. C'est moi qui couronne la rosière.

LOUIS. Mais, monsieur, la rosière est perdue.

SCÈNE XI.

LE CAPITAINE, LOUIS, MADAME MARTIN, un peu après, CALIXTE.

MADAME MARTIN. Monsieur, savez-vous que Rosalie Bronchant ne se retrouve pas?

LE CAPITAINE. Expliquez-moi donc...

CALIXTE (entrant). Ma mère, avez-vous dit à monsieur que Rosalie Bronchant avait été enlevée?

MADAME MARTIN. Enlevée! Par qui?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME MAYER.

MADAME MAYER. Eh pien, matame Martin, foilà tonc Rosalie qui s'est enfuie afec l'arracheur te tents?

MADAME MARTIN. Quoi! ce grand homme brun qui venait ici à toutes les foires. Je croyais que c'était à la mère qu'il en voulait.

MADAME MAYER. Il s'est peut-être trompé; mais il a emmené la fille.

LOUIS. Pourvu qu'il ne la ramène pas.

MADAME MARTIN. Il la ramènerait que ça ne ferait plus rien à présent. Une fille ramenée ne peut plus être rosière, n'est-ce pas donc, monsieur?

LE CAPITAINE. Je ne connais pas les usages de ce pays-ci.

CALIXTE. Si elle n'avait été absente qu'une demi-heure, une heure même pour mettre les choses au pis, ça peut arriver à tout le monde; mais il paraît que c'est dès le matin qu'on l'a vue sur la route de Paris avec ce monsieur, dans une carriole.

LE CAPITAINE. Sa mère aurait dû s'en apercevoir plus tôt.

MADAME MARTIN. Sa mère! sa mère la prêchait bien, mais elle ne s'en occupait pas.

MADAME MAYER. Elles l'ont élefée à tout croire, elle a cru un arracheur te tents.

MADAME MARTIN. Monsieur, rien ne peut plus s'opposer à présent à ce que vous parliez pour ma fille.

CALIXTE. Aux dames de la congrégation? Pourquoi donc leur parler, ma mère? Je suis nommée par les vraies autorités que cela regarde, par monsieur le maire, par monsieur le curé; je ne veux pas gâter leur ouvrage.

MADAME MARTIN. Tu as tort de dire ce que tu dis, d'abord

parce que cela n'est pas honnête pour madame Mayer, qui est de la congrégation.

MADAME MAYER. Ah! ma chère tame, che n'en feux pas à la petite. Che suis te la concrécation, parce que ch'y suis; mais à pressent que che sais ce que c'est, à coup sûr che ne m'y mettrais pas.

MADAME MARTIN (à sa fille). Ce matin tu ne faisais pas tant la fière.

CALIXTE. Ce matin je ne savais pas ce que je sais à présent, qu'on jetterait les yeux sur moi d'un autre côté.

LE CAPITAINE (à madame Martin). Je n'aurais qu'à lui faire tort auprès de ses vrais protecteurs.

MADAME MARTIN. Pas du tout, monsieur. Ni monsieur le maire ni madame de Janville ne trouveront cela mauvais, j'en ai la certitude. Ce sont des gens sages, qui vous sauront gré au contraire de tout ce qui jettera du ridicule sur les folles qui tourmentent ce village. J'ai leur mot là-dessus.

LE CAPITAINE. Eh bien, suis-moi, Louis.

(Il sort avec Louis.)

SCÈNE XIII.

MADAME MARTIN, CALIXTE, MADAME MAYER.

MADAME MARTIN. Qu'est-ce que tu risques? Elles ne peuvent pas te refuser. Qui nommeraient-elles? Tu es la seule fille dans le village qui ait les qualités et la toilette nécessaires pour faire une rosière comme il faut.

MADAME MAYER. Ne croyez pas cela. N'afons-nous pas la matemoisselle Colupry et la matemoisselle Péchin qui se mettent sur les rangs à cette heure?

CALIXTE. Vous badinez.

MADAME MAYER. Non fraiment. Les foilà qui fiennent; tenez-vous un peu terrière fotre porte, fous allez les entendre.

(Madame Martin et Calixte rentrent.)

SCÈNE XIV.

MADAME DOUCET, MADEMOISELLE COLUBRY, MADEMOISELLE PÉCHIN, MADAME GRINCHEUX, MADAME MAYER; LES QUATRE AUTRES DAMES.

MADEMOISELLE COLUBRY. S'il ne fallait que figurer une rosière? je suis demoiselle.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Mais je crois bien l'être aussi.

MADEMOISELLE COLUBRY. A la bonne heure, mademoiselle Péchin; mais vous avez demeuré si longtemps dans la capitale.

MADEMOISELLE PÉCHIN (élevant la voix). Certainement j'ai demeuré dans la capitale; ma famille y est assez avantageusement connue pour que je puisse m'en vanter. Ma sœur, quoique marchande de modes, n'a jamais fait un chiffon qui ait encouru la censure; et mon frère, le confiseur, est le premier qui ait inventé les chapelets de chocolat, les bénitiers en sucre candi, et les bonnes vierges en pâte de guimauve. Montrez donc des titres pareils.

MADAME DOUCET. Mes chères sœurs, nous oublions à chaque instant que nous ne devons pas avoir de vanité. Nous voilà déjà aux titres de famille.

MADAME MAYER. Ce que che serais curieuse de foir, ce serait une rosière de quarante ans.

MADAME DOUCET. Sœur Mayer, vous êtes à côté de la question dans ce moment-ci, comme vous y êtes toujours. Est-ce donc à nous à proscrire l'âge, nous qui sommes comme le sanctuaire de tout ce que le temps a consacré? N'est-ce pas à la congrégation qu'est confiée la garde du vieil honneur, des vieilles idées, des vieux usages, des vieilles traditions? Plus notre choix s'éloignera des conditions que réclame un monde frivole, plus il sera conforme au but de notre institution.

MADAME MAYER. Nous ne poufons pas non plus prétentre à tout. Nous sommes déchà des vases d'amour, comme dit le fénérable père Capron, des colonnes inébranlaples, des sentinelles avancées, des citatelles... Il me semble que, quand on a tous ces afantaches-là, on peut pien se passer t'être rossière.

MADEMOISELLE PÉCHIN. De quoi vous mêlez-vous, madame Mayer? Ce n'est pas vous qu'on pense à nommer rosière.

MADAME MAYER. Et pourquoi tonc n'y penserais-che pas, moi? T'une temoisselle comme fous à une feufe comme moi, il n'y a pas tant te tifférence.

MADAME GRINCHEUX. En effet, et je me présente aussi, moi.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTES, LE CAPITAINE, magnifiquement habillé à la turque.

MADAME DOUCET. Seigneur turc, venez à notre secours, car nous ne pouvons plus nous entendre. Prenez mon siége. Présidez-nous.

LE CAPITAINE (après avoir fait trois salutations à la manière des Turcs, va s'asseoir à la place de madame Doucet). Allah! Allah! mes chères sœurs. Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

TOUTES LES DAMES. Mahomet!

LE CAPITAINE (sans se déconcerter). La congrégation doit dominer la terre. (Les dames s'asseient tout doucement.) Les trônes s'humilieront devant elle.

MADEMOISELLE PÉCHIN (bas à madame Grincheux). Pourquoi a-t-il parlé de la tragédie de *Mahomet?*

MADAME GRINCHEUX (bas à mademoiselle Péchin). Il faut bien lui passer quelque chose.

MADAME DOUCET. Seigneur turc, nous pouvons nous confier à vous comme à un frère. La rosière que nous avions nommée est disparue.

LE CAPITAINE (levant les yeux au ciel). Allah! Allah!

MADAME DOUCET. Pour nous sortir d'embarras, ces deux demoiselles offrent de prendre sa place; et comme si le choix entre elles deux n'était déjà pas assez embarrassant, voilà des veuves qui se mettent aussi sur les rangs.

LE CAPITAINE. Sont-ce des vertus ou des agréments que vous voulez couronner? Si ce sont des agréments, toutes ces

dames m'en paraissent également pourvues; si ce sont des vertus, je donnerais la préférence aux veuves, car la vertu d'une femme qui a fait le bonheur d'un époux, est incontestablement la vertu la plus rare...

MADAME DOUCET. Seigneur turc, la congrégation n'est pas assez véritablement triomphante pour se permettre de déclarer rosières des personnes qui... Enfin, à tort ou à raison, on aime à croire qu'une rosière a conservé...

LE CAPITAINE. Il ne faut pas venir nous parler de cela à nous autres Turcs, qui croyons que notre prophète a fait passer la lune dans sa manche.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Tirons au doigt mouillé.

MADAME GRINCHEUX. Ou bien à la courte paille.

MADAME DOUCET. Mes bonnes sœurs, la congrégation et la courte paille, quelle incohérence!

LE CAPITAINE (très-gravement). La courte paille est un fragment du fatalisme; le fatalisme fait partie du dogme musulman; les musulmans sont alliés à la congrégation, vous voyez bien que de la courte paille à la congrégation il n'y a pas une si grande distance qu'on pourrait le croire.

MADAME DOUCET. Je voudrais au moins avoir le temps de consulter quelques-uns de nos bons Pères.

LE CAPITAINE. Quels conseils pourriez-vous en obtenir que je ne puisse vous donner? Eh quoi! vous avez un Turc au milieu de vous, et vous parlez de recourir à vos bons Pères! N'avons-nous pas la même haine qu'ils ont contre la civilisation et les lumières? Ne sont-ils pas autant que nous des ennemis acharnés contre les défenseurs de la croix dans l'Orient? Si nous différons sur quelques détails, c'est bien peu de chose, je vous assure. Nous sommes prêts à nous faire bons Pères demain, comme ils sont prêts à se faire Turcs, si les uns ou les autres nous trouvons quelque intérêt à un changement de nom.

MADAME MAYER. Pour cela, c'est pien sûr.

MADAME DOUCET. Honorable sœur, taisez-vous donc.

MADAME GRINCHEUX. Si nous parlons toujours, nous ne pourrons pas réfléchir.

LE CAPITAINE. A quoi bon réfléchir? La congrégation n'est-elle plus infaillible?

PLUSIEURS DAMES. Si fait, si fait.

LE CAPITAINE. Eh bien, nommez une rosière à l'aventure. Votre choix sera toujours bon. Quand on est infaillible, tout ce qu'on fait est bien fait. Ça n'a été inventé que pour cela.

MADAME DOUCET. J'aurais mieux aimé qu'on eût inventé une manière de contenter tout le monde.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Quels sont les usages de votre pays, seigneur turc?

LE CAPITAINE. Nos usages sur ces sortes de matières sont encore un peu barbares, à ne rien vous cacher.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Qu'importe! si nous voulons bien nous y soumettre.

LE CAPITAINE. D'abord, ce n'est pas une rose, c'est un mouchoir que nous donnons.

MADEMOISELLE PÉCHIN. J'aimerais mieux cela.

LE CAPITAINE. Et pour comble de ridicule, c'est presque toujours la jeunesse et la beauté qui déterminent notre choix. Tenez, voulez-vous savoir comment nous nous y prenons; tournez-vous toutes avec moi du côté de l'Orient. (Toutes les dames se lèvent et se tournent comme le capitaine.) Appuyez le revers de votre main sur chacune de vos tempes, comme vous voyez que je fais; inclinez un peu votre tête, et répétez trois fois avec moi : Allah! Allah! Allah!

TOUTES LES DAMES. Allah! Allah! Allah!

(On voit sortir de l'auberge deux cuisiniers en veste et en tablier, ayant leur couteau appuyé sur l'épaule; ils sont suivis par deux servantes dont l'une porte un tabouret de pied, et l'autre une couronne de roses blanches sur un plat d'argent. Ensuite paraît l'adjoint du maire. La marche est fermée par Calixte et madame Martin, toutes les deux en habits de fêtes.)

SCÈNE XVI.

LE CAPITAINE, MADAME DOUCET, MADAME MAYER, MADEMOISELLE PÉCHIN, MADAME GRINCHEUX, MADEMOISELLE COLUBRY, LES QUATRE AUTRES DAMES DE LA CONGRÉGATION; MADAME MARTIN, CALIXTE, L'ADJOINT DU MAIRE, LES DEUX CUISINIERS ET LES DEUX SERVANTES.

MADAME DOUCET. Pour le coup, seigneur turc, ceci est trop fort.

LE CAPITAINE. En quoi donc trop fort? En Turquie, cela nous paraîtrait tout simple. C'était une rosière que vous vouliez, la voilà.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Vous vous entendiez avec elle.

LE CAPITAINE. Vous vous vantez de ne plus être Françaises, mes aimables dames, et, permettez-moi de vous le dire, vous l'êtes encore jusqu'au bout des ongles. Parce que le procédé que je viens d'employer n'est pas absolument dans vos usages, vous voulez que ce soit une jonglerie. Si vous m'eussiez demandé de la pluie ou du soleil, je vous l'aurais fait obtenir de même; il y a cent manières d'obtenir toutes ces choses-là.

MADAME GRINCHEUX. Savez-vous au moins que cette rosière est la rosière de nos ennemis?

LE CAPITAINE. Nommez-la, elle sera la vôtre. (A Calixte.) Avez-vous déjà été couronnée, ma belle enfant?

CALIXTE. Jamais, seigneur turc.

LE CAPITAINE. Vous voyez bien qu'elle est encore en disponibilité. (Aux deux cuisiniers qui se sont mis en faction au fond du théâtre). Laissez approcher tous ceux qui désirent être témoins de la cérémonie.

MADEMOISELLE COLUBRY. Il faut d'abord rédiger une espèce de procès-verbal.

L'ADJOINT. Il est rédigé, mademoiselle.

MADAME GRINCHEUX. Comment! d'avance!

LE CAPITAINE. Tout cela va de suite. Dès qu'il vous venait une rosière, il devait vous venir un procès-verbal. Commençons par faire le tour de cette place, en marchant deux à

deux avec le recueillement obligé en pareille circonstance. En marche.

MADEMOISELLE PÉCHIN. En marche! On est drôle en Turquie. En marche! Nous ne marcherons certainement pas avant d'avoir entendu la lecture du procès-verbal.

LE CAPITAINE (à l'adjoint). Monsieur l'adjoint de maire, voulez-vous avoir la bonté de contenter le désir de ces dames?

L'ADJOINT. Très-volontiers. (Il lit.) « Cejourd'hui, etc., » par le choix de monsieur le maire et de monsieur le » curé... »

MADEMOISELLE PÉCHIN. Et la congrégation?

L'ADJOINT (continuant). « Et de l'approbation de toutes les » personnes éminentes de cette commune... »

MADEMOISELLE PÉCHIN. Mais la congrégation?

L'ADJOINT. Les personnes éminentes, ce sera la congrégation, si vous voulez.

MADAME DOUCET. Nous protestons contre cette nomination, si nous ne sommes pas autrement désignées.

L'ADJOINT. Qu'à cela ne tienne, on fera mention de vous par un renvoi. (Reprenant sa lecture.) « Calixte Martin est » nommée rosière. »

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS. Seigneur, la voiture de Votre Excellence est prête.

LE CAPITAINE. Vous le voyez, respectables dames, je n'ai que peu d'instants à vous consacrer. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas que je couronne votre rosière?

(Toutes les dames se taisent.)

MADAME MAYER. Qui ne tit mot, consent. Couronnez, seigneur turc, couronnez la petite Martin.

LE CAPITAINE (à Calixte). Approchez, ma belle enfant.

(Calixte se met à genoux devant lui sur le petit tabouret apporté par une des servantes.)

CALIXTE (bas au capitaine). Avons-nous bien fait ce que vous nous aviez recommandé?

LE CAPITAINE (bas). Parfaitement.

CALIXTE (bas). Elles enragent.

LE CAPITAINE. Taisez-vous.

CALIXTE. Oui, monsieur.

LE CAPITAINE (prenant la couronne qu'une servante lui présente sur un plat d'argent). Jeune fille, je pourrais vous faire beaucoup de phrases à propos de couronne; je pourrais vous répéter ce qu'on a dit des milliers de fois, que ce n'est rien que de l'obtenir, si l'on ne se rend digne de la conserver; mais cela ne vous ferait assurément pas plus d'effet qu'à toutes les têtes qui ont été couronnées avant la vôtre, et je ne veux pas perdre mon temps en paroles inutiles. Monsieur le maire vous dira le reste.

MADAME DOUCET. Sortons, mes sœurs.

MADEMOISELLE PÉCHIN. Oui, oui, allons-nous-en; c'est un tour qu'on nous a joué. Tenez, regardez venir nos ennemis suivis de tout le village, et riant de la confiance que nous avons accordée à un inconnu. A coup sûr, cet homme n'est pas un Turc.

LE CAPITAINE. Ce n'est qu'un capitaine français, trop galant pour s'être refusé aux sollicitations des aimables dames que la congrégation lui avait députées. Eh bien! vous me fuyez?

TOUTES (à l'exception de madame Mayer). C'est une abomination.

(Elles s'en vont.)

SCÈNE XVIII.

LE CAPITAINE, MADAME MARTIN, CALIXTE, MADAME MAYER, L'ADJOINT et LOUIS.

L'ADJOINT. Je puis ouvrir les portes de la mairie maintenant. Entrons.

LE CAPITAINE (à Calixte). Adieu, ma belle enfant. Recevez la couronne que vous méritez des mains de ceux qui ont droit de vous la donner, et acceptez de moi cette bague comme un souvenir de l'intérêt que vos vertus m'ont inspiré.

CALIXTE. Le puis-je, ma mère?

MADAME MARTIN. Sans doute, puisque c'est à cause de tes vertus.

MADAME MAYER. Tans mon pays t'Allemagne, chamais une fille ne refuse rien te ce qu'on lui tonne pour sa fertu.

MADAME MARTIN. Vous allez partir tout de suite, monsieur?

LE CAPITAINE. Ma voiture est prête, et vous avez pu juger de mon impatience. D'ailleurs, je craindrais de prolonger, avec des gens, une folie qui n'était tolérable qu'avec de véritables folles.

LOUIS (à l'adjoint). Regardez donc, monsieur, comme elles courent.

L'ADJOINT. On pourrait dire d'elles comme de tant d'autres :

QUE SERT-IL DE COURIR, QUAND ON N'EST PAS DANS LE DROIT CHEMIN?

LE PÈRE STÉPHANO.

C'EST UN VIEUX CONTE QUE L'ON A RECHAUFFÉ.

L'Illustration, t. 1.

L'ADJUDICATION

OU

UN FOU AVISE BIEN UN SAGE.

PERSONNAGES :

M. LE COMTE DE LA POTERNE.
MADAME LA COMTESSE DE LA POTERNE, sa femme.
M. VIRLY, cousin de la comtesse.
MADAME DE VALZAN.
M. TRICARD, avocat.
M. TURPIN, attaché au préfet.
LE PÈRE STÉPHANO.
M. MOTET, avoué.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans une ville de province.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. VIRLY, M. MOTET.

M. MOTET. Ainsi, monsieur, vous persistez toujours à porter votre enchère jusqu'à cinquante mille francs?

M. VIRLY. Tout le monde me répète que cette maison les vaut.

M. MOTET. Il est sûr que c'est une des plus belles de la ville.

M. VIRLY. Vous qui êtes avoué dans ce pays, vous devez connaître la valeur des biens; ne trouvez-vous pas je paie un peu la convenance?

M. MOTET. Monsieur, c'est selon. Vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez las de Paris; que vous aimiez notre province; que, lors des différents séjours que vous aviez faits dans cette ville pour voir madame la comtesse de

La Poterne, votre cousine, vous vous étiez toujours plu parmi nous. Cette maison est vaste; elle est entre cour et jardin; elle a une belle entrée principale sur la rue des Pêcheurs, et une petite porte de derrière donnant sur la campagne : tout cela a son prix; et, pour quelqu'un de riche comme vous, il est certain que vous ne pouviez pas trouver mieux.

M. VIRLY. Je suis toujours fâché, avant l'adjudication, de ne pas avoir vu monsieur Tricard, que l'on m'avait tant recommandé à Paris. Il paraît que c'est un de vos avocats les plus entendus, et ses avis m'auraient bien tranquillisé.

M. MOTET. Je ne dénie pas le mérite de monsieur Tricard; mais qu'aurait-il pu vous dire de plus que toutes les personnes que vous avez déjà consultées, et surtout que madame la comtesse de La Poterne, qui est une dame si respectable.

M. VIRLY. Vous savez comme moi que madame de La Poterne est assez vive dans ses désirs. Elle a eu l'obligeance de m'assurer que serait un grand bonheur pour elle de me voir fixé ici. J'en suis très-reconnaissant; mais je ne voudrais pourtant pas...

M. MOTET. Vous avez bien raison, monsieur; il ne faut payer les choses que ce qu'elles valent.

M. VIRLY. Ai-je beaucoup de compétiteurs?

M. MOTET. Je ne vous cacherai pas que le bruit de votre enchère en a déjà rebuté quelques-uns; et, sans un monsieur Stéphano, qui paraît ne pas vouloir lâcher prise facilement...

SCÈNE II.

M. VIRLY, M. MOTET, MADAME DE LA POTERNE.

MADAME DE LA POTERNE. Eh! bonjour, cher cousin; bonjour, monsieur Motet. C'est aujourd'hui l'adjudication. D'ici à deux ou trois heures, nous connaîtrons notre sort. Monsieur Motet, sachez bien que je ne veux pas que cette maison nous échappe. Entendez-vous?

M. VIRLY (à M. Mottet). Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Stéphano?

MADAME DE LA POTERNE. Vous parliez du père Stéphano?

Ah! c'est un homme dont je fais le plus grand cas, un digne homme, un saint homme, et tout à fait amusant. Il y a dix-huit mois que nous avons le bonheur de le posséder, et il n'y a qu'une voix sur son compte.

M. VIRLY. Il n'est pas du pays?

MADAME DE LA POTERNE. Réfléchissez donc à son nom. Stéphano! Est-ce que c'est un nom français? Il avait commencé par être Italien; mais à présent on le croit Espagnol.

M. VIRLY. A-t-il de la fortune?

MADAME DE LA POTERNE. Comme il est autorisé à faire de très-grandes quêtes, on se doute bien qu'il a quelque mission secrète; ce qui lui fait beaucoup d'honneur. Vous en serez content.

M. VIRLY. Surtout s'il achète ma maison.

MADAME DE LA POTERNE. Est-ce qu'il veut acheter votre maison? Ah! mais il ne faut pas le laisser faire. Monsieur Motet, vous enchérirez sur lui jusqu'à ce qu'il y renonce.

M. MOTET. Cela pourrait nous mener loin, madame.

MADAME DE LA POTERNE. Ne craignez rien. Je ferai votre paix avec lui, dans le cas où il vous en voudrait. (A M. Virly.) Vous ne savez pas, mon cousin, que monsieur Motet, tout jeune qu'il est, a des opinions excellentes; c'est déjà un petit fanatique. N'est-ce pas, monsieur Motet?

M. MOTET. Madame...

MADAME DE LA POTERNE. Oh! ne soyez pas embarrassé; mon cousin est des nôtres.

M. VIRLY (bas à M. Motet). Monsieur, songez toujours que je ne veux pas outre-passer le prix dont nous sommes convenus ensemble.

M. MOTET. Cela suffit, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. VIRLY, MADAME DE LA POTERNE.

MADAME DE LA POTERNE. Vous faites preuve d'un bien grand bon sens en quittant votre vilain Paris; c'est une ville que j'ai en horreur.

M. VIRLY. J'ai toujours eu du goût pour la vie de province. J'ai quarante ans, une fortune assez belle ; je n'ai pas d'ambition ; ce que je recherche, c'est de la bienveillance autour de moi, de la paix, de la tranquillité.

MADAME DE LA POTERNE. Dans cet affreux Paris, il semble que l'on soit toujours en révolution. Nous n'y avons pas été de fois, monsieur de La Poterne et moi, que nous ne nous y soyons déplu à mourir. On y est si grossier ; personne ne vous salue. Des gens de la plus basse classe passent auprès de vous, vous coudoient, sans croire qu'ils vous doivent seulement la moindre excuse. C'est une confusion, c'est un chaos abominables. Aussi, comme nous étions contents de revenir chez nous !

M. VIRLY. Je conçois cela.

MADAME DE LA POTERNE. Quand on est madame de La Poterne, qu'on est accoutumée à être la première d'une ville comme celle-ci, qui n'est pas une ville du premier ordre si vous voulez, mais qui ne laisse pas cependant que d'être une très-jolie ville, on ne peut pas se faire à n'être qu'un point imperceptible dans votre insolente capitale.

M. VIRLY. C'est le pays de l'égalité.

MADAME DE LA POTERNE. Mais point ; car on voit tous les jours dans les gazettes des gens qui n'ont que du talent, et qui sont loués comme si c'étaient des princes. Si vous appelez cela de l'égalité, elle est d'une singulière espèce. On vous dit que dans telle réunion on remarquait, on distinguait... Vous croyez que c'est tout au moins un duc et pair, un grand seigneur... Non ; c'est un peintre ou un avocat célèbre. Jamais vous ne verrez rien de pareil dans notre journal du département ; le préfet ne le souffrirait pas, ni nous non plus.

M. VIRLY. En province, on met en général plus d'importance aux choses de vanité.

MADAME DE LA POTERNE. Comment ! la vanité. Ce n'est point de la vanité ; c'est le sentiment des convenances.

SCÈNE IV.

MONSIEUR VIRLY, MONSIEUR et MADAME DE LA POTERNE.

M. DE LA POTERNE. Savez-vous que toute la société s'intéresse à cette adjudication à cause de vous, monsieur de Virly ?

M. VIRLY. Dites donc monsieur Virly. Je ne suis pas monsieur de Virly.

MADAME DE LA POTERNE. Quel enfantillage! Mon mari a raison. Vous êtes mon cousin ; vous êtes riche; vous allez vous établir dans la plus belle maison de la ville ; vous êtes monsieur de Virly.

M. DE LA POTERNE. Pour porter un nom tout court, autant n'en pas porter du tout. (Il rit.) C'est une plaisanterie que je vous fais, au moins. Quoique militaire de l'ancien régime, je n'ai pas de préjugés, moi... que des préjugés raisonnables ; cela va sans dire.

M. VIRLY. J'ignorais que vous eussiez servi.

M. DE LA POTERNE. Six ans, dans les garnisons de Lille, Metz, Tours et Nancy. J'ai quitté en quatre-vingt-neuf, lorsque j'ai vu que les affaires s'embrouillaient, parce que moi, voyez-vous, j'aime les choses claires. C'est ce qui m'a fait refuser de prendre part à la guerre de l'Indépendance, où tous mes camarades couraient comme des fous. Je prévoyais, dès ce temps-là, que ce qu'on appelle maintenant les États-Unis ne servirait qu'à faire rétrograder la civilisation. Je ne me suis pas trompé de beaucoup.

M. VIRLY. Et vous avez émigré sans doute ?

MADAME DE LA POTERNE. Est-ce que monsieur le comte de La Poterne serait complet sans cela? Il a donné pendant longtemps des leçons de danse à Fribourg en Brisgaw.

M. DE LA POTERNE. Ah ! c'est qu'il n'y avait pas à badiner. Il fallait trouver des ressources en soi-même, ou ma foi !...

MADAME DE LA POTERNE. Bien heureux ceux, comme vous, dont l'éducation avait été soignée.

M. DE LA POTERNE. Bast ! la nécessité est un grand maître ;

car lorsque les Français se sont emparés du Brisgaw, je suis venu en Suisse, où, en très-peu de temps, j'ai appris à faire des cartons à chapeaux.

MADAME DE LA POTERNE. C'est un roman que sa vie.

M. DE LA POTERNE. Ce qu'il y a eu de bon, c'est que je n'ai jamais perdu courage, Dieu merci ! (En se frottant les mains.) De la Suisse d'où nous fûmes encore renvoyés, je passai à Hambourg. Là, je me mis à vendre des tabatières.

(Il rit.)

MADAME DE LA POTERNE. Cette résignation ne vous paraît-elle pas admirable ?

M. DE LA POTERNE. Ensuite, je trouvai à m'associer avec le baron de Château-Noir pour tenir, à Altona, un petit café que nous gardâmes jusqu'à notre retour en France.

MADAME DE LA POTERNE. Un La Poterne cafetier ! singulier temps ! Et il y a des gens qui écoutent cela comme autre chose ; qui n'y voient rien de surprenant ! Les Français sont bien légers !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE (remettant une lettre à madame de La Poterne). Madame, c'est de la part de madame la baronne de Valzan.

MADAME DE LA POTERNE. Voyons. (Elle lit bas.) Elle me demande si je compte rester chez moi ce matin, parce qu'elle est dans l'intention de venir me voir. Comment donc ! certainement je resterai chez moi. (Au domestique.) Dites que très-certainement je resterai chez moi. (Le domestique va pour sortir.) Non, non ; faites attendre ; je vais écrire un mot. (Le domestique s'en va.) Ce sera mieux. Vous permettez, mon cousin ? Au surplus, je vous laisse en bonne compagnie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. VIRLY, M. DE LA POTERNE.

M. DE LA POTERNE. Vous devez connaître madame la baronne de Valzan. C'est encore une recrue qui nous est venue de la capitale. Vous trouverez notre société beaucoup améliorée ; nous avons à présent des cercles charmants.

M. VIRLY. Vos assemblées, comme je les ai vues à mon dernier voyage, étaient déjà fort agréables.

M. DE LA POTERNE. Oh ! bien oui, ce n'est plus cela du tout. Madame de La Poterne et madame de Valzan y ont mis bon ordre. Nous ne nous voyons plus exactement qu'entre nous ; de cette façon-là nous sommes tous d'accord. J'entends par nous, la première société, je veux dire la noblesse.

M. VIRLY. Et quand vous dites la noblesse ?...

M. DE LA POTERNE. C'est tout ce qui a un nom ou une voiture ; car il faut bien faire des concessions. Mais plus de négociants, plus d'avocats, plus de banquiers. Madame de La Poterne ne veut pas en entendre parler. Au fait, ces gens-là n'ont ni notre ton ni nos manières ; nous les gênions ; ils nous gênaient ; il vaut mieux que chacun reste à sa place... Vous avez l'air de rêver.

M. VIRLY. Je vous avouerai que ce que vous me dites me fait réfléchir. Malgré toute l'estime que je porte aux gens qui ont un nom ou une voiture, il me semble que vous pourriez être moins rigoureux dans vos exclusions.

M. DE LA POTERNE. Moi, je suis gentilhomme ; la révolution est venue de la confusion des classes ; j'ai assez souffert ; je ne veux pas recommencer. Je vois le préfet, quoiqu'il ne soit baron que de la façon de l'usurpateur, je vois le receveur général, qui n'est rien du tout ; je chasse avec le général commandant le département, simple officier de fortune ; on ne peut donc pas dire que je suis ridicule. Mais étant resté pur au milieu de la confusion générale, n'ayant jamais accepté de fonctions sous aucun gouvernement, je dis que je suis

absolument maître de ne faire que les concessions que je veux bien faire.

M. VIRLY. Allons, allons; je vous ai connu plus accommodant.

M. DE LA POTERNE. Jamais moi; madame de La Poterne peut-être. Il est sûr que pendant assez longtemps elle s'est emparée de tous les petits procureurs du roi, de tous les jeunes fonctionnaires publics qu'on nous envoyait. Elle prenait le soin de leur compléter une éducation monarchique que, vu leur âge, ils n'avaient reçu que bien imparfaitement; je ne sais même pas si elle ne continue pas encore; mais c'est le matin; je ne vois pas cela; je suis censé l'ignorer.

M. VIRLY (avec gaîté). Ah! ma cousine fait des éducations.

M. DE LA POTERNE. Presque toutes nos dames en font. Je n'approuve ni ne désapprouve cette espèce de zèle; il peut être utile; d'ailleurs madame de Valzan assure que cela se fait ainsi à Paris. Mais la familiarité ne va pas plus loin; et aucun de ces jeunes gens ne met le pied dans nos salons que lorsque ces dames en sont tout à fait contentes.

M. VIRLY (toujours gaîment). A la bonne heure; voilà qui ressemble à quelque chose. Vous aviez commencé à m'effrayer.

M. DE LA POTERNE. On ne peut pas éloigner des jeunes gens qui ne demandent pas mieux que de servir notre cause, comme dit madame de La Poterne. Non-seulement il faut les encourager, mais il faut encore les maintenir. Madame de Valzan maintient presque toujours les colonels; elle est pour le militaire, ainsi que d'autres dames; ma femme est pour le civil. Quoique le préfet soit sûr, comme il est jeune encore, il a sa surveillante aussi. Tout a été calculé.

M. VIRLY. On ne peut pas mieux.

M. DE LA POTERNE. C'est pourtant madame de La Poterne qui a été la première à inventer cette tactique de précaution. Je suis beaucoup plus âgé qu'elle, eh bien! j'avoue qu'une pareille idée ne me serait jamais venue. C'est une très-grande sujétion. Mais les femmes ont un courage!

SCÈNE VII.

M. VIRLY, M. DE LA POTERNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur Tricard, l'avocat, demande s'il peut parler à monsieur de Virly.

M. DE LA POTERNE (d'un ton d'humeur). Faites attendre. (Le domestique sort.) C'est sans doute pour votre maison?

M. VIRLY. Je lui ai écrit ce matin.

M. DE LA POTERNE. Vous lui avez écrit! Vous le connaissez donc? M. de Virly, vous êtes parfaitement libre de recevoir ici qui bon vous semble; mais je dois vous prévenir que personne ne voit monsieur Tricard. Quand je dis personne, vous entendez bien? C'est un de nos plus déterminés libéraux.

M. VIRLY. Dans la capitale, nos avocats nous ont fort aguerris.

M. DE LA POTERNE. J'ai cru devoir vous mettre sur vos gardes. Il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire.

M. VIRLY. Aussi vous suis-je fort obligé.

M. DE LA POTERNE. Nous qui avons constamment repoussé les principes démagogiques, nous qui les avons combattus de tout notre pouvoir, un libéral nous ferait fuir à cent lieues.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. VIRLY, M. TRICARD.

M. VIRLY (à Monsieur Tricard qu'il amène sur le théâtre). Monsieur, je vous fais mille excuses.

M. TRICARD. Pourquoi donc, monsieur? Vous ne m'en devez aucune. Peut-être étiez-vous avec madame de La Poterne quand je me suis fait annoncer?

M. VIRLY. J'étais avec son mari.

M. TRICARD (riant). C'est la même chose. Je ne vous le demande pas, mais je suis sûr qu'en entendant proclamer mon nom chez lui, il aura eu besoin de quelque temps pour

se remettre. Je connais si bien le personnel de notre pauvre ville.

M. VIRLY. Je vous avoue que je la trouve bien changée, depuis quatre ans que je n'y suis venu.

M. TRICARD. On s'entremêlait un peu plus alors. Mais, diable! aujourd'hui chaque fleuve est rentré dans son lit. Un avocat qui parle tant bien que mal, un négociant qui a de l'intelligence, un banquier qui sait calculer, ne sont plus gens à frayer avec les hautes notabilités du pays.

M. VIRLY. Quelles sont donc ces hautes notabilités?

M. TRICARD. Ce sont des cerveaux malades à qui on a dit que la restauration n'était que le triomphe des vanités; ils avaient intérêt à le croire; ils l'ont cru; c'est fort innocent. Le mal est de vouloir que les autres partagent leur folie.

M. VIRLY. Il me semble que cela doit rendre votre ville fort maussade; et vous me faites trembler, moi qui pense à m'y établir.

M. TRICARD. Monsieur, je serais désolé de vous en ôter l'envie; ce n'est pas là mon but, assurément. Les lettres que j'ai reçues de nos amis communs m'ont trop bien appris la bonne acquisition que nous allions faire. Si j'ai commencé par vous parler avec tant de franchise, c'est d'abord par habitude, mais surtout parce que je vous regarde déjà comme une ancienne connaissance.

M. VIRLY (lui prenant la main). Vous ne pouviez rien me dire qui me touchât davantage.

M. TRICARD. Je ne mens jamais qu'à la justice; sans cela, je trahirais mes clients; ce ne serait pas bien. Mais une fois sorti du tribunal, quand je suis avec des personnes qui me conviennent, je ne trouve plus rien qui vaille la peine d'être caché.

M. VIRLY. Vous savez les raisons qui m'ont engagé à quitter Paris? Je n'y ai plus de parents; j'y étais isolé. A moins de soins infinis, on ne peut pas s'y faire de société. J'ai pensé qu'en province, avec un grand désir de plaire à tout le monde, il me serait plus facile de jouir d'une sorte de considération.

M. TRICARD. Une sorte de considération est bien dit; car nous en avons ici de plusieurs sortes. Pour jouir de la pre-

mière, de la plus belle, de celle qui ne souffre aucune contestation, il faut de toute nécessité avoir une voiture à quatre roues.

M. VIRLY. Je sais cela, et c'est déjà une condition que je puis remplir.

M. TRICARD. Ensuite aller chez le préfet et chez l'évêque, et recevoir le général commandant le département, qui ne viendrait pas chez vous si vous n'alliez pas chez les deux autres. Ce sont des préliminaires indispensables.

M. VIRLY. Je comprends.

M. TRICARD. Après cela, viennent les détails qui ne manquent pas d'avoir aussi leur importance. Pour peu que vos dîners ne soient pas aussi bons que ceux du receveur général, ou que votre salon n'ait pas le même nombre de bougies que le sien, vous courez risque de faire naître des réflexions qui ne seraient pas à votre avantage. Nous avons, sans qu'il y paraisse, de très-fins observateurs en fait de dîners et de bougies; méfiez-vous-en.

M. VIRLY. Est-ce là tout?

M. TRICARD. Le reste n'est plus rien. En parlant peu, en n'écoutant pas ce qu'on dira autour de vous de peur de perdre votre sérieux, si vous avez l'extrême politesse de prendre chacun pour ce qu'il se donne, de croire que ceux qui font de la dévotion n'ont jamais fait autre chose de leur vie, que nos administrateurs et nos gens en place étaient dévoués au gouvernement actuel, dans le temps même qu'ils servaient sous un autre, vous vous ferez adorer. Parce que je suppose que vous êtes résigné à reconnaître que tous nos hobereaux descendent au moins de Charlemagne, et qu'ils vous font un insigne honneur en vous admettant auprès d'eux.

M. VIRLY. Monsieur Tricard, assurément, vous commencez votre tableau par les ombres.

M. TRICARD. Je commence par le commencement.

M. VIRLY. Mais vous, comment vivez-vous?

M. TRICARD. Oh! c'est une autre affaire. Je me suis fait jeune; et laissant de côté toutes ces vieilleries de l'ancien régime et de l'empire, je ne vois que des personnes raisonnables, des jeunes gens, des jeunes femmes qui, n'ayant pas

de réputation à se refaire, parlent tout simplement comme ils pensent. C'est du siècle; ils ont de l'indépendance; aussi n'admirent-ils pas grand'chose, il faut l'avouer; mais ils n'ont aucun sentiment d'envie. Ils pardonnent très-volontiers aux gens d'un autre âge de persévérer dans des ridicules surannés; ils ne s'effarouchent pas de prétentions qui vont finir; ils ont pour eux le bénéfice du temps; ils le savent; ils attendent.

M. VIRLY. C'est un grand bonheur pour vous d'avoir pu redevenir jeune à volonté.

M. TRICARD. Il n'y a plus que cela, et vous finirez par suivre mon exemple. Il est impossible à un homme de bon sens de pouvoir s'entendre avec tous ces pantins blanchis dans les intrigues de toutes les époques, et dont le jargon est toujours celui d'un bal masqué. Nos jeunes femmes sont gaies; elles sont instruites, et elles ne prêchent pas, ce qui est un grand point. Nos vieilles sont insupportables sous ce rapport-là; elles ont toutes la fureur de faire des sermons.

M. VIRLY. Et des éducations.

M. TRICARD. Quel est le traître qui vous a si bien instruit?

M. VIRLY. Monsieur de La Poterne lui-même.

M. TRICARD. C'est excellent. Et comment vous entendez-vous avec lui, et surtout avec la comtesse?

M. VIRLY. A merveille. Ce sont de braves gens, un peu étourdis pour leur âge; mais je ne désespère pas de les rendre plus raisonnables quand je les verrai davantage.

M. TRICARD. Vous avez un grand fonds de confiance.

M. VIRLY. Écoutez donc, monsieur Tricard, il faut être indulgent. Que voulez-vous demander à un monsieur et à une madame de La Poterne? Le jour où ils ont pu croire qu'ils étaient quelque chose a dû être un jour d'enivrement pour eux. L'ancien régime revenait; l'ancien régime, c'était monsieur le comte et madame la comtesse de La Poterne; cela ne pouvait pas être autrement. Ils ont fait un voyage à Paris pour essayer l'effet qu'ils y produiraient; ils ont trouvé Paris fort insouciant; mais ils n'en ont mis que plus de cœur à ressaisir ici la gloire qui leur était tombée en partage.

M. TRICARD. Vous connaîtrez cette gloire-là en détail, et vous m'en direz des nouvelles.

M. VIRLY. Venez donc à Paris, vous y verrez bien d'autres sottises.

M. TRICARD. A Paris on ne voit que ce qu'on veut; mais dans une petite ville comme la nôtre, une coterie qu'on laisse faire finit par vous atteindre de tous les côtés. Je suppose qu'une fois établi ici, vous preniez quelque goût à mon bavardage, et que vous me témoigniez le désir de me voir souvent; eh bien! il est possible que cela éprouve de grandes difficultés. Je suis un bon Français, je puis dire un honnête homme; j'ai eu ma part de proscription dans les temps de désordres; je n'ai jamais été qu'avocat, et heureusement avocat assez occupé pour ne pas avoir le loisir de me faire homme de parti quand je l'aurais voulu; tout cela n'empêche pas que je ne sois à l'index. Aucun salarié du gouvernement n'oserait venir chez moi d'habitude; et vous, qui vous croyez libre dans le choix de vos liaisons, vous ne me choisiriez pas impunément.

M. VIRLY. Que m'arriverait-il donc?

M. TRICARD. Il vous arriverait que le préfet vous dirait d'abord : « Vous connaissez donc monsieur Tricard? » Une seconde fois : « C'est singulier que vous vous plaisiez avec monsieur Tricard! » Une troisième fois : « Vous ne remarquez pas que je ne reçois pas monsieur Tricard? » Quand le préfet en serait là avec vous, le bruit se répandrait que vous n'êtes plus reçu à la préfecture. Alors vous n'êtes plus de ce monde; il faut y renoncer. Remarquez pourtant que monsieur Tricard n'a jamais commis d'autre crime que de penser que quand il y a des lois, on peut les réclamer, et que puisque nous avons une chambre des députés, autant valait y envoyer des hommes de mérite, que des hommes qui ne voulaient qu'y faire leur fortune. Car voilà tout.

M. VIRLY. En un mot, vous êtes un cabaleur.

M. TRICARD. Eh! mon Dieu, oui.

M. VIRLY (riant). Qu'à cela ne tienne. Au risque de tout ce qui pourra m'en arriver, je vous prie toujours de regarder comme vôtre la maison qu'on m'adjuge dans ce moment-ci.

M. TRICARD. Je voulais vous en parler. Il n'est pas bien certain que ce soit à vous qu'on l'adjuge.

M. VIRLY. J'ai donné latitude jusqu'à cinquante mille francs.

M. TRICARD. Cela n'y ferait rien. Nous avons ici un serviteur des pauvres qui en a grande envie, et qui en donnera le double s'il le faut. C'est un habile intrigant.

M. VIRLY. Ne se fait-il pas appeler Stéphano?

M. TRICARD. On ne peut rien vous apprendre. Oui, c'est bien comme cela qu'on le nomme.

M. VIRLY. Madame de La Poterne en fait le plus grand cas.

M. TRICARD. Cela doit être. Partout où il y a des fripons, il doit y avoir des dupes.

M. VIRLY. Je suis d'un singulier caractère; rien ne m'irrite comme les obstacles; et s'il ne fallait que dix mille francs de plus pour arracher ma maison à ce Stéphano, je les donnerais tout de suite, malgré le mal que vous venez de me dire de votre ville.

M. TRICARD. Je n'en ai pas dit de mal; je vous ai dit le vrai, le pour et le contre; vous pouvez choisir.

M. VIRLY. Si je me fixe ici, je verrai tout le monde; laissez-moi faire.

M. TRICARD. C'est impossible.

M. VIRLY. Les préfets, les évêques, les généraux aiment les bons dîners; on ne se fait tout cela que pour bien vivre; et quand ils sauront que je ne veux pas m'astreindre à leurs ridicules catégories, ils seront bien forcés d'en passer par où je voudrai, et de se trouver chez moi avec les gens que j'y aurai invités.

M. TRICARD. Je doute que cela vous réussisse.

M. VIRLY. J'en ferai l'essai.

M. TRICARD. Il n'y a plus que deux esprits en France, l'esprit de position et l'esprit d'opposition. Tout ce qui est payé se tient d'un côté, tout ce qui paie se range de l'autre.

M. VIRLY. Qui vous dit que je ne sois pas appelé à opérer une réconciliation parmi vous? Ayons ma maison d'abord, et nous nous arrangerons.

M. TRICARD. Est-ce que vraiment vous en donneriez dix mille francs de plus?

M. VIRLY. C'est une folie; mais c'est égal.

M. TRICARD. Dans ce cas-là, il faudrait prévenir votre avoué.

SCÈNE IX.

M. TRICARD, M. VIRLY, UN DOMESTIQUE.

M. VIRLY (au domestique). Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. Rien, monsieur. Je venais voir si monsieur était seul.

M. VIRLY. Pourquoi veniez-vous voir cela?

LE DOMESTIQUE. Pour rien, monsieur. C'est seulement parce que madame attend du monde.

M. VIRLY. Qu'est-ce que cela fait?

LE DOMESTIQUE. Oh! rien, monsieur. Mais comme madame veut recevoir dans ce salon, voilà.

M. TRICARD. C'est bien, mon garçon.

(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

M. VIRLY, M. TRICARD.

M. VIRLY. Il est impossible de s'expliquer plus clairement.

M. TRICARD. C'est un stratagème de l'invention de madame votre cousine, pour m'avertir de m'en aller. Au surplus, je ne veux pas la contrarier plus longtemps, et je cours au tribunal apprendre à votre avoué le nouveau sacrifice que vous voulez bien faire.

M. VIRLY. Vous êtes vraiment trop bon.

M. TRICARD. Du moins, quand vous serez chez vous, ne courrons-nous plus le risque d'être séparés d'une façon aussi bizarre.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. VIRLY, et un peu après, MADAME DE LA POTERNE.

M. VIRLY. Il a raison. Mais peut-être l'impertinence fait-elle partie des bonnes opinions de madame de La Poterne.

MADAME DE LA POTERNE. Enfin, je suis parvenue à vous débarrasser de monsieur Tricard; c'est un grand service que je vous ai rendu; convenez-en. J'avais une peur effroyable que madame la baronne de Valzan n'arrivât pendant qu'il était là. Nous n'avons pas ici un homme de loi qui ne soit dans de plus mauvais principes; c'est le désespoir de tout notre jeune ministère public.

SCÈNE XII.

MADAME DE LA POTERNE, M. VIRLY, MADAME DE VALZAN.

LE DOMESTIQUE (annonçant). Madame la baronne de Valzan.

MADAME DE LA POTERNE (allant recevoir madame de Valzan). Eh! bonjour, madame la baronne. (Au domestique.) Cherchez votre maître, et dites-lui que madame la baronne est au salon. (Le domestique sort.) Vous permettez que je vous présente mon cousin, monsieur le baron de Virly?

M. VIRLY (à part). Bon! me voilà baron à présent.

MADAME DE LA POTERNE. Il a la même sagesse que vous, madame; il abandonne Paris.

MADAME DE VALZAN (minaudant). Je sais cette bonne nouvelle depuis plusieurs jours; et, sans avoir l'honneur de connaître monsieur le baron, je m'en étais réjouie par le plaisir que je me doutais bien que cela vous ferait.

M. VIRLY. Vous n'avez pas regret au parti que vous avez pris, madame?

MADAME DE VALZAN (riant avec affectation). Vous voulez vous rassurer. Non, monsieur, je n'ai point de regret d'habiter une ville charmante, et qui réunit la meilleure société que l'on puisse trouver.

MADAME DE LA POTERNE. Société qui a cependant besoin encore de quelques purifications, comme on dit en Espagne. Étiez-vous hier chez madame Giraud?

MADAME DE VALZAN. Non.

MADAME DE LA POTERNE. Ni moi non plus. C'est assez leste.

MADAME DE VALZAN. Ce n'était qu'une répétition pour le concert qu'elle doit nous donner.

MADAME DE LA POTERNE. Répétition tant que vous voudrez; mais elle avait vingt personnes, et, du moment qu'elle avait vingt personnes, elle ne devait pas nous oublier.

M. VIRLY. On ne peut pas inviter tout le monde à une répétition.

MADAME DE LA POTERNE. Madame et moi, nous ne sommes pas tout le monde, j'espère.

M. VIRLY. Chacun peut en dire autant; et il s'ensuivrait qu'aussitôt qu'on a quelqu'un chez soi, il faudrait avoir toute la ville.

MADAME DE LA POTERNE. Je ne parle pas pour toute la ville, je parle pour madame et pour moi. Vous ne connaissez pas encore nos usages, mon cousin. Il existe une hiérarchie à laquelle il est très-impertinent de vouloir se soustraire. Nous avons admis cette petite madame Giraud parmi nous, je ne sais pas pourquoi, et la voilà déjà qui prétend élever autel contre autel, avoir des réunions d'agrément en opposition avec les nôtres! Si son mari, qui a eu des places à argent, lui a laissé une grande fortune, tant mieux pour elle; mais elle ne doit pas oublier qu'il y a d'autres supériorités que celles de la finance.

MADAME DE VALZAN. Il faut en prendre votre parti, ma chère dame. Monsieur vous dira que, même à Paris, malgré tout ce qu'on a pu faire, ce sont les industriels qui tiennent le haut du pavé; leurs voitures encombrent toutes les promenades, et la foule qui se rend à leurs fêtes ne peut pas s'imaginer. C'est pénible à voir; mais que voulez-vous y faire? Les noms les plus illustres leur demandent à genoux des invitations, et vous voyez dans un même salon des personnages

d'une naissance immémoriale, côte à côte avec.... Je ne peux pas dire.

MADAME DE LA POTERNE. Je mourrais si j'étais là. Rien que d'entendre les folies que cette petite madame Giraud se permet de dire devant le procureur du roi et nos jeunes substituts, le rouge m'en monte à la figure. On n'est pas acoutumé à voir badiner ainsi avec les organes du pouvoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LA POTERNE.

M. DE LA POTERNE. J'ai l'honneur de présenter mes hommages respectueux à madame la baronne de Valzan.

MADAME DE LA POTERNE (à son mari). Madame n'était pas non plus hier chez madame Giraud ?

M. DE LA POTERNE. Est-il qu'il y avait du monde hier chez madame Giraud ?

MADAME DE LA POTERNE. Plus de vingt personnes.

M. DE LA POTERNE. Ah ! ah !

MADAME DE LA POTERNE. Je n'ai pas besoin de vous recommander, monsieur de La Poterne, d'être un peu plus réservé avec elle, et de cesser ce jeu de galanterie que j'ai toujours trouvé déplacé.

M. DE LA POTERNE. Elle donne de bien bons dîners ; et, pour une femme qui est encore jolie, on ne dit rien sur son compte ; c'est assez rare.

MADAME DE LA POTERNE. Monsieur de La Poterne ! monsieur de la Poterne, je vous en prie, faites-nous grâce.

M. DE LA POTERNE. Ah ! mais écoutez donc, quand je parle des jolies femmes qui ont des amants, je parle des jolies femmes de cette classe-là. On sait bien que les jolies femmes....

MADAME DE LA POTERNE. En voilà assez. (A madame de Valzan.) Donnez-nous donc des nouvelles de madame de Pernil. Se sépare-t-elle toujours de son mari ?

MADAME DE VALZAN. Il n'y a pas moyen que ce soit autre-

ment. Elle pense si bien ! Lui, c'est un libéral qui ne bouge pas de chez lui, et qui de plus a des obstructions.

MADAME DE LA POTERNE. Pauvre petite femme ! Est-il vrai qu'elle ne puisse même pas recevoir d'officiers ?

MADAME DE VALZAN. Ah ! bien oui ! Je vous dis que c'est une esclave.

M. DE LA POTERNE. Dame ! c'est que les officiers ont toujours eu la réputation....

MADAME DE LA POTERNE. Taisez-vous donc, monsieur de La Poterne.

M. DE LA POTERNE. Quand je parle des officiers dont les maris doivent se méfier, je parle des lieutenants, des sous-lieutenants ; mais je ne parle pas....

MADAME DE LA POTERNE. Quand vous parlez, vous ne parlez pas.... Alors il vaudrait mieux vous taire. Les officiers actuels sont trop bien nés, ils ont trop de mœurs, trop de religion, pour que les maris aient rien à redouter des visites qu'ils rendent à leurs femmes.

M. DE LA POTERNE. Si je n'avais pas été officier....

MADAME DE LA POTERNE. Dans le temps que vous avez été officier, il n'y avait de frein d'aucune espèce. Est-ce qu'on se doutait alors de ce que c'était que des mœurs et de la religion ? Si on isole le corps des officiers, on court risque de les rendre aussi dissipés qu'ils l'étaient autrefois ; ils prendront l'habitude de vivre entre eux, d'aller dans les cafés, dans les billards, et l'on ne pourra plus compter sur rien.

M. DE LA POTERNE. Prenez donc bien garde que je ne défends pas monsieur de Pernil. Dans les crises politiques, il faut que chacun mette du sien ; et il est certain que si c'est aux gentilshommes à défendre la monarchie, c'est aux dames à l'embellir.

MADAME DE LA POTERNE. Sans doute. Qu'on nous laisse faire, et notre ville sera bientôt une petite ville modèle. Plus d'académie pour les beaux esprits, plus d'écoles pour le peuple, et surtout plus de garde nationale.

M. DE LA POTERNE. Halte-là. J'en suis le colonel.

MADAME DE LA POTERNE. Eh bien, vous n'en serez plus le colonel, monsieur de La Poterne. Quel grand malheur !

Garde nationale! fi! nationale! ce mot est hideux; il rappelle la nation.

MADAME DE VALZAN. On a remarqué que des bourgeois armés, cela n'avait jamais rien valu.

MADAME DE LA POTERNE. On parlait d'un coup d'État, voilà ce qu'il faudrait. Au lieu de démolir pièce à pièce, on en finirait tout d'un coup. Plus de lois; plus rien qui gênerait. On aurait une allure franche au moins.

M. VIRLY (riant). Plus de lois!

MADAME DE LA POTERNE. Non; plus de lois.

MADAME DE VALZAN (minaudant). Monsieur le baron, madame votre cousine exagère un peu. On garderait toujours celles qui servent à faire rentrer les impôts, à recruter l'armée; pour les autres, il est vrai que je ne suis qu'une femme, mais je ne vois pas trop à quoi elles servent.

M. DE LA POTERNE. J'ai vu commencer les lois, moi; c'était en quatre-vingt-neuf. Il y avait des gens qui s'en réjouissaient. Pauvres sots! Mais quand on voudra en finir, malgré mes cheveux blancs, l'épée avec laquelle j'ai parcouru l'Europe n'est pas tellement rouillée, Dieu merci!...

MADAME DE LA POTERNE. Ne vous emportez pas, monsieur de La Poterne; au nom du ciel! ne vous emportez pas. Vous n'avez que trop payé votre dette.

M. DE LA POTERNE (d'un air chevaleresque). C'est qu'il y a des cordes qu'il ne faut pas toucher avec moi, voyez-vous?

M. VIRLY. Il y a tant d'autres choses dont on peut parler.

M. DE LA POTERNE. La pureté des principes ne vieillit jamais. J'ai été, je suis et je serai jusqu'à la mort pour le bon plaisir.

MADAME DE LA POTERNE. Mais comme nous.

MADAME DE VALZAN. Comme tout le monde. C'est si naturel.

MADAME DE LA POTERNE. Madame de Valzan, apercevez-vous quelquefois monsieur Turpin? Pour nous, il est tout à fait invisible.

MADAME DE VALZAN. Il doit venir me reprendre ici tout à l'heure.

M. DE LA POTERNE (à M. Virly). Vous ne connaissez pas

monsieur Turpin? C'est une des conversions de ma femme, et certainement une des plus étonnantes. C'était un petit drôle....

MADAME DE LA POTERNE. Ce n'était pas un petit drôle; c'était un petit révolutionnaire, fort bien de sa personne, et qui ne méritait pas d'avoir les opinions qu'il avait. Aussi voulus-je le voir, l'entendre, le faire causer un peu, lui tenir tête enfin. Il était si jeune; j'avais un grand avantage; il ne put pas me résister.

MADAME DE VALZAN. Aujourd'hui c'est un personnage.

MADAME DE LA POTERNE. Je l'ai protégé auprès du préfet, qui en est fort content. Il a d'autant plus de moyens....

MADAME DE VALZAN (d'un air agréable). Qu'il n'a pas de conscience.

MADAME DE LA POTERNE. Eh bien! tant mieux. Il ne faut pas que ces gens-là en aient; ils doivent toujours être prêts à tout. Il fait la censure comme un ange; c'est un démon dans les élections; il est tout yeux, tout oreilles; c'est un sujet très-précieux. Tâchons de le conserver.

M. VIRLY. Vous craindriez de ne pouvoir pas le remplacer?

MADAME DE LA POTERNE. Cela ne serait pas facile.

M. VIRLY. Des gens de police pour les élections et pour la censure, on en trouve dans toutes les classes.

MADAME DE LA POTERNE. Vous vous croyez toujours à Paris. Vous ne savez pas d'ailleurs qu'outre ses autres bonnes qualités, monsieur Turpin a encore l'avantage d'être poète.

M. VIRLY. Il est poète aussi?

MADAME DE LA POTERNE. Et, qui plus est, excellent poète. Il est certain que ce n'est pas un de ces Pindares modernes qui ne cherchent qu'à mettre le feu aux étoupes; c'est au contraire un homme sage, qui sait au juste ce que l'on peut se permettre d'esprit dans une monarchie, et qui ne va jamais au-delà.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR et MADAME DE LA POTERNE, M. VIRLY, MADAME DE VALZAN, M. TURPIN.

LE DOMESTIQUE (annonçant) M. Turpin.

(Il sort.)

MADAME DE LA POTERNE. Pourquoi donc devenez-vous si rare ?

M. TURPIN. Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien vous en apercevoir ; mais le fait est que je suis accablé d'affaires ; le préfet me tue. Ce qu'on appelle l'opinion publique se corrompt tellement dans cette province ! Il leur a pris à tous une manie de réclamer ce qu'ils appellent leurs droits, comme en quatre-vingt-treize.

M. DE LA POTERNE. Les droits de l'homme ! Il faut faire finir cela au plus vite, monsieur Turpin ; car je ne veux plus émigrer d'abord. S'il faut tirer l'épée, je la tirerai en France.

MADAME DE LA POTERNE. Et qu'est-ce que c'est donc que leurs droits aujourd'hui ?

M. TURPIN. Le droit de vivre selon les lois, de contrôler l'administration, sous prétexte que ce sont eux qui paient.

MADAME DE VALZAN. Aussitôt que les bourgeois s'émancipent, c'est comme des chevaux échappés.

M. TURPIN. Nous avions interrompu les travaux du pont parce que les fonds manquaient pour achever la croix de la mission ; pas du tout. Au conseil du département, qui ne nous avait jamais contrariés jusqu'à présent, il y a eu hier comme une espèce de déchaînement contre monsieur le préfet lui-même, à l'occasion de cette croix.

M. DE LA POTERNE (riant aux éclats). Ah ! ah ! ah ! ce n'est pas trop mal.

MADAME DE LA POTERNE. De quoi riez-vous donc, monsieur de La Poterne ?

M. DE LA POTERNE. Que diable ! laissez-moi rire, madame de la Poterne. Je suis sûr que, dans le fond de l'âme, c'est bien égal au préfet ; il fera continuer le pont, voilà tout.

M. TURPIN. Vous vous trompez; il fera continuer la croix, parce que l'autorité ne doit jamais reculer.

M. DE LA POTERNE. Dans le temps que j'étais philosophe, j'aurais mieux aimé que l'autorité reculât, et que le pont avançât, parce qu'il nous manque essentiellement.

M. TURPIN. Ce n'est pas sous ce seul point de vue qu'il faut envisager la chose, monsieur le comte; ce serait reconnaître un droit de contrôle; et c'est par le droit de contrôle qu'a commencé la révolution.

M. DE LA POTERNE. Vous avez raison, vous avez raison. Pas de pont, pas de pont.

M. TURPIN. Les propriétaires ne sont-ils pas assez heureux d'être propriétaires, sans avoir encore des droits?

M. DE LA POTERNE. Cependant la noblesse...

M. TURPIN. La noblesse, c'est l'aristocratie; elle a ses titres, ses honneurs; les propriétaires ont leurs propriétés; mais l'administration a seule des droits, parce que l'administration c'est le gouvernement.

M. VIRLY. Et comme l'administration est dans la main des commis, ce sont en définitive les commis qui sont les maîtres de la France.

M. TURPIN (avec une grande assurance). C'est ce qu'on répète sans cesse; il faut le laisser répéter jusqu'à ce qu'on s'en lasse. J'avoue que je n'ai pas un pouce de terre à moi; mes ennemis prétendent qu'on ne sait pas d'où je viens; il me serait impossible de désigner positivement l'emploi dont je suis chargé; je n'ai d'autre titre que la confiance dont monsieur le préfet veut bien m'honorer; eh bien, comme monsieur le préfet représente l'autorité, et que je représente monsieur le préfet, des gens qui me représentent ne doivent être contrariés dans rien de ce qu'ils veulent.

M. VIRLY. Vous croyez-vous encore privilégié, monsieur de La Poterne?

M. DE LA POTERNE. J'avoue que j'ai de la peine à suivre mon aristocratie au milieu de tout cela.

M. TURPIN. Si vous écoutez les libéraux, il est certain que vous troublerez vos idées. Vous avez confiance dans le père Stéphano, sans doute?

M. DE LA POTERNE. Pas trop.

M. TURPIN. Tant pis; car il vous prouverait qu'il n'y a qu'une forme de gouvernement. Vous l'appellerez comme vous voudrez; mais rien ne peut s'établir, rien ne peut durer sans morale et sans religion. Or, comme la morale et la religion sont essentiellement absolues, il n'y a d'autre pouvoir raisonnable que le pouvoir absolu.

MADAME DE VALZAN. C'est clair comme le jour.

MADAME DE LA POTERNE. Je n'ai jamais dit autre chose.

M. DE LA POTERNE. Ni moi non plus; le pouvoir absolu et la noblesse d'épée.

M. TURPIN. Vous avez émigré; vous êtes un homme de courage; vous avez fait vos preuves; maintenant laissez agir les hommes de réflexion. La révolution est à nos portes; elle agite ses torches incendiaires; ses ramifications s'étendent sur toute la France. La jeunesse qui s'élève est tellement imbue de ces odieux principes, qu'elle appelle l'ordre légal à grands cris; les hommes de votre génération sont cernés de toutes parts; laissez-nous faire, nous autres qui voulons bien nous sacrifier pour vous. Au nom de la morale et de la religion, laissez-nous faire.

MADAME DE LA POTERNE. Assez, assez, monsieur Turpin; ne vous fatiguez pas, ne vous faites pas de mal. Nous avons bien des brouillons dans la ville. Le préfet ne peut donc rien contre eux?

M. TURPIN. Les tribunaux sont insupportables?

MADAME DE VALZAN. Je ne sais pas si la justice a un plan de conduite; mais on n'y devine rien. Aussi, quand j'ai quitté Paris, en était-on bien las.

M. TURPIN. C'est un point d'arrêt pour chaque amélioration que l'on voudrait tenter.

MADAME DE LA POTERNE. Si ces juges étaient jeunes encore, on pourrait essayer de leur faire entendre raison.

M. DE LA POTERNE. Ah! pour Dieu, madame de la Poterne, voilà assez de conversions comme cela. Vous me dites toujours que je dois me reposer, et vous êtes infatigable.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. M. Tricard.

MADAME DE LA POTERNE. C'est donc une persécution.

M. VIRLY. Comme c'est pour moi qu'il se donne la peine de venir, je vais le recevoir dans une autre pièce.

MADAME DE LA POTERNE. Non, non ; recevez-le ici. Nous ne serons pas fâchés de faire un tour de jardin, et nous vous abandonnons le salon. Mais tâchez au moins que ce soit la dernière fois que ce monsieur vous rende visite. Monsieur de La Poterne, offrez votre bras à madame de Valzan, et vous, monsieur Turpin, accompagnez-les je vous prie. Je vous suis dans la minute.

(M. de la Poterne, madame de Valzan et M. Turpin sortent.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE LA POTERNE, M. VIRLY, LE DOMESTIQUE.

MADAME DE LA POTERNE (au domestique). Vous ne laisserez entrer que quand je serai sortie. (Le domestique s'en va.) Monsieur de Virly, je crains de m'être trompée à votre égard. En province, nous aimons les opinions franches. Je vous ai annoncé ici comme mon cousin, quoique vous ne le soyez que de très-loin ; le préfet, toute la haute société ne demandent pas mieux que de vous faire bon accueil ; c'est à vous de voir le parti que vous voudrez prendre. Je ne vous cache pas que le jeune homme qui était là tout à l'heure est fort indiscret.

M. VIRLY. Je le crois bien, c'est son métier.

MADAME DE LA POTERNE. Raison de plus, pour s'observer devant lui.

M. VIRLY. On n'a pas cette habitude-là à Paris. Les gens de police vivent entre eux ; on ne les reçoit nulle part.

MADAME DE LA POTERNE. Comment ! monsieur de Virly, vous

avez de la religion et vous parlez contre la police ! Cela passe mon intelligence. Le pouvoir absolu, c'est l'arbitraire; l'arbitraire, c'est la police; parler contre la police, c'est vouloir le renversement de l'ordre et de la tranquillité. Certainement quand il n'est pas encore permis d'éloigner d'une ville des perturbateurs comme les Tricard et consorts, on est trop heureux d'avoir une autorité qui veille sur leurs complots et leurs machinations.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

M. VIRLY, et un peu après, M. TRICARD.

M. VIRLY (regardant sortir madame de La Poterne). Pauvres gens !

M. TRICARD. Enfin il m'est permis de venir vous féliciter. Vous avez votre maison, et au lieu de soixante mille francs que vous vouliez y mettre, elle ne vous revient qu'à quarante-cinq mille francs. C'est quinze mille francs que vous gagnez.

M. VIRLY. A présent, je suis tout prêt à perdre quinze mille francs pour m'en défaire.

M. TRICARD. Que dites-vous?

M. VIRLY. Monsieur Tricard, débarrassez-m'en le plus tôt possible, à quelque prix que ce soit. Certainement je ne l'habiterai pas.

M. TRICARD. Par quelle raison ?

M. VIRLY. Je ne veux pas rester ici quarante-huit heures de plus.

M. TRICARD. Que vous est-il donc arrivé ?

M. VIRLY. Moi qui parlais de considération ! Mais je vivrais cent ans dans votre ville que je ne pourrais jamais espérer d'atteindre à l'estime dont y jouit un monsieur Turpin, par exemple.

M. TRICARD. Oh ! dame, monsieur Turpin ! Vous cavez tout de suite au plus fort.

M. VIRLY. On trouvera bien trente mille francs de cette maison?

M. TRICARD. Ne vous pressez pas.

M. VIRLY. Si fait, si fait. Le père Stéphano n'en avait-il pas envie?

M. TRICARD. Le père Stéphano est au désespoir. Il comptait sur une lettre qui devait lui donner carte blanche, et qui n'est pas arrivée.

M. VIRLY. Il avait bien commission pour vingt-cinq mille francs! Offrez-la lui à ce prix.

M. TRICARD. Songez donc que c'est pour y déposer un essaim de ces moines intrigants que toute la France repousse avec dégoût.

M. VIRLY. Il y déposera ce qu'il voudra. Avec vos préfets, leurs agents, et leurs sous-agents, je deviendrais fou. Je vous assure que si personne ne se présente, je suis tout prêt à donner ma maison au diable.

M. TRICARD (se tournant du côté d'une croisée). Il ne tiendra qu'à vous. Voilà le père Stéphano qui entre lui-même dans la cour.

M. VIRLY. Croyez-vous qu'il vienne me faire des offres? Si j'en étais sûr, j'irais au-devant de lui.

M. TRICARD. Je vous en supplie, mettez-y un peu de patience.

M. VIRLY. Monsieur Tricard, quand on vient d'entendre une conversation comme celle que je viens d'entendre, il n'y a pas de patience qui tienne.

SCÈNE XVIII.

M. VIRLY, M. TRICARD, LE PÈRE STÉPHANO.

LE PÈRE STÉPHANO (à monsieur Virly). Monsieur, je désirais vous être présenté par madame la comtesse de La Poterne; mais on m'a dit qu'elle était en compagnie, et je me suis fait scrupule de la déranger. Au surplus, l'estimable monsieur Tricard pourra tout aussi bien me servir de caution auprès de vous.

M. VIRLY. Monsieur, je me doute à peu près du sujet de

votre visite; et comme je n'aime point à agir de finesse, je vous dirai tout franchement...

M. TRICARD (s'empressant de l'interrompre). Que monsieur tient tellement à la maison qu'il vient d'acquérir, qu'il ne la donnerait pas pour le double du prix qu'elle lui coûte.

(M. Virly paraît contrarié.)

LE PÈRE STÉPHANO. En effet, c'est une belle habitation.

M. TRICARD. Et commode.

LE PÈRE STÉPHANO. Très-commode, très-vaste, avec l'agrément de pouvoir servir en même temps de maison de ville et de campagne. Je ne suis étonné que d'une chose, c'est que madame de La Poterne, dont les excellents principes me sont si bien connus, n'ait pas fait faire une réflexion à monsieur son cousin.

M. TRICARD. Laquelle donc, s'il vous plaît?

LE PÈRE STÉPHANO. Peut-être ne connaissait-elle pas elle-même l'origine de cette propriété.

M. TRICARD. Il y a plus de soixante ans qu'elle appartient à la famille La Baltière; ce sont les héritiers qui la vendent aujourd'hui.

LE PÈRE STÉPHANO. Mais, il y a soixante ans, à qui appartenait-elle, c'est-à-dire le terrain sur lequel elle est bâtie?

M. TRICARD. Ma foi! je n'en sais rien.

LE PÈRE STÉPHANO. C'est cependant ce qu'il faudrait savoir. Elle appartenait à de bons Pères qui y tenaient un collége où l'on faisait d'excellentes études.

M. TRICARD. Parbleu! vous me mettez sur la voie. Je crois même avoir lu quelque part que le nom des *Pêcheurs* avait été donné à cette rue en mémoire des bons religieux dont vous parlez.

LE PÈRE STÉPHANO. C'est un vieux conte que l'on a réchauffé.

M. VIRLY. Voyons, monsieur, que désirez-vous de moi?

LE PÈRE STÉPHANO. Je dirai comme le préfet : un bien confisqué est toujours un bien confisqué. Puisque la France est revenue à l'ordre légal, il me semble, Monsieur Tricard, que vous qui êtes un des plus chauds partisans du régime actuel,

et vous avez raison, vous devez souhaiter que tout ce qui porte le cachet de l'arbitraire s'efface de plus en plus.

M. TRICARD. Un bien confisqué il y a soixante ans à de bons Pères qui n'ont pas laissé de bons fils...

M. VIRLY (avec un sérieux affecté). Pardonnez-moi, monsieur Tricard, il n'y a pas de prescription pour l'injustice. Monsieur se donnant pour successeur des anciens propriétaires, la légitimité veut...

M. TRICARD. A ce compte-là, nous verrons revenir les templiers quelqu'un de ces jours.

M. VIRLY (même jeu). Pourquoi pas?

LE PÈRE STÉPHANO. Il est certain qu'on ne peut pas espérer de morale publique, tant qu'on laissera subsister des spoliations faites au nom de l'esprit de parti.

M. TRICARD. Je n'ai plus rien à dire. S'il convient à Monsieur Virly de perdre le prix de sa maison, et de plus les frais d'acquisition, pour le triomphe d'une morale publique de soixante ans, c'est d'un trop bel exemple pour que je pense à m'y opposer.

M. VIRLY. Ce n'est pas comme cela que monsieur Stéphano l'entend, j'en suis persuadé.

M. TRICARD. Il l'entendra bien comme cela si vous voulez.

LE PÈRE STÉPHANO. Pas du tout. Monsieur Stéphano sait que la morale publique a un prix comme autre chose. Je viens de recevoir, malheureusement trop tard, une lettre qui m'autorise à faire des offres très-raisonnables pour une maison qui, au bout du compte, n'est pas sans inconvénients.

M. TRICARD. Vous la trouviez admirable tout à l'heure.

LE PÈRE STÉPHANO. Comme elle est, oui, mais monsieur le maire cependant peut, d'un moment à l'autre, réclamer l'alignement de la rue, et forcer à démolir tout ce qui nuit à cet alignement.

M. TRICARD. Il y regarderait à deux fois.

LE PÈRE STÉPHANO. Monsieur le maire est un homme très-bien pensant. Du moment que cette maison ne serait pas d'une utilité publique... Monsieur le maire tient beaucoup aux bonnes études; le général commandant aussi; monsei-

gneur l'évêque, cela va sans dire; et le préfet, ah! le préfet, c'est sa passion.

M. VIRLY. La passion de ces messieurs pour les bonnes études rencontrerait des obstacles dans le respect dû à la propriété.

LE PÈRE STÉPHANO. Ah! monsieur! à quelle époque trouverez-vous des preuves de ce respect? Doux et paisible comme vous paraissez l'être, qu'opposerez-vous à l'établissement d'un champ d'exercice dans ce grand terrain vague qui se trouve derrière votre maison? Pouvez-vous empêcher l'octroi de réclamer la clôture de la porte du jardin en dehors de la ville? Combien de tracasseries ne peut-on pas soulever contre vous, sans sortir du respect dû à la propriété?

M. VIRLY. Toutes choses que vous ne redoutez pas pour vous.

LE PÈRE STÉPHANO. Nous sommes si cruellement traités en France, que l'autorité nous doit bien quelque protection.

M. TRICARD. En affaires, la meilleure de toutes les protections, c'est l'argent.

LE PÈRE STÉPHANO. Monsieur Tricard a raison; il nous ramène au seul point que nous puissions traiter.

M. TRICARD. Et vos offres seraient...

LE PÈRE STÉPHANO. De dix mille francs au-dessus de l'adjudication, si monsieur se décidait assez vite pour épargner de nouveaux frais, en faisant sa déclaration dans les vingt-quatre heures.

M. VIRLY. M. Tricard, je ne veux pas que la complaisance que vous avez eue d'intervenir pour moi dans cette affaire, vous expose à des inimitiés, j'accepte, et vous prie de vouloir bien faire les démarches nécessaires pour donner satisfaction à monsieur Stéphano.

LE PÈRE STÉPHANO. Monsieur Tricard sait mieux que personne combien nous aimons à nous rapprocher des gens d'esprit. Je vais l'attendre au tribunal.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

M. TRICARD et M. VIRLY.

M. TRICARD. Il vous aurait donné davantage; cela ne leur coûte rien. Vous êtes vraiment trop facile.

M. VIRLY. Dites que je suis trop heureux. Jamais je n'ai senti un plus vif désir de me retrouver dans la capitale. Sans doute, au milieu de tout ce qui y agite les existences, il est difficile de prétendre à une grande considération, quand rien ne vous élève au-dessus de la foule; mais enfin la considération qu'on y obtient, on ne la doit qu'à soi. En province, vous n'avez jamais que celle qu'on vous fait.

M. TRICARD. C'est ce que je vous disais dans notre dernier entretien. Vous n'avez pas voulu m'entendre; j'étais trop raisonnable. Il fallait que vous fussiez convaincu par des fous.

M. VIRLY. Eh bien ! mais

UN FOU AVISE BIEN UN SAGE.

Mme DE GERFAUT.

LAISSEZ NOUS BAPTISTE.

Le Jour et le Lendemain, Acte II. Sc. V

LE

JOUR ET LE LENDEMAIN

OU

LA NUIT PORTE CONSEIL.

PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES :

M. DE GERFAUT.
MADAME DE GERFAUT.
MADAME DE PALMAS, nièce de madame de Gerfaut.
M. DE SAINT-SABIN, frère de M. de Gerfaut.
MADAME THERPLY.
MADAME DE VAMBELLE.
ALICE, femme de chambre.
BAPTISTE, domestique.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon. Il y a une porte dans le fond et une sur le côté, donnant dans la chambre à coucher de madame de Gerfaut.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALICE, seule.

(En entrant, elle s'arrête un instant à la porte du fond, et regarde dans la coulisse.)

Quelqu'un qui ne serait pas prévenu, pourrait-il jamais deviner qu'il y a ici une noce aujourd'hui? Les voilà tous assis autour de tables de jeu, comme dans une soirée ordinaire. (Elle avance sur la scène.) Ah! dame aussi, pour une veuve

de trente-six qui épouse un homme de quarante, on ne peut pas danser ni faire d'étalage comme pour les jeunes gens.

SCÈNE II.

ALICE, BAPTISTE.

BAPTISTE (portant un paquet). Mademoiselle Alice, où vais-je mettre cela?

ALICE. Qu'est-ce que c'est que cela?

BAPTISTE. C'est la toilette de nuit de mon maître.

ALICE. Madame ne m'a pas donné d'ordres.

BAPTISTE. Il n'y a pas besoin d'ordres, ce me semble; ça parle tout seul. Puisque mon maître est aujourd'hui le mari de votre maîtresse, il ne rentrera pas ce soir chez lui.

ALICE. Vous savez bien où est la chambre à coucher de madame; portez-y tout ce que vous voudrez; je ne m'y oppose pas.

BAPTISTE. Vous êtes donc toujours de mauvaise humeur, vous, mademoiselle Alice? Je ne vous ai pas encore vue comme tout le monde.

ALICE. Les demoiselles que vous connaissez sont donc bien gaies?

BAPTISTE. Sans être gai, on peut bien quelquefois faire bonne mine aux gens. Vous n'avez pas raison de m'en vouloir.

ALICE. Des veuves qui ne peuvent pas se tenir tranquilles, je ne trouve rien de plus ennuyeux. Qu'est-ce qu'il manquait à madame?

BAPTISTE. On ne sait jamais cela.

ALICE. C'est que je ne connais pas de femme qui soit moins faite pour le mariage. Elle en avait déjà essayé; le bonheur veut qu'elle retrouve sa liberté, et puis pas du tout.

BAPTISTE. Tenez, mademoiselle Alice, il y bien des choses à dire.

ALICE. Bast, bast, pardine oui, madame! C'est le plaisir d'avoir quelqu'un de plus à tourmenter.

BAPTISTE. Ça regardera monsieur.

ALICE. Quel caractère a-t-il votre maître?

BAPTISTE. Lui? Ah! c'est le roi des hommes. Rien ne l'étonne, rien ne le dérange; il va tout droit devant lui; et, sans être entêté, il ne fait jamais que ce qu'il veut.

ALICE. Pourquoi se marie-t-il alors?

BAPTISTE. Parce qu'il a quarante ans, et qu'il avait toujours dit qu'il se marierait à quarante ans.

ALICE. Si je suis encore fille à quarante ans, je vous réponds bien que je le serai toute ma vie. Se marier à quarante ans! Tout justement quand le plus difficile est passé.

BAPTISTE. Apparemment que ce n'est pas comme ça pour monsieur, car on lui a dit bien des raisons pour l'en détourner, et vous voyez comme ça a réussi.

ALICE. Il ne faut pas qu'il s'attende à me commander d'abord.

BAPTISTE. Il ne me commande seulement pas à moi. Ah! par exemple, celui-là n'est pas tracassier. Pourvu que je ne touche ni à ses livres, ni à ses papiers, je pourrais ne toucher à rien dans la maison, qu'il ne s'en apercevrait certainement pas.

ALICE. Est-il généreux avec cela?

BAPTISTE. Quand on lui demande; il ne faut pas être honteux. Je lui ai dit hier que c'était l'usage de donner quelque chose à ses domestiques lorsqu'on se mariait; il m'a donné tout de suite cette montre avec la chaîne. Mais il y a neuf ans que je suis à son service.

ALICE. Restez-y longtemps, monsieur Baptiste, car vous ne retrouverez pas beaucoup de maîtres comme lui. Madame, qui fait tant de dépenses pour elle, croiriez-vous, qu'elle n'a jamais pu comprendre qu'il me fallût une robe pour me rappeler au moins le jour de sa noce?

BAPTISTE. Elle ne vous a rien donné?

ALICE. Absolument rien, monsieur Baptiste.

BAPTISTE. Vous n'avez peut-être pas parlé assez clairement?

ALICE. Ecoutez donc, je ne suis pas non plus accoutumée à demander l'aumône. Quand on dit à une maîtresse : « Madame a-t-elle l'intention de me donner quelque chose à

l'occasion de sa noce ? » et qu'on vous répond : « Il me semble que vous ne manquez de rien ; » ça doit finir par là. Aussi son mariage peut bien tourner à présent comme il voudra ; je ne m'en soucie guère.

BAPTISTE. Voici des dames qui viennent par ici. Au revoir, mademoiselle Alice.

ALICE. Je vais avec vous.

(Ils sortent tous les deux par la porte de côté.)

SCÈNE III.

MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE.

MADAME THERPLY. Il paraît que vous êtes comme moi ; ce bavardage en sourdine de gens qui jouent aux cartes finit par me tourner au cœur.

MADAME DE VAMBELLE. Je croyais que madame de Gerfaut aurait invité du monde à venir ce soir, comme cela se fait ordinairement un jour de noces.

MADAME THERPLY. Une veuve ! Qu'est-ce qu'on viendrait voir ? N'auriez-vous pas voulu aussi qu'elle étalât son trousseau et sa corbeille ?

MADAME DE VAMBELLE. O ciel ! je ne trouve rien de plus ridicule.

MADAME THERPLY. N'est-il pas vrai que cela est misérable ? Que des ouvriers qui ont travaillé pour le mariage d'une princesse invitent le public à venir admirer des chefs-d'œuvre dans leurs ateliers, on le conçoit ; mais des guenilles comme il en traîne partout !

MADAME DE VAMBELLE. Que pensez-vous de monsieur de Gerfaut ?

MADAME THERPLY. Je le trouve beaucoup mieux que je ne croyais.

MADAME DE VAMBELLE. Je ne dis pas cela, moi.

MADAME THERPLY. Parce que vous en voulez un peu à votre belle-sœur de s'être remariée.

MADAME DE VAMBELLE. Je n'ai pas d'enfants ; ainsi cela me

serait fort égal si elle eût épousé quelqu'un du monde, qui eût de bonnes manières.

MADAME THERPLY. Il a les siennes.

MADAME DE VAMBELLE. Elles sont bien choisies ! Un homme qui aujourd'hui, à son dîner de noces, s'en va parler contre le pouvoir absolu !

MADAME THERPLY. Pour un nouveau marié, c'est assez galant.

MADAME DE VAMBELLE. Ne plaisantez donc pas. Il vous a paru aussi ridicule qu'à moi, j'en suis sûre.

MADAME THERPLY. Je me mets à sa place ; il était fort embarrassé. Ce dîner était d'une tristesse assommante ; personne ne disait rien. Madame de Gerfaut, qui fait ordinairement si bien les honneurs de chez elle, avait une figure soucieuse, qui se rembrunissait encore chaque fois qu'elle regardait son mari. Si ce pauvre homme s'en est aperçu, il aura parlé pour avoir l'air de parler, et faire au moins quelque diversion. Je sais bien que j'aurais tout autant aimé ne pas être invitée à cette corvée-là.

MADAME DE VAMBELLE. Comme parente, moi, je ne pouvais pas refuser.

MADAME THERPLY. Pensez-vous que la soirée se prolonge encore longtemps ?

MADAME DE VAMBELLE. C'est possible. Personne ne sait ce qu'il doit faire.

MADAME THERPLY. Je crois avoir entendu monsieur de Gerfaut proposer une partie de trictrac à mon mari, lorsqu'ils auront fini leur wisk.

MADAME DE VAMBELLE. Comment ! il ne devine même pas qu'un peu d'impatience de se trouver libre un jour comme celui-ci serait une chose de bon goût, et que tout le monde trouverait naturelle ?

MADAME THERPLY. Il paraît que non.

MADAME DE VAMBELLE. Ah ! c'est insoutenable. Il ne se doute donc de rien ? Il n'a donc aucun usage ? Que ne restait-il garçon ! En vérité, si je sais ce qu'un homme comme cela pourra dire à une femme.

MADAME THERPLY (souriant). Il n'est peut-être pas aussi embarrassé que vous.

MADAME DE VAMBELLE. Soyez sûre que ceux qui lui ont mis dans la tête de se marier ont voulu lui faire une mystification.

MADAME THERPLY. Madame de Gerfaut aurait donc été de moitié dans ce jeu-là? car elle a beau être fort aimable, ce n'est pas une ingénue cependant. Un tuteur barbare n'a pas violenté son inclination; elle a eu tout le temps de réfléchir.

MADAME DE VAMBELLE. Il y a mille choses qu'il faudrait savoir. Ma chère belle-sœur n'a jamais voulu en convenir; mais le fait est qu'elle aurait assez aimé monsieur de Palmas, que sa nièce a épousé.

MADAME THERPLY. En vérité?

MADAME DE VAMBELLE. Oui, oui. Vous voyez bien qu'elle ne les a invités ni l'un ni l'autre à sa noce. Il y a toujours de la rancune.

MADAME THERPLY. Fort bien. Cela m'explique une querelle qu'elle m'a faite un jour.

MADAME DE VAMBELLE. Pour rien au monde aujourd'hui elle ne voudrait qu'on s'en doutât. Monsieur de Palmas est encore joli homme; il est vif, gai, aimable. Elle a cru se venger et dérouter tous les soupçons en épousant monsieur de Gerfaut que je trouve épouvantable, et qui est lourd, gauche et pédant.

MADAME THERPLY. Voilà de l'exagération. Il faut croire qu'elle a eu quelque autre motif encore pour se décider.

MADAME DE VAMBELLE. Vous ne la connaissez pas comme moi. Sa fureur est d'étonner, de paraître une femme à part. Elle veut faire croire qu'elle ne consulte jamais que la raison, et qu'elle ne se laisse prendre à rien de ce qui séduit le vulgaire.

MADAME THERPLY. A la bonne heure; je conçois cela; c'est une coquetterie comme une autre, mais qui ne peut pas aller jusqu'au martyre pourtant.

SCÈNE IV.

MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE, MADAME DE GERFAUT.

(Cette dernière entre la tête baissée et comme une personne absorbée dans ses réflexions. Lorsqu'elle est à moitié du théâtre, elle lève les yeux et aperçoit les deux autres dames.

MADAME DE GERFAUT (avec surprise). Ah! vous êtes ici, mesdames?

MADAME THERPLY. Oui; la chaleur nous incommodait.

MADAME DE GERFAUT (d'un air distrait). Est-ce qu'il fait chaud dans le salon?

MADAME THERPLY. Vous en venez.

MADAME DE GERFAUT. Je n'y ai pas pris garde.

MADAME DE VAMBELLE. Vous ne souffrez pas?

MADAME DE GERFAUT. Il y a des jours où l'on ne sait pas ce qu'on a. Je ne puis pas rester en place. Il me semble que jai besoin d'air, que j'ai besoin de marcher; toute cette journée m'a été pénible.

MADAME THERPLY (en riant). Prenez-vous garde à ce que vous dites?

MADAME DE GERFAUT (languissamment). Madame Therply, de grâce, ne me faites pas de plaisanteries. (Lui prenant la main.) Si vous saviez...

MADAME THERPLY. Quoi donc? Que vous est-il arrivé? Pouvons-nous le savoir? Vraiment vous m'inquiétez.

MADAME DE GERFAUT (soupirant). Heureusement j'ai du caractère... Tenez, mesdames, n'abusez pas du besoin que j'ai d'ouvrir mon cœur. Je crois que vous avez toutes les deux de l'amitié pour moi; je vous attristerais sans qu'il vous fût possible de me donner la moindre consolation.

MADAME DE VAMBELLE. Après un tel début, madame de Gerfaut, vous ne pouvez plus vous taire.

MADAME THERPLY. Vous nous feriez imaginer les choses les plus sinistres.

MADAME DE GERFAUT. Monsieur de Gerfaut est bien né; on ne peut pas dire le contraire.

MADAME DE VAMBELLE. Sa position dans le monde est honorable.

MADAME THERPLY. Je n'en ai jamais entendu dire que du bien.

MADAME DE GERFAUT. Hélas! oui ; c'est ainsi que chacun se plaisait à m'en parler.

MADAME DE VAMBELLE. Eh bien?

MADAME DE GERFAUT. Eh bien! puisque vous voulez le savoir, il m'est antipathique.

MADAME THERPLY. Depuis quand? Vous n'êtes mariés que de ce matin.

MADAME DE GERFAUT. Sans doute. Mais si je vous disais que depuis quinze jours, depuis un mois, je ne voyais avancer ce moment fatal qu'en tremblant; qu'hier encore j'étais au moment de tout rompre.

MADAME THERPLY. Il fallait rompre. Il n'est jamais trop tard pour cela.

MADAME DE GERFAUT. A mon âge, quel esclandre! que de sottes interprétations! Et qu'aurais-je pu dire? Il est venu ici pendant trois mois; j'ai eu tout le temps de l'étudier. Je mentirais si je cherchais à faire croire qu'après avoir reçu mon consentement, il a tout a coup levé le masque, et que j'ai pu le voir autrement qu'il ne s'était montré d'abord. Ce n'est pas un homme faux; ce n'est pas un hypocrite; je n'ai rien à lui reprocher; mais je sens que je suis condamnée à être malheureuse toute ma vie.

MADAME THERPLY. Vous nous avez dit tout à l'heure qu'il y avait des jours où l'on ne savait pas ce qu'on voulait. Si vous êtes dans un de ces jours-là, peut-être voyez-vous un peu plus en noir que vous ne feriez si vous étiez dans une situation ordinaire.

MADAME DE GERFAUT. Vous me connaissez assez l'une et l'autre pour être bien persuadées qu'en me remariant je ne désirais qu'une société raisonnable, un ami, un soutien. On ne peut pas toujours vivre seule, surtout lorsqu'on a, comme moi, des goûts sédentaires, et qu'on voit approcher l'âge où

le peu de plaisirs qu'on allait chercher dans le monde ne vous offrira plus que de la fatigue et de l'ennui. Monsieur de Gerfaut passait pour un homme doux, d'un esprit solide. Son premier abord ne m'avait pas déplu. J'attendais que nous nous connussions d'avantage pour le juger entièrement. Je le vis, je ne sais combien de fois, toujours le même ; mais les personnes qui me l'avaient présenté m'assuraient que j'avais fait sur lui un effet inconcevable. Ce n'est pas absolument cela que je voulais ; cependant, comme il fallait en finir, je dis que je consentais à l'épouser.

MADAME THERPLY. Il vous montra au moins quelque reconnaissance, plus d'empressement ?

MADAME DE GERFAUT. Rien, rien. Au point que je fus obligée de demander à ses amis s'il avait bien compris que je consentais à l'épouser. Nos entretiens n'en furent pas plus intimes ; et il est mon mari, sans m'avoir dit autre chose que ce qu'il aurait pu vous dire à vous ou à madame.

MADAME THERPLY. Cela est assez original.

MADAME DE GERFAUT. Il y a des instants où je suis tentée de croire qu'il y a des cases vides dans sa tête. Il est certain qu'il ne ressemble à personne.

MADAME THERPLY. A votre place, cependant, je ne m'exalterais pas l'imagination comme vous le faites.

MADAME DE GERFAUT. Je ne m'exalte rien du tout ; mais j'en suis venue à ne pas pouvoir le regarder. C'est plus fort que moi. Il me contrarie quand il marche, quand il s'assied, quand il se lève. S'il se mouche ou qu'il éternue, je crois qu'il le fait exprès pour me déplaire. Vous savez combien je sais me contraindre ; vous m'avez reproché cent fois d'être trop réservée ; jugez de ce que je dois souffrir pour vous faire de pareils aveux aujourd'hui.

MADAME THERPLY. Vous m'en voyez désolée.

MADAME DE VAMBELLE. Rien que ses opinions politiques auraient dû être un avertissement pour vous, ce me semble.

MADAME DE GERFAUT. Madame d'Abreville, qui a épousé un libéral, en est fort contente.

MADAME DE VAMBELLE. Ce n'est pas parce qu'il est libéral.

MADAME DE GERFAUT. S'il n'y avait que cela à reprocher à monsieur de Gerfaut....

MADAME DE VAMBELLE. Comment! s'il n'y avait que cela! Je vous trouve de bien bonne composition.

MADAME DE GERFAUT. Oh! mais, soyez tranquille, je vais devenir pire que jamais. Je veux donner dans toutes les exagérations, me faire initier dans les associations les plus ridicules. Je ne m'entourerai que de coteries bien acariâtres, bien entêtées; je ne vanterai que ce qui pourra lui déplaire; j'en mourrai d'ennui; eh bien, j'en mourrai; ce sera fini.

MADAME THERPLY (gaîment). C'est cela. Voilà une résolution admirable. Un enfer bien conditionné d'abord, et la mort en perspective. Chère amie, prenez quelque chose de calmant, et dans un quart d'heure vous verrez que vous rabattrez un peu de vos projets. Vous penserez que vous étiez veuve, et qu'il ne tient qu'à vous de continuer à l'être. Monsieur Gerfaut sera un meuble de plus dans votre appartement. Bien des gens ont un chat ou un perroquet dont ils ne se soucient guère, et qui vont et viennent autour d'eux sans qu'ils y prennent garde; ne prenez pas garde à monsieur de Gerfaut; vous vous accoutumerez à le voir comme si vous ne le voyiez pas. Qu'est-ce que c'est donc? c'est de commencer par où finissent la plupart des ménages. Quand on ne veut pas s'en faire un tourment, ce n'est rien du tout.

MADAME DE GERFAUT. Alors à quoi sert de m'être remariée?

MADAME THERPLY. A quoi sert de mettre à la loterie?

MADAME DE GERFAUT. J'étais si heureuse.

MADAME THERPLY. Vous avez tant d'empire sur vous-même.

MADAME DE GERFAUT. Quand rien ne me contrariait; mais à présent que j'aurai toujours là un homme qui me regardera, qui m'étudiera....

MADAME THERPLY. Monsieur de Gerfaut ne me paraît pas un observateur bien redoutable.

MADAME DE GERFAUT (avec assurance). Ce n'est pas que j'aie rien à craindre, au moins. Je voudrais qu'il fût capable de m'apprécier; mais il n'est capable de rien. C'est un automate; c'est une statue; c'est un marbre. Je suis encore à lui découvrir un goût, une fantaisie; je ne sais pas ce qui

pourrait l'émouvoir. Il est possible qu'il ait dans l'idée qu'une femme est une femme, qu'elles se ressemblent toutes, et qu'il m'ait prise au hasard. Le peu d'esprit que je puis avoir, ce qui me reste encore d'agréments, je suis sûr qu'il n'en tient aucun compte. Je n'ai jamais aimé les fadeurs; elles ne conviennent plus à mon âge; mais il y a mille manières de faire entendre à une personne que l'on doit épouser, l'expression de ce que l'on ressent pour elle. Quelque peu de ressources que l'on ait, on ne manque pas cela. Mais une nullité complète! un silence absolu!

MADAME DE VAMBELLE. Ce n'est pas amusant. Cependant c'est encore préférable à des déclamations sur l'ordre légal et les droits des peuples, comme il nous en a fait à dîner. Tenez, il vient de ce côté; je crois qu'il vous cherche.

SCÈNE V.

MADAME THERPLY, MADAME DE GERFAUT, MADAME DE VAMBELLE, et M. DE GERFAUT.

M. DE GERFAUT (à sa femme). Madame, je vois plusieurs personnes qui se disposent à s'en aller; voulez-vous venir recevoir leurs adieux?

MADAME DE GERFAUT (sans regarder son mari). C'est bon; j'y vais. (M. de Gerfaut s'en va.) Il ne peut même pas me laisser un moment de tranquillité.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE VAMBELLE, MADAME THERPLY.

MADAME THERPLY. Je ne sais pas ce qu'elle lui veut. Elle en fait un Iroquois. Vous voyez pourtant bien qu'il est venu l'avertir dans de très-bons termes.

MADAME DE VAMBELLE. Ce n'est pas là un tour de force.

MADAME THERPLY. Mais, à la manière dont elle en parle,

on croirait qu'il ne sait rien dire; que c'est un homme à rebours du bon sens et qui n'a vécu que parmi les ours. Je ne l'ai jamais vu qu'ici ; mais je sais qu'il est très-bienvenu dans le monde; jamais personne n'a eu à se plaindre de lui, tous ses amis lui sont fort attachés. Eh ! mon Dieu, je connais encore plus de vingt femmes qui changeraient bien volontiers leur mari pour en avoir un pareil.

MADAME DE VAMBELLE. Cela ne prouverait rien.

MADAME THERPLY. Je le sais bien ; mais enfin ce n'est donc pas un être si extraordinaire. Elle est étonnée qu'en l'épousant il n'ait cru épouser qu'une femme. Qu'est-ce qu'elle espérait donc? Qu'il la regarderait comme une divinité, qu'il passerait sa vie à être émerveillé de l'honneur qu'elle lui aurait fait. En vérité, c'est de la folie. Quand on se fait des chimères pareilles, on reste veuve.

MADAME DE VAMBELLE. Prendre un mari comme monsieur de Gerfaut dans l'espoir d'en être admirée, il faut avouer que c'est jouer de malheur.

MADAME THERPLY. Les hommes n'admirent plus; c'est de la vieille mode. Et puis ce quelque chose qu'elle attendait de lui, ce quelque chose qu'on dit à une femme que l'on doit épouser et qu'on ne dit pas une autre; c'est d'une ingénuité qui passe la permission.

MADAME DE VAMBELLE. Je veux revenir ici demain matin pour avoir la suite de ses doléances.

MADAME THERPLY. Moi aussi. Si vous voulez j'irai vous prendre chez vous.

MADAME DE VAMBELLE. Volontiers.

SCÈNE VII.

MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE, MADAME DE GERFAUT.

MADAME DE GERFAUT. Il ne reste plus là-dedans que vos deux maris et le frère de monsieur de Gerfaut; j'ai pris congé d'eux, car je n'en puis plus. (Elle s'assied.) Je souffre!

MADAME THERPLY. Du courage, du courage.

MADAME DE GERFAUT (d'une voix faible). Madame de Vambelle, voulez-vous me faire le plaisir de sonner ?

MADAME DE VAMBELLE (tirant un cordon de sonnette). Avez-vous besoin de nos services ?

MADAME DE GERFAUT. Vous êtes trop bonne. Je veux prendre un peu d'éther.

MADAME DE VAMBELLE. Ne prenez donc pas d'éther.

MADAME DE GERFAUT. J'ai les nerfs si agacés.

MADAME THERPLY. Raison de plus.

SCÈNE VIII.

MADAME DE GERFAUT, MADAME THERPLY, MADAME DE VAMBELLE, ALICE.

ALICE. Me voici, madame.

MADAME DE GERFAUT (à madame Therply). Que me conseillez-vous donc?

MADAME THERPLY. Du repos (se penchant à l'oreille de madame de Gerfaut) et de la raison.

MADAME DE VAMBELLE. Nous allons vous laisser.

MADAME DE GERFAUT. Je n'ose pas vous retenir ; je suis si maussade.

MADAME THERPLY. Ce n'est pas cela ; mais, depuis ce matin, vous n'avez pas eu le temps de respirer. Vous devez avoir besoin d'un peu de liberté.

MADAME DE GERFAUT. De liberté ! Je n'en ai plus.

MADAME DE VAMBELLE. Adieu, adieu.

MADAME THERPLY. Nous ne vous abandonnerons pas ; nous reviendrons vous voir.

(Elle sort avec madame de Vambelle.)

SCÈNE IX.

MADAME DE GERFAUT, ALICE.

MADAME DE GERFAUT (reprenant sa voix naturelle). Avez vous allumé dans ma chambre ?

ALICE. Non, madame.

MADAME DE GERFAUT. Qu'est-ce donc que vous attendez?

ALICE. Comme monsieur est encore avec du monde.....

MADAME DE GERFAUT (d'un ton d'humeur). Cela vous empêche d'allumer chez moi?

ALICE. Je croyais.

MADAME DE GERFAUT. Allez donc, mademoiselle, allez donc.

(Alice entre dans la chambre à coucher.)

SCÈNE X.

MADAME DE GERFAUT, seule.

Mon parti est bien pris. Je ne veux pas me rendre malade à force de me creuser la tête. Je parlerai demain à monsieur de Gerfaut.... Nous sommes d'un âge à avoir chacun nos habitudes.... Il vivra comme il voudra, et moi je continuerai à tenir ma maison comme je la tenais. Pas d'esclavage, ni d'un côté ni de l'autre. Certes, ce n'était pas cela que j'avais désiré.... La faute est faite. Cruelle faute! Madame Therply a raison; j'étais veuve; je m'imaginerai que je le suis encore. (Elle soupire, se lève et va se regarder dans une glace.) Je ne suis pas trop pâle pour être aussi tourmentée. Si je perdais ma santé, je n'aurais plus rien au monde; pas même un mari pour s'intéresser à moi. Un homme de quarante ans être aussi impassible! Il est là, établi dans le salon, avec un sang-froid... Il y passera la nuit. C'est inconcevable. (Avec un accent plus marqué.) C'est odieux. (Elle allume un bougeoir.) Je suis madame de Gerfaut! Ça a l'air d'une mauvaise plaisanterie.

(Au moment où elle va quitter la scène, monsieur de Gerfaut et monsieur de Saint-Sabin paraissent. Elle leur fait une courte révérence, et entre dans sa chambre.)

SCÈNE XI.

M. DE GERFAUT, M. DE SAINT-SABIN.

M. DE SAINT-SABIN. Vous me direz tout ce que vous vou-

drez, mon frère; mais votre femme a un air de tristesse qui a frappé tout le monde.

M. DE GERFAUT. Tristesse de quoi ?

M. DE SAINT-SABIN. Je ne puis pas le savoir.

M. DE GERFAUT. Un jour comme celui-ci a toujours quelque chose de si singulier pour une femme, qu'il ne faut pas y prendre garde.

M. DE SAINT-SABIN. Vous voilà marié; je suis un de vos témoins; eh bien ! je ne puis pas encore le croire. Vous aviez un sort si complet.

M. DE GERFAUT. Il faut essayer un peu de tout.

M. DE SAINT-SABIN. Il ne vous manque plus que de devenir ambitieux.

M. DE GERFAUT. Je ne crois pas que cela m'arrive.

M. DE SAINT-SABIN. Que sait-on ? Vous pouvez avoir de la famille; vouloir qu'elle ait de l'éclat; et vous vous condamnerez à suer sang et eau pour des inconnus.

M. DE GERFAUT. Quels inconnus ?

M. DE SAINT-SABIN. Vos enfants.

M. DE GERFAUT. Des enfants ne sont pas des inconnus.

M. DE SAINT-SABIN. Avant qu'ils soient venus au monde, ce n'est pas autre chose.

M. DE GERFAUT. On ne fait pas des enfants, mon frère; le ciel vous les envoie; on les prend. S'ils sont gentils, il est sûr qu'on s'y intéresse; mais nous n'en sommes pas encore là. Dans le temps, comme dans le temps.

M. DE SAINT-SABIN. Est-ce que vous n'entrez pas dans cette chambre ?

M. DE GERFAUT. J'ai peur qu'il ne soit trop tôt. Avec leurs papillotes et leurs prières, les femmes n'en finissent jamais. Madame de Gerfaut est si susceptible.

M. DE SAINT-SABIN. Entrez, entrez toujours; je vous réponds qu'elle ne vous en voudra pas.

SCÈNE XII.

M. DE GERFAUT, M. DE SAINT-SABIN, ALICE.

M. DE GERFAUT (à Alice). Mademoiselle, votre service est-il fini?

ALICE. Oui, monsieur.

M. DE GERFAUT. Bonsoir, mon frère.

M. DE SAINT-SABIN. Bonsoir.

(Monsieur de Saint-Sabin sort par la porte du fond; monsieur de Gerfaut entre dans la chambre de sa femme.)

SCÈNE XIII.

ALICE, seule.

Que diable ont-ils donc déjà l'un contre l'autre? Madame est agitée; elle parle toute seule; elle voulait s'enfermer. Je crois même qu'elle a pleuré; mais elle est si fière, qu'on ne peut jamais rien savoir avec elle. Pour lui, c'est monsieur Tranquille; il entre dans la chambre de madame, comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie. Je voudrais déjà être à demain matin.

(Elle prend une des deux bougies qui sont sur la cheminée, souffle l'autre et s'en va.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALICE, BAPTISTE.

BAPTISTE. Mademoiselle Alice, je suis à vos ordres. Qu'est-ce que vous allez me faire faire?

ALICE. Je n'en sais vraiment rien, monsieur Baptiste. A

moins que vous ne vouliez aider Dominique à faire le salon, en attendant que votre maître soit levé.

BAPTISTE. Si je commençais par cette pièce ?

ALICE. C'est trop près de la chambre de madame ; on ne la range jamais que pendant le déjeuner.

SCÈNE II.

MADAME DE GERFAUT, en robe du matin, ALICE, BAPTISTE.

MADAME DE GERFAUT (entr'ouvrant la porte de sa chambre). Alice, êtes-vous là ?

ALICE. Oui, madame.

MADAME DE GERFAUT (entrant sur la scène). Chut ! chut ! parlez donc plus bas ; vous criez trop fort ; monsieur de Gerfaut n'est pas encore réveillé. Tenez, voici une lettre que je viens d'écrire, et qu'il faut faire porter tout de suite. (Elle fait un signe de tête à Baptiste.) Bonjour, Baptiste.

ALICE. Si madame veut, monsieur Baptiste s'en chargera ?

MADAME DE GERFAUT (donnant la lettre à Baptiste). Volontiers. Je sais que c'est un très-bon sujet que Baptiste : son maître en fait le plus grand cas ; il m'en a toujours parlé avec éloge. Il y a neuf ans que vous êtes avec monsieur de Gerfaut, Baptiste ; vous pouvez regarder qu'il y a neuf ans que vous êtes avec moi.

BAPTISTE (saluant à plusieurs reprises). Madame me fait beaucoup d'honneur. Y a-t-il une réponse à la lettre de madame ?

MADAME DE GERFAUT. Oui, Baptiste.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE III.

ALICE, BAPTISTE.

ALICE. Voyons donc à qui elle écrit de si grand matin. (Baptiste lui montre la lettre.) « A madame, madame de

Palmas. » (Elle rit.) Ah ! ah ! elle lui écrit ; c'est bon signe.

BAPTISTE. Quelle est donc cette dame ?

ALICE. C'est la nièce de madame, qui s'est mariée il y a six mois, et qu'elle ne voyait presque plus depuis ce temps-là, parce qu'elle a épousé monsieur de Palmas que madame trouvait bien aimable. Ah ! je crois bien que si monsieur Palmas n'eût pas épousé la nièce, madame n'aurait pas épousé votre maître.

BAPTISTE. Vous croyez que madame se serait mariée à l'autre ?

ALICE. Je ne le lui ai pas demandé, comme bien vous pouvez penser ; mais chaque fois que monsieur de Palmas venait ici, comme c'est un homme fort gai, qui a toujours le mot pour rire, madame, qui est assez raide naturellement, il fallait voir comme elle faisait la gentille, la gracieuse, la jeune. Nous avions tous remarqué cela. Lui, apparemment, ne devinait rien, ou peut-être aimait-il mieux être son neveu que son mari. Toujours est-il vrai que madame n'a été à leur noce qu'à son corps défendant, et qu'elle ne les a pas invités à la sienne. Je suis sûre que c'est cela qu'elle veut raccommoder ce matin.

BAPTISTE. C'est bien possible. Dans ce cas-là, je vais porter ma lettre.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALICE, et un peu après, MADAME DE GERFAUT.

ALICE. Rien n'a l'air de l'intéresser ce garçon-là. Ça ne fera pas une société bien amusante.

MADAME DE GERFAUT. Mon mari dort toujours. Est-ce que Baptiste est déjà parti ? Nous avons oublié de lui demander si monsieur de Gerfaut avait des habitudes pour son déjeuner. Je ne sais pas trop ce que j'ai commandé hier ; mais je tiens à ce que rien ne manque au déjeuner de ce matin. Vous enverrez chercher du thé au magasin de la place Vendôme, dans le cas où monsieur de Gerfaut en demanderait. On trouve que celui que j'ai ici n'est pas tout ce qu'il y a de meilleur. Pour

plus de sûreté, envoyez-y tout de suite. Vous comprenez? Tout ce qu'il y a de mieux. (Alice sort; madame de Gerfaut va à une glace.) Cette coiffure-là ne me sied pas; c'est trop lourd. (Alice rentre.) N'est-ce pas, Alice?

ALICE. Quoi, madame?

MADAME DE GERFAUT. Mes serre-tête ne sont pas jolis.

ALICE. Pardonnez-moi, madame.

MADAME DE GERFAUT. On fait mieux que cela à présent. A qui demanderai-je des patrons? Mes camisoles de nuit ont besoin d'être changées aussi. Je ne me rappelle plus qui est-ce qui en a de si élégantes. Dans le fait, c'est fort bien vu; car on peut être obligé de garder le lit, et il n'y a pas d'excuses pour ne pas avoir des camisoles comme tout le monde les porte. Informez-vous donc d'un bon modèle, Alice.

(Elle rentre dans sa chambre.)

ALICE. Ciel! quel changement! Les serre-tête, les camisoles!

MADAME DE GERFAUT. Je croyais avoir entendu remuer monsieur de Gerfaut.... J'ai cette percale qui est si fine.

ALICE. Oh! madame, c'est trop beau!

MADAME DE GERFAUT. Il faut bien l'employer. On ferait les cols un peu montants, garnis de plusieurs rangs de jolie mousseline; cela sied tout à fait. Allez la chercher. (Alice sort. Madame de Gerfaut tire deux papillotes de dessous son serre-tête, et passe les doigts dans ses cheveux.) Je ne veux plus être sans cheveux, même le matin.

ALICE (avec un paquet sous le bras), Madame, voici la percale.

MADAME DE GERFAUT. Alice, arrangez-moi quelques cheveux. (Elle s'assied; Alice tire une petite table sur laquelle elle a posé un miroir.) Deux boucles sur le front seulement, et on a une tout autre figure. Ne trouvez-vous pas? Quelle heure est-il?

ALICE (regardant la pendule). Dix heures, madame.

MADAME DE GERFAUT. Je ne sais pas si monsieur de Gerfaut est dans l'habitude de dormir aussi tard.

ALICE. Baptiste va rentrer; on le lui demandera.

MADAME DE GERFAUT. Non, non; c'est inutile. Je suis sûre

qu'il n'est pas malade; voilà l'essentiel. Otez encore deux papillotes.

ALICE. Si on les ôtait toutes, et que madame mît ce petit bonnet qu'elle a fait faire dernièrement?

MADAME DE GERFAUT. Croyez-vous?

ALICE. Ce serait beaucoup mieux.

MADAME DE GERFAUT. Eh bien! Alice, comme vous voudrez. (Alice va chercher le bonnet; pendant ce temps-là, madame de Gerfaut achève d'ôter ses papillotes.) C'est une très-bonne fille qu'Alice; elle a ses petits défauts, comme tous ces gens-là; mais je suis sûre qu'elle m'est fort attachée.

ALICE (apportant un bonnet et une robe). Madame me grondera peut-être; j'ai pris sur moi d'apporter aussi cette robe.

MADAME DE GERFAUT (souriant). Vous êtes donc folle!

ALICE. Elle va si bien à madame.

MADAME DE GERFAUT. Il est vrai; quoique très-belle, ce n'est toujours qu'une robe du matin. Dépêchez-vous de me coiffer. (Alice pose la robe et le bonnet sur une chaise, et achève de coiffer sa maîtresse.) Vous avez toujours aimé à me voir bien mise.

ALICE. Je n'ai pas de plus grand plaisir.

MADAME DE GERFAUT. Je ne crois pas que monsieur de Gerfaut tienne beaucoup à cela.

ALICE. Tous les hommes y tiennent, madame, même ceux qui ne veulent pas en convenir.

SCÈNE V.

MADAME DE GERFAUT, ALICE, BAPTISTE.

BAPTISTE. Madame, madame de Palmas m'a chargé de vous présenter ses respects, et de vous dire qu'elle allait venir tout de suite.

MADAME DE GERFAUT. C'est très-bien.

ALICE. Monsieur Baptiste, avez-vous l'heure juste?

BAPTISTE. Je vais comme le château. (Il tire sa montre et regarde la pendule.) Cette pendule avance un peu.

ALICE (lui prenant sa montre). Voyez donc, madame, la belle montre que monsieur lui a donnée.

MADAME DE GERFAUT. Elle est très-jolie. Laissez-nous, Baptiste.

(Baptiste sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DE GERFAUT, ALICE.

ALICE (aidant sa maîtresse à s'habiller). Il en est encore dans l'enchantement; il ne l'a que d'avant-hier. Un présent comme celui-là montre bien la joie que monsieur avait d'épouser madame.

MADAME DE GERFAUT. C'est donc une montre que l'on donne dans ce cas-là ?

ALICE. En général, plus on est content, plus on est généreux.

MADAME DE GERFAUT. Si je vous donnais la mienne.

ALICE. Ah ! madame !

MADAME DE GERFAUT. Vous pouvez la prendre ; elle est à vous. (Alice s'apprête à lui faire des remercîments.) J'entends, je crois, monsieur de Gerfaut ; emportez vite tous ces chiffons ; vous me remercierez une autre fois.

(Alice exécute les ordres de sa maîtresse.)

SCÈNE VII.

MADAME DE GERFAUT, ensuite M. DE GERFAUT et ALICE.

MADAME DE GERFAUT. J'aime beaucoup qu'il ait donné une montre à son domestique. Comme je le jugeais mal, ce cher monsieur de Gerfaut. (Elle va au-devant de lui, et lui présente la main.) Bonjour, mon ami.

M. DE GERFAUT (lui baisant la main). C'est un extraordinaire au moins, madame. Je vous prie de croire que je ne suis pas aussi paresseux tous les jours.

MADAME DE GERFAUT (en souriant). Vous n'avez pas besoin d'excuses.

ALICE (entrant). Madame ne veut pas s'occuper de la percale ?

MADAME DE GERFAUT. Plus tard.

M. DE GERFAUT. Que je ne vous dérange pas. Faites-moi seulement donner les journaux ; j'irai les lire dans le salon.

MADAME DE GERFAUT. Eh ! mais, mon Dieu, je suis bien embarrassée. Je ne reçois que le *Journal du Soir*.

ALICE. Madame, monsieur Baptiste, en venant ce matin, a mis ceux de monsieur sur le poêle de la salle à manger. Je vais les chercher.

MADAME DE GERFAUT. Tout de suite. (Alice sort.) Mon ami, il faut les faire adresser ici désormais.

M. DE GERFAUT. Je m'en occuperai.

MADAME DE GERFAUT. Et puis, en attendant que l'appartement qu'on arrange pour vous dans cette maison soit achevé, que ne faites-vous venir du logement que vous quittez toutes les choses qui vous sont nécessaires ?

M. DE GERFAUT. Je ne veux pas vous gêner.

MADAME DE GERFAUT. Me gêner ! Ne croyez donc pas cela. Je pensais tantôt que, si j'avais eu seulement une chambre à coucher de plus, nous aurions pu ne rien ajouter à notre loyer. Vous auriez pris le salon pour vous tenir d'habitude ; moi je suis toujours dans cette pièce....

M. DE GERFAUT. Je ferai là-dessus tout ce que vous voudrez. C'est à vous de peser les inconvénients.

MADAME DE GERFAUT. Je n'en vois vraiment pas. C'est une dépense si inutile, et pour être séparés encore. (Lui prenant le bras, et se penchant sur son épaule.) Qu'en dites-vous, mon ami ?

M. DE GERFAUT. Vous êtes la maîtresse.

MADAME DE GERFAUT. Ne trouvez-vous pas cela mieux ?

M. DE GERFAUT. Aussitôt que vous l'aurez décidé.

MADAME DE GERFAUT. Songez donc que, quand je voudrai vous parler, il faudra monter vingt-deux marches, et qu'il faudrait que vous les descendissiez si vous aviez quelque chose à me dire.

M. DE GERFAUT. Cela est certain.

MADAME DE GERFAUT. On y regarde beaucoup plus que quand on est de plain-pied. (A Alice.) Laissez-nous donc un instant, Alice.

ALICE. Madame, ce sont les journaux.

MADAME DE GERFAUT. Portez-les dans le salon.... Non. Donnez-les-moi. (A M. de Gerfaut). Je vais vous y conduire. Mon domestique a la mauvaise habitude de laisser les croisées entr'ouvertes; cela pourrait vous incommoder. Je veux les fermer moi-même. (A Alice.) Aunez toujours la percale, Alice.

(Elle sort en s'appuyant sur le bras de M. Gerfaut.)

SCÈNE VIII.

ALICE, seule.

Voilà quatre ans que je sers madame; je ne lui connaissais pas encore la petite voix qu'elle a ce matin. Elle avait bien aussi une petite voix pour monsieur de Palmas; mais ce n'était pas la même chose. C'était plus jeune, c'était plus gai, si l'on veut; ce n'était pas si doux. (Elle contrefait sa maîtresse.) « Aunez toujours la percale, Alice. Si elle voulait prendre cette habitude-là, que je serais contente! Aussitôt qu'une maîtresse crie, je perds la tête, je ne sais plus où j'en suis. Au lieu qu'une maîtresse qui fait l'enfant, on fait l'enfant avec elle, et j'ai toujours remarqué que c'était un bon jeu.

SCÈNE IX.

MADAME DE PALMAS, ALICE.

MADAME DE PALMAS. Alice, ma tante m'a écrit de venir la voir ce matin. Savez-vous ce qu'elle me veut?

ALICE. Non, madame, mais je vais aller la chercher.

(Alice sort.)

MADAME DE PALMAS. Monsieur de Palmas n'était pas d'avis que je me rendisse à cette invitation. Ma tante est si injuste

envers nous! On dit qu'elle se repent déjà de son mariage. Pourvu que notre conversation ne s'en ressente pas. Quoique sœur d'une mère que j'aimais tant, madame de Gerfaut m'a toujours inspiré de la crainte.

SCÈNE X.

MADAME DE PALMAS, MADAME DE GERFAUT.

MADAME DE GERFAUT. Mélanie, as-tu de jolies camisoles de nuit?

MADAME DE PALMAS (avec la plus grande surprise). Plaît-il, ma tante?

MADAME DE GERFAUT. Ton père apparemment n'a pas eu assez de confiance en moi pour me charger de ton trousseau; de sorte que je ne sais pas comment sont tes camisoles; et je voudrais m'en faire faire.

MADAME DE PALMAS. Elles sont fort simples; mais j'ai une de mes amies qui vient de faire un très-beau mariage, et qui m'en prêtera bien volontiers.

MADAME DE GERFAUT. Quelle est cette amie?

MADAME DE PALMAS. Clotilde de Thoury, qui vient d'épouser monsieur de Mairant.

MADAME DE GERFAUT. Tu appelles cela un beau mariage! Son mari n'a que le souffle.

MADAME DE PALMAS. Je le sais bien.

MADAME DE GERFAUT. Et l'on prétend qu'il n'y a de fortune ni d'un côté ni de l'autre.

MADAME DE PALMAS. C'est vrai, ma tante; mais enfin la cour a signé leur contrat; c'est un archevêque qui leur a donné la bénédiction nuptiale; et le père de monsieur de Mairant, quoique fort avare, a fait à son fils un présent auquel on était loin de s'attendre. Il s'est défait en sa faveur de son titre de comte; de sorte que Clotilde, qui ne devait être que baronne, s'est trouvée tout à coup devenir comtesse.

MADAME DE GERFAUT. On peut donc faire de ces arrangements-là?

MADAME DE PALMAS. C'est ce qui a achevé de décider Clotilde.

MADAME DE GERFAUT. Pauvres jeunes personnes! Que de petites vanités on va chercher pour dérouter leur instinct. C'est un nom, c'est un titre, des honneurs, et souvent pas de mari. Dans le mariage cependant, un mari me paraît la chose principale. Qu'en dis-tu ?

MADAME DE PALMAS. Ce devrait être comme cela au moins.

MADAME DE GERFAUT. Tu as l'air sérieux. J'espère que tu ne me boude pas de ce que je ne t'ai pas invitée au dîner d'hier. Ce serait bien injuste, car j'ai cru faire pour le mieux. Je voulais vous épargner, à toi et à monsieur de Palmas, l'ennui d'une pareille journée. D'ailleurs c'est en intimité que je désire vous faire faire connaissance avec mon mari. Il a peu de dehors; mais avec le tact que vous avez l'un et l'autre, je suis sûre que vous en serez fort contents. Pour commencer, veux-tu déjeuner avec nous, ce matin?

MADAME DE PALMAS. Je vous remercie, ma tante; j'ai promis à monsieur de Palmas de revenir tout de suite.

MADAME DE GERFAUT. Je l'enverrai chercher.

MADAME DE PALMAS. Il ne pourrait pas venir; il est incommodé.

MADAME DE GERFAUT. Incommodé! monsieur de Palmas incommodé! C'est impossible. Allons, allons, vous me gardez rancune.

MADAME DE PALMAS. Je vous assure que non, ma tante. Cela lui arrive fort souvent.

MADAME DE GERFAUT. Quoi! avec ce visage si frais?

MADAME DE PALMAS. Oui, ma tante.

MADAME DE GERFAUT. Cette gaîté imperturbable?

MADAME DE PALMAS. Dans le monde.

MADAME DE GERFAUT. Je m'étais fait une grande illusion. (Elle embrasse sa nièce.) Chère Mélanie! Passe la journée avec nous, mon enfant. Tu dois avoir besoin de te distraire. (A elle-même.) Monsieur de Palmas d'une faible complexion! Voyez-vous? (Haut.) Je veux te faire un présent de noce, chère petite. J'ai été si occupée tous ces

jours-ci; j'ai été si bouleversée!..... Attends, attends.

(Elle entre dans sa chambre.)

MADAME DE PALMAS. Je n'en reviens pas, ma tante sensible! ma tante caressante! ma tante généreuse!

MADAME DE GERFAUT (tenant un écrin), Tiens. C'est cette parure d'opales entourées de brillants que j'avais achetée pour moi, et que tu trouvais si jolie; prends-la. (Elle donne l'écrin à madame de Palmas, qui le reçoit sans avoir l'air de savoir ce qu'elle fait.) Quelques chagrins qu'ait une femme, une jolie parure est toujours une jolie parure.

SCÈNE XI.

MADAME DE PALMAS, MADAME DE GERFAUT, UN DOMESTIQUE, et un peu après, MADAME THERPLY et MADAME DE VAMBELLE.

LE DOMESTIQUE (annonçant). Madame Therply et madame de Vambelle.

(Il sort.)

MADAME DE GERFAUT (à part). De si bonne heure! C'est la curiosité qui les attire. N'importe. (Allant au-devant d'elles.) Bonjour, mesdames. Ne me parlez pas d'hier au soir. J'étais folle, j'étais sotte, j'étais ridicule; je ne sais pas où j'avais la tête. Grâce au ciel et aux bonnes réflexions que j'ai faites, je suis tout autre aujourd'hui.

MADAME THERPLY (riant). Il n'y a rien comme les bonnes réflexions.

MADAME DE GERFAUT (avec emphase). Une organisation trop vive nous pousse souvent à l'injustice; mais pour peu qu'on en appelle à la raison, les fantômes que l'on s'était créés disparaissent presque aussitôt, et l'on voit alors les choses telles qu'on doit les voir.

MADAME DE VAMBELLE (avec une légère teinte d'ironie). Vous en êtes là maintenant?

MADAME DE GERFAUT (très-sérieusement). Oui, madame.

MADAME THERPLY. Eh bien! ma chère amie, tant mieux.

Je n'ai jamais été pour les fantômes. (A madame de Palmas.) Comment se porte monsieur de Palmas, madame ?

MADAME DE GERFAUT. Ne lui en parlez donc pas; il est incommodé. Monsieur de Palmas est habituellement d'une mauvaise santé. Vous doutiez-vous de cela ?

MADAME THERPLY. Vraiment non.

MADAME DE GERFAUT. Ah ! c'est que cette excellente Mélanie est si parfaite; elle a tant de discrétion ; elle ne se plaint jamais. C'est un grand mérite.

MADAME DE PALMAS. Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, ma tante ; c'est monsieur de Palmas.

MADAME DE GERFAUT. Bien, bien, ma bonne amie. Tu as pris le bon parti. En effet, le mariage n'est que cela, un état de résignation. Et, quand bien même on éprouverait des regrets, à qui les confierait-on avec sécurité ?

MADAME DE VAMBELLE (bas à madame Therply). Que veut-elle dire ?

MADAME THERPLY. Je n'en sais rien.

MADAME DE GERFAUT. Pour moi, rien au monde ne pourra m'empêcher de vanter monsieur de Gerfaut, de me glorifier d'être sa femme, de le faire valoir chaque fois que l'occasion s'en présentera. C'est mon devoir; je le remplirai.

MADAME DE VAMBELLE (souriant). Nous n'en avons jamais douté.

MADAME DE GERFAUT. Il n'a peut-être pas le premier abord pour lui.

MADAME THERPLY. Où voyez-vous cela ?

MADAME DE GERFAUT. Mais que sont de faux brillants auprès des qualités solides qui le distinguent? Monsieur de Gerfaut a l'esprit juste, le sens droit, un cœur excellent ; c'est un homme essentiel, une âme primitive.

MADAME DE VAMBELLE. Dans votre bouche, son éloge n'est pas suspect.

MADAME DE GERFAUT. J'ai pu me tromper comme une autre; mais je serais désolée que ma nièce, qui ne connaît pas encore son oncle, eût conçu contre lui d'injustes préventions.

MADAME DE PALMAS. Moi, ma tante ! Du moment que vous

vous êtes décidée à épouser monsieur de Gerfaut, je n'ai pas pu croire que ce fût un homme sans mérite.

MADAME DE GERFAUT. Il n'y aurait pas d'excuse. (S'apercevant que madame Therply et madame de Vambelle se regardent en riant.) Non, mesdames, il n'y aurait pas d'excuse. Une veuve, étant libre de son choix, aurait très-mauvaise grâce à jouer le rôle de victime; ses doléances ne toucheraient personne; et les bonnes amies à qui elle serait assez imprudente pour faire des confidences, seraient assurément les premières à en rire.

MADAME DE VAMBELLE. Vous avez l'air de faire la leçon à quelqu'un.

MADAME DE GERFAUT. Je ne parle que pour Mélanie.

MADAME DE VAMBELLE. Qui est peut-être la seule qui ne vous comprenne pas.

MADAME DE GERFAUT (d'un ton solennel). S'il faut m'exprimer plus clairement, je vais le faire. (A madame de Palmas.) Tu sais, Mélanie, que le ciel m'a douée d'une susceptibilité qui n'a pas d'exemple; il n'est donc pas étonnant que le choix d'un second mari n'ait été pour moi qu'un sujet continuel d'anxiété. Hier encore j'avais des craintes; je ne te le cache pas; j'en parlai à ces dames; leur empressement à venir me voir ce matin prouve l'intérêt qu'elles avaient bien voulu y prendre. Mais comme ces craintes se sont trouvées sans fondement, qu'une explication franche avec monsieur de Gerfaut me l'a fait voir sous un aspect tout différent, il y aurait de la perfidie, ce me semble, à paraître trembler encore lorsque je suis aussi parfaitement rassurée.

MADAME THERPLY. Dites-nous cela tout bonnement. Nous n'avons jamais désiré autre chose.

MADAME DE GERFAUT. Je n'exalterai pas monsieur de Gerfaut comme la perfection idéale; vous ne me croiriez pas; vous auriez raison; mais il m'est démontré que c'est un cœur sans détour, et qui sympathisera toujours avec le mien.

MADAME THERPLY. Toujours! c'est charmant.

MADAME DE GERFAUT. Il est tout abandon, tout dévoûment, toute franchise; plus on se confiera à lui, plus on sera sûr de se l'attacher. Comme il ne veut que le bonheur des gens

qu'il aime, la moindre méfiance le blesserait profondément. Sa vie n'est qu'un tissu de sacrifices faits à l'amitié; elle est semée de traits si touchants, si délicats!

MADAME THERPLY. J'admire quelle longue explication vous avez dû avoir ensemble depuis que nous vous avons quittée.

MADAME DE GERFAUT. Une fois que les cœurs s'entendent, cela va si vite. Il faut véritablement qu'il y ait une divinité spéciale qui s'intéresse à moi pour m'avoir fait trouver deux maris comme il n'en a peut-être jamais existé de semblables, le frère de madame de Vambelle et monsieur de Gerfaut.

MADAME DE VAMBELLE (très-sèchement). Je vous remercie, madame, pour la mémoire de mon frère.

MADAME DE GERFAUT. La comparaison ne lui fait pas de tort, soyez-en sûre.

MADAME THERPLY (bas à madame de Vambelle). Ne répondez pas. Elle est autrement folle qu'hier; mais elle l'est tout autant.

MADAME DE GERFAUT. Et moi qui parle devant cette pauvre Mélanie sans penser qu'elle a un mari qui souffre!

MADAME DE PALMAS. J'y pense, moi, ma tante; car si vous n'avez rien de particulier à me dire, je vous demanderai la permission d'aller le retrouver.

MADAME DE GERFAUT. Non, mon enfant. Je voulais avoir le plaisir de te voir, parce que je t'aime, parce que tu m'es chère; et je sens que tu vas me le devenir encore davantage à présent que je connais ta position. Mais reste encore un instant. Monsieur de Gerfaut est dans le salon; je vais lui dire que tu es ici ainsi que ces dames.

MADAME THERPLY. Il ne faut pas le déranger.

MADAME DE GERFAUT. Le déranger! ah! je ne le dérange jamais.

MADAME DE VAMBELLE (bas à madame de Therply). Quelle assurance. Jamais! depuis hier.

MADAME THERPLY (à madame de Gerfaut). Je le crois bien; mais nous sommes déjà en retard. Je conduis madame de Vambelle chez un peintre qui doit faire son portrait pour la fête de monsieur de Vambelle.

MADAME DE GERFAUT. Un portrait! vous m'y faites penser.

MADAME DE PALMAS. Adieu, ma tante.

MADAME DE GERFAUT. Vous me quittez ainsi toutes les trois? Vous allez me laisser seule?

MADAME THERPLY. N'avez-vous pas monsieur de Gerfaut?

MADAME DE GERFAUT. C'est vrai, c'est vrai. Adieu, adieu.

(Mesdames de Palmas, de Vambelle et Therply sortent.)

SCÈNE XII.

MADAME DE GERFAUT, et un peu après, M. DE GERFAUT.

MADAME DE GERFAUT. Voilà une amende honorable bien faite, j'espère; avec mesure, avec dignité, telle que je devais la faire pour moi d'abord, et surtout pour ce pauvre monsieur de Gerfaut que j'avais si étrangement méconnu (M. de Gerfaut entre.) Si vous étiez venu un instant plus tôt, cher ami, vous m'auriez trouvée en société.

M. DE GERFAUT. Alors j'aime mieux être venu un instant plus tard.

MADAME DE GERFAUT. Que vous avez d'originalité dans vos réponses? Vous préférez donc me trouver seule?

M. DE GERFAUT. Oui.

MADAME DE GERFAUT. Je pense bien de même. Nous deux, rien que nous deux, toujours nous deux.

M. DE GERFAUT. Votre dîner d'hier m'a contrarié. A quoi bon tant de monde? Je n'ai pas osé vous le dire; mais mon idée aurait été, en sortant de l'Eglise, de partir tout de suite pour la campagne, et d'y passer au moins huit ou dix jours tranquilles.

MADAME DE GERFAUT. Il fallait donc parler; vous m'auriez ravie. Est-ce que je me souciais de tous ces gens-là? J'ai craint de mon côté que, si je ne faisais pas une espèce de petite fête, vous ne trouvassiez cela bien simple.

M. DE GERFAUT. On devrait toujours s'expliquer franchement, mais je ne sais quoi me retenait avec vous. Que de fois, en vous voyant me faire plus d'amitiés qu'à l'ordinaire, j'ai été tenté de me familiariser aussi! Mais, tandis que je balançais, vous changiez tout à coup de manières, et je ne savais

plus où j'en étais. Pourquoi agissiez-vous ainsi? C'était donc pour m'éprouver?

MADAME DE GERFAUT (avec un peu d'embarras). Je ne me rappelle pas cela du tout.

M. DE GERFAUT. Oh! si fait; moi, je me le rappelle bien. Vous me parliez de tout près; vous me preniez les mains; vos yeux étaient encore plus vifs et plus brillants qu'à l'ordinaire; le son de votre voix allait au cœur, je vous admirais; mais à propos de rien vous reculiez brusquement votre siége, vous vous plaigniez d'un mal de tête, ou de ce que le feu n'allait pas, et moi j'étais tout décontenancé.

MADAME DE GERFAUT. Vous avez cru voir cela.

M. DE GERFAUT. Non, non; c'est bien réel.

MADAME DE GERFAUT. Il faut espérer que nous nous entendrons mieux à présent.

M. DE GERFAUT. Je suis un homme assez simple. Ce qu'on n'apprend pas dans les livres, je ne le sais guère. Vous, vous avez vécu dans le monde, et il ne serait pas étonnant que vous me trouvassiez neuf sur bien des choses. Dites-le-moi chaque fois que cela vous frappera; je vous en saurai gré. Jusqu'ici, de passer pour un ours m'était assez égal; mais puisque vous avez une maison, que vous aimez à recevoir, et que je suis votre mari...

MADAME DE GERFAUT. Oui, vous êtes mon mari, mon bon mari. Voilà la vérité; tout le reste ne signifie rien. Le monde! Qu'est-ce que c'est que le monde? Ne croyez pas, monsieur de Gerfaut, que je tienne au monde; je le juge peut-être plus sévèrement que vous. Mais une jeune veuve qui ne recevrait personne, qui vivrait retirée, dont les habitudes ne seraient pas conformes à son état, à sa fortune, courrait risque de se voir mal interprétée. Il faut donc qu'elle s'entoure de témoins; car, tous ces gens qui viennent ici, ce n'est pas autre chose. A cette heure que je suis mariée, je puis les congédier tous sans en regretter aucun. Des désœuvrés, des cœurs froids, des têtes éventées, des jaloux, des envieux; et, dans des temps comme ceux où nous vivons, que d'hypocrites, que de vils fanfarons qu'il est impossible d'éviter, pour peu qu'on

ouvre sa porte ! Ah ! mon ami, de quel fardeau vous m'avez délivrée !

M. DE GERFAUT. Savez-vous que vous êtes éloquente, très-éloquente ! Vous n'aimez pas les hypocrites, n'est-il pas vrai ?

MADAME DE GERFAUT. Pouvez-vous me faire une pareille question ?

M. DE GERFAUT. Je vais vous dire. J'ai l'oreille assez fine, et hier j'ai cru entendre une de vos dames qui disait à une autre : « Comment madame de Gerfaut va-t'elle s'arranger avec son mari ; car il paraît libéral ? » Comme nous n'avons jamais parlé politique ensemble, je me suis imaginé que votre salon était aux belles manières actuelles ; qu'on y tenait pour les grimaces et les opinions de commande, qui font un métier à tant de gens.

MADAME DE GERFAUT. Vous ne vous êtes pas trompé de beaucoup. La plupart de ceux qui étaient là ne vivent que de places ; et, comme ils n'ont rien à faire, on les a plus facilement que d'autres. Aussi voyez-vous le cas que j'en fais, puisque je vous offre de n'en plus recevoir aucun.

M. DE GERFAUT. Il me semble que vous, qui êtes si franche, vous deviez souffrir bien souvent.

MADAME DE GERFAUT. Plus que vous ne pouvez croire, mon ami.

M. DE GERFAUT. Que vous me faites plaisir ! C'était la seule crainte que j'avais. Non pas que je ne fusse sûr, avec l'esprit qui vous distingue, de vous ramener bientôt à des opinions plus saines ; mais de penser que vous auriez pu être séduite un instant par l'impudence de pareils jongleurs...

MADAME DE GERFAUT. Les jongleurs ne me séduisent pas ; il me faut mieux que des prestiges. Mais, dites-moi donc, mon ami, ce que c'est que ce vilain contrat de mariage que vous m'avez fait faire. Pourquoi sommes-nous séparés de biens ?

M. DE GERFAUT. Votre notaire m'a dit que c'étaient vos intentions.

MADAME DE GERFAUT. Mon notaire est un imbécile. C'est lui qui m'a parlé de cela le premier, et je me souviens même de

lui avoir répondu : « Ah ! comment ! avec monsieur de Gerfaut ! » Il paraît qu'il n'en a pas tenu compte. Presque tous les notaires aiment à mettre dans leurs paperasses une rigueur qu'on ne leur demande pas. C'est comme une manie qu'ils ont tous de vouloir protéger leurs clients malgré eux. (Elle tend la main à son mari.) Nous, séparés de biens ! C'est ridicule. Est-ce que les notaires ne devraient pas deviner que lorsque les cœurs sont si bien d'accord, la fortune doit être en commun ? j'espère bien que vous ne vous soumettrez pas à cette méchante clause, mon ami, et que je ne serai plus obligée de m'occuper de mes affaires comme si j'étais encore seule au monde.

M. DE GERFAUT. Hélas ! c'est que je ne suis déjà guère habile moi-même pour les miennes. Jusqu'ici c'est un homme en qui j'ai toute confiance qui a bien voulu s'en mêler ; si vous voulez, je vous recommanderai aussi à lui.

MADAME DE GERFAUT. Alors ce n'est pas la peine.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR et MADAME DE GERFAUT, ALICE.

ALICE. Madame est servie.

M. DE GERFAUT (à Alice). Mademoiselle, voulez-vous dire à mon domestique de venir tout de suite ?

MADAME DE GERFAUT. Attendez, Alice. (A son mari.) Que lui voulez-vous ?

M. DE GERFAUT. C'est pour m'aider à passer mon habit, et surtout pour ma cravate que je n'ai jamais su mettre.

MADAME DE GERFAUT. N'est-ce que cela ? Ne derangez personne, Alice. (A son mari.) Je veux voir si je pourrai remplacer Baptiste.

(Ils entrent dans la chambre à coucher.)

SCÈNE XIV.

ALICE (aunant de la percale). Madame va mettre la cravate à monsieur ; bientôt monsieur habillera madame ; ils pour-

ront faire une grande économie de domestiques. (Elle rit.) Ah! que c'est drôle, que c'est drôle... La belle percale! Si ce n'est pas un meurtre d'employer cela pour des camisoles! Il est vrai que ce sera pour garder le lit, comme dit madame; elle ne les aura pas plutôt qu'elle voudra être malade. Eh! mon Dieu, je devine à présent... Pour garder le lit! C'est clair. A coup sûr, je ne resterai jamais dans une maison où il y aura des enfants.

SCÈNE XV.

MONSIEUR et MADAME DE GERFAUT, ALICE.

MADAME DE GERFAUT (bas à monsieur de Gerfaut, d'un petit air boudeur). Si jamais je vous remets votre cravate...

M. DE GERFAUT. Dame! écoutez donc, je ne suis pas accoutumé à avoir un aussi joli valet de chambre...

MADAME DE GERFAUT. C'est bon. Venez déjeuner. (Elle prend le bras de son mari, fait quelques pas et se retourne sur Alice.) Alice, vous n'avez donc pas pris la chaîne?

ALICE. Madame ne m'avait dit que la montre.

MADAME DE GERFAUT. Est-ce que l'une va sans l'autre?

ALICE. Madame est bien bonne; je suis bien reconnaissante; je remercie bien madame. (Monsieur et madame de Gerfaut sortent.) On parle de miracles! Y a-t-il rien qui ressemble moins à madame d'hier que madame de ce matin?

LA NUIT PORTE CONSEIL.

SŒUR PLACIDE.

ON PLEUPERA DONC TOUJOURS?

Les Préventions. Pl. III

LES PRÉVENTIONS

OU

LE BON OISEAU SE FAIT LUI-MÊME.

PERSONNAGES :

M. DE VAZY.
MADAME DE ROCHEBRUTE.
ÉMILIE, fille de M. de Vazy.
HUBERT, fils de madame de Rochebrute.
AMÉDÉE, amoureux d'Émilie.
SOEUR PLACIDE, gouvernante d'Emilie.
FRANQUETTE, fille de basse-cour.
SYLVAIN, garde-chasse.

La scène se passe dans le château de M. de Vazy.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

SYLVAIN, FRANQUETTE.

SYLVAIN. Qu'est-ce que tu viens donc faire ici, Franquette?

FRANQUETTE. J'apporte les lettres qu'on a été chercher à la ville.

SYLVAIN. A la bonne heure; car une fille de basse-cour dans un salon, ça ne se voit guère.

FRANQUETTE. Ne dirait-on pas que c'est la place d'un garde-chasse?

SYLVAIN. Ah! mais, moi, c'est différent; j'y suis par ordre du prétendu de not' demoiselle. Il m'a dit drès hier au soir de venir l'attendre ici ce matin.

FRANQUETTE. Faut que vous ayez fait bien vite connais-

sance ensemble. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'il est dans ce château.

SYLVAIN. Que veux-tu? c'est un garçon qui n'est pas fier.

FRANQUETTE. Pour ça, c'est vrai. Il était tantôt dans la basse-cour, ous que je faisais la litière à mes vaches; n'a-t-il pas voulu m'aider? C'est qu'il s'y prend comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie.

SYLVAIN. Je crois que c'est un bon enfant.

FRANQUETTE. Est-ce qu'il vous fait l'effet d'un maître, à vous, Sylvain?

SYLVAIN. Ma fine! il serait à désirer que tous les maîtres lui ressembliont. Il sait déjà mon nom; il sait celui de Guillaume; il sait celui de Baptiste; il n'y a pas jusqu'à ceux de mes chiens qu'il ne connaisse aussi. Il a vu du premier coup d'œil que c'était César qui devait être le meilleur.

FRANQUETTE. Pour not' demoiselle qu'est si mignonne, je crains ben, avec tout ça, que ça ne fasse un drôle de mari.

SYLVAIN. Drôle ou non, faudra toujours ben qu'elle en prenne son parti. Gn'y a pas à barguigner, pisque c'était une affaire convenue avec monsieur, du vivant du père du jeune homme. D'ailleurs, un beau garçon comme lui, qui de plus m'a tout l'air d'un fin chasseur, quelque amignonnée que soit une fille, ça ne lui déplaît jamais, sois sûre.

FRANQUETTE. S'il n'y avait que des chasseurs dans le monde.

SYLVAIN. Que veux-tu dire?

FRANQUETTE. Rien. Malgré ça, c'est toujours étonnant qu'un fils de bonne famille soit aussi rustique; mais si ce n'est pas sa faute, comme dit son domestique, ce n'est pas sa faute. Madame sa mère n'a pas voulu le faire élever dans un collége, à cause d'idées qu'elle avait dans la tête; ce jeune homme s'est formé tout seul dans une basse-cour.

SCÈNE II.

HUBERT, FRANQUETTE, SYLVAIN.

HUBERT. Te voilà encore, la petite? Comment s'appelle-t-elle, Sylvain?

SYLVAIN. Franquette, monsieur le comte.

HUBERT. Eh bien! Franquette, je puis te dire que je te trouve bien gentille. Ma mère choisit toujours des servantes qui feraient fuir le diable. Où est ta chambre?

FRANQUETTE (d'un air goguenard). Dans les environs d'ici, Monsieur.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

HUBERT, SYLVAIN.

HUBERT. Est-ce qu'elle n'est pas bonne fille?

SYLVAIN. Comme les autres, monsieur le comte, quand elle dort.

HUBERT. Je la bercerais bien pour savoir ce qu'il en est. Mais il ne s'agit pas de cela; tu dis donc qu'il y a beaucoup de gibier sur cette terre?

SYLVAIN. Depis que Monsieur a la goutte, gn'y a que moi qui chasse.

HUBERT. Ça ne serait pas une raison; les garde-chasse font souvent plus de tort que les braconniers.

SYLVAIN. Il est sûr et certain que si Monsieur en avait un autre au lieu de m'avoir.....

HUBERT. Et ce renard, est-on toujours sûr de sa trace?

SYLVAIN. Ne vous mettez pas en peine; je veux que d'ici à deux heures nous lui ayons fait passer le goût des poules.

HUBERT. Alors, partons.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE IV.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, SYLVAIN.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Hubert, j'ai à te parler.

HUBERT. C'est impossible, ma mère; je n'ai pas de temps à perdre.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Hubert, est-ce ainsi que vous devez me répondre?

HUBERT (à Sylvain). Sylvain, va toujours chercher Baptiste et Guillaume, et attendez-moi tous trois au bas du perron. (Sylvain sort.) Voyons, ma mère.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Vous ne me faites pas honneur, mon fils; vous n'êtes pas aimable. Hier, à souper, vous n'avez pas dit un mot. A la rigueur, je vous le passerais encore; vous pouviez être fatigué du voyage; mais ce matin, à déjeuner, quand vous vous seriez un peu occupé de mademoiselle Émilie.

HUBERT (regardant toujours dans la coulisse). Après.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Vous ne m'écoutez pas, Hubert.

HUBERT. Pardonnez-moi. J'ai dit : Après.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Est-ce que vous espérez plaire sans vous donner plus de peine que cela?

HUBERT. On ne m'avait pas mis auprès d'elle ; vouliez-vous que je lui parlasse au travers de la table?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Mais vous vous êtes retiré que le déjeuner était à peine fini.

HUBERT. Pourquoi a-t-elle la mise et les airs de ces petites pimbêches de Paris, qui ont passé l'été dernier dans notre voisinage ?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Taisez-vous donc, ou du moins parlez plus bas.

HUBERT. Je n'aime pas toutes ces péronnelles-là, moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Veux-tu bien finir, Hubert? Tu n'épouseras pas une paysanne. Fi! que c'est vilain à un comte de Rochebrute de ne pas aimer les demoiselles comme il faut! Celle-là est si jolie!

HUBERT. Je ne l'ai pas regardée; j'aurai toujours le temps.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Lui parleras-tu, au moins?

HUBERT. A dîner, je tâcherai; nous verrons. Est-ce tout, ma mère?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Non, Hubert, ce n'est pas tout.

HUBERT. Alors, ce sera pour une autre fois.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE V.

MADAME DE ROCHEBRUTE, ensuite M. DE VAZY.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Un enfant qui ne m'a pas quittée, que j'ai élevé moi-même, qui n'a jamais fait que ce qu'il a voulu, se comporter comme cela avec sa mère! S'il avait été au collége! L'éducation des colléges est si affreuse! mais il a toujours été son maître. Petit mauvais sujet! (D'un air de satisfaction). Avec cela, j'ai remarqué que mademoiselle Émilie le regardait en dessous d'une certaine manière qui me donne bonne espérance.

M. DE VAZY. Comment trouvez-vous mon château, madame la comtesse?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Vraiment magnifique, monsieur le baron. Je ne suis pas encore sortie; mais, de ma croisée, j'ai aperçu votre basse-cour, qui m'a paru bien belle. Moi, je vous avouerai que je fais grand cas des belles basses-cours, parce que, on a beau dire, ça a bien son agrément.

M. DE VAZY. Oh! je sais que vous êtes une dame très-entendue. Où est donc mon gendre?

MADAME DE ROCHEBRUTE (embarrassée). Il est sorti un instant pour prendre l'air.

M. DE VAZY. Et pour chasser un renard, je crois.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Il est trop bien élevé pour ne pas savoir qu'il a quelque chose de mieux à faire dans ce moment-ci. S'il se mettait à chasser un renard, ce serait donc pour vous en débarrasser; ces sortes d'animaux font de si grands dégâts!

M. DE VAZY. Vous n'avez pas besoin de chercher à l'excuser. Il faut que la jeunesse remue. N'avons-nous remué dans notre temps? Je ne suis pas fâché d'ailleurs qu'il se fasse un peu valoir auprès de ma fille, et qu'il ne se montre pas par trop empressé. Y a-t-il assez longtemps que nous nous sommes vus! Emilie alors n'était qu'une enfant; mais aujourd'hui, ah! dame.....

MADAME DE ROCHEBRUTE. Elle me fait l'effet d'une demoiselle de Paris.

M. DE VAZY. C'est au couvent qu'on leur donne de ces airs-là. J'hésitais à l'y mettre, parce que j'aurais autant aimé qu'elle ne fût pas romanesque; mais, au conseil du département, tous mes collègues m'ont fait la guerre; il a bien fallu céder.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Je croyais que vous vous étiez contenté de faire venir chez vous la religieuse que vous avez.

M. DE VAZY. Non. La sœur Placide est une assez bonne fille qui s'était attachée à Émilie pendant qu'elle était au couvent; Émilie m'a demandé la permission de l'emmener avec elle; je n'ai pas de femme, elle se serait ennuyée toute seule; elle trouve au moins avec qui bavarder.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Les garçons, sous ce rapport-là, sont beaucoup plus commodes que les filles. Je n'ai jamais été obligée de m'occuper d'Hubert; notre curé lui a montré un peu de latin, ce qu'il en faut à un gentilhomme; s'il avait aimé la lecture, il y a de vieux livres au château; mais il aimait mieux la chasse, je l'ai laissé faire; ça revient au même.

M. DE VAZY. Ah! mon Dieu! quand on a des enfants, tout ce qu'on peut désirer, c'est de ne pas en être embarrassé. Voilà pourquoi je vous ai engagée à presser ce mariage. J'aime ma fille plus que tout au monde, mais c'est quelquefois gênant. Je ne vois que mes voisins, sans façons comme moi; si l'on veut rire, il y a là Emilie et puis cette religieuse qui entendraient bien toutes deux la malice, ce n'est pas l'embarras; mais vous savez? Au lieu qu'une fois mariée, tant pis pour elle. Votre fils a l'air d'un fier gaillard.

MADAME DE ROCHEBRUTE. C'est son père.

M. DE VAZY. Rochebrute n'était pas si bien.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Vous trouvez? je ne puis pas juger cela, moi; mon mari avait tant de qualités. Il y a quatre ans que je l'ai perdu; vous me croirez si vous voulez, j'y pense encore tous les jours, monsieur de Vazy.

(Elle passe la main sur ses yeux.)

M. DE VAZY. Pour ma femme, j'ai eu assez de bonheur, je

me suis fait une raison tout de suite. Pour peu qu'on s'égayât, madame de Vazy faisait tout de suite la grimace. Elle m'aurait trouvé charmant si j'avais voulu prendre les manières du grand monde. Pourquoi faire?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Vous avez bien raison.

M. DE VAZY. Ça ne déplairait pas trop non plus à Émilie; mais ce n'est que ma fille, et je lui dis : « Ecoute donc, je ne t'empêche pas de chanter tous tes o, o, tes a, a, sur ton piano; laisse-moi rire, que diable! laisse-moi rire. »

MADAME DE ROCHEBRUTE. Elle joue donc du piano?

M. DE VAZY. C'est la mode. Le neveu du préfet lui apporte les romances nouvelles; ils s'extasient ensemble sur des balivernes où ni vous ni moi nous ne comprendrions goutte : ils sont heureux; ça n'est pas cher.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Le neveu du préfet, dites-vous?

M. ME VAZY. Oui, un petit jeune homme très-gentil, qui, je crois bien, aurait assez aimé à devenir mon gendre, quoiqu'il n'ait jamais osé m'en parler; mais outre que ma fille ne m'appartient plus, il n'a pas de fortune.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Et si mademoiselle Emilie se trouvait avoir de l'inclination pour lui, par hasard?

M. DE VAZY. Bast, bast, toutes les petites filles ont toujours un petit jeune homme avec qui elles chantent en attendant qu'elles se marient; ça ne signifie rien.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Monsieur le baron, monsieur le baron, vous êtes terriblement confiant. Ces damoiseaux-là sont quelquefois plus dangereux que d'autres. Ils ont un jargon, une façon de rouler les yeux! Pour un oui, pour un non, ils font comme s'ils allaient mourir. A l'âge de mademoiselle Emilie, on prend tout cela pour argent comptant. Je sais bien que si j'avais une fille, je ne lui laisserais pas voir un chat; j'en sais trop les conséquences.

M. DE VAZY. Ma foi! ma fille a une gouvernante, c'est à elle d'y prendre garde.

SCÈNE VI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, ÉMILIE, mise en jeune personne, mais d'une manière très-élégante.

M. DE VAZY (à sa fille). Tu viens voir si ton amoureux est avec nous ?

ÉMILIE. Je n'ai pas d'amoureux, mon père.

M. DE VAZY. Bonne pièce ! tu fais comme si tu ne me comprenais pas.

MADAME DE ROCHEBRUTE (avec emphase). Mademoiselle, il est sûr que pour une demoiselle comme vous, qui a autant d'avantages du côté de l'esprit que du côté du cœur... Mais Hubert est aussi un bien bon garçon.

M. DE VAZY. Et un bien beau garçon, ce qui ne gâte rien. Ne fais donc pas tes mines ; tu sais que je n'aime pas cela. Puisqu'il doit être ton mari, on peut bien plaisanter un peu, ce me semble. (A madame de Rochebrute.) Si vous m'en croyez, madame la comtesse, nous irons faire un tour de promenade.

MADAME DE ROCHEBRUTE (à Émilie). Mademoiselle viendra-t-elle avec nous?

ÉMILIE. Vous êtes bien bonne, madame; mais je me suis déjà beaucoup promenée ce matin.

M. DE VAZY. Reste, reste; nous n'avons que faire de toi.

MADAME DE ROCHEBRUTE (bas à M. de Vazy). J'ai grand'peur que mon fils ne lui plaise guère.

M. DE VAZY (de même). Je voudrais bien voir cela, par exemple.

(Il sort avec madame de Rochebrute.)

SCÈNE VII.

ÉMILIE, un peu après, SŒUR PLACIDE.

ÉMILIE. Quelle belle-mère ! quel mari ! Suis-je assez mal-

heureuse? (Elle s'assied.) Je ne vois aucun moyen d'éviter cet odieux mariage.

(Elle laisse tomber sa tête entre ses mains.)

SŒUR PLACIDE. On pleurera donc toujours? On ne sera donc jamais raisonnable? Toute la sainte matinée vous n'avez pas fait autre chose que de vous tourmenter, que de gémir; je ne veux pas de cela; je veux qu'on ait du courage. Pourquoi n'avez-vous pas dormi cette nuit? Pourquoi n'avez-vous pas déjeuné ce matin? Qu'est-ce que cela veut dire? Ne devriez-vous pas chercher à prendre des forces, au contraire? Quand je me vois au moment d'avoir du chagrin, je fais mon café un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ou bien je bois un petit coup de quelque chose de bon; on chante un cantique par là-dessus, et il n'est plus question de rien.

ÉMILIE (se levant). Il y a des peines que vous ne pouvez pas comprendre, ma sœur.

SŒUR PLACIDE. Ta, ta, ta, des peines! des peines! Parce qu'on aura un mari plutôt qu'un autre. Et celles qui n'en ont pas du tout, comment font-elles? Vous êtes trop heureuse, voilà le fait. Vous ne manquerez jamais de rien; vous êtes sûre d'avoir toujours une bonne table, un bon lit, du bon feu et de bons vêtements à changer tant que vous voudrez : combien y en a-t-il qui n'ont rien de tout cela, et qui sont bien obligées de prendre leur parti? Vous êtes toutes de même. Au couvent, quand je m'approchais de quelques pensionnaires qui causaient ensemble, je n'avais pas besoin de leur demander de quoi elles parlaient, c'était toujours d'amour et d'amoureux. On dirait qu'il n'y a que cela dans le monde. Certainement monsieur Amédée est plus gracieux que monsieur Hubert, il revient davantage.....

ÉMILIE. C'est heureux que vous trouviez cela.

SŒUR PLACIDE. Mais il faudrait connaître monsieur Hubert.

ÉMILIE. Il n'y a qu'à le voir.

SŒUR PLACIDE. Vous ne pouvez pas dire qu'il n'ait pas un beau visage; il ressemble comme deux gouttes d'eau à saint Charles Borromée.

ÉMILIE. Il s'agit bien de visage.

SŒUR PLACIDE. De quoi s'agit-il donc? C'est encore ce que vous vous dites entre vous autres. « Moi, il faudra que mon mari soit spirituel! moi, il faudra que le mien soit brave. » Il semblerait qu'il n'y a qu'à choisir. Et puis le moment de se marier arrive; on ne veut pas se démentir de ce qu'on a dit à ses camarades, et on fait des façons, on pleure, on se met dans l'état où vous êtes, pour finir toujours par prendre celui qu'on vous donne.

ÉMILIE. Vous m'engagez donc à oublier monsieur Amédée?

SŒUR PLACIDE. Le pourrais-je? lui qui m'a promis de ne jamais me séparer de ma chère fille. Vous parlez de malheur, y en aurait-il un plus grand pour moi? Que deviendrais-je? Mais monsieur Hubert, sans avoir l'air de douceur ineffable de monsieur Amédée, n'est peut-être pas non plus aussi sauvage qu'on pourrait le croire. J'ai déjà vu une excellente chose de lui.

ÉMILIE. Quel est donc ce miracle?

SŒUR PLACIDE. Le petit garçon du père Corbeau était à la porte de la cuisine à attendre, en pleurant, qu'on lui donnât un morceau de pain; M. Hubert, qui partait avec le garde-chasse, appelle l'enfant, lui demande ce qu'il a; l'enfant lui répond qu'il n'a pas mangé depuis la veille. « Et c'est pour ça que tu pleures, » lui crie monsieur Hubert d'une voix à faire casser les vitres, en le secouant par le bras comme pour le tuer? « Est-ce qu'un homme doit jamais pleurer? Tiens, porte cela à ton père pour qu'il t'achète du pain. » Aussitôt qu'il fut éloigné, je m'approchai du petit Corbeau; sur mon âme, c'étaient dix francs qu'il lui avait donnés.

(Emilie, qui a entendu un léger bruit, court au siége qu'elle avait quitté, et se remet dans la même position qu'au commencement de la scène.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, SŒUR PLACIDE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE (de l'air le plus contristé, s'approche d'Émilie).

Mademoiselle, voici le nocturne que vous vouliez avoir; je l'ai transposé afin de vous en rendre l'exécution plus facile.

(Il soupire.)

ÉMILIE (toujours assise). Ah! monsieur Amédée?

AMÉDÉE (languissamment). Je sais qu'ils sont arrivés, mademoiselle.

ÉMILIE. Que faire?

AMÉDÉE. Mon oncle venait de recevoir la certitude de pouvoir m'attacher à l'ambassade de Vienne.

ÉMILIE. Hélas! il est bien tard.

AMÉDÉE (à sœur Placide). Ma bonne sœur, je n'ai pas oublié vos pastilles.

SŒUR PLACIDE. Qui ne s'intéresserait à un si aimable monsieur? (Elle prend une pastille). Le joli manger! ne nous désolons pas, mes chers enfants. Emilie n'aime pas monsieur de Rochebrute; c'est clair comme le jour; mais qui dit que monsieur de Rochebrute se soucie d'elle?

AMÉDÉE. Peut-on la voir sans l'aimer?

SŒUR PLACIDE. Cher monsieur, c'est bien vrai; cependant il faut attendre. Mille petites choses, un rien, la Providence, peuvent venir à la traverse.

ÉMILIE. Vous connaissez l'opiniâtreté de mon père.

SŒUR PLACIDE. C'est un cœur de roche.

AMÉDÉE (levant les yeux au ciel). Que n'a-t-il le mien?

SŒUR PLACIDE. Oh! oui. Vous qui êtes si sensible, vous ne feriez le malheur de personne.

AMÉDÉE (à Emilie). Vous a-t-il parlé?

ÉMILIE. Qui?

AMÉDÉE. Lui.

ÉMILIE. Monsieur Hubert?

AMÉDÉE. Il m'est impossible de prononcer son nom.

SŒUR PLACIDE. Comme c'est touchant!

AMÉDÉE. Et vous, mademoiselle?

ÉMILIE. Nous ne nous sommes pas dit un seul mot.

AMÉDÉE. Que je vous rends grâce!

SŒUR PLACIDE. Pardon, monsieur Amédée; vous avez parlé d'être attaché à une ambassade. Les femmes vont-elles là?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FRANQUETTE.

FRANQUETTE. Mamzelle, mamzelle, venez donc voir le beau renard que le monsieur d'hier au soir vient d'attraper. Est-il beau! Sainte Vierge! est-il beau! Sylvain jure ses grands dieux qu'il n'y a pas un chasseur au monde pour être bon chasseur comme ce monsieur-là. Imaginez-vous...

ÉMILIE. En voilà assez, Franquette.

FRANQUETTE. Laissez-moi donc vous dire, mamzelle. On savait que le renard était dans son terrier; on a pioché environ deux toises jusqu'à ce qu'on ait pu le voir. Quand il a été à découvert, qu'est-ce qu'a fait ce monsieur? Il lui a présenté de la main gauche un bâton que le renard a saisi avec sa gueule, et tout de suite, avec la main droite, ce monsieur l'a pris par l'oreille si fort, si fort que le renard avait beau se cramponner, il a toujours fallu qu'il déguerpît. Il est vivant avec une grosse corde au cou.

ÉMILIE. C'est un jeu à se faire estropier.

FRANQUETTE. Estropier! oh! ben, oui. Ce monsieur-là a plus d'esprit que toutes les bêtes ensemble.

ÉMILIE. Comme tu en parles avec feu!

FRANQUETTE. Ce n'est pas parce qu'il m'a embrassée; mais j'aimerais ben que Charlot fût aussi adroit que ça.

ÉMILIE. Il t'a embrassée?

FRANQUETTE. Il a eu plus tôt fait que je n'ai eu le temps d'y regarder. Venez donc voir le beau renard, mademoiselle.

ÉMILIE. Laisse-nous.

FRANQUETTE. Ça le flatterait.

ÉMILIE. Je n'ai pas envie de le flatter.

FRANQUETTE. Que je suis bête! Vous avez raison. (Se retournant du côté d'Amédée.) Je vous demande excuse, monsieur. (A part en s'en allant.) Allons voir encore le beau renard.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ÉMILIE, AMÉDÉE, SŒUR PLACIDE.

ÉMILIE. Monsieur Hubert n'aura pas perdu son temps; il paraît qu'il a déjà fait la conquête de Franquette.

AMÉDÉE. S'il le savait, il serait peut-être très-fier.

SŒUR PLACIDE. Quelle plaisanterie! il est possible qu'il la trouve gentille; mais...

ÉMILIE (avec humeur). Il est possible qu'il la trouve admirable, madame.

SŒUR PLACIDE. Vous m'appelez madame! Vous avez quelque chose sur le cœur.

ÉMILIE. Il est inouï de courir après une fille de basse-cour, de l'embrasser devant tout le monde, dans une maison où l'on n'est arrivé que de la veille, et où l'on vient pour se marier.

SŒUR PLACIDE. Franquette n'a pas dit que ce fût devant tout le monde.

ÉMILIE. Si c'est en cachette, c'est encore pis. Malheureusement, que je dise cela à mon père, il n'en fera que rire.

AMÉDÉE. Je ne voulais pas vous parler d'une lettre que j'ai reçue.

SŒUR PLACIDE. Parlez donc, monsieur Amédée, parlez donc.

AMÉDÉE. Elle est d'un de mes amis qui habite une terre voisine de celle de madame de Rochebrute.

SŒUR PLACIDE. Vous dit-il que la terre de madame de Rochebrute soit belle?

AMÉDÉE. Quant à cela, il paraît qu'elle est superbe; mais le château et les dépendances sont horriblement mal tenus.

SŒUR PLACIDE. Ce ne serait rien.

ÉMILIE. Ce ne serait rien; pour qui? Dans quel cas, à cause de quoi ne serait-ce rien? Vous avez l'air de vouloir faire entendre que si je l'habitais un jour, je saurais bien y remettre l'ordre.

SŒUR PLACIDE. Pas du tout, pas du tout. Je ne devine pas

ce que vous avez aujourd'hui : tout ce qu'on vous dit, vous le prenez de travers.

ÉMILIE. Il serait si étrange qu'on pût supposer que je penserais à ce mariage comme à autre chose, si quelques petites convenances s'y trouvaient, et que je pourrais m'accoutumer à l'idée de devenir la femme d'un homme sans éducation, qui n'a pas la moindre notion des convenances, qui s'est déjà trouvé deux fois à table avec moi, sans daigner m'honorer d'un regard.

SŒUR PLACIDE. J'en étais plus scandalisée que vous-même.

ÉMILIE. Je me soucie bien de son habileté de chasseur; cela peut séduire Franquette; mais moi...

AMÉDÉE. Que je vous sais gré de cet aimable courroux! Le ciel m'est témoin, mademoiselle Emilie, que j'aurais employé tous mes efforts à vous cacher mes sentiments, si j'avais pu croire que l'époux qu'on vous destine eût été capable d'apprécier le trésor dont on voulait le rendre dépositaire.

SŒUR PLACIDE. Quelle tendresse! quelle noblesse! quelle délicatesse!

ÉMILIE (à Amédée). Que vous écrit-on de lui personnellement?

AMÉDÉE. Ah! c'est un sauvage.

ÉMILIE. Après.

AMÉDÉE. Un homme emporté, violent, brutal.

ÉMILIE. C'est assez l'idée que je m'en fais; mais que vous dit-on de plus?

SŒUR PLACIDE. Il me semble qu'en voilà bien assez.

ÉMILIE. Non, sœur Placide, ce n'est pas assez. Il est emporté, violent; quand cela serait prouvé, mon père ne l'est-il pas aussi? Ce que je voudrais avoir, ce seraient des raisons qui pussent faire impression sur mon père.

AMÉDÉE. Assurez-le, mademoiselle, que tous les voisins de monsieur de Rochebrute, que toutes les personnes qui le connaissent, sont persuadés qu'il ne consentira jamais à prendre une femme si bien élevée, si naturellement distinguée, que leurs habitudes ne pourraient jamais se confondre.

ÉMILIE. Ainsi, monsieur, votre opinion et l'opinion de toutes ces personnes qui le connaissent, est qu'il refusera ma main, et qu'il n'est venu ici que pour insulter mon père. Il

me semble, monsieur, qu'on ne vous aurait pas écrit toutes ces particularités si vous ne les eussiez pas provoquées par quelque indiscrétion. Me voilà compromise d'une manière affreuse.

AMÉDÉE (bas à sœur Placide). Je ne l'ai jamais vue comme aujourd'hui.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SYLVAIN.

SYLVAIN. Mamzelle, je veux au moins vous le dire, parce que si monsieur me gronde d'avoir laissé prendre à l'écurie Jean-Bart, ce cheval si méchant dont monsieur voulait se défaire, il verra ben que ce n'est pas de ma faute.

ÉMILIE. Qui est-ce qui a pris ce cheval?

SYLVAIN. Pardine! mamzelle, vot' marieux. Il lui a suffi de savoir que personne n'osait s'en servir pour vouloir le monter, lui. Plus je lui disais que c'était dangereux, plus il riait. (Il s'approche d'une croisée.) Tenez, tenez, le voyez-vous? Le v'là déjà dans le parc.

(Tous les personnages s'approchent aussi de la croisée.)

ÉMILIE (dans la plus grande agitation). Est-ce que le cheval a pris le mors aux dents? monsieur Hubert n'en est plus le maître! Il va se précipiter dans le grand fossé! Il y court! c'est un homme perdu! (Elle pousse un cri.) Ah!

(Elle se laisse tomber sur un siége.)

SŒUR PLACIDE (lui frappant dans les mains). Emilie! ma chère Emilie! Le fossé est franchi. Il paraît que c'était cela que monsieur Hébert voulait faire. Regardez donc; il revient sur ses pas bien tranquillement. Quel diable incarné que ce monsieur Hubert!

ÉMILIE (revenant à elle). La femme qui l'épousera n'aura pas un moment de repos; elle sera toujours dans les transes.

SYLVAIN (qui est resté à la croisée). Gn'y aura pas à lui résister à cet homme-là. Allons, il ne s'est pas contenté de faire sauter une fois c'te méchante bête, il va encore la faire ressauter... Là, qu'est-ce que je vous disais? L'animal têtu a,

ma fine! trouvé plus têtu que lui. Je voudrais qu'il ressautît encore; ça m'amuse. Jean-Bart n'est pas à la noce, ben sûr.

ÉMILIE. Monsieur Amédée, je vous en prie, allez trouver monsieur de Rochebrute, et, par pitié pour moi, priez-le de finir.

AMÉDÉE. Quel intérêt mettez-vous à cela? Ce sont ses affaires.

ÉMILIE (avec aigreur). Je vais y aller moi-même. Peut-on me demander quel intérêt je mets à ce qu'un jeune homme ne se tue pas sous mes yeux?

AMÉDÉE. Voudra-t-il m'écouter seulement?

ÉMILIE. Essayez de lui parler, vous verrez.

SYLVAIN. Ou ben chargez-en une de nos femmes; alles lui feront, morgué, faire tout ce qu'vous voudrez. Un bonnet de paysanne sur un manche à balai serait dans le cas de le mener au bout du monde, ce gaillard-là. Aussi toutes nos femelles le trouvent-elles ben agriable.

AMÉDÉE. Venez avec moi, Sylvain.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE, SŒUR PLACIDE.

ÉMILIE. Ne me parlez pas, ne me dites rien, je suis ridicule, je le sens; mais c'est plus fort que moi. L'entêtement de mon père, le sang-froid de monsieur Amédée, ce jeune homme dont il faut s'occuper sans cesse, tout m'impatiente, tout me déplaît. Je tomberais malade que je n'en serais pas étonnée. Vous êtes bien heureuse, vous, sœur Placide.

SŒUR PLACIDE. Chacun a sa croix, ma chère demoiselle.

ÉMILIE. Mon père ne voudra jamais me comprendre. Il faut que ce monsieur Hubert soit beau.

SŒUR PLACIDE. Très-beau.

ÉMILIE. Qu'il soit bien fait.

SŒUR PLACIDE. Je m'y connais moins.

ÉMILIE. Qu'il ait de l'adresse et du courage.

SŒUR PLACIDE. C'est vrai.

ÉMILIE. Et que, d'après ce que vous dites, il ne manque ni de compassion ni de générosité.

SŒUR PLACIDE. J'en suis témoin.

ÉMILIE. Et cependant c'est un brutal, un paysan, sans aucune espèce d'égards.

SŒUR PLACIDE. Personne n'est parfait dans ce monde.

ÉMILIE. Ah! de grâce, pas de lieux communs, sœur Placide. Je n'ai jamais espéré avoir un mari parfait.

SŒUR PLACIDE. Si la fortune eût favorisé monsieur Amédée cependant...

ÉMILIE. Monsieur Amédée n'est pas plus parfait qu'un autre. Croyez-vous que je le regarde comme un phénix? Il est d'une fadeur quelquefois, d'une circonspection qui va jusqu'à la poltronnerie. Sans Sylvain, je crois qu'il n'aurait pas osé aborder monsieur de Rochebrute.

SŒUR PLACIDE. Il faut tout dire, vous vous êtes exprimée avec une vivacité très-remarquable.

ÉMILIE. C'est à cause de cette lettre qu'il a écrite pour demander des renseignements. Vous ne voyez pas le tort que peut me faire une pareille démarche de la part d'un jeune homme qui n'aura pas manqué de se vanter. Donnez-moi des conseils, sœur Placide.

SŒUR PLACIDE. Sur quoi?

ÉMILIE. Vous aviez tant promis de me guider, de me soutenir.

SŒUR PLACIDE. Si je pouvais savoir ce que vous désirez.

ÉMILIE. Ce serait à vous, qui êtes calme, à le deviner, ce me semble.

SŒUR PLACIDE. Je vois bien un mari que vous offre votre père; je croyais qu'il y en avait un autre que vous lui préfériez; il paraît que non. Il faut en attendre un troisième; s'il vous plaît davantage, je ne serai plus si embarrassée.

ÉMILIE. C'est comme on répondrait à une idole, à un enfant que toute contradiction offenserait. Je ne suis pourtant pas si étrange. J'aperçois Franquette. Je vais l'appeler. (Elle va à la croisée et appelle.) Viens, Franquette! C'est ma sœur de lait; elle a du bon sens; je verrai ce qu'elle me dira.

SŒUR PLACIDE. Fort bien, mademoiselle, consultez Fran-

quette, mais alors ne reprochez plus à monsieur Hubert de s'adresser à des filles de basse-cour.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, un peu après, FRANQUETTE.

ÉMILIE. Sœur Placide ne peut rien entendre à l'amour. L'amour! mais je n'ai pas d'amour. Pour qui aurais-je de l'amour? En jeunes gens, nous ne recevons ici que monsieur Amédée; il a de la politesse, quelques petits talents; mais que d'affectation dans ses manières! Je n'en ai jamais été frappée autant que ce matin. A y regarder de près, la rusticité de l'autre a plus de grâce. C'est bien dommage qu'un jeune homme comme cela...

FRANQUETTE. Vous m'avez appelée, mamzelle?

ÉMILIE. Oui, Franquette, je t'ai appelée, et à présent je ne sais plus ce que je voulais te dire. Où est ce monsieur? Il n'est plus à cheval?

FRANQUETTE. Est-ce que vous l'avez vu à cheval? Il n'ignore de rien, ce monsieur-là; comme il se tient là-dessus! C'était un cheval qu'il fallait tuer, c'était un cheval qui devait casser le cou à tout le monde; on aurait été trop heureux de le donner pour le quart de ce qu'il avait coûté; et pis v'là que ce n'est plus ça. C'est ben la preuve qu'il n'y a rien comme les gens d'esprit pour savoir tirer parti de tout.

ÉMILIE (négligemment). T'a-t-il encore parlé?

FRANQUETTE. Pardine! il ne ferait que cela si je voulais. Entre nous, mamzelle, c'est un enjôleux; mais il a du bon. Comme je lui ai dit que je devais épouser Charlot, et que je ne voulais pas avoir de reproches à me faire, il m'a embrassée...

ÉMILIE. Encore!

FRANQUETTE. C'est sa manière; il ne faut pas y prendre garde; ça n'empêche pas qu'il ne m'ait répondu que j'avais raison; qu'il fallait être sage. Il paraît que c'est un jeune homme qui a le cœur tendre et farouche.

ÉMILIE. Farouche! je ne vois pas trop cela..

FRANQUETTE. Vous allez voir. J'ai essayé de lui faire honte de perdre son temps à me conter des fariboles, quand il avait la liberté de vous entretenir tant qu'il voudrait; il m'a regardée quelque temps dans les yeux... Je n'ose pas vous répéter le reste.

ÉMILIE. Que tu es enfant !

FRANQUETTE. C'est que ce n'est pas à votre avantage, voyez-vous.

ÉMILIE. Qu'est-ce que cela me fait?

FRANQUETTE. Il ne dit pas que vous ne soyez pas jolie.

ÉMILIE. Quand il le dirait, je ne m'en soucie guère.

FRANQUETTE. Seulement, je crois que vous lui faites peur.

ÉMILIE. La sotte !

FRANQUETTE. Pourquoi me faites-vous tant de questions aussi? Vous voulez savoir les choses, et vous appelez sotte quand on vous les dit. Vous savez ben que vous ne pouvez pas faire peur. Mais il croit que vous êtes moqueuse; que vous tenez à des petites façons, à des petites manières qu'il n'a pas; v'là ce qu'il craint.

ÉMILIE. Que lui as-tu répondu ?

FRANQUETTE. Je lui ai répondu qu'en effet...

ÉMILIE. Qu'en effet j'étais moqueuse ?

FRANQUETTE. Vous allez encore vous fâcher. Non, qu'en effet il n'avait pas les petites manières qui vous plaisaient. C'est-il pas la vérité? Au reste, ça lui est ben égal.

ÉMILIE. Franquette, retiens bien ce que je vais te dire : je te défends dorénavant de t'entretenir de moi avec monsieur Hubert.

FRANQUETTE. S'il m'attaque?

ÉMILIE. Tu t'enfuiras.

FRANQUETTE. Vous croyez que c'est ben facile. Il court plus fort que moi. Et pis je n'oserais, après la promesse qu'il m'a faite; il croirait que je ne sais pas vivre. Quand il a vu la vertu que j'avais de ne pas vouloir l'écouter, ne m'a-t-il pas promis mon habillement de noce?

ÉMILIE. Te promettre un habillement de noce! A quel titre? Il se croit donc déjà le maître ici? Il pense donc à s'y établir? Il ne met pas en doute qu'il sera mon mari quand il le vou-

dra, sans m'avoir dit un mot. En vérité, la fatuité n'irait pas plus loin ; et elle serait moins outrageante que cette absence de délicatesse. Laisse-moi, Franquette.

FRANQUETTE. Oui, mamzelle.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, seule.

Ce jeune homme qui ne me regarde pas, qui ne me dit rien, qui semble me dédaigner, me fuir, dont il ne me revient pas un mot qui ne soit une insulte, finit cependant par s'emparer de toutes mes pensées. C'est un bourru ; sa mère, quoique comtesse, n'est qu'une paysanne renforcée ; ils n'ont aucune habitude du monde. Si j'entrais dans cette famille-là, il faudrait m'attendre à être choquée à chaque instant de tout ce que je verrais ; et je ne me sens pourtant pas le courage de m'expliquer positivement avec mon père. Ce jeune homme s'en ira sans seulement pouvoir dire comme est fait mon visage ; quelle est la couleur de mes cheveux ; si j'ai de l'esprit ; et sans même me laisser le mérite de l'avoir refusé : c'est impatientant. Le voici avec monsieur Amédée. Que je voudrais entendre ce qu'ils vont se dire ! Je n'ai qu'à entrer dans ce cabinet.

(Elle ouvre une porte de côté et sort de la scène.)

SCÈNE XV.

AMÉDÉE, HUBERT ; ÉMILIE, dans le cabinet.

HUBERT. Eh ! mon mon Dieu, Monsieur, est-ce qu'entre hommes on doit prendre tant de précautions pour convenir de ces misères-là ? Vous venez bien de m'avouer que vous aimez mademoiselle Émilie ; pourquoi n'avoueriez-vous pas aussi que mademoiselle Émilie vous aime ?

AMÉDÉE. Parce que je n'en ai pas la certitude.

HUBERT. Franquette l'a bien cette certitude. Vous devez

connaître Franquette? La drôle de petite créature! Les filles de ce pays-ci sont plus gentilles que les nôtres, mais elles paraissent moins apprivoisées. Est-ce une frime qu'elles font? Vous devez savoir ça, vous.

AMÉDÉE (souriant). Non, en vérité.

HUBERT. Qu'est-ce que vous savez donc? Chassez-vous au moins?

AMÉDÉE. Très-rarement.

HUBERT. O ciel! dans un pays où il y a de si beaux bois! Vous aimez mieux chanter, à ce qu'on dit; mais, moi, je chante en chassant. Après ça, je vous le pardonne; quand on est amoureux d'une belle demoiselle, on doit toujours finir par faire tout ce qu'elle veut. Mademoiselle Émilie est musicienne, vous devez être musicien.

AMÉDÉE. Monsieur, je ne dois pas vous laisser croire que je suis amoureux de mademoiselle Émilie.

HUBERT. Pourquoi alors auriez-vous écrit à un de mes voisins pour avoir des renseignements sur mon compte? Ne soyez pas embarrassé; vous avez joué votre jeu. J'ai vu votre lettre et la réponse qu'on y a faite. Elle n'est pas mal, la réponse; n'est-il pas vrai?

AMÉDÉE (un peu confus). J'ai écrit à Édouard d'Ozerai, seulement dans l'intention très-désintéressée de savoir.....

HUBERT. Je ne vous en veux pas; prenez donc garde que je ne vous en veux pas. Mon père et celui de mademoiselle Émilie ont conclu ce mariage que nous n'étions encore que des enfants; ma mère y tient. N'ayant pas été élevés de même, nous ne devons pas nous convenir. Il fallait faire de moi un petit-maître, ou de mademoiselle Émilie une personne toute simple, on aurait vu. A présent, arrangez cela avec ma mère, si vous pouvez; je ne demande pas mieux.

AMÉDÉE. Monsieur, je vous crois trop galant homme pour chercher à me faire faire une demarche indiscrète.

HUBERT. Mademoiselle Émilie ne m'aimera jamais; je suis trop ignorant des choses du monde pour espérer de lui plaire; voilà ce qui me fait vous parler comme je vous parle. Si je l'épousais, je ne serais pas malheureux, moi, un

chasseur n'est jamais malheureux; mais elle souffrirait : c'est inutile.

AMÉDÉE. Votre franchise me subjugue, et puisque ce sera de votre aveu...

(Emilie entre sur la scène et regarde Amédée d'un air sévère.)

HUBERT (à part). Nous aurait-elle entendus? Je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉMILIE, AMÉDÉE.

ÉMILIE (dans une grande agitation). Monsieur Amédée, je vous demanderai quelle autorisation je vous ai jamais donnée pour vous mêler de mon mariage.

AMÉDÉE. Mais, mademoiselle Émilie...

ÉMILIE. D'après la conversation que vous venez d'avoir ensemble, monsieur Hubert doit être convaincu que tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a été fait que de mon consentement; que j'étais dans la confidence de cette lettre inexplicable que vous vous êtes permis d'écrire; je dois passer à ses yeux pour avoir dans le cœur une inclination qui n'y a jamais existé et qui n'y existera jamais.

AMÉDÉE. J'aurais pu croire...

ÉMILIE. Qu'auriez-vous pu croire, Monsieur? car il faut que cela finisse. Vous avez des talents; vous avez du loisir; vous veniez dans cette maison un peu plus souvent peut-être que dans aucune autre; nous faisions de la musique ensemble; mon père ne le trouvait pas mauvais; vous plaisiez à mademoiselle Placide; il était tout simple qu'il s'établît entre nous une sorte d'intimité. Ce mariage m'occupait; nous en avons parlé devant vous; mais était-ce une raison pour pousser les choses au point que vous les avez poussées? Il n'y a pas jusqu'à Franquette qui ne s'imagine que vous êtes la cause de mon éloignement pour monsieur Hubert. D'où peut lui être venue cette idée-là?

AMÉDÉE. Comme elle m'était venue, Mademoiselle. Cela tient peut-être à l'affabilité de votre caractère; mais dans cette

intimité dont vous m'honoriez, dans le vif intérêt que vous portiez ce matin encore aux nouvelles que mon oncle venait de recevoir pour moi, j'avais cru voir un motif d'espérance auquel, je l'avoue, il m'est pénible de renoncer.

(Il la salue et s'en va.)

SCÈNE XVII.

ÉMILIE, ensuite SŒUR PLACIDE.

ÉMILIE. Il a raison. Que d'inconséquences dans ma conduite! Mais aussi quelle fatalité que l'isolement dans lequel j'ai passé ma vie! Dans le monde, jamais je n'aurais distingué monsieur Amédée; ici, je ne voyais que lui. Cependant je l'ai congédié d'une manière bien dure. Qu'y faire? Je devrais m'enfermer dans ma chambre, ne voir personne; je m'aperçois bien que je ne dis rien, que je ne fais rien de ce que je devrais dire, de ce que je devrais faire.

SŒUR PLACIDE. Encore une figure rembrunie! Vous êtes malade, ma chère fille; bien sûre vous êtes malade. Il faut vous promener, prendre l'air. Le temps est beau; le soleil vous fera du bien. Voulez-vous que j'aille vous chercher de l'élixir de la mère Joséphine de la Miséricorde? C'est souverain pour tous les malaises dont on ne peut pas se rendre compte.

ÉMILIE. Ma sœur, je veux me faire religieuse.

SŒUR PLACIDE (riant aux éclats). Ah! ah! ah! religieuse! voilà une bonne histoire, par exemple. On voit bien que vous ne connaissez le couvent que comme pensionnaire.

ÉMILIE. J'y serai tranquille au moins.

SŒUR PLACIDE. Vous y serez en enfer. C'est bon pour des pauvres filles qui ne savent que devenir; mais une demoiselle qui ne manque de rien! Si vous voulez vous mettre en religion, mettez-vous-y chez vous. Je vous montrerai à faire mille petits ouvrages; à enluminer des figures de saints pour mettre dans des livres de piété, à broder des *agnus*, à confectionner toutes sortes de friandises. On fait son salut partout. Pour que rien n'y manque, nous arrangerons la linge-

rie en petite chapelle, et là, tous les matins, nous nous mettrons en retraite en attendant le déjeuner. Ce sera une vie exemplaire ; mais du moins ne dépendrez-vous pas d'une supérieure fantasque et hautaine, ni de ces religieuses tracassières qui semblent n'avoir pris le voile que pour être assurées d'avoir toujours quelqu'un à tourmenter.

ÉMILIE (se laissant tomber dans un fauteuil). Ce qu'il y a de certain, c'est que je renonce au mariage.

SCÈNE XVIII.

ÉMILIE, SŒUR PLACIDE, MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY.

M. DE VAZY. Permettez-moi donc, madame la comtesse, d'être galant une fois dans ma vie.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Je crains que cela ne vous donne beaucoup d'embarras, monsieur le baron.

M. DE VAZY. Nullement, madame la comtesse. Et quand cela m'en donnerait?.... Sœur Placide, madame la comtesse, aime les fêtes champêtres ; comment nous y prendrons-nous pour faire danser ce soir les paysans?

SOEUR PLACIDE. On n'a qu'à avertir le petit Mercier de venir avec son violon, cela se saura bien vite dans le village.

M. DE VAZY. Quand je vous disais madame la comtesse (A la sœur Placide). Et où les fera-t-on danser? (Apercevant Émilie.) Je ne te voyais pas. Donne-nous ton avis, toi. Où fera-t-on danser?

ÉMILIE (d'un air distrait). Je ne sais pas, mon père.

M. DE VAZY. Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là, mademoiselle? Vous ne savez pas!

MADAME DE ROCHEBRUTE. Allons, allons, monsieur de Vazy, pas d'humeur.

M. DE VAZY. Il faut qu'elle dise où on dansera, madame.

SOEUR PLACIDE (bas à Emilie). Dites : à l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

ÉMILIE. A l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

M. DE VAZY. C'est bien heureux. (D'un ton plus doux). Pourquoi ne répondais-tu pas tout de suite?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Je crains que mademoiselle Emilie ne nous voie pas de bon œil.

M. DE VAZY. Que dites-vous, madame?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Les jeunes messieurs ont aujourd'hui des manières agréables que mon fils n'a jamais voulu prendre. C'est un ours, j'en conviens, mais un ours plein de qualités. Hubert est très-adroit, Hubert est très-courageux, Hubert est aimé de tout notre voisinage.

M. DE VAZY. D'ailleurs, madame, j'ai donné ma parole, et je suis gentilhomme.

ÉMILIE (bas à M. de Vazy). Mon père!

M. DE VAZY. Ce n'est pas une raison pour me désobéir. Pense à notre bal champêtre, et n'oublie pas de faire ta toilette en conséquence.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Mademoiselle n'est-elle pas à merveille?

M. DE VAZY. Trop à merveille, madame; ce n'est pas ainsi qu'il faut être mise pour danser avec des paysans. Elle sait bien ce que je lui demande.

ÉMILIE. Mais, mon père, quand nous avons du monde, est-il de la bienséance?...

M. DE VAZY. La bienséance est de faire ce que je vous dis.

ÉMILIE (à part en s'en allant). Je me mettrai si simplement, que M. Hubert osera peut-être me parler; et j'espère sortir enfin d'une situation aussi ridicule.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SŒUR PLACIDE.

M. DE VAZY (à sœur Placide, qui fait quelques pas pour suivre Emilie). Restez, restez, sœur Placide. Que se passe-t-il donc dans la tête de ma fille?

SŒUR PLACIDE. Monsieur le baron croira facilement que tout ce qui est amour m'est à peu près étranger.

M. DE VAZY. Qu'est-ce que cela me fait?

SŒUR PLACIDE. Voici ce que cela fait : c'est que s'il y a de l'amour dans la tête de mademoiselle votre fille, je ne puis pas le deviner.

M. DE VAZY. De l'amour pour qui?

SŒUR PLACIDE. Pour qui? C'est cela qu'il faudrait savoir.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Ce petit jeune homme du préfet, voyez-vous, monsieur de Vazy, on ne m'ôterait pas de l'idée...

SŒUR PLACIDE. Elle vient de le congédier, madame, et elle parle à présent de se faire religieuse.

M. DE VAZY. Religieuse! ma fille religieuse! Etait-ce pour la pousser à ce beau chef-d'œuvre que vous l'auriez suivie jusque chez moi, sœur Placide? Si je le croyais!

SŒUR PLACIDE. Et au contraire, monsieur; j'ai trop d'affection pour elle, et je connais si bien les couvents.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Je ne prends pas le change. J'ai touché tout à l'heure la véritable corde devant mademoiselle Emilie; mon fils et moi nous sommes pour beaucoup dans ces chagrins; sur cela vous pouvez m'en croire. Les demoiselles de Paris...

M. DE VAZY. Ma fille n'est pas une demoiselle de Paris.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Laissez-moi donc me servir de mon expression. Toute demoiselle qui préfère de jolies manières à de bonnes qualités, est pour moi une demoiselle de Paris. C'est à cela qu'une dame de ma connaissance, qui habite la ville, m'a appris à les reconnaître : car vous croyez peut-être que je suis toujours une campagnarde comme du vivant de monsieur de Rochebrute; vous vous trompez. Je vais à présent deux ou trois fois par hiver en soirées à Clermont; j'y vois des personnes qui font souvent le voyage de la capitale; et n'ai-je pas moi-même passé à Paris presque tout l'automne de la première restauration?

M. DE VAZY. Je vous en fait mon compliment,

MADAME DE ROCHEBRUTE. Il faut tout dire; j'avais un prétexte. Mon frère était dans les mousquetaires de ce temps-là;

en me laissant aller, monsieur de Rochebrute était sûr que je serais en bonne compagnie. Dans le fait, j'avais toujours quelqu'un de ces messieurs pour me conduire à la messe ou aux comédies du château, ou partout ailleurs. Ils étaient si polis! Cela m'a donné beaucoup d'usage; c'est quelquefois utile; je sais ce que c'est qu'un hôtel garni; si l'on parle des beaux cafés, des promenades publiques, des boulevards, des Tuileries, du Luxembourg, des différents spectacles, je puis placer mon mot. Voilà pourquoi je suis fâchée que votre demoiselle n'ait pas causé avec moi avant de nous juger en dernier ressort. Je dis avec moi; car malheureusement, avec mon fils, elle ne trouverait pas les mêmes ressources. Il a ces sortes de conversations en horreur.

M. DE VAZY. Je l'en aime davantage, madame la comtesse, et je jure, parbleu! qu'il sera mon gendre. Je suis très-fier de n'être qu'un gentilhomme de campagne et de n'avoir jamais été à Paris. Je ressemble en cela à mon père, et je veux un gendre qui soit comme moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Oh! mais vous devez vous rappeler mon mari.

M. DE VAZY. Si je me le rappelle! « Noblesse de cour, vautours, » nous disions-nous chaque fois que nous nous abordions; et cela nous mettait toujours en gaîté.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Pour Hubert, il serait très-possible qu'il ne sût seulement pas s'il y a une cour.

M. DE VAZY. C'est là mon gendre. Ma fille l'aimera ou ne l'aimera pas; ce n'est pas une affaire; une femme n'est pas obligée d'aimer son mari.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Une femme n'est pas obligée d'aimer son mari!

M. DE VAZY (faisant l'agréable). Non, madame la comtesse; mais un mari est toujours obligé d'aimer sa femme.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Monsieur le baron, vous êtes un mauvais plaisant.

M. DE VAZY (lui baisant la main). Je vais donner moi-même les ordres pour votre bal, afin qu'il soit digne de vous.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Par la même occasion, si vous rencontrez mon fils, envoyez-moi-le donc.

M. DE VAZY. Je le ferai chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

MADAME DE ROCHEBRUTE, SOEUR PLACIDE.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Il est infiniment original, monsieur le baron ; mais il est très-bel homme, et tout sied aux beaux hommes ; ne trouvez-vous pas, ma sœur? (En riant.) Quelle question est-ce que je vais faire à une religieuse?

SOEUR PLACIDE. Madame, nous sommes pour tout entendre.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Dites-moi donc pourquoi mademoiselle de Vazy ne paraît pas aimer Hubert. Nous sommes entre femmes ; il n'y a pas de papa qui nous gêne ; voyons, parlez-moi la main sur la conscience.

SOEUR PLACIDE. Si mademoiselle Emilie n'aime pas encore monsieur votre fils, ce que je n'oserais affirmer, cela tient peut-être à ce qu'elle n'a pas encore eu assez de temps pour le connaître.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Vieilles idées. Quand on a à aimer, on aime tout de suite, ma chère sœur.

SOEUR PLACIDE. Sans avoir seulement échangé une parole?

MADAME DE ROCHEBRUTE. On a assez le temps d'échanger tout ce qu'on veut après. Ecoutez, ma bonne sœur ; je ne veux pas rester veuve ; je ne puis pas me remarier tant que j'aurai auprès de moi un fils du caractère du mien, qui pourrait prendre son beau-père en grippe, et me rendre la femme la plus malheureuse du monde. Vous qui êtes pour tout entendre, vous devez entendre cela.

SOEUR PLACIDE. Aussi l'entends-je parfaitement.

MADAME DE ROCHEBRUTE. J'ai été mariée pendant dix-huit ans ; j'en ai l'habitude. L'air est excellent chez moi ; mon château est à mi-côte ; voilà quatre ans que je suis veuve. J'ai beau avoir de l'occupation, quand il pleut, qu'on ne peut rien faire dehors, on aime assez, en rentrant, à trouver là quelqu'un à qui parler. Concevez-vous?

SOEUR PLACIDE. Je n'ose pas trop dire.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Je suis sûre que vous êtes de mon

avis; mais, vu votre robe, je ne vous en demande pas davantage. Tâchez de décider votre demoiselle, ma sœur; je ne serai point ingrate. Il faut faire attention à une chose; mon fils fera ce mariage-ci, parce qu'il le regarde comme la volonté de son père; mais, s'il manquait, en vérité, je ne sais trop comment je m'y prendrais pour l'engager à en entamer un autre.

SCÈNE XXI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, SŒUR PLACIDE.

HUBERT. Vous voulez donc encore me reparler, ma mère?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Oui, Hubert, je veux vous reparler. (A la sœur Placide.) Réfléchissez aux conséquences de ce que je vous ai dit, ma bonne sœur; si vous réussissez, je tiendrai ma parole ; je saurai reconnaître vos bons offices.

(Sœur Placide sort.)

HUBERT. Que voulez-vous me dire?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Que tu te conduis fort mal; que tu ne te prêtes pas du tout aux circonstances.

HUBERT. Allons, voilà que je ne me prête pas aux circonstances. De quoi sommes-nous convenus en venant ici? Que je ne me mêlerais de rien, et que vous feriez tout ce qu'il y aurait à faire pour ce mariage. Quand il sera fait, le reste me regardera, à la bonne heure.

MADAME DE ROCHEBRUTE. C'est bien parler comme un enfant gâté. Il épousera une demoiselle sans l'avoir regardée, sans lui avoir dit un seul mot.

HUBERT. Qu'est-ce que cela fait, pourvu que j'épouse?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Mais c'est qu'on n'épouserait pas même la dernière des paysannes avec des manières comme celles-là.

HUBERT. Que voulez-vous que je lui dise? Je ne veux pas lui apprêter à rire, d'abord. Je n'ai pas le ramage de son monsieur Amédée, moi.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Elle n'aime pas ce monsieur Amédée, puisqu'elle vient de le congédier.

HUBERT (avec un étonnement mêlé de satisfaction). Elle l'a congédié? (Après une légère pause.) Ça ne signifie rien; ce sera toujours un oiseau de cette espèce-là qu'elle voudra avoir. Nous avons fait un sot voyage. Je m'étais figuré mademoiselle de Vazy comme une bonne grosse fille qui allait me rire du premier moment qu'elle m'aurait vu, et avec laquelle j'aurais été tout de suite à mon aise comme avec une femme qui devait être la mienne.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Tu ne pouvais pas croire cela, puisqu'on nous avait déjà avertis que c'était une mijaurée.

HUBERT. Eh bien! pourquoi voulez-vous que j'épouse une mijaurée? Avant de l'avoir vue, nous pouvions croire qu'on nous avait trompés; mais à présent que nous l'avons vue....

MADAME DE ROCHEBRUTE. Je t'assure que je la trouve beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Elle a l'air modeste.

HUBERT. A quoi ça sert-il? il n'y a rien de plus embarrassant pour un homme. J'aime qu'on me regarde dans les yeux; j'y regarde aussi, moi, et du moins je sais à quoi m'en tenir; au lieu que des simagrées, c'est ennuyeux. A Clermont, elles sont deux ou trois petites filles comme ça, qui rougissent quand elles veulent; qui font les effarées pour peu qu'on leur dise un mot; il semblerait qu'on n'est que du menu gibier auprès d'elles. Ma foi, pour ma part, je les laisse bien tranquilles.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Tu ne dois pas épouser ces demoiselles-là; mais fais quelque effort pour celle-ci, mon petit Hubert. Elle sera peut-être une très-bonne petite femme; je n'en serais pas étonnée. Tu n'es pas parfait non plus, toi.

HUBERT. C'est votre faute, ma mère.

SCÈNE XXII.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, FRANQUETTE.

FRANQUETTE. Madame, dites-moi donc ce que je vas faire. Mamzelle m'a envoyée voir si monsieur son père était dans ce

salon, parce qu'elle ne veut pas y venir sans cela ; faut-il que j'aille lui dire qu'il n'y est pas?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Non, ma petite, ne lui dites rien. Mon fils et moi nous ne serons pas fâchés de causer avec elle.

FRANQUETTE. Si c'est comme ça, je ne retournerai pas dans sa chambre, parce qu'il faudrait lui faire un mensonge.

HUBERT. Et tu ne sais pas mentir, toi, Franquette?

FRANQUETTE. Quand ça ne me rapporte rien, monsieur.

(Elle sort.)

MADAME DE ROCHEBRUTE. Voici une belle occasion, Hubert.

HUBERT. A condition que vous vous en irez ; je veux être seul avec elle ; vous me gêneriez. Vous voudriez parler pour moi ; et quand vous parlez pour moi, je trouve que vous ne dites jamais ce qu'il faudrait dire.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Tu as si peu d'usage.

HUBERT. Il faut qu'elle le sache. Je lui plairai ou je ne lui plairai pas, ça m'est égal ; mais elle me connaîtra tel que je suis.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Dans une entrevue pour un mariage, il faut savoir se frelater.

HUBERT (regardant du côté de la coulisse). Est-ce que c'est elle que je vois? regardez donc, ma mère. Pourquoi est-elle habillée comme cela?

MADAME DE ROCHEBRUTE. C'est son père qui l'a voulu.

HUBERT (d'un air joyeux). Il a eu bien raison, son père. Elle a de l'air de la petite Alexandrine qui vient repasser le linge à Rochebrute. Allez-vous-en, ma mère, et laissez-nous ensemble.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Mon petit Hubert, je crains.

HUBERT. Vous craignez toujours. Si vous restez, je m'en vas.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Ne te fâche pas ; mais prends des mitaines pour ne pas l'effaroucher.

(Émilie entre, les yeux baissés ; madame de Rochebrute sort après avoir fait encore, par signes, des recommandations à son fils.)

SCÈNE XXIII.

HUBERT, ÉMILIE, coiffée d'une cornette et vêtue d'une robe simple, avec un fichu et un tablier de taffetas vert.

ÉMILIE (levant les yeux). Mon père n'est pas ici !

(Elle va pour sortir.)

HUBERT. De quoi avez-vous peur, mademoiselle ?

ÉMILIE. Vous me reconnaissez, monsieur?

HUBERT. Je serais bien maladroit de ne pas vous reconnaître après vous avoir vue deux fois.

ÉMILIE. On ne peut pas dire qu'on a vu des gens qu'on n'a pas regardés.

HUBERT. Vous croyez donc aussi que je ne vous ai pas regardée, vous? C'est le bruit de la maison. Ma mère et Franquette m'en ont déjà fait le reproche; j'en riais; cela me paraissait drôle, parce que je ne croyais pas que vous vous y fussiez trompée, mademoiselle.

ÉMILIE. On me l'a dit; car pour moi....

HUBERT (avec malice). Vous étiez trop occupée pour en faire la remarque. En effet, quand on passe tout le temps d'un souper à mettre en petits morceaux un blanc de volaille sans en manger une seule bouchée; qu'ensuite on se fait apporter une salade qu'on assaisonne et qu'on retourne pendant plus d'un quart d'heure; qu'après cela on roule entre ses doigts de la mie de pain dont on fait des petits canards qu'on finit par donner à un chien, on n'a guère le temps de s'apercevoir si les gens s'occupent de vous, ou ne s'en occupent pas.

ÉMILIE (riant). Vous avez pris garde à tout cela?

HUBERT. Je croyais au moins que ce matin, à déjeuner, vous..vous décideriez à lever les yeux sur moi; mais une côtelette avait remplacé le blanc de volaille de la veille, vous l'avez mise dans le même état sans en manger davantage; et si votre religieuse ne vous eût dit quelques mots à l'oreille, vous n'auriez pas plus déjeuné que vous n'aviez soupé. Je lui ai su bon gré de vous avoir forcée de prendre un œuf à la

coque ; vous en avez mangé bien peu ; mais c'est égal, c'était toujours cela.

ÉMILIE. Je vais croire que vous êtes sorcier, monsieur Hubert.

HUBERT. Non.

ÉMILIE. Quelqu'un vous a donc raconté ces détails ?

HUBERT. Mais non, vous dis-je.

ÉMILIE. Si vous m'eussiez regardée, je l'aurais bien vu. Vous étiez comme un affamé, la tête presque dans votre assiette, coupant votre pain en mille petits morceaux ; ce qui ne se fait jamais.

HUBERT. C'est mal ?

ÉMILIE. Très-mal. N'attendant pas que vous eussiez fini une chose pour en demander une autre ; cent fois au moment de mettre vos coudes sur la table.

HUBERT. Mais je ne les ai pas mis.

ÉMILIE. De combien s'en est-il fallu ?

HUBERT. Enfin, je ne les ai pas mis.

ÉMILIE. C'est comme ce matin, vous buviez votre café dans une soucoupe, et vous placiez votre tasse sur votre verre. Où fait-on cela ?

HUBERT. Chez nous.

ÉMILIE. On a tort.

HUBERT. Mon oncle, qui est militaire, cependant....

ÉMILIE. Si c'est comme militaire que vous avez pris cette mode....

HUBERT Je ne suis pas militaire.

ÉMILIE. Eh bien ! alors ?

HUBERT. Ce que c'est que l'habit pourtant ! Si vous n'étiez pas mise comme vous êtes là, tout ce que vous me dites me donnerait de l'humeur peut-être ; votre franchise me paraîtrait de la moquerie. Je ne puis pas souffrir les personnes moqueuses.

ÉMILIE. Il n'y a pas à se moquer de vous.

HUBERT. Oh ! je sais bien ce qui me manque. J'ai été si mal élevé.

ÉMILIE. Il ne faut pas dire cela.

HUBERT. Vous le voyez bien.

ÉMILIE. Je vous assure que non. Un homme mal élevé est un homme qui a des défauts essentiels; je ne crois pas que vous en ayez. Pour ce qui est de convention, d'usage, c'est l'affaire de deux ou trois jours de leçons.

HUBERT. Qui est-ce qui me les donnera ces leçons?

ÉMILIE. Moi, si vous voulez.

HUBERT. Quand vous aurez repris vos airs de grande dame, vous n'aurez peut-être plus la même bonne volonté.

ÉMILIE. Il serait possible aussi que vous n'ayez plus autant de confiance en moi; je n'aurai pas toujours une cornette et un tablier.

HUBERT. Voilà ce que c'est : la cornette et le tablier, c'est pour me reprocher de parler aux paysannes. Voulez-vous savoir pourquoi je leur parle? c'est parce que je sais comment on peut leur parler. Une paysanne à qui on dit qu'elle est jolie, eh bien! elle est contente. Si j'allais dire la même chose à une demoiselle comme vous, elle me recevrait bien, je crois.

ÉMILIE (souriant). C'est selon.

HUBERT. C'est selon quoi?

ÉMILIE. Si vous le disiez de façon à faire croire que vous en êtes persuadé, cela pourrait ne pas déplaire.

HUBERT. Je me rends justice; je ne suis pas bon pour faire des façons; j'y serais gauche; vous vous y connaissez trop. Du premier coup d'œil j'ai vu que je ne pouvais pas vous convenir; mais comme en même temps j'ai deviné que votre père était un bourru qui vous tourmenterait sans pitié, j'ai commencé à dire à ma mère que ce mariage me contrarierait; que vous étiez trop demoiselle; que vous ne me plaisiez pas. De cette façon-là, votre père ne pourra accuser que moi : je m'en moque.

ÉMILIE. Vraiment, monsieur Hubert, c'est très-délicat.

HUBERT. Pas trop. Je dois bien m'attendre à laisser dans ce pays-ci l'idée que je suis un homme grossier, qui ne sait faire la distinction de rien; qui n'a de goût que pour les filles de campagne; qui préfère les visages brûlés du soleil et les grosses mains rudes aux teints fins et délicats et aux petites mains bien blanches; qu'est-ce que cela me fait? Monsieur de

Vazy ne pourra pas vous faire de reproches; je vous donne même la permission de m'accuser d'impolitesse, de manque d'égards, si cela peut vous aider à calmer son humeur. Moi, je ne crains pas ma mère; mais vous, c'est différent; monsieur de Vazy ne doit pas être bon quand il s'y met, c'est à cela que je dois penser.

ÉMILIE. Je vous remercierais de cette déférence s'il ne s'agissait que de mon père; mais deviez-vous aller jusqu'à offrir ma main à monsieur Amédée, comme vous l'avez fait tantôt?

HUBERT. Ruse de chasseur, mademoiselle. Quand je m'aperçois que le gibier est hors de ma portée, si je chasse avec quelqu'un, je lui laisse l'honneur du coup : cela a l'air d'une politesse, et, dans le fait, c'est pour ne perdre ni ma poudre ni mon plomb.

ÉMILIE. Monsieur Hubert, restez quelque temps avec nous.

HUBERT. Non, mademoiselle. Pour vous, il serait indifférent de me voir sept ou huit jours de plus; pour moi, ce ne serait pas de même.

ÉMILIE. Pourquoi cela, monsieur Hubert?

HUBERT. Vous m'écoutez ; vous causez avec moi; vous ne me paraissez pas autrement dédaigneuse ; je commence à être assez à mon aise avec vous. Si je venais à m'apercevoir que vous êtes meilleure fille que je n'avais cru, et la chose est possible, cela pourrait me donner à penser. Il vaut mieux que je m'en aille.

ÉMILIE. Ce n'est pas raisonnable ; car, de mon côté, si je venais à réfléchir qu'un bon cœur et de la franchise sont préférable aux grimaces et aux gentillesses qu'on voit faire à quelques jeunes gens, et que des singes feraient tout aussi bien, je serais peut-être fâchée de vous voir partir.

HUBERT. Vous ne seriez pas fâchée, mademoiselle. Je n'ai rien de ce qui peut vous plaire ; plus vous me verriez, plus vous en seriez convaincue. Ce que vous me dites est fort honnête ; je vous en remercie beaucoup; mais c'est un langage du beau monde ; on m'a averti ; je ne m'y laisserai pas prendre.

ÉMILIE. Vous vous imaginez donc que je veux vous tromper ?

HUBERT. Tout en me congédiant, vous voulez y mettre de la politesse.

ÉMILIE. Mais, monsieur, je ne vous ai pas congédié.

HUBERT. Voulez-vous m'épouser ?

ÉMILIE. On n'a jamais fait une pareille question aussi brusquement.

HUBERT. Vous voyez bien ; j'en étais sûr. Si je vous plaisais, ma question vous paraîtrait ce qu'elle est, naturelle.

ÉMILIE. Je crois que je vous embarrasserais beaucoup si je vous répondais : Oui. Convenez-en, monsieur Hubert, vous avez une autre inclination ; et toute la conduite que vous tenez ici ne tend qu'à rompre avec décence le mariage qu'on avait arrêté entre nous.

HUBERT. Moi !

ÉMILIE (lui faisant la révérence). Je vous laisse parfaitement libre, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XXIV.

HUBERT, ensuite SŒUR PLACIDE.

HUBERT. En voilà bien d'un autre ! J'ai une inclination ; et la preuve qu'elle en donne, c'est que je lui demande tout net si elle veut m'épouser. Qu'est-ce que cela signifie ? Je vivrais cent ans que je ne comprendrais jamais rien aux demoiselles. Ça ne peut pas parler raison un quart d'heure de suite ; il faut toujours que ça finisse par quelque chose à quoi on ne s'attend pas.

SŒUR PLACIDE. Dites-moi un peu, mon beau monsieur, où en sommes-nous à cette heure ?

HUBERT. Demandez-le à votre demoiselle, madame.

SŒUR PLACIDE. Que vous a-t-on dit ? voyons, mettez-moi au fait. Je connais si bien toutes ces petites têtes-là ; il m'en est tant passé par les mains ! A-t-on fait la réservée, l'insouciante ? Vous a-t-on fait entendre qu'on n'était pas pressée ;

qu'on avait le temps d'attendre; qu'on ne voulait se décider qu'après de longues épreuves? Tout cela, coquetterie, mon cher monsieur; il ne faut pas y faire attention. Tout en parlant ainsi, on voudrait déjà avoir l'anneau au doigt. Les jeunes filles! ah! les jeunes filles, ça ne se plaît que dans la dissimulation.

HUBERT. Les demoiselles; car les autres sont assez franches.

SŒUR PLACIDE. Vous avez donc à vous plaindre de mon Emilie?

HUBERT. Je lui ai demandé si elle voulait m'épouser; elle m'a fait la révérence en me disant qu'elle me laissait parfaitement libre. Mais n'allez pas répéter cela à son père, au moins.

SŒUR PLACIDE. Est-ce que je répète jamais rien à monsieur de Vazy?

HUBERT. Oui, sœur Placide, je commençais à prendre bonne opinion d'elle; elle me parlait comme une personne raisonnable qui sait que quand on n'a pas été instruit dans certaines choses, il est tout simple qu'on ne les sache pas; elle m'en faisait presque compliment; et puis voilà comme elle a fini.

SŒUR PLACIDE. Vous ne me dites pas tout.

HUBERT. Pardonnez-moi.

SŒUR PLACIDE. Est-ce qu'il faudra que je me fâche aussi contre elle? Qu'est-ce donc qu'elle prétend? Elle renvoie monsieur Amédée; on pouvait croire que c'était parce qu'elle vous avait vu et que vous lui plaisiez davantage; j'arrangerais cela avec son évanouissement.....

HUBERT. Quel évanouissement?

SŒUR PLACIDE. Lorsque vous avez franchi ce fossé.

HUBERT. Elle s'est évanouie? c'est singulier.

SŒUR PLACIDE. Voulez-vous que je vous fasse encore une confidence? Elle m'aime beaucoup, étonnamment; et rien que la peur qu'une fois mariée vous ne me sépariez d'elle.....

HUBERT. Elle peut-être bien tranquille là-dessus.

SŒUR PLACIDE. Je vous livre tous mes secrets. Ce qui lui plaisait le plus dans monsieur Amédée, c'étaient surtout les prévenances qu'il avait pour moi.

HUBERT. J'apprendrais cela tout de suite.

SŒUR PLACIDE. Ce serait madame votre mère alors qu'elle pourrait craindre.

HUBERT. Ma mère ! oh ! bien oui. Ma mère, qui ne vit que de commérages ! ce qu'elle aime le plus au monde, ce sont les religieuses.

SŒUR PLACIDE. Allons, allons, ce serait pitié que de laisser aller un aimable jeune homme comme vous. S'il faut montrer les grosses dents, on les montrera. Qu'est-ce que ça voudrait donc dire ? Un beau château, un fils unique, de l'aisance et de la tranquillité pour le reste de mes jours ; elle est donc folle ? Laissez ; laissez-moi faire.

HUBERT. Je ne veux tourmenter personne. Si cela ne vient pas de mademoiselle Emilie... Hier à cette heure-ci, je ne la connaissais pas encore ; en la quittant tout de suite, dans quelques jours, je n'y penserai plus ; il vaut mieux que je m'en aille. Voici ma mère avec monsieur de Vazy ; je vais leur parler.

SCÈNE XXV.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SŒUR PLACIDE, HUBERT.

M. DE VAZY (à demi-voix, à madame de Rochebrute). Heureux âge que le nôtre ! Plus jeunes, nous aurions fait bien des enfantillages avant d'en venir où nous en sommes. Un mot nous a suffi. Il est vrai que vous ne serez plus comtesse ; vous ne serez plus que baronne ; mais, croyez-moi, c'est aussi bon.

MADAME DE ROCHEBRUTE (aussi à demi-voix). Ne me serrez donc pas tant la main.

HUBERT (bas à sa mère). Ma mère, quand partirons-nous ?

MADAME DE ROCHEBRUTE (haut). Que dis-tu ?

M. DE VAZY. Hubert, vous allez devenir mon fils à double titre, comme mari de ma fille et comme fils de ma femme. Votre mère consent à m'épouser. Sœur Placide, vous pouvez en répandre la nouvelle.

SŒUR PLACIDE. Là ! monsieur Hubert, ferez-vous encore des difficultés à présent ?

MADAME DE ROCHEBRUTE. C'est mon fils qui fait des difficultés?

M. DE VAZY. Jeune homme, qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DE ROCHEBRUTE (avec emphase). Comment, mon fils, quand monsieur de Vazy et moi nous nous décidons à ne faire qu'une seule famille pour votre bonheur à tous les deux, uniquement pour ne pas vous quitter, dans la seule idée d'être toujours avec nos enfants, voilà comme tu réponds à notre tendresse, ingrat!

HUBERT. Bast! bast! ma mère, chacun se marie pour soi. Vous avez plu à monsieur de Vazy, monsieur de Vazy vous a plu; vous vous mariez ensemble, c'est comme cela qu'on doit faire. Mais quand on ne se plaît pas?

M. DE VAZY. Que trouvez-vous à redire à ma fille, monsieur?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Ne croyez donc pas, monsieur de Vazy, que cela vienne de lui. Mademoiselle Emilie lui aura fait quelques confidences, en le priant d'arranger cela vis-à-vis de vous; voilà pourquoi il a l'air de se retirer. Il s'est toujours noirci pour les autres; je le connais; c'est sa manière.

HUBERT. A votre place, ma mère, je ne parlerais que quand je serais sûre des choses.

M. DE VAZY. Sœur Placide, faites venir Emilie sur-le-champ. (Sœur Placide sort.) J'aime bien ma fille; je suis bien certain qu'elle est ma fille; je n'ai jamais eu le moindre doute à cet égard; mais si elle nous jouait un pareil tour, et si par entêtement, par malice, ou par quelque diablerie de fille où le diable lui-même ne comprendrait goutte, elle essayait de s'amuser... (A Emilie, qui paraît au fond du théâtre.) Approchez, approchez, mademoiselle.

SCÈNE XXVI.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, ÉMILIE, HUBERT, SŒUR PLACIDE.

ÉMILIE. Mon Dieu! qu'avez-vous contre moi, mon père?

HUBERT. Mademoiselle, je vous prie de ne me croire cou-

pable en rien dans tout ceci. Nous avons eu une conversation ensemble ; on veut que, dans cette conversation, vous m'ayez dit que vous refusiez de m'épouser ; vous savez ce qu'il en est.

ÉMILIE. Je n'ai pas dit que je refusais de vous épouser, monsieur.

HUBERT. Vous voyez, ma mère.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Alors, c'est donc toi qui refuses mademoiselle ?

M. DE VAZY. Que ce soit l'un ou l'autre, je lui demanderai de quel droit il se permet de rompre un engagement formé par son père ?

HUBERT. On n'est obligé à tenir que les engagements qu'on a pris soi-même. Si je crains de ne pas rendre heureuse mademoiselle Emilie, sera-ce aller contre la volonté de mon père que de refuser sa main ?

MADAME DE ROCHEBRUTE (bas à M. de Vazy). Il ne dirait pas cela de lui-même ; il est soufflé ; c'est votre fille qui le fait parler.

M. DE VAZY. Je demande à ma fille si elle est dans l'intention de faire honneur à ma parole.

HUBERT. Prenez garde, monsieur, que par crainte ou par timidité, mademoiselle ne vous réponde autrement qu'elle ne ferait si votre ton était moins menaçant. Sait-elle quel mari je puis être? Me connaît-elle assez pour avoir pu me juger?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Hubert, il n'est pas possible ; on t'a fait la leçon ; tu nous donnes là des raisons que tu n'aurais jamais trouvées toi-même. Tes paroles ne coulent pas aussi facilement que cela. Ecoute donc ; je te connais ; tu ne peux pas me tromper, moi.

HUBERT. Je n'ai jamais pensé à tromper personne, ma mère. Mais parce que vous ne m'avez pas fait donner d'éducation, croyez-vous que je sente moins vivement la position où se trouve mademoiselle ? Si je ne la défends pas, qui est-ce qui la défendra ? Certainement je m'aperçois bien moi-même que je parle plus couramment qu'à l'ordinaire ; je ne sais pas d'où cela me vient. Que voulez-vous que j'y fasse? Quand mademoiselle m'aurait dit qu'elle ne m'aimera jamais, ce qu'elle

n'a pas fait, je le répète, pourrais-je m'en plaindre, et serait-ce une raison pour l'abandonner à la colère de monsieur de Vazy? Voyons, répondez.

M. DE VAZY. Je demande une seconde fois à ma fille si elle refuse de faire honneur à ma parole.

ÉMILIE (d'un ton de résignation). Non, mon père.

HUBERT (à part). A coup sûr, elle ne sait pas ce qu'elle dit. (Haut.) Mademoiselle, ne vous laissez pas intimider; si vous ne voulez pas de moi, avouez-le librement.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Puisque mademoiselle a répondu.

HUBERT (bas à Emilie). Entre nous, n'est-il pas vrai que je ne vous plais pas?

ÉMILIE (haut). Monsieur, je ferai honneur à la parole de mon père.

HUBERT (bas à Emilie). Je ne veux rien par force, mademoiselle; prenez-y garde. Si vous devez vous repentir, il vaut mieux rester comme vous êtes. Je vais faire un dernier effort; secondez-moi et vous serez libre.

M. DE VAZY (à madame de Rochebrute). Il ne vous reste plus, madame, qu'à faire à monsieur votre fils la même question que j'ai faite à ma fille.

HUBERT (les yeux toujours fixés sur Emilie). Ma réponse ne sera pas aussi courte que celle de mademoiselle Emilie, car j'y mettrai des conditions. Si ce mariage se faisait, je voudrais aller passer trois ou quatre mois dans mes terres, tout seul avec elle, sans père ni mère.

SŒUR PLACIDE. Avec la sœur Placide au moins?

HUBERT. Ni sœur Placide.

M. DE VAZY. Trois ou quatre mois! monsieur Hubert, pensez-y donc.

HUBERT. Mademoiselle peut voir si cela lui convient.

M. DE VAZY (embrassant sa fille). Mon enfant! trois ou quatre mois séparé de toi!

ÉMILIE (d'un ton solennel). Il ne s'agit pas de cela, mon père; il s'agit de faire honneur à votre parole.

M. DE VAZY (Avec ravissement). Eh bien! madame la comtesse, voilà ma fille. Qu'en pensez-vous maintenant?

MADAME DE ROCHEBRUTE. Chère demoiselle, que je vous

connaissais peu! Mais dis donc, Hubert, ce n'est pas ton dernier mot?

HUBERT. Pardonnez-moi, ma mère. Dans le peu de séjour que j'ai fait ici, je me suis convaincu que je ne suis qu'un paysan, un homme des bois; je veux me réformer. J'ai confiance dans le goût de mademoiselle ; d'elle à moi, je recevrai tous les conseils qu'elle me donnera ; mais je ne veux pas de témoins. (A Emilie.) Trois ou quatre mois, c'est bien long, mademoiselle. (Bas.) Refusez. C'est un beau prétexte. Je ne puis pas faire davantage.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Tu ne passeras pas tout ce temps-là sans chasser ; que deviendra-t-elle ?

HUBERT. Elle chassera aussi. (Bas à Emilie.) Allons donc, mademoiselle, montrez de l'humeur, ou vraiment vous allez me faire croire.....

ÉMILIE (haut et avec émotion). Ne croyez qu'une chose, monsieur, c'est que plus vous parlez, et plus j'ai le désir de faire honneur à la parole de mon père.

M. DE VAZY. Tu chasserais, ma pauvre fille! toi qui ne peux seulement pas faire à pied le tour du parc !

ÉMILIE (avec gaîté). Je chasserai à cheval.

M. DE VAZY. Allons donc, tu as une peur horrible des chevaux.

HUBERT. Oh! mademoiselle, si je pouvais croire que vous fussiez de bonne foi... Mais, non, je ne suis pas assez heureux. Monsieur de Vazy, prenez un peu sur vous; il faut en finir ; vous ne savez pas ce que je souffre. Dites-lui que vous la laissez libre, et que, quelque chose qu'elle dise, vous ne la gronderez pas.

M. DE VAZY. Parle, Emilie.

ÉMILIE (à Hubert). Monsieur Hubert, aurez-vous un cheval bien doux à me donner?

HUBERT (au comble de la joie). Grands dieux! est-il possible? Quand on vous laisse la liberté de parler, voilà la question que vous me faites! Tout grossier que je suis, soyez bien sûre, mademoiselle, que je sens jusqu'au fond de mon cœur tout ce qu'il y a de bonté pour moi dans une question aussi simple. Oui, je vous dresserai un petit cheval qui se mettra

à genoux devant vous pour que vous puissiez le monter plus à l'aise; c'est la seule éducation que je puisse donner; mais il n'y manquera rien, je vous en réponds.

MADAME DE ROCHEBRUTE. Viens donc que je t'embrasse, Hubert; tu as de l'esprit comme un ange aujourd'hui.

HUBERT. Ce n'est pas de l'esprit, malheureusement.

ÉMILIE. C'est bien mieux, monsieur Hubert.

HUBERT. A présent que nous pouvons nous expliquer hautement, je n'ai pas besoin de vous dire, mademoiselle, que vous rabattrez de mes conditions tout ce que vous voudrez.

ÉMILIE. Je n'en rabattrai rien, monsieur Hubert. Quatre mois, la chasse et un petit cheval.

SŒUR PLACIDE (qui s'est approchée tout doucement). Et vous aurez le cœur de me laisser seule ?

ÉMILIE. Consolez-vous; on vous emmènera.

SŒUR PLACIDE. C'est ce qu'on peut appeler un excellent mariage.

MADAME DE ROCHEBRUTE. J'ai eu un instant comme la peur qu'il ne se fît pas.

M. DE VAZY. Moi, point. Ma fille ne pouvait pas me désobéir; je ne l'ai point élevée à cela. Les enfants ne sont que ce qu'on les fait.

MADAME DE ROCHEBRUTE. A la bonne heure, monsieur le baron ; mais, moi, j'ai si peu fait le mien.

M. DE VAZY. Eh bien ! madame la comtesse, c'est qu'il a voulu justifier le proverbe,

LE BON OISEAU SE FAIT LUI-MÊME.

Mme DUMONT.

QUI ETES-VOUS S'IL VOUS PLAIT MESSIEURS?

Les Nonneurs No. 8

LES HONNEURS

OU

IL NE FAUT PAS QUE LA FORME EMPORTE LE FOND.

PERSONNAGES :

MADAME DUMONT.
MADEMOISELLE SACHET.
LE BARON DES CONTOURS.
M. JACOB.
M. LEFRANC.
GERVAIS, fermier.
MADELAINE, femme de Gervais.
LA MÈRE CHAUVEL.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.
JEANNETTE.
UNE PAYSANNE, mère de Jeannette.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. JACOB, GERVAIS, MADELAINE.

GERVAIS. Enfin, monsieur Jacob, vous croyez donc que ce château va appartenir à quelqu'un?

M. JACOB. Je ne sais pas encore; mais la dame qui vient de Paris dans l'intention de l'acheter, a l'air d'en avoir grande envie.

MADELAINE. Et quelle dame est-ce à peu près, monsieur Jacob? Puisqu'elle est descendue hier au soir à votre maison de Saint-Martin, vous devez déjà la connaître. Croyez-vous qu'elle ressemblera à la défunte? Certainement nous aimions bien la

défunte, mais nous n'aimerions guère quelqu'un qui lui ressemblerait. N'est-il pas vrai, mon homme?

GERVAIS. Madame de Monval était une bonne maîtresse.

MADELAINE. Je ne vas pas à l'encontre; mais elle était trop tracassière, trop diseuse : « Je ne veux pas que vos vaches aillent dans mes bois; elles mangent le bourgeon, elles abîment tout! »

GERVAIS. Et pis pour ses routes, me faisait-elle damner! « Vous chargez trop vos voitures; vous faites des ornières du diable, que vous ne comblez jamais. Je ne veux pas de cela. »

MADELAINE. Et les pauvres enfants! il aurait fallu que je les misse dans ma poche. Ils cassaient les arbres en voulant attraper des nids; ils jetaient des pierres dans les noyers; ils pêchaient ses écrevisses; toutes choses que font les enfants; car enfin il faut ben qu'ils s'amusent ces pauvres petits. Elle ne vous rencontrait pas de fois qu'elle n'eût quelques reproches à vous faire.

M. JACOB. Oui; mais il faut tout dire : vous ne pouviez pas trop vous plaindre du prix de votre ferme.

GERVAIS. Eh ben, monsieur Jacob, vous me croirez si vous voulez; comme vous êtes un homme d'honneur, c'est la vérité, on ne trouverait pas encore dans le pays un fermier qui en donnerait le prix que j'en donnons.

MADELAINE. Mais sans doute. Ce qui nous a retenus depuis six ans, c'est que nous n'avions affaire qu'à un mineur, et que c'était ben commode. Nous vous payions nos fermages que vous envoyiez à Paris à monsieur Lefranc, le tuteur de notre petit monsieur, et pis ça finissait par là; je faisions du reste ce que je voulions. Quand le château est occupé, si ça a l'air d'une douceur sous un rapport, ça gêne ben d'un autre côté.

GERVAIS. Madelaine a raison; ça gêne beaucoup.

MADELAINE. Sans compter que les paysans ne vous regardent plus de même. Depuis six ans, nous avons été les premiers de l'endroit.

M. JACOB. Parlons affaires. Cette dame qui est descendue chez moi avec le tuteur de votre jeune maître arrivera proba-

blement ici sur les deux heures. Avez-vous fait tout ce que je vous ai écrit de faire? Ce salon me paraît en bon état.

GERVAIS. Ah! tout le reste est de même. Depuis deux jours ma femme n'a pas bougé du château.

MADELAINE. Il y avait tant à nettoyer.

M. JACOB. Est-ce que la mère Chauvel n'entretenait pas cela comme il faut?

MADELAINE. Ne parlez donc pas de la mère Chauvel. La mère Chauvel allait encore un peu du temps de madame; mais à présent elle est si vieille! Elle ne se mêle plus des choses de ce monde; aussi laissait-elle des toiles d'araignées partout.

M. JACOB. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être bien polis avec cette dame.

GERVAIS. Laissez donc, monsieur Jacob, est-ce qu'on n'a pas de savoir-vivre?

M. JACOB. C'est que c'est une dame qui paraît tenir beaucoup à tout cela.

MADELAINE. Nos petits gars ont déjà acheté de la poudre pour lui tirer des coups de fusil comme vous avez fait à monseigneur l'archevêque, quand il est passé à Saint-Martin.

GERVAIS. Bien mieux, le bedeau doit sonner les cloches.

M. JACOB. Diable!

MADELAINE. Il est même question qu'on lui chantera la chanson.

M. JACOB. Quelle chanson?

GERVAIS. Une chanson qu'on chante depuis *in æternum* dans le pays à toutes les dames qui viennent au château.

M. JACOB. C'est à merveille.

GERVAIS. Mais qu'elle ne nous augmente pas not' bail, au moins.

MADELAINE. Ça serait trop traître.

M. JACOB. N'ayez pas d'inquiétude.

MADELAINE. Tenez, voilà monsieur le baron des Contours qui est déjà venu vous demander ce matin. (A son mari.) Viens, Gervais.

M. JACOB. Ne vous éloignez pas.

MADELAINE. Non, non, monsieur Jacob.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE II.

M. JACOB, M. DES CONTOURS.

M. DES CONTOURS. Bonjour, monsieur Jacob. Vous m'avez donc trouvé une voisine? Si, pendant qu'elle est en train, elle voulait aussi m'acheter ma terre, je lui en ferais bon marché. Est-ce une femme aimable? Est-elle jeune? Est-elle jolie? Comment s'appelle-t-elle?

M. JACOB. Elle s'appelle madame Dumont.

M. DES CONTOURS. Madame Dumont! C'est bien commun ce nom-là. Qu'est-ce que fait son mari?

M. JACOB. Son mari ne fait plus rien; il est mort.

M. DES CONTOURS. Elle est veuve! Ah! mais, c'est charmant. A-t-elle des enfants?

M. JACOB. Un fils bossu, qu'elle a mis dans une maison d'orthopédie, dans l'espoir qu'en sortant de là il ne sera plus que voûté.

M. DES CONTOURS (se frottant les mains). C'est une personne qui ne se fait pas d'illusions, à ce qu'il paraît. Et vous dites qu'elle est jolie?

M. JACOB. Je ne vous l'ai pas encore dit; mais j'aurais pu vous dire que c'est une femme très-bien conservée. A vue d'œil, elle doit avoir à peu près.....

M. DES CONTOURS. Quarante mille livres de rentes?

M. JACOB. Si c'est comme cela que vous l'entendez.

M. DES CONTOURS. Il ne faut pas davantage. Avec quarante mille livres de rentes, je vous assure qu'on vit très-bien.

M. JACOB. Penseriez-vous déjà à l'épouser?

M. DES CONTOURS. Monsieur Jacob, je suis bien las de la vie que je mène. J'enrage quelquefois d'être cloué dans un méchant manoir, après avoir été si brillant dans la capitale.

M. JACOB. J'ai bien peur que le petit-fils de madame de Monval ne fasse comme vous; et encore n'aura-t-il pas le bon

esprit que vous avez eu de conserver un manoir pour se retirer quand il aura dissipé tout le reste.

M. DES CONTOURS (se frottant les mains). Il fait donc bien danser les écus de la bonne maman?

M. JACOB. Son tuteur en est désolé.

M. DES CONTOURS. C'est que vous ne savez pas, vous autres, combien c'est agréable de faire danser des écus. Malheureusement ça va trop vite. Il ne faut plus penser à cela. Combien voulez-vous vendre cette terre à madame Dumont?

M. JACOB. Nous lui en demandons, je crois, trois cent mille francs.

M. DES CONTOURS. C'est conscience. Après tout, j'aimerais bien une femme qui peut mettre cent mille écus à l'acquisition d'une terre. Son mari était donc dans la finance?

M. JACOB. Son mari était parfumeur.

M. DES CONTOURS. Parfumeur ! On gagne tant d'argent que cela à être parfumeur à Paris? Parbleu! je suis bien fâché de ne pas m'être fait parfumeur. Mais si j'épouse la parfumeuse, cela reviendra au même.

M. JACOB. Vous ne craignez pas de déroger?

M. DES CONTOURS. Le métier que je fais est si noble ! Je chasse depuis le matin jusqu'au soir comme un imbécile. Je n'aime pas les paysannes; votre ville de Saint-Martin est à mourir d'ennui; excepté votre maison, tout le reste est un troupeau d'oies. Pour sortir d'une pareille existence, je ferai bon marché de tous mes aïeux, je vous en réponds. Si du moins j'avais pu m'embarquer avec quelqu'une de vos dames dans une intrigue un peu difficile, que j'eusse trouvé quelques obstacles, quelques rigueurs à combattre, cela m'aurait tenu en éveil; mais aucune d'elles n'a le goût des difficultés, c'est comme un fait exprès.

M. JACOB. Vous êtes bien joli garçon, il faut en convenir.

M. DES CONTOURS. J'ai pourtant passé la trentaine; mais pour une veuve de quarante ans, qui n'a qu'un fils d'une faible santé, des idées de grandeur à coup sûr.....

M. JACOB. Ah ! je vous en réponds : un air d'assurance, un ton de commandement; c'est une princesse.

M. DES CONTOURS. Vous voyez bien que mes projets ne sont pas si hasardés.

M. JACOB. Elle s'est déjà munie d'une demoiselle de compagnie, mademoiselle Sachet, qui, je crois bien, est une de ses anciennes filles de boutique, mais qui a pour madame Dumont une vénération, un respect... C'est risible.

M. DES CONTOURS. Comment a-t-elle fait le voyage ?

M. JACOB. En poste, vraiment, dans une très-jolie voiture à elle, un domestique sur le siége.

M. DES CONTOURS. Je vous dis qu'il ne lui manque plus que d'être madame la baronne des Contours.

M. JACOB. A l'entendre parler de son château, il est sûr qu'il y a du féodal dans ses idées.

M. DES CONTOURS. Tant mieux, tant mieux. Nous devons désirer qu'elle soit folle, le jeune Monval pour en tirer cent mille écus, et moi pour pouvoir reprendre la vie de Paris.

SCÈNE III.

M. JACOB, M. DES CONTOURS, LA MÈRE CHAUVEL.

LA MÈRE CHAUVEL (à M. Jacob). Monsieur, y en a qui disent qu'on aperçoit un carrosse dans la prairie ; c'est sans doute la nouvelle dame.

M. JACOB. N'ayez donc pas l'air si triste, la mère Chauvel.

LA MÈRE CHAUVEL. Chacun est comme il peut, mon bon monsieur.

M. DES CONTOURS. Je remonte à cheval pour aller chez moi faire un bout de toilette, et ordonner un dîner que je puisse lui offrir à tout hasard.

M. JACOB. Et moi, je vais au-devant d'elle.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LA MÈRE CHAUVEL, ensuite MADELAINE.

LA MÈRE CHAUVEL. V'là donc c'te terre qu'appartenait à

madame parce qu'elle avait appartenu à son père et à son grand'père, qui va appartenir à quelqu'un qui n'y a pas de droit. Bonté divine! faut-il que j'aie assez vécu pour voir ça? Qu'est-ce que vont devenir toutes les provisions que j'avais faites, dans l'espérance que notre jeune maître nous reviendrait? Est-ce que je dois les donner à c'te dame? non. Ce n'est pas de son temps, ça ne lui appartient pas. Je trouverai toujours ben moyen de les envoyer à Paris à monsieur Amédée. Des poires tapées, des pruneaux et du raisiné; n'y a pas d'jeune homme à qui ça ne fasse plaisir.

MADELAINE. Comment, mère Chauvel, vous n'êtes pas pus belle que ça? un jour comme celui-ci!

LA MÈRE CHAUVEL. Qu'est-ce qu'un jour comme celui-ci a donc de si superbe?

MADELAINE. Cette dame qui vient.

LA MÈRE CHAUVEL. Est-ce que ça me regarde?

MADELAINE. Vous avez votre habillement de cotonnade rouge.

LA MÈRE CHAUVEL. Ce n'est que pour les fêtes.

MADELAINE. C'en est une pour nous aujourd'hui.

LA MÈRE CHAUVEL. Oui-da; je vous en fais mon compliment, ça n'en est pas une pour moi. Vous êtes jeune, vous, Madelaine, et aux jeunes gens, tout ce qui est nouveau paraît beau; à mon âge, ce n'est pas de même. Que votre nouvelle dame prenne tout, la chambre de madame, le lit de madame, le fauteuil de madame, ça ne vous fait pas saigner le cœur?

MADELAINE. Pisque madame ne peut plus s'en servir.

LA MÈRE CHAUVEL. Elle a son petit-fils.

MADELAINE. C'est lui qui veut vendre.

LA MÈRE CHAUVEL. C'est-i ben sûr? N'est-ce pas un tour qu'on veut lui jouer?

MADELAINE. Est-ce qu'on joue de ces tours-là?

LA MÈRE CHAUVEL. Son tuteur est un fin merle; il va faire ses orges dans tout ça. C't enfant n'y entend goutte. Pauvre petit! Ils vont li ôter une bonne terre pour li en acheter une à Paris qui ne vaudra rien peut-être.

MADELAINE. Que pouvez-vous y faire?

LA MÈRE CHAUVEL. C'est bon, Madelaine, vous êtes comme

les autres; il n'y a personne ici à qui il soit resté un peu d'âme. C't enfant est le fils de nos maîtres, après tout.

MADELAINE. Je payons à lui, je payerons à un autre; il n'y a pas de différence; Ah! si on disait : « Les maîtres que vous » perdez ne vous demandaient rien; ceux que vous allez » avoir vont vous demander; » ça vaudrait la peine de réfléchir. Mais comme tous les maîtres demandent, les uns valent les autres.

LA MÈRE CHAUVEL. Je m'en vas, Madelaine, je m'en vas, je ne peux pas entendre parler comme ça. Ainsi, que c'te dame qui vient vous diminue vot' ferme, je suppose, vous la préféreriez donc à vot' ancienne maîtresse! Vous devriez mourir de pure honte. C'est une abomination, Madelaine, c'est une abomination.

(Elle sort.)

MADELAINE. La mère Chauvel radote tout à fait à présent.

SCÈNE V.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. LEFRANC, M. JACOB, MADELAINE.

MADAME DUMONT. Quel guet-apens!

M. LEFRANC. Mais, madame.....

MADAME DUMONT. Nous sommes moulues.

M. JACOB. Je vous assure.....

MADAME DUMONT. Que les chemins sont excellents, peut-être?

M. LEFRANC. Pas excellents; mais.....

MADAME DUMONT. Est-ce que vous pouvez vous remuer, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET. Bien peu, madame.

MADAME DUMONT. Pour moi, je suis morte.

MADEMOISELLE SACHET. On ne sait donc pas paver dans ce pays-ci?

M. LEFRANC. On ne pave guère les chemins de traverse, mademoiselle.

MADEMOISELLE SACHET. A Paris, on pave partout.

MADAME DUMONT. Monsieur Lefranc, c'est un bien vilain procédé de votre part. Pourquoi me vantiez-vous tant cette terre, puisque vous saviez qu'on ne pouvait pas y arriver? Faire faire quarante lieues de poste à des femmes, pour les tuer ensuite dans des chemins de traverse.

M. LEFRANC. Vous n'êtes pas tuées.

MADAME DUMONT. Cela vous est bien aisé à dire; vous étiez à cheval.

M. LEFRANC. C'était pour indiquer les mauvais pas à l'homme qui vous conduisait.

MADAME DUMONT. Vous les lui avez bien indiqués en effet, car il ne nous en a pas échappé un seul. (On entend le son des cloches; madame Dumont écoute avec attention.) Qu'est-ce que c'est que ce carillon-là?

M. JACOB. Ce sont les cloches de la paroisse qui célèbrent votre arrivée, madame.

MADAME DUMONT (d'un air de grande satisfaction). C'est pour moi que les cloches sonnent ainsi? Entendez-vous, mademoiselle Sachet, les cloches qui sonnent pour moi?

MADEMOISELLE SACHET. Oui, madame. Je trouve que, pour le son, elles ressemblent un peu à celles de Saint-Nicolas-des-Champs.

MADAME DUMONT. Comme les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs n'ont jamais sonné pour moi, je ne puis pas dire; mais celles-ci me paraissent très-harmonieuses. Vous me présenterez le curé, monsieur Lefranc.

(On tire des coups de fusil en dehors.)

MADEMOISELLE SACHET (effrayée). Ah! mon Dieu!

MADAME DUMONT (prenant par degrés un air d'importance). Qu'avez-vous donc, mademoiselle Sachet? Vous êtes d'un enfantillage aujourd'hui!..... Ne devinez-vous pas que ce sont des réjouissances? Je ne pourrai plus vous mener avec moi. (On fait une nouvelle décharge; mademoiselle Sachet se bouche les oreilles.) M. Lefranc, dites à ces bonnes gens de cesser, car mademoiselle finirait par se trouver mal.

MADEMOISELLE SACHET. C'est plus fort que moi, madame. A Tivoli, au moment du feu d'artifice, je m'en vas toujours dans les coins.

MADAME DUMONT. Les feux d'artifice n'ont rien de commun avec ceci.

MADELAINE. Est-ce que madame ne voudra pas recevoir ses sujets?

(Mademoiselle Sachet fait un mouvement de surprise; madame Dumont la regarde de manière à lui imposer silence.)

MADAME DUMONT (à Madelaine). Qu'appelez-vous mes sujets?

M. JACOB. C'est l'expression dont ils se servent ici pour désigner les gens qui vous entourent, et dont une grande partie travaille d'habitude pour le château.

MADAME DUMONT. L'expression est bonne; mais je ne crois pas que je puisse les recevoir tout de suite. J'ai besoin de me remettre un peu. Qu'on leur dise d'attendre. Je suis si horriblement fatiguée. Comprenez-vous, monsieur Lefranc? Qu'on leur dise d'attendre.

M. JACOB. Si madame voulait entrer dans la pièce à côté, on y a fait du feu.

MADAME DUMONT. Hé bien! à la bonne heure. Je n'ai pas froid; mais le feu délasse.

MADELAINE. Madame ne désirerait pas prendre quelque chose?

MADAME DUMONT (souriant). Que pourriez-vous m'offrir, ma bonne?

MADELAINE. Dame! une tasse de lait, si vous voulez.

MADAME DUMONT. Cela vous tente-t-il, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET. Oh! du lait de campagne, on dit que c'est si bon.

MADAME DUMONT (à Madelaine). Vous nous donnerez du lait. (Madelaine va pour sortir.) Dites-moi, ma bonne, qu'est-ce que vous êtes ici?

MADELAINE. Madame, je suis la fermière.

MADAME DUMONT. Vous êtes mariée alors?

MADELAINE. Comme de juste.

MADAME DUMONT. Combien avez-vous d'enfants?

MADELAINE. Deux, madame.

MADAME DUMONT. Ce n'est pas assez pour une fermière. Où est votre mari?

MADELAINE. Il viendra, madame.

MADAME DUMONT. Je lui parlerai. A présent, conduisez-nous à la chambre où il y a du feu. Venez, mademoiselle Sachet. Nous reviendrons bientôt, messieurs.

(Elle sort; mademoiselle Sachet et Madelaine la suivent.)

SCÈNE VI.

M. LEFRANC, M. JACOB.

M. JACOB. Mais c'est tout à fait une princesse que votre madame Dumont.

M. LEFRANC. Tout à fait. Elle prétend que sa mère est née au Parc-aux-Cerfs.

M. JACOB. Aux Parc-aux-Cerfs?

M. LEFRANC (lui frappant sur l'épaule). Je vois que vous ne savez pas votre histoire de France. Enfin, madame Dumont s'imagine être d'une origine très-relevée; et c'est ce qui lui donne les airs que vous venez de lui voir.

M. JACOB. Ainsi, nos cloches et nos coups de fusil ont été comme de cire.

M. LEFRANC. Je ne suis fâché que d'une chose à présent, c'est de n'avoir pas pensé à faire dételer sa voiture à vingt pas d'ici, pour la faire traîner par des paysans jusqu'à la grande porte. Je ne sais pas où j'avais la tête.

M. JACOB. Ma foi! c'eût été encore une dépense; je trouve que c'est bien assez comme cela.

M. LEFRANC. Songez donc qu'il faut la tenter par quelque chose, si nous voulons lui vendre cette terre un prix un peu raisonnable. J'ai passé tout le temps du voyage à lui faire croire que c'était une espèce de royaume qu'elle allait acquérir; aussi les sujets ne l'ont-ils pas étonnée.

M. JACOB. Elle ne vous a pas encore questionné sur les revenus?

M. LEFRANC. Non; elle n'y a pas pensé. Elle a de l'argent à n'en savoir que faire. Outre son commerce, qui lui a donné des bénéfices énormes, elle vient de recueillir deux héritages sur lesquels elle ne comptait pas.

M. JACOB. Pour cent mille écus, il faudra pourtant bien lui donner quelque chose.

M. LEFRANC. Le loyer de la ferme.

M. JACOB. Trois mille francs.

M. LEFRANC. Des coupes de bois.

M. JACOB. Qui suffiront à peine pour la chauffer.

M. LEFRANC. N'y a-t-il pas des vignes?

M. JACOB. Elles sont dans un bel état.

M. LEFRANC. Bast! bast! laissez donc faire. Vous pensez bien qu'un vieux renard comme moi n'est pas venu de Paris comme un sot. Je connaissais madame Dumont de longue date. Je lui ai parlé château comme je savais qu'il fallait lui parler château.

M. JACOB. C'est qu'elle peut en trouver à meilleur marché.

M. LEFRANC. Raison de plus pour profiter de son engouement, et ne pas lui laisser le temps de réfléchir.

M. JACOB. Dans ce cas, je crois que nous devons nous méfier du baron des Contours.

M. LEFRANC. Qui, ce vieil hobereau?

M. JACOB. Depuis qu'on ne vous a vu ici, le vieil hobereau est mort, et son fils, après avoir mangé une grande partie de l'héritage, est revenu habiter le château que vous connaissez. Le voisinage de madame Dumont lui a mis la puce à l'oreille, et, dans un avenir très-rapproché, il voit déjà la possibilité d'un mariage entre eux. Je crains que pour se bien mettre dans ses bonnes grâces, il ne cherche à lui donner quelques lumières.

M. LEFRANC (d'un ton d'ironie). Pour la dégoûter de cette acquisition? Le calcul serait adroit s'il a des prétentions sur elle. Où trouverait-il l'occasion de la revoir?

M. JACOB. Pensez-y toujours. C'est un écervelé qui peut renverser nos projets, en ne suivant que ses idées.

SCÈNE VII.

M. LEFRANC, M. JACOB, MADELAINE, MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADELAINE (traversant le théâtre). V'là la dame.

MADAME DUMONT. Je viens de parcourir différentes chambres.

MADEMOISELLE SACHET. Comme c'est grand! c'est comme le Louvre. Qu'est-ce qu'on peut faire là-dedans?

MADAME DUMONT. Mademoiselle Sachet n'est pas enchantée.

MADEMOISELLE SACHET. J'ai regardé par les fenêtres; on ne voit que des arbres et de l'herbe. Où donc va-t-on à la promenade?

M. LEFRANC. Dans tout ce que vous avez vu.

MADEMOISELLE SACHET. Il n'y a personne; il n'y a seulement pas de chaises.

MADAME DUMONT. Il est certain que pour quelqu'un qui ne connaît que les boulevards et les Tuileries, c'est un peu triste; mais c'est le propre de ces endroits-ci. Je me suis promenée plus de cent fois dans le parc de Versailles sans rencontrer un chat.

MADEMOISELLE SACHET. Moi qui me suis fait de si jolies robes!

MADAME DUMONT (avec un peu d'ironie). C'est un sujet de désolation, il faut en convenir. (A M. Lefranc.) Cela n'empêche pas que pour moi, qui ai toujours aimé ce qui avait un air de grandeur, cette habitation ne me paraisse assez bien, sauf les chemins pour y arriver.

MADEMOISELLE SACHET. Le domestique de madame me disait tout à l'heure qu'il ne faudrait pas dix voyages comme cela pour mettre la calèche hors d'état de servir.

MADAME DUMONT. Vous voyez bien, monsieur Lefranc.

M. LEFRANC. Mais, madame, on fait de beaux chemins quand on veut.

MADAME DUMONT. Pourquoi alors madame de Monval n'en faisait-elle pas faire?

M. JACOB. Elle sortait si rarement!

MADAME DUMONT. Mais les gens qui venaient la voir?

M. JACOB. On les avertissait de prendre garde aux endroits dangereux.

MADEMOISELLE SACHET. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

MADAME DUMONT. Laissez-moi donc faire une question,

mademoiselle Sachet. (A M. Jacob.) Avec quoi fait-on des chemins?

M. JACOB. Avec des pierres, madame.

MADAME DUMONT. En trouve-t-on ici?

MADELAINE. Hélas! madame, que trop. On ne laboure pas de fois qu'on ne casse deux ou trois socs.

MADAME DUMONT. Dites-moi donc cela. C'est la première chose que je ferai faire à mes paysans. A propos, il ne faut pas oublier que j'ai promis de les recevoir.

M. LEFRANC. Madelaine, voyez à les rassembler.

M. JACOB. Je vais aller avec elle.

(Il sort avec Madelaine.)

SCÈNE VIII.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. LEFRANC.

MADAME DUMONT. Ces pauvres gens! Ils doivent être affamés de voir une dame. D'après la réception qu'ils m'ont faite, ils paraissent assez dévoués.

M. LEFRANC. Entièrement.

MADAME DUMONT. Le village est-il nombreux?

M. LEFRANC. A peu près une soixantaine de familles.

MADAME DUMONT. Pas davantage?

M. LEFRANC. Je ne crois pas.

MADEMOISELLE SACHET. Et tout cela vous appartiendra, madame?

MADAME DUMONT (à M. Lefranc). Mademoiselle Sachet s'imagine que c'est un grand bonheur. C'est un grand fardeau.

MADEMOISELLE SACHET. Madame les recevra-t-elle assise ou debout?

MADAME DUMONT. Assise! Y pensez-vous, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET. Dame! dans les tragédies, dans les mélodrames, dans les opéras comiques, les princesses, les reines, qui reçoivent le peuple sont toujours assises.

MADAME DUMONT. Taisez-vous donc avec vos princesses de mélodrame. Les princesses de mélodrame ne reçoivent que

du peuple de mélodrame. Ici, tout est vrai. Ne faut-il pas que je leur parle à tous, que je m'approche d'eux, que je les apprivoise? Dans des jours comme ceux-ci, il faut se prodiguer.

MADEMOISELLE SACHET. J'admire madame, quand elle n'aurait jamais fait autre chose de sa vie.

MADAME DUMONT. Tout vous étonne. Je rentre dans ma position naturelle.

M. LEFRANC (regardant du côté de la porte). Je ne sais pas ce qui les retient.

MADAME DUMONT. Ni moi non plus.

M. LEFRANC. Quelque dispute de préséance peut-être.

MADAME DUMONT. Ce serait à mourir de rire.

M. LEFRANC. Il faut que j'en aie le cœur net.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT. Causons un peu, mademoiselle Sachet. Vous savez l'amitié que j'ai pour vous ; mais je vous assure que vous finirez par me compromettre ici. Tout vous ahurit, tout vous rend stupéfaite. Parce que j'ai été parfumeuse, vous ne voulez toujours voir en moi qu'une parfumeuse ; vous savez pourtant bien de quelle manière je l'ai été. Jamais je n'ai parlé qu'aux pratiques qui en valaient la peine; encore ne disais-je tout juste que ce qu'il fallait dire. La preuve que je me distinguais des autres marchandes, c'est que dans tout le quartier, vous ne l'ignorez pas, jamais on ne m'appelait autrement que la reine.

MADEMOISELLE SACHET. C'est vrai, madame.

MADAME DUMONT. Alors, qu'est-ce donc qui vous interloque dans ce qui se passe aujourd'hui ?

MADEMOISELLE SACHET. Rien ne m'interloque.

MADAME DUMONT. Pardonnez-moi. Vous venez de dire devant monsieur Lefranc : « J'admire madame; quand elle n'aurait jamais fait autre chose de sa vie. » Qu'est-ce donc

que j'ai fait de si extraordinaire? Toute femme qui le voudra fera toujours très-bien la reine. Quand il ne s'agit que de représenter, c'est si facile; à moins d'être une buse, on ne manque pas cela. Si vous n'aimez pas la campagne, il faut le dire; mais je ne veux pas être gênée dans mes mouvements. Aimez-vous la campagne?

MADEMOISELLE SACHET. Je me plairai toujours avec madame.

MADAME DUMONT. Ce n'est pas répondre.

MADEMOISELLE SACHET. Je ne connaissais pas encore la grande campagne. J'en avais bien lu quelque chose, et j'avouerai à madame que ça ne me paraissait pas bien beau; mais ce n'est pas comme de voir.

MADAME DUMONT. Dans quoi en aviez-vous lu?

MADEMOISELLE SACHET. Dans un livre de son pays, que monsieur Frinann m'avait prêté. Il est de la campagne, lui, il est de la Suisse. Tout ce qui m'en est resté, c'est que les paysans et les paysannes ne sont guère propres toujours, et qu'ils sont bien effrontés.

MADAME DUMONT. Qu'est-ce que vous dites donc?

MADEMOISELLE SACHET. Si c'est dans ce pays-ci comme c'était dans ce livre-là qu'on appelle, je crois, les Idylles de Gessner, je ne pourrai pas m'empêcher de leur dire ce que je pense. Ils se font l'amour au bord des ruisseaux.

MADAME DUMONT (éclatant de rire). Vous croyez que ce sont des ruisseaux comme à Paris?

MADEMOISELLE SACHET (d'un air piqué). Ça a beau être des ruisseaux de campagne, c'est toujours des ruisseaux.

MADAME DUMONT. Ne vous fâchez pas, mademoiselle Sachet, ne vous fâchez pas. Voilà des messieurs qui entrent; je vous expliquerai cela une autre fois.

SCÈNE X.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. DES CONTOURS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

MADAME DUMONT (allant au-devant de ces deux derniers avec un air agréable). Je ne puis pas douter qu'on n'ait l'in-

tention de me donner une fête, puisque je vois un uniforme de gendarme. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, messieurs?

M. DES CONTOURS (montrant le brigadier). Madame, monsieur est le brigadier de gendarmerie du canton.

LE BRIGADIER. Qui me fera-z-honneur, moi et mes hommes, de vous protéger dans tous les cas qui le réquèreront.

MADAME DUMONT. De me protéger!

M. DES CONTOURS. Il veut dire vos propriétés.

LE BRIGADIER. Vos propriétés et toutes vos appartenances.

MADAME DUMONT (avec ironie). Je suis très-sensible. (Au baron.) Et vous, monsieur?

M. DES CONTOURS. Je suis le baron des Contours, madame, maire de cette commune, et propriétaire d'une terre qui relève de la vôtre.

MADAME DUMONT (bas à mademoiselle Sachet). Qui relève de la mienne! Vous ne comprenez pas cela, vous. (Haut.) Ainsi, messieurs, à vous deux, vous représentez le civil et le militaire. Pourquoi le curé ne vous a-t-il pas accompagnés? c'eût été plus complet. Je me réserve de lui en faire des reproches. Est-on religieux ici?

LE BRIGADIER. Pas autant que je le désirerais bien, madame. Nous n'avons point d'octroi; le vin est trop bon marché; et surtout dans les temps de vendanges, moi et mes hommes nous avons toutes les peines du monde inimaginables à empêcher de danser dans les cabarets.

MADEMOISELLE SACHET. On empêche donc de danser ici?

LE BRIGADIER. Sur la place publique et dans les cabarets; mais les personnes comme madame, nous fermons les yeux.

MADAME DUMONT. Monsieur le baron, voilà qui est drôle.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. LEFRANC, MADELAINE, ensuite JEANNETTE, SA MÈRE et M. JACOB, à la tête des paysans.

M. LEFRANC. Enfin je vous les amène, madame. Je ne m'étais pas trompé; c'était à qui vous chanterait la chanson du

pays. Ce n'était pas un petit embarras que de leur faire entendre raison. Ils ont tiré au sort.

LE BRIGADIER. Au sort! Vous n'aviez qu'à m'avertir. Ah! parbleu!

M. JACOB. Du silence, et saluez tous madame.

(Les paysans saluent.)

MADAME DUMONT (leur faisant des signes de tête). Bonjour, mes amis, bonjour, bonjour. J'ai grand plaisir à me trouver au milieu de vous. Monsieur le brigadier, faites-les ranger de chaque côté du salon pour que je puisse les voir comme il faut.

LE BRIGADIER (se précipitant au milieu de la foule). Allons, allons, vous autres.

MADAME DUMONT (élevant la voix). Pas de violence.

M. DES CONTOURS. Dans tout ce qui est ici, il n'y a pas un cœur qui ne batte pour vous, madame.

MADAME DUMONT. Je vous assure, monsieur le baron, que je suis bien émue aussi. (Elle fait quelques pas, et se place entre les deux rangées de paysans, accompagnée du baron et suivie du brigadier.) Mes enfants, j'espère que quand nous nous connaîtrons, nous serons contents les uns des autres; c'est pourquoi je veux bien vous dire que je suis sévère, mais juste, mais bonne. J'encouragerai le travail et l'industrie. Les hommes laborieux, les bons pères de famille peuvent compter sur ma protection, et, Dieu aidant, je tâcherai de leur donner, comme notre bon Henri IV, l'espoir d'avoir la poule au pot tous les dimanches.

M. JACOB (bas à M. Lefranc). Cela ne la ruinera pas.

LE BRIGADIER (s'approchant de M. Jacob). Faudrait-il pas leur faire crier vive... Comment qu'elle s'appelle?

M. JACOB (bas au brigadier). Madame Dumont.

MADAME DUMONT (à M. Lefranc). Que dites-vous de mon petit discours? Quand vous croyiez que je dormais dans la voiture, c'était à cela que je pensais.

TOUS LES PAYSANS. Vive madame Dumont!

MADAME DUMONT. Et vous aussi, mes amis. Je vous porte tous dans mon cœur. (Mademoiselle Sachet s'essuie les yeux.)

Bonne Sachet, je ne pleure pas, mais je n'en vaux guère mieux.

M. JACOB. A présent la chanson.

MADAME DUMONT. Pas encore, monsieur Jacob. Ne m'accablez pas tout d'un coup; ils sont parfaits pour moi. Ciel! quelle journée! Sachet, avancez-moi un siége. (Elle s'assied.) Asseyez-vous aussi, ma chère; vous en avez besoin. (Jeannette s'avance.) C'est donc vous, ma petite, qui allez chanter? Regardez-la donc, Sachet; elle est jolie comme un ange.

LA MÈRE DE JEANNETTE (secouant sa fille par le bras). Eh bien! qu'est-ce qu'on répond?

JEANNETTE. Je ne sais pas, ma mère.

LA MÈRE. Madame est bien honnête.

JEANNETTE. Madame est bien honnête.

MADAME DUMONT. Voyons la chanson.

JEANNETTE (chantant).

AIR : *Or nous dites, Marie.*

» La meilleure des dames,
» Vous savez que c'est vous. »

MADAME DUMONT (souriant avec émotion). Mais vraiment non, ma petite, je n'en sais rien.

M. DES CONTOURS (se penchant vers madame Dumont). Dans ce village-ci, depuis un temps immémorial, leur dame a toujours eu le privilége d'être la meilleure des dames. Vous ne voulez pas faire exception?

MADAME DUMONT. C'est trop avantageux. (A Jeannette.) Pardon, ma belle, recommencez.

JEANNETTE (chantant).

La meilleure des dames,
Vous savez que c'est vous.
Dans le fond de nos âmes
Nous vous chérissons tous.
De quelques fleurs nouvelles
Acceptez le présent;
C'est l'image fidèle
Du cœur de vos enfants.

MADAME DUMONT. C'est très-joli. Qui est-ce qui a fait cette chanson-là?

PLUSIEURS PAYSANNES. Personne, madame. Nous la savons tous.

MADELAINE. C'était ma grand'mère qui la chantait bien!

JEANNETTE. Ce n'est pas fini.

MADAME DUMONT. Il y en a encore?

JEANNETTE. Oui, madame.

MADAME DUMONT. Tant mieux.

JEANNETTE (chantant).

Tous les dieux du Parnasse
Vous comblent de leurs dons;
Car vous avez la grace
De la belle Judon.

MADAME DUMONT. Judon? Qu'est-ce que c'est que celle-là?

M. DES CONTOURS. C'est Junon qu'elle devrait dire.

MADAME DUMONT. Ah! j'y suis; la déesse de la sagesse.

M. DES CONTOURS. Non, pas tout à fait. La déesse de la sagesse, c'était Minerve.

MADAME DUMONT. Vous avez raison, monsieur le baron, vous avez raison. Mais depuis que ce n'est plus la religion dominante, il est bien permis de s'embrouiller un peu sur tout cela. (A Jeannette.) Ne vous fatiguez pas, mon enfant, je suis très-contente. (Elle tire un fichu de son sac.) Tenez. Heureusement j'avais ce petit fichu-là avec moi; je vous le donne.

LA MÈRE DE JEANNETTE. Est-ce qu'on ne remercie pas?

JEANNETTE. Merci, madame.

(Jeannette se retire et est entourée de toutes les paysannes qui veulent voir le fichu.)

MADAME DUMONT. Adieu, mes enfants. Nous nous reverrons bientôt. J'emporte dans mon cœurs des souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

(Le brigadier frappe dans ses mains.)

TOUS LES PAYSANS. Vive madame Dumont!

MADAME DUMONT. Oui, mes enfants, je crois à votre amour; j'ai besoin d'y croire. (Les paysans se disposent à sortir; ma-

dame Dumont s'approche de M. des Contours.) Il me vient une idée qui leur fera plaisir. (Au brigadier.) Rappelez-les.

LE BRIGADIER (aux paysans). Ne vous en allez pas; on a encore besoin de vous.

MADAME DUMONT. Mes amis, je suis très-poltronne en voiture ; vos chemins sont détestables ; j'ai encore une heure ou deux à passer dans ce château ; allez tous combler les plus mauvais pas qui se trouvent d'ici à Saint-Martin. Vous aurez du courage ; c'est pour moi que vous travaillerez, pour votre dame. (Les paysans restent sur place; madame Dumont les congédie en leur faisant de petites salutations.) Allez. (Ils ne bougent pas.) Allez. Je n'ai plus rien à vous dire. (A M. Jacob.) Est-ce qu'ils ne m'ont pas comprise?

M. JACOB. Vous avez peut-être parlé un peu trop vite pour eux. (Bas à M. Lefranc.) Diable de femme ! Comment allons-nous faire?

M. LEFRANC. Elle prend tout cela au sérieux.

MADAME DUMONT (au brigadier). Vous devez connaître leur jargon, vous, monsieur le brigadier. Parlez-leur donc.

LE BRIGADIER. Oui, madame. (Aux paysans.) Qu'on me suive. Nous allons nous expliquer dehors.

(Le brigadier sort avec les paysans.)

M. LEFRANC (bas à M. Jacob). Voyons à nous en tirer au meilleur marché possible. C'est un sacrifice indispensable.

(M. Lefranc et M. Jacob sortent.)

SCÈNE XII.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT. Êtes-vous enfin raccommodée avec les paysans, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET. En vérité, madame, j'en suis à ne pas pouvoir parler. Quelles excellentes créatures! et bien propres. Il y avait là-dedans des figures, si c'était habillé à la mode de Paris...

MADAME DUMONT. C'est comme un miracle que de se trouver tout de suite aimée par autant de monde.

M. DES CONTOURS. Vous devez être accoutumée à ces miracles-là.

MADAME DUMONT. Je vous assure que non. Vous voudrez bien me présenter à madame la baronne.

M. DES CONTOURS. Il n'y a pas de madame la baronne, madame.

MADAME DUMONT. Vous êtes veuf?

M. DES CONTOURS. Je n'ai pas encore été marié.

MADAME DUMONT. Quelles sont donc les dames que je verrai ici?

M. DES CONTOURS. Le voisinage est très-bien habité, les châteaux se touchent; une demi-lieue, une lieue tout au plus.

MADAME DUMONT. Avec de bons chevaux, ce n'est rien.

M. DES CONTOURS. Vous y trouverez la même conversation, les mêmes usages qu'à Paris, une bienveillance peut-être plus marquée, comme lorsqu'on se fait besoin les uns aux autres.

MADAME DUMONT. Je comprends. Il semble qu'on ait juré de vivre en famille.

M. DES CONTOURS (avec hésitation). Comme nous sommes tous de la même classe...

MADAME DUMONT. Eh quoi! au milieu des champs!

M. DES CONTOURS. Où la vanité ne se glisse-t-elle pas? Il y a peu d'années, j'ai vu beaucoup d'hésitation pour savoir si on accueillerait la veuve d'un très-riche fabricant de Normandie, qui était venue acheter une des plus belles propriétés de ce canton. Demandez-moi pourquoi.

MADAME DUMONT. Alors je vous demande pourquoi?

M. DES CONTOURS. Une femme remplie de qualités, belle, ayant des manières excellentes, remarquable par son esprit...

MADAME DUMONT. Que lui reprochait-on?

M. DES CONTOURS (s'efforçant de rire). Une niaiserie, une pauvreté; ce que nos dames appelaient son origine bourgeoise.

MADAME DUMONT. Quelle extravagance!

M. DES CONTOURS. Quelques mois après, elle s'est remariée à un des nôtres, à un homme de nom...

MADAME DUMONT (avec une intention marquée). Eh bien?

M. DES CONTOURS. Ce n'a plus été cela du tout. Les plus difficiles se sont jetées à sa tête, et c'est une adoration générale à l'heure qu'il est.

MADAME DUMONT. Vous me rassurez pour cette pauvre veuve de fabricant. Un homme de nom, un mari qui est des vôtres, je conçois. Mais, monsieur le baron, vous m'avez dit que votre terre relevait de celle-ci. J'ai assez de lecture pour savoir que, dans les anciens temps, vous auriez été tenu à me prêter aide et assistance lorsque je vous en aurais requis.

M. DES CONTOURS. Ce que j'aurais fait alors par devoir, je le ferais aujourd'hui par un sentiment beaucoup plus doux.

MADAME DUMONT. Dites-moi donc, ces péronnelles si vaines de leur classe et de leur rang connaissent-elles seulement mon origine? Elles seront bien étonnées, je crois, quand à la place de ces caricatures d'aïeux de madame de Monval que j'ai trouvées là-haut dans une espèce de galerie, j'aurai substitué les portraits de mes ancêtres, et qu'elles y verront figurer un roi en première ligne.

M. DES CONTOURS. Un roi!

MADAME DUMONT. Oui, monsieur le baron, un roi, le roi Louis XV. Ma grand'mère viendra ensuite, qui était une des plus belles femmes de l'époque, puis ma mère.

MADEMOISELLE SACHET. Et monsieur Dumont?

MADAME DUMONT. Paix donc, mademoiselle Sachet. Monsieur Dumont! Est-ce que monsieur Dumont a jamais été mon ancêtre? Monsieur Dumont ne m'était rien du tout; monsieur Dumont n'était que mon mari. (A M. des Contours.) Je vous demande, monsieur, si une telle origine trouvera grâce aux yeux de vos superbes voisines?

MADELAINE (à la porte). Mamzelle, pourriez-vous venir deux petites minutes?

MADAME DUMONT (à mademoiselle Sachet). Allez, mademoiselle Sachet. (Mademoiselle Sachet sort avec Madelaine.) Je ne conçois pas, quand on peut mettre cent mille écus à une

terre, comment il se trouve des gens qui aient la folie de balancer à vous voir.

M. DES CONTOURS. Elles y regarderont peut-être à deux fois à présent qu'elles ont un exemple. Vous êtes veuve aussi ; vous pouvez faire un choix, acquérir un titre...

MADAME DUMONT. Que cela m'arrive ou non, je renonce dès ce moment à avoir rien de commun avec elles. Je n'ai pas de vanité, mais je suis très-fière. Le ciel m'a fait rencontrer de bons paysans qui n'ont pas hésité à me donner leur affection ; je ne veux plus m'occuper que de faire leur bonheur. Au milieu de ces gens simples et naïfs, j'oublierai facilement que je suis entourée de sottes qui ne valent seulement pas la peine qu'on pense à elles.

MADEMOISELLE SACHET (rentrant). Hélas ! mon Dieu, madame, comment allons-nous faire? Voilà toutes les filles et toutes les femmes du pays qui sont comme des harpies autour de la petite à qui vous avez donné un fichu, et qui lui disent qu'elle ne l'a pas plus mérité que les autres.

MADAME DUMONT. Qu'on est heureux d'habiter un pays où un chiffon peut faire autant d'envieux ! (A mademoiselle Sachet.) Prenez, dans la chambre à côté, ce grand châle qui m'a servi dans la route, coupez-le en autant de carrés qu'il vous sera possible, et vous les leur distribuerez ; cela les apaisera peut-être.

MADEMOISELLE SACHET. Je n'en sais rien. Si madame les voyait...

MADAME DUMONT. Allez, allez toujours.

(Mademoiselle Sachet sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS.

MADAME DUMONT. Ce n'est pas la valeur du fichu, j'en suis bien persuadée ; mais quelque chose qui vient de moi ! de leur dame ! Vos paysans vous aiment-ils autant que cela, monsieur le baron?

M. DES CONTOURS. Ces sont les mêmes.

MADAME DUMONT. Mes paysans sont aussi les vôtres ?

M. DES CONTOURS. Vous en êtes fâchée ?

MADAME DUMONT. Cela me déroute.

M. DES CONTOURS. Pour moi, cela m'enchante. Ce sera au moins quelque chose de commun entre nous.

MADAME DUMONT. Vous êtes bien honnête, monsieur; mais qu'est-ce que j'aurai donc pour mes trois cent mille francs?

M. DES CONTOURS. Je n'ose pas vous dire toute ma pensée.

MADAME DUMONT. Avec moi, on ne risque jamais rien; on peut me parler franchement.

M. DES CONTOURS (d'un ton insinuant). Si je le croyais !

MADAME DUMONT (avec dignité). C'est sans doute quelque chose de sérieux que vous avez à me dire, monsieur?

M. DES CONTOURS. Oui, madame, mais j'hésite encore. Je ne sais pas si l'intérêt qu'il est impossible de ne pas prendre à vous du moment qu'on a eu le bonheur de vous voir, m'autorise à vous avouer...

MADAME DUMONT. A m'avouer ?

M. DES CONTOURS. Quand ce ne serait que par simple probité, il me semble que je devrais encore vous avertir qu'on veut vous vendre cette terre beaucoup plus qu'elle ne vaut.

MADAME DUMONT. Combien donc l'estimez-vous ?

M. DES CONTOURS. Je sais qu'on en a refusé une fois deux cent trente mille francs, et qu'on l'a bien regretté depuis.

MADAME DUMONT. Mais alors qu'est-ce que ce serait donc que ce monsieur Lefranc?

SCÈNE XIV.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT. Venez, venez, mademoiselle Sachet. Ah! quel service M. le baron vient de me rendre! On me faisait payer cette terre soixante-dix mille francs au-dessus de sa valeur.

MADEMOISELLE SACHET. Sainte Vierge! est-il permis! Surfaire autant une vieille campagne!

M. DES CONTOURS. Que ceci reste entre nous, je vous prie. Je puis faire un voyage à Paris; je connais le jeune Monval, je le conduirai chez vous. Il est majeur, nous traiterons avec lui sans intermédiaire, et je suis sûr que vous vous en trouverez bien.

MADAME DUMONT. Monsieur, je ne veux pas vous donner tout cet embarras.

M. DES CONTOURS. Si vous saviez, madame, le plaisir que cela me fait.

MADAME DUMONT. Ce serait une grande obligation que je contracterais avec vous.

M. DES CONTOURS. Il ne tient qu'à vous de vous acquitter tout de suite, en acceptant le dîner que je vous ai fait préparer chez moi.

MADAME DUMONT. Chez un garçon!

MADEMOISELLE SACHET. A la campagne.

MADAME DUMONT. A la campagne, à la campagne tant que vous voudrez, mademoiselle Sachet; mais cependant...

MADEMOISELLE SACHET. Vous alliez bien dîner chez monsieur du Cerceau, à Auteuil.

MADAME DUMONT. Monsieur du Cerceau est un de mes anciens amis.

M. DES CONTOURS. Il est vrai que je n'ai pas le même avantage.

MADAME DUMONT. Mais il y a commencement à tout, allez-vous dire. Eh bien! monsieur le baron, j'accepte; mais j'y mets une condition, c'est que ce sera moi qui me chargerai de vous conduire à Paris.

M. DES CONTOURS. Ah! madame!

MADAME DUMONT (avec gaîté). C'est comme cela, ou je ne dîne pas chez vous. J'y trouve d'ailleurs un très-bon arrangement; ma calèche ne pouvant tenir qu'une personne sur le devant, je me vois par là tout naturellement débarrassée de ce vilain monsieur Lefranc, qui reviendra à Paris comme il pourra.

MADEMOISELLE SACHET. Sans savoir jusqu'à quel point il

était trompeur, dans mon petit particulier, je trouvais que madame montrait trop d'empressement.

MADAME DUMONT. Le moyen de s'en défendre? Ces bonnes pâtes de paysans avaient l'air si content de m'avoir pour maîtresse! C'est entraînant.

SCÈNE XV.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET, LA MÈRE CHAUVEL.

LA MÈRE CHAUVEL. Madame, j'aurais autant aimé ne pas venir vous troubler ; mais je prends mon cœur par autrui, et, en conscience, on ne peut pas y tenir quand on voit ne promettre que dix sous par chaque homme qui ira travailler à la route que vous avez ordonné de réparer.

MADAME DUMONT. Qu'est-ce que vous dites, bonne femme?

LA MÈRE CHAUVEL. Défunte ma maîtresse, madame de Monval, Dieu veuille avoir son âme! était plus juste que ça, sans la flatter.

MADAME DUMONT (à M. des Contours). Je ne la comprends pas.

LA MÈRE CHAUVEL. Aussi ont-ils envoyé promener monsieur Jacob et le tuteur de notre jeune maître, et ils ont bien fait.

MADAME DUMONT. A qui en a-t-elle?

LA MÈRE CHAUVEL. Ce n'est pas que je sois portée pour les paysans, ce sont tous des races qui mangeraient les maîtres, s'ils le pouvaient; mais aujourd'hui je ne peux pas leur donner tort. Ça vaut vingt sous par homme, et une demi-bouteille de vin, parce que ce n'est pas de l'ouvrage ordinaire, qu'il faut que ça soit fait tout de suite, et que, du hâle qu'il y a, la terre est bien dure.

MADAME DUMONT. Mais puisqu'ils savent que c'est pour moi qu'ils travailleront, cela doit leur suffire. Qu'est-ce qu'ils demandent de plus?

LA MÈRE CHAUVEL. Vingt sous par chaque homme et une demi-bouteille de vin.

MADAME DUMONT. Mais, bonne femme, je vous répète que c'est pour moi, pour moi.

LA MÈRE CHAUVEL. Parguenne! la bonne femme n'est pas sourde.

MADAME DUMONT. Eh bien ?

LA MÈRE CHAUVEL. Eh ben?

MADAME DUMONT. Je suis leur maîtresse.

LA MÈRE CHAUVEL. Aussi, c'est-i pour ça. Notre ancienne dame leur aurait donné le double.

MADAME DUMONT. Parlez-lui donc, monsieur le baron; moi, j'y renonce.

LA MÈRE CHAUVEL. Vous y renonçais parce que je ne vois que trop que vous avais dans l'idée qu'ils devraient faire toutes vos fantaisies pour rien. Où c'est-il jamais arrivé? Quand monseigneur est passé à Saint-Martin, il n'a pas payé les politesses qu'on lui a faites; c'est vrai; mais en arrière, le prix était convenu, comme ça se fait toujours. Sans ça, est-ce qu'il y a des politesses?

M. DES CONTOURS. En voilà assez; mère Chauvel.

LA MÈRE CHAUVEL (entre ses dents). Ces dames de Paris...

M. DES CONTOURS. Dites-leur d'aller travailler à la route, et que je m'en charge.

LA MÈRE CHAUVEL. Pardon, monsieur le maire; mais vous savais qu'il y a des gens pour qui on n'aime à travailler que l'argent à la main.

M. DES CONTOURS. Voulez-vous bien vous taire! (A madame Dumont.) Depuis le morcellement des propriétés, depuis que ces gens-là possèdent, on ne peut plus en jouir. Comme elle le dit, il faut toujours avoir l'argent à la main avec eux.

MADAME DUMONT. Pourquoi les laisse-t-on posséder? Il faut les forcer à vendre.

M. DES CONTOURS. En attendant, je vais les forcer à réparer la route.

LA MÈRE CHAUVEL. Ah ben, oui.

M. DES CONTOURS (à la mère Chauvel). Sortez. (A madame Dumont.) Vous pouvez compter sur un bon chemin pour le retour.

MADAME DUMONT. Vous n'oublierez pas de dire à ces messieurs que nous dînons chez vous.

M. DES CONTOURS. Non, madame.

(Il sort avec la mère Chauvel.)

SCÈNE XVI.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADEMOISELLE SACHET. Savez-vous, madame, que c'est étonnant?

MADAME DUMONT. Qu'est-ce qui vous paraît étonnant?

MADEMOISELLE SACHET. Je ne sais pas, madame.

MADAME DUMONT. Je vais vous le dire, moi. Ce qui est étonnant, c'est une femme de mon âge et de mon expérience qui fait quarante lieues pour venir voir une terre sans avoir demandé ce qu'elle avait de revenu.

MADEMOISELLE SACHET. J'ai cru que madame ne cherchait que de l'embarras; aussi, quand j'ai vu tout celui qu'on a fait à notre arrivée, et que madame était si attendrie, je me suis dit en moi-même : C'est peut-être là ce qu'on appelle une terre.

MADAME DUMONT. Je n'ai pas été attendrie.

MADEMOISELLE SACHET. Pardonnez-moi. Madame n'a pas caché qu'elle avait de l'émotion.

MADAME DUMONT. Ah! oui, de l'émotion. Mais pour peu qu'on s'y prête, on a de l'émotion quand on veut; on n'est pas attendrie pour cela. En définitive, j'aurai fait un voyage agréable; je pourrai dire que je sais par moi-même ce que c'est qu'une réception de princesse, même avec les dessous de cartes dont une princesse ne se doute guère ; un baron m'aura fait la cour; je serai la cause de la réparation d'un mauvais chemin; et, pour revenir à Paris, j'aurai troqué un compagnon de voyage que je ne veux plus voir, contre un homme agréable qui me divertira pendant la route.

MADEMOISELLE SACHET. Et qui vous fera acheter cette terre à meilleur marché.

MADAME DUMONT. Qui ne me fera rien acheter du tout. Je lui rendrai à Paris le dîner qu'il va me donner aujourd'hui, et nous serons quittes.

MADEMOISELLE SACHET. Madame ne l'avertira même pas?

MADAME DUMONT. Pourquoi donc avertir? On a cru se moquer de la parfumeuse, on n'aura réussi qu'à l'amuser. A présent, met fît-on des réceptions encore plus magnifiques que celle d'aujourd'hui, me tirât-on plus de coups de fusil, sonnât-on un plus grand nombre de cloches, je me rappellerai que, dans les affaires d'argent surtout,

IL NE FAUT PAS QUE LA FORME EMPORTE LE FOND.

JOSEPH.

AH! MONSIEUR! COMME MON COUSIN VA ÊTRE CONTENT!

Le Vermoulu de Dieulefit No. 2.

LE

SERMON DE SOCIÉTÉ

OU

LES ACTES SONT DES MALES

ET LES PAROLES SONT DES FEMELLES.

PERSONNAGES :

MADAME DE SELMAR.
M. DRAVEL, oncle de madame de Selmar.
M. ÉMERY.
MADAME ÉMERY.
MADAME DE VERSEUIL.
ARTHUR.
M. DE CAMBROUZE.
MADAME DE CAMBROUZE.
DEUX MESSIEURS.
MADEMOISELLE VERDIER, femme de charge.
JOSEPH, jeune commissionnaire.

La scène se passe à Paris, chez madame de Selmar.

Le théâtre représente un arrière-salon.

SCÈNE I.

MADAME DE SELMAR, M. DRAVEL.

MADAME DE SELMAR. Mais, mon oncle, pourquoi ne voulez-vous pas entrer dans le salon ?

M. DRAVEL. Parce que ma condition, en venant ce soir chez toi, a été que je ferais ce que je voudrais, et que ce que je veux est de rester seul dans cette pièce, au coin du feu, tandis que vous écouterez votre sermon.

MADAME DE SELMAR. Vous auriez aussi chaud là-dedans

qu'ici, et vous y verriez du monde, de jolies femmes, des parures.

M. DRAVEL. Cela ne me tente pas.

MADAME DE SELMAR. Je crains qu'on ne vous trouve un peu extraordinaire.

M. DRAVEL. Eh bien! je vous trouverai un peu extravagants, et nous serons quittes.

MADAME DE SELMAR. En quoi extravagants?

M. DRAVEL. Je te l'ai déjà dit l'autre jour. Parce que tu as su que quelques personnes avaient donné des sermons, tu as voulu avoir le tien; c'est fou. Cette prédication en chambre a l'air d'une parodie. Manque-t-on de sermons quand on a ce goût-là? Qu'est-il nécessaire d'en attirer chez soi?

MADAME DE SELMAR. C'est, jusqu'ici, la manière la plus distinguée de passer une soirée, et vraiment, mon oncle, la moins coûteuse. Le prédicateur a toujours une œuvre pour laquelle il fait une quête; cela ne vous regarde pas. Votre société en fait les frais. Vous n'avez besoin ni de tapissier, ni de décorateur, comme pour un bal, un concert ou des proverbes; pas de répétitions; vous n'avez affaire qu'à un seul homme. C'est comme une lecture, et c'est d'un style beaucoup plus relevé.

M. DRAVEL (avec gaîté). Tu n'as pas le sens commun.

MADAME DE SELMAR. Plus que vous ne croyez, mon oncle. Cela se sait en haut, et y fait très-bon effet.

M. DRAVEL. Je commence à comprendre.

MADAME DE SELMAR. Mon mari est un excellent homme; mais quand on a dit cela, on a à peu près tout dit. Si je puis donner à notre maison un léger vernis de dévotion, nous aurons plus de facilité pour obtenir quelque chose qui nous tenterait assez dans ce moment-ci.

M. DRAVEL. Ah! tu en es déjà là?

MADAME DE SELMAR. C'est le fruit de l'expérience, mon cher oncle. Je ne voyais que des gens qui me disaient : « J'espère, madame de Selmar, que vous aurez le courage de résister à la contagion. Vous êtes trop franche pour vous affubler d'aucun masque; d'ailleurs que pouvez-vous désirer?

votre position est parfaite.... » Et au bout de quelque temps, tous ces gens-là étaient dévots et placés. Ils ne parlaient ainsi que pour diminuer la concurrence; on assurait même qu'ils se moquaient de ma crédulité. C'était trop fort. Ce petit prédicateur est venu à me tomber sous la main; il cherchait à se faire connaître, moi aussi : voilà l'histoire de mon sermon.

M. DRAVEL. Tout naturellement.

MADAME DE SELMAR. Mon Dieu, oui!

SCÈNE II.

MADAME DE SELMAR, M. DRAVEL, MADAME EMERY.

MADAME ÉMERY. Où êtes-vous donc, ma chère amie?

MADAME DE SELMAR. Je parlais à mon oncle, qui ne veut pas entendre le sermon.

MADAME ÉMERY. Comment! monsieur Dravel, un homme comme vous, qui pense si bien!

M. DRAVEL. Si je pense si bien, je n'ai pas besoin d'être sermonné. Allez, allez, mesdames : suivez la mode; mais laissez un pauvre vieillard traiter plus sérieusement que vous les choses sérieuses.

MADAME ÉMERY. C'est positivement parce que vous êtes un vieillard, que vos cheveux blancs feraient un bon effet au milieu de toute cette jeunesse. Une foi vive et ardente a tant d'éclat dans un ancien militaire dont la poitrine est couverte de décorations.

M. DRAVEL. On dirait que vous doutez de l'éloquence de votre jeune apôtre.

MADAME DE SELMAR. Dame, mon oncle, c'est son début.

MADAME ÉMERY. D'ailleurs, les signes sensibles ne doivent jamais être négligés. M. Dravel a une si belle tête! et, tout justement au milieu du front, une cicatrice, comme si on l'eût fait faire exprès.

M. DRAVEL. Heureux âge que le vôtre, mesdames!

MADAME ÉMERY. Est-ce que vous n'approuvez pas le parti qu'elle a pris? Moi, je le trouve admirable. Un sermon sans peuple, à une heure si commode, où l'on n'est dérangé ni

par des bedeaux, ni par des suisses d'église, ni par des ouvreuses de..... (elle se reprend), ni par des loueuses de chaises. On est à ce qu'on fait, bien chaudement, en bonne compagnie; c'est délicieux. On peut au moins parler à droite ou à gauche indifféremment; c'est tous gens de connaissance.

MADAME DE SELMAR. Venez, mon oncle.

M. DRAVEL. Je te dis que non. J'ai un trop grand inconvénient : tout le monde dort au sermon ; moi, j'y ronfle. Dans une église, cela se perd; mais dans une chambre, vois donc un peu.

MADAME DE SELMAR. Il y a tant de personnes à regarder! Vous ne dormirez pas.

MADAME ÉMERY. Je vais vous en donner un moyen sûr, moi : amusez-vous seulement à détailler la toilette de madame de Cambrouze, vous en aurez pour toute la soirée.

MADAME DE SELMAR. Elle est aujourd'hui comme je ne l'ai jamais vue.

MADAME ÉMERY. C'est la reine des fanfreluches.

MADAME DE SELMAR. Venez donc, mon oncle.

M. DRAVEL. Ah çà! tu en es aux sermons, c'est fort bien; mais tu n'en es pas encore à la persécution, j'espère.

MADAME DE SELMAR. Mon oncle, je vous laisse.

MADAME ÉMERY (bas à madame de Selmar). Est-ce qu'il deviendrait athée, par hasard?

MADAME DE SELMAR. En vérité, je n'en sais rien.

(Elles entrent dans le salon.)

SCÈNE III.

M. DRAVEL, un peu après, ARTHUR.

M. DRAVEL. Si c'est ainsi qu'on croit revenir aux idées saines, le chemin est un peu détourné, il faut en convenir.

ARTHUR. Monsieur, pourriez-vous me dire si le sermon est déjà commencé?

M. DRAVEL. Je ne crois pas, monsieur.

ARTHUR (arrangeant sa cravate devant une glace). On dîne si tard à présent !

M. DRAVEL. Et vous seriez bien fâché de manquer un sermon ?

ARTHUR. Nous avons décidé qu'il fallait être religieux.

M. DRAVEL. Nous ! Je vous demande pardon, monsieur : qu'entendez-vous par nous ?

ARTHUR. Une société de jeunes gens dont je fais partie. Nous ne savons pas encore ce que nous croirons ; mais comme nous voulons rester cosmopolites, nos doctrines seront simples et élevées.

M. DRAVEL. Vous serez tolérants, du moins ?

ARTHUR (d'un air capable). Tolérants en ce sens que nous repousserons l'analyse, qui n'est autre chose que la décomposition. Nous voulons des principes fondés sur de larges bases, il est vrai, mais dont les conséquences soient faciles à déduire ; nous reconnaîtrons des causes, afin de pouvoir reconnaître des effets ; en un mot, notre culte sera la synthèse.

M. DRAVEL. Avec une méthode aussi claire, vous ferez beaucoup de prosélytes.

ARTHUR. Très-certainement, pourvu que la satire ne vienne pas éloigner les faibles. Plus une chose est sérieuse, et plus il est facile de la tourner en dérision. Je suis étonné qu'on n'interdise pas la discussion sur des matières aussi importantes.

M. DRAVEL. Vous ne voulez pas même de discussion ?

ARTHUR. Non, monsieur. L'esprit de discussion est un esprit de destruction. Je ne sors pas de mon système.

M. DRAVEL. Il faut être conséquent.

ARTHUR. Je ne sais pas si madame de Verseuil est arrivée.

M. DRAVEL. Je ne l'ai pas vue ; mais peut-être sera-t-elle entrée par l'antichambre.

ARTHUR. Je suis venu par ici, parce qu'on m'a dit que de l'autre côté tout était plein : je vais voir.

(Il entre dans le salon.)

SCÈNE IV.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

M. DRAVEL. Les singulières prétentions, et les drôles de docteurs!

MADEMOISELLE VERDIER. Pardon, monsieur; je croyais qu'il n'y avait personne dans cette pièce.

M. DRAVEL. Entrez, entrez, mademoiselle Verdier; j'ai toujours grand plaisir à vous voir. Ne sommes-nous pas d'anciennes connaissances?

MADEMOISELLE VERDIER. Monsieur me fait beaucoup d'honneur. Mais le feu de monsieur va-t-il, seulement?

M. DRAVEL. Il y en a assez comme cela. Vous n'allez donc pas entendre prêcher?

MADEMOISELLE VERDIER. Non, monsieur, quoique madame me l'ait permis; je ne m'en soucie pas.

M. DRAVEL. Parce que?

MADEMOISELLE VERDIER. Parce que, d'abord, monsieur, ce n'est pas la place d'une femme de charge d'être dans un salon....

M. DRAVEL. Une femme de charge qui a élevé sa maîtresse.

MADEMOISELLE VERDIER. Et puis, je trouve qu'avant d'être prédicateur, on devrait être charitable; et pas du tout.

M. DRAVEL. Est-ce que le prédicateur n'est pas charitable?

MADEMOISELLE VERDIER. Métier, monsieur, métier; pas autre chose. Je savais qu'il devait faire une quête, et j'ai profité du temps qu'il était dans ma chambre à préparer son sermon, pour lui parler d'un petit Savoyard à qui on a volé hier tout ce qu'il possédait. Oh bien! oui, il m'a joliment reçue.

M. DRAVEL. Qu'est-ce que c'est que ce petit Savoyard?

MADEMOISELLE VERDIER. Un enfant charmant, monsieur. Ça n'a pas quatorze ans, et ça travaille déjà, depuis dix-huit mois, comme un pauvre petit mercenaire. C'est rempli d'ordre; c'est la probité même.

M. DRAVEL. Comment l'a-t-on volé?

MADEMOISELLE VERDIER. Ça couche trois ou quatre dans une chambre ; est-ce qu'on peut savoir? Cependant il n'accuse pas ses camarades. C'est comme un fait exprès : son petit magot était destiné à son père, qui vient de se casser la jambe.

M. DRAVEL. Ma nièce sait-elle cela?

MADEMOISELLE VERDIER. Je le lui ai dit, parce que ce petit bonhomme se tient d'habitude à la porte de l'hôtel, et que tout le monde l'aime ici.

M. DRAVEL. Eh bien?

MADEMOISELLE VERDIER. Voilà tout.

SCÈNE V.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR. Oh! ma bonne, vous êtes là; je n'en suis pas fâchée. Le sermon que nous allons avoir sera divisé en trois points; mais le prédicateur m'a permis de faire servir des rafraîchissements dans chaque entr'acte.

M. DRAVEL. Dans chaque entr'acte !

MADAME DE SELMAR. Entre chaque point, entre deux points. Cela lui donnera le temps de se reposer, et à l'auditoire aussi. Un sermon en trois points prononcé tout d'une haleine, c'est mortel pour tout le monde, vous savez bien? Il faut avoir pitié des gens qu'on a chez soi. Avec cela, je crois que ce petit jeune homme-là réussira; rien que sur sa mine, deux personnes me l'ont déjà demandé.

M. DRAVEL. Aura-t-il la mesure de ce qui doit se dire dans un salon?

MADAME DE SELMAR. Je vous en réponds. Il est stylé par un homme qui s'y entend. Si je vous le nommais, vous verriez qu'il n'y a rien à craindre. Cependant je lui ai parlé bien délicatement d'une petite malice que je voudrais faire; je n'ai nommé personne; mais je lui ai demandé une légère sortie contre le goût immodéré de la toilette, pour voir un peu la mine que fera madame de Cambrouze pendant ce temps-là.

M. DRAVEL. Tu crois donc à l'efficacité des sermons?

MADAME DE SELMAR. Au fait, c'est comme la comédie,

On y reconnaît son voisin;
On ne veut pas s'y reconnaître.

(A mademoiselle Verdier). Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être bien attentive, ma bonne. Aussitôt le premier point fini, vous ferez servir des glaces et des sirops.

(Elle rentre dans le salon.)

SCÈNE VI.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

MADEMOISELLE VERDIER. C'est singulier, monsieur, les enfants ne changent pas. J'ai vu madame venir au monde; elle a toujours été gaie comme elle l'est aujourd'hui; toujours la même malice. Cette espièglerie qu'elle veut faire à madame de Cambrouze, c'est bien dans son caractère, par exemple.

M. DRAVEL. Je suis seulement fâché de la voir attirer des abbés chez elle.

MADEMOISELLE VERDIER. Celui de ce soir n'est encore qu'un petit abbé.

M. DRAVEL. Ces messieurs-là grandissent bien vite, mademoiselle Verdier!

MADEMOISELLE VERDIER. Que voulez-vous y faire, monsieur? c'est la fureur aujourd'hui, et je ne vois pas qu'on en soit meilleur. De toutes les dames qui sont venues ce matin pour savoir quelle toilette il fallait faire pour ce sermon, aucune n'a voulu écouter l'histoire de mon petit Joseph; elles ont leurs pauvres, disent-elles. Je ne sais pas comment cela se fait, tout le monde a ses pauvres, et les pauvres n'ont personne.

M. DRAVEL. On n'entend plus remuer dans le salon, ce me semble.

MADEMOISELLE VERDIER (va à la porte). Voilà le prédicateur qui fait semblant de prier, et l'auditoire qui fait semblant de l'imiter. Ça commence.

M. DRAVEL (fait signe à mademoiselle Verdier de revenir auprès de lui). Vous vous intéressez donc beaucoup à cet enfant ?

MADEMOISELLE VERDIER. Comment ne s'y intéresserait-on pas? Si monsieur le connaissait, je gage qu'il s'y intéresserait comme moi. Il m'écoute comme si j'étais sa mère; je l'entretiens dans de bons sentiments; il sait sa religion comme un bijou. Tous les dimanches, la petite veste et le petit pantalon de velours bleu, des souliers cirés, du linge blanc, et le chapeau neuf; le fils d'un seigneur ne serait pas plus propre. Joignez à cela qu'il ne ferait pas ce jour-là le moindre ouvrage, excepté pour la maison : ça attache.

M. DRAVEL. Allez donc écouter un peu.

MADEMOISELLE VERDIER (retourne à la porte du salon, et transmet de temps en temps, à demi-voix, les paroles qui parviennent jusqu'à elle). Voltaire.... la révolution.... les athées et les philosophes.... Rousseau, le plus perfide de tous..... la liberté et l'égalité.... l'usurpateur.... la Charte.... l'oppression sous le nom d'ordre légal....

M. DRAVEL. Bien obligé, mademoiselle Verdier; en voilà assez. Je sais cela par cœur.

MADEMOISELLE VERDIER. Il n'y a pas de charité là-dedans; au nom de quoi fera-t-il sa quête?

M. DRAVEL. Ne vous inquiétez pas; quand le moment sera venu, il ne sera pas embarrassé.

MADEMOISELLE VERDIER. Que d'argent on donne comme cela! Où ça va-t-il? Avec ce que coûte une soirée pareille, on pourrait faire tant de bien!

M. DRAVEL. Ce n'est pas là la question, mademoiselle Verdier. Il est fort heureux qu'il y ait des soirées; car il y a des glaciers, des marchandes de modes, des pâtissiers, qui mourraient de faim sans cela, eux et tous les gens qui travaillent pour eux.

MADEMOISELLE VERDIER. Hélas! monsieur, vous avez grandement raison. Si ce n'était pas un sermon, s'il n'y avait pas une quête, il ne me viendrait pas de ces idées-là. Quand on donne des concerts, des bals, je n'y pense pas; mais dans

une soirée de charité, il semble que tout devrait être pour les pauvres.

M. DRAVEL. Je crois que le premier point est fini.

MADEMOISELLE VERDIER. Eh! mon Dieu, c'est vrai. Vite les glaces.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DRAVEL, ensuite ARTHUR et MADAME DE VERSEUIL.

M. DRAVEL. Il y a beaucoup de bon sens dans cette fille-là. (Il passe la main sur son front.) J'ai un peu mal à la tête.

(Il s'enfonce dans son fauteuil et ferme les yeux.)

MADAME DE VERSEUIL (donnant le bras à Arthur). Madame de Selmar m'avait dit que son oncle n'avait pas voulu entrer dans le salon de peur de s'endormir; mais il me paraît qu'il n'a pas eu besoin de sermon pour cela.

ARTHUR. Vous ne voulez donc pas me répondre?

MADAME DE VERSEUIL. Non.

ARTHUR. D'où vient votre haine contre moi?

MADAME DE VERSEUIL. Vous seriez trop glorieux, si c'était de la haine.

(On apporte des glaces; Arthur et madame de Verseuil en prennent.)

ARTHUR. J'espère que ce n'est pas du mépris.

MADAME DE VERSEUIL. Je ne veux pas répondre.

ARTHUR. Prenez-y garde : on prétend que les femmes n'éprouvent jamais que trois sentiments pour nous : le mépris, la haine ou l'amour.

MADAME DE VERSEUIL. On prétend une fausseté, car je n'éprouve rien de tout cela pour mon mari.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DEUX MESSIEURS.

PREMIER MONSIEUR. Tenez, voici justement M. Dravel.

M. DRAVEL (se frottant les yeux). Que me veut-on ?

DEUXIÈME MONSIEUR. Monsieur me soutient qu'à l'Opéra-Comique il faut, avant tout, des chanteurs.

PREMIER MONSIEUR. Prenez donc garde que c'est un opéra.

DEUXIÈME MONSIEUR. Que signifie opéra? Le mot latin *opera* ne veut pas dire autre chose que des œuvres, des ouvrages, des affaires; du moment que vous y ajoutez l'épithète de comique, ce sont des œuvres, des ouvrages, des affaires comiques, et qui réclament, avant tout, des acteurs.

PREMIER MONSIEUR. Faites-en une condition secondaire au moins. Je m'en rapporte à monsieur Dravel.

M. DRAVEL. Je n'ai pas assisté au sermon, de sorte que je ne puis guère répondre.

ARTHUR. Bravo! c'est une épigramme charmante. — Effectivement, ce jeune lévite nous ayant parlé de tout, je m'étonne qu'il ait oublié l'Opéra-Comique.

DEUXIÈME MONSIEUR. Si vous ne voulez que du chant, donnez des concerts; autrement ayez des chanteurs, mais qui soient d'abord acteurs.

PREMIER MONSIEUR. Vous n'en trouverez pas.

ARTHUR. Est-ce bien prouvé?

PREMIER MONSIEUR. Ces sont des études diamétralement opposées.

MADAME DE VERSEUIL. Pourrait-on affirmer qu'on n'a jamais rencontré ces deux talents-là réunis dans la même personne? C'est comme pour les attelages, j'entends dire partout que la chose la plus essentielle est d'assortir le pas des chevaux, sans se soucier de la taille ni de la robe; pourquoi ne pas assortir le pas, la taille et la robe? On n'a qu'à chercher.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY. Ah! les jolies mains! (A madame de Verseuil.) Les avez-vous remarquées, madame?

MADAME DE VERSEUIL. Les mains de qui?

MADAME ÉMERY. Du prédicateur. Elles sont blanches et potelées; on dirait des mains de femme. Cela m'a frappée,

parce que ce doit être un homme de campagne, le fils d'un fermier tout au plus.

ARTHUR. Nous ne l'avons pas demandé.

MADAME DE VERSEUIL. Comme jusqu'ici il n'a pas été très-méchant, c'est égal ; mais je vous avouerai que d'être grondée par un paysan, au milieu d'un salon.....

MADAME ÉMERY. Il y a des gens à qui c'est indifférent ; pour eux, la robe fait tout. Mon beau-frère, que j'aime beaucoup, puisque je vais ce soir au bal chez lui, eh bien ! il est comme cela pour les ministres. Il est tellement façonné au respect pour tout ce qui est Excellence, que s'il entrait dans une chambre où il y eût un habit de ministre sur un porte-manteau, il serait homme à ne pas oser lever les yeux assez haut pour s'apercevoir que le ministre n'a pas de tête.

ARTHUR. Des ministres ont quelque chose de réel ; mais ce petit abbé !

MADAME DE VERSEUIL. Il faut être juste, il n'a pas l'air assez imposant. Peut-être veut-il paraître timide ; mais il est toujours tourné du côté de la console, au lieu de regarder en face de lui.

ARTHUR. De prêcher terre-à-terre, de plain-pied, ce ne doit pas être facile non plus. C'est comme pour des proverbes, il faut au moins six pouces d'élévation.

PREMIER MONSIEUR. Un conseil que je lui donnerais, si on pouvait se permettre de donner des conseils à quelqu'un qui a la prétention de vous faire la leçon, ce serait de régler l'usage de sa voix. Elle n'est bien que dans le médium ; quand il veut la forcer, il crie ; s'il la baisse, on ne l'entend plus.

MADAME DE VERSEUIL. Que de choses il faut pour bien prêcher ! Je ne m'étonne pas d'après cela qu'il n'y ait plus de bons prédicateurs.

MADAME ÉMERY. On prétend que parmi les missionnaires il y en a de foudroyants.

ARTHUR. Ne parlez donc pas des missionnaires ; tout leur est bon ; il font entrer dans leurs sermons jusqu'à le fantasmagorie. Non, non ; l'éloquence de l'époque ne peut plus s'appuyer que sur le raisonnement ; voilà ce qui en fait la

difficulté. Nous ne voulons plus être persuadés d'autorité, nous voulons des démonstrations, du grandiose.

MADAME DE VERSEUIL. Comme il devient fort!

MADAME ÉMERY. Tous les jeunes gens sont comme cela à présent. Mon frère me fait quelquefois perdre la tête, en voulant que je comprenne des choses qu'il ne peut pas m'expliquer.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR. Mesdames, si vous voulez entendre le second point, il faut aller reprendre vos places.

MADAME DE VERSEUIL. Ne pourrais-je pas me glisser auprès de madame de Cambrouze? Elle doit donner une soirée la semaine prochaine; je ne serais pas fâchée de m'y faire inviter.

MADAME DE SELMAR. Nous allons voir à arranger cela.

MADAME ÉMERY. Il paraît que ce sera une merveille.

ARTHUR. Je veux aussi lui faire la cour.

MADAME ÉMERY (restant en arrière). Passez, passez, messieurs. Comme je suis obligée de m'en aller à dix heures, je veux me tenir le plus près possible de la porte.

ARTHUR. Nous vous obéissons, madame.

(Ils entrent dans le salon.)

SCÈNE XI.

M. DRAVEL, un peu après, MADEMOISELLE VERDIER.

M. DRAVEL. S'il n'y a pas de quoi être édifié! Pauvres marionnettes!

MADEMOISELLE VERDIER. Madame m'a recommandé de reprendre mon poste; cela ne vous gêne pas, monsieur?

M. DRAVEL. Au contraire, mademoiselle Verdier; avec vous du moins je suis sûr d'entendre parler raison.

MADEMOISELLE VERDIER. Monsieur, je n'ai pas assez d'esprit.....

M. DRAVEL (l'interrompant). Pour ne dire que des sottises? C'est la moindre chose que l'esprit, mademoiselle Verdier, quand il ne s'y mêle pas un peu de bon sens.

MADEMOISELLE VERDIER. Monsieur, je crois que, pour avoir du bon sens, il ne s'agit pourtant que de réfléchir.

M. DRAVEL. Et vous réfléchissez quelquefois, vous?

MADEMOISELLE VERDIER. Continuellement, monsieur; c'est ce qui m'embrouille. Je dois penser que les maîtres en savent plus que nous; que ce qu'ils font, ils ont des motifs pour le faire; presque jamais je ne puis les deviner. Madame est gaie, et la voilà dans les sermons; elle est généreuse, et elle ne donne qu'à des gens qui n'ont pas besoin.

M. DRAVEL. C'est à cause de votre petit bonhomme que vous dites cela.

MADEMOISELLE VERDIER. Oui, monsieur, c'est un peu vrai. Si l'on montrait dans une comédie un pauvre enfant aussi malheureux qu'il l'est, comme il n'en coûterait rien pour s'attendrir, on s'attendrirait. C'est réel, personne ne veut en entendre parler.

M. DRAVEL. Mais on s'étouffe pour assister à un sermon sur la charité.

MADEMOISELLE VERDIER. N'y a-t-il pas de quoi perdre la tête?

SCÈNE XII.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, MONSIEUR et MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY. Je ne me doutais pas qu'il fût si tard.

M. ÉMERY. Je vous faisais signe depuis une heure. (Apercevant M. Dravel.) Ah! bonsoir, monsieur Dravel. Vous n'avez pas voulu être des nôtres; vous avez peut-être eu tort, cela pouvait s'entendre.

MADAME ÉMERY. Parfaitement. Je crois bien que nous avons eu ce qu'il y avait de mieux, car lorsque nous avons quitté le salon, il commençait à se rabattre sur l'enfer; c'est ordinairement des lieux communs..

M. ÉMERY. Devant des gens comme il faut, j'aurais été curieux de voir comment s'en serait tiré un homme qui n'en a pas l'habitude.

MADAME ÉMERY. Par réflexion, un enfer de bonne compagnie doit être assez difficile à composer. Je ne sais même pas, sur un sujet comme celui-là, si la parole peut aller aussi loin que l'imagination. Pour la peinture, il faut qu'elle y renonce, car, malgré le prestige du théâtre, il est certain que ce qu'on nous en a montré à l'Opéra et à la Porte-Saint-Martin n'en donne aucune idée.

M. ÉMERY. C'est toujours mesquin. Voilà pourquoi je regrettais l'enfer de ce petit jeune homme.

MADAME ÉMERY. Moi aussi, mais nous allons au bal.

M. DRAVEL. Vous allez au bal en sortant d'ici?

M. ÉMERY. Un bal de famille, un bal indispensable. J'étais assez contrarié qu'il tombât justement aujourd'hui ; mais c'est chez ma sœur, qui est extrêmement frivole, et qui n'aurait pas accepté nos excuses.

MADAME ÉMERY. D'ailleurs un bal n'est pas comme un spectacle.

M. ÉMERY. Si c'eût été une comédie, je connais trop les convenances pour ne pas avoir refusé net. Sans être fanatique, j'ai des principes, et je me règle sur ce que même les bals publics sont ouverts les jours de solennités où, par décence, on fait fermer les théâtres.

MADAME ÉMERY. A le voir, on ne croirait jamais que M. Émery soit aussi rigide qu'il l'est.

M. ÉMERY. Quand on a des emplois..... Il y a tant de gens qui en attendent, et qui ont les yeux ouverts sur vous.

MADAME ÉMERY. Je ne vous blâme pas non plus. (A mademoiselle Verdier.) Mademoiselle, on doit avoir apporté un carton pour moi.

MADEMOISELLE VERDIER. Il est dans la chambre à côté, madame.

MADAME ÉMERY. Pourriez-vous me l'envoyer, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE VERDIER. J'y vais tout de suite.

(Elle sort.)

MADAME ÉMERY (à M. Dravel). Vous me permettrez bien de

changer de coiffure devant vous? (M. Dravel fait un signe.) Ce qui m'éloignerait des sermons, c'est l'obligation de mettre un bonnet. A propos, monsieur Émery, avez-vous pris garde à madame de Cambrouze quand il a été question du luxe et des vanités du monde? Vous savez que c'était un tour que madame de Selmar lui faisait jouer.

M. ÉMERY. Vous me l'avez dit.

MADAME ÉMERY. J'étais mal placée pour la voir.

M. ÉMERY. L'idée pouvait être bonne; mais elle a été mal amenée. Il était évident que c'était un placage.

MADAME ÉMERY. Ah! ce ne pouvait être amusant que pour les personnes qui étaient dans le secret. (Mademoiselle Verdier apporte le carton, et en retire un chapeau fort élégant.) Si le prédicateur voyait ce chapeau-là, c'est pour le coup qu'il crierait à la vanité.

M. ÉMERY. Ce n'est pas de la vanité; c'est de la nécessité. Une femme ne peut pas aller au bal en toilette de sermon.

MADAME ÉMERY (mettant son chapeau). Je suis persuadée que les gens d'église s'imaginent qu'il y a dans les plaisirs du monde une jubilation infinie.

M. ÉMERY. Ne vous figurez donc pas cela. La plupart savent fort bien à quoi s'en tenir; aussi, pour changer, donnent-ils de très-bonne heure dans l'ambition.

MADAME ÉMERY (à mademoiselle Verdier). Voyez donc, mademoiselle, il me semble que cette plume va tout de travers.

MADEMOISELLE VERDIER. Et à présent, madame?

MADAME ÉMERY. C'est un peu mieux; mais elle a été mal posée dans le principe. (A son mari.) Monsieur Emery, j'y pense, est-ce que nous nous en irons sans avoir donné à la quête?

MADEMOISELLE VERDIER. Mon Dieu! madame, je vous demande pardon; mais si madame voulait au moins aussi bien employer son argent, il y a un pauvre petit Savoyard.....

M. ÉMERY. Tout cela, ce sont des longueurs. (A sa femme.) Avez-vous fini, ma femme?

MADAME ÉMERY (arrangeant ses cheveux). Je suis à vos ordres.

M. ÉMERY. Partons. Bonsoir, monsieur Dravel; ne nous ju-

gez pas sur ce que nous allons au bal : c'est une grande complaisance de notre part.

MADAME ÉMERY (toujours occupée de sa coiffure). Il est bien certain que j'aurais autant aimé rester jusqu'à la fin du sermon, surtout avec une plume comme celle-là, qui a juré de ne pas vouloir aller comme il faut; c'est un supplice. Bonsoir, monsieur Dravel.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE XIII.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

MADEMOISELLE VERDIER. Voilà un mari et une femme qui sont bien d'accord ensemble. Ils n'ont voulu m'écouter ni l'un ni l'autre.

M. DRAVEL. Votre persévérance mériterait un meilleur succès, il faut en convenir.

MADEMOISELLE VERDIER. Si je n'avais pas ma sœur dont les deux enfants sont malades, et qui, par conséquent, ne peut pas travailler, je n'aurais pas perdu tant de paroles. Mais il est censé qu'on se doit d'abord aux siens, et je ne suis pas assez riche pour faire tout ce que je voudrais faire.

M. DRAVEL. Bonne mademoiselle Verdier.

MADEMOISELLE VERDIER. Je suis terrible pour m'attacher, moi, monsieur; c'est un défaut que j'ai. Mais comment ne pas admirer un enfant qui pouvait tourner si mal et qui tourne si bien? A cent cinquante lieues de son pays, sans parents, sans personne pour le surveiller! Ils lui ont persuadé, à la cuisine, qu'il ne fallait pas qu'il se chagrinât, parce qu'il pourrait tomber malade, et que ce serait encore pis; de sorte que ce pauvre enfant, qui est accoutumé à obéir, s'efforce de sourire quand on le regarde; mais il est aisé de voir que le diable n'y perd rien. Il y a toujours dans ses yeux de grosses larmes qui font une peine.....

M. DRAVEL. Il est donc dans la cuisine?

MADEMOISELLE VERDIER. Depuis ce matin, on l'a laissé dans un coin de la cheminée, où il claque des dents comme s'il

avait la fièvre ; il l'a peut-être seulement. Je n'ai pas osé m'en assurer, de peur de lui donner de l'inquiétude. Il ne veut pas manger, lui qui a toujours si bon appétit.

M. DRAVEL. Où pourrais-je avoir du bois ?

MADEMOISELLE VERDIER. Du bois, monsieur? je vais vous en faire apporter. (Elle va à la porte du salon qu'elle entr'ouvre; après avoir écouté quelque temps, elle revient auprès de M. Dravel.) Bon, il n'y aura pas d'interruption ; le prédicateur vient d'annoncer qu'il allait passer tout de suite à son troisième point. Je puis faire votre commission.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M. DRAVEL.

Je me tromperais fort, ou ce doit être le petit Joseph qui va m'apporter du bois. Je n'en ai demandé que pour cela ; et cette excellente fille, sans m'avoir deviné, ne trompera pas mon attente, j'en suis sûr. Il y a tant d'instinct dans la bonté, J'admirais quelles ressources elle trouvait pour ramener toujours la conversation sur l'enfant qu'elle protége, sans se répéter, sans être importune, tout naturellement. Qu'est-ce que je disais? Voici Joseph.

SCÈNE XV.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, JOSEPH, portant du bois.

MADEMOISELLE VERDIER (à Joseph). Pose ton bois bien doucement pour ne pas faire trop de bruit. (A M. Dravel.) Les domestiques sont si occupés, que je n'ai pas voulu les déranger. (Bas, en se penchant à son oreille.) C'est lui. (Haut à Joseph.) Mets une bûche dans le feu. (A M. Dravel, à demi-voix.) Monsieur ne trouve-t-il pas qu'il a une figure intéressante?

JOSEPH. Est-ce là tout ce qu'il y a pour votre service, mamzelle?

MADEMOISELLE VERDIER (cherchant à le retenir). Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu pourrais faire? Tiens, range toujours le restant du bois dans ce coin-là. As-tu mangé quelque chose enfin?

JOSEPH. Non, mamzelle.

M. DRAVEL. Est-ce que vous êtes malade, mon enfant?

MADEMOISELLE VERDIER (avec empressement). Réponds à monsieur; n'aie pas peur... Il est si timide!... Monsieur t'a demandé si tu étais malade.

JOSEPH. Il ne faut pas être malade, monsieur; il faut tâcher d'avoir du courage.

MADEMOISELLE VERDIER. Il veut dire.....

M. DRAVEL (l'interrompant). Laissez-moi faire.

MADEMOISELLE VERDIER. Oui, Monsieur. (A Joseph.) Lève donc les yeux, Joseph. (Bas à M. Dravel.) Monsieur voit-il les larmes dont je lui parlais?

M. DRAVEL (à Joseph). Vous avez l'air d'avoir du chagrin.

JOSEPH (soupirant). Ah! monsieur, ça se passera.

M. DRAVEL. Vous avez perdu de l'argent?

(Joseph regarde mademoiselle Verdier.)

MADEMOISELLE VERDIER. Parle comme si de rien n'était.

JOSEPH (pleurant). Oui, monsieur; on m'a pris cent vingt francs, cent francs en pièces de cinq francs, cinq pièces de deux francs, et le reste en monnaie que j'allais changer.

M. DRAVEL. Comment avez-vous fait pour vous laisser prendre cela?

JOSEPH (pleurant plus fort). Monsieur, nous logeons chez un logeur qui loge quelquefois des gens pour une nuit. Nous autres petits Savoyards, nous nous levons de bonne heure; on a beau bien fermer la chambre, avec un clou on peut l'ouvrir. Je n'accuse personne; mais ces gens-là, quand nous sommes partis, sont maîtres de faire ce qu'ils veulent; ils paient leur coucher, et puis bonsoir.

M. DRAVEL. Où aviez-vous donc mis votre trésor?

JOSEPH. Dans un morceau de linge que j'avais fourré sous une tuile, par la lucarne, monsieur. Quand on a caché son argent sous une tuile, on se croît bien sûr; mais les gens qui ont envie de mal faire sont si malins! Par bonheur encore,

mon cousin Pierre, qui retourne au pays pour épouser Madelaine Soudan, notre voisine, pourra dire à monsieur le curé et à monsieur le syndic comment ça s'est passé. Ils m'ont tant recommandé d'être bon sujet, que je mourrais de chagrin s'ils allaient s'imaginer qu'après avoir promis d'envoyer de l'argent à mon père, je l'ai dépensé à m'amuser.

M. DRAVEL. Votre père ne le croira-t-il pas, lui?

JOSEPH. Mon père! oh! pour ça non, monsieur. Mon père et ma mère me connaissent trop. Quand monsieur le syndic leur disait : « Vot' fils n'est-il pas ben jeune pour l'envoyer à Paris? — Gn'y a de danger nulle part pour not' Joseph, » qu'i répondaient. Ils ne pensaient pas au danger des voleurs. Enfin, le bon Dieu verra peut-être que ce n'est pas de ma faute; il me récompensera plus tard. S'il voulait seulement guérir la jambe à mon père. V'là l'hiver; c'est une bonne saison ; y a du bois à scier.

M. DRAVEL. Bien, mon petit.

JOSEPH. N'est pas marchand qui toujours gagne, n'est-ce pas donc, monsieur ? Cent écus de chagrin ne paient pas pour un sou de dettes. (En sanglotant.) Mais c'est toujours bien triste de perdre cent vingt francs. Ce n'est pas l'embarras, sans la jambe de mon père... Je suis aimé dans le quartier; en me privant sur ma nourriture, cent vingt francs, ça peut être l'affaire de trois ou quatre mois; mais y a c'te jambe..... et que ça m'aurait fait ben de l'honneur dans le pays.

M. DRAVEL. Ecoutez, mon petit, tout cela peut s'arranger; consolez-vous. Venez demain matin chez moi avec votre cousin, je remplacerai vos cent vingt francs.

MADEMOISELLE VERDIER (pleurant de joie). Monsieur, je ne voulais pas le dire; mais je l'aurais gagé. (Joseph la regarde machinalement.) Est-ce que tu n'as pas entendu?

JOSEPH (suffoquant). Mamzelle, mamzelle, oh! que j'ai mal à l'estomac!

MADEMOISELLE VERDIER. Eh bien! pleure à présent, ça ne te fera que du bien.

JOSEPH (pleurant et riant tout à la fois). Monsieur, si je pouvais savoir comment je pourrai jamais être digne envers vous de votre bonté.

MADEMOISELLE VERDIER (lui prenant le menton). Va, va, la seule manière d'être digne des bontés de monsieur, c'est de bien souper, de bien dormir, afin d'avoir demain ta petite mine gaillarde, comme à ton ordinaire; n'est-il pas vrai, monsieur?

JOSEPH. Sans autre remercîment que cela, mamzelle?

MADEMOISELLE VERDIER. Regarde monsieur, il a l'air plus content de toi.

JOSEPH. Ah! mon Dieu, mon pauvre père! ma mère! (Il saute.) et monsieur le curé! et monsieur le syndic! Ah! mamzelle! ah! monsieur! (En se frottant les mains.) comme mon cousin va être content! Je peux-t-i m'en aller à présent, monsieur?

M. DRAVEL. Oui, mon enfant, vous pouvez vous en aller. A demain.

JOSEPH. Je n'y manquerai pas, monsieur. Merci, monsieur; je vous salue ben, monsieur; bonsoir, monsieur.

(Il sort en sautant.)

SCÈNE XVI.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, ensuite MADAME DE SELMAR et ARTHUR.

MADEMOISELLE VERDIER. Si j'avais son âge, je crois que je sauterais aussi. Mon bon monsieur, que vous êtes bien le frère de défunt ma digne maîtresse! Il ne fallait pas la tenter longtemps non plus pour lui faire faire une bonne action.

MADAME DE SELMAR (conduite par Arthur, s'arrête devant M. Dravel, en lui présentant une bourse de quêteuse). Mon oncle, j'ai voulu commencer par vous; c'est dans l'ordre.

M. DRAVEL. A quoi est destinée la quête?

MADAME DE SELMAR. C'est pour une œuvre que je ne connais pas.

M. DRAVEL. J'en suis bien fâché, ma bonne amie; mais j'aime assez à savoir ce que je fais.

MADAME DE SELMAR. Vous me refusez donc?

M. DRAVEL. Oui.

MADAME DE SELMAR (du plus grand sérieux). Mon oncle, une quêteuse, soit qu'on lui donne, soit qu'on la refuse, n'en doit pas moins une révérence; je vous prie d'accepter la mienne.

(Elle lui fait une profonde révérence.)

M. DRAVEL (se lève précipitamment de son fauteuil, et la salue très-gravement à son tour). Madame, je suis excessivement reconnaissant.

MADAME DE SELMAR (bas à Arthur). Mon oncle avare! je m'y perds.

ARTHUR (bas à madame de Selmar). Il prend la maladie des vieillards.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE.

(Cette dernière est habillée avec une recherche de mauvais goût.)

MADAME DE SELMAR (à madame de Cambrouze). Vous n'attendez pas la fin du sermon, madame de Cambrouze?

MADAME DE CAMBROUZE. Je n'attends jamais la fin de quoi que ce soit, ma chère dame. Demandez à monsieur de Cambrouze.

M. DE CAMBROUZE. Madame de Cambrouze en est souvent désespérante.

MADAME DE CAMBROUZE. Que voulez-vous? je suis méridionale, je suis vive; tout ce qui traîne en longueur me fait mourir. Cela n'empêche pas que votre petit homme ne m'ait ravie.

ARTHUR. Il ne faut pas qu'il le sache; cela lui donnerait trop de vanité.

MADAME DE CAMBROUZE. Dans notre midi, il ferait fureur. En un mot, j'en raffole..... Il n'y a pas jusqu'à son petit nez qui ne me tourne la tête, quoiqu'il soit grand comme rien du tout; mais cela lui complète un air de béatitude qui, par malheur, se trouve aujourd'hui bien rarement dans le clergé.

MADAME DE SELMAR. Il faut que je continue ma quête. Voulez-vous m'étrenner, madame?

MADAME DE CAMBROUZE. Je ne porte jamais d'argent sur moi; monsieur de Cambrouze va vous donner pour nous deux. (M. de Cambrouze met de l'argent dans la bourse que lui présente madame de Selmar.) Il a l'œil si joli ! la bouche un peu dédaigneuse, ce qu'on est convenu d'appeler une bouche à la Louis XIV, chose qui se perd encore tous les jours; voilà en quoi il me ravit. Je ne sais pas si tout le monde est comme moi ; il est vrai que j'aie beaucoup d'imagination; mais il me semble que, rien qu'à le regarder, on se sent meilleur.

(Madame de Selmar et Arthur rentrent dans le salon, mademoiselle Verdier sort d'un autre côté.)

SCÈNE XVIII.

M. DRAVEL, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE.

MADAME DE CAMBROUZE. Monsieur Dravel, il faut que vous me fassiez vos confidences. Pourquoi n'êtes-vous pas venu dans le salon?

M. DRAVEL. J'ai pensé que je serais plus à mon aise ici.

MADAME DE CAMBROUZE. Ce n'est pas cela; je vous connais; vous avez craint que ce petit homme ne fût cagot : dites la vérité.

M. DRAVEL. Je suis fort aguerri contre tout ce qui est ridicule, je vous assure.

MADAME DE CAMBROUZE. Mais c'est qu'il ne l'est pas du tout. Il est impossible, au contraire, d'être plus raisonnable.

M. DE CAMBROUZE. Mon témoignage n'est pas suspect; j'en ai été très-content. Des opinions politiques bien posées, un grand respect pour les hautes classes.....

MADAME DE CAMBROUZE. Pas un mot de morale.

M. DE CAMBROUZE. De religion, juste ce qu'il en fallait.

MADAME DE CAMBROUZE. Bien juste... En tout, cet homme-là a du tact; ce ne sera jamais un écervelé.

SCÈNE XIX.

M. DRAVEL, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE, MADAME DE VERSEUIL.

MADAME DE VERSEUIL (à madame de Cambrouze). On prétendait que vous étiez partie, madame.

MADAME DE CAMBROUZE. Pour aller où? à cette heure-ci! D'ailleurs, ne faut-il pas que je remercie madame de Selmar, à qui je n'ai dit qu'un mot en passant, sur la charmante soirée qu'elle nous a donnée?

MADAME DE VERSEUIL. Cela lui fera beaucoup d'honneur.

MADAME DE CAMBROUZE. Au dernier degré. Quant à moi, je ne veux pas m'en taire; et qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, d'ici à quelques jours son sermon fera grand bruit, je puis vous en répondre.

M. DE CAMBROUZE. Nous lui devons cela. Le choix de ce prédicateur est un des plus heureux qu'elle pouvait faire.

MADAME DE VERSEUIL (avec malice). Il aurait pu seulement se dispenser de parler toilette.

MADAME DE CAMBROUZE. Pourquoi donc? Je ne sais pas trop ce qu'il a dit; mais, devant des femmes, cela ne manque pas de galanterie, ce me semble.

MADAME DE VERSEUIL. Vous me faites plaisir d'en avoir jugé ainsi; c'était la seule chose qui m'eût chiffonnée, d'autant que, pour son compte, le petit jeune homme ne manque pas de coquetterie. Sa robe est d'une finesse et d'un noir..... Dieux! que ce serait joli pour un deuil de veuve!

MADAME DE CAMBROUZE. Je n'y ai pas pris garde; j'ai la vue si délicate! On n'ose pas trop lorgner un prédicateur.

MADAME DE VERSEUIL. Tout comme autre chose.

MADAME DE CAMBROUZE. Oh mais! j'ai un moyen pour voir sa belle robe de près. Il doit la mettre dans toutes les grandes circonstances; je l'inviterai à la soirée de jeudi.

MADAME DE VERSEUIL. Prenez garde, si c'est un bal.

MADAME DE CAMBROUZE (avec enjouement). Curieuse! non, ce n'est pas un bal.

MADAME DE VERSEUIL. Ostensiblement, un prêtre ne peut pas aller partout.

MADAME DE CAMBROUZE. Il pourra venir à ma soirée; il y sera fort en place, très en place, plus en place que partout ailleurs..... Je ne veux rien dire.

M. DE CAMBROUZE. Non, mais vous brûlez de parler.

MADAME DE CAMBROUZE. Ce que nous venons d'entendre est sublime, si l'on veut, édifiant, charmant, on ne peut pas plus agréable; j'ai toujours aimé à rendre justice à ce qui est joli; mais j'ose me flatter que je serai beaucoup plus piquante, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de comparaison. Des sermons, bons ou mauvais, ne sont jamais que des sermons, au lieu que.....

(Elle regarde M. de Cambrouze.)

M. DE CAMBROUZE. Achevez. Vous vous êtes trop avancée pour en rester là.

MADAME DE CAMBROUZE. Imaginez-vous qu'on me mitonne depuis plus d'un mois une petite possédée de dix-huit ans, jolie comme les amours, et que c'est elle qu'on doit m'exorciser jeudi dans ma salle de billard, que je fais arranger tout exprès pour cette cérémonie.

MADAME DE VERSEUIL. Vous m'en direz tant.

MADAME DE CAMBROUZE. J'espère que ce n'est pas commun. Une possédée!

MADAME DE VERSEUIL. D'où faites-vous donc venir cela?

MADAME DE CAMBROUZE. De Bretagne, ma chère dame, de Bretagne! Il paraît qu'on en trouve à présent dans ce pays-là presque autant qu'autrefois.

MADAME DE VERSEUIL. Ce sera curieux, je n'en doute pas; mais ce sera bientôt fait.

MADAME DE CAMBROUZE. Tout est prévu. Le démon ne doit la quitter qu'à dix heures et demie; et comme je ne veux pas que ma société achète chat en poche, ni qu'on s'imagine que M. de Cambrouze et moi nous soyons des compères, j'ai mis pour condition que l'exorciste amènerait avec lui des savants pour faire des questions à la petite possédée après l'opération.

M. DRAVEL (souriant). C'est d'une prudence admirable!

M. DE CAMBROUZE. Et savoir d'elle où le démon la tourmentait le plus.

M. DRAVEL. Au lieu de n'être qu'un vain spectacle, de la façon que vous vous y prenez, ce sera réellement une expérience qui pourra avoir des résultats infinis.

MADAME DE CAMBROUZE. Infinis. Vous y viendrez, j'espère, monsieur Dravel?

M. DRAVEL. Dès que vous m'en donnez la permission, madame, assurément je ny manquerai pas.

M. DE CAMBROUZE. J'ai toujours été d'avis, que, autant qu'il est en nous, on doit chercher à réunir l'utile à l'agréable. Voilà ce qui m'a souri lorsque madame de Cambrouze m'a fait l'ouverture de ce projet. J'y ai vu, comme tout le monde aurait pu le voir, un sujet de divertissement; mais, dans mes principes, ce n'aurait pas été assez, si en même temps je n'y avais aperçu un champ immense d'instruction.

MADAME DE CAMBROUZE. Je ne me fais pas meilleure que je ne suis, moi; j'avoue que ce qui m'a flattée tout d'abord, c'est que, dans un temps où chacun s'évertue à trouver du nouveau en cherchant dans les vieilleries, j'aurai la première ressuscité celle-là dans la capitale. Je serai pillée, je m'y attends; les courtisans vont s'emparer de cela, comme il s'emparent de tout; mais ils ne seront que des plagiaires. J'aurai toujours pour moi l'honneur de la date; c'est tout ce que je veux.

M. DE CAMBROUZE. Ce n'est pas assez, madame de Cambrouze; j'en fais juge monsieur Dravel et madame de Verseuil. Quand cette infortunée n'aura plus le diable au corps, il lui faudra nécessairement faire autre chose.

MADAME DE CAMBROUZE. Elle fera ce qu'elle voudra.

M. DE CAMBROUZE. C'est-à-dire que vous ne pensez qu'à votre soirée : j'ai pensé plus loin, je vous en demande pardon. Mon médecin, que vous n'aimez pas, mais qui n'en est pas moins un philanthrope dans la bonne acception du terme, m'a promis formellement de la faire employer comme somnambule.

MADAME DE CAMBROUZE. Attendez donc, monsieur de Cam-

brouze ; faites-y réflexion, s'il vous plaît. Est-ce que les somnambules ce n'est pas du charlatanisme?

M. DE CAMBROUZE. Puisque c'est un médecin qui s'en mêle.

MADAME DE CAMBROUZE. J'ai toujours la tête je ne sais où ; vous avez raison.

SCÈNE XX.

M. DRAVEL, MADAME DE VERSEUIL, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE, MADAME DE SELMAR, ARTHUR.

MADAME DE CAMBROUZE (à madame de Selmar). Avez-vous fait bonne recette, madame?

MADAME DE SELMAR. Mais non ; mon oncle m'a porté malheur.

MADAME DE VERSEUIL. Est-ce que monsieur Dravel ne vous a rien donné?

M. DRAVEL. Non, madame, je n'ai rien donné.

MADAME DE CAMBROUZE. Comme il dit cela ! Mais c'est que j'aurai aussi une quête jeudi, il faut vous y attendre ; et je ne serai pas d'aussi bonne composition que madame de Selmar. Tout le monde donnera, je vous en avertis.

M. DRAVEL. Si c'est une condition, je paierai ma place comme les autres.

MADAME DE SELMAR. Monsieur Arthur prétend que c'est par économie que mon oncle n'a pas assisté au sermon.

ARTHUR. Ah ! madame, vous me faites parler.

M. DRAVEL. Ne vous en défendez pas, monsieur Arthur, c'est la vérité.

SCÈNE XXI.

M. DRAVEL, MADAME DE SELMAR, MADAME DE VERSEUIL, ARTHUR, MONSIEUR et MADAME DE CAMBROUZE, MADEMOISELLE VERDIER.

MADAME DE SELMAR (à mademoiselle Verdier qui n'ose pas entrer). Que voulez-vous, ma bonne?

MADEMOISELLE VERDIER (s'avançant). Ah ! madame, je venais seulement dire à monsieur (Indiquant M. Dravel) que, s'il pouvait voir ce qui se passe en bas, ça l'amuserait bien.

MADAME DE SELMAR. Que se passe-t-il donc en bas ?

MADEMOISELLE VERDIER (ayant l'air d'interroger M. Dravel). Je ne sais pas si je dois le dire, madame.

M. DRAVEL. Dites tout ce que vous voudrez, mademoiselle Verdier, je ne fais pas de secrets.

MADEMOISELLE VERDIER. Aussi bien, ce serait inutile, puisqu'à l'heure qu'il est toute la maison le sait. Monsieur a donc rendu au petit Joseph les cent vingt francs qu'il avait perdus. Ça a mis en goût tous les gens de madame, et c'est à présent à qui lui donnera quelque chose. J'ai beau leur dire que ce n'est pas la peine de le récompenser de ce qu'on l'a volé ; que monsieur a fait la seule chose qu'il y avait à faire en lui remplaçant son argent : c'est égal, le branle est donné ; on ne peut plus les retenir.

MADAME DE SELMAR. Je reconnais enfin l'avarice de mon oncle.

MADAME DE CAMBROUZE. Allons donc voir cela, madame ; comme elle le dit, ce doit être amusant.

ARTHUR. Tous ces gens-là avaient-ils assisté au sermon seulement?

MADEMOISELLE VERDIER. Pas un, monsieur.

MADAME DE CAMBROUZE. Cela n'en est que plus méritoire.

M. DE CAMBROUZE. Qu'est-ce donc qui les a décidés alors ?

MADAME DE VERSEUIL. Le bon exemple que leur a donné monsieur Dravel. C'est désespérant pour les prédicateurs; mais les vrais sermons, c'est le bon exemple.

MADEMOISELLE VERDIER. Oui, comme on disait de mon temps :

LES ACTES SONT DES MALES ET LES PAROLES SONT DES FEMELLES.

MME LÉGER.

MAIS TOI BONHOMME, TAIS-TOI.

LA FOLLE

OU

A GENS DE VILLAGE, TROMPETTE DE BOIS.

PERSONNAGES :

MADAME LANOUE, ancienne femme de chambre.
MANETTE, servante de madame Lanoue.
M. PERREL.
M. LÉGER, greffier du juge de paix.
MADAME LÉGER, sa femme.
M. TASSIN, arpenteur.
UN FERMIER.
UNE FERMIÈRE.
CLAUDINE, leur fille.
UN MAÎTRE DE POSTE.
BONNEMAIN, brigadier de gendarmerie.
TROUPE DE GENS DE VILLAGE.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une chambre.

SCÈNE I.

MADAME LANOUE, MANETTE.

MANETTE. Madame Lanoue, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

MADAME LANOUE (arrangeant un quinquet). Madame Lanoue! madame Lanoue! Ne vous ai-je pas répété cent fois qu'il fallait dire madame, sans ajouter mon nom, que je sais aussi bien que vous, peut-être.

MANETTE. Eh ben! madame, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

MADAME LANOUE. Est-elle sotte! C't'affaire, c'est un *rout*. Ça s'écrit rout, r, o, u, t, rout; et ça se prononce raout, r, a, ra; o, u, ou raou; t, e, te, raoute : c'est un rout.

MANETTE. V'là ce que je vous demande; qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME LANOUE. Manette, j'ai toujours vécu avec des personnes de la première distinction, et je ne me ferai jamais à vos façons de parler grossières et paysannes.

MANETTE. Je parle comme on m'a appris.

MADAME LANOUE. Au lieu de me faire des questions insidieuses, regardez plutôt comment s'arrange un quinquet. Depuis six semaines que vous êtes à mon service, n'est-il pas scandaleux que je sois encore obligée de faire votre besogne?

MANETTE. Vous ne vous en êtes servie qu'une fois, de ce quinquet, le jour que vous attendiez la femme du maire, qui n'est pas venue, et pis aujourd'hui ça fait deux; je n'ai pas pu apprendre.

MADAME LANOUE. Quelle patience il faut avoir pour endurer une raisonneuse pareille!

MANETTE. En quoi suis-je raisonneuse?

MADAME LANOUE. En ce que vous raisonnez toujours. Mais je ne le souffrirai pas davantage. Passé aujourd'hui, plus de concessions; entendez-vous?

MANETTE. Non, je n'entends pas.

MADAME LANOUE. Saurez-vous seulement me cueillir des fleurs dans le jardin, pour mettre dans ces vases?

MANETTE. Pardine! faudrait donc que je fusse ben bornée.

MADAME LANOUE. Voilà mon quinquet achevé; tout bien considéré, j'aime mieux y aller moi-même.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MANETTE (seule, regardant sortir madame Lanoue).

Allez-y! C'est vrai, elle commande toujours, elle ne laisse rien faire, et elle est étonnée qu'on n'apprenne pas. Avant

d'avoir été femme de chambre de sa défunte maîtresse, est-ce qu'elle n'avait pas commencé aussi par ne rien savoir? C'est par là que tout le monde commence; et pis on se forme.

SCÈNE III.

MANETTE, PERREL.

PERREL. Bonsoir, petite Manette. Où est donc madame Lanoue?

MANETTE. Elle cueille des fleurs pour mettre dans les pots qui sont sur c'te cheminée, parce que moi je suis si sotte, si bête, que je ne pourrais pas les choisir comme il faut.

PERREL. Tu as la tête montée contre ta maîtresse.

MANETTE. A dire vrai, monsieur Perrel, je commence à en avoir assez.

PERREL. Elle est un peu folle.

MANETTE. Un peu! vous êtes ben poli.

PERREL. Pourquoi m'as-tu quitté?

MANETTE. Parce que, d'un autre côté, vous ne me laissiez pas tranquille non plus, et que, dans le village, on croyait ce qui n'était pas.

PERREL. Est-ce qu'il faut prendre garde au village?

MANETTE. Vous étiez un bon maître, pour ça je ne dis pas le contraire. Quoique vous ayez été valet de chambre comme madame Lanoue a été femme de chambre, vous n'en êtes pas plus méprisant pour le pauvre monde; au lieu que madame Lanoue avec sa chouanne...

PERREL. Qu'est-ce que c'est que sa chouanne?

MANETTE. C'est c'te marquise qu'elle a servie, qui a fait longtemps un état qui s'appelait comme ça, chouanne. Ça rapportait beaucoup, à ce qu'il paraît; madame Lanoue a encore des effets qui viennent de là. Tout ce qui était dans les diligences appartenait à sa dame et à ceux qui faisaient l'état avec elle.

PERREL (riant). Je sais ce que tu veux dire.

MANETTE. C'était très-beau; mais est-ce une raison pour que madame Lanoue soit si fière? car enfin ce n'est pas elle qui a

été chouanne, ce n'est que sa maîtresse. C'est comme si moi je me mettais aussi à être fière d'être la servante de madame Lanoue.

SCÈNE IV.

MADAME LANOUE, PERREL, MANETTE.

MADAME LANOUE (portant des fleurs). Je vous salue, monsieur Perrel; vous venez de bien bonne heure. Manette, mettez-moi de l'eau dans ces vases. (Manette va pour prendre les vases.) Je ne vous dis pas de les prendre; je vous dis d'apporter une carafe. (Manette sort.) Êtes-vous aussi malheureux que moi, monsieur Perrel? Je ne puis rien faire entendre à cette fille-là.

PERREL. C'est qu'apparemment vous vous y prenez mal, madame Lanoue : tout le temps qu'elle a été à mon service, j'en ai été fort content.

MADAME LANOUE (arrangeant ses fleurs). Le service d'une femme et le service d'un homme c'est si différent! Vous ne pouvez d'ailleurs avoir que des habitudes bourgeoises, vous.

PERREL. Si vous eussiez fait comme moi, qu'en arrivant ici vous fussiez redevenue paysanne...

MADAME LANOUE. Redevenue! je ne l'ai jamais été.

PERREL. On dit pourtant que vous êtes née dans un village du Soissonnais.

MADAME LANOUE. On dit ce qu'on veut; mais on ne peut pas appeler paysanne une personne qui est entrée au service à l'âge de douze ans, et qui n'a jamais été qu'avec des grands noms; une personne qui a émigré; une personne dont les sentiments monarchiques et religieux, le dévouement à la dynastie légitime... Vous êtes bonapartiste, vous, monsieur Perrel.

PERREL. Ah! vraiment!

MADAME LANOUE. Je ne vous en fais pas un reproche; mais, croyez-moi, ralliez-vous au panache d'Henri IV et de saint Louis : pour le moment, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Les peuples, c'est un mot; les peuples, ce n'est per-

sonne. Songez donc, il n'y a pas encore deux mois, je vivais au milieu de la plus haute société. Si je vous parlais du refus de l'impôt, de la croix dans le Levant... La croix dans le Levant! est-ce que c'est sa place? Tout doit dépendre de Rome, monsieur Perrel.

PERREL. Tout dépend de Dieu, madame Lanoue.

MADAME LANOUE. C'est que vous êtes protestant.

PERREL. Je n'en sais, ma foi, rien.

MADAME LANOUE. Mais moi, je vous le dis, et que ce n'est pas votre faute s'il n'y a pas de synagogue dans ce village. Comme nous avons été de maison tous les deux, quoique avec une grande différence de maison, je crois devoir vous avertir qu'il y a des rapports contre vous. J'ai vu le curé; j'étais recommandée au brigadier de gendarmerie; je suis fort au courant. Je donne ce soir un rout pour pacifier le village.

PERREL. Mais le village est tranquille.

MADAME LANOUE. Il y a tranquillité et tranquillité; nous ne voulons pas de tranquillité factieuse. Ne vous inquiétez pas; on a son but. Il faut extir... extir... Aidez-moi donc!

PERREL. Extir...

MADAME LANOUE. Extirper. M'y voilà! Il faut extirper jusqu'à la dernière catégorie de l'esprit révolutionnaire. Je sors pour ainsi dire de la cour, puisque ma maîtresse n'en bougeait pas; et je sais combien on a à cœur de changer les habitudes anti... Allons, encore un diable de mot... anti... antisociables..... enfin les habitudes qui font que les sujets raisonnent.

PERREL. Les paysans ne raisonnent guère.

MADAME LANOUE. Je n'ai pas invité les paysans non plus. Les paysans! les paysans ne sont pas même des sujets. Les paysans! qu'est-ce que c'est que ça? Le village est assez considérable pour que j'aie pu choisir. Quand je tiendrai tout mon monde chez moi, je dirai un mot à l'un, un mot à l'autre; j'en ai de tout faits. Ils verront bien que j'ai de bonnes manières; le curé m'aidera, le brigadier de gendarmerie ne me sera pas inutile non plus, parce que, moitié par crainte de l'enfer, moitié par crainte de la force armée, moitié par les

raisons que je leur donnerai, moitié sur ce que je compte que vous ne leur direz pas le contraire, moitié aussi...

PERREL. Voilà bien des moitiés.

MADAME LANOUE (avec la plus grande chaleur). Monsieur Perrel, il faut en finir; on a eu trop de ménagements jusqu'ici. Ma pauvre maîtresse, qui m'a laissé quinze cents livres de rentes, disait...

PERREL. Quinze cents livres de rentes!

MADAME LANOUE. Elle m'en aurait laissé bien davantage; mais avec une famille comme la sienne! Les chouannes faisaient beaucoup d'enfants; elles étaient si malheureuses! Rien qu'en quatre ans madame la marquise en a eu sept. Et comment les mettait-elle au monde, la chère dame? derrière une haie, au pied d'un arbre, contre un mur, au fond d'un fossé, partout enfin où les douleurs la prenaient. Cela doit vous toucher, monsieur Perrel. Dites-moi que vous n'êtes pas révolutionnaire; non, non, vous ne l'êtes pas. Pourquoi le seriez-vous? vous ne pouvez pas l'être. (A Manette qui apporte une carafe.) Laissez cela, et allez-vous-en. (Manette sort.) Je veux vous convertir. Vous n'avez que deux arpents de biens nationaux, rendez-les à l'Eglise, il vous en restera encore assez, et vous serez sûr d'être sauvé. Quelque opinion qu'on ait, c'est toujours une douceur. Vous rendrez ces deux vilains arpents; promettez-le-moi; vous irez plus souvent à la messe; vous observerez les jeûnes et les jours maigres; vous vous confesserez; vous communierez; vous retirerez vos enfants de l'enseignement mutuel pour les envoyer chez les Frères. Il le faut; je le veux.. C'est convenu, n'est-il pas vrai?

PERREL. Là, là; comme vous y allez!

MADAME LANOUE. Prenez-y garde, nous serons terribles, je vous en préviens. Les prêtres nous ont assurés contre tout événement; l'Autriche et l'Angleterre sont pour nous; la gendarmerie est à nos ordres; ne badinez pas.

PERREL. Je vous regarde, je vous écoute, et, soit dit sans vouloir vous fâcher, en vérité, si je peux vous comprendre!...

MADAME LANOUE. Ce n'est pourtant pas de l'Alcoran. Ce que je dis, c'est ce que j'ai entendu dire si longtemps par des gens d'esprit qui ont des cinquante et des soixante mille francs

de place rien que pour penser comme cela. Je parierais que vous en êtes encore aux victoires de la grande armée, vous; c'était donc bien beau? Avez-vous été voir le Calvaire à votre dernier voyage à Paris? Laissez-nous faire; nous pensons à l'essentiel. Ne dites rien; ne nous contrariez pas; vous verrez. Vous êtes propriétaire; nous aimons les propriétaires.

PERREL. Avez-vous jamais été malade?

MADAME LANOUE. La tête quelquefois.

PERREL. C'est cela. Vous vous mêlez de trop de choses.

MADAME LANOUE. Il y a tant à faire, monsieur Perrel, songez donc. Depuis quinze ans, en quoi a-t-on réussi? Il y a toujours des lois, vous ne pouvez pas dire le contraire; est-ce un gouvernement que cela? Les Français sont essentiellement révolutionnaires; ils nous regardent en riant; ils aiment mieux être en effervescence que de se reposer dans le pouvoir absolu. Ma défunte maîtresse avait bien raison : il faudrait que le gouvernement allât se camper au milieu de la Bretagne, pour venir ensuite reconquérir le gouvernement : les fidèles Bas-Bretons auraient bientôt purgé la langue française de tous les vilains mots qu'on a inventés pendant la démocratie.

PERREL. Ça viendra, ça viendra, madame Lanoue. Il n'est pas possible que des projets aussi sages ne s'accomplissent pas. En attendant, calmez-vous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME LANOUE, ensuite MADAME LÉGER.

MADAME LANOUE. J'ai dans l'idée qu'il est du comité directeur; mais le voilà terriblement ébranlé. Il faut leur parler ferme; il n'y a que cela. Voyons à d'autres à présent. (A madame Léger qui entre.) Bonsoir, madame Léger. Pourquoi monsieur le greffier n'est-il pas avec vous?

MADAME LÉGER. Son juge de paix lui donne à dîner aujourd'hui; mais il viendra plus tard avec nos enfants.

MADAME LANOUE. Des enfants dans un rout, cela ne se fait guère.

MADAME LÉGER. Vous allez vous moquer de moi, je ne sais pourtant pas encore ce que c'est qu'un rout.

MADAME LANOUE. C'est une assez bonne invention pour les personnes qui ne sont pas de fortune à recevoir souvent. On donne, dans un hiver, un ou deux routs; c'est comme une revue que l'on passe chez soi de toutes les personnes dont on sait à peu près le nom. Si vous êtes glorieux, vous faites servir des rafraîchissements plus tôt et avec profusion; si vous êtes avares ou seulement économe, on les sert plus tard et avec prudence.

MADAME LÉGER. Mais qu'est-ce qu'on fait de tout ce monde-là?

MADAME LANOUE. Quand on leur a ouvert la porte, on ne s'en inquiète plus. C'est une foule où tout le plaisir est d'être serrés les uns contre les autres.

MADAME LÉGER. Comme à la foire?

MADAME LANOUE. Pas du tout. On n'y chante pas, on n'y danse pas, on n'y joue pas; il n'y a ni marionnettes ni curiosités : il n'y a qu'une maîtresse de maison qui se trémousse afin qu'on dise le lendemain que son rout était des plus charmants. Ici, ce n'est pas cela; j'ai un but politique. Vous connaissez mes opinions?

MADAME LÉGER. Les sœurs en sont très-satisfaites.

MADAME LANOUE. Eh bien! madame Léger, en moins de quinze jours, il faut que, malgré eux, tous vos paysans pensent comme moi.

MADAME LÉGER. Si vous espérez cela, par exemple...

MADAME LANOUE. Dieu le veut... et les plus grands seigneurs de la cour aussi. La France ne doit pas toujours faire à sa tête non plus; il est bien temps que nous ayons notre tour. J'ai déjà, aux trois quarts, converti monsieur Perrel.

MADAME LÉGER. Bah!

MADAME LANOUE. Sans doute. J'ai une provision de ces raisons de cour auxquelles personne ne peut résister. « N'affligez pas mon cœur, leur dirai-je; ayez de la patience et laissez-vous conduire. J'ai été à Coblentz; j'en sais plus que vous. Je vous assure que les jésuites sont excellents. » Que pourront-ils répondre?

MADAME LÉGER (la regardant d'un air étonné). Rien.

MADAME LANOUE. Au premier abord, on est pétrifié de m'entendre parler comme je fais; on se demande : A qui en veut-elle donc, cette ancienne femme de chambre? Mais peut-on raisonnablement ne passer que pour une femme de chambre quand on a vécu pendant quinze ans auprès d'une maîtresse qui savait tout, et qui était si confiante qu'elle ne me cachait rien? Je connaissais toujours les ministres trois ou quatre jours d'avance; je pourrais dire que j'en ai vu faire.

MADAME LÉGER. Connaîtriez-vous ceux actuels, par hasard!

MADAME LANOUE. Je ne sais pas s'ils y sont encore.

MADAME LÉGER. C'est que nous avons un neveu dont nous désirerions bien faire quelque chose, un substitut ou approchant. Il n'est pas très-fort sur le droit; mais, s'il était poussé une fois, il nous ferait bien de l'honneur, parce qu'il est pétri d'indignation.

MADAME LANOUE. Contre quoi?

MADAME LÉGER. Contre tout. C'est un tempérament comme cela. Il est jaune, il est bilieux; il aurait un dévouement d'enfer.

MADAME LANOUE. Eh! eh! madame Léger, si c'est ainsi que vous le dites, il ne serait pas impossible...

MADAME LÉGER. Faites cela, ma bonne petite madame Lanoue, oh! faites cela; nous en serons reconnaissants toute la vie. Nous pensons déjà presque comme vous; que notre neveu devienne substitut, nous penserons tout à fait de même. Vous devez avoir de grandes protections; vous avez tant de mérite. Ce jeune homme nous a coûté beaucoup d'argent; le brigadier de gendarmerie Bonnemain a de l'estime pour lui, et nos vénérables sœurs lui trouvent je ne sais quoi d'un prédestiné.

MADAME LANOUE. On y songera, on s'en occupera.

SCÈNE VI.

MADAME LANOUE, MADAME LÉGER, M. LÉGER, un peu ivre.

M. LÉGER. Me voici, moi.

MADAME LÉGER. Bonhomme, pourquoi n'as-tu pas amené les enfants?

M. LÉGER. Pourquoi? pourquoi? Parce que lorsque j'ai été à la maison pour les prendre, les petits drôles se sont mis à tourner autour de moi de telle sorte que je n'ai jamais pu en venir à bout.

MADAME LANOUE (à madame Léger). Qu'est-ce qu'il a donc votre mari?

MADAME LÉGER. Je n'aime pas qu'il dîne dehors.

M. LÉGER. On va donc faire le sabbat chez vous ce soir, madame Lanoue?

MADAME LÉGER. Tais-toi, bonhomme, tais-toi.

M. LÉGER. C'est monsieur le maire qui a dit cela à table chez monsieur le juge de paix.

MADAME LANOUE. Comment osez-vous parler du maire devant moi? ignorez-vous que j'ai fait à sa femme une visite qu'elle ne m'a pas rendue?

M. LÉGER. Cela n'ôte rien à la moralité du maire, madame Lanoue; cela n'empêche pas que ce soit un brave homme, un digne administrateur qui a promis de nous enterrer tous indistinctement, malgré le curé qui voudrait choisir.

MADAME LÉGER. Finis donc, bonhomme. (A madame Lanoue.) Mon mari a d'excellentes opinions ordinairement; mais quand il a dîné en ville, il n'en est plus le maître.

MADAME LANOUE. Une autorité doit-elle jamais dîner à ce point-là?

MADAME LÉGER. Le greffier d'un juge de paix est une si petite autorité.

MADAME LANOUE. J'en conviens, mais dans aucune circonstance il ne doit oublier que ses paroles portent coup.

M. LÉGER. Je vais vous dire, madame Lanoue: quoique salariées, les autorités ne peuvent pas s'empêcher d'être un peu comme tout le monde; il ne faut pas leur en vouloir. Demandez plutôt à monsieur Tassin, qui a la meilleure tête du pays.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. TASSIN.

M. TASSIN. Ne me compromettez pas, monsieur Léger; je

n'ai pas la meilleure tête du pays. Je suis arpenteur, mon métier est de toiser; je toise et m'en tiens là.

M. LÉGER. C'est au mieux. Je toise aussi, moi; mais ce sont les gens que je toise, et ça me les rapetisse bien.

MADAME LANOUE. Ça ne vous rapetisse pas monsieur le maire, à ce qu'il me semble.

M. LÉGER. Monsieur le maire est à part, il ne reçoit pas d'appointements ; je ne toise que ceux-là.

MADAME LANOUE. Dans quel pays suis-je tombée, bon Dieu !

MADAME LÉGER. Mais croyez bien, madame Lanoue, que mon mari parlerait tout autrement s'il n'avait pas un petit verre de vin dans la tête.

M. LÉGER (avec gaîté). *In vino veritas*, maman Lanoue. Mettez un petit verre de vin dans la tête de tout le monde, et tout le monde parlera comme moi.

MADAME LANOUE. Toiser les gens qui reçoivent des appointements !

M. LÉGER. Expliquons-nous : et qui ne font rien pour les gagner.

MADAME LANOUE. Ne faut-il pas que l'argent aille à quelqu'un?

M. LÉGER. On en laisserait un peu plus à ceux à qui on le prend.

M. TASSIN. Je ne dis pas mon opinion; mais je suis assez de cet avis-là.

MADAME LANOUE. Vous êtes des carbonari, des francs-maçons, des révolutionnaires qui prêchez les gouvernements à bon marché pour aggraver la circulation.

M. TASSIN. C'est entraver que vous voulez dire.

MADAME LANOUE. Cela ne fait rien. Je suis forte là-dessus; c'est ce qui mettait le plus en fureur tous les amis de ma défunte maîtresse. De grands seigneurs qui ont des places, ne font-ils pas plus de dépense que des boutiquiers, des industriels? Sont-ce des épiciers qui feront peindre des armoiries sur leurs voitures? Le luxe est nécessaire dans une grande monarchie; mais il faut qu'il n'y ait que ceux qui ont le droit d'en avoir qui en aient.

M. LÉGER. Tudieu ! madame Lanoue, comme vous dégoisez.

Si les femmes de chambre de Paris sont toutes des commères comme vous, elles n'y vont pas de main morte.

MADAME LANOUE (à madame Léger). Votre neveu a beau être jeune, madame Léger, je vous prie toujours de ne pas compter sur moi pour lui trouver une place.

SCÈNE VIII.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, M. TASSIN, UN FERMIER, SA FEMME, et CLAUDINE leur fille.

LE FERMIER. Queuque vous voulez donc faire de nous autres, madame Lanoue? Y a une heure que nous sommes dans votre cour à attendre que ça commence.

LA FERMIÈRE. Vot' violoneux n'est pas seulement encore venu. C'te jeunesse s'ennuie.

CLAUDINE. Non, ma mère; nous ne nous ennuyons pas : c'est bien joli comme ça.

MADAME LANOUE. Je veux embrasser cette charmante enfant. (Elle embrasse Claudine.) Comment s'appelle-t-elle?

CLAUDINE. Claudine, madame, pour vous servir.

MADAME LANOUE. Elle répond comme un petit ange. Il y a donc quelques gens comme il faut par ici? Elle n'a pas appris cela toute seule.

M. LÉGER. Mais j'espère bien que nous sommes tous des gens comme il faut.

MADAME LANOUE. Vous ne vous doutez seulement pas de ce que c'est qu'un rout, et cette enfant en a le sentiment : elle devine que c'est une petite cohue tout à fait dans le goût anglais.

LE FERMIER (à sa fille). Est-ce que vraiment t'as deviné ça, toi?

CLAUDINE. Oui, mon père; car je voudrais qu'il y en eût tous les jours.

MADAME LANOUE. Bien, bien, ma belle petite.

LE FERMIER. Mais ils gèlent tous en bas.

MADAME LANOUE. Ils n'ont qu'à monter ici.

LA FERMIÈRE. Et pis après?

MADAME LANOUE. Ils seront dans une chambre.

LE FERMIER. Et ensuite?

MADAME LANOUE. Un rout n'est autre chose que cela.

LE FERMIER (à demi voix à M. Léger). Dites donc, monsieur Léger, est-ce qu'elle perd la tête?

M. LÉGER. Il faudrait savoir d'abord si elle en a jamais eu.

LA FERMIÈRE. En conscience, madame Lanoue, vous ne nous ferez pas croire que vous nous ayez dérangés rien que pour nous entasser dans votre chambre.

MADAME LANOUE. Allez en Angleterre.

LE FERMIER. Laisse donc, femme, il y a queuque chose là-dessous.

LA FERMIÈRE. Je voyons ben que madame Lanoue a mis des fleurs dans ses pots, et que son quinquet est allumé; mais c'est bentôt vu.

MADAME LANOUE. Têtes de fer que vous êtes, je vous dis que c'est un rout.

LE FERMIER. Raoute, raoute tant que vous voudrez; mais faites-nous faire queuque chose.

MADAME LANOUE. Patientez; on vous donnera du pain et du beurre.

LA FERMIÈRE. J'en avons chez nous.

MADAME LANOUE. Et du thé.

LE FERMIER. Je ne sommes pas malades.

M. LÉGER (riant). Ah! ah! ah! ah!

MADAME LANOUE. Vous le faites donc exprès? Ne me tourmentez pas. J'ai invité tous les gros bonnets du village dans de si bonnes intentions! Je veux vous rendre monarchiques et religieux, mes enfants.

M. TASSIN. Je ne m'explique pas : mais nous le sommes peut-être plus que vous.

MADAME LANOUE. A la bonne heure; mais vous ne l'êtes pas comme moi.

M. TASSIN. C'est que nous ne sommes pas pensionnés pour cela.

MADAME LANOUE. Donc vous pouvez vous tromper dans vos opinions.

M. TASSIN. Si je me trompe, je me trompe pour rien.

MADAME LANOUE. Est-ce la révolte que vous prêchez.

MADAME LÉGER. Il n'y a pas de révolte, madame Lanoue.

MADAME LANOUE (à Claudine). Vous me comprenez, vous, aimable créature? Nous comptons sur la jeunesse; la jeunesse est toujours bonne, quand elle n'est pas intriguée par la malveillance.

M. LÉGER (la reprenant). Instiguée.

MADAME LANOUE. Taisez-vous; ne corrompez pas cette enfant. La fidélité est la première des vertus, Claudine.

CLAUDINE. Entendez-vous, mon père?

MADAME LANOUE. N'écoutez pas vos parents.

M. LÉGER. Jolie éducation!

CLAUDINE. Eh! ben oui, monsieur Léger, puisque madame Lanoue est pour moi, et qu'elle est aussi pour la fidélité, je ne cache pas que je n'ai jamais aimé qu'Ambroise, et que je n'aimerai jamais que lui. Quand je suis avec Ambroise, je n'ai pas besoin d'autre chose. Les autres peuvent vouloir de la danse et des violons, moi je ne veux qu'Ambroise; et je vas le retrouver en bas, pour qu'il ne s'ennuie pas trop à m'attendre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, M. TASSIN, LE FERMIER et LA FERMIÈRE.

M. LÉGER (à madame Lanoue). Est-ce là une déclaration de principes? Vous devez être contente.

MADAME LANOUE. Cette malheureuse révolution a pénétré partout. Une jeune fille pure et naïve en apparence, quand on lui parle de fidélité, s'imagine qu'on lui parle d'un amour grossier pour un paysan.

MADAME LÉGER. Ambroise est beau garçon.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE MAITRE DE POSTE.

MADAME LANOUE. Monsieur le maître de poste, nous som-

mes dans un maudit village que je ne parviendrai jamais à réunir.

LE MAITRE DE POSTE. Vous avez plus de trente personnes en bas.

MADAME LANOUE. Réunir à la bonne cause.

LE MAITRE DE POSTE. Réunir à la bonne cause! Mais ne devrait-on pas aussi se réunir un peu à nous, et ne pas nous tourmenter comme on fait?

MADAME LANOUE. Encore un qui se plaint.

LE MAITRE DE POSTE. Ne vient-on pas de nous retirer tout nouvellement une malle-poste, pour la faire passer sur l'autre route, soi-disant parce que l'autre route pense mieux que nous?

MADAME LANOUE. Dame! si c'est vrai qu'elle pense mieux que vous.

LE MAITRE DE POSTE. Toutes les routes pensent de même. On parle aussi de nous ôter les deux diligences qui nous restent.

LA FERMIÈRE. Il ne manquera plus que ça pour achever l'auberge que tient mon frère; il sera obligé de mettre la clef sous la porte.

MADAME LANOUE. Tous les maîtres de poste et tous les aubergistes qui sont sur cette route-ci pourraient dire la même chose.

LE FERMIER. Je ne les empêchons pas.

MADAME LANOUE. Dès qu'une mesure est générale, on n'a pas le droit de se plaindre; vous semblez n'être satisfaits que quand vous êtes mécontents. Il serait bien plus simple de rester tranquille et de ne rien dire : c'est le vrai dévouement.

LE MAITRE DE POSTE. Nous ne voudrions qu'une chose, c'est que ces messieurs de Paris, qui se battent à qui nous gouvernera, eussent de temps en temps de bonnes idées pour la France.

M. LÉGER. On les paierait à part pour cela, parce qu'il faut être juste; on sait bien que ce n'est pas dans leur besogne ordinaire.

LE FERMIER. De bonne foi, quand il fait des saisons comme

celles que nous avons depuis deux ans, à leur place je ne pourrais pas m'empêcher d'avoir queuque pitié.

MADAME LANOUE. C'est votre presse périodique qui vous apprend à être malheureux. (Au fermier.) Voyons, bonhomme, que lisez-vous ?

LE FERMIER. Je ne lisons pas ; je ne savons pas lire.

MADAME LANOUE. Si vous ne savez pas lire, vous devez être pour nous.

LA FERMIÈRE. Qui donc, c'est-i vous?

MADAME LANOUE. L'ancien régime, où les gens de campagne étaient si heureux. Êtes-vous faits pour être politiques ? On ne vous demande rien.

LA FERMIÈRE. Que nos enfants ; c'est une bagatelle !

LE FERMIER. Et de l'argent.

MADAME LANOUE. L'argent ! l'argent ! c'est leur mot d'ordre à tous ; ils n'ont que cela à la bouche. Cette vilaine révolution a rendu les Français avares à un point que cela fait frémir. Dieu merci ! les gouvernements ne partagent pas ces idées mesquines. Les gouvernements voient de haut.

M. LÉGER (avec ironie). Oui, les gouvernements ont l'air de voir de haut, parce qu'ils ne se soucient de rien.

MADAME LANOUE. Il faut des coups d'État ; il faut des coups d'État ; et il y en aura ; et vous ne pourrez pas dire qu'on vous prend en traître : il y a assez de temps qu'on vous y prépare. Quand la France aura de bons malheurs, nous verrons si elle s'amusera encore à ergoter sur des matières qui ne la regardent pas. Moi, qui n'étais venue dans ce village que parce qu'on m'avait assuré que l'esprit y était excellent et la vie à bon marché...

M. LÉGER. Ça fait deux motifs.

MADAME LANOUE. Ai-je été trompée ! Je ne trouve que des ingrats, des cœurs endurcis, des révoltés, des incendiaires qui ne parlent que d'économie, d'horreurs, qui voudraient dépouiller tout ce qui est au-dessus d'eux.

LA FERMIÈRE (à demi-voix, aux autres personnages). Ne la contrarions pas ; elle n'est plus jeune ; il est ben possible que sa tête déménage.

MADAME LÉGER. Pauvre femme ! Elle est folle de bonne foi, au moins.

M. TASSIN. C'est très-touchant !

SCÈNE XI.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, MONSIEUR TASSIN, LE MAITRE DE POSTE, BONNEMAIN, brigadier de gendarmerie.

MADAME LANOUE. Arrivez, arrivez, monsieur Bonnemain. Vous montez à cheval, vous êtes brigadier de gendarmerie ; pourquoi n'avez-vous pas combattu les mauvaises doctrines de ce village ?

M. LÉGER. Quand on est à cheval, c'est si facile !

BONNEMAIN. Qu'est-ce donc que vous disiez ?

LE FERMIER. Ma fine, nous parlions quasi politique.

M. LÉGER. Et comme vous êtes militaire, vous savez bien, monsieur Bonnemain, que cela ne vous regarde pas.

BONNEMAIN. C'est juste : il y a un ordre du jour là-dessus.

MADAME LANOUE. A quoi servez-vous donc ? Ne devez-vous pas soutenir ce qu'on veut faire ?

M. TASSIN. Tenez, madame Lanoue, sans dire ce qu'on pense, on peut bien dire ce qu'on a vu. Vous devez vous rappeler qu'il y a eu un gouvernement qu'on nommait le Directoire ; les gendarmes ne lui manquaient pas, ni les canonniers, ni les canons. Un jour, pour se faire respecter, il s'avise d'envoyer tout cela sur une des terrasses des Tuileries ; les promeneurs viennent comme de coutume, et même en plus grand nombre que de coutume, pour voir ce qu'on ferait. On ne fit rien. Le Directoire était usé, on le sentait ; si bien que les canonniers, avec leur mèche allumée, regardaient les promeneurs, et les promeneurs regardaient les canonniers avec leur mèche allumée. Je ne sais pas de quel côté on commença à rire ; mais ça finit par être tout le monde, canonniers, promeneurs, jusqu'aux canons et aux mèches allumées. Il y a des temps où on ne peut plus être sérieux.

MADAME LANOUE (effrayée). Mes amis, je ne vous veux pas

de mal; vous pouvez avoir raison et moi tort. Je vous prêche la morale la plus pure; je vous engage à ne pas tenir à l'argent autant que vous le faites. Quoi de mieux? Vous savez le proverbe : PAYEZ, ET VOUS SEREZ CONSIDÉRÉ.

M. LÉGER. Voilà qui est bien. Mais ceux qui sont payés, qu'est-ce qu'ils seront?

MADAME LÉGER (avec impatience). Ils seront payés; bonhomme; car tu es trop méchant aujourd'hui.

M. LÉGER. Laisse donc, madame Léger; nous plaisantons. Madame Lanoue plaisante en parlant de coups d'État; moi je plaisante pour lui répondre; sans cela la conversation finirait.

MADAME LANOUE (affectant de rire). Eh! mais, sans doute. Nous ne sommes méchants ni les uns ni les autres. (Bas à Bonnemain.) La vilaine engeance! Je me suis mise trop à découvert. J'avais cru que tout me serait facile avec des gens de rien comme ceux-ci.

BONNEMAIN. Il y a tant de gens de rien.

MADAME LANOUE. Vous n'avez pas mis vos gendarmes autour de la maison?

BONNEMAIN. A quoi cela aurait-il servi?

MADAME LANOUE. Pour des routs, c'est assez l'usage. Je vous avoue que la peur me gagne.

BONNEMAIN. Faites comme on fait; ayez l'air menaçant.

MADAME LANOUE. M'assurez-vous que je les intimiderai?

BONNEMAIN. Essayez.

MADAME LANOUE (haut). Messieurs, je suis bonne, très-bonne, trop bonne, peut-être; mais je déclare que je ne souffrirai pas qu'on m'insulte chez moi.

MADAME LÉGER (avec douceur). On ne vous insulte pas, madame Lanoue.

MADAME LANOUE (élevant la voix davantage). Si fait, on m'insulte. On doit deviner mes opinions et s'y confirmer.

M. LÉGER (la reprenant). S'y conformer.

MADAME LANOUE. Quand on a l'air de se plaindre du gouvernement, c'est à mes yeux comme si on se plaignait de moi. Je suis pour les prérogratis.

M. LÉGER. Prérogatives.

LA FERMIÈRE. Ils parlent latin ; mon homme, allons-nous-en.

LE MAITRE DE POSTE. Est-elle drôle, cette madame Lanoue? A qui en a-t-elle?

MADAME LANOUE. C'est vous qui êtes un drôle.

LE MAITRE DE POSTE (riant). Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE (avec exaltation). Je serais martyre au besoin.

M. LÉGER (riant). Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE. Et le pape est au-dessus de tout.

LE FERMIER. Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE. Si les gendarmes français ne font pas leur devoir, nous en appellerons d'autres. Le monde est assez grand.

M. TASSIN. Halte-là, s'il vous plaît. Il y a des folies dont on peut rire; il y en a d'autres qu'on ne doit pas supporter. De quel droit nous menacez-vous? Avons-nous été vous chercher? Nous sommes comme nous sommes, vous ne nous changerez pas. Si vous vous déplaisez parmi nous, retournez d'où vous venez; et bon voyage.

M. LÉGER. Allons, allons, papa Tassin, vous prenez les choses trop au sérieux.

M. TASSIN (se calmant). Vous avez raison; mais on est si peu accoutumé à entendre de pareils radotages.....

MADAME LANOUE. Monsieur Bonnemain, faites-moi le plaisir, je vous prie, de renvoyer tous ces gens-là.

BONNEMAIN (bas). Je suis seul.

MADAME LANOUE. N'importe. J'écrirai à Paris; je vous ferai avoir de l'avancement. Vous aurez déjoué une conspiration : rien ne fait plus d'honneur. Ah! mon Dieu, on devrait... Est-ce qu'on ne pourrait pas... Je voudrais... Mais regardez-les donc; ils ne bougent pas. Approchez-vous de la fenêtre, monsieur Bonnemain, pour voir ce que font les autres; ils doivent avoir des ramifications...

BONNEMAIN. Non. Ils dansent.

MADAME LANOUE. Ils dansent! voyez-vous? Ils savent que c'est un rout, et ils dansent. C'est pour renverser les usages reçus. Ma tête s'embrouille. Qu'il est pénible d'avoir à lutter

contre l'effervescence... N'est-ce pas comme cela qu'on dit?... Quand il n'y a pas d'étrangers pour soutenir un gouvernement, tout va de travers. Juste ciel! qu'est-ce donc qu'ils crient? N'est-ce pas *vive la liberté?*

MADAME LÉGER (lui frappant dans la main.) Madame Lanoue! madame Lanoue! vous vous faites mal.

MADAME LANOUE. Ils crient *Vive la Charte!* au moins.

LE MAITRE DE POSTE. Avait-elle invité le chirurgien? Sait-on s'il est en bas?

MADAME LANOUE. Ceux qui vivaient il y a deux cents ans ne connaissaient pas leur bonheur!

MADAME LÉGER. Que c'est triste de voir quelqu'un dans cet état-là!

MADAME LANOUE. Le bruit augmente. C'en est fait de moi. C'est la révolution. Ils vont tout mettre au pillage. Mes amis, ne m'abandonnez pas. Vous êtes plus raisonnables qu'eux; faites-leur donc entendre que les peuples sont bien plus heureux quand ils souffrent tout que quand ils regimbent contre tout. Si je n'avais pas perdu un album, un petit livre où ma défunte maîtresse avait écrit de si belles choses! Mais enfin apprenez-leur toujours qu'il y a jusqu'à des cardinaux à la tête de nos affaires; peut-être cela les calmera-t-il.

M. LÉGER. Ils verront moins en noir.

MADAME LANOUE. Nous voulions ramener le beau siècle..... (Elle s'arrête et écoute.) Ils montent l'escalier! (Elle se laisse tomber sur un siége.) Jésus! Maria!

(On entend en dehors le refrain d'une ronde sur l'air : *Et voilà la vie que les moines font.*)

Le monde est une danse
Où l'bon Dieu nous lance :
Dès qu'elle commence
On n'peut plus r'culer.

MADAME LANOUE. On ne peut plus reculer! Est-ce contre moi qu'ils ont fait cette chanson?

LA FERMIÈRE. Oh ben oui!

MADAME LANOUE. On ne peut plus reculer! Si on ne pouvait

plus reculer, tout serait donc fini? (Bas en se détournant.) Les monstres!

(Une troupe de gens du village entre en dansant, tandis que madame Lanoue, entourée de tous les autres personnages, paraît terrifiée.)

SCÈNE XII.

MADAME LANOUE, MONSIEUR et MADAME LÉGER, M. TASSIN, LE MAITRE DE POSTE, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, BONNEMAIN; GENS DU VILLAGE se tenant tous par la main et formant une ronde.

UNE JEUNE FILLE, chantant.

Voyez notre danse,
Elle est sans façon;
Si c'est vot' conv'nance,
Entrez dans le rond.
Prenez votre place
Sans fair' la grimace;
Dansez avec grâce,
Et pas à r'culons.

(On danse.)

MADAME LANOUE (entre ses dents). On reculera, malgré vos chansons séditieuses, intrigants que vous êtes, impies, athées.

JEUNE FILLE, chantant.

Gens de haut étage
Voudraient n'plus danser;
Ils trouv' qu'à leur âge
C'est dur d'avancer.
Restez en arrière
Si c'est vot' manière;
Mais un' danse entière
Ne peut pas r'culer.

(On danse.)

MADAME LANOUE (avec violence). Vous serez damnés; le ciel tombera sur vous; c'est comme si c'était fait.

(Les paysans sont au moment d'éclater de rire; mais madame Léger et la fermière leur font signe de se taire.)

MADAME LÉGER. Ne riez pas, je vous en prie; dans l'état où elle est, vous pourriez lui faire bien du mal.

LA FERMIÈRE. La tête n'y est plus. Laissons-la seule.

PLUSIEURS PAYSANS. Oui, oui, laissons-la seule.

UN PAYSAN. Et allons danser autre part.

(Ils sortent tous, à l'exception de M. Léger et de madame Lanoue.)

SCÈNE XIII.

MADAME LANOUE, MONSIEUR LÉGER.

MADAME LANOUE (après quelques moments de silence). Je leur ai dit qu'ils étaient damnés, et ça n'a pas eu l'air de leur faire grand'chose.

M. LÉGER. Ça ne leur a rien fait du tout. Depuis six ans on leur répète cela tous les dimanches, ils y sont accoutumés.

MADAME LANOUE. Je regretterai toute ma vie cet album de feu madame la marquise; ça leur aurait fait plus d'effet que toutes les damnations possibles. C'était joli ! Imaginez-vous, monsieur Léger, des plaisanteries de ducs et de princes, des bons mots d'émigrés, des épigrammes charmantes contre la révolution, faites tant à Versailles qu'à Coblentz; et puis, outre cela, des maximes, des sentences sérieuses, comme celles-ci, par exemple : Si veut le roi, si veut la loi. C'est fort, n'est-ce pas?

M. LÉGER. C'est même très-fort.

MADAME LANOUE. J'avais fait un paquet de tout cela, avec un tas de vieux ridicules qui venaient de madame; quelqu'un aura mis la main dessus.

M. LÉGER. Ne le regrettez pas trop, cependant; je doute que vous en ayez tiré le parti que vous croyez. Vous venez de Paris, de la cour surtout, où il y a tant d'espèces de mondes ! Ici nous sommes des gens tout simples qui ne comprenons pas les finesses; vous avez pu vous en apercevoir.

A GENS DE VILLAGE, TROMPETTE DE BOIS.

MME DE WALTER.

IL EST BIEN PLUS [illegible] LE LAWYER.

La Langueur [illegible]

LA DISGRACE

OU

IL N'Y A PAS DEUX ESPÈCES D'ANTICHAMBRES.

PERSONNAGES :

LE MARGRAVE.
LA MARGRAVE.
MADAME DE ROSEMBERG, dame d'honneur.
L'ÉVÊQUE DE NEUBRUNN.
LE PRÉSIDENT DE BUTTLER.
LE GRAND-MARÉCHAL.
LE CONSEILLER LINCK.
MADAME DE WALTER.
MADAME DE RUDENS, mère de madame de Walter.
LE COMTE DE BURCSHAL.
MADAME DE FURTZBOURG.
RODOLPHE, frère de madame de Rosemberg.
LA BARONNE DE GREENSCHLOFF
SOPHIE DE BRISNAW.
MADAME DE TELLFINGEN, dame d'atour.
ABRAHAM, joaillier.
FRANZ, marchand de modes.
LOUISE, femme de chambre de madame de Rosemberg.
BIBER, chasseur de madame de Rosemberg.
MADEMOISELLE KOHLD, au service de madame de Walter.
DAMES de la Margrave.
CHAMBELLANS.
PAGES.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne.

SCÈNE I.

(Le salon de madame de Rosemberg.)

LOUISE, brodant, ensuite BIBER.

BIBER (arrivant sur la pointe des pieds). Mademoiselle Louise !

LOUISE. Mon Dieu, Biber, je vous ai défendu cent fois de me parler dans le jour.

BIBER (avec naïveté). J'ai dit : Mademoiselle Louise.

LOUISE. C'est égal ; madame se doute déjà de quelque chose, et avec l'humeur qu'elle a, depuis hier surtout....

BIBER. Je voulais vous demander des nouvelles de la cour.

LOUISE. C'est toujours de même.

BIBER. La princesse ne s'apaise donc pas?

LOUISE. Non : allez-vous-en.

BIBER. Écoutez, mademoiselle Louise; je vais faire comme si je nettoyais cette console; vous, continuez à broder; de cette façon-là, il entrerait quelqu'un, que ça aurait l'air tout naturel.

LOUISE. Je ne veux pas.

BIBER. Vous me refusez toujours.

LOUISE. Ne dites donc pas des bêtises.

BIBER. Mais c'est vrai. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à ce que deux personnes en service dans la même maison se trouvent, par hasard, dans la même pièce?

LOUISE. Si c'était autre chose que la curiosité encore qui vous attirât auprès de moi.

BIBER. Que vous êtes maligne! Vous savez bien à quoi vous en tenir. Au fait, ce que je vous demande ne m'intéresse que parce que c'est à vous que je le demande. Qu'est-ce que ça me fait à moi que madame soit brouillée avec la margrave? Elle peut bien se passer de sa place; on dit que ses gages ne sont pas déjà si forts.

LOUISE. Ses gages! Vous parlez comme s'il était question de gens comme nous.

BIBER. Eh bien! comment dit-on pour eux autres?

LOUISE. On dit traitement. Mais ce n'est pas pour cet argent-là que madame a le plus de chagrin.

BIBER. Est-ce qu'elle aimait vraiment la princesse?

LOUISE. Ce ne serait pas encore là une raison.

BIBER. Alors, c'est donc l'honneur que cela lui faisait?

LOUISE. Voilà. La place de madame était extrêmement honorable, et tellement honorable, que je crains bien qu'en la perdant elle ne soit obligée de diminuer sa dépense.

BIBER. Je ne vous comprends pas.

LOUISE. Mais sans doute. Une place extrêmement hono-

rable à la cour est une place qui rapporte extrêmement d'argent.

BIBER. Expliquez-vous donc. Vous disiez tout à l'heure que ce n'était pas pour l'argent.

LOUISE. Pour l'argent du traitement. Mais le reste, ce qu'on appelle les droits qui sont comme un pillage autorisé, les grâces, les faveurs que l'on fait obtenir, les services que l'on reçoit des ministres et de tous les gens qui possèdent de grands emplois.... Une dame d'honneur qui était toujours dans l'oreille de sa maîtresse; vous jugez que ça se paie. Madame était chez la margrave comme est ici notre femme de charge, à qui vous donnez de temps en temps des boîtes de confitures, quoique vous ne puissiez pas la souffrir, parce que vous savez bien que d'un autre côté ça n'est pas perdu.

BIBER. La vieille madame Miller peut bien prendre ce qu'on lui donne; mais madame qui est si fière...

LOUISE. Aussi n'est-ce pas des confitures qu'on lui offre.

BIBER. J'entends bien.

LOUISE. Par exemple, tous les concerts, tous les divertissements que nous avons donnés cet hiver, ça n'a rien coûté à madame, et nous avons cependant eu l'étrenne de tous les virtuoses qui ont passé par la ville; mais le directeur du théâtre, qui voulait être nommé directeur des concerts du palais, n'a pas manqué son coup non plus.

BIBER. C'est bien commode de divertir la cour pendant trois mois à si bon marché.

LOUISE. Je ne suis que femme de chambre de madame, moi; eh bien! regardez cette bague-là.

BIBER (avec humeur). Louise, qu'est-ce que cela signifie?

LOUISE. Bon. Appelez-moi Louise tout haut. Criez plus fort.

BIBER (baissant la voix). Je veux savoir comment vous avez eu ce diamant.

LOUISE. Parce qu'on me l'a donné pour la peine de remettre à madame un petit chiffon de papier.

BIBER. Un petit chiffon de papier!

LOUISE. Oui, le bourgmestre de Staurback qui veut être autorisé à faire payer aux voyageurs plus de chevaux de poste qu'il ne leur en fournit, afin de gagner davantage.

BIBER. Je ne vois pas ce que madame peut faire à cela.

LOUISE. Sans notre disgrâce, nous n'aurions pas été embarrassés; et même, malgré notre disgrâce, je n'en désespère pas.

BIBER. Dites-moi donc au juste le sujet de cette disgrâce; car si madame n'aimait pas beaucoup la margrave, il est certain du moins que la margrave....

LOUISE (l'interrompant). Aimait madame? Pas davantage. Elle l'avait choisie de préférence pour la tourmenter un peu plus que les autres, et parce que ça l'amusait de faire croire qu'elle avait de l'attachement pour quelqu'un; voilà tout. Madame a donc demandé cette permission de trois jours pour aller à sa terre; mais elle n'a pas été plus tôt partie que la princesse a trouvé charmant de lui écrire tout de suite, comme une amie qui ne peut pas être un instant sans s'occuper de son amie. Elle lui a dépêché un courrier qui devait arriver en même temps que nous. En passant par Spiegelberg, la bonne madame Schwartz, qui fiançait sa fille, nous a retenues quelques heures; le courrier, ne nous trouvant pas au château, est revenu, par conséquent, sans réponse; de sorte que la margrave a jeté les hauts cris : « Madame l'avait trompée; madame avait dit qu'elle allait à sa terre, et madame était allée autre part. Où était-elle allée? Pourquoi lui avait-elle fait un mensonge? » Quand une princesse crie contre quelqu'un, il y a toujours de bonnes amies qui prennent la défense de ce quelqu'un-là de manière à mettre les choses au pis. Madame de Kalb, madame de Wurms, toutes les commères de la cour ne s'y sont pas épargnées, à ce qu'il paraît, puisqu'il est défendu à madame de se présenter désormais devant la margrave.

BIBER. Quelque réforme que fasse madame, cela ne peut pas tomber sur nous. Il lui faudra toujours bien une femme de chambre et un chasseur. Ainsi cela nous est égal; nous n'y perdrons rien.

LOUISE. Je ne m'y fie pas. Elle s'arrangera pour renvoyer quelqu'un. Elle a tant répété qu'elle se ruinait pour faire honneur à sa maîtresse, qu'elle ne voudra pas en avoir le démenti. Elle a déjà parlé de voyager en France.

BIBER. Ah! que j'aimerais cela!

LOUISE. Ne l'entends-je pas?

BIBER. C'est elle-même : je me sauve.

(Il s'enfuit.)

(La comtesse de Rosemberg entre.)

LA COMTESSE (avec humeur). Que faites-vous ici?

LOUISE. Madame sait bien que c'est ma place ordinaire.

LA COMTESSE. Vous n'étiez pas seule.

LOUISE. Madame, je crois que Biber est venu un instant pour nettoyer les meubles.

LA COMTESSE (avec ironie). Vous croyez? Vous n'en êtes pas sûre? Allez, mademoiselle, et dites à monsieur Hutten de faire le compte de Biber.

LOUISE. Madame le renvoie?

LA COMTESSE. Exécutez mes ordres.

(Louise sort.)

LA COMTESSE (seule). Disgraciée! je suis disgraciée! Combien de fois encore serai-je obligée de répéter ce terrible mot avant d'y être accoutumée? Je ne suis plus rien à la cour! C'est impossible! Non, non, c'est impossible. Que pourra faire sans moi cette princesse sans caractère, sans esprit, incapable d'écrire le plus petit billet? Ne craindra-t-elle pas de perdre la réputation que je lui avais faite?.... A quoi vais-je penser? Si on lui a persuadé qu'elle compromettait sa dignité en me rappelant, elle ne me rappellera jamais. Ingrate! Une femme se conduire aussi durement avec une autre femme!

(Elle reste quelque temps pensive, et tout à coup elle sonne; Louise paraît.)

LA COMTESSE (avec douceur). Louise, j'avais de l'humeur en entrant dans ce salon; je ne sais pas trop ce que je vous ai dit; il ne faut plus y penser.

LOUISE. Madame tient-elle toujours à ce que je parle à monsieur Hutten?

LA COMTESSE. Non, non; c'est inutile, Louise.

LOUISE. Je remercie madame pour ce pauvre Biber.

LA COMTESSE. Laissez-moi à présent, Louise. (Louise sort.) C'est un exemple que je donne à la margrave. Il me semble que, pour peu qu'on ait le cœur bien placé, c'est ainsi qu'on

doit agir : mais les princes ne croient rien devoir à personne.

LOUISE (annonçant). Monseigneur l'évêque de Neubrunn.

(Elle sort.)

LA COMTESSE (allant au-devant de l'évêque). Ah ! monseigneur, que je suis reconnaissante !

L'ÉVÊQUE. Mon devoir n'est-il pas de consoler les affligés ?

LA COMTESSE (soupirant). Ah !

L'ÉVÊQUE. C'est au château de Lenstenn que j'ai appris cette fatale nouvelle. Vous jugez si j'ai eu hâte de faire mettre mes chevaux. Mais dites-moi que ce n'est pas aussi terrible qu'on me l'a raconté. Vous n'avez pas perdu tout espoir ?

LA COMTESSE. J'en conserve bien peu.

L'ÉVÊQUE. Le grand maréchal vous avait-il effectivement préparé une fête ?

LA COMTESSE. Voici la première fois que j'entends parler du grand-maréchal dans cette affaire.

L'ÉVÊQUE. Je vous en fais la question parce qu'on m'en a fait le propos. Pour moi personnellement... vous savez bien... Mais vous n'avez pas été à votre terre comme vous l'aviez dit à Son Altesse.

LA COMTESSE. Pardonnez-moi.

L'ÉVÊQUE. Pourquoi le courrier ne vous y a-t-il pas trouvée ?

LA COMTESSE. Je suis lasse de raconter ces détails ; mais enfin puisque vous les ignorez, il faut bien que je vous les apprenne. Je me suis arrêtée chez madame Schwarz, mais deux heures tout au plus, pour complimenter sa fille qu'elle fiançait ce jour-là à un petit Polonais, neveu du grand-maréchal. Je devine à présent que c'est cela qui a mêlé le nom du grand-maréchal dans les contes qu'on aura pu faire.

L'ÉVÊQUE. Et ensuite ?

LA COMTESSE. Ensuite j'ai continué ma route, et je suis arrivée une heure peut-être après le départ de ce malheureux courrier.

L'ÉVÊQUE. Vous n'avez pas écrit aussitôt à la princesse.

LA COMTESSE. Je n'ai pas perdu un seul instant, au contraire.

L'ÉVÊQUE. A la bonne heure. On m'avait assuré que vous ne lui aviez pas écrit.

LA COMTESSE. Mais, à mon retour, j'ai trouvé ma lettre qu'elle m'avait renvoyée sans l'ouvrir.

L'ÉVÊQUE. C'est incroyable.

LA COMTESSE (soupirant). C'est pourtant comme cela.

L'ÉVÊQUE (après un moment de réflexion). Il faut convenir d'une chose; une princesse est une princesse

LA COMTESSE. Quel crime avais-je commis?

L'ÉVÊQUE. Ah! ah! voilà ce que c'est que de le prendre avec les princes sur le pied du dévouement absolu; on n'en finit jamais. Je sais bien que c'est avantageux sous un autre rapport; mais dame! aussi.... Tenez, j'aime mon état à cause de cela. Un évêque peut se tenir dans d'excellentes limites sans se faire le moindre tort. Il est censé que nous avons des devoirs, une conscience qui ne peut pas se plier à tout; au lieu que vous autres.....

LA COMTESSE. Si ce sont là les consolations que vous veniez m'apporter...

L'ÉVÊQUE. Permettez donc, permettez donc, ma chère comtesse; il faut bien que je commence comme nous commençons; que je vous remontre la faute que vous avez faite. Vous êtes trop attachée aux choses de ce monde.

LA COMTESSE. Monseigneur!

L'ÉVÊQUE (d'un ton de psalmodie). Tâchez d'acquérir cette force d'âme qui aide à supporter les misères de la vie. Votre foi n'est pas assez ardente. Toutes les passions s'éteignent avec l'âge, souvent même l'ambition. Que vous restera-t-il dans vos vieux jours, si vous n'avez jamais cultivé des idées sérieuses? Du vague, de la tristesse, un vide affreux, de vains souvenirs, et plus d'espoir. Continuez, ma fille.

LA COMTESSE. Que je continue quoi?

L'ÉVÊQUE. Vous avez raison, vous avez raion. Je m'imaginais tout autre chose. Oui, ma fille, la foi! la foi! Avec la foi, les vraies consolations ne vous manqueront pas.

(Un moment de silence pendant lequel l'évêque paraît prêt à s'endormir.)

LA COMTESSE. Qu'avez-vous, monseigneur? Est-ce que vous souffrez?

L'ÉVÊQUE (revenant à lui). Ce n'est pas positivement que

je souffre, mais depuis quelque temps, je ne sais pas ce que j'ai ; il me faut du mouvement. En arrivant chez vous, j'étais assez bien, parce que la voiture m'avait remué ; aussitôt que je laisse travailler ma tête, je tombe dans un état indéfinissable : c'est comme un brouillard, de l'ennui, du vague.

LA COMTESSE. Cela ressemble un peu à l'état dont vous me menaciez tout à l'heure ; et pourtant, monseigneur, on ne peut pas dire que vous soyez tout à fait sans ambition.

L'ÉVÊQUE. A quoi cela me sert-il? On ne veut rien faire pour moi. Il est certain que je n'ai jamais eu une vie épiscopale.

LA COMTESSE. Il faut laisser dire cela à vos ennemis.

L'ÉVÊQUE. Si mes ennemis disent cela, ils disent la vérité. Qu'est-ce que c'est donc que quinze mille florins par an? C'est tout ce que je puis faire que de conserver quatre chevaux ; je me passe de maître d'hôtel, et je n'ai pas la moitié de la livrée que je devrais avoir. Vous deviez parler à la princesse.

LA COMTESSE. C'est la dernière conversation que nous avons eue ensemble.

L'ÉVÊQUE (avec une grande anxiété). Elle refuse, j'en suis sûr.

LA COMTESSE. Elle trouve le petit prince Ferdinand bien jeune encore pour passer dans les mains d'un gouverneur.

L'ÉVÊQUE. Bien jeune ! Songez donc que le mois prochain je vais entrer dans ma soixante-deuxième année.

LOUISE (annonçant). Madame la baronne de Greenschloff.

(Elle sort.)

LA BARONNE (entrant). Ah! ah! le bon évêque ici ! Eh bien ! ma bru, je ne m'étais pas trompée dans ce que je vous disais ce matin.

LA COMTESSE. Hélas ! serait-il possible !

LA BARONNE. On parle plus que jamais de la petite Amélie de Walter pour vous succéder.

L'ÉVÊQUE (très-vivement). Mademoiselle de Rudens que j'ai mariée l'année dernière à monsieur le comte de Walter?

LA BARONNE. Il y a une très-forte cabale pour elle.

LA COMTESSE. Assurément vous vous trompez, madame.

La margrave ne souffrira jamais auprès d'elle une femme aussi jeune et aussi écervelée. Rappelez-vous donc qu'elle a presque fait une scène le jour que madame de Walter a été présentée, à cause de la manière dont le margrave la regardait.

L'ÉVÊQUE (se parlant à lui-même). Madame de Walter! Il y a des alliances entre nos familles.

LA BARONNE. Que voulez-vous que je vous dise? Si vous aviez pu voir les Rudens; ils sont triomphants. C'est d'un goût détestable.

L'ÉVÊQUE. Madame, je vous demanderai la permission de vous quitter.

(Il salue très-profondément; la comtesse l'accompagne jusqu'à la porte.)

LA COMTESSE (revient lentement). Cela ne peut pas m'entrer dans la tête.

LA BARONNE. Ma bru, quand on demande une permission pour aller à sa terre, on va à sa terre; on ne s'arrête pas en route.

LA COMTESSE. C'est d'un esclavage!....

LA BARONNE. Bien, très-bien; les mots à la mode, esclavage! Et si vous eussiez été attachée comme moi, pendant plus de vingt ans, à la feue margrave, c'était bien autre chose vraiment! Vous parlez de la rigueur de celle-ci; la mienne n'a jamais souffert que l'on prît la parole devant elle, à moins qu'elle ne vous interrogeât, et il était extrêmement rare qu'elle interrogeât. Elle nous tenait des journées entières à faire du filet ou de la tapisserie, comme on tient des enfants dans une école; nous ne nous en plaignions pas; c'était l'étiquette dans toute sa pureté : aussi notre cour, dans ce temps-là, était-elle citée comme un modèle.

LA COMTESSE. On aurait peine à faire revivre une pareille méthode.

LA BARONNE. Je le crois bien. Aujourd'hui ce sont des amitiés, des attachements, des tendresses! Aussi voyez comme c'est solide. Ma margrave était bonne, très-bonne, mais sans aucune espèce de familiarité. J'étais devenue la plus ancienne de ses dames, qu'elle ne m'avait encore parlé que pour me donner des ordres.

LA COMTESSE. Ainsi les Rudens ont tout à fait levé le masque?

LA BARONNE. Tout à fait.

LA COMTESSE. Ils sont si intrigants! Ce doit être le ciel ouvert pour eux.

LA BARONNE. S'ils avaient un peu de sang dans les veines, ils dissimuleraient encore. Plus l'espoir est certain, plus la modération est facile. La feue margrave, par exemple, était un excellent juge de ces sortes de convenances; je le savais; aussi avait-elle beau m'accabler de ses bontés dans les derniers temps, j'étais toujours soumise et respectueuse comme si j'avais encore ses faveurs à conquérir. Elle n'a jamais pu mettre ma prudence en défaut sous ce rapport-là. Vingt fois, entourée de toute sa cour, elle m'a fait asseoir sur son petit tabouret de pieds au moment où l'on apportait sa collation du soir, et là, avec une grâce pleine de majesté, elle me donnait elle-même, soit une aile de volaille, ou bien quelques fruits qu'elle se plaisait à me voir manger dans cette attitude. Eh bien! je vous certifie, ma bru, que loin de paraître fière d'une aussi glorieuse préférence, mon maintien fut toujours ce qu'il devait être, modeste et réservé.

LA COMTESSE. La petite Walter! Un enfant! une idiote! Soyez sûre que c'est une plaisanterie.

LA BARONNE. Je ne demanderais pas mieux; car il va y avoir une question à éclaircir dans cette affaire. En vous cédant ma charge, lors de votre mariage avec mon fils, le prince et la princesse m'avaient accordé un brevet de retenue. Je ne vous ai pas pressée à cet égard quand vous êtes devenue veuve.....

LA COMTESSE. Mais, madame, ne parlons pas de cela, je vous en conjure.

LA BARONNE. Pardonnez-moi. Il faudra bien que j'intervienne lorsqu'on vous demandera votre démission.

LA COMTESSE. Ma démission? Nous n'en sommes pas encore là, il faut l'espérer.

LA BARONNE. Certainement, sans votre mariage avec mon fils, j'aurais su conserver cette place toute ma vie, et je n'au-

rais pas aujourd'hui le chagrin de la voir passer dans des mains étrangères.

LA COMTESSE. Vous n'en savez rien, madame.

LA BARONNE. Mais si vraiment, madame, j'en sais quelque chose.

LA COMTESSE. Avec une princesse si bizarre.

LA BARONNE. Chut.

LA COMTESSE. Si exigeante.

LA BARONNE. Paix donc, juste ciel! paix donc. Les murs ont des oreilles.

LA COMTESSE. Que m'importe!

LA BARONNE. Ma bru, vous n'y pensez pas.

LA COMTESSE. Bouleverser toute une existence par le caprice le plus ridicule.

LA BARONNE. En vérité, je vais vous quitter. Je ne suis pas accoutumée à entendre parler ainsi.

LA COMTESSE. Qu'ai-je fait? là, qu'ai-je fait? je vous le demande.

LA BARONNE. Vous vous êtes arrêtée en route.

LA COMTESSE. Et vous trouvez.....

LA BARONNE. Oui, je trouve que vous avez eu tort. Quel mérite aurons-nous auprès de nos maîtres, si nous n'avons pas au moins celui de l'exactitude? Chaque fois que j'ai demandé une permission pour m'absenter, je n'avais pas de cesse que je ne fusse revenue. J'étais tourmentée, j'étais malheureuse; aussi n'en demandais-je pas souvent.

LA COMTESSE. Mais je n'ai pas excédé le temps qui m'avait été accordé.

LA BARONNE. Vous vous êtes arrêtée en route, et vous ne deviez pas le faire.

LA COMTESSE. Vous me rendriez folle.

LA BARONNE. Pensez-vous à toutes les personnes qui se trouveront entraînées dans votre disgrâce? Moi qui ai conservé mes grandes entrées, ne puis-je pas les perdre? alors je perds tout; car les ministres ne se soucient plus de mes recommandations. Mon frère, ses enfants, votre famille, vos protégés, tous doivent être dans des transes mortelles. Voilà comme les meilleures maisons tombent à rien.

LOUISE (donnant une lettre à la comtesse). Madame, c'est une lettre.

LA COMTESSE (prenant la lettre). Qu'avez-vous donc à me regarder?

LOUISE. Rien, madame. Je ne regarde pas madame.

LA COMTESSE. Vous avez un air effaré comme si vous preniez le plus grand intérêt à ce qui se passe. Je vous fais grâce de cette pantomime.

LOUISE. Madame, il n'y a pas de pantomime.

LA COMTESSE. Taisez-vous. Attend-on la réponse?

LOUISE. Oui, madame.

LA COMTESSE. Dites que je vais la faire.

(Louise sort.)

LA COMTESSE (après avoir parcouru la lettre). Permettez-vous que je passe dans mon cabinet?

LA BARONNE. Ne vous gênez pas pour moi.

LA COMTESSE (d'un air joyeux). Cette lettre est de madame de Furtzbourg; elle m'y accable de cajoleries; et comme, malgré sa prétendue légèreté, elle sait toujours fort bien ce qu'elle fait, cela me paraît d'un assez bon augure.

LA BARONNE. Il est sûr que celle-là ne perd jamais ses phrases.

LA COMTESSE (lisant avec plus d'attention). Voyez donc, madame : « Nous avons beaucoup ri ce matin de la petite » Walter, qui a la simplicité de croire qu'elle doit vous rem- » placer. »

LA BARONNE. Nous! Quel est ce nous! Serait-ce la margrave!

LA COMTESSE. Ça en aurait tout l'air.

LA BARONNE. Allez, allez lui répondre, ma chère enfant, et tâchez de lui demander quelque explication. Moi, je vais voir de mon côté. A propos, savez-vous que mon frère a la prétention de devenir diplomate et d'être envoyé à Vienne?

LA COMTESSE. Nous verrons cela, nous verrons cela.

LA BARONNE. Eh bien! vous ne m'embrassez pas?

LA COMTESSE. Volontiers.

(Elles s'embrassent. La comtesse sort.)

LA BARONNE (seule). J'espère beaucoup. La feue margrave

aimait assez à faire de ces tours-là; elle était quelquefois des semaines entières sans vous regarder; et puis, quand vous vous étiez bien tourmentée, elle vous reparlait tout à coup. Il faut bien que les princes s'amusent à quelque chose. Ce n'est pas l'embarras, si c'était la petite Walter qui succédât à ma belle-fille, mes intérêts ne seraient pas compromis.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

(Une galerie dans le palais du margrave.)

LE CONSEILLER LINCK, LE COMTE DE BURCSHAL.

LE COMTE. Bonjour, monsieur le conseiller. Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous voir ici.

LE CONSEILLER. Ah! dame, monsieur le comte, il est sûr que je ne suis pas un homme de cour, et je ne viens au palais que pour entretenir le margrave d'affaires importantes. Ce qui se passe aujourd'hui peut devenir si grave!

LE COMTE. Vous êtes pour madame de Rosemberg, vous, je parie?

LE CONSEILLER. Plaît-il?

LE COMTE. Qu'entendez-vous par ce qui se passe aujourd'hui?

LE CONSEILLER. Les provinces du midi sont dans une grande effervescence.

LE COMTE. Il est bien question de cela.

LE CONSEILLER. Quoi! parlerait-on de guerre?

LE COMTE. La grande affaire du jour, celle qui occupe tous les esprits, c'est de savoir si ce sera réellement madame de Walter qui remplacera madame de Rosemberg. Moi, je suis pour madame de Walter; je ne m'en cache pas. Si on nous mettait encore là une prude comme madame de Rosemberg, ce serait à déserter le pays.

LE CONSEILLER. Vraiment?

LE COMTE. Madame de Walter est bonne personne; sa mère connaît le monde; on ne tremblerait pas à chaque in-

stant que la margrave fût instruite d'une foule de petites choses qui ne regardent pas une princesse; qui, par elle, remontent au margrave, et abîment un homme au moment où il s'y attend le moins.

LE CONSEILLER. Je vois que vous pensez à la petite espièglerie dont vous m'avez parlé.

LE COMTE. Sans doute. La petite m'aimait au moins autant que je l'aimais; il n'y a pas eu de séduction de ma part, en vérité.

LE CONSEILLER. Et quand il y aurait eu séduction, monsieur le comte, qu'est-ce que cela ferait?

LE COMTE. Si je n'avais pas perdu autant d'argent la semaine dernière, je ne serais pas embarrassé d'en finir. Le père a beau crier bien fort... Un contrebandier!

LE CONSEILLER. Etes-vous sûr qu'il fasse la contrebande?

LE COMTE. Sûr comme on est sûr de ces choses-là; vous entendez bien.

LE CONSEILLER. C'est égal; c'est bon à savoir.

LE COMTE. Vous serez mon sauveur. Le margrave est si fantasque! Malgré les bontés qu'il a pour moi, avec les redoublements de morale qui lui prennent de temps en temps, il n'a qu'à s'imaginer qu'il sera très-glorieux pour lui de faire un exemple, il est capable de m'exiler.

LE CONSEILLER. Exiler le comte de Burcshal pour la fille d'un contrebandier!

LE COMTE. Eh, mon Dieu! on ne peut pas savoir. Notre voisin de Prusse, Frédéric II, fait à chaque instant de ces choses-là; tout en le détestant, il n'y a pas aujourd'hui une tête un peu couronnée qui ne cherche à l'imiter par quelque chose; il faut y prendre garde.

LE CONSEILLER. Silence. J'aperçois le président de Buttler; il n'entend pas raison sur ces matières-là, comme vous savez. C'est le sage par excellence.

LE COMTE. Je le crois plus adroit que nous tous.

(Le président de Buttler entre; après avoir échangé un salut avec le comte et le conseiller, il s'assied et parcourt des papiers qu'il tient à la main.)

LE COMTE (bas au conseiller). Vous voyez que ce n'est pas

de l'habileté que de s'être établi comme cela à la cour? Le margrave lui-même y ferait plus de façons.

LE CONSEILLER. Monsieur le président est mon supérieur; je ne puis rien dire.

(Le grand-maréchal entre.)

LE COMTE. Salut à monsieur le grand-maréchal.

LE GRAND-MARÉCHAL. Bonjour, messieurs. Il faut avouer que nous avons un prince admirable. Quant à moi, je ne puis m'en taire.

LE PRÉSIDENT (sans lever la tête). Ce sont de ces indiscrétions que l'on peut se permettre sans grand inconvénient dans le palais d'un souverain.

LE GRAND-MARÉCHAL. Ah! ah! monsieur le président, tout frondeur que vous êtes, si notre margrave avait daigné marier votre fille comme il a daigné marier la mienne; s'il avait daigné tenir son premier enfant sur les fonts de baptême; et si, non content de cela, il avait encore daigné...

LE PRÉSIDENT. Abrégez, monsieur le grand-maréchal; ne savons-nous pas du reste que le margrave daigne faire tout ce qu'il fait?

LE GRAND-MARÉCHAL. Vous en convenez donc? Je sais qu'on dit qu'il y a trop d'exaltation dans mes sentiments; mais chacun a sa manière. Mon maître me pardonne la mienne; du moins je dois le croire, puisqu'il vient encore de me décorer lui-même de l'ordre que voici.

(Il entr'ouvre sa veste et laisse voir une décoration.)

LE COMTE (qui s'est approché du maréchal). Les pierreries en sont superbes.

LE GRAND-MARÉCHAL (avec exaltation). Ce n'est pas cela qu'il faut admirer; mais la manière dont cette faveur m'a été accordée. Je vous demande à quel titre?

LE PRÉSIDENT. C'est la question que l'on pourra vous faire.

LE CONSEILLER (bas au comte). Vous m'avouerez que ce ton d'indépendance est très-rare à la cour.

LE COMTE. C'est un calcul comme un autre.

LE GRAND-MARÉCHAL. Mais j'aperçois mon gracieux souverain.

(Il se précipite au-devant du margrave.)

(Le margrave entre accompagné de l'évêque de Neubrunn ; le président se lève.)

LE MARGRAVE (à l'évêque). Ainsi vous croyez, monsieur de Neubrunn, que ma femme se décidera pour madame de Walter ? Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, l'autre ne me déplaisait pas.

LE GRAND-MARÉCHAL. Ah ! mon prince, que ces paroles touchantes de Votre Altesse vont porter de soulagement dans le cœur de madame de Rosemberg.

LE MARGRAVE. J'étais accoutumé à la voir là. J'aime beaucoup par habitude, moi.

L'ÉVÊQUE. De l'aveu de tout le monde, madame de Walter est une des plus jolies personnes de la cour.

LE MARGRAVE. Comte de Burcshal, qu'en pensez-vous ?

LE COMTE. Mon prince, j'en appellerais à vous-même. On avait cru remarquer que Votre Altesse...

LE MARGRAVE. Eh bien ! que mon Altesse...

LE COMTE. Avait été frappée de l'éclat de ses charmes.

LE MARGRAVE (riant). Ce sont de mauvais sujets comme vous qui ont cru remarquer cela. Je ne le cache pas, les jolies femmes attirent volontiers mes regards ; mais j'aime aussi la paix ; et la margrave, ah ! ah !.... Ce n'est pas l'embarras, Louis quatorzième de France ne s'en gênait guère ; ce qui ne l'a pas empêché d'être un très-grand roi, messieurs. C'est mon héros. (A l'évêque.) Monsieur de Neubrunn, madame de Walter met-elle du rouge ?

L'ÉVÊQUE. Elle est si jeune et si fraîche.

LE MARGRAVE. Si elle veut me plaire, elle en mettra, et beaucoup. Avec sa pâleur, madame de Rosemberg avait toujours l'air souffrant. C'est elle qui m'a gâté la margrave ; elle l'a rendue trop simple ; toutes les autres ont voulu imiter leur maîtresse, et ma cour n'a plus l'air de rien. (Au président.) Qu'en pensez-vous, monsieur le censeur ?

LE PRÉSIDENT. Prince, le véritable luxe d'un souverain est dans le bonheur de ses sujets.

LE MARGRAVE. C'est commun cela. Ce sont de ces maximes banales que vous avez été puiser à Ferney dans votre dernier voyage.

LE COMTE (à part). Le margrave s'émancipe.

LE MARGRAVE. Monsieur de Voltaire, à ce qu'on dit, se pique parfois de faire le philosophe.

LE GRAND-MARÉCHAL. Le luxe d'un souverain est dans l'amour des serviteurs qui entourent sa personne.

LE MARGRAVE. Je comprends mieux cela ; c'est plus immédiat. D'ailleurs mes sujets ne sont pas malheureux.

LE GRAND-MARÉCHAL. Le nom de Votre Altesse est béni partout.

LE MARGRAVE (au président). Vous voyez bien.

LE PRÉSIDENT. Monsieur le grand-maréchal ignore vraisemblablement ce qui se passe dans les provinces du midi.

LE MARGRAVE. Qu'est-ce qu'elles ont donc ces provinces du midi?

LE PRÉSIDENT. Le recouvrement du dernier impôt y souffre beaucoup de difficultés. Monsieur le conseiller Linck doit même présenter à Votre Altesse un rapport...

LE MARGRAVE (élevant la voix). Ah! ah! monsieur le conseiller, vous vous en mêlez donc aussi, vous?

LE CONSEILLER (intimidé). Mon prince, mon rapport ne sera que ce qu'il plaira à Votre Altesse.

LE MARGRAVE. Si on écoutait les plaintes de ceux qui paient, ce serait à n'en pas finir. Il faut bien des impôts; mes provinces du midi les doivent comme les autres; n'est-il pas vrai, monsieur de Neubrunn?

L'ÉVÊQUE. Il est écrit : Rendez à César ce qui est à César.

LE MARGRAVE. Pour mes peuples, je suis César, et il faut qu'ils me rendent tout ce dont j'ai besoin. S'imagine-t-on qu'il existe dans mon palais un puits où je trouve de l'argent quand il me plaît? Un palais ne produit rien. Que j'accorde des diminutions d'impôt, qu'est-ce que vous me direz, vous autres? Il faudra diminuer vos traitements, déranger vos existences; je ne serai plus entouré que de figures allongées; je n'aime pas les figures allongées. Voilà déjà l'évêque qui convenait avec moi tout à l'heure qu'il n'avait pas de quoi

soutenir sa dignité, et, outre ce que je lui donne, certainement l'évêque a bien des ressources ; mais je conçois qu'elles ne suffisent pas à la dépense qu'il lui faudrait faire pour avoir la considération qu'il voudrait avoir.

LE COMTE. L'économie est la perte des États.

LE GRAND-MARÉCHAL. En général, elle ne profite à personne.

LE MARGRAVE. Si les provinces du midi se plaignent, c'est qu'à coup sûr les provinces du nord sont heureuses ; veillez à cela, monsieur le conseiller. Il y a beaucoup plus de jalousie que de malaise réel au fond de toutes les plaintes. Je veux être tranquille. Allez.

(Le conseiller sort.)

LE GRAND-MARÉCHAL. Les novateurs n'ont pas beau jeu avec notre maître.

LE MARGRAVE. Je ne vous en veux pas pour cela, mon cher président; continuez à me parler à cœur ouvert. J'aime assez qu'il y ait à ma cour un homme de votre humeur; mais, pour Dieu, ne m'en élevez pas d'autres. Henri quatrième de France n'a eu qu'un Sully. Il ne faut pas que les remontrances descendent jusqu'aux conseillers ; je n'en souffre même pas de mes évêques, quoique certainement ils ne demanderaient pas mieux que de me tourmenter avec leur pouvoir spirituel. (A l'évêque). Vous riez, monsieur de Neubrunn? Oh! je sais bien que ce n'est pas sur les gens d'esprit que le pouvoir spirituel a le plus d'influence.

L'ÉVÊQUE. Mon prince, monsieur de Voltaire, que vous n'aimez pas, n'a jamais rien dit d'aussi fort.

LE MARGRAVE. Bah! je serais plus fort que monsieur de Voltaire! Vous êtes un flatteur. Il est certain, quand on a bien déjeuné, qu'on a l'imagination plus éveillée qu'à l'ordinaire. Grand-maréchal, donnez donc un bal ce soir à madame de Walter, afin que je puisse la voir tout à mon aise.

LE GRAND-MARÉCHAL. Ah! mon prince, dans toute autre circonstance l'ordre que je reçois de Votre Altesse me comblerait et d'orgueil et de joie; mais daignez réfléchir que si madame de Walter est destinée à remplacer auprès de la margrave une personne...

LE MARGRAVE. Je sais bien, une personne que vous avez fait disgracier ; mais aussi pourquoi lui donniez-vous une fête?

LE GRAND-MARÉCHAL. Mon prince, permettez-moi de faire observer à Votre Altesse qu'elle a été mal informée. Je n'ai pas donné de fête à madame de Rosemberg.

LE MARGRAVE. Comment, il faudrait donc supposer que l'on nous aurait fait de faux rapports! Qui l'oserait? (A l'évêque.) Monsieur de Neubrunn, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez vu madame de Rosemberg ce matin, et qu'elle vous avait parlé d'une fête?

L'ÉVÊQUE. Ce que j'ai pu affirmer à Votre Altesse, c'est que j'avais trouvé à cette respectable dame toute la résignation que l'on devait attendre d'une piété aussi vive que la sienne.

LE MARGRAVE. De la résignation, de la piété ; c'est à merveille ; je lui en sais bon gré; cela lève bien des difficultés. Grand-maréchal, vous ne devez plus vous faire de scrupule, et je compte sur votre bal pour ce soir.

LE GRAND-MARÉCHAL. Votre Altesse sera obéie.

(Il fait une profonde révérence et s'en va.)

LE MARGRAVE. Il semblerait qu'il est plus attaché à madame de Rosemberg qu'à moi-même. Je voudrais bien savoir si Frédéric de Prusse souffre que des considérations particulières nuisent à son service. On est trop heureux que je ne demande que des bals ; quand je serai dévot... Mais nous n'en sommes pas encore là. Allez, comte de Burcshal, dites à ma jeune noblesse que je veux désormais qu'elle soit légère, spirituelle et galante ; le bal de ce soir doit faire époque.

LE COMTE (à part). Voilà les idées de morale en baisse ; je n'ai plus rien à craindre pour ma contrebandière.

(Il sort.)

LE MARGRAVE (à l'évêque). Et vous, mon cher prélat, puisque madame de Walter se trouve être votre alliée, présentez-lui mes hommages. Vous comprenez? Adieu. (L'évêque sort.) Vous ouvrez de grands yeux, président, vous êtes étonné de me voir aussi résolu. Je veux m'amuser. Je ne suis pas politique, je ne suis pas guerrier, je ne suis pas ambitieux, il faut pourtant bien faire quelque chose; je suis trop jeune

pour vivre comme je vis. Un Caton de trente ans, et sur le trône encore ; ce n'est pas de notre siècle. Eh bien ! vous ne dites rien ?

LE PRÉSIDENT. J'écoute Votre Altesse.

LE MARGRAVE. Si les choses s'arrangent comme je l'espère, que pourra-t-on me reprocher ? Madame de Walter est Rudens de son nom ; par son mari, par sa famille, elle a droit aux plus grands honneurs de la cour ; ce ne sera pas du moins une femme obscure que j'aurai élevée jusqu'à moi. A quoi rêvez-vous ?

LE PRÉSIDENT. Je cherche qui peut avoir suggéré de pareilles pensées à Votre Altesse.

LE MARGRAVE. Pas de leçons ; aujourd'hui cela m'ennuierait. Ne dirait-on pas qu'il faut avoir un esprit supérieur pour avoir de ces pensées-là ?

LE PRÉSIDENT. Quel exemple allez-vous donner à vos sujets ?

LE MARGRAVE. Je ne prétends pas non plus qu'ils s'autorisent de notre exemple.

LE PRÉSIDENT. Cependant...

LE MARGRAVE. Mes inclinations regardent-elles personne ?

LE PRÉSIDENT. Une femme mariée ! Songez à votre famille, dans laquelle vous allez porter le trouble. Mon prince, j'embrasse vos genoux.

LE MARGRAVE. Ah ! vous allez faire du Burrhus, à présent !

LE PRÉSIDENT. Tout le margraviat n'aura qu'un cri.

LE MARGRAVE (avec emportement). Le margraviat ! Qu'est-ce à dire le margraviat ? Le margraviat c'est moi.

LE PRÉSIDENT. O mon maître, ne repoussez pas le dévouement d'un serviteur loyal et d'un fidèle sujet.

LE MARGRAVE. Le dévouement c'est de se taire. Je vous ai gâté, monsieur. De ce que je vous ai permis des représentations sur les choses dont je ne me souciais pas, vous vous êtes imaginé que vous pourriez étendre cela à tout ; vous vous êtes trompé. Si madame de Walter paraît sensible au bien que je lui veux, demain je la fais dame d'honneur.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT (seul). Quel feu de paille. (Il rit.) Il a beau

dire, ou il achètera ma complaisance par quelques faveurs, ou il me reviendra avec plus d'estime pour mon caractère. Ma position est prise.

SCÈNE III.

(Chez madame de Walter. — Un salon.)

MADAME DE RUDENS, ABRAHAM.

MADAME DE RUDENS. Entrez donc, entrez donc, Abraham.

ABRAHAM. J'ai bien l'honneur de présenter mes très-humbles respects à madame. Je me suis douté que, d'après les bruits qui courent sur madame la comtesse de Walter, madame aurait besoin de moi. J'ai, dans ce moment-ci, une des plus belles parures...

MADAME DE RUDENS. Il n'est pas question de cela, Abraham, ma fille ne pense pas encore à acheter.

ABRAHAM. Cependant, madame, je connais les pierreries de madame de Walter, et, pour le poste qu'elle va occuper, je ne lui vois rien...

MADAME DE RUDENS. J'ai du monde chez moi ; finissons tout de suite. Vous allez d'habitude chez madame de Rosemberg ?

ABRAHAM. Oui, madame ; c'était une de mes bonnes pratiques. Je dis : c'était, parce qu'à présent...

MADAME DE RUDENS. Êtes-vous bien avec Louise, sa première femme de chambre ?

ABRAHAM. Mademoiselle Louise? Nous sommes comme les deux doigts de la main.

MADAME DE RUDENS. Eh bien ! Abraham, vous êtes adroit; sans que cela ait l'air de venir de moi, sondez un peu quelles seraient ses dispositions dans le cas où ma fille lui offrirait d'entrer chez elle.

ABRAHAM. Je comprends, madame. En effet, c'est une personne bien habile, à qui on peut se confier en toute assurance. Jamais le nom de sa maîtresse n'a été prononcé dans aucun des services qu'elle a pu rendre ; on aurait cru que madame

de Rosemberg n'en savait pas un mot. Que de bonnes affaires elle m'a procurées comme cela ?

MADAME DE RUDENS. Je ne vous demande pas toutes ces indiscrétions, Abraham.

ABRAHAM. Il n'y a pas d'indiscrétion à vanter les bonnes qualités d'une personne. Qu'est-ce que j'ai dit? que mademoiselle Louise était obligeante ; mais avec un bon cœur comme le sien, il est sûr qu'il faut une maîtresse qui soit en position de s'y prêter. Pour des priviléges d'entreprises, pour des demandes de places, pour obtenir d'être fournisseur breveté de la cour, on n'ira pas s'adresser à quelqu'un qui n'a pas de protection.

MADAME DE RUDENS. Enfin, voyez-la. Ma fille est généreuse ; ainsi les gages ne peuvent pas être un obstacle; ils seront ce qu'elle voudra.

ABRAHAM. Je crois bien que madame ne penserait pas à marchander un trésor comme mademoiselle Louise, d'autant que je la crois fort attachée à madame de Rosemberg.

MADAME DE RUDENS. Cela doit être; mais avec l'esprit qu'elle a, soyez sûr qu'elle n'aura pas manqué de réfléchir qu'aujourd'hui ce ne serait qu'un attachement stérile. Au surplus, je ne veux rien de force ; elle se consultera. Je n'ai pas besoin de vous recommander beaucoup de circonspection, Abraham.

ABRAHAM. On dirait que madame ne me connaît pas.

MADAME DE RUDENS. Je vous quitte ; l'évêque de Neubrunn m'attend dans mon cabinet ; ne perdez pas de temps.

(Elle sort.)

ABRAHAM (seul). Ça ne vaudra jamais madame de Rosemberg ; ça ne se laisse tenter par rien. Je croyais qu'avec une place comme celle que sa fille va avoir, elle allait m'acheter au moins une parure de couleur ; mais c'est une chipotière qui est si près regardante ! Je ne conçois pas ce choix-là de la part de la margrave.

(Madame de Walter entre.)

MADAME DE WALTER. Vous attendez ma mère, Abraham?

ABRAHAM. Madame la comtesse, je viens de lui parler.

MADAME DE WALTER. Vous a-t-elle acheté quelque chose pour moi?

ABRAHAM. Non, madame.

MADAME DE WALTER. Vous n'aviez donc rien à lui montrer?

ABRAHAM. Si fait vraiment. J'avais apporté mon plus bel écrin.

MADAME DE WALTER. Voyons-le.

ABRAHAM (ouvrant son écrin). Tenez, madame, regardez-moi ce collier-là. Il n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour l'égalité des pierres. Vous me croirez si vous voulez, j'ai mis plus de dix ans à les assortir.

MADAME DE WALTER. En effet, il est bien beau. Je veux l'essayer. (Elle l'essaie devant une glace.) Ce doit être cher.

ABRAHAM. Mais non. Je puis le donner pour vingt mille florins, avec les boucles d'oreilles.

MADAME DE WALTER. Avec les boucles d'oreilles!

ABRAHAM. Si le commerce allait un peu, je ne le donnerais pas pour ce prix-là, assurément.

MADAME DE WALTER. Je le croirais bien. Il jette des feux admirables. Je vais mettre aussi les boucles d'oreilles; donnez-les-moi. (Elle les attache.) Comment me trouvez-vous avec cela?

ABRAHAM. Je ne voudrais pas mentir à madame; madame est on ne peut pas mieux.

MADAME DE WALTER. C'est ce qu'il me semble aussi. Combien dites-vous?

ABRAHAM. J'ai eu l'honneur de dire vingt mille florins.

MADAME DE WALTER. Et vous m'assurez que c'est bon marché?

ABRAHAM. Un collier comme celui-là, madame, aussi vrai comme je dois mourir un jour, avec des boucles d'oreilles pareilles à celles-ci, je n'aurais qu'à les envoyer en France, je parie tout ce qu'on voudra que je les vends un grand tiers de plus. Ce n'est pas la grosseur des pierres qui en fait le mérite; c'est la pureté, c'est la taille; et sous ce rapport vous avez ce qu'il y a de mieux. Que madame me fasse le plaisir de les montrer à qui elle voudra, je défie qui que ce soit de leur faire le moindre reproche.

MADAME DE WALTER. Eh bien! si c'est ainsi, Abraham, je les prends. Vous n'avez qu'à venir demain; je parlerai à ma mère.

ABRAHAM. Rien ne presse, madame. A quelle heure?

MADAME DE WALTER. A peu près à cette heure-ci.

ABRAHAM. Une grâce que je demanderai à madame, c'est de n'en dire le prix à personne, parce que, en vérité, c'est donné.

MADAME DE WALTER. Je vous le promets.

ABRAHAM (se retourne avant de sortir). Comme ils font bon effet!

(Il sort.)

MADAME DE WALTER (seule devant une glace). Je puis bien me permettre cela. Une dame d'honneur! Au bal de ce soir, quelle étonnement cela va produire! D'après quelques mots que j'ai entendus entre ma mère et l'évêque de Neubrunn, on croira peut-être que c'est le margrave qui m'aura fait ce présent. (Elle remue sa tête pour faire briller les diamants.) C'est joli! Je ne dirai à personne d'où cela me vient. (Mademoiselle Kohld entre.) Tenez, ma bonne, regardez.

MADEMOISELLE KOHLD. Oh! madame, qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME DE WALTER. Ce sont des diamants.

MADEMOISELLE KOHLD. Je le vois bien; mais d'où viennent-ils?

MADAME DE WALTER (d'un air mystérieux). C'est mon secret, ma bonne. Ils sont bien beaux, n'est-il pas vrai?

MADEMOISELLE KOHLD. Madame votre mère les connaît-elle?

MADAME DE WALTER. Pas encore. Je veux la surprendre. L'évêque de Neubrunn désire que j'essaie ma toilette de ce soir, afin de pouvoir la juger; le coiffeur et Thérèse sont là-dedans qui m'attendent; dans une demi-heure, je serai resplendissante.

(Elle sort.)

MADEMOISELLE KOHLD (seule). Elle prend son parti bien gentiment, à ce qu'il paraît. Le domestique du comte de Burcshal ne m'a pas trompée; c'est cela.... Ma foi! qu'ils s'arrangent. Pourquoi aussi monsieur le comte de Walter est-

il toujours dans ses domaines à faire de l'agriculture au lieu de rester auprès de sa femme? Il n'aura que ce qu'il mérite. Eh, mon Dieu! il en sera peut-être fier seulement. Je les vois tous ici; ce qui me ferait rougir jusqu'aux yeux; ça les émerveille. C'est ma pauvre jeune dame que je plains; elle va faire la poupée dans cette cour pendant quelque temps, et puis après..... On dira : C'est avec le margrave..... Qu'est-ce que ça fait le margrave? Ce n'est pas une excuse. Que ça dure seulement assez pour que je puisse ajouter quelques petites choses à ce que j'ai déjà, je me retirerai avec bien du plaisir d'un gâchis aussi révoltant.

(Biber entre.)

BIBER. Votre serviteur, mademoiselle Kohld.

MADEMOISELLE KOHLD. Quoi! c'est vous, monsieur Biber! quel bon vent vous amène?

BIBER. Hélas! mademoiselle Kohld, je viens à vous comme à une providence. Madame de Rosemberg va faire de grandes réformes dans sa maison, à coup sûr; votre maîtresse, au contraire, doit penser à augmenter la sienne; si elle avait besoin d'un chasseur....

MADEMOISELLE KOHLD. Elle doit être bien désolée, cette pauvre madame de Rosemberg, dites-moi donc un peu; avoir été tout dans cette cour, et puis n'être plus rien!

BIBER. Dans un sens, elle est plus malheureuse que moi; elle ne peut servir qu'une princesse, au lieu qu'un chasseur.....

MADEMOISELLE KOHLD. Je ne sais pas encore si nous en prendrons un. Ce serait terrible pour vous si nous n'en prenions pas; car les places de chasseur sont rares.

BIBER. C'est vrai. Il n'y a guère que les gens en place qui en aient; voyez comme c'est solide. Servir des gens en service, vous avez deux chances à craindre, ou qu'ils vous chassent, ou qu'ils soient chassés.

MADEMOISELLE KOHLD. Eh bien! oui; mais aussi quand on sort de chez eux, on peut appeler cela une disgrâce.

BIBER. La belle avance! On me met la queue d'un coq sur mon chapeau, un sabre au côté, un habit militaire, pour me faire monter derrière une voiture; est-ce que ce n'est pas

une moquerie? Il faut que j'aie des moustaches pour aller chercher des chiffons chez une marchande de modes, ou bien porter sous mon bras une pelisse de femme pendant toute une soirée.

MADEMOISELLE KOHLD. Avec cela, n'est pas chasseur qui veut.

BIBER. Parce que ce sont ordinairement les maîtresses qui nous choisissent, et qu'elles nous prennent à la taille.

(Madame de Walter entre à moitié habillée.)

MADAME DE WALTER. Ma bonne, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là?

MADEMOISELLE KOHLD. C'est le chasseur de madame de Rosemberg qui vient offrir ses services à madame.

MADAME DE WALTER. Pourquoi quitte-t-il madame de Rosemberg?

MADEMOISELLE KOHLD. Je lui dois la justice de dire qu'il avait toujours désiré d'entrer dans la maison de madame.

MADAME DE WALTER. Au fait, il va me falloir un chasseur. Mon Dieu! qu'il est grand! (A Biber.) Je vous prends.

BIBER. Je remercie bien madame de ses bontés.

MADAME DE WALTER. Venez demain à cette heure-ici; je vous présenterai à ma mère.

BIBER. Je n'y manquerai pas, madame.

(Il sort.)

MADAME DE WALTER. Il a bien bonne mine. Je venais vous chercher pour me passer ma robe; Thérèse n'y entend rien du tout.

MADEMOISELLE KOHLD. Il fallait me sonner, madame.

MADAME DE WALTER. J'ai mieux aimé venir moi-même. J'ai besoin de mouvement aujourd'hui; ils m'ont tenue plus d'une demi-heure assise. Je ne sais pas ce que je ferai d'ici à ce soir. O ma bonne, c'est une grande affaire que le bal de ce soir! Prenez des lacets dans le tiroir de la console.

(Elle sort.)

MADEMOISELLE KOHLD. Il est clair que nous voulons voler de nos propres ailes. Arrêter un chasseur sans consulter sa mère! voilà déjà un grand changement.

(En voyant entrer l'évêque et madame de Rudens, elle sort.)

MADAME DE RUDENS. Comment pouvez-vous craindre, monseigneur, que nous ne mettions pas tous nos soins à reconnaître vos bontés?

L'ÉVÊQUE. Dans votre position, rien ne vous sera plus facile que d'obtenir qu'on avance un peu pour le jeune prince l'âge où il doit être confié aux mains d'un gouverneur.

MADAME DE RUDENS. C'est même prudent. Cet enfant est si précoce.

L'ÉVÊQUE. Même pour vous, ma chère cousine, n'est-il pas essentiel que vous fassiez entrer le plus possible des vôtres auprès de Leurs Altesses?

MADAME DE RUDENS. Je ne redoute que ce président que vous avez laissé seul avec le margrave.

L'ÉVÊQUE. Quoi! auriez-vous entendu dire que l'on pensât à lui pour le petit prince Ferdinand?

MADAME DE RUDENS. Ce n'est pas cela. Mais avec sa grande figure sévère, vous savez tout ce qu'il se permet.

L'ÉVÊQUE. N'ayez pas d'inquiétude. Ma visite avait précédé la sienne, et vous sentez que je ne suis pas resté trois quarts d'heure tête-à-tête avec le margrave sans savoir sur quel ton je devais lui parler.

MADAME DE RUDENS. Je m'en rapporte bien à vous, monseigneur.

L'ÉVÊQUE. Il en a pour huit jours à croire que les moindres conseils sont une atteinte portée à son pouvoir. Cela visait droit au président, comme vous voyez.

MADAME DE RUDENS. Et le margrave a bien compris cela?

L'ÉVÊQUE. Ah! s'il l'a compris! Il l'a compris au point de se mettre au pis-faire pour montrer sa puissance.

MADAME DE RUDENS. Il ne s'agit plus que de le maintenir dans ces idées-là.

L'ÉVÊQUE. Faites-moi gouverneur du jeune prince.

MADAME DE RUDENS. Tout dépend du bal de ce soir.

UN DOMESTIQUE (annonçant). Madame la baronne de Greenschloff!

MADAME DE RUDENS. O ciel! la belle-mère de madame de Rosemberg!

L'ÉVÊQUE. Eh bien! qu'est-ce que cela a donc de si effrayant?

LA BARONNE (entrant). Je trouve aujourd'hui l'évêque partout où je vais.

L'ÉVÊQUE. C'est que je vous devine, madame la baronne.

LA BARONNE. Bonjour, madame de Rudens.

MADAME DE RUDENS (embarrassée). Madame...

LA BARONNE. On raconte des merveilles sur madame de Walter.

MADAME DE RUDENS. Vous savez ce que sont des bruits de cour.

LA BARONNE. Vous allez remplacer ma bru?

MADAME DE RUDENS. Pas moi.

LA BARONNE. Non; mais madame votre fille; c'est la même chose.

MADAME DE RUDENS. Rien n'est encore fait.

LA BARONNE. La princesse y consent, dit-on, et certes le margrave ne s'y opposera pas.

(Elle sourit avec malice.)

MADAME DE RUDENS. C'est ce que j'ignore.

LA BARONNE. Allons donc! Et cette fête qu'il lui fait donner ce soir par le grand-maréchal.

L'ÉVÊQUE. Le grand-maréchal donne une fête ce soir, on ne dit pas le contraire; mais rien ne prouve que ce soit pour madame de Walter, ni sur l'ordre du prince.

LA BARONNE. Ah! monseigneur! un ministre de vérité! pourquoi dissimuler avec moi? Est-ce parce que je suis la belle-mère de madame de Rosemberg? Je vous assure que de toutes les personnes qui pouvaient la remplacer, madame de Walter était celle que j'aurais choisie moi-même. Que de fois, dans son enfance, ne l'ai-je pas tenue sur mes genoux! Elle promettait d'être bien jolie, et certes elle a tenu encore plus qu'elle ne promettait. J'étais loin de m'imaginer alors que j'aurais un jour des affaires d'intérêt à régler avec elle.

MADAME DE RUDENS. Quelles affaires, s'il vous plaît, madame?

LA BARONNE (négligemment). Oh! rien, absolument rien,

une bagatelle. Je veux parler du brevet de retenue que j'ai sur la charge de dame d'honneur de la margrave.

(Madame de Rudens regarde l'évêque, qui lui fait signe de le laisser parler.)

L'ÉVÊQUE. Vous appelez cela une affaire?

LA BARONNE. J'ai dit affaire, en plaisantant. Je savais fort bien qu'avec madame de Rudens et madame de Walter il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Où est-elle donc cette chère petite? Il est pourtant bien vrai que le feu ne va jamais sans fumée; on ne parle partout que de l'intérêt que lui porte le margrave.

MADAME DE RUDENS. En vérité, madame, je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

LA BARONNE. Je vois des imbéciles qui s'étonnent; je leur demande pourquoi. Il est certain que ce sera assez nouveau dans cette cour. Hélas! il y a quelque quarante ans, il s'en est fallu de bien peu que je ne servisse de premier exemple. Cela n'a tenu à rien.

MADAME DE RUDENS. Madame de Greenschloff, je vous proteste que vous me parleriez grec que je ne vous comprendrais pas davantage.

LA BARONNE. L'évêque au moins doit se rappeler ce grec-là. C'est pour moi comme si c'était hier. Feu le margrave était un très-beau cavalier; déjà, depuis longtemps ses yeux m'avaient dit tout ce qu'ils pouvaient me dire; les miens, plus réservés, n'avaient trop osé leur répondre; mais les princes ont tant de pénétration! Enfin un jour le hasard voulut que nous nous trouvassions dans une embrasure de croisée, assez éloignés du reste de la cour pour qu'il pût me parler sans contrainte. Mon cœur battait comme vous l'imaginez; celui du margrave à coup sûr n'était pas plus tranquille: nos mains se rencontrent. Quel moment! Un mot, et j'étais... j'étais Agnès Sorel, Gabrielle d'Estrées, la tendre La Vallière, madame de Montespan; toute la cour n'attendait que ce mot pour fléchir devant moi; mes yeux le sollicitaient avec la plus vive impatience: « Ah! Greenschloff! Greenschloff! » s'écria mon souverain... et puis ce fut tout; il s'éloigna; et Greenschloff, Greenschloff en a été pour ses rêves

de gloire, sans avoir jamais pu deviner pourquoi ils ne s'étaient pas réalisés.

(Un domestique paraît.)

MADAME DE RUDENS (au domestique). Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE. C'est la liste des visites que madame avait fait demander.

(Il sort.)

MADAME DE RUDENS. Quel concours de monde! (Elle regarde les noms.) Est-ce que je me trompe? Ce n'est pas possible. Jusqu'au président Buttler! Voyez donc, monseigneur. (Avec explosion.) Il n'y a plus d'incertitude; l'austère président lui-même! Ah! monseigneur, quel beau jour! Madame de Greenschloff, je suis mère, ces transports ne doivent pas vous surprendre.

LA BARONNE. Mais croyez bien que je les partage, madame de Rudens.

MADAME DE RUDENS. Oh! j'en suis sûre. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma fille vous signera tout ce que vous voudrez.

L'ÉVÊQUE. En effet, ce doit être le premier acte de son avénement.

MADAME DE RUDENS. Sans contredit. Le président Buttler!

LA BARONNE. Je vous parlerai plus tard de mon frère qui voudrait être envoyé à Vienne.

MADAME DE RUDENS. On l'y enverra, madame de Greenschloff, on l'y enverra. On fera tout ce que vous voudrez.

(Madame de Walter entre.)

MADAME DE WALTER. Maman, voilà à peu près comme je serai ce soir.

LA BARONNE. Elle est ravissante!

MADAME DE RUDENS. Je ne vous connais pas ces diamants, ma fille.

MADAME DE WALTER. Moi-même, ce matin, je ne les connaissais pas non plus, maman.

MADAME DE RUDENS. Les auriez-vous achetés?

MADAME DE WALTER. C'est mon secret.

MADAME DE RUDENS. Parle donc, ma bonne amie.

MADAME DE WALTER. Est-ce que c'est trop beau pour une dame d'honneur?

LA BARONNE. Y a-t-il quelque chose de trop beau pour vous, petite espiègle? Mais pourquoi ne pas vous découvrir le cou davantage? Rien n'est si joli qu'un jeune cou. Laissez, laissez-moi faire. (Elle arrange quelque chose à la toilette de madame de Walter.) Un peu plus de poitrine aussi. Regardez madame votre mère, à présent.

MADAME DE RUDENS. Ce sont ces diamants qui m'occupent. Dis-moi donc d'où ils te viennent?

LA BARONNE (toujours occupée de la toilette de madame de Walter). C'est si difficile à deviner.

L'ÉVÊQUE. La seule chose qui lui manque à cette heure, c'est du rouge.

MADAME DE WALTER. Fi donc! je l'ai en horreur.

L'ÉVÊQUE. Il ne s'agit pas de votre goût; je vous dis positivement qu'il faut que vous vous mettiez du rouge.

MADAME DE WALTER. Le sérieux de monsieur de Neubrunn me fait rire.

L'ÉVÊQUE. Est-ce que c'est pour moi que je parle? Mais vous ne pouvez pas faire que je n'aie pas entendu ce que j'ai entendu. Il y a eu une explication à ce sujet-là ce matin. Un des reproches que l'on faisait, et quand je dis on, vous savez bien qui je veux dire; eh bien! donc, un des reproches que l'on faisait à madame de Rosemberg, c'était sa pâleur que la margrave a imitée, et qui a entraîné celle de toute la cour.

LA BARONNE. Voilà qui est clair. Puisqu'il en est ainsi, ma belle, vous n'avez rien à répondre; il faut en passer par là. Dites-moi seulement où je trouverai du rouge.

MADAME DE WALTER. Dans mon cabinet de toilette, madame; mais je vais sonner.

LA BARONNE. Eh non! eh non! laissez-moi donc faire quelque chose pour vous.

(Elle quitte la scène.)

MADAME DE RUDENS (à sa fille). A présent que nous ne sommes qu'entre nous, mon cher cœur, explique-moi donc un peu tes diamants. La baronne aurait-elle deviné juste? Est-ce qu'en effet le margrave...

MADAME DE WALTER. Quelle curiosité!

MADAME DE RUDENS. C'est si important à savoir.

L'ÉVÊQUE. A sa place, je ne dirais rien.

MADAME DE WALTER. N'ayez pas d'inquiétude, monseiseigneur; j'ai fait des réflexions : une dame d'honneur ne doit plus se laisser traiter comme une petite fille.

MADAME DE RUDENS. Qu'entends-je? Eh quoi! ma chère enfant, ne suis-je plus ta mère? Faudra-t-il que je regrette les vœux que j'ai faits pour ton élévation? Ah! si elle devait me faire perdre ton cœur, si elle devait m'enlever ta confiance, je préférerais mille fois l'obscurité la plus profonde.

(Elle a l'air de tomber dans l'accablement.)

LA BARONNE (entrant avec un pot de rouge qu'elle élève au-dessus de sa tête). J'apporte de quoi donner le coup de grâce; il ne faut pas qu'on en réchappe. (A madame de Walter.) Voyons, ma toute belle, tendez-moi vos jolies joues.

L'ÉVÊQUE (à madame de Walter). Voici un fauteuil pour vous asseoir.

LA BARONNE. A nous deux à présent, mon ange.

MADAME DE WALTER. Et qu'il faille cela pour être dame d'honneur!

(La baronne lui met du rouge.)

L'ÉVÊQUE. Plus sous les yeux, madame de Greenschloff, plus sous les yeux. J'ai vu un portrait de madame de Pompadour destiné à l'impératrice Marie-Thérèse, c'est inconcevable ce qu'elle avait de rouge sous les yeux.

LA BARONNE. Est-ce bien comme cela, monseigneur?

L'ÉVÊQUE. Encore un peu sur le menton et au bout des oreilles, et ce sera parfait.

MADAME DE WALTER (courant à une glace). Voyez donc, maman, à quoi je ressemble!

MADAME DE RUDENS (jouant toujours l'accablement). Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes plus une petite fille.

MADAME DE WALTER. Ah! maman, allez-vous me faire une querelle pour un mot que j'ai dit? Il est certain qu'une dame d'honneur peut avoir des secrets, même pour sa mère.

MADAME DE RUDENS. Mais, cruelle enfant, si tu as des se-

crets pour moi, où trouveras-tu l'expérience nécessaire à la position délicate dans laquelle tu vas te trouver?

MADAME DE WALTER. L'expérience vient avec la position.

MADAME DE RUDENS. Tu m'étonnes.

MADAME DE WALTER. Qu'est-ce que c'est d'ailleurs que l'expérience? Votre expérience vous a-t-elle empêchée de me faire faire le mariage le plus singulier...

MADAME DE RUDENS. Des reproches! ma fille, c'en est trop.

LA BARONNE (bas à l'évêque). Faites donc finir cela.

L'ÉVÊQUE (élevant la voix). Avec ce rouge, remarquez-vous, madame la baronne, combien ces diamants font d'effet?

LA BARONNE. Aux bougies ils en feront bien davantage.

L'ÉVÊQUE. Je m'y connais; c'est un présent au moins de vingt mille florins.

MADAME DE WALTER. Vous me faites bien plaisir, monseigneur; c'est justement ce que m'a dit Abraham.

MADAME DE RUDENS. Est-ce qu'Abraham vous les a estimés?

MADAME DE WALTER. Non; mais Abraham me les a vendus.

MADAME DE RUDENS. Vendus!

(Un domestique remet une lettre à madame de Walter.)

LE DOMESTIQUE. Madame, on attend la réponse.

(Il sort.)

MADAME DE WALTER. C'est de ma cousine. Permettez-vous que je voie ce qu'elle m'écrit?

LA BARONNE. Comment donc?

MADAME DE WALTER. Voici une terrible nouvelle. Jugez-en. (Elle lit haut.) « Ma chère cousine, on vient de m'assurer que le margrave était indisposé. »

MADAME DE RUDENS (avec vivacité). Indisposé! contre qui? Contre nous?

MADAME DE WALTER (continuant). « Son déjeuner lui a donné une assez forte indigestion. On craint que le bal de ce soir n'ait pas lieu. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en savez. Votre amie et cousine,

« AMÉLIE DE SIEVERS. »

MADAME DE RUDENS (avec une colère concentrée). Et l'on achète pour vingt mille florins de diamants, comme si c'était la première chose à faire.

MADAME DE WALTER (du plus grand sang-froid). Je vais répondre à ma cousine.

MADAME DE RUDENS. Quoi ! qu'allez-vous lui répondre ?

MADAME DE WALTER. Qu'il faut espérer que ce qui est différé n'est pas perdu.

(Elle sort.)

MADAME DE RUDENS. Je suis confondue. Je ne reconnais plus du tout ma fille. Vous n'avez pas d'enfants, vous, monseigneur ?

L'ÉVÊQUE. Plaît-il ?

MADAME DE RUDENS. Mais madame de Greenschloff en a eu, et elle peut se figurer ce que je dois souffrir. C'est donc là le prix d'une tendresse si active ! Infortunés parents, qui n'avez d'ambition que pour vos enfants, voilà votre récompense !

LA BARONNE. N'exagérons rien, madame de Rudens, ce n'est pas que pour ses enfants qu'on a de l'ambition.

MADAME DE RUDENS. Me reprocher son mariage !

L'ÉVÊQUE. N'allez pas faire de la maternité à contre-temps ; vous perdriez tout. On ne meurt pas d'une indigestion. Le margrave a cette affaire fort à cœur, soyez-en persuadée. Une mère d'ailleurs ne doit-elle pas avoir de l'indulgence pour sa fille ? Je vais rôder de ce côté-là, et je saurai vous faire tenir des nouvelles sûres. Mais du calme, je vous en prie ; du calme.

MADAME DE RUDENS. Quoi qu'il m'en coûte, je prendrai sur moi, monseigneur....

L'ÉVÊQUE. Allez trouver votre fille ; comme la plus raisonnable, c'est à vous à faire la première démarche.

MADAME DE RUDENS. J'y vais donc ; mais n'oubliez pas les nouvelles que vous m'avez promises.

L'ÉVÊQUE. Non, non.

(Madame de Rubens sort.)

LA BARONNE. Savez-vous que cette indigestion pourrait bien relever les actions de ma belle-fille ?

L'ÉVÊQUE. Je ne dis pas non. Pour la margrave, il est certain que l'âge et le caractère de madame de Rosemberg conviennent beaucoup mieux.

LA BARONNE. Là, n'est-il pas vrai ?

L'ÉVÊQUE. Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IV.

(Chez madame de Rosemberg.)

LOUISE, BIBER.

LOUISE. Je suis désolée que madame de Walter se soit trouvée là pour vous arrêter tout de suite.

BIBER. Je n'ai fait que ce que tu m'as dit.

LOUISE. Tu m'as dit !

BIBER (se reprenant). Que ce que vous m'avez dit.

LOUISE. Il est sûr que moi j'ai eu du bonheur. Quand Abraham est venu me parler de la part de madame de Rudens, je savais déjà par le président Buttler...

BIBER. Comment connaissez-vous le président Buttler ?

LOUISE. Je ne puis pas souffrir qu'un homme me demande comment j'en connais un autre. N'est-ce pas lui qui m'a fait entrer ici ?

BIBER. Allons, continuez.

LOUISE. Je ne sais plus où j'en étais. Le président Buttler est donc venu voir madame ; j'étais curieuse de savoir ce qu'il lui dirait, et d'apprendre s'il était bien vrai que le margrave fût malade ; pour cela, je m'étais collée contre la porte ; mais on entend mal à travers une porte. Ma foi ! c'était si important que quand le président est sorti, je n'ai pas été par quatre chemins, je le lui ai demandé à lui-même ; il n'a pas pu s'empêcher de sourire.

BIBER. Ah ! il vous sourit.

LOUISE. Est-il ennuyeux ce garçon-là ; il ne vous laisse rien achever.

BIBER. Quel crime y a-t-il à dire : « Ah ! il vous sourit ? »

LOUISE. Quand Abraham est venu ensuite, j'étais sur le velours ; j'ai pu faire la dévouée tout à mon aise, assurer que je voulais mourir au service d'une maîtresse pleine de bonté

pour moi. Qu'est-ce que je risquais? de faire monter l'enchère d'un côté, ou de pouvoir me vanter à madame de ma fidélité et de mon attachement si je trouvais plus avantageux de rester à son service.

BIBER. Ça fait trembler comme vous êtes fine.

LOUISE. Pas autrement que les maîtres. Est-ce que le président n'avait pas été remettre une carte chez madame de Walter avant de venir ici? Le grand-maréchal, qui est censé être tout à madame, n'en donne pas moins ce soir un bal où sa disgrâce doit s'achever! Enfin madame de Greenschloff, madame de Greenschloff elle-même, notre belle-mère, n'a-t-elle pas passé toute la matinée chez madame de Rudens? Je ne parle pas de l'évêque, parce que ces messieurs-là il est défendu de les juger. Allez, allez, mon cher Biber, eux et nous c'est la même chose.

BIBER. Qui donc vous a dit que le président, que madame de Greenschloff, que l'évêque...?

LOUISE. C'est le cocher de madame de Rudens, puisque vous faites toujours des questions.

BIBER. En voilà encore un!

LOUISE. Il y en aura cent si vous ne vous taisez pas. Ne lui sied-il pas bien de faire le jaloux quand ma première pensée a été de le placer dans une maison où je sais que je pourrai le suivre aussitôt que je voudrai? Doutez-vous que si madame de Walter vous eût refusé, j'eusse jamais songé à entrer chez elle? Non. Eh bien! alors, que voulez-vous?

BIBER. Vous êtes fâchée à présent qu'on m'ait accepté.

LOUISE. Oui, parce que ce n'est plus cela. Cette maladie du margrave m'a fait faire d'autres réflexions. L'évêque qui, dit-on, lui a parlé maîtresse ce matin, va sans doute lui parler religion ce soir; et religion ça ne peut plus être madame de Walter.

BIBER. Voyons donc, voyons donc; est-ce qu'il faut absolument que madame de Walter soit la bonne amie du margrave pour être dame d'honneur de la margrave?

LOUISE. Je ne sais pas trop comment ils font cadrer cela ensemble; mais il me paraît que ça se tient.

BIBER. Ça ne se tenait pas pour madame.

LOUISE. Quand madame a eu sa place, le margrave venait de se marier, il ne pouvait pas faire cette condition-là.

BIBER. D'autant que je crois bien que madame...

LOUISE (lui donnant un petit soufflet). Vous êtes un innocent, mon cher Biber.

BIBER. N'entends-tu pas madame qui sonne ?

LOUISE. Eh ! mon Dieu, oui. J'y vas.

(Elle sort en riant.)

BIBER. Elle a l'air de croire que madame... Dans le fait, ce n'est pas impossible. Madame qui aime tant à faire des affaires, ç'aurait été une belle affaire pour elle, et qui ne l'aurait pas empêchée de faire d'autres affaires ; au contraire.

LOUISE (tenant une lettre). Quand je vous disais tantôt que notre disgrâce ne nous empêcherait pas de contenter le maître de poste de Staurbach, celui qui m'a donné ce diamant. Tenez, voilà une lettre pour lui.

BIBER. Quoi ! madame, malgré sa douleur...

LOUISE. Oui, oui ; malgré sa douleur, madame a fort bien trouvé moyen d'arranger cela avec le président. Portez cette lettre à l'auberge des Trois-Rois, faubourg Saint-Luc ; c'est une bonne commission que je vous donne.

BIBER. Si je passais en même temps chez madame de Walter pour me dégager ?

LOUISE. Ne précipitons rien ; attendons ce que deviendra la maladie du margrave.

BIBER. Comme vous voudrez.

(Il sort.)

LOUISE (seule). C'est commode d'être une grande dame ! Oh ! c'est très-commode. On est dans le chagrin, dans les regrets, dans les larmes ; et puis il vient un président qui vous dit : « Mais il ne faut pas vous affliger ainsi ; vous vous tuerez. — Ah ! vous avez raison, je n'y survivrai pas. C'est dans tous les moments, c'est jusque dans la moindre chose que je sens toute l'horreur de ma position. Il y avait là, encore tout à l'heure, un brave homme que j'aime beaucoup, le maître de poste de Staurbach, qui demande la chose du monde la plus simple. Eh bien ! je suis obligée de lui répondre que je n'y peux plus rien. » Là-dessus on essuie quelques larmes. Le

président, qui entend à demi-mot, demande quelle est cette chose du monde la plus simple ; on ne sait pas si le maître de poste n'a pas laissé un papier ; on le cherche négligemment ; on finit par le trouver, et on remet au président le placet que j'avais donné ce matin. Je riais de tout ce manége, à travers la serrure, et de madame et de ce président qui est bien le plus grand comédien ! « Ne vous inquiétez pas, madame la comtesse, reprend-il, je voudrais que tous vos déplaisirs ne fussent pas plus difficiles à calmer que celui-là. Votre protégé sera satisfait. » Il semblait de part et d'autre que c'était de la bonté d'âme toute pure. Ce sont d'agréables manières, il faut en convenir. Nous ne pourrons jamais les imiter, nous autres ; c'est là où est la séparation.

(Rodolphe entre.)

RODOLPHE. Ah ! voici ma petite Louise. Il faut que je t'embrasse.

(Il l'embrasse.)

LOUISE. De grâce, monsieur, ne me tutoyez pas ici.

RODOLPHE. Tu es donc toujours la même ? Pourvu qu'on ne te tutoie pas, le reste t'est égal. Ah çà, dis-moi, ma sœur m'a écrit qu'elle était en disgrâce ; est-ce que cela lui fait autant de peine qu'elle me le dit ?

LOUISE. Mais dame, monsieur, il faut être juste ; c'est un fier rabat-joie.

RODOLPHE. Nous ne nous ressemblons guère. Elle est riche, elle est veuve ; elle pourrait être libre comme l'air ; et elle se plaît à tressaillir de peur depuis le commencement jusqu'à la fin, sans autre compensation que le plaisir d'être esclave.

LOUISE. C'est bientôt dit.

RODOLPHE. Ah ! que je me sais bon gré d'avoir changé de pays ! Si je fusse resté ici, elle aurait peut-être fini par me faire partager toutes ses angoisses.

LOUISE. C'est possible ; mais au lieu de n'être que capitaine chez votre prince.....

RODOLPHE. Elle m'aurait protégé, n'est-ce pas ? Un soldat doit se protéger lui-même ; et tous ces officiers faits par des femmes ou par des prêtres, c'est bien peu de chose, selon moi.

LOUISE. Il n'en aurait été que ce que vous auriez voulu; vous seriez du moins resté dans votre air natal.

RODOLPHE. Les États de mon prince sont si près de ceux-ci, que je ne crois pas que l'air ait beaucoup le temps de se renouveler en passant de l'un dans l'autre. Mais parlons un peu de toi. Qui est-ce qui te recherche en mariage dans ce moment ?

LOUISE. Je ne vous comprends pas.

RODOLPHE. Oui. N'est-ce pas comme cela que tu dis?

LOUISE. Monsieur Rodolphe, vous ne vous apercevez pas que vous me tutoyez encore.

RODOLPHE. Pardon, pardon. Es-tu toujours bien avec ma sœur ?

LOUISE. Pas trop, monsieur Rodolphe, surtout depuis sa disgrâce....

RODOLPHE. Je te défends de me parler disgrâce. Parbleu ! je vais en être assez rebattu.

LOUISE. Madame devient près regardante, près regardante...

RODOLPHE. Pauvre enfant !

LOUISE. Si madame n'était pas madame votre sœur.....

RODOLPHE (l'embrassant). Il faut que je t'embrasse pour ce bon sentiment-là.

LOUISE. Je crois que vous perdez la tête.

RODOLPHE. Eh bien ! si madame n'était pas madame ma sœur, tu la quitterais donc ?

LOUISE. Ma fine ! monsieur Rodolphe, je crois que oui. Toujours des hauts et des bas, des douceurs et des rebuffades, c'est fatigant. On aimerait mieux tout un ou tout autre : on se déciderait, du moins.

RODOLPHE. C'est comme à la cour, ma petite Louise; ma sœur en est là aussi avec sa princesse. Dis-moi donc le nom de ton amoureux.

LOUISE. Vous êtes drôles, vous autres, messieurs, vous croyez qu'on ne peut pas vivre sans amoureux.

RODOLPHE. Biber est-il toujours ici?

LOUISE. Biber le chasseur ?

RODOLPHE. Il n'y en a pas trente-six dans cette maison.

LOUISE. Madame voulait le renvoyer ce matin.

RODOLPHE. C'est tout simple ; ma sœur doit être tentée de renvoyer quelqu'un ; mais tu aimerais mieux que ce fût un autre que Biber, toi.

(La comtesse entre.)

LA COMTESSE (à Louise). Mon frère est ici, mademoiselle, et vous ne venez pas m'avertir ?

RODOLPHE. C'est moi qui la retenais, ma sœur.

LOUISE. Sans cela, madame.....

LA COMTESSE. C'est bon (Louise sort). J'ai eu bien de la peine à vous faire venir, Rodolphe.

RODOLPHE. Mon service m'a retenu toute la semaine.

LA COMTESSE. Ne peut-on pas se faire remplacer ? Vous n'ignoriez pas combien j'avais besoin de consolations.

RODOLPHE. Il y a des chagrins que je conçois si peu ! A votre place, je serais enchanté de ce qui vous arrive.

LA COMTESSE. Vous ne pouvez pas savoir l'attachement que j'avais pour la princesse.

RODOLPHE. Ni vous non plus, ma sœur ; ne cherchez pas à me faire croire que ce soit la passion qui vous subjugue. Que vous soyez de la cour, passe ; dans nos petites principautés, tout le monde en est ; mais pourquoi vouloir en être plus que tout le monde ?

LA COMTESSE. On ne peut pas lutter avec vous ; vous avez puisé dans votre université d'Iéna des principes si étranges ! Une cour vous paraît une monstruosité.

RODOLPHE. Où avez-vous vu cela ? Ne suis-je pas moi-même dans une cour ? Ne suis-je pas attaché à un souverain ?

LA COMTESSE (avec ironie). Quel souverain !

RODOLPHE. Ah ! par exemple, ma sœur, je ne souffrirai pas qu'on attaque celui-là ; il est tout à fait selon mon cœur. Son palais n'est pas, il est vrai, le refuge de toutes les inutilités de ses Etats ; on n'y tient pas école de fourberies et de mendicité ; nous n'avons pas été en Asie puiser cet amour du maître que vous étalez chez vous ; mon prince ne veut pas être dupe ; mais quand on a un vrai mérite, on est toujours sûr d'être bien accueilli par lui.

LA COMTESSE. Un prince doit d'abord commander le respect, mon frère.

RODOLPHE. Tout peut se commander, ma sœur, ce n'est pas là la difficulté.

LA COMTESSE. Je cherche de quels honneurs on vous a comblé pour vous avoir rendu aussi fanatique.

RODOLPHE. Mon prince n'a jamais eu la prétention de faire des fanatiques ; il a trop d'esprit pour espérer qu'on l'aime en dépit du bon sens.

LA COMTESSE. Cela doit faire une cour bien gaie.

RODOLPHE. Pour vous, elle serait à mourir de rire. Nos jours de réception, par exemple, sont de vrais jours de comédie. De toute son éducation d'étiquette, notre bon souverain n'a retenu que la nécessité, en pareille circonstance, de parler au plus grand nombre de personnes qu'il est possible. Mais comme rien de ce qui est futile ne peut captiver longtemps son attention, il saboule le petit protocole de phrases qu'il a à distribuer, de façon, très-souvent, qu'aucune ne tombe juste. Il ne sait pas ce qu'il dit ; on lui répond ce qu'on veut ; et quand on ne peut pas s'empêcher de sourire, il se met aussi à rire de fort bonne grâce, ce qui donne un air de fête à ces revues périodiques, si insipides partout ailleurs.

LA COMTESSE. Vous vous contentez de peu chez vous, à ce qu'il paraît. Si votre princesse, de son côté, n'y fait pas plus de façons....

RODOLPHE. Elle en fait bien moins encore ; elle a prié toutes ses dames de la laisser tranquille.

LA COMTESSE. Juste ciel ! Et ses dames s'arrangent de cela ?

RODOLPHE. Il le faut bien. D'ailleurs celles qui ne peuvent pas y tenir ont un moyen tout simple pour se procurer l'honneur de voir leur maîtresse ; c'est de lui apporter quelques vêtements, quelques trousseaux à l'usage des pauvres.

LA COMTESSE. Une princesse qui reçoit des présents de ses dames !

RODOLPHE. Il faut tout dire, elle en reçoit très-peu. Comme on sait que cela n'avance à rien, qu'elle est tout à fait étrangère à la distribution des pensions et des faveurs, on est très-raisonnable avec elle.

LA COMTESSE. Ah ! que ma princesse l'entend bien mieux !

RODOLPHE. Il est sûr qu'elle se donne plus de mouvement que la mienne.

LA COMTESSE. C'est une grâce et une majesté qui lui assurent tous les cœurs.

RODOLPHE. Si l'on ôtait de cette majesté la peur qu'elle fait aux uns, l'argent qu'elle donne aux autres, il resterait bien peu de ces sentiments d'amour et de respect qu'on prétend qu'elle impose.

LA COMTESSE. Rodolphe, je ne puis vous passer une pareille sécheresse de cœur.

RODOLPHE. J'adore mon souverain, non pas comme une pagode, mais comme un prince excellent.

LA COMTESSE. Et vous croyez que pour moi c'est une consolation ?

RODOLPHE. Non; c'est une comparaison. Si je pouvais vous décider à venir chez nous, vous seriez radicalement guérie. Venez, venez chez nous.

LA COMTESSE (ne pouvant s'empêcher de rire). Chez nous ! une cour !

LOUISE (annonçant). Mademoiselle Sophie de Brisnaw.

(Elle sort.)

LA COMTESSE. J'avais bien besoin de la visite de cette étourdie-là !

SOPHIE (arrive en sautillant). Bonjour, ma cousine; bonjour, mon cousin Rodolphe. Ma cousine, je suis chargée pour vous des compliments de toutes nos dames, madame de Rhisbourg, madame d'Erelreich, de toute la cour enfin.

LA COMTESSE. Des compliments ! à propos de quoi ?

SOPHIE (avec légèreté). Des compliments de condoléance. (La comtesse fait un mouvement d'humeur; Sophie ne s'en aperçoit pas.) Moi, je puis venir chez vous, je suis de votre famille; pour les autres, cela se remarquerait. Je voulais vous prier de me rendre un service; ce serait de me prêter, pour ce soir, une de vos parures de pierreries.

RODOLPHE. Eh ! mon Dieu, ma belle petite cousine, est-ce que ce serait pour une entrevue ? Y aurait-il quelque mariage sur le tapis ?

SOPHIE. Oh bien ! oui; je ne suis pas si pressée. A présent

que me voilà de la cour, je commence à calculer ; je ne veux me marier qu'à bonnes enseignes. C'est pour le bal de ce soir.

LA COMTESSE. Mais le margrave est malade.

SOPHIE. Il va mieux. C'était son déjeuner. On dit que le grand-maréchal se met en frais ; ce sera superbe. Madame de Walter croit qu'il n'y aura qu'elle qui aura du rouge ; nous en aurons toutes. On sait, de ce matin, que c'est le goût du margrave.

LA COMTESSE (sèchement). Et avez-vous compté sur mes pierreries pour ce bal ?

SOPHIE. Mais oui. Comme vous n'irez pas, vous, ma cousine... (La comtesse fait encore un mouvement.) Mon cousin, voyez donc, votre sœur a l'air d'avoir de l'humeur.

RODOLPHE. Pas le moins du monde ; mais c'est que vous ne savez pas que ces pierreries sont disgraciées aussi.

SOPHIE. Moi, je n'y mets pas de finesse. Si l'on ne savait pas que madame de Rosemberg est une personne à part, qu'elle n'aspirait qu'à recouvrer sa liberté, je n'aurais pas parlé aussi franchement. A la cour, il n'y a qu'une voix sur son compte ; on est émerveillé de son courage et de sa résignation ; la princesse même n'a pas pu s'en taire.

LA COMTESSE (avec empressement). Qu'est-ce donc qu'a dit la princesse ?

SOPHIE. Vous savez comme elle peint d'un mot.

LA COMTESSE. Elle a ce talent-là au suprême degré.

SOPHIE. Ce matin on parlait de vous.

LA COMTESSE (avec la plus vive impatience). La princesse a donc dit...

SOPHIE. Attendez que je me rappelle bien ses paroles. Voici : « Rien ne m'étonne de la part de madame de Rosemberg ; j'ai toujours remarqué qu'elle avait plus de fermeté dans le caractère que de sensibilité dans le cœur. » (La comtesse paraît prête à se trouver mal.) Il y avait là plusieurs personnes qui aiment beaucoup ma cousine, et qui ont trouvé que c'était un bel éloge. Ah ! c'est que la fermeté, c'est si rare !

LA COMTESSE (bas à son frère). Au nom du ciel ! Rodolphe, faites qu'elle s'en aille ; elle me tue.

RODOLPHE (attirant Sophie à un coin du théâtre). Ma cousine Sophie, vous n'avez pas remarqué une chose?

SOPHIE. Non. Qu'est-ce que c'est? Je remarque très-peu en général.

RODOLPHE. Ma sœur est excessivement modeste, et vous venez de la blesser en faisant son éloge devant elle.

SOPHIE. Elle voulait savoir ce qu'avait dit la princesse.

RODOLPHE. Elle espérait peut-être que ce serait quelque dureté, et au contraire. Laissez-la se remettre, et si je réussis à obtenir une de ses parures, j'irai vous la porter moi-même.

SOPHIE. Il n'y a pas de femme comme ma cousine, il faut en convenir.

(Elle sort.)

LA COMTESSE. J'aimerais mieux avoir affaire à une ennemie déclarée qu'à une sotte pareille. Que lui avez-vous donc dit pour m'en débarrasser si vite?

RODOLPHE. Que vous trouviez trop flatteur le jugement de la princesse sur vous, et que votre modestie s'en était alarmée.

LA COMTESSE. Y pensez-vous? Elle va reporter cela partout.

RODOLPHE. Eh bien! tant mieux.

LA COMTESSE. C'est m'ôter tout espoir.

RODOLPHE. J'ai été au plus pressé. Vous vouliez qu'elle s'en allât, elle s'est en allée.

LA COMTESSE. Mais concevez-vous cette princesse qui m'accuse d'insensibilité? Elle qui n'a jamais aimé personne, que pensait-elle donc? Que je devais mourir de chagrin d'avoir perdu ses bonnes grâces?

RODOLPHE. C'est possible.

LA COMTESSE (d'une voix très-émue). Soyez tranquille, mon frère; je saurai prendre mon parti. Je voyagerai.

RODOLPHE. C'est très-bien vu.

LA COMTESSE. Je me soustrairai par là à mille tracasseries.

RODOLPHE. A des désagréments sans nombre.

LA COMTESSE. A mon retour, si je vais chez Son Altesse, ce ne sera qu'en visite.

RODOLPHE. C'est suffisant.

LA COMTESSE. Un caprice m'a ôté sa faveur, un caprice, qui sait?...

RODOLPHE. Pourrait vous la rendre? Ne le désirez pas.

LA COMTESSE. Ah! si cela m'arrivait... Mais d'où vient donc que mes jambes tremblent ainsi? Je ne puis pas me soutenir.

(Elle s'assied.)

RODOLPHE (effrayé). Ma sœur, vous trouveriez-vous mal?

LA COMTESSE. Non, non; c'est de l'indignation. Vous serez content, mon cher Rodolphe; je serai votre sœur enfin. Il est temps de reprendre ma position. Je suis la comtesse de Rosemberg, veuve d'un brave général; je resterai la comtesse de Rosemberg, veuve d'un brave général. On n'est pas obligée d'être la favorite d'une princesse. Je prouverai du moins à celle-ci qu'elle ne m'a pas mal jugée en disant que j'avais plus de fermeté encore que de sensibilité.

(Elle se renverse sur son siége en mettant la main devant ses yeux.)

LOUISE (annonçant). Madame la comtesse de Furtzbourg.

(Elle sort.)

LA COMTESSE (se relevant tout à coup). La comtesse de Furtzbourg! Elle m'a écrit ce matin une lettre pleine d'espérance. Ah! mon cher Rodolphe, ce sont assurément de bonnes nouvelles qu'elle m'apporte.

RODOLPHE. Je puis donc vous laisser avec elle?

LA COMTESSE. Oui, oui. Je ne veux pas vous ennuyer davantage de toutes mes faiblesses. Courez la ville; faites vos visites; quand nous nous reverrons, il est probable que je ne serai plus aussi maussade.

RODOLPHE. Je vais passer par le jardin.

(Il sort d'un côté du théâtre, tandis que madame de Furtzbourg entre par l'autre.)

LA COMTESSE (allant au-devant de madame de Furtzbourg). Enfin vous voilà!

MADAME DE FURTZBOURG. Vous m'attendiez donc avec une grande impatience?

LA COMTESSE. Pouvez-vous en douter, d'après la lettre que vous m'aviez écrite?

MADAME DE FURTZBOURG. Je croyais vous trouver dans un calme parfait. Je vous avais toujours dit qu'il fallait laisser passer le premier moment. Malgré tout son fracas de dignité blessée, où la margrave trouverait-elle jamais une personne qui lui convînt comme vous?

LA COMTESSE. On parlait de madame de Walter.

MADAME DE FURTZBOURG. C'est moi qui ai mis tout cela en train.

LA COMTESSE. Eh quoi !

MADAME DE FURTZBOURG. Sans doute. Toute la cour était persuadée que ce serait madame de Walter qui vous remplacerait, que la margrave n'en savait pas encore le premier mot. J'avais choisi madame de Walter positivement parce que c'était le choix le plus antipathique à la margrave, et que sa dignité s'en trouverait d'autant plus offensée. Cette dignité est bonne à tout.

LA COMTESSE. Mais madame de Rudens qui a de l'esprit...

MADAME DE FURTZBOURG. Il faudrait d'abord savoir ce que c'est que cet esprit-là. Quand une chose nous séduit, on devient si crédule ! Chaque personne que je lui envoyais ne lui portait que des félicitations; jusqu'à votre bon évêque qui est venu me demander en confidence, ce matin, en sortant de chez vous, s'il ne ferait pas bien d'aller aussi lui rappeler qu'il était un peu de sa famille. « Allez-y, mon cher évêque; ne perdez pas un instant. » Vous jugez de sa diligence. L'évêque y allant, toute la cohue a suivi. Le bal demandé au grand-maréchal a mis le feu aux étoupes; et la margrave, frappée de l'isolement où elle se trouvait, m'a fait demander.

LA COMTESSE. Vous !

MADAME DE FURTZBOURG. Quel air effrayé ! N'allez-vous pas croire que c'était pour m'accabler de vos dépouilles? Rassurez-vous. Je ne suis pas assez complaisante pour un tel emploi ; des froideurs, des bouderies me feraient rire; l'honneur de marcher la première derrière une princesse ne me paraît pas valoir le plaisir d'aller seule partout où je veux; je n'aime pas les questions; je n'endurerais pas de reproches; des airs de hauteur seraient pour me faire fuir à cent lieues. Vous voyez que je ne suis pas à craindre.

LA COMTESSE. Enfin que s'est-il passé entre la margrave et vous?

MADAME DE FURTZBOURG. Elle a commencé par battre un peu la campagne.

LA COMTESSE. Et par vous dire beaucoup de mal de moi.

MADAME DE FURTZBOURG. Non. Il paraît que c'était fini; elle était même assez tendre. « Qu'est-ce qu'on me fait faire? m'a-t-elle demandé : j'aime beaucoup madame de Rosemberg. »

LA COMTESSE (avec la plus vive émotion). En vérité!

MADAME DE FURTZBOURG. Si vous n'êtes pas plus philosophe que cela, je ne continuerai pas.

LA COMTESSE. Continuez, continuez, excellente amie. « J'aime beaucoup madame de Rosemberg. » Vous en étiez là.

MADAME DE FURTZBOURG. « Il est sûr qu'elle a eu des torts envers moi. » C'est toujours la princesse qui parle. « Mais on s'est plu à les exagérer. » C'était là que je l'attendais pour lui faire un commencement d'histoire que j'avais préparée à l'avance. Je suis persuadée que le commérage a pris naissance dans une cour, que je ne crois pas m'écarter de l'étiquette en m'en servant toutes les fois qu'il m'est nécessaire.

LA COMTESSE. Qu'elle est franche!

MADAME DE FURTZBOURG. « Madame, ai-je répondu, les torts de madame de Rosemberg ne sont que le résultat d'une intrigue pour vous donner madame de Walter; sans cela, pourquoi aurait-on pressé avec tant d'instance le départ du courrier qui devait porter votre lettre? On savait que madame de Rosemberg s'arrêterait quelques heures chez madame Schwarz, et on comptait qu'il arriverait à votre courrier ce qui lui est arrivé, c'est-à-dire qu'il reviendrait sans réponse. »

LA COMTESSE. Personne ne pouvait savoir que je m'arrêterais chez madame Schwarz; je ne le savais pas moi-même.

MADAME DE FURTZBOURG. Qu'est-ce que cela fait? il fallait bien lui faire un mensonge, puisqu'elle n'avait pas voulu croire la vérité.

LA COMTESSE. Pardon, pardon.

MADAME DE FURTZBOURG. L'essentiel pour moi était d'arri-

ver à madame de Walter, que j'ai peinte des couleurs les plus séduisantes.

LA COMTESSE. Très-bien ! Je comprends.

MADAME DE FURTZBOURG. Sans nommer positivement le margrave, j'ai fait entendre que les Rudens comptaient sur une puissante protection.

LA COMTESSE. Est-ce que réellement il penserait à madame de Walter ?

MADAME DE FURTZBOURG. Pauvre prince ! il avait bien déjeuné. Vous savez que sa marotte c'est Louis XIV de France. L'évêque était là qui ne tarissait pas sur les perfections de madame de Walter. Louis XIV a eu des maîtresses en titre. C'est ce qui est le plus facile à imiter. Quelques contradictions de ce bon apôtre de président, qui ne voulait pas perdre son droit de contrôle, sont venues se jeter à la traverse ; le margrave s'est piqué au jeu ; il a demandé ce bal au grand-maréchal ; vous savez le reste.

LA COMTESSE. La margrave s'est alarmée ; elle a craint que cela ne devînt sérieux.

MADAME DE FURTZBOURG. On vous aurait déjà écrit pour vous rappeler, si je n'avais demandé la permission de vous voir auparavant, afin d'être bien sûre que, dans l'état de souffrance où je vous ai représentée, cette nouvelle ne vous donnerait pas une trop violente émotion. On se lamente d'avoir été si cruelle envers vous ; vous êtes une victime des plus odieuses machinations ; on vous doit une justice éclatante ; on vous la rendra. Vous serez obligée de tempérer vous-même le triomphe qu'on vous prépare. (Elle rit aux larmes.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que c'est que des princes ?

LA COMTESSE. Pour comble de bonheur, c'est à vous que je devrai un aussi grand bienfait, à vous qui, si vous l'eussiez voulu, pouviez me supplanter si facilement.

MADAME DE FURTZBOURG. Je vous répète que je n'y ai aucun mérite. Grâce à la tournure de mon esprit, je traite d'égale à égale avec votre princesse ; j'aime assez cela. Aussi ne voudrais-je pas lui demander la moindre faveur, de peur de rompre cet équilibre ; mais à vous je vous dirai ce que je veux ; c'est comme cela que je m'arrange. Les princes ont toujours

la peur et le besoin d'être menés ; je ne me soucie pas de m'en charger ; tout ce que je cherche, c'est d'avoir de l'influence sur ceux qui les mènent. De cette façon, j'ai les bénéfices sans les charges. Le président m'a déjà fait payer cent mille florins de dettes ; cette fois-ci, ce sera votre tour.

LA COMTESSE. Vous ne doutez pas du plaisir...

MADAME DE FURTZBOURG. Je ne doute de rien. L'essentiel à présent, c'est que vous mettiez du rouge pour cette première entrevue. Le rouge, au moment où je vous parle, est la grande affaire de la cour. Cependant, toutes réflexions faites, n'en mettez pas encore ; vous serez plus intéressante. Adieu. La lettre de la margrave ne se fera pas attendre. Tenez-vous prête, et n'oubliez pas que vous étiez aux portes du tombeau.

LA COMTESSE. C'est un peu vrai.

MADAME DE FURTZBOURG. Eh bien ! vous n'en serez que mieux dans votre rôle.

(Elle sort ; la comtesse la reconduit avec tous les signes de la plus vive reconnaissance.)

LA COMTESSE (après quelques moments de réflexion). Ceci ne cache-t-il aucun piége? Oh ! non. Madame de Furtzbourg a une conduite assez légère ; elle s'en sauve par beaucoup d'esprit ; mais elle ne tiendrait pas un mois à la cour ; elle le sent bien. La cour est un pays si perfide ! on n'y est entouré que d'envieux ; aussi ma résolution est bien prise ; si j'y rentre, je ne veux plus m'en éloigner un seul instant. (Elle sonne ; Louise paraît.) Venez m'habiller.

(Elle entre dans son appartement.)

LOUISE (seule). Nous revoilà sur pied. (Elle regarde sa bague.) Ce diamant ne sera pas le dernier présent que j'aurai reçu ici. C'est une habile femme que madame de Furtzbourg. Pas une distraction, pas une émotion. Elle n'a eu garde de parler de la haine qu'elle a contre madame de Walter, qui lui a enlevé le mari qu'elle destinait à sa nièce, ni des vues qu'elle a à présent sur monsieur Rodolphe. Elle est comme toutes les personnes franches, elle ne dit que la moitié de ce qu'elle pourrait dire ; c'est déjà beaucoup.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

(Cabinet de la margrave.)

LA MARGRAVE, MADAME DE TELLFINGEN, dame d'atour, TROIS AUTRES DAMES, UN PAGE.

LA MARGRAVE (au page, en lui remettant une lettre). Pour madame de Rosemberg. Faites diligence.

(Le page sort.)

LA DAME D'ATOUR. Princesse, Franz, le marchand de modes, attend les ordres de Votre Altesse.

LA MARGRAVE. On peut le faire entrer. (Une des dames va avertir Franz.) Madame de Tellfingen, approchez cette toilette. (Franz, un carton à la main, s'arrête à la porte.) Madame de Tellfingen, dites-lui d'avancer. (Franz s'avance, pose son carton sur une console, et en retire une coiffure garnie de plumes, qu'il remet à la dame d'atour.) N'est-ce pas bien volumineux? (Franz va pour répondre, la margrave scandalisée le regarde ; il se tait.) Qu'en pensez-vous, madame de Tellfingen?

LA DAME D'ATOUR. On en jugera mieux sur la tête de Votre Altesse.

(La dame d'atour pose la coiffure sur les cheveux de la margrave.)

LA MARGRAVE. Ces plumes ne me paraissent pas d'un beau blanc, non plus.

FRANZ. Je puis assurer à Votre Al...

LA MARGRAVE (à la dame d'atour). Dites-lui donc que je ne lui parle pas. (Elle se regarde quelque temps dans une glace). Madame de Tellfingen, demandez-lui si cela a été fait en France, ou si ce n'est qu'une imitation.

FRANZ (à la dame d'atour). C'est tout ce qu'il y a de plus nouveau à Paris.

LA MARGRAVE (à la dame d'atour). Madame de Tellfingen, ce n'est pas cela que vous lui avez demandé. Est-ce envoyé de Paris, ou est-ce fait d'après un modèle envoyé de Paris?

FRANZ (à la dame d'atour). C'est envoyé de Paris, madame.

LA MARGRAVE. Madame de Tellfingen, demandez-lui à présent s'il a vendu des coiffures pareilles à quelques dames de la cour.

FRANZ (à la dame d'atour). Je n'avais que celle-ci, et madame de Walter...

LA MARGRAVE (vivement). Madame de Tellfingen, que dit-il de madame de Walter?

FRANZ (est au moment de répondre à la margrave; mais il se retourne brusquement du côté de la dame d'atour). Madame de Walter l'avait fait demander, mais on lui a répondu que je ne pouvais pas en disposer avant d'en avoir fait hommage à Son Altesse.

LA MARGRAVE. Madame de Tellfingen, faites-lui observer qu'hommage n'est pas convenable, et que je lui permets de parler plus simplement. Qu'est-ce que c'est que ce ruban-là?

FRANZ (toujours à la dame d'atour). C'est un ruban qui doit passer sous le menton, mais que l'on peut ôter ou mettre à volonté.

LA MARGRAVE. Madame de Tellfingen, je ne veux pas me décoiffer, ainsi demandez-lui comment il faut s'y prendre pour le détacher.

LA DAME D'ATOUR (détachant le ruban). Le voici, madame.

LA MARGRAVE. C'est bien. Qu'il s'en aille. (Franz sort.) Vous savez, mesdames, que je vais à ce bal; je n'ai pas voulu refuser le margrave. On m'y suivra; mais j'avertis que je quitterai de bonne heure, et que celles qui ne sont pas de service me désobligeraient si elles y restaient après moi. Vous aurez soin de les en avertir. (A la dame d'atour.) Voyons donc ce rouge, puisqu'il paraît qu'aujourd'hui hors le rouge il n'y a point de salut. Il y a plus de quatre ans que je n'en ai mis.

LA DAME D'ATOUR (lui présentant un pot de rouge). Voici celui que Votre Altesse a choisi tantôt.

LA MARGRAVE. Et le coton?

LA PREMIÈRE DAME. J'ai l'honneur de le présenter à Votre Altesse.

LA MARGRAVE (à la dame d'atour). Madame de Tellfingen, en l'absence de la dame d'honneur, ne deviez-vous pas présenter le coton aussi?

LA PREMIÈRE DAME (balbutiant). Princesse, j'ai cru...

LA MARGRAVE. Présentez-le pour cette fois, madame, puisque aussi bien vous le tenez; mais que ce soit sans tirer à conséquence. (Se retournant vers les autres dames.) Vous entendez, mesdames, que c'est sans tirer à conséquence. (Elle se met du rouge.) La sotte invention!... Je n'en mettrai pas plus que cela... C'est si ridicule. Est-ce assez, madame de Tellfingen? Un peu plus ici, n'est-il pas vrai? J'en ai perdu tout à fait l'habitude. C'est singulier; il ne dit rien du tout ce rouge-là. Je croyais avoir pris la nuance la plus foncée. Celui que j'avais il y a quatre ans donnait bien plus d'éclat aux yeux.

(Un chambellan paraît, parle à la dame d'atour et sort.)

LA DAME D'ATOUR (à la margrave). Madame la comtesse de Furtzbourg qui a une audience de Votre Altesse.

LA MARGRAVE. Oui, oui.

(Aussitôt que madame de Furtzbourg entre, toutes les dames se retirent dans le fond du théâtre, et finissent petit à petit par en sortir tout à fait.)

MADAME DE FURTZBOURG (comme frappée d'admiration). Si le respect ne me retenait, je sais bien ce que je dirais à Votre Altesse.

LA MARGRAVE. Dites, dites.

MADAME DE FURTZBOURG. Qu'elle est d'une beauté éblouissante.

LA MARGRAVE. A quoi cela me sert-il? Ah! madame de Furtzbourg! Et ma pauvre Rosemberg, comment l'avez-vous trouvée? Bien souffrante, j'en suis sûre.

MADAME DE FURTZBOURG. Les paroles que je lui ai portées de la part de Votre Altesse lui ont rendu la vie. Je n'exagère pas.

LA MARGRAVE. Je le crois bien. Mon impatience était si grande que je n'ai pu attendre votre retour; je lui ai écrit. Étiez-vous chez elle lorsqu'elle a reçu ma lettre?

MADAME DE FURTZBOURG. Non, princesse.

LA MARGRAVE. Je lui mande que je veux qu'elle vienne à ce bal, qu'elle y arrive après moi, conduite par le grand-maréchal à qui je donnerai l'ordre de l'aller chercher. Cela

nous ôtera l'émotion d'un rapprochement et me vengera de ce noble complaisant de son maître. Pour monsieur de Neubrunn, jamais il ne sera le gouverneur de mon fils; c'est sur quoi il peut bien compter. La Rudens et la Greenschloff recevront l'ordre de ne plus paraître devant moi. Quant à la belle Walter... belle!... Croyez-vous sérieusement, madame de Furtzbourg, que le margrave... Non, non; cela est impossible. Elles se seront compromises comme des folles. Ce collier qu'elles prétendaient avoir reçu, et qu'elles ont acheté quarante mille florins.

MADAME DE FURTZBOURG. On m'avait dit soixante mille.

LA MARGRAVE. Soixante mille! Comme tout se sait cependant! Un bon exil doit me venger de cette impertinente. N'est-ce pas votre avis?

MADAME DE FURTZBOURG. Je crois, princesse, que madame de Rosemberg, qui tient tant à votre gloire, vous demandera comme une grâce de laisser tomber dans l'oubli toutes ces misères.

LA MARGRAVE. Misères, madame de Furtzbourg! Vous appelez misères un complot pour rendre le margrave ridicule, et la hardiesse de me supposer, moi, assez faible pour laisser usurper mes droits. Ah! si les reines de France qui ont été délaissées pour des créatures comme la Walter avaient eu mon énergie!...

MADAME DE FURTZBOURG. Votre Altesse craindra de flétrir l'avenir d'une femme aussi jeune.

LA MARGRAVE. Que m'importe?

MADAME DE FURTZBOURG. En poussant les choses à cette extrémité contre elle, ne pourrait-on pas appréhender de donner au margrave un prétexte pour la défendre.

LA MARGRAVE. Contre moi? cette idée est affreuse! Je le sens à présent; c'est moi que l'on voulait perdre en me séparant de ma fidèle Rosemberg. Je vais lui écrire. (Elle se met à une table, écrit un billet à la hâte, et le ferme.) Il faut qu'elle vienne tout de suite. Souffrante ou non, elle me doit cette preuve de dévouement. Les méchantes gens que ceux qui nous entourent! Que veulent-ils? Jamais princesse n'a été moins exigeante que moi pour ceux qui l'approchent. (Elle

sonne.) Jamais aucune n'a eu plus d'égards pour ses gens (elle sonne), plus de politesse et de considération, j'ose le dire, pour les hautes familles. (Elle sonne avec violence, la dame d'atour paraît.) Pourquoi donc ne venait-on pas?

LA DAME D'ATOUR. Princesse, il n'y avait que moi là-dedans.

LA MARGRAVE. Quand je sonne, c'est pour tout le monde. Qu'on fasse promptement porter ce billet chez madame de Rosemberg.

(La dame d'atour prend le billet et s'en va.)

MADAME DE FURTZBOURG. Je crains vraiment que cette agitation ne fasse du mal à Votre Altesse.

LA MARGRAVE. Hélas !

MADAME DE FURTZBOURG. Il vous est si facile de punir la bassesse de madame de Greenschloff et la coquetterie de madame de Walter, sans même en paraître instruite.

LA MARGRAVE. Expliquez-vous.

MADAME DE FURTZBOURG. On parle d'une mission à Vienne.

LA MARGRAVE. Oui, fort importante même.

MADAME DE FURTZBOURG. Madame de Greenschloff la sollicite vivement pour son frère. Que Votre Altesse y fasse nommer monsieur de Walter, à qui on insinuera d'emmener sa femme. Une mission peut se prolonger tant qu'on veut.

LA MARGRAVE. Mais monsieur de Walter est-il d'étoffe à faire un ambassadeur?

MADAME DE FURTZBOURG. Monsieur de Walter! monsieur de Walter a toutes les formes de la diplomatie; une tête longue, une figure qui ne dit rien, une honnête corpulence, de gros mollets. On chercherait longtemps, je crois, avant de trouver un homme mieux conditionné pour cet emploi.

LA MARGRAVE (gaîment). Si cela est ainsi, sa femme ira coqueter à Vienne; le théâtre sera plus digne de sa beauté.

MADAME DE FURTZBOURG. De retomber sous la dépendance de son mari, c'est ce qu'elle redoute le plus. (Riant.) Elle ne pourra s'y résoudre, et elle pleurera jusqu'à ce que sa mère consente à l'accompagner.

LA MARGRAVE (riant). C'est parfait.

MADAME DE FURTZBOURG (riant). Et madame de Greenschloff !

LA MARGRAVE (riant). Cela les brouillera à la mort. (Sérieusement.) Madame de Furtzbourg, je ne connais que vous qu'on puisse comparer à madame de Rosemberg. Mais vous tenez à votre liberté; je le conçois : vous voyez trop vite et trop loin pour vous plaire à la cour. C'est dommage. Allez la trouver de ma part, cette chère amie. Dites-lui qu'elle ne tienne pas compte de mon dernier billet; que tout reste convenu comme je lui avais écrit d'abord. C'est le grand-maréchal qui doit l'aller prendre chez elle.

MADAME DE FURTZBOURG. Véritablement vous la comblez.

(Elle sort. Un moment après, arrivent précipitamment la dame d'atour et les autres dames qui se rangent derrière la margrave. On entend au dehors une voix crier : Le margrave ! Il entre accompagné du grand-maréchal et suivi du comte de Burcshal et d'autres courtisans.)

LE MARGRAVE. M'excuserez-vous, madame, si je romps l'étiquette en venant moi-même vous offrir la main pour vous conduire au bal ?

LA MARGRAVE. Chaque preuve de votre attachement n'ajoute-t-elle pas à mon bonheur?

LE MARGRAVE. On avait dit que ce bal ne vous convenait pas.

LA MARGRAVE. J'aurais changé d'idée en apprenant votre prompt rétablissement.

LE MARGRAVE. Des paroles si gracieuses donnent un prix nouveau à votre complaisance. Le rouge vous sied à ravir. Je regrettais que vous l'eussiez abandonné.

LA MARGRAVE. Pourquoi ne pas vous en être expliqué avec moi directement? Vous entendez : directement; car il y a beaucoup d'intrigants dans cette cour.

LE MARGRAVE. Madame, il y en avait aussi beaucoup à la cour de Louis quatorzième de France.

LA MARGRAVE. Ce n'est point en cela qu'elle mérite d'être imitée. Pour moi, j'aime à déclarer hautement ce que je pense. (Au grand-maréchal.) Monsieur le grand-maréchal, j'approuve que vous n'ayez pas invité madame de Rosemberg. Dans la disgrâce où on la supposait, votre discrétion à cet

égard était du respect pour moi, et une attention délicate pour elle; mais je veux qu'on sache que les intrigants, loin d'être parvenus à lui faire perdre ma confiance, n'ont fait qu'augmenter l'amitié que je lui porte. Je l'ai moi-même invitée en votre nom.

LE GRAND-MARÉCHAL. Quelle bonté ! quelle générosité !

LA MARGRAVE. Je lui ai fait dire que vous iriez la chercher.

LE GRAND-MARÉCHAL. Votre Altesse a prévenu mes vœux les plus ardents, et je serai le premier à féliciter madame de Rosemberg d'un bonheur dont tout le monde se réjouira comme moi.

LE MARGRAVE. Vous exagérez, grand-maréchal; jamais tout le monde ne se réjouira qu'une place que l'on croyait vacante ne le soit pas. (A la margrave.) Je suis charmé de vous voir rappeler madame de Rosemberg, surtout à cause des sollicitations dont on a dû vous accabler.

LA MARGRAVE. Moi! c'est de votre main que j'avais reçu madame de Rosemberg; j'aurais reçu avec la même soumission toute femme qui aurait fixé votre choix. On avait parlé de madame de Walter.

LE MARGRAVE (avec quelque embarras). Ah! on avait parlé de madame de Walter?

LA MARGRAVE. Oui, on avait parlé; trop peut-être... afin de la desservir.

LE MARGRAVE. C'est bien possible.

LA MARGRAVE. Je regarderai toujours comme un de mes devoirs de protéger la réputation d'une femme trop jeune pour deviner jusqu'où peut aller l'envie et la médisance; et je demanderai pour elle, à Votre Altesse, une faveur qui la couvre de notre estime.

LE MARGRAVE (donnant la main à la margrave pour la conduire au bal). Cette faveur vous est accordée d'avance. Je vous trouve d'une beauté à ne vous rien refuser.

(Ils sortent; toute la cour les suit.)

SCÈNE VI.

(Chez madame de Rosemberg.)

LA COMTESSE, LOUISE.

LA COMTESSE (achevant sa toilette). Ainsi on ne trouve pas mon cocher?

LOUISE. Que madame soit sans inquiétude, Biber préside à tout; Biber remplacera le cocher; ce n'est pas lui qui s'éloignerait sur l'idée que madame n'aura pas besoin de lui.

LA COMTESSE. Que vous me soyez attachée, Louise, cela me paraît tout simple; mais ce garçon, à qui je n'ai pas dit quatre mots depuis qu'il est à mon service, c'est très-extraordinaire.

LOUISE. Des gens de madame, c'est, je puis le dire, le seul qui ait partagé mes inquiétudes.

LA COMTESSE (prenant quelques pièces d'or sur sa toilette). Vous lui donnerez cela, et vous lui direz que je suis très-contente de sa conduite. Avait-on fait encore des propositions à d'autres qu'à vous et à lui?

LOUISE. Ah! madame, on dit tant de choses.

LA COMTESSE. Et que dit-on?

LOUISE. Je ne voudrais pas l'affirmer; mais le bruit a couru que la vieille madame Miller, notre femme de charge, s'était comme arrangée.

LA COMTESSE. Je la leur cède de bon cœur; mais vous vous informerez cependant de ce qu'il en est. Voyez si ma voiture est prête.

(Louise sort. Rodolphe entre.)

RODOLPHE. Je vous fais mon compliment, ma sœur; tout ici a un air de résurrection.

LA COMTESSE (donnant à son frère les deux lettres de la margrave). Venez, venez, mon frère. Tenez, lisez. Deux lettres de la princesse depuis le peu de temps que vous m'avez quittée! Elle m'attend! Vous voyez qu'elle m'attend. Madame de Furtzbourg s'est conduite avec un dévouement! Ah! mon cher Rodolphe, il faut lui rendre justice.

RODOLPHE. A présent que vous êtes contente, je rendrai justice à qui vous voudrez.

LA COMTESSE. Il est vrai qu'avec une princesse comme la nôtre, on est toujours si bien venu en montrant des sentiments nobles et généreux! Mais il faut que je vous quitte; mes moments ne sont plus à moi.

LOUISE (annonçant). Madame la comtesse de Furtzbourg.

LA COMTESSE (allant au-devant de madame de Furtzbourg). Deux lettres! deux lettres! Elle m'a écrit deux lettres!

MADAME DE FURTZBOURG. Je le sais, mais mettez du rouge. Je suis chargée de vous dire de ne tenir aucun compte du second billet; c'est décidément au bal que se fera votre entrevue, afin d'éviter les trop grandes émotions, et d'ajouter encore à votre triomphe. Le grand-maréchal va donc venir vous prendre : je vous dis qu'on veut vous accabler. C'est une recherche de soins, de prévenances. Déjà votre belle-mère a reçu défense de se présenter devant nous, pour la punir d'avoir fait un instant cause commune avec vos ennemis. Le bon prélat sera traité de même; et quant à la Walter, nous l'envoyons à Vienne, à la suite de son mari, en lui souhaitant tout le bonheur qu'elle doit trouver dans un pareil tête-à-tête.

RODOLPHE. C'est d'une bonté qui passe toute expression.

UN DOMESTIQUE (annonçant). Son Excellence monsieur le grand-maréchal.

(Il sort.)

LE GRAND-MARÉCHAL. Je viens vous enlever, charmante comtesse; j'en ai reçu l'ordre de la bouche même de notre maîtresse adorée.

LA COMTESSE. Que vois-je? vous avez le grand cordon, monsieur le maréchal!

LE MARÉCHAL. Oui, madame, de ce matin, avec la pension. Ça paie mes chevaux.

LA COMTESSE. C'est fort honorable. (Biber paraît). Vous ne me suivrez pas, Biber; mais vous aurez soin qu'on vienne me chercher à minuit chez monsieur le grand-maréchal. (Biber sort.) Vous ne venez pas avec nous, madame de Furtzbourg?

MADAME DE FURTZBOURG. A un bal ! Je ne vois jamais la cour que quand elle est en deuil.

LA COMTESSE. Et vous, mon frère ?

RODOLPHE. J'ai une excellente raison, moi ; je n'ai pas apporté d'autre uniforme que celui-ci.

MADAME DE FURTZBOURG (à la comtesse). Partez, partez ; ne vous faites pas attendre. Je vous verrai demain matin.

LA COMTESSE. Demain matin, demain au soir, toujours, sans cesse, et ce ne sera pas encore assez. (A Louise.) Je permets qu'il y ait un petit bal entre mes gens ; vous y présidérez.

(Elle donne la main au grand-maréchal, et ils sortent ensemble.)

MADAME DE FURTZBOURG. Voilà un grand changement, j'espère.

RODOLPHE. Singulière joie ! singuliers chagrins ! Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je n'éprouverai jamais ni l'un ni l'autre.

MADAME DE FURTZBOURG. Venez donc dire cela à ma nièce ; vous l'enchanterez.

RODOLPHE. Vous me donnez bien des regrets, madame, par cette séduisante invitation ; mais mon congé est si limité, que j'ai fait demander des chevaux de poste pour repartir tout de suite.

MADAME DE FURTZBOURG (sèchement). Vous n'aurez pas fait un long séjour ici.

(Elle sort ; Rodolphe la reconduit.)

LOUISE (seule). Cette pauvre nièce de madame de Furtzbourg a du malheur. Monsieur Rodolphe ne se soucie pas de payer pour madame ; il a raison. Il est jeune ; il est beau garçon ; il peut attendre. (Contrefaisant madame de Furtzbourg.) « Venez donc dire cela à ma nièce, vous l'enchanterez. » Je t'en souhaite !

RODOLPHE (revenant). De quoi ris-tu ?

LOUISE. Est-ce que tout ce qui se passe n'est pas fait pour me donner de la joie ?

RODOLPHE. D'après ce que tu m'avais dit tantôt, j'aurais cru que cela te serait plus indifférent.

LOUISE. Ah ! si vous allez me parler de tantôt....

BIBER. La chaise de poste de monsieur est prête.

LOUISE. Bon voyage, monsieur Rodolphe.

RODOLPHE. Bonsoir, Louise.

(Il sort en riant.)

BIBER. Me voilà bien planté, moi, avec la démarche que vous m'avez fait faire chez madame de Walter.

LOUISE. Qui est-ce qui dit que vous avez fait une démarche? C'est bien plutôt madame de Walter qui en a fait faire auprès de vous; mais vous n'avez voulu entendre à rien, par l'extrême attachement que vous avez pour madame. La preuve, c'est cet argent qu'elle m'a chargée de vous remettre en récompense de votre bonne conduite.

BIBER (prenant l'argent d'un air stupéfait). A moi?

LOUISE. Sans doute, à vous. Un sujet fidèle et dévoué, c'est si rare.

BIBER. Parle donc raison, Louise. Quand bien même tu aurais fait un conte à madame, notre femme de charge, qui sait la vérité, ne manquera pas de la lui dire.

LOUISE. Elle sera bien reçue, elle qui a eu l'ingratitude de vouloir nous quitter pour offrir ses services à nos plus mortelles ennemies.

BIBER. C'est trop fort. Qui est-ce qui voudrait d'elle, à l'âge qu'elle a?

LOUISE. Enfin, comme je suis chargée de prendre des informations là-dessus, vous entendez bien que la vérité ne sera que ce qu'elle doit être. (Elle rit.) Grand nigaud! je crois qu'il se fait des scrupules. Vous avez été chez madame de Rudens parce que vous avez cru de votre intérêt de vous tourner de ce côté-là. Madame de Greenschloff, l'évêque de Neubrunn, le président, le grand-maréchal, tous les gens de la maison du margrave n'ont-ils pas fait de même? A présent que madame a repris sa place, c'est à qui va s'en défendre. Mais, sans aller chercher si loin, madame qui, au moment que je vous parle, est peut-être dans des protestations de tendresse magnifiques auprès de sa maîtresse, que n'en a-t-elle pas dit ce matin? Qu'elle était dure, qu'elle était sèche, qu'elle n'avait jamais aimé personne; la faveur lui revient, elle change de langage. Ne faisons-nous pas de même?

CATHERINE.

SAINTE VIERGE ! L'AIJE ÉCHAPPE BELLE.

l'Enseignement mutuel t. II.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

OU

OU LA CHÈVRE EST ATTACHÉE

IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

PERSONNAGES :

M. DE QUERVILLE.
MADAME DE QUERVILLE.
MADAME D'ORCY, tante de madame de Querville.
MADEMOISELLE LEFÈVRE, demoiselle de compagnie.
CATHERINE, fermière.
BENOIT, domestique.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME D'ORCY, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Madame, pourquoi m'avez-vous fait signe de vous suivre dans ce salon ?

MADAME D'ORCY. Parce que ma nièce est souffrante, et que vous ne valez rien auprès d'une personne souffrante.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Il est vrai que quand je suis attachée à quelqu'un comme je le suis à madame de Querville, ses douleurs deviennent les miennes ; j'ai une organisation fatale sous ce rapport-là.

MADAME D'ORCY. Il faudrait alors tâcher de prendre sur votre organisation ; car destinée, comme je me plais à le croire, à rester auprès de ma nièce, vos angoisses, vos soupirs, vos lamentations chaque fois qu'elle aurait la moindre chose,

seraient dans le cas de lui faire plus de mal que de bien.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Jusqu'ici, madame de Querville ne s'en est pas plainte.

MADAME D'ORCY. Mais je m'en plains, moi, mademoiselle Lefèvre. L'attachement d'une demoiselle de compagnie, qui n'est que depuis six mois dans une maison, ne peut pas être plus vif que celui d'une tante qui a élevé sa nièce. Je ne pleure pas; je ne gémis pas ; j'observe, et c'est comme cela que je puis rendre à madame de Querville les services dont elle a besoin.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, seule.

Du moment que j'ai su que cette tante nous accompagnerait à la campagne, j'ai été contrariée. Elle n'avait pas besoin de me dire qu'elle observait, je m'en étais bien aperçue. C'est fort gênant. A Paris, je n'y pensais pas ; nous ne la voyions que par intervalles ; mais ici !... Le régiment de son fils viendra-t-il en garnison près de nous, ou n'y viendra-t-il pas? Voilà ce que je voudrais savoir. Il est plus aimable que sa mère, le colonel. Si madame de Querville pouvait se décider à l'aimer tout à fait, cela ne manquerait pas de me mettre en pied. Mais elle ne sait pas ce qu'elle veut; elle est d'une indécision, d'une réserve ! On a beau la deviner, on n'ose pas aller plus loin.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE LEFÈVRE, M. DE QUERVILLE.

M. DE QUERVILLE. Vous n'êtes pas auprès de ma femme, mademoiselle Lefèvre?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Ce n'est pas ma faute, monsieur; j'y étais il n'y a qu'un instant; mais madame d'Orcy a l'air de me redouter.

M. DE QUERVILLE. Elle ne vous redoute pas. Madame d'Orcy fait tout par principes; elle est persuadée, par exemple, qu'il ne faut jamais plus d'une personne auprès d'un malade; elle s'imagine que ma femme est malade; elle se trompe. Madame de Querville a un peu de langueur, le déplacement la fatiguée, le changement d'air agit sur elle : ce qu'il lui faudrait, ce serait de la distraction. Vous êtes gaie, vous êtes rieuse, entre nous, je suis sûr que votre société lui est plus salutaire que celle de sa tante; mais je me garderais bien de dire cela.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Que voulez-vous, monsieur? Je ne puis pas non plus lutter contre madame d'Orcy.

M. DE QUERVILLE. Madame de Querville n'a rien de particulier qui la tracasse?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Que pourrait-elle avoir?

M. DE QUERVILLE. Je vous le demande. Comme elle a assez de confiance en vous, elle aurait pu vous faire quelques confidences. J'ai paru désirer de ne pas recevoir, cette année-ci, autant de monde que l'année dernière; mais qu'à cela ne tienne : elle n'a qu'un mot à dire.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Madame n'y a seulement pas fait attention.

M. DE QUERVILLE. Elle aime beaucoup son cousin; peut-être est-elle contrariée de ce changement de garnison, qui fait qu'il ne viendra pas ici.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Est-ce que c'est décidé?

M. DE QUERVILLE. C'est décidé comme tout ce qu'on décide aujourd'hui. Les ministres, faute de pouvoir faire de grandes choses, s'amusent à en faire de petites. Des vétilles comme celle-là ne laissent pas que d'attirer dans leur antichambre des colonels qui demandent telle ville plutôt que telle autre; qui écrivent, qui vont, qui viennent, qui leur envoient des solliciteurs, des solliciteuses. L'excellence ne manque pas de raisons pour prouver que c'est chose fort importante, et qui mérite un sérieux examen; pendant ce temps-là les commis s'arrangent pour décider comme il leur plaît. On se plaint, on crie, mais, comme l'autorité ne doit jamais reculer, ce que les commis ont fait est maintenu.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Et, en définitive, vous croyez,

monsieur, que le régiment de monsieur le colonel d'Orcy ne viendra pas.

M. DE QUERVILLE. Par sa dernière lettre, il paraissait ne plus conserver d'espoir; ce n'est pas l'embarras, c'est peut-être une raison pour espérer. Il ne faut qu'un hasard, un garçon de bureau peut-être.

SCÈNE IV.

M. DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE, BENOIT.

MADEMOISELLE LEFÈVRE (à Benoît, qui porte une bassinoire). Où allez-vous avec cela?

(Benoît la regarde sans lui répondre.)

M. DE QUERVILLE. Vous n'entendez pas la question que vous fait mademoiselle?

BENOIT. Monsieur, c'est mademoiselle Arsène qui m'a dit de porter cette bassinoire dans la chambre de madame.

M. DE QUERVILLE. Ma femme ne veut pas se coucher à cette heure-ci, j'espère. Il n'est pas sept heures. Nous sortons de table.

BENOIT. Je ne sais pas, monsieur.

M. DE QUERVILLE. D'ailleurs elle ne ferait pas bassiner son lit au mois de juin.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Non, non, monsieur, c'est une suite des embarras que fait Arsène depuis que nous sommes arrivés; elle veut tout ranger, tout mettre en place. Elle est venue ce matin, jusque dans ma chambre, retirer un grand fauteuil qu'elle prétendait ne pas devoir y être.

BENOIT (élevant la voix). Ce fauteuil-là a toujours été dans le cabinet de madame.

M. DE QUERVILLE. Plus bas donc. Allez porter cette bassinoire, et vous viendrez me parler ensuite.

BENOIT. Monsieur, pourrai-je demander auparavant de la bourrache au jardinier?

M. DE QUERVILLE. Qui est-ce qui a besoin de bourrache?

BENOIT. Madame d'Orcy a commandé d'en faire de la tisane.

M. DE QUERVILLE. Alors faites ce qu'elle vous a dit.

(Benoît sort.)

SCÈNE V.

M. DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Je trouve qu'à la campagne les domestiques se donnent plus d'importance qu'à Paris.

M. DE QUERVILLE. Il faut bien qu'ils s'amusent à quelque chose.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Le cocher, tantôt, me faisait rire. Il était dans la basse-cour à regarder, les bras croisés, le garçon de ferme qui pansait vos chevaux. On aurait juré d'un personnage. (Elle se croise les bras et imite les airs de cocher.) « Est-ce comme cela que je vous avais dit de vous y prendre? Qui est-ce qui m'a bâti un pareil maladroit? Recommencez; allons, recommencez. Secouez donc votre étrille. Vous n'avez pas pour un sou de mémoire. »

(Elle rit.)

M. DE QUERVILLE (riant aussi). Je le reconnais bien là; il est si soigneux.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Ménaut montre aussi à la fille de basse-cour à faire la cuisine. Ça lui est fort commode; il met tout en train, part pour la chasse, ne revient guère que sur les quatre heures, et en est quitte alors pour donner la grande main, dresser ce qu'il y a à dresser. Personne ne se plaint, tout est pour le mieux.

M. DE QUERVILLE. Je ne savais pas cela. C'est assez bien; s'il tombait malade, on ne serait pas pris au dépourvu.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. C'est à quoi j'avais pensé.

SCÈNE VI.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

M. DE QUERVILLE (à sa femme qui entre appuyée sur le bras de madame d'Orcy). Eh! bon Dieu, ma bonne amie, qu'avez-vous donc?

MADAME D'ORCY. Elle trouve qu'elle a froid dans son cabinet.

M. DE QUERVILLE. Il est plus petit que ce salon-ci, et il est à la même exposition.

MADAME DE QUERVILLE. Que voulez-vous, monsieur de Querville? c'est une idée qui m'a prise.

(Elle s'assied sur un canapé.)

MADEMOISELLE LEFÈVRE (lui mettant un tabouret sous les pieds). Je connais bien cela.

MADAME DE QUERVILLE (à madame d'Orcy). Vous êtes restée toute la journée auprès de moi, ma tante; j'en suis honteuse. Allez faire une petite promenade avant la nuit.

MADAME D'ORCY. Quand tu seras couchée, si tu t'endors, nous verrons.

M. DE QUERVILLE (prend une des mains de sa femme et se met à genoux devant elle). Vous coucher, ma bonne amie! Vous êtes donc réellement malade? Mademoiselle Lefèvre, faites-moi le plaisir de dire à Jacques de seller un cheval; je veux envoyer chercher le médecin.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. J'y vais tout de suite.

MADAME D'ORCY. C'est inutile. Elle n'a besoin que de repos. Laissez-moi donc la conduire. Un peu de bourrache, une petite transpiration, c'est tout ce qu'il lui faut.

MADEMOISELLE LEFÈVRE (de l'air du plus grand intérêt). Si, par hasard, vous vous trompiez, madame, et que ce fût un commencement de maladie.

MADAME D'ORCY. Je ne me trompe pas, mademoiselle; ce ne sera rien.

M. DE QUERVILLE (qui n'a pas quitté son attitude). Elle a les mains assez fraîches; son teint me paraît bon. Dites-moi, Mélanie, que ressentez-vous?

MADAME DE QUERVILLE. Vraiment, monsieur de Querville, vous vous inquiétez trop : je vois des larmes dans vos yeux. Savez-vous seulement ce que c'est qu'une femme? J'ai de l'affaiblissement, du vague; demain peut-être ne sera-t-il plus question de rien.

M. DE QUERVILLE. Allons, allons, je ne vous tourmenterai

pas davantage ; mais si vous pouviez ne pas vous coucher, je le préférerais.

MADAME DE QUERVILLE (le regardant d'un air attendri). Soyez content ; je ne me coucherai pas.

M. DE QUERVILLE. Voulez-vous que nous restions ? Voulez-vous que nous sortions ?

MADAME DE QUERVILLE (en souriant). J'aime mieux que vous sortiez ; car je n'oserais plus être malade.

M. DE QUERVILLE. C'est bien. Nous allons sortir. Mademoiselle Lefèvre aura la bonté de vous lire pendant ce temps-là quelques pages de ce roman nouveau qu'on nous a envoyé ; on dit qu'il est amusant.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Je vais le chercher.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

M. DE QUERVILLE. Et nous deux, ma tante, pour peu que cela vous convienne, nous irons faire un tour ensemble, sans trop nous écarter de la maison.

MADAME D'ORCY. Je vous avoue que cette demoiselle Lefèvre ne me rassure pas pour la laisser seule avec Mélanie, quand elle n'est pas tout à fait bien portante. Ne t'en gêne pas toujours, Mélanie ; si elle t'ennuie soit par une gaîté hors d'œuvre, soit par sa sensibilité de commande, renvoie-la et fais venir Arsène. Arsène est une très-bonne fille.

MADAME DE QUERVILLE. Oui, ma tante, je ferai ce que vous me dites.

MADAME D'ORCY. Notre promenade ne sera pas longue, d'ailleurs.

M. DE QUERVILLE. Je ne sais pas où est mon chapeau. Je vais voir à le trouver ; je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

MADAME DE QUERVILLE. Je crois que vous avez une bien fausse opinion de mademoiselle Lefèvre.

MADAME D'ORCY. Je ne demande pas mieux que de me tromper.

MADAME DE QUERVILLE. Elle est bien née. Elle a eu des malheurs ; ce n'est pas sa faute.

MADAME D'ORCY. Toutes les demoiselles de compagnie ont toujours eu des malheurs, si ce n'est que cela.

MADAME DE QUERVILLE. Je dois lui savoir gré des attentions qu'elle a pour moi ; je suis si peu aimable ; j'empire de jour en jour ; bientôt il n'y aura plus que vous, ma bonne tante, qui pourrez me supporter.

MADAME D'ORCY. Et ton mari pourtant. Monsieur de Querville a une tendresse de femme, une persévérance de bonté, d'attentions, de prévenances que je ne puis pas me lasser d'admirer.

MADAME DE QUERVILLE. Il ne lui manque qu'un peu de mouvement dans l'esprit.

MADAME D'ORCY. Sois sûre qu'il en aurait s'il te voyait autrement. Tu es langoureuse ; quel mouvement veux-tu qu'il se donne ? Il craindrait de faire contraste.

MADAME DE QUERVILLE. Son intention, à ce qu'il paraît, est de ne recevoir personne pendant la saison ; si le régiment de votre fils ne vient pas en garnison ici, nous serons bien seuls.

MADAME D'ORCY. Tu répètes sans cesse que tu n'aimes pas le monde.

MADAME DE QUERVILLE. Mon cousin n'est pas le monde.

MADAME D'ORCY. Je suis de bonne foi, j'aimerais mieux pour Ernest qu'il allât en Normandie. Il y a une demoiselle de Ponteuil qui est un parti très-sortable, et qu'une de mes amies ne désespérerait pas de lui faire épouser s'il était sur les lieux.

MADAME DE QUERVILLE. Mon Dieu! ma tante, marier Ernest! Vous ne m'en aviez jamais parlé.

MADAME D'ORCY. Il faut bien qu'il finisse par là.

MADAME DE QUERVILLE (soupirant). Ah! sans doute.

SCÈNE IX.

MADAME D'ORCY, MONSIEUR ET MADAME DE QUERVILLE.

M. DE QUERVILLE. Ma tante, me voilà tout prêt.

MADAME D'ORCY. Est-ce que nous allons la laisser seule?

M. DE QUERVILLE. Attendons, si vous voulez, que mademoiselle Lefèvre soit descendue.

MADAME DE QUERVILLE. Mais non, mais non. Vous me traitez comme une idole. C'est vous qui me gâtez. Allez, allez à votre promenade.

M. DE QUERVILLE. Vous devriez venir avec nous.

MADAME DE QUERVILLE. Pas aujourd'hui.

M. DE QUERVILLE. Venez, madame d'Orcy.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

MADAME DE QUERVILLE.

Ernest se marier! Pourquoi donc m'étonner? Je devais m'y attendre. Pauvre Ernest! Savait-il les projets de sa mère, la dernière fois qu'il est venu nous voir? Il m'a paru rêveur..... Il m'aime, je ne puis en douter. Nous avons presque été élevés ensemble. Ce mariage va nous rendre tout à fait étrangers l'un à l'autre. Étrangers! pourquoi étrangers? Cela ne devrait rien faire! Ah!

(Elle passe la main sur son front et paraît tomber dans la rêverie.)

SCÈNE XI.

MADAME DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE.

MADEMOISELLE LEFÈVRE (un livre à la main). Vous dormiez, madame?

MADAME DE QUERVILLE (cherchant à se remettre). Non, je réfléchissais. Eh bien, ce livre?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Je l'ai ouvert au hasard. Autant que j'ai pu voir, l'auteur a la prétention d'être plaisant.

MADAME DE QUERVILLE. C'est une prétention difficile à soutenir.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Surtout à la campagne, n'est-ce pas, madame?

MADAME DE QUERVILLE. Mais j'aime assez la campagne.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Moi aussi.

MADAME DE QUERVILLE. Mais...

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Ah ! je vous comprends bien.

MADAME DE QUERVILLE. Que comprenez-vous?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Il faut un peu de société.

MADAME DE QUERVILLE. Une personne de plus suffit quelquefois.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Ah ! mon Dieu, souvent il n'en faut pas davantage pour qu'un lieu qui paraissait triste et maussade s'embellisse tout à coup, sans qu'on puisse en deviner la raison.

MADAME DE QUERVILLE (après une pause). Voulez-vous essayer de cette lecture?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Volontiers, madame.

(Elle ouvre le livre.)

MADAME DE QUERVILLE. Mademoiselle Lefèvre, quelle idée avez-vous de moi ?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Il y a tant de rapport entre nous deux, madame, que je n'oserais pas faire votre éloge,

MADAME DE QUERVILLE. Vraiment, vous trouvez qu'il y a du rapport entre nous? Vous n'êtes pas mélancolique, pourtant.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Il n'y a que moi qui le sache. Quand on n'est pas chez soi, il y a tant choses qu'on doit dissimuler.

MADAME DE QUERVILLE. La mélancolie est une disposition d'esprit; on n'est pas malheureuse pour cela ; mais on rêve des chimères.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Comme toutes les personnes qui ont de l'imagination.

MADAME DE QUERVILLE. Vous devez avoir de l'imagination, vous ?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Beaucoup trop, madame.

MADAME DE QUERVILLE. Quel est le titre de ce roman ?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. *Alphonse*, ou *le Malheur de s'exagérer ses devoirs.*

MADAME DE QUERVILLE. Quel singulier titre ! Est-ce qu'on peut exagérer ses devoirs ? Mais vous dites que l'auteur a la prétention d'être plaisant : ce n'est peut-être qu'une plaisanterie de plus.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Mais dame aussi, ce qu'on appelle devoir est-il bien défini ? La folie se glisse partout. Une personne qui se laisserait mourir parce qu'elle trouverait cela mieux qu'autre chose, serait-elle une personne bien raisonnable ?

MADAME DE QUERVILLE. Voyons, mademoiselle Lefèvre, lisez.

(Elle s'enfonce dans son siége, croise les bras et tient les yeux immobiles de manière à indiquer qu'elle ne prête aucune attention à la lecture.)

MADEMOISELLE LEFÈVRE (lit). « Les belles n'aiment tant la gloire et les lauriers que parce que, fatiguées d'une liaison, une guerre peut arranger bien des choses. Aussi les longues années de paix diminuent-elles beaucoup le mérite des héros. Un soupirant qui ne s'arrache des bras d'une maîtresse adorée que pour changer de garnison... »

MADAME DE QUERVILLE (l'interrompant). Plaît-il ?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Je lis.

MADAME DE QUERVILLE. Pardon. Je croyais vous avoir entendu parler de changer de garnison. Ma tante n'en serait pourtant pas fâchée. C'est singulier ; elle aime son fils avec la dernière tendresse, et elle a l'air de désirer qu'il s'éloigne de nous.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Cela ne m'étonne pas. Madame d'Orcy est assurément une personne bien respectable, bien

dévouée à madame; mais ne pousserait-elle pas ce dévouement jusqu'à la jalousie?

MADAME DE QUERVILLE. Jalouse de quoi?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Voilà monsieur son fils, par exemple, dont la société plaît à madame, et qu'elle désire éloigner; moi, elle ne peut pas me souffrir.

MADAME DE QUERVILLE. Elle ne peut pas vous souffrir! c'est trop fort.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Non, madame, ce n'est pas trop fort. Je suis sûre qu'elle trouve que je me suis établie trop vite auprès de vous; que je ne me tiens pas assez à ma place. Je suis à peu près de l'âge de madame; il est possible qu'elle craigne que si madame avait quelque chose qui l'occupât, quelque confidence à faire, elle ne me choisît de préférence.

MADAME DE QUERVILLE (sèchement). Rien ne m'occupe, mademoiselle, et je n'ai de confidence à faire à personne.

MADEMOISELLE LEFÈVRE (à part). Oh! oh! de la réserve! il est bien temps.

SCÈNE XII.

MADAME DE QUERVILLE, MADEMOISELLE LEFÈVRE, BENOIT.

BENOIT (posant un grand portefeuille sur une table). Madame, ce sont les lettres et les journaux.

MADAME DE QUERVILLE. Prenez la clef qui est là, et ouvrez le portefeuille. (Benoît exécute ses ordres.) Le messager est venu bien tard aujourd'hui, ce me semble.

BENOIT. Il n'est pas encore huit heures, madame.

MADAME DE QUERVILLE (prenant les lettres). Est-il reparti?

BENOIT. Non, madame; il attend le portefeuille; et comme il mange un morceau à la cuisine, s'il y a quelques réponses pressées, il pourra les remporter pour les mettre à la poste.

MADAME DE QUERVILLE. Voici des lettres pour ma tante et pour monsieur de Querville. Ils ne doivent pas être éloignés; cherchez-les.

BENOIT. Oui, madame.

(Il sort.)

MADAME DE QUERVILLE. En voici une aussi pour vous, mademoiselle Lefèvre ; si vous voulez y répondre, vous pouvez monter dans votre chambre.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Dès que madame me le permet, je vais voir. (A part, en s'en allant.) Elle a une lettre du colonel, qu'elle veut lire sans témoin.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE QUERVILLE, seule.

Cette demoiselle Lefèvre commence à me déplaire. Mais qui est-ce qui ne me déplaît pas depuis que j'ai quitté Paris ? Monsieur de Querville, ma tante, me sont souvent à charge à force de soins, et je suis obligée de leur laisser croire que je suis malade, afin de justifier à leurs yeux l'espèce de découragement que j'éprouve. C'est un état insupportable. (Elle décachète une lettre et reste un instant sans oser la lire.) Que va m'apprendre cette lettre ? Le cœur me bat. O ciel ! si Ernest pouvait se douter qu'une lettre de lui me cause autant d'agitation ! Heureusement, jusqu'ici, personne n'a pu lire au fond de mon cœur. Allons, du courage ! Je vais sans doute apprendre qu'il va en Normandie ! Nous ne le verrons pas cet été ! (Elle soupire.) C'est ce que je devrais vouloir, et cependant... (Elle lit bas.) Mes pressentiments ne sont que trop vérifiés. Il va en Normandie ! (Avec accablement.) Tant mieux. (Elle continue à lire bas en essuyant de temps en temps quelques larmes.) Ses expressions sont bien étranges ! Ce n'est pas là son style accoutumé... Mais c'est de la démence. Je ne dois pas lire cela. (Elle chiffonne légèrement le papier.) Il y a, je crois, un *post-scriptum*. (Elle rouvre la lettre.) « Je ne partirai pas pour cet affreux exil avant d'avoir fait mes adieux à ma mère. Ainsi, après-demain je prends la poste, et mardi, à neuf heures du soir, je serai dans l'avenue de votre château, où j'espère que vous voudrez bien ne pas me refuser l'hospitalité pour vingt-quatre heures. » Mardi ! mardi ; mais c'est aujourd'hui. Quoi ! je serais à une heure de le voir ! Je ne sais plus

ce que je dois désirer. Que faire? Cette lettre ne me laisse plus de doute. Voici ma tante et mon mari, cachons ce papier.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

M. DE QUERVILLE. Ma bonne amie, vous n'avez pas idée du beau temps qu'il fait ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez faire un tour rien que sur la terrasse. (Elle regarde les lettres qui sont sur la table.) Ah! ah! Ernest s'est mis en frais, à ce qu'il paraît. Voici deux lettres de lui, une pour vous, ma tante, et l'autre pour moi. (Il donne une lettre à madame d'Orcy, et décachète l'autre.) Grande nouvelle! Devinez qui va nous arriver ce soir?

MADAME D'ORCY (lisant aussi). Il n'a pas le sens commun. Faire cinquante lieues pour venir passer vingt-quatre heures avec nous, et plus de cent pour retourner à son régiment!

M. DE QUERVILLE. Belle bagatelle pour un militaire. Moi, j'en suis enchanté ; cela va nous faire passer une bonne journée ; n'est-ce pas, Mélanie ?

MADAME DE QUERVILLE. Vous n'avez pas besoin de cela, vous ; vos journées sont toujours à peu près de même.

M. DE QUERVILLE. Pas quand vous souffrez. (Bas avec enjouement.) Faisons un coup de tête.

MADAME DE QUERVILLE (le regardant avec étonnement). Que voulez-vous dire ?

M. DE QUERVILLE (toujours bas, tandis que madame d'Orcy est occupée à lire). Oui, une escapade. Vous vous couvrirez bien ; je vais faire mettre la devanture à la calèche ; on y portera des coussins, et nous irons à la rencontre du colonel.

MADAME DE QUERVILLE. Y pensez-vous?

M. DE QUERVILLE. A la campagne, j'aime assez les extraordinaires. Nous gagnerons de l'appétit, vous n'avez pas dîné, nous souperons. Le temps est superbe ; nous sommes dans la pleine lune. Répondez. Que vous en semble? Soyez persuadée que cela vous vaudra mieux que de la bourrache et des lits bassinés. (Il lui prend la main qu'il caresse.) Est-ce convenu ?

Je serais si content de vous faire faire une espèce d'équipée.

MADAME DE QUERVILLE. Il faut consulter ma tante.

M. DE QUERVILLE. Au contraire. Elle ne doit rien savoir de cet enlèvement. Traitons cela comme des amoureux qui se cachent. Au moment décisif, nous lui demanderons seulement si elle veut nous accompagner ; mais de façon à lui montrer que notre résolution est bien prise, et que rien ne peut nous en détourner.

MADAME DE QUERVILLE. On ne doit pas écouter un séducteur.

M. DE QUERVILLE (haut et très-gaîment). Je reprends donc mon rôle de mari, et je vous ordonne, madame, de venir avec moi au-devant de votre cousin.

MADAME D'ORCY (fermant la lettre qu'elle lisait). A qui en avez-vous, monsieur de Querville ?

MADAME DE QUERVILLE. Il veut que je sorte en calèche avec lui.

MADAME D'ORCY. Elle a souffert toute la journée.

M. DE QUERVILLE. Parce qu'elle ne fait pas d'exercice. On ira doucement par la route d'en haut qui est la meilleure ; si elle éprouve la moindre chose, on en sera quitte pour faire retourner la voiture.

MADAME D'ORCY. Soyez sûr que ce ne serait pas convenable.

M. DE QUERVILLE. Et vous, Mélanie, qu'en pensez-vous ?

MADAME DE QUERVILLE. Je m'en rapporte à ma tante.

M. DE QUERVILLE (toujours avec gaîté). Quand il fait une soirée aussi douce, aussi belle, on ne doit s'en rapporter aux tantes que jusqu'à un certain point, et je vais faire mettre les chevaux.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY.

MADAME DE QUERVILLE. Monsieur de Querville devient tout à fait despote.

MADAME D'ORCY. N'importe, mon enfant, ne fais toujours pas cette folie.

MADAME DE QUERVILLE. Vous craignez que cela ne m'incommode ?

MADAME D'ORCY. C'est au moins inutile.

MADAME DE QUERVILLE. Si vous saviez combien il était pressant ; je ne l'ai jamais vu si aimable.

MADAME D'ORCY. A la bonne heure ; mais j'ai des raisons, vois-tu ?

MADAME DE QUERVILLE. Des raisons pour m'empêcher de faire une promenade en calèche ?

MADAME D'ORCY. Oui.

MADAME DE QUERVILLE. Vous ne pouvez pas me les dire, ma tante ?

MADAME D'ORCY. C'est sur la pointe d'une aiguille.

MADAME DE QUERVILLE. Mais encore ?

MADAME D'ORCY. Il n'y a rien de plus simple que d'aller à la rencontre d'un cousin. Eh bien ! je parie que mademoiselle Lefèvre en fera la remarque. Elle se rappellera que tu as toujours été languissante depuis que nous sommes à la campagne ; qu'à peine es-tu sortie deux fois dans le jardin ; que tout à l'heure encore tu étais au moment de faire bassiner ton lit pour te coucher. Mademoiselle Lefèvre a la prétention d'être fine, c'est-à-dire qu'elle interprète tout malignement ; elle va peut-être s'imaginer... Que sais-je ?

MADAME DE QUERVILLE (d'une voix mal assurée). Vraiment, ma tante, s'il en était ainsi, on n'oserait plus remuer.

MADAME D'ORCY. Ernest, il faut l'avouer, prête beaucoup aux interprétations. Tu ne t'en es pas aperçue ; il est, avec les femmes, d'une exaltation qui va quelquefois jusqu'au ridicule. Vous êtes parents ; avec toi j'y prends moins garde ; mais partout où il va d'habitude, on jurerait qu'il est amoureux de la maîtresse de la maison.

MADAME DE QUERVILLE. Partout où il va ?

MADAME D'ORCY. C'est un calcul que font beaucoup d'hommes. Que risquent-ils ? Celles qui s'y laissent prendre, tant pis pour elles. Voilà pourquoi je voudrais qu'il se mariât. Tu crois bien que je ne suis pas autrement pressée d'avoir une bru : en général, ce n'est pas très-désirable ; mais si ton cousin reste garçon, à soixante ans encore il voudra faire le Céla-

don. Par amour-propre de mère, je n'aimerais pas à penser qu'il viendra un temps où il se ferait moquer de lui comme tant de vieux beaux qu'on rencontre dans le monde. Tu conçois cela. (Elle s'approche d'une croisée.) Il n'y a pourtant pas à s'en dédire. Je vois monsieur de Querville si occupé autour de la calèche, qu'il y aurait mauvaise grâce à lui tenir rigueur. Il faudra que tu sortes. Mademoiselle Lefèvre pensera ce qu'elle voudra ; nous ne pouvons pas le contrarier après toute la peine qu'il se donne. Je vais mettre quelque chose de plus chaud, et t'envoyer aussi de quoi te couvrir davantage.

(Elle baise sa nièce sur le front, et sort.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE QUERVILLE, seule.

(Elle regarde machinalement sortir madame d'Orcy, et reste quelque temps les yeux fixés sur la porte, comme une personne absorbée dans ses réflexions; ensuite elle se lève, fait quelques pas, s'arrête, et vient retomber sur le siége qu'elle avait quitté.)

Je ne puis pas me soutenir. Oh ! ma tante, ma tante, à quelle terrible épreuve vous venez de me mettre ! Voilà donc ce secret que je n'osais m'avouer à moi-même, connu de toutes les personnes qui m'entourent. De toutes ! Non, non, monsieur de Querville l'ignore. Mais il ne faut qu'un instant. Je n'ai pourtant pas fait d'indiscrétion; du moins, je ne le crois pas. Si j'étais plus coupable, on le saurait donc de même ? Ne peut-on pas le supposer ? Grands dieux ! cette idée est affreuse.

(Elle se renverse sur son siége, en mettant ses mains devant ses yeux.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE QUERVILLE, BENOIT.

(Il pose sur un siége une pelisse et un châle.)

BENOIT. Madame, la fermière est là qui voudrait bien parler à madame.

MADAME DE QUERVILLE. Qu'est-ce que vous me dites ?

BENOIT. Madame, c'est la maîtresse Guenault qui demande à voir madame.

MADAME DE QUERVILLE. Catherine ?

BENOIT. Oui, madame.

MADAME DE QUERVILLE. Je ne puis pas dans ce moment-ci ; dites-lui de revenir.

BENOIT. Elle est si agitée, madame, que j'ai dans l'idée qu'il lui est arrivé quelque malheur.

MADAME DE QUERVILLE. Alors faites-la venir tout de suite, Benoît.

BENOIT. La voici, madame.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE QUERVILLE, CATHERINE.

MADAME DE QUERVILLE. Qu'avez-vous, ma bonne Catherine?

CATHERINE (pleurant). Ah ! ma chère dame !

MADAME DE QUERVILLE. Qu'est-ce donc ? Votre mari, votre enfant se portent bien ?

CATHERINE. Hélas ! Jésus, mon Dieu, il ne manquerait plus que ça.

MADAME DE QUERVILLE. Vous m'effrayez.

CATHERINE. Enfin je vous vois, je suis sauvée. Rappelez-vous, madame, qu'étant petites filles, nous jouions parfois toutes les deux ensemble ; que votre famille m'a toujours aimée; que j'ai été mariée quand et quand vous....

MADAME DE QUERVILLE. Parlez, Catherine, parlez.

CATHERINE. Votre mariage a si bien tourné et le mien pouvait tourner si mal ! J'ai manqué faire une grande sottise, madame. (Elle s'arrête pour essuyer ses yeux.) Mais vous me gronderez bien pour que je ne sois pas obligée de le dire à monsieur le curé ; car, excepté vous, j'aimerais mieux tout au monde que d'en ouvrir la bouche à personne.

MADAME DE QUERVILLE (avec bonté). Allons, allons, Catherine, remettez-vous. Si je puis vous être utile, vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous obliger.

CATHERINE. Ah ! c'est que vous avez beau savoir ben des choses, madame, vous n'en avez peut-être jamais entendu comme ce que j'ai à vous dire. J'ai été au moment d'être amoureuse; oui, madame. (Elle sanglote.) Encore un peu, madame, et j'étais perdue.

(Elle ne peut pas continuer.)

MADAME DE QUERVILLE. Parlez plus bas, Catherine; Benoît est curieux; il pourrait être à la porte à écouter.

CATHERINE. V'là ben de la bonté. O ma respectable dame, je ne me suis pas trompée en venant vers vous. Attendez; je vas me remettre un peu. Je vous disais donc que j'avais manqué d'être amoureuse; mais je pourrais aussi ben dire que je l'ai été tout à fait, si ce n'est que Dieu a eu pitié de moi, et que mon bon ange m'a retenue ben à point.

MADAME DE QUERVILLE. Vous, Catherine ! vous amoureuse ! et de qui ?

CATHERINE. Hélas ! madame, d'un capitaine du régiment qui s'en va. C'était lui qui avait commencé; je ne m'en suis doutée que sur le tard; mais c'est égal, je n'en suis pas moins fautive. Il y avait déjà longtemps qu'il venait chasser dans nos environs et qu'il entrait toujours à la ferme, tantôt pour demander du lait ou ben du cidre, et queuquefois une omelette ou autre chose, que je ne devinais rien encore. Cependant, faut être juste : j'avais ben remarqué qu'il me regardait. Enfin un jour, v'là qu'il a l'air de prendre son courage à deux mains, et qu'il me parle. C'est un honnête homme; oh ! madame, c'est un très-honnête homme : c'était plus fort que lui; il me l'a ben dit. « Tenez, Catherine, qu'il me dit, tous les militaires en général ne cherchent qu'à mettre les femmes à mal; mais moi, je ne voudrais pas vous faire du tort le moins du monde; je vous respecte trop pour cela; seulement je ne peux pas m'empêcher de vous dire que je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne. »

MADAME DE QUERVILLE. Eh bien ! Catherine ?

CATHERINE. D'entendre un capitaine qui vous parle comme ça, tenez, madame, ça vous remue toujours. De ma vie je ne m'étais doutée de pareille chose; les paysans n'ont pas ces manières-là. Aussi je mentirais si je disais que ça m'a fait de

la peine dans le moment; ça me donnait une bonne idée de moi, au contraire, d'avoir fait cet effet-là sur un capitaine. Il est revenu ben des fois encore, et chaque fois il ajoutait queuque chose de plus, et j'écoutais toujours; et quand il était parti, j'étais des heures entières à me ravoir, tant j'avais la tête ensorcelée. Faut que mon homme soit un ben brave homme pour ne s'être aperçu de rien.

MADAME DE QUERVILLE. Après, après, ma chère Catherine.

CATHERINE. Je le rudoyais pourtant queuque fois, ce pauvre Guillaume; il me semblait que sans lui j'aurais pu être heureuse, et je lui en voulais quasi d'être mon mari. C'est comme ça. N'y avait que mon enfant que j'aimais toujours ben; mais le reste, ma mère, ma sœur, tout ce qui n'était pas mon enfant ou le capitaine me paraissait de trop dans le monde.

MADAME DE QUERVILLE. D'un moment à l'autre, on peut venir m'avertir que la voiture est prête; tâchez d'abréger un peu si vous pouvez.

CATHERINE. Eh ben! madame, le capitaine est donc arrivé ce matin pour me faire ses adieux. Croiriez-vous qu'il pleurait, madame? moi, je n'avais pas fait autre chose de toute la nuit, mais tout bas, à cause de Guillaume qui aurait pu m'entendre; de manière que nous ne savions pas ce que nous disions. Il était près de deux heures; nos gens allaient rentrer pour dîner, la bergère était déjà là qui toupillait à l'entour de nous; le capitaine voyait ben qu'il ne pouvait pas rester davantage. « Adieu, Catherine, qu'il me dit comme un homme qui n'a plus la tête à lui, adieu pour toujours! — Monsieur le capitaine, pourquoi pour toujours? que je lui réponds en fondant en larmes. — Voulez-vous que nous nous revoyions encore? reprend-il à son tour; il ne tient qu'à vous. » Là-dessus il m'explique comme quoi le garde-chasse, qui doit passer la nuit à l'affût, lui a donné la clef de sa cabane, et que si je veux y aller, il y restera ce soir jusqu'à dix heures à m'y attendre. Il tenait ma main qu'il serrait; moi, j'ai serré la sienne aussi; sa figure, alors, est devenue toute joyeuse; il est remonté à cheval, et le v'là parti.

MADAME DE QUERVILLE. Allons, allons, ma chère Catherine, vous n'avez pas été à ce rendez-vous, j'en suis sûre.

CATHERINE. C'est là le miracle, madame. Toute la sainte journée je n'avais fait que me demander : J'irai-t-il ? je n'irai-t-il pas ? Le soleil était déjà sur le bois Saint-Georges que je barguignais encore. Sans m'en douter cependant j'avais mis queuques provisions dans un panier, et mon homme, à qui j'avais menti, croyant que c'était vous qui vouliez me parler, me tourmentait pour partir, de peur de vous faire attendre ; il me mettait presque dehors. Je voulais coucher notre enfant ; il me dit qu'il s'en chargeait ; je cherchais encore mille autres inventions ; mais c'était inutile. Je n'avais donc plus d'excuse pour rester, à moins de tout avouer à Guillaume : ma fine ! j'aimai mieux décamper. A mesure que je marchais, je marchais plus vite, si ben que j'avais les joues comme du feu, et que mon cœur battait à m'en faire trouver mal. Je pensais cependant toujours à mon mari ; c'est-il pas singulier ? mais je n'en courais pas moins. Il me fallait passer devant votre château ; en songeant que vous étiez si tranquille, tandis que la malheureuse Catherine se laissait pousser par le diable, je sentis sur mon estomac un froid qui était comme de la glace ; c'était mon salut. N'faut pas aller plus loin, je pensai ; faut entrer là. Madame, qui est la vertu même, me remettra l'esprit.

MADAME DE QUERVILLE. Vous vous calomniez, Catherine ; vous n'avez pas besoin de moi. Dès qu'on réfléchit sur ces choses-là, on est sauvée.

CATHERINE. Je n'aurais plus osé regarder mon homme ; j'aurais gâté notre ménage, j'aurais toujours eu la tête à l'envers. Quand la tête d'une maîtresse de maison est à l'envers, il est ben rare que sa maison aille comme il faut. Et mon pauvre petit chérubin, comment son père l'aura-t-il couché ? S'il l'a mis sur le dos, il ne jettera qu'un cri, s'il l'a mis sur le côté gauche, il ne pourra pas s'endormir : il ne dort que sur le côté droit. Ajoutez à ça que c'est demain la tonte des moutons, j'ai dix femmes de plus à nourrir, je n'ai seulement pas donné d'ordres. Ah ! que je voudrais être chez nous !

MADAME DE QUERVILLE. Je vais vous y reconduire moi-même, Catherine.

CATHERINE. Vous, madame ?

MADAME DE QUERVILLE. Oui, Catherine.

CATHERINE. Comme ça va ben faire pour mon homme ! Il me semble que je reviens au monde. Un homme si parfait, qui, en vérité de Dieu, n'a jamais désiré de bonnes récoltes que pour satisfaire mes glorieusetés ! Que je vas l'embrasser de bon cœur, ce cher Guillaume ! Est-on folle, dites donc, madame, de se donner du tintouin comme ça, quand on a le bonheur sous la main !

MADAME DE QUERVILLE. Vous avez bien raison.

CATHERINE. Un mari, ça reste, les autres, qu'est-ce que ça dure ? D'ailleurs, quand on en a écouté un autre, on peut en écouter ben d'autres. Y a tant d'hommes qui ne demandent pas mieux qu'à se moquer de vous ! Où ça s'arrête-t-il ? Et les voisines ! et les caquets ! Sans compter mon pauvre petit garçon qui n'aurait pas manqué d'apprendre ça un jour ! Vaudrait mieux être dans l'enfer. Oui, madame, je le dis comme je le pense, ce n'est pas que je sache trop comment on est par là, mais ça ne peut pas être pire.

SCÈNE XIX.

MADAME DE QUERVILLE, CATHERINE, et successivement MADEMOISELLE LEFÈVRE et MADAME D'ORCY.

MADEMOISELLE LEFÈVRE. Je viens d'apprendre avec bien de la joie que madame allait sortir.

MADAME DE QUERVILLE. Quelle joie cela peut-il vous faire ?

MADEMOISELLE LEFÈVRE. C'est que d'abord je crois que cela fera du bien à madame, et que je suis sûre que le colonel y sera très-sensible.

MADAME DE QUERVILLE. Sensible à ce que je reconduise Catherine à sa ferme ?

MADAME D'ORCY (qui a entendu ces derniers mots). Est-ce que c'est à la ferme que tu vas ?

MADAME DE QUERVILLE. Oui, ma tante. Puisque monsieur de Querville veut absolument que je sorte, j'aime mieux aller de ce côté-là.

MADAME D'ORCY. Je suis tout à fait de ton avis, mon cœur.

MADAME DE QUERVILLE. Si vous restez ici, vous recevrez Ernest.

MADAME D'ORCY. Ne t'embarrasse pas.

MADAME DE QUERVILLE (prenant un ton dégagé). Vous avez assez de sujets de conversation ensemble. Pendant que nous le tiendrons, il faut absolument le décider à ce mariage dont vous m'avez parlé.

MADAME D'ORCY (ne pouvant s'empêcher de regarder sa nièce avec étonnement). Pour moi, je ne demande pas mieux.

MADAME DE QUERVILLE. Vous avez beau ne pas aimer les brus, vous finirez toujours par en avoir une; autant celle-là qu'une autre. (Bas, en serrant la main de madame d'Orcy.) Devinez-vous pour qui je parle ainsi?

MADAME D'ORCY (bas à madame de Querville). Je n'aurais qu'à regarder mademoiselle Lefèvre, je le devinerais bien vite.

MADEMOISELLE LEFÈVRE (à part). Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XX.

MONSIEUR et MADAME DE QUERVILLE, MADAME D'ORCY, MADEMOISELLE LEFÈVRE, CATHERINE.

M. DE QUERVILLE. Vous avez attendu un peu longtemps; mais j'ai vu le moment où je serais obligé d'atteler moi-même; il n'y avait personne ici. Le garde-chasse, qui est ivre-mort, leur a raconté qu'un officier lui avait emprunté sa cabane pour un rendez-vous; ils ont voulu voir avec qui; et ils étaient tous en embuscade depuis plus d'une heure quand je les ai envoyé chercher.

CATHERINE (dans l'oreille de madame de Querville). Sainte Vierge! l'ai-je échappé belle!

MADAME DE QUERVILLE (bas). Paix. Taisez-vous.

M. DE QUERVILLE. A présent, madame de Querville, je suis entièrement à vos ordres.

MADAME DE QUERVILLE (d'une voix caressante). Mon ami,

c'est que j'ai promis à Catherine de la reconduire à la ferme.

M. DE QUERVILLE. En calèche?

MADAME DE QUERVILLE (riant). Mais oui. Pourquoi pas?

M. DE QUERVILLE. Moi, pourvu que je vous enlève d'un côté ou d'un autre, cela m'est égal.

MADAME D'ORCY. Ernest nous ayant écrit qu'il venait avec sa voiture, aller au-devant de lui eût été inutile.

M. DE QUERVILLE. Catherine n'est jamais montée dans une calèche, je parie?

CATHERINE. Pour ça non, ben sûr, monsieur.

M. DE QUERVILLE. Tant mieux. Si jamais vous venez à Paris, Catherine, je vous mènerai à l'Opéra.

CATHERINE. Vous êtes trop bon, monsieur; je vous remercie beaucoup; mais j'ai ben de la peine à croire que ça m'arrive. Il faudrait terriblement de choses à présent pour me faire quitter mon ménage.

M. DE QUERVILLE. Ça fait voir du nouveau, Catherine.

CATHERINE. Et ça peut dégoûter de l'ancien, monsieur. Une femme qui veut rester heureuse ne doit pas chercher du nouveau.

OU LA CHÈVRE EST ATTACHÉE, IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

LA MARQUISE.

NE ME REFONDUISEZ PAS JE VOUS PRIE

Lyr. Bouvier sc.

LA RANCUNE

OU

TROP PARLER NUIT.

PERSONNAGES :

LA VICOMTESSE D'HERBEVILLE.
LA MARQUISE DE SAINT-ANDIOL.
LE COMMANDEUR.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de la vicomtesse.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LA VICOMTESSE, LE COMMANDEUR.

LA VICOMTESSE. Mon bon oncle, j'aime mieux vous recevoir ici ; il y fait plus chaud.

LE COMMANDEUR. Je crois que je vous ai trouvé un acquéreur pour cet hôtel.

LA VICOMTESSE. En vérité ! cela m'enchante ; car depuis que j'ai décidé de le vendre, il me semble que je ne suis plus chez moi. Avez-vous dit le prix ?

LE COMMANDEUR. Deux cent quatre-vingt mille francs.

LA VICOMTESSE. Et cela n'a pas effrayé ?

LE COMMANDEUR. Non.

LA VICOMTESSE. Je suis fâchée alors que vous n'ayez pas dit trois cent mille francs, parce que vingt mille francs de plus m'auraient été fort commodes.

LE COMMANDEUR. J'ai dit ce que vous avez toujours dit.

LA VICOMTESSE. C'est juste; aussi suis-je fort reconnaissante. Mais la vie est si chère aujourd'hui; les banquiers ont un luxe effroyable.

LE COMMANDEUR. Pourquoi voulez-vous lutter avec eux?

LA VICOMTESSE. Mon Dieu! mon oncle, ce n'est pas pour moi; vous savez combien je suis philosophe pour toutes ces choses-là; mais si nous ne conservons pas une sorte d'éclat extérieur, on finira par ne plus prendre garde à nous. Je ne vends mon hôtel que pour augmenter mon revenu.

LE COMMANDEUR. Et risquer le capital dans les paperasses publiques.

LA VICOMTESSE. Que voulez-vous? je n'ai pas d'enfants.

LE COMMANDEUR. Mais vous avez des neveux.

LA VICOMTESSE. Ils ne sont pas intéressés. Et puis aujourd'hui que tout rentre dans l'ordre, ils ne manqueront jamais ni d'emplois ni de faveurs. Quel est le nom de la personne que vous m'avez trouvée?

LE COMMANDEUR. C'est la marquise de Saint-Andiol.

LA VICOMTESSE. La drôle de chose! Lui avez-vous dit que ce serait à moi qu'elle aurait affaire?

LE COMMANDEUR. Oui, sans doute.

LA VICOMTESSE. Elle a dû faire une petite grimace.

LE COMMANDEUR. Pourquoi cela?

LA VICOMTESSE. C'est que c'est une histoire.

LE COMMANDEUR. Si c'est une histoire, ne me la contez pas. J'ai horreur de tout ce qui est caquetage. Paris est devenu insupportable sous ce rapport-là. Il y a à présent tant de gens qui ont des pensions, tant de gens qui ont des places, par conséquent tant de gens qui n'ont rien à faire, qu'on ne s'occupe plus que de propos. Que vouliez-vous me dire sur madame de Saint-Andiol?

LA VICOMTESSE. Elle a été mon amie intime; je vous parle de près de trente ans. Nous avons quitté la France le même jour, et toutes deux comme des folles, croyant que ce ne serait qu'un voyage de six semaines.

LE COMMANDEUR. J'étais plus âgé que vous, et je n'ai pas été plus raisonnable.

LA VICOMTESSE. Nos maris ne voulant pas nous suivre, nous n'avions pu emporter que nos bijoux, qui ne nous ont pas menées bien loin, comme vous croyez; alors la petite Saint-Andiol, avec un courage véritablement héroïque, s'est mise à faire des modes.

LE COMMANDEUR. Pour elle?

LA VICOMTESSE. Non, pour le public, pour vendre.

LE COMMANDEUR. Ne répétez pas cela, ma nièce.

LA VICOMTESSE. Cela ne nous compromet pas; c'était une fille de finance.

LE COMMANDEUR. A la bonne heure; mais cela rappelle toutes les autres. Vous-même qui êtes bien née, n'avez-vous pas vendu des fleurs artificielles?

LA VICOMTESSE. Pas moi; ma femme de chambre.

LE COMMANDEUR. Vous m'en avez envoyé de Hambourg à Londres, pour que je tâche de vous les placer.

LA VICOMTESSE. Toujours pour ma femme de chambre. Ah! je vous en prie, mon oncle, ne confondez pas. Si c'était la vérité, je ne ferais aucune difficulté de la proclamer hautement.

LE COMMANDEUR. Allons, allons; comme vous voudrez.

LA VICOMTESSE. Le malheur ennoblit tout. Mais comme mon mari me fit passer de l'argent aussitôt que j'en eus besoin, de peur que je ne revinsse troubler je ne sais quelle liaison qu'il avait dans ce temps-là, et que lord Traverley, plus tard, me fit obtenir une subvention de l'Angleterre, je n'ai jamais été réduite à aucune extrémité.

LE COMMANDEUR. C'est bien, c'est bien.

LA VICOMTESSE. Je n'ai aucun préjugé. Pourquoi me défendrais-je? Faire des modes, faire des fleurs artificielles, c'est très-respectable, surtout quand on est entouré d'étrangers qui admirent votre résignation.

LE COMMANDEUR. Cela ne m'explique pas la grimace qu'a dû faire madame de Saint-Andiol quand je lui ai parlé de vous.

LA VICOMTESSE. Vous avez raison. La voilà donc établie marchande de modes à Hambourg, et nous toutes nous faisant une fête de la mettre en vogue; nous la vantons, nous la

prônons, nous entraînons chez elle, de vive force, ces pauvres Allemandes accoutumées aux modes solides de Francfort, et qui ne revenaient pas de la fragilité des chiffons que nous leur faisons acheter. En termes de marchand, la marquise faisait de l'or. Elle avait pris les grâces de l'état; elle était engageante, gracieuse et très-raisonnable. Tout à coup, ce ne fut plus cela. Pour soutenir le luxe d'un salon qu'il lui prit fantaisie d'ouvrir, afin de pouvoir faire la grande dame le soir, après avoir fait la marchande le matin, elle exagéra tellement le prix de ses modes, qu'elle nous les rendit inabordables. Notez qu'elle ne faisait aucun crédit. Oh! là-dessus, elle était sans pitié. La désertion fut complète; elle m'en accusa. Je vous fais grâce d'une foule de détails ridicules que je m'efforce d'oublier, et qui m'étaient plus désagréables à cause d'elle que pour moi. Elle partit pour le Danemark, je crois; je vins m'établir à Londres, dans le petit logement où vous m'avez vue, et que lord Traverley m'avait procuré; de sorte que jusqu'à ma rentrée en France, je n'ai plus entendu parler de la marquise.

LE COMMANDEUR. Et depuis votre retour, vous ne vous êtes pas revues?

LA VICOMTESSE. Si fait; au château et dans quelques maisons, mais sans nous apercevoir.

LE COMMANDEUR. Eh bien! comment allez-vous faire aujourd'hui?

LA VICOMTESSE. Cela ne m'embarrasse pas du tout. Si elle achète mon hôtel, j'ai mille façons de lui prouver que notre amitié n'a jamais éprouvé le moindre échec. N'entends-je pas une voiture entrer dans la cour?

LE COMMANDEUR. C'est la marquise. Elle est exacte; elle m'avait dit qu'elle serait ici à une heure.

LA VICOMTESSE. Je vais vous la laisser recevoir d'abord. Je ne m'attendais pas à la visite d'une marchande de modes; il faut que je donne un coup d'œil à ma toilette. Vous le voulez bien?

LE COMMANDEUR. Je veux toujours tout ce qu'on veut.

(La vicomtesse sort.)

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE.

UN DOMESTIQUE (annonçant). Madame la marquise de Saint-Andiol.

LA MARQUISE. Ah! bonjour, monsieur le commandeur. Madame votre nièce n'est pas ici ?

LE COMMANDEUR. Elle va venir à l'instant.

LA MARQUISE. Vous m'aviez parlé d'un jardin ; est-ce que c'est cet acacia qui est ou fond de la cour derrière la grille ?

LE COMMANDEUR. Mais il y a autre chose qu'un acacia ; il y a un peu de gazon, deux ou trois lilas, et des fleurs quand on en fait mettre.

LA MARQUISE. Ce que c'est que l'imagination ! Je m'étais figuré qu'il y aurait de l'air. Le reste me paraît assez bien ; l'escalier est noble ; le salon que je viens de traverser a de l'élévation. Ceci est le cabinet de la vicomtesse.

LE COMMANDEUR. C'est l'endroit où elle se tient d'habitude.

LA MARQUISE. Nous allons donc nous reparler aujourd'hui pour la première fois depuis trente ans. Nous avons été très-liées ensemble. Ce sont des fleurs qui nous ont brouillées. C'est une singulière origine pour une querelle de femmes. Vous a-t-elle parlé de cela ?

LE COMMANDEUR. Elle ne m'a pas parlé de fleurs.

LA MARQUISE. J'avais emmené à Hambourg une femme de chambre assez adroite, qui me demanda la permission de faire des modes dans ses moments perdus. Pour varier un peu, elle imagina d'y mettre des fleurs ; c'est devenu commun ; mais alors c'était une chose toute nouvelle. J'en parlai à la vicomtesse comme on parle de tout, et je ne fus pas peu étonnée quand elle me dit qu'elle se chargerait de m'en faire. Elle avait pris quelques leçons dans son enfance, et elle m'envoya d'assez jolis œillets. Cela fit fureur. Malheureusement elle ne savait bien faire que les œillets et quelques fleurs de fantaisie, mais qui n'avaient aucun mérite pour des Allemandes qui veulent toujours mettre un nom à tout. Cette

petite branche d'industrie venant à lui manquer, elle s'en prit à moi, et fut fort injuste même... Mais il y a si longtemps de cela... et je suis si oublieuse ! Nous aurons grand plaisir à nous revoir.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LA VICOMTESSE.

LA MARQUISE (allant au-devant de la vicomtesse). Eh ! la voilà donc enfin cette chère vicomtesse. Elle n'a pas vieilli d'une minute.

LA VICOMTESSE. Ah ! ah !

LA MARQUISE. Non, en vérité. Et moi, comment me trouvez-vous ?

LA VICOMTESSE. Tenez, marquise, il faut être de bonne foi ; on ne peut pas être et avoir été.

LA MARQUISE. C'est que je ne me soucie pas du tout d'avoir été.

LA VICOMTESSE. Ni moi non plus... mais...

LA MARQUISE. Je crois que vous m'en voulez encore.

LA VICOMTESSE (en riant). Ce que j'aime en elle, c'est que son caractère est toujours le même, franc et vif. Vous voulez donc acheter mon hôtel ?

LA MARQUISE. Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma petite-fille qui va se marier.

LE COMMANDEUR. Mesdames, vous avez beaucoup de choses à vous dire ; je vous demanderai la permission d'aller faire une courte visite à un pauvre abbé qui meurt de chagrin de ce qu'on ne fait rien pour l'Église.

LA VICOMTESSE. C'est un abbé bien exigeant.

(Le commandeur sort.)

SCÈNE IV.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE. Je ne la connais pas, votre petite-fille.

LA MARQUISE. Vous l'avez vue cependant. Elle était avec

moi l'autre jour, quand vous êtes venue chez madame de Lussan.

LA VICOMTESSE. C'était cette grande personne blonde? Elle est vraiment charmante. A qui la mariez-vous?

LA MARQUISE. Au jeune comte Eugène de Valmont.

LA VICOMTESSE. C'est une belle fortune.

LA MARQUISE. Et un beau nom.

LA VICOMTESSE (légèrement). Ah! sans doute.

LA MARQUISE. Vous n'avez pas l'air de le penser.

LA VICOMTESSE. Où voyez-vous cela?.... Vous avez retrouvé des bois considérables, m'a-t-on dit?

LA MARQUISE. Considérables! comme on exagère! Quarante mille livres de rentes tout au plus. Mais j'ai beaucoup de réclamations à faire, et un parent qui obtient tout ce qu'il veut des ministres.

LA VICOMTESSE. Elle a toujours été heureuse.

LA MARQUISE. Et vous?

LA VICOMTESSE. Rien. Cet hôtel, grevé d'hypothèques, une petite terre en Normandie, et une misérable pension de quinze mille francs.

LA MARQUISE. Ah! pauvre amie! Vous n'avez donc personne qui s'intéresse à vous?

LA VICOMTESSE. Je devrais avoir mon beau-frère; mais c'est un gouffre; il n'en a jamais assez; il ne demande que pour lui.

LA MARQUISE. Et votre oncle qui était là tout à l'heure?

LA VICOMTESSE. Mon oncle est dans l'opposition; il trouve cela plus noble. Je regrette quelquefois d'être d'aussi bonne famille.

LA MARQUISE (riant). Ce sont des regrets dont on aime assez à se vanter. Faites comme moi, quand je veux me consoler de quelque chose, je pense à Hambourg.

LA VICOMTESSE. Vous n'avez pas trop à vous plaindre du séjour que vous y avez fait.

LA MARQUISE. N'est-ce pas là que nous nous sommes brouillées? Et pourquoi? je vous le demande. Monsieur de Mérangé m'en parlait encore hier. Tant qu'il vivra, il pensera à ces malheureuses fleurs de fantaisie.

LA VICOMTESSE. C'est cependant sa femme qui a entraîné toute la société chez la petite Meyer, dont les modes ne pouvaient certainement pas être mises en comparaison avec les vôtres.

LA MARQUISE. Je lui pardonne. Je n'ai jamais pu garder de rancune, et la preuve, c'est que vingt fois, au château, j'ai été tentée d'aller vous parler la première.

LA VICOMTESSE (froidement). Je vous en aurais su un gré infini.

LA MARQUISE. Espérez-vous des indemnités, au moins?

LA VICOMTESSE. Aucune; je n'avais pas eu une dot comme la vôtre, et le vicomte n'a laissé que des dettes.

LA MARQUISE. Vous me faites un chagrin que je ne peux pas dire, car il faut de la fortune aujourd'hui; et cela est si vrai, que jai refusé pour Léonie un nom encore plus beau que celui de Valmont.

LA VICOMTESSE. Il y en a quelques-uns.

LA MARQUISE. Pas beaucoup.

LA VICOMTESSE. Il ne faut que s'entendre. Assurément s'il y avait encore des Valmont.....

LA MARQUISE. Que voulez-vous dire?

LA VICOMTESSE. Mais qu'est-ce que cela fait?

LA MARQUISE. Expliquez-vous.

LA VICOMTESSE. Imaginez-vous donc, mon cœur, que de tout ce que j'ai appris dans mon enfance, je n'ai retenu que ce qui regarde le nobiliaire. C'est fou, c'est ridicule; je me moque à tout instant d'une aussi sotte mémoire; mais c'est comme cela.

LA MARQUISE. Et, selon vous, le comte Eugène ne serait donc qu'un roturier; il ne serait pas Valmont.

LA VICOMTESSE. Il n'y a plus de Valmont depuis un siècle, il n'en reste pas vestige. Ce sont des Duplessis du Languedoc qui se sont tout bonnement greffés sur les Valmont il y a quelque cent dix ans, et qui les continuent de leur autorité privée.

LA MARQUISE. Ils les continuent comme les d'Humillat continuent les Richeville.

LA VICOMTESSE. Pas l'ombre, madame. Ici, c'est une bran-

che collatérale qui s'est fait enter sur la branche aînée; elle en a pris les noms et armes; le roi l'a permis; il y a des brevets; tout cela est fort régulier. Mais les Valmont, cela fait rire. C'est un tripotage de province, sans aucune consistance, dont on ne sait pas le premier mot à la cour.

LA MARQUISE. Ah! madame, si nous plaisantons, à la bonne heure.

LA VICOMTESSE. Quoi que j'aie pu vous dire, madame, croyez que je ne plaisante pas sur de pareilles choses. Prenez seulement la peine d'ouvrir *Lachênée-Desbois* [1].

LA MARQUISE. Madame prétend qu'elle ne badine pas, et elle me cite Lachênée-Desbois! J'avoue que je ne suis pas aussi savante que bien des gens sur des matières aussi importantes. Mais je croyais que Lachênée-Desbois ne faisait pas autorité pour un certain monde. S'il était question de régler les préséances dans la cérémonie de réception d'un sénéchal de Beauvais ou de Nemours, je ne dis pas.

LA VICOMTESSE. Eh bien! madame, ouvrez *Chérin* ou *d'Hozier* [2], vous verrez ce que sont vos Valmont.

LA MARQUISE. Je verrai qu'ils sont des Valmont.

LA VICOMTESSE. De la greffe, madame! de la greffe! et cent fois de la greffe! les vrais Valmont sont éteints, archi-éteints; il n'y a plus en France une seule goutte du sang des Valmont.

LA MARQUISE. A la rigueur, on pourrait dire la même chose de toutes les familles. Mais lorsque la convention tacite n'est pas trop ouvertement violée....

LA VICOMTESSE. Ah! passe pour des noms de convention.

LA MARQUISE. Quand personne ne conteste le titre.....

LA VICOMTESSE (avec ironie). Le titre de comte!

LA MARQUISE. Et surtout lorsque la fortune s'y trouve jointe.....

LA VICOMTESSE (avec une ironie très-marquée). C'est une illustration véritable.

[1] Généalogiste.

[2] Généalogistes.

LA MARQUISE. C'est une illustration au moins qui en complète bien d'autres.

LA VICOMTESSE. Aux yeux de certaines personnes.

LA MARQUISE. Assez nombreuses, vous l'avouerez.

LA VICOMTESSE (avec hauteur). Comme ce n'est pas la mienne, il m'est permis, je crois, d'avoir un goût à part.

LA MARQUISE. Très-permis.

LA VICOMTESSE. La fortune pour moi est à peine un accessoire.

LA MARQUISE (en riant). Une fleur de fantaisie.

LA VICOMTESSE. Dont les roturiers seuls peuvent tirer vanité.

LA MARQUISE. De très-illustres personnages cependant ne la dédaignent guère.

LA VICOMTESSE. Parce que c'est la mode; mais vous pouvez savoir ce que c'est que les modes?

LA MARQUISE. Ne cherchons-nous pas un peu à nous piquer?

LA VICOMTESSE. Parce que je parle de modes!

LA MARQUISE. Non; mais parce que je parle de fleurs de fantaisie.

LA VICOMTESSE. En effet, nous devrions nous borner à traiter de cet hôtel. Croyez-vous qu'il vous convienne?

LA MARQUISE. Je ne l'ai vu que bien superficiellement; mais j'ai une crainte à cette heure. Malgré quelques petites malices qui ne sont que des souvenirs de jeunesse, nous nous retrouvons l'une pour l'autre le même fonds d'amitié que nous avons toujours eu..... Si nous allions nous brouiller encore une fois pour des affaires d'intérêt!.... Pensez-vous à cela? J'en serais inconsolable.

LA VICOMTESSE. C'est impossible.

LA MARQUISE. Ah! ma chère vicomtesse, rappelez-vous Hambourg où il n'était question que de niaiseries.

LA VICOMTESSE. C'est justement à cause de cela.

LA MARQUISE. De penser qu'une rancune de chiffons a duré aussi longtemps, qu'elle nous a poursuivies partout dans le monde, et jusqu'au milieu de la cour..... Définitivement, je ne veux pas risquer une nouvelle épreuve; j'en mourrais.

LA VICOMTESSE. Tout comme il vous plaira.

SCÈNE V.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE. Venez, monsieur le commandeur, venez admirer un des beaux dévouements qu'on ait jamais vus. Cet hôtel aurait pu me plaire; mais par amitié pour votre nièce, j'y renonce.

LE COMMANDEUR. Je ne comprends pas.

LA MARQUISE. J'y renonce. Je suis d'origine financière, par conséquent je dois être intéressée; la vicomtesse ne l'est pas; je n'aurais qu'à faire des difficultés; le comte de Valmont, qui n'est pas le comte de Valmont, et qui, malgré cela, va épouser ma petite-fille, n'aurait qu'à se jeter à la traverse... Il faut éviter de réveiller une vieille querelle dont j'ai tant souffert. Nous sommes bien; je veux rester comme nous sommes. Adieu, chère amie. (Au commandeur qui veut lui donner la main.) Ne me reconduisez pas, je vous prie, monsieur le commandeur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LA VICOMTESSE, LE COMMANDEUR.

LA VICOMTESSE. Vous allez me demander ce que cela veut dire. Cela veut dire que madame de Saint-Andiol ne venait ici que pour passer un accès de folie.

LE COMMANDEUR. Le moyen d'imaginer cela?

LA VICOMTESSE. On ne peut pas trouver une autre interprétation à sa démarche.

LE COMMANDEUR. De quoi avez-vous parlé ensemble?

LA VICOMTESSE. De bagatelles. Par exemple, elle croit donner sa petite-fille à un Velmont; vous savez bien ce qui en est.

LE COMMANDEUR. Et vous avez voulu la désabuser?

LA VICOMTESSE. J'espère, mon oncle, que ce n'est pas vous qui me blâmerez de ma franchise.

LE COMMANDEUR. Il faut beaucoup de conditions à la franchise. La mienne ne me coûte rien, parce que je ne désire ni n'envie rien. Je n'ai pas de luxe, pas de fantaisie; je ne cherche à rivaliser de frivolité avec personne. Mais vous, ma nièce, vous n'avez pas les goûts tout à fait aussi simples; les banquiers vous paraissent bien brillants; vous voudriez augmenter votre revenu en vendant votre hôtel. Si vous blessez par votre franchise les gens qui se présentent, votre franchise sera toujours admirable; mais il ne faut pas vous plaindre; aussitôt qu'on a besoin des autres, presque toujours

TROP PARLER NUIT.

NANETTE.

[illegible]

LE SÉMINARISTE

OU

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

PERSONNAGES :

MADAME HÉBERT.
MADAME LAROCHE.
M. SAINT-UTSUNT.
RAYMOND, séminariste.
LOUISE, nièce de madame Hébert.
JULIEN, amant de Louise.
NANETTE, servante.

La scène se passe dans la maison de madame Hébert.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME LAROCHE, NANETTE.

NANETTE. Madame Laroche, madame est dans le village; elle ne tardera pas à rentrer.

MADAME LAROCHE. Je n'avais rien de particulier à lui dire, mon enfant.

NANETTE. C'est égal; attendez-la un peu. Madame vous aime tant; il est vrai que vous êtes si bonne!

MADAME LAROCHE. Pas plus qu'il ne faut.

NANETTE. Oh! que si fait. Vous avez quelquefois la parole brusque; mais, dans le fond, je serais ben embarrassée pour choisir entre vous et madame.

MADAME LAROCHE. Madame Hébert passe la permission; je n'appelle pas cela de la bonté, c'est de la faiblesse.

NANETTE. Ma fine! tous tant que nous sommes, nous ne nous en plaignons pas. V'là pourquoi nous en voulons tant à ce monsieur Saint-Utsunt; chaque fois qu'il vient de Paris, c'est pour la tourmenter.

MADAME LAROCHE. Apparemment que cela plaît à ta maîtresse.

NANETTE. Mais non; car elle est toujours à nous dire : « N'faut pas parler de ça à M. Saint-Utsunt. Si monsieur » Saint-Utsunt savait ça! » Ce n'est cependant ni son mari, ni son père, ni son amoureux.

MADAME LAROCHE. Qu'y faire? Quand on manque de volonté, on ne manque jamais de gens qui se chargent de vous faire vouloir.

NANETTE. Si j'étais riche comme madame, et qu'il vînt des sournois comme monsieur de Saint-Utsunt me parler à tout bout de champ de sauver mon âme, je les enverrais joliment promener. C'est que c'est toujours de l'argent qu'ils demandent pour sauver c't' âme. Notre curé donne des raisons; on en prend ce qu'on veut, v'là qu'est ben; mais les Saint-Utsunt! il faudrait un puits d'or, et je ne sais pas si ça suffirait.

MADAME LAROCHE. Est-ce que tu as quelqu'un qui te parle.

NANETTE. Non, madame. Pourquoi ça?

MADAME LAROCHE. C'est que tu sais bien des choses.

NANETTE. Est-ce qu'on n'a pas des yeux? Chaque voyage que fait monsieur Saint-Utsunt, il s'en va toujours les mains pleines. C'est parce qu'il trouvait que madame dépensait trop à Paris, qu'il l'a fait revenir ici; il s'imaginait qu'il resterait davantage à madame pour lui donner. Que c'est bête! quand on ne dépense son argent qu'en charités, on trouve à le placer partout.

MADAME LAROCHE. Je ne reviens pas de cette petite Nanette!

NANETTE. C'est bien à madame de ne pas avoir rougi de s'établir dans un endroit où tout le monde sait que ses parents n'étaient que de pauvres paysans. Nous aimons ça, nous autres. Quoiqu'elle ait à cette heure la plus belle maison du pays, elle a conservé leur cabane. Elle y va souvent, et ça nous fait ben autrement d'effet que des fiertés.

MADAME LAROCHE. Vous avez raison, mes enfants.

NANETTE. On dit que c'est sa douceur encore plus que sa beauté qui lui a valu le riche mariage qu'elle a fait. C'est ben possible si elle était restée à Paris, tout en regrettant le défunt, que sa douceur lui eût attiré un second mari ; car Paris, c'est le pays des épouseux, à ce qu'il paraît. Madame est encore si belle et si fraîche ! Mettons qu'elle se soit remariée, les recettes de monsieur Saint-Utsunt auraient ben pu diminuer, oui-da.

MADAME LAROCHE. Qui est-ce qui croirait jamais qu'une petite paysanne en sait si long?

NANETTE. Tenez, madame Laroche, il y a une vérité : quand on aime ben ses maîtres, on finit toujours par savoir ce qui les regarde.

MADAME LAROCHE. C'est comme quand on ne les aime pas.

SCÈNE II.

MADAME LAROCHE, NANETTE, M. SAINT-UTSUNT.

M. SAINT-UTSUNT. De la matinée je n'ai vu madame Hébert. Elle ne reste donc plus à présent chez elle, Nanette?

NANETTE. Elle n'y reste qu'autant que cela lui plaît, monsieur.

(Elle sort en courant.)

M. SAINT-UTSUNT. Ah ! bonjour, madame Laroche. Je viens de recevoir des nouvelles du jeune Raymond, le protégé de madame Hébert; je suis très-mécontent de sa conduite.

MADAME LAROCHE. Qu'est-ce donc?

M. SAINT-UTSUNT. Je crains qu'il ne réponde pas aux soins qu'on a pris de lui.

MADAME LAROCHE. Il y a longtemps que vous avez cette crainte-là. Je ne sais pas comment un homme de votre âge peut s'acharner ainsi contre un enfant. A peine êtes-vous arrivé que vous avez déjà reçu de mauvaises nouvelles sur son compte.

M. SAINT-UTSUNT. N'allez-vous pas dire que je les ai fait

faire exprès? Sans savoir de quoi il est question, vous commencez par me donner tort.

MADAME LAROCHE. C'est que je n'ai pas besoin de savoir de quoi il est question, monsieur Saint-Utsunt. J'aime le petit Raymond; c'est le fils d'un brave officier qu'on appelait de fortune, positivement parce qu'il n'avait rien. A la mort de ses parents, madame Hébert s'en est chargée; elle voulait le faire élever près d'elle; vous n'avez pas eu de cesse qu'elle ne l'eût placé dans un séminaire. S'il s'y conduit mal, c'est votre faute ; il n'était peut-être pas fait pour être dans un séminaire.

M. SAINT-UTSUNT. Soyez donc juste. Madame Hébert pouvait-elle garder dans sa maison un jeune homme qui avait déjà quatorze ans, avec mademoiselle Louise, sa nièce, qui n'était qu'un peu plus jeune que lui?

MADAME LAROCHE. On aurait vu plus tard. Un beau garçon, fort et robuste comme Raymond, élevé jusqu'alors par une mère remplie de talents et de vertus, n'était certainement pas un sujet embarrassant.

M. SAINT-UTSUNT. Vous venez de dire vous-même qu'il n'avait rien.

MADAME LAROCHE. La belle vocation que de ne rien avoir pour entrer dans un séminaire!

M. SAINT-UTSUNT. Madame Laroche, brisons là-dessus, je vous prie.

MADAME LAROCHE. Oh! mais, moi, je ne suis pas une madame Hébert; je ne brise que quand je le veux bien. Il y a trois semaines que Raymond est venu nous voir; nous en avons tous été très-contents. Pourquoi arrivez-vous tout exprès pour le brouiller avec sa protectrice?

M. SAINT-UTSUNT. Si vous aimez madame Hébert, comme je me plais à le supposer, ne devez-vous pas désirer qu'on lui ouvre les yeux sur le compte d'un jeune homme qui peut lui donner un jour beaucoup de chagrin?

MADAME LAROCHE. Il suffit que madame Hébert montre de la bienveillance à quelqu'un, pour que vous preniez ce quelqu'un-là en déplaisance.

M. SAINT-UTSUNT. Voulez-vous bien m'écouter?

MADAME LAROCHE. J'aime Raymond, je vous le répète; et quand une fois j'aime quelqu'un, c'est sérieux : il est vrai que quand je déteste...

M. SAINT-UTSUNT. Faites-moi la grâce de m'entendre. Vous savez qu'à l'âge de seize ans, Jacqueline Grivel n'était encore qu'une simple paysanne.

MADAME LAROCHE. Un M. Hébert, fournisseur, qui l'avait vue à une fête de village, et l'avait trouvée fort jolie, ne lui en avait pas demandé davantage pour l'emmener à Paris. Eh bien?

M. SAINT-UTSUNT. Ce ne fut qu'après mes instances qu'il l'épousa.

MADAME LAROCHE. Je n'ai pas entendu parler de vos instances; ce que je sais, c'est qu'à sa mort ce monsieur Hébert lui a assuré tout son bien par un testament dans lequel il déclarait que sa femme avait fait le bonheur de sa vie, déclaration assez rare pour qu'on la remarque. Mais qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec ce que nous disons?

M. SAINT-UTSUNT. Le voici. Avant de faire ce testament auquel je n'ai pas été étranger, je vous prie de le croire, Hébert, qui était mon ami, me fit venir; et, tout en rendant justice aux qualités de sa femme, ne pouvant pourtant pas se dissimuler la faiblesse de son caractère, il me pria de veiller, autant qu'il me serait possible, à ce qu'elle n'en fût pas victime.

MADAME LAROCHE. Si madame Hébert croit tout cela, je ne peux pas l'empêcher; mais je vous demande toujours grâce pour Raymond. Il faut penser que cet enfant n'a que madame Hébert au monde.

M. SAINT-UTSUNT. Cet enfant! Ne dirait-on pas qu'il sort de nourrice?

MADAME LAROCHE. Il n'a que vingt et un ans.

M. SAINT-UTSUNT. C'est un âge où l'on devrait savoir se conduire.

MADAME LAROCHE. Qu'a-t-il donc fait?

M. SAINT-UTSUNT. Il était ici il y a trois semaines, n'est-il pas vrai? Eh bien! on m'écrit de son séminaire qu'il vient,

sans permission, de s'en absenter encore, et l'on va jusqu'à croire que son intention est de ne plus y revenir.

MADAME LAROCHE. Alors nous le verrons, et il s'expliquera.

M. SAINT-UTSUNT. Il ne vous vient pas à l'idée que mademoiselle Louise, la nièce de madame Hubert, puisse être pour quelque chose dans ces sorties continuelles?

MADAME LAROCHE. Bast! bast! pas plus mademoiselle Louise, que madame Hébert, que moi. Il nous préfère à vous autres; il a raison.

SCÈNE III.

MADAME LAROCHE, M. SAINT-UTSUNT, NANETTE.

NANETTE (accourant). Madame! madame! (Elle s'arrête en voyant M. Saint-Utsunt.) Je croyais que monsieur était sorti.

MADAME LAROCHE. Que me voulais-tu?

NANETTE. C'est que monsieur Raymond est arrivé.

M. SAINT-UTSUNT. Vous voyez au moins que mes nouvelles n'étaient pas fausses.

NANETTE. Oui, madame, il est arrivé; mais comme il a appris que monsieur (indiquant M. Saint-Utsunt) était venu de Paris, au lieu de descendre ici comme de coutume, il est descendu à *la Belle-Image*. Oui, madame.

M. SAINT UTSUNT (levant les yeux au ciel). Un séminariste dans une auberge!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME LAROCHE, NANETTE.

NANETTE. Un séminariste dans une auberge! Ne fallait-il pas qu'il restât dans la rue? Le drôle de corps que M. Saint-Utsunt pour faire les yeux blancs à propos de rien! Avec ça, madame, j'ai peur pour monsieur Raymond. Monsieur Saint-Utsunt a passé toute la journée à dégoiser des mensonges contre lui chez le notaire, chez le chirurgien, chez le percepteur, et partout. Comme il a l'air de n'y pas toucher, ses

coups de griffes n'en font que plus de mal; et si, par la suite des temps, monsieur Raymond doit remplacer not' curé, on n'aura pas tant de confiance en lui; car enfin.....

MADAME LAROCHE. Car enfin, car enfin..... tais-toi. On a déjà fait tort à Raymond auprès du curé en répandant ce bruit-là ; tu ne devrais pas en reparler.

NANETTE. Mais, madame, ça n'arriverait que quand ça arriverait; ça ne fait de mal à personne. Monsieur le curé n'est déjà plus si jeune. C'est que monsieur Raymond serait si joli comme ça.

SCÈNE V.

MADAME LAROCHE, NANETTE, LOUISE.

LOUISE. Bonjour, madame Laroche.

MADAME LAROCHE. Bonjour, ma petite Louise. Qu'avez-vous donc? vous me paraissez triste.

LOUISE. Je viens de parler à Raymond par la fenêtre de la salle à manger; il ne veut pas entrer dans la maison avant de savoir si monsieur Saint-Utsunt est sorti.

NANETTE. Je vais y aller voir.

(Elle sort.)

LOUISE. Le vilain homme! Chaque fois qu'il vient dans ce pays, nous sommes tous tracassés.

MADAME LAROCHE. Je vous laisse, mon enfant. Je suis déjà ici depuis longtemps, et j'ai affaire chez moi; mais je ne tarderai pas à revenir; et jusqu'à ce que le Saint-Utsunt soit reparti, je vous promets de ne vous quitter que le moins possible.

LOUISE. Oh! oui, madame, je vous en prie. Vous nous serez bien nécessaire pour combattre son influence sur ma tante.

MADAME LAROCHE (l'embrassant). Au revoir.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LOUISE, ensuite RAYMOND.

LOUISE. Il aura beau rendre ma tante dévote, il ne la rendra jamais méchante ; voilà ce qui me rassure. (A Raymond, qui entre.) Si vous eussiez attendu quelques jours de plus, Raymond, vous ne nous auriez pas mis dans un aussi grand embarras. Il n'y a pas trois semaines que vous êtes venu.

RAYMOND. Vous comptez bien, mademoiselle Louise, effectivement, il n'y a pas trois semaines.

LOUISE. Je ne croyais pas qu'on laissât courir ainsi les séminaristes.

RAYMOND. Je ne cours pas, je reviens dans l'endroit où je suis né.

LOUISE. Mon Dieu, Raymond, c'est à cause de monsieur Saint-Utsunt ce que je vous dis.

RAYMOND (la regardant avec expression). Ah ! mademoiselle Louise, si je pouvais vous parler à cœur ouvert !

LOUISE. Qu'avez-vous, Raymond ? Baissez donc les yeux. Je ne suis pas accoutumée à ce que vous me regardiez ainsi.

RAYMOND. Vous ne m'avez jamais aimé, n'est-il pas vrai ?

LOUISE. Pouvez-vous dire cela, Raymond ? Quand ma tante vous a eu, pour ainsi dire, adopté, personne, à coup sûr, n'en a été plus contente que moi ; mais l'âge est venu, vous êtes entré au séminaire ; il est tout simple que je sois plus sérieuse.

RAYMOND. Je ne suis point ingrat, mademoiselle ; je suis seulement bien tourmenté. Si madame Hébert m'eût laissé comme j'étais à la mort de mes parents, j'aurais pris mon parti ; je travaillerais, ne fût-ce qu'à la terre, si je n'avais pu faire mieux : ce n'est pas le plus grand des malheurs.

LOUISE. Allons, allons, Raymond, finissez. Ce n'est pas à vous à vous plaindre de la Providence.

RAYMOND. Qu'en savez-vous, mademoiselle Louise ?

LOUISE. Comme vous me parlez, Raymond !

RAYMOND (avec douceur). Je vous ai répondu trop brusquement peut-être? C'est vrai. Vous êtes une jeune personne; je ne devais pas oublier cela. Si j'avais été élevé dans le monde, je connaîtrais les expressions dont on peut se servir sans craindre de choquer ; mais dans les séminaires, on nous accoutume à avoir un ton si tranchant! Je compte m'expliquer avec madame Hébert.

LOUISE. Vous expliquer !

RAYMOND. Oui, mademoiselle.

LOUISE. Je ne veux vous faire qu'une question : c'est avec la permission de vos supérieurs que vous êtes venu?

RAYMOND. J'avais besoin de respirer l'air natal.

LOUISE. Vous êtes la santé même; vos yeux surtout sont d'un brillant!...

RAYMOND. Quand on a la fièvre.....

LOUISE. Vous avez la fièvre, Raymond? Que ne parliez-vous? Je vais avertir ma tante.

RAYMOND. Pas encore, mademoiselle. (La regardant fixement.) Vous êtes donc bien pressée de me quitter, mademoiselle Louise? Il y a plus de six mois que je suis dans le même état; il n'y a rien à y faire.

LOUISE. Raymond, vous me regardez toujours de même. Dussé-je vous faire de la peine, je vous dirai que, quand on porte la robe que vous portez, on doit s'observer davantage.

RAYMOND. Qu'est-ce que c'est que la robe que je porte? C'est une robe que je puis quitter demain. Je n'ai pas encore prononcé de vœux; non, mademoiselle, par bonheur, je n'ai pas encore prononcé de vœux.

LOUISE. Par bonheur! dites-vous.

RAYMOND. Si je pouvais m'expliquer !

LOUISE. Ecoutez, Raymond, vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez; mais je crois devoir vous dire une chose, quoiqu'elle soit encore assez secrète : Julien et moi, nous nous aimons depuis longtemps, nous nous sommes même promis le mariage.

RAYMOND. Julien Manduit, le fils du notaire, mon meilleur ami!

LOUISE. Oui, Raymond. Ses parents ne demandent pas mieux, mais nous sommes convenus de n'en parler à ma tante que le mois prochain, à cause d'arrangements qu'on veut faire pour Julien.

RAYMOND (soupirant). Je n'ai rien à dire, mademoiselle, seulement, j'aurais désiré être prévenu plus tôt.

LOUISE. Dame! Raymond, je ne savais pas.....

SCÈNE VII.

RAYMOND, LOUISE, JULIEN.

JULIEN. Ma chère Louise! Serviteur à monsieur Raymond. (Lui prenant la main.) Tu es sans doute dans la confidence, toi?

LOUISE (à Julien). Je croyais que vous ne deviez revenir que demain.

JULIEN. J'ai dépêché ce que j'avais à faire pour vous revoir plus vite, et au lieu d'aller chez nous pour porter à mon père une réponse qu'il attend avec impatience, en passant devant votre porte, je me suis trouvé ici.

LOUISE. Eh bien! Julien, n'y restez pas davantage.

JULIEN. Elle est toujours parfaite, cette bonne Louise. Si Raymond n'était pas là, je l'embrasserais.

LOUISE (souriant). Oui, mais Raymond est là.

JULIEN. Il faut vous obéir. A bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, RAYMOND.

LOUISE. Je vous avais bien dit.

RAYMOND. Je vous prie au moins, mademoiselle, que l'entretien que nous avons eu ensemble reste entre nous.

LOUISE. Je vous le promets, Raymond.

RAYMOND. Je ne vous ai d'ailleurs rien dit de positif.

LOUISE. Non, c'est vrai.

RAYMOND. Ce n'est pas que ma résolution de quitter le séminaire ne soit toujours la même.

LOUISE. Je ne saurais vous donner de conseil là-dessus, mais prenez bien garde.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

RAYMOND.

Julien est-il heureux! Il est aimé! aimé d'une femme! Sait-il apprécier toute l'étendue de son bonheur? Pour le chercher, il faudra que je quitte ce village. Quitter Louise, sa tante, toutes deux si douces pour moi, si bienveillantes, cette madame Laroche qui me regarde comme son fils, jusqu'à cette petite Nanette! Mais je ne pourrais pas trouver à me marier ici. O Dieu! si j'avais une femme, une femme à moi, il me semble que tout me deviendrait facile. Je travaillerais pour ma femme! On trouve que j'ai de l'intelligence, mais quand on est seul, on n'a pas de courage, on n'a rien qui vous stimule. C'est donc de vivre? A quoi sert de prolonger une existence qui n'intéresse personne? Pour avoir le loisir de s'appliquer à quelque chose, il faut d'abord être heureux, il faut être tranquille, il faut être marié.

SCÈNE X.

RAYMOND, MADAME HÉBERT.

MADAME HÉBERT. Je ne suis pas contente, Raymond. J'ai peur que tu ne tournes mal, et je ne suis pas la seule qui ait cette crainte-là. Tes supérieurs aussi sont fort en colère, et l'on trouve que je suis trop indulgente. J'ai grand plaisir à te voir; mais je sais me faire une raison. Tu as des goûts trop dissipés : je ne crois pas que tu aies envie de faire le libertin; pourtant tes courses continuelles le donneraient à penser. Pourquoi soupires-tu?

RAYMOND. C'est que je voudrais vous parler.

MADAME HÉBERT. T'aurait-on fait encore quelque injustice?

RAYMOND. Non, madame; mais vous vous rappelez sans doute que quand vous me fîtes entrer au séminaire, pour adoucir le regret que j'avais de vous quitter, vous eûtes la bonté de m'assurer que cela ne m'engagerait à rien.

MADAME HÉBERT. Eh bien! est-ce que tu voudrais jeter le froc aux orties? Ce n'est pourtant pas un état fatigant. Quand monsieur Saint-Utsunt apprendra cela! Consulte-toi bien, mon enfant.

RAYMOND. Soyez persuadée, madame, que si je m'étais senti capable.....

MADAME HÉBERT. Moi qui croyais que ton parti était pris! On parlait, en plaisantant, de te voir un jour curé de ce village; je ne te cache pas que cette idée me flattait.

RAYMOND. Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose.

MADAME HÉBERT. Tu sens en toi quelque chose qui s'y oppose! (Elle sourit.) Pauvre enfant! Si ce n'était pas si embarrassant de faire un sort à un jeune homme, je concevrais cela; mais que va dire monsieur Saint-Utsunt? Après tout, si c'est plus fort que toi, que veux-tu que j'y fasse? Tu as bien combattu?

RAYMOND. J'avais si peur de vous déplaire.

MADAME HÉBERT. Quels sont tes projets?

RAYMOND. Je n'en ai pas.

MADAME HÉBERT. C'est singulier. Un grand garçon comme toi ne peut pas s'imaginer qu'il passera sa vie à rien faire.

RAYMOND. Si je ne puis pas prendre d'autre parti, je serai soldat. C'est ainsi que mon père a commencé.

MADAME HÉBERT. Est-ce pour m'éprouver que tu dis cela? Soldat! Je ne te fais pas de reproches; mais devrais-tu me menacer de te faire soldat, après tous les soins que j'ai pris de toi? T'ai-je dit que je t'abandonnais? Tu as quelque chose dans la tête, Raymond; si tu ne me le confies pas, tu as tort. Louise le sait peut-être.

RAYMOND. Mademoiselle Louise ne sait que ce que vous savez.

MADAME HÉBERT. Monsieur Saint-Utsunt a des doutes. (Ray-

mond fait un signe d'impatience très-marqué; madame Hébert se hâte de l'apaiser.) Non, non, Raymond monsieur Saint-Utsunt ne se doute de rien.

RAYMOND. Cet homme ne cherche qu'à nuire.

MADAME HÉBERT. Paix, Raymond.

RAYMOND. Non, madame, je ne puis pas me taire.

MADAME HÉBERT. Vous allez être cause que je vais vous quitter.

RAYMOND. Je donnerais cent fois ma vie pour vous; il n'y a pas d'instant où je ne bénisse votre nom; vous ne pouvez pas vous douter à quel point vous m'êtes chère; mais je suis jeune, mon sang est bouillant; il est possible que je tombe dans quelque faute, et je frémis en pensant qu'on n'attend peut-être que cette occasion pour me peindre à vos yeux comme un criminel qui ne mérite pas de pardon.

MADAME HÉBERT. Dans quelle faute crois-tu donc que tu tomberas?

RAYMOND. Le sais-je? à mon âge.

MADAME HÉBERT. Ne crains rien : je t'aimerai toujours. (Elle lui prend la main.) Entends-tu? toujours. Comme ta main tremble! Cette agitation n'est pas naturelle. Rassure-toi, mon ami; je ne t'ai pas grondé. Tu sais bien ce que c'est que des gens qui vous disent que vous êtes responsable de la conduite d'un jeune homme. On a beau être bien sûr du jeune homme, on ne peut pas s'empêcher d'écouter. Si tu m'aimes, sois persuadé que je t'aime bien aussi, Raymond, et que, quelque chose que tu fasses, tu ne seras jamais un étranger pour moi.

RAYMOND (retenant la main de madame Hébert). Madame! répétez-moi que je ne serai jamais un étranger pour vous.

MADAME HÉBERT. Jamais, mon enfant. Mais calme-toi donc. Je crois te deviner; il ne faut pas beaucoup de finesse pour cela. Songe cependant que tu es bien jeune. Je ne fais pas d'objection sur ta famille; elle valait mieux que la nôtre; mais tu n'as pas d'état, on me blâmerait, on me regarderait comme une folle.

RAYMOND. Madame, madame! serait-il possible? Jamais je

n'aurais osé concevoir une pareille espérance; croyez qu'elle était à cent lieues de ma pensée.

MADAME HÉBERT. Prends garde que je ne promets rien. Je dois, avant tout, parler à ma nièce.

RAYMOND. Laissez-moi baiser votre main.

(Il baise la main de madame Hébert avec transport.)

MADAME HÉBERT. Raymond, vraiment tu es trop exalté. Ce n'est pas ainsi que l'on traite une affaire sérieuse.

RAYMOND. Comment ne pas perdre la tête, quand vous me donnez une pareille preuve de tendresse?

MADAME HÉBERT. Ton costume rend encore cela plus ridicule.

RAYMOND. Je puis en changer à l'instant même. N'ai-je pas conservé les habits de mon père?

MADAME HÉBERT. Laissez-moi le temps de réfléchir.

RAYMOND. Ne réfléchissez qu'à une chose; ma vie est entre vos mains.

MADAME HÉBERT (à part, en s'en allant). Ce n'est en vérité plus le même Raymond.

(Avant de la laisser sortir, Raymond lui baise encore la main.)

SCÈNE XI.

RAYMOND.

Quel bonheur inespéré! Une si belle femme! Comment cela s'est-il fait? (Il marche à pas précipités.) Je n'en sais rien. Je ne me rappelle plus ce qui nous a conduits là. Elle m'aimait! Assurément elle m'aimait! Pourvu que mademoiselle Louise ne lui parle pas contre moi. J'en mourrais. Ce sentiment que j'éprouvais pour elle, et que je ne pouvais pas définir, c'était cela. Je voudrais pouvoir penser à autre chose pour ne pas devenir fou.

SCÈNE XII.

RAYMOND, NANETTE.

NANETTE. Vous ne voulez donc plus être notre curé, mon-

sieur Raymond? Madame dit que vous sentez en vous quelque chose qui s'y oppose.

RAYMOND (riant). Quoi ! tu sais déjà cela ?

NANETTE. Qu'est-ce que c'est donc?

RAYMOND. Pauvre petite Nanette !

NANETTE. Voyez un peu; vous m'aviez si bien promis que je serais votre servante. J'arrangeais déjà tout le presbytère à ma fantaisie. On vient d'acheter le clos du père Guillaume pour agrandir le jardin; la fabrique a fait boiser et peindre toute la salle basse en si belle couleur jaune, qu'on dirait d'un paradis; et pis bernique.

RAYMOND. Cela m'aurait rendu trop fier.

NANETTE. Quand je pense que moi, qui n'aime pas la servante de notre curé, j'avais pourtant pris sur moi d'aller la voir de temps en temps pour apprendre, sans qu'elle s'en doutât, à blanchir les aubes, les surplis; à apprêter les rabats et le linge d'autel : à quoi ça me servira-t-il?

RAYMOND. A être servante d'un curé.

NANETTE. Ne badinez donc pas, monsieur Raymond ; il n'y a que vous au monde pour qui j'aurais pu me décider à quitter madame, et ça, parce que je vous connais. Est-ce que je connais les autres curés? Est-ce que je me soucie de les connaître? Comment pouvez-vous donc renoncer à un si bel état, surtout depuis que madame a donné à l'église des ornements comme ceux qu'elle a donnés? Je vous voyais déjà là-dedans ; je ne disais rien à personne : je gardais ça pour moi, mais je me disais quelquefois, en me carrant : Ah! que monsieur Raymond aura ben une autre tournure que notre curé actuel, lui qui est si beau, qui se tient si droit, qui a une démarche si dégagée ! »

RAYMOND. Voilà ce que tu pensais ?

NANETTE. Et ben d'autres choses encore. Je ne suis pas causeuse ; jamais vous n'auriez trouvé de commères dans ma cuisine. Je ne les aime pas; je les ai toujours détestées ; c'est autant d'espions. Je ne me serais occupée que de ma besogne, sans vous rebattre les oreilles comme il y en a qui le font, pour vous donner de l'humeur contre ceux à qui j'en aurais voulu. De cette façon-là, j'aurais eu tout mon temps à moi,

et votre ménage s'en serait ressenti. Sans compter que je sais faire toute sortes de douceurs, des nougats, des confitures, des ratafias, ce qui donne la meilleure mine à un curé quand il reçoit ses confrères. Ça fait dire partout : « Ah! le curé Raymond a-t-il une servante qui vaut son pesant d'or! »

RAYMOND. Tais-toi donc, Nanette, car tu vas me donner des regrets.

NANETTE. Le matin, j'aurais préparé votre déjeuner. Serait donc venue votre messe, pendant laquelle j'aurais fait votre chambre sans déranger vos arrangements, vos livres, vos écritures; les curés n'aiment pas ça. Pour arroser le jardin vous n'auriez eu besoin de personne; je suis infatigable. C'est comme pour une vache à soigner, ça ne m'aurait pas fait peur non plus. Ah! toute servante de curé que j'aurais été, je l'aurais fort bien conduite à la corde le long des chemins et dans les fossés de la route. Et pis, une chose à quoi vous ne pensez pas, est-ce que nous n'aurions pas eu toute l'herbe du cimetière? Y a-t-il un sort comme celui-là? Vous voulez donc être roi? Dites-moi au moins une de vos raisons; quand vous me faites tant de chagrin, vous me devez ben ça. Il ne doit pas y avoir plus de six mois que vous avez changé d'idées; non, il n'y a même pas six mois. Vous rappelez-vous que vous me disiez : « Ah! Nanette, je te promets... Ah! Nanette, je te jure..... » Les yeux vous sortaient de la tête. Si je m'y étais fiée, hein?

RAYMOND. Tu ne t'y es pas fiée non plus.

NANETTE. Pourquoi avez-vous changé d'avis?

RAYMOND. Parce que.....

NANETTE. Parce que est une raison; mais vous devez en avoir une autre.

RAYMOND. Tu la sauras plus tard.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

NANETTE.

Si j'avais su écrire, j'aurais signé que M. Raymond n'aurait jamais la patience d'aller jusqu'au bout; il est trop salpêtre.

Je vois les autres jeunes gens de séminaire, quand je vas à la ville; ça porte la tête basse, ça ne regarde que de côté. Ils ressemblent tous à ces petits saints qu'on met dans des niches, au lieu que monsieur Raymond, avec l'air qu'il a, on dirait plutôt d'un évêque que d'un saint. Ce n'est peut-être pas sa faute; mais c'est toujours ben malheureux pour moi.

SCÈNE XIV.

NANETTE, MADAME LAROCHE.

MADAME LAROCHE. Tu rêves, Nanette?

NANETTE. Avez-vous vu madame?

MADAME LAROCHE. Oui.

NANETTE. Vous a-telle parlé de monsieur Raymond? Vous savez qu'il faut renoncer à l'avoir pour notre curé? Il sent en lui quelque chose qui s'y oppose.

MADAME LAROCHE. Il n'y a rien à répondre à cela.

NANETTE. Vous trouvez donc qu'il a raison, madame?

MADAME LAROCHE. Il agit en galant homme.

NANETTE. Bon, vous voilà aussi de son parti.

MADAME LAROCHE. Je croyais le trouver dans ce salon.

NANETTE. Pardine, oui! Est-ce qu'il reste jamais deux minutes de suite dans le même endroit?

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME LAROCHE, ensuite MADAME HÉBERT et M. SAINT-UTSUNT.

MADAME LAROCHE. Ce diable de Raymond met toutes les têtes à l'envers dans cette maison. Je ne sais pas ce qu'il a dit à madame Hébert; mais elle en parle avec une chaleur, avec une exaltation.....

M. SAINT-UTSUNT (entrant avec madame Hébert). On se mortifie, madame, et l'on finit par triompher.

MADAME HÉBERT. Mais si on ne triomphe pas? Madame

Laroche, M. Saint-Utsunt prétend que Raymond doit persévérer.

MADAME LAROCHE. Dans quoi?

MADAME HÉBERT. Qu'il doit prendre les ordres.

MADAME LAROCHE. De qui?

M. SAINT-UTSUNT (à madame Hébert). Il me semble, madame, qu'en pareille matière, mes conseils devraient vous suffire.

MADAME HÉBERT. Je voudrais aussi en demander à madame Laroche.

M. SAINT-UTSUNT. Vous êtes-vous jamais repentie de ceux que je vous ai donnés?

MADAME HÉBERT. Je ne me les rappelle pas tous.

MADAME LAROCHE. Moi, je ne me souviens que d'une chose, c'est l'insistance de M. Saint-Utsunt auprès de vous, pour vous engager à mettre mademoiselle Louise en religion, comme ils disent, à l'époque où le petit Raymond entrait malgré lui au séminaire. Vous n'aviez qu'à l'écouter, vous seriez aujourd'hui toute seule.

MADAME HÉBERT. Aussi ai-je tenu bon.

M. SAINT-UTSUNT. Avez-vous mieux fait? Vous avez agi pour vous, dans votre intérêt, pour votre agrément.

MADAME LAROCHE. Cela arrive à bien d'autres.

M. SAINT-UTSUNT. Savez-vous ce qui est réservé à votre nièce au milieu d'un monde corrompu?

MADAME LAROCHE. Il faut espérer qu'elle saura se garantir des hypocrites; c'est la grande corruption du siècle.

M. SAINT-UTSUNT. Hypocrite est un mot de parti.

MADAME LAROCHE. Je ne sais pas pourquoi tous les dévots disent de même; ils ne veulent pas qu'il y ait d'hypocrites; ils ont pourtant des yeux comme nous. Y a-t-il rien de plus commun que de voir des gens affecter des dehors pieux, pour s'emparer du bien des familles au détriment des héritiers légitimes! Vous avez dû en rencontrer comme tout le monde, monsieur Saint-Utsunt?

MADAME HÉBERT. Je n'ai pas de crainte pour ma petite Louise; elle sera heureuse, bien heureuse!

(Elle soupire.)

MADAME LAROCHE. Mais Raymond?

M. SAINT-UTSUNT. Je me suis chargé de lui parler, madame.

MADAME LAROCHE. Tant pis. Madame Hébert a cru s'apercevoir que sa tête était dans une grande fermentation.

MADAME HÉBERT. Une fermentation extraordinaire. Il faut penser que c'est un homme à présent. Nous voulons toujours voir en lui le petit Raymond. Il a pris une assurance..... et puis cette figure noble et spirituelle.... Il a bien des avantages.

M. SAINT-UTSUNT. Femmes, vous serez donc toujours les mêmes! Quelques larmes traîtresses, une pantomime plus ou moins bien jouée, des grimaces, et vous voilà séduites.

MADAME LAROCHE. A notre âge et pour d'honnêtes femmes comme nous, monsieur Saint-Utsunt, ce ne sont pas les grimaces des jeunes gens dont nous devons le plus nous méfier.

MADAME HÉBERT. Raymond a toujours été franc; Raymond est incapable de la moindre dissimulation; c'est ce qui le perdra, j'en ai peur. Enfin, je sais ce qu'il désire. Si vous ne pouvez pas le ramener dans ce que vous appelez le droit chemin, nous verrons ce que j'aurai à faire. Mais le voici. Ah! qu'il est bien comme cela!

SCÈNE XVI.

MADAME HÉBERT, MONSIEUR SAINT-UTSUNT, MADAME LAROCHE, RAYMOND.

RAYMOND (en redingote et en pantalon). Je vous ai bien dit, madame, qu'il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour ma transformation.

MADAME LAROCHE (le tirant par le bras). Il ne me regarde seulement pas.

RAYMOND. Oh! pardon, madame Laroche. Comment me trouvez-vous?

MADAME LAROCHE. Il est à merveille. Il a l'air du bonheur.

RAYMOND (regardant madame Hébert). Cela doit être.

M. SAINT-UTSUNT. Êtes-vous fou, jeune homme?

RAYMOND. Plaît-il, monsieur?

M. SAINT-UTSUNT. Que signifie ce travestissement?

RAYMOND. On n'est travesti que quand on n'est pas mis comme tout le monde.

MADAME HÉBERT. J'étais prévenue, monsieur Saint-Utsunt, j'étais prévenue. C'est un enfantillage; c'est pour me faire plaisir qu'il s'est habillé comme cela. (Elle attire Raymond à un coin du théâtre.) Vous auriez dû attendre, Raymond. Mais écoutez-moi bien, mon ami; je n'ai pas pu refuser à M. Saint-Utsunt de vous parler en particulier. Si vous m'aimez...

RAYMOND (avec expression). Si je vous aime!

MADAME HÉBERT. Vous serez calme.

RAYMOND. Oui, madame.

MADAME HÉBERT. Vous ne vous emporterez pas.

RAYMOND. Non, madame.

MADAME HÉBERT. Pour vous tranquilliser, je vous avertis qu'il ne sait rien. Ainsi cela reste entre nous.

RAYMOND (transporté de joie). Oui, oui, entre vous et moi. Qu'ai-je à redouter de lui à présent? Quand on est aussi heureux que je le suis, on peut tout supporter.

MADAME HÉBERT. J'ai votre parole.

RAYMOND. Comptez sur moi.

MADAME HÉBERT (bas à madame Laroche). Venez. Laissons-les; je n'ai plus d'inquiétude.

SCÈNE XVII.

M. SAINT-UTSUNT, RAYMOND.

M. SAINT-UTSUNT. Vous êtes bien content de vous, monsieur Raymond?

RAYMOND (d'un air cavalier). Très-content, monsieur.

M. SAINT-UTSUNT. Vous trouvez votre conduite admirable?

RAYMOND. Pas admirable, mais naturelle. Je ne me sens pas les vertus nécessaires à la profession qu'on voulait me faire embrasser, j'y renonce.

M. SAINT-UTSUNT. Qui avez-vous consulté pour savoir si vous n'aviez pas les vertus nécessaires?

RAYMOND. L'indépendance de mon caractère, la vivacité de mon sang, puisqu'il faut vous le dire.

M. SAINT-UTSUNT. Eh! monsieur, sont-ce là des obstacles? Qui vous demandait ces aveux? Est-il de rigueur qu'un prêtre soit valétudinaire? Beaucoup sont gras et bien portants; leur sang circule plus ou moins rapidement sans qu'ils se soient jamais crus obligés d'en faire confidence à personne. Tout ici retentit du bruit de vos feux; c'est d'un scandale, d'une inconvenance inouïe.

RAYMOND. Pourquoi, monsieur, cacherais-je plus longtemps que je suis un homme comme un autre, que j'ai le cœur sensible?

M. SAINT-UTSUNT. C'est sans doute à ces précieuses qualités que vous devez le redoublement d'intérêt que vous témoigne madame Hébert.

RAYMOND. Tenez, monsieur Saint-Utsunt, renoncez aux sermons; laissez de côté les remontrances, et confondons nos louanges sur cette femme adorable.

M. SAINT-UTSUNT. Adorable!

RAYMOND. Si vous l'aimez véritablement, je vous jure que vous serez content de moi.

M. SAINT-UTSUNT. Que voulez-vous dire?

RAYMOND (avec embarras). Sans porter de robe, ne peut-on pas avoir une conduite régulière, exempte de blâme? Vous n'en portez pas, vous.

M. SAINT-UTSUNT. Ah! jeune homme, jeune homme, que vous vous repentirez bientôt d'avoir cédé à cet entraînement passager des sens, et de vous être fermé une carrière immense!

RAYMOND. Je ne veux pas vous fâcher, monsieur Saint-Utsunt; mais je vous demanderai qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne m'avez jamais aimé, c'est une chose convenue.

M. SAINT-UTSUNT. Pas convenue du tout.

RAYMOND. Quoi! tout ce que vous avez fait contre moi, c'était par amitié!

M. SAINT-UTSUNT. J'aurais eu un fils, que je n'aurais pas agi autrement pour lui.

RAYMOND. Je suis bien coupable alors, car la vérité m'oblige à vous dire que je ne vous en ai jamais eu la moindre obligation. Dans ce moment-ci, que me voulez-vous?

M. SAINT-UTSUNT. Vous avez l'esprit élevé, une grande facilité de conception; c'est une justice que vos supérieurs se plaisent à vous rendre. Ce sont de bons protecteurs avec lesquels il serait peut-être dangereux de rompre trop brusquement. L'incertitude de votre position dans le monde leur avait fait espérer que vous continueriez à marcher dans la route qu'ils avaient tracée devant nous; elle est infinie. Quelque ambition que vous puissiez avoir, en restant fidèle aux engagements que l'on vous ferait contracter, vous êtes assuré d'arriver un jour à la position la plus brillante. Répudierez-vous un pareil avenir pour une folie, une amourette, un mariage?

RAYMOND. Quel mariage?

M. SAINT-UTSUNT. Une vie obscure passée auprès d'une femme aussi simple, aussi nulle que la nièce de madame Hébert.

RAYMOND. La nièce de madame Hébert, sa nièce, dites-vous? Vous ne savez rien, monsieur Saint-Utsunt.

M. SAINT-UTSUNT. Je ne sais rien! Ce seul mot m'éclaire; je sais tout.

RAYMOND (avec chaleur). Non, monsieur; encore une fois, non : vous ne savez rien. Gardez-vous, monsieur, de donner à vos soupçons un éclat dont vous pourriez vous repentir.

M. SAINT-UTSUNT. Vous le prenez sur un singulier ton avec moi, monsieur Raymond!

RAYMOND. Je ne dois pas souffrir que vous interprétiez des paroles que je n'ai pas dites. (D'un ton plus doux.) Que vous ai-je fait, monsieur, pour que vous ne me laissiez pas un instant de repos?

M. SAINT-UTSUNT. Ne suis-je pas responsable de votre conduite? Si, dans l'effervescence de vos penchants mondains, vous me trouvez trop sévère, quels reproches ne m'adresseriez-vous pas un jour d'avoir fermé les yeux sur l'affreuse apostasie dans laquelle vous êtes près de tomber! J'en appelle

à votre conscience; ne sentez-vous aucun remords d'abandonner le troupeau dont vous faites partie, de vous soustraire à la houlette de vos pasteurs, quand la persécution prépare ses bûchers, quand l'épiscopat tout entier est dans les larmes et dans la détresse? Jeune homme, rentrez au bercail; ne vous mêlez pas à une nation perverse que votre devoir est de combattre et de maudire.

RAYMOND. On m'a ordonné de vous écouter, je vous écouterai; mais pourquoi me parler comme à un mouton? Vous devez bien penser que nous sommes blasés sur ce langage d'idylle. Je veux voir le monde afin de le connaître; s'il est aussi mauvais que vous le dites, il sera toujours temps pour moi de rentrer au bercail; je n'en serai même que mieux disposé à rendre justice à la piété, au désintéressement et à l'humilité de ces bons pères, que je n'ai pas encore pu juger par comparaison.

M. SAINT-UTSUNT. Je vois qu'il faut nous placer sur un autre terrain.

RAYMOND. Je le crois aussi.

M. SAINT-UTSUNT. Ne vous mariez pas du moins, mon cher Raymond. Quel sort une femme pourrait-elle vous faire, que vous ne puissiez obtenir en vous consacrant à nous? Je veux bien que la direction de vos idées vous éloigne des détails de la vie monastique; mais qui vous empêche de ne faire que des vœux simples? Cela n'engage à rien, n'impose aucune privation. Vous vivrez de la vie du siècle; seulement nous saurons que nous pourrons compter sur vous.

RAYMOND. Je suis donc un être bien important?

M. SAINT-UTSUNT. Les sujets distingués sont fort rares. Si vous pouviez prendre l'esprit de corps, faire abnégation complète de tout ce qui n'est pas les intérêts de notre société, je vous le répète, mon cher Raymond, rien ne vous serait impossible. Ces bons pères, dont vous affectez de parler si légèrement, me sont plus connus qu'à vous. Vous vous êtes arrêté aux prestiges quelquefois bizarres dont ils cherchent à fasciner les yeux du vulgaire; vous aurez remarqué dans leur conduite les irrégularités que l'on trouve dans la conduite de tous les hommes; gardez cela pour vous. La tourbe stupide n'est que

trop empressée à crier haro sur des réformateurs dont pourtant elle a si grand besoin.

RAYMOND. Je crois que les réformateurs ont encore plus besoin de la tourbe stupide. Au surplus, monsieur Saint-Utsunt, je suis dans une disposition d'esprit à ne rien blâmer.

M. SAINT-UTSUNT. Soyons de bonne foi, il faut tromper les hommes pour les conduire; ce n'est pas là ce qu'on peut appeler faire des dupes, c'est servir de guide à des aveugles. Il n'y a rien en France; vous en conviendrez avec moi; tout y est d'une faiblesse extrême; nous avons senti qu'il fallait que quelqu'un se mît à la tête de quelque chose, nous nous y sommes mis.

RAYMOND. Il est bien cruel pour moi, la première fois que vous me parlez avec confiance, de ne pouvoir me rendre à vos désirs. Je vois bien que ce que vous m'offrez, c'est de partager le gouvernement du royaume avec vous.

M. SAINT-UTSUNT. Ne plaisantez donc pas.

RAYMOND (avec gaîté). En vérité, je trouve mieux que cela.

M. SAINT-UTSUNT. Nous verrons, monsieur; vous n'en êtes pas encore où vous croyez. Votre feinte douceur, cette joie que vous cherchez à rendre enfantine ne m'en ont point imposé; elles me font frémir dans un homme de votre âge. Que Madame Hébert s'y laisse prendre, c'est ce que j'empêcherai. Mon expérience doit suppléer à ce qui manque à la sienne; et si c'est sur la faiblesse de son caractère que vous comptez pour l'accomplissement de vos vœux, vous pourriez bien vous tromper.

(Il va pour sortir, Raymond l'arrête.)

RAYMOND. Monsieur!

M. SAINT-UTSUNT. Que me voulez-vous?

RAYMOND (après un moment d'hésitation). Non, non, quittez-moi; je n'ai rien à vous dire.

(M. Saint-Utsunt sort.)

SCÈNE XVIII.

RAYMOND, seul, dans une grande agitation.

Il en sera ce que le ciel voudra. J'aime mieux renoncer au bonheur que de m'humilier vis-à-vis de cet homme. Et quand bien même je me serais humilié, aurais-je pu le fléchir? Pourquoi madame Hébert m'a-t-elle condamné à cet entretien? Elle n'a jamais voulu croire à la haine que me porte M. de Saint-Utsunt. Je frémis en pensant que c'est l'enfer tout entier que j'ai déchaîné contre moi.

SCÈNE XIX.

RAYMOND, JULIEN.

JULIEN (entre avec vivacité, et regarde Raymond fixement). Je viens d'apprendre à te connaître, Raymond. Madame Hébert a fait tes propositions à sa nièce.

RAYMOND. Mes propositions!

JULIEN. Tu n'ignorais pourtant pas notre amour; Louise te l'avait confié ce matin.

RAYMOND. Je l'avoue.

JULIEN. Et cela ne t'empêchait pas de la demander en mariage?

RAYMOND. Je n'ai pas demandé mademoiselle Louise en mariage.

JULIEN. C'est trop fort.

RAYMOND. Laisse-moi, Julien, je suis assez malheureux. Je ne te cache pas que j'aurais pu aimer mademoiselle Louise; mais d'après ce qu'elle m'avait dit, je ne devais plus conserver d'espoir, et ce n'est pas d'elle que j'avais parlé à madame Hébert. Es-tu content?

JULIEN. De qui lui avais-tu parlé?

RAYMOND. Ne me questionne pas. Je croyais qu'elle m'avait compris. Il était si difficile de m'expliquer! Je me rappelle

bien qu'elle a prononcé le nom de mademoiselle Louise; mais comme cette idée ne répondait pas à la mienne...

JULIEN. Je ne vois pourtant pas dans le village d'autre personne qui puisse te convenir.

RAYMOND. Je ne sais pas comment j'avais pu me faire cette illusion. Dis-moi la conversation qu'elles ont eue ensemble. O mon Dieu! étais-je digne d'un tel bonheur? Sans doute elle aura voulu savoir quelle était la personne que j'avais en vue.

JULIEN. Elle n'est pas curieuse.

RAYMOND. De qui me parles-tu?

JULIEN. Et toi?

SCÈNE XX.

RAYMOND, JULIEN, NANETTE.

NANETTE. C'est bien, monsieur Raymond; vous en avez tant fait, que voilà madame aussi contre vous à présent.

RAYMOND. Comment sais-tu cela, Nanette?

NANETTE. Parce que j'ai écouté à la porte. N'allez pas croire au moins que ce fût par curiosité; c'était seulement pour savoir. De vous marier, je ne trouvais déjà pas ça trop beau, avec l'état que vous avez; quand j'ai cru que c'était avec mademoiselle Louise, j'ai dit : « Allons, c'est de plus fort en plus fort. » Mais, ma fine, ce que je viens d'entendre est le pire de tout.

JULIEN. Nanette, vous avez déjà fait une indiscrétion en écoutant aux portes; n'en faites pas une seconde.

NANETTE. Soyez tranquille, monsieur Julien. D'ailleurs, ce ne peut pas être vrai; c'est une invention de monsieur Saint-Utsunt; n'est-ce pas, monsieur Raymond?

JULIEN. Renvoie-la donc, mon ami. Elle va me révéler tes secrets, et ce n'est pas d'elle que je dois les apprendre.

RAYMOND (dans l'abattement). Qu'elle parle, qu'elle se taise, tout m'est indifférent à cette heure. Le coup est porté. J'étais trop présomptueux. Que vais-je devenir! Cet espoir s'était emparé de moi avec une violence qui me fait trembler.

NANETTE (pleurant). Monsieur Raymond, monsieur Raymond, je vous demande excuse. M. Julien, je vous assure que ce n'est pas ma faute. Depuis ce matin, il y a tant de propos que je suis toujours en alerte. On va jusqu'à dire que monsieur Raymond est sorcier, qu'il portera malheur au village s'il y reste. Ce n'est pas que ça me fasse peur à moi; monsieur Raymond est incapable de ces choses-là, si incapable, que je le rencontrerais la nuit auprès des grottes Saint-Ouen, qui sont pourtant bien dangereuses, que je ne ferais seulement pas le signe de la croix. C'est une preuve, j'espère. Mais les autres ne sont pas si raisonnables que moi.

RAYMOND. Je veux savoir ce que pense madame Hébert. (Allant au-devant de madame Laroche, qui entre sur le théâtre.) Je sais qu'on cherche à me perdre; a-t-on réussi?

NANETTE (à part). Il faut que je m'en aille, parce que j'écouterais encore.

(Elle sort.)

SCÈNE XXI.

RAYMOND, JULIEN, MADAME LAROCHE.

MADAME LAROCHE. Raymond, allez chez moi; je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

RAYMOND. Que j'aille chez vous! Comment! ne m'est-il plus permis de rester dans cette maison?

MADAME LAROCHE. Je ne dis pas cela.

RAYMOND. Eh bien! madame, pourquoi n'attendrais-je pas ici madame Hébert! Il faut que je connaisse mon sort. Je vois que je me suis trahi sans le vouloir; monsieur Saint-Utsunt ne m'a que trop compris. Puisque vous avez été témoin de l'entretien qu'il vient d'avoir avec elle, je n'ai rien à vous apprendre. Vous savez à présent quelle était l'illusion que je me faisais. Les expressions de bonté dont madame Hébert s'était servie avec moi m'avaient paru des expressions de tendresse, je m'étais trompé. Cette erreur me causera peut-être la mort; mais monsieur Saint-Utsunt lui a dit la vérité.

JULIEN (en riant). C'est donc madame Hébert que tu aimes?

RAYMOND. Ne ris pas, Julien ; je t'en prie, ne ris pas. Peux-tu seulement me comprendre? Tu as toujours joui de ta liberté ; j'ai toujours été reclus. Une femme, c'était pour moi madame Hébert ou mademoiselle Louise; je ne connaissais qu'elles ; et si mademoiselle Louise se rapprochait plus de mon âge, madame Hébert tenait cependant plus de place dans mes pensées. Cette douceur si continue, cette bienveillance qu'elle porte sur tout ce qui l'entoure, mais que je me plaisais à croire plus marquée pour moi que pour les autres... Oui, je ne le cache pas, tantôt, lorsqu'elle m'a dit que je ne serais jamais un étranger pour elle, j'ai perdu la tête.

MADAME LAROCHE (le regardant avec intérêt). Pauvre jeune homme !

RAYMOND. Est-ce qu'elle est fort en colère contre moi ?

MADAME LAROCHE. Non.

RAYMOND. Elle aurait bien tort. Je veux me marier, parce que je suis un honnête garçon, que je suis né pour être marié. Une femme qui m'aimera sera si heureuse avec moi ! Je lui consacrerai ma vie; elle sera mon idole, l'arbitre de ma destinée... Mais cette femme, quelle est-elle? car je pense encore à madame Hébert.

MADAME LAROCHE. C'est pour cela qu'il faut que vous alliez chez moi, Raymond; vous ne pouvez pas lui parler dans la situation d'esprit où vous êtes. Monsieur Julien va vous accompagner ; il vous accoutumera à des idées plus sages; il vous fera entendre, mon cher ami, que madame Hébert n'est pas obligée de vous épouser, parce qu'il y a eu entre vous un quiproquo. Que vous l'aimiez, rien n'est plus naturel ; elle vous aime beaucoup aussi; mais j'ai peine à croire que ce soit de la façon que vous le désirez. Laissez-moi lui parler. Je l'ai trouvée tout à l'heure plus rêveuse qu'attentive aux longs sermons de monsieur Saint-Utsunt; il serait possible qu'elle commençât à s'en fatiguer. Prenez patience et ne bravez rien, croyez-moi.

RAYMOND. Je n'ose pas vous faire une question.

MADAME LAROCHE. Laquelle?

RAYMOND. Vous connaissez madame Hébert encore mieux

que je ne la connais; si vous étiez à ma place, conserveriez-vous quelque espoir?

MADAME LAROCHE. Comment voulez-vous que je réponde à cela, innocent que vous êtes? Il serait même question de moi, que je ne saurais que vous dire. Une femme qui ne pense à rien, et qui se trouve tout à coup pour adversaire un jeune homme possédé d'une vocation de mariage à faire trembler, c'est très-étourdissant.

RAYMOND. Mais ce jeune homme n'est pas un étranger pour elle; elle le connaît; elle sait combien il a de raisons pour la chérir, pour l'adorer. D'ailleurs, madame Hébert n'est-elle pas charmante? Si Julien n'avait pas un autre amour dans le cœur, je suis sûr qu'il l'aimerait comme je l'aime; et Julien n'est pas beaucoup plus âgé que moi.

MADAME LAROCHE. Pourtant sans ce malentendu, où elle croyait que vous lui parliez de Louise, et où vous avez cru qu'elle vous parlait d'elle-même, votre tête n'aurait pas fait tout le chemin qu'elle a fait.

RAYMOND. Il est bien sûr que c'est elle que j'aime. Dans tous les romans que je lis (car on a beau faire, nous lisons des romans), pour peu que l'héroïne soit douce, bonne, tendre, sensible, c'est toujours sous les traits de madame Hébert que je me la représente. Il n'y a pas un de mes camarades, au séminaire, auquel je n'en aie parlé comme je vous en parle; tous voudraient la connaître.

JULIEN. Voilà une singulière envie pour des séminaristes.

RAYMOND. Des séminaristes sont des jeunes gens comme d'autres. Ne vas-tu pas t'imaginer qu'ils sont pétris d'un levain particulier? Il n'y en a pas un qui ne soit à se raisonner, depuis le matin jusqu'au soir, pour persévérer dans l'état qu'on lui a fait prendre. Ainsi, à tes yeux, je serais le seul qui aurais les idées que j'ai. Madame Laroche, c'est encore une chose sur laquelle il faut appuyer auprès de madame Hébert. Monsieur Saint-Utsunt n'aura pas manqué de me peindre comme homme à part; il n'en est pas moins vrai cependant que tous ceux de mes camarades qui ne sont pas des brutes, ou des ambitieux à qui on a persuadé qu'ils ont une crosse d'évêque dans leur bréviaire, comme on disait aux

soldats qu'ils avaient un bâton de maréchal de France dans leur giberne, préféreraient une position franche à celle où on cherche à les mettre.

MADAME LAROCHE. Je n'ai pas absolument besoin de savoir cela.

RAYMOND. Puisque vous ne voulez pas que je m'explique avec madame Hébert, il faut bien que je vous mette en garde contre les calomnies que je redoute. Tout ce que je vous dis dans ce moment-ci, c'est comme une confession; je ne le répéterais à personne, mais à vous, à Julien... Quand il y va de l'opinion que madame Hébert peut se former de moi, ne dois-je pas prévoir toutes les fausses impressions qu'on aurait pu lui donner?

MADAME LAROCHE. Vous qui parlez si peu ordinairement, je ne vous reconnais pas. Et toujours madame Hébert! Il semblerait que quand j'aurai répété à madame Hébert tout ce que vous venez de me dire, elle n'aura plus qu'à vous épouser. Rien ne va aussi vite que cela, mon enfant.

JULIEN (cherchant à entraîner Raymond). Viens. Laissons faire madame Laroche.

RAYMOND. C'est que madame Laroche ne m'a pas dit pourquoi je ne pouvais rester.

MADAME LAROCHE. Parce que vous diriez quelque folie, et que si madame Hébert consentait à se remarier, ce ne serait assurément pas avec un fou.

RAYMOND. Je vous obéis. Aussi bien je sens que je suis trop ému, et que, comme vous le dites, madame Hébert s'y méprendrait peut-être. Mais, de grâce, n'oubliez rien, madame. Que madame Hébert ne voie plus en moi un enfant dont elle a pris soin, mais un homme dont l'expérience a été avancée par la réflexion, un homme que ses supérieurs estimaient assez pour lui faire faire encore ici, tout à l'heure, par l'entremise de monsieur Saint-Utsunt lui-même, les offres les plus avantageuses. Elle peut le lui demander; à moins qu'il n'ait abjuré tout sentiment d'honneur, il sera forcé d'en convenir. On ne me reproche que d'avoir trop de chaleur d'âme, des idées trop arrêtées, de n'être pas assez flexible à des combinaisons qui me paraissent funestes. Sont-ce là des repro-

ches que l'on ferait à un enfant? Il y a des maris à barbe grise qui ne serait pas si sûrs que moi. (Il s'arrête et ne peut pas s'empêcher de rire.) Qu'il faut être ensorcelé comme je le suis pour oser parler de soi avec autant d'assurance! Mais j'ai vingt et un ans, il faut bien que je prouve que je vaux mieux que cela. Je vais chez vous, madame; songez avec quelle anxiété je vous y attendrai.

JULIEN. As-tu fini?

RAYMOND (toujours bas à madame Laroche). Ce n'est ni comme philosophe, ni comme esprit fort, que je quitte le séminaire; mais il me serait impossible de faire des vœux avec la certitude de ne pas pouvoir les accomplir.

(Il prend le bras de Julien et sort avec lui.)

SCÈNE XXII.

MADAME LAROCHE, ensuite MADAME HÉBERT.

MADAME LAROCHE. En conscience, je trouve que ce garçon-là a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari. Mais, mon Dieu! que le sentiment est bavard! Je ne plaindrais pas beaucoup madame Hébert; elle ne tient à personne; sa nièce mariée peut s'en aller bien loin : à qui s'intéressera-t-elle? Madame Hébert a besoin d'aimer. Elle ne s'en apercevait pas, parce qu'elle avait ces deux enfants; mais seule, que deviendra-t-elle? Raymond la conduira beaucoup mieux que ce méchant apôtre dont elle finirait par être la victime. Il y a du cœur dans ce jeune homme-là, du moins. Pauvre petit diable! Je l'ai vu assez attentif auprès de Nanette, il y a quelque temps. Il a fait, ce matin, une déclaration d'amour à Louise; il est persuadé à présent qu'il n'a jamais aimé que madame Hébert, et tout cela de très-bonne foi. (Madame Hébert entre d'un air inquiet, en regardant de tous côtés.) Vous cherchez quelqu'un?

MADAME HÉBERT. Est-ce qu'il n'est pas ici?

MADAME LAROCHE. Qui?

MADAME HÉBERT. Raymond.

MADAME LAROCHE. Non, je l'ai envoyé chez moi.

MADAME HÉBERT. Pourquoi faire?

MADAME LAROCHE. Pour vous sauver le premier moment à tous les deux. Si monsieur Saint-Utsunt a continué avec vous comme je l'ai entendu commencer, vous devez croire que Raymond est un homme à pendre.

MADAME HÉBERT. Monsieur Saint-Utsunt pense très-bien, vous ne pouvez pas dire le contraire.

MADAME LAROCHE. Il ne s'agit pas de penser. Croit-il un mot de ce qu'il pense?

MADAME HÉBERT. Madame Laroche, nous ne valons rien ni l'une ni l'autre pour nous mêler du sort d'un jeune homme; moi, parce que je suis trop faible; vous, parce que vous avez l'esprit trop gai. Nous avons gâté Raymond. Je riais des plaisanteries que vous faisiez sur sa robe; nous avions tort toutes les deux. Il s'est accoutumé à croire que nous ne mettions pas d'importance à l'état qu'il apprenait, de sorte qu'il a tourné ses idées tout de travers. Il s'est mis à aimer les femmes; il n'a pas rougi de s'en vanter à ses camarades et chez les personnes les plus recommandables de ce village. J'ai vu ce matin deux dames que je ne vous nommerai pas, et qui en étaient scandalisées.

MADAME LAROCHE. C'est la femme du notaire et celle du percepteur, chez qui monsieur Saint-Utsunt a passé hier toute la journée.

MADAME HÉBERT. On assure que mon devoir est d'exiger qu'il retourne à son séminaire, et de lui défendre de remettre les pieds chez moi, jusqu'à ce qu'il se soit engagé par des vœux; autrement je serais blâmée par tout le monde.

(Elle s'essuie les yeux.)

MADAME LAROCHE. Voilà ce qu'on vous a dit. Je suis sûre que vous ne me le répétez avec tant de vivacité que parce que vous n'avez pas voulu prendre la peine d'y réfléchir.

MADAME HÉBERT. Je sais que j'y mets un peu de vivacité; mais c'est que cela me coûte tant! Il va s'imaginer que, parce que je lui ai rendu quelques services, je me crois en droit de lui commander. Commander! Je n'ai jamais su commander à personne. Cependant, lorsqu'il s'agit de choses aussi sérieuses, on est bien embarrassé. Qu'est-ce que j'ai voulu? Empê-

cher qu'il ne devînt ce que malheureusement il est devenu.

MADAME LAROCHE. Mais qu'est-ce donc qu'il est devenu? et s'il est si perverti qu'on veut vous le faire croire, pourquoi, au lieu d'être ravi d'en être débarrassé, montre-t-on tant d'empressement à le faire rentrer au séminaire? En le tourmentant, a-t-on l'espoir de le faire changer? Prenez-y garde, madame Hébert, prenez-y bien garde. Pour vous complaire, il est possible qu'il se soumette à tout dans ce moment-ci; mais l'avenir!

MADAME HÉBERT. Qu'en faire? Le garder avec moi; je ne le puis plus. Lui-même n'y a-t-il pas mis obstacle par les enfantillages qu'il a débités à qui a voulu l'entendre?

MADAME LAROCHE. A qui a voulu l'entendre! quelle exagération!

MADAME HÉBERT. Enfin monsieur Saint-Utsunt me l'a dit positivement. Certes, ils ne sont pas assez amis ensemble pour qu'il ait cru devoir lui faire cette confidence, de préférence à tout autre. Il est amoureux de moi! Comme c'est croyable! je serais sa mère.

MADAME LAROCHE. Ah! pas tout à fait.

MADAME HÉBERT. C'est égal, madame Laroche, un jeune garçon comme cela ne peut pas être amoureux d'une femme de mon âge.

MADAME LAROCHE. Cela paraît pourtant bien vrai.

MADAME HÉBERT. Il vous en a donc parlé aussi?

MADAME LAROCHE. D'après ce que monsieur Saint-Utsunt vous avait débité devant moi, j'ai voulu savoir...

MADAME HÉBERT. Et il vous a recommencé ses extravagances?

MADAME LAROCHE. Il ne m'a pas paru extravagant du tout; il m'a parlé de très-bon sens; il était ému : c'est tout simple; je l'étais bien, moi.

MADAME HÉBERT. Effectivement, je lui ai trouvé ce matin un autre air que de coutume. Mais monsieur Saint-Utsunt prétend qu'il sait déjà jouer toute sorte de rôles, et qu'il est bien plus avancé que nous ne nous le figurons.

MADAME LAROCHE. C'est donc alors que monsieur Saint-

Utsunt a besoin de quelqu'un qui sache jouer toutes sortes de rôles, qu'il tient tant à ne pas le laisser échapper.

MADAME HÉBERT (souriant). Votre remarque est assez juste.

MADAME LAROCHE. Je ne vous dis pas de consentir à ce qu'il demande; mais ne le forcez pas à faire ce qu'en conscience il ne peut pas faire. Il trouvera toujours bien par ses talents l'équivalent d'une cure comme celle-ci. Quand un pauvre pasteur de village a empêché ses paysans de danser, il a fait la seule chose qui pouvait l'amuser; le reste est fort ennuyeux. Est-ce un sort pour un jeune homme qui se sent du mérite?

MADAME HÉBERT. Du mérite, c'est bientôt dit, madame Laroche. Monsieur Saint-Utsunt est loin de trouver que Raymond ait le mérite qu'il devrait avoir.

MADAME LAROCHE. Est-ce qu'à nous deux nous ne suffisons pas pour connaître Raymond aussi bien que monsieur Saint-Utsunt prétend le connaître? Tant qu'il n'a été qu'un enfant, il n'y a pas d'éloges qu'on ne vous en ait faits? il est devenu homme, ce n'est pas sa faute. On lui mettrait à présent dix robes de séminariste l'une sur l'autre, que cela n'y ferait rien. Sortez-le de l'état qu'on veut lui faire prendre de force, il n'y aura plus un mot à dire; ce sera un jeune homme qui veut se marier un peu plus tôt que les autres : cela prouve qu'il est bien innocent.

MADAME HÉBERT. Quand Louise, tantôt, m'a avoué qu'elle avait une autre inclination, et que Raymond le savait, je me suis demandé : « Mais alors que me voulait-il? » Il était tremblant comme une feuille; il me serrait les mains d'une manière extraordinaire. J'étais si loin de m'imaginer que cela me regardait, que je cherchais à lui donner du courage; je croyais devoir lui parler avec plus de douceur encore qu'à l'ordinaire.

MADAME LAROCHE. C'était tout bonnement de l'huile que vous jetiez sur le feu.

MADAME HÉBERT. Pouvais-je m'en douter?

MADAME LAROCHE. Parce que vous n'êtes pas coquette. Vous êtes d'une candeur, à cet égard, qui est perfide pour un

jeune homme comme Raymond. J'ai été vingt fois au moment de vous avertir de le traiter avec plus de réserve, à cause de lui, et pour éviter ce qui est arrivé.

MADAME HÉBERT. Il fallait m'avertir, madame Laroche.

MADAME LAROCHE. Je vous demande ce qu'un jeune homme peut désirer de mieux qu'une femme charmante, toujours occupée de lui, prévenant ses moindres fantaisies, entrant dans tous ses petits chagrins comme lui-même, ne lui disant pas un mot qui ne soit de bonté, d'intérêt, prête à faire tous les sacrifices pour assurer son bonheur? Vous me direz que vous le regardiez comme votre fils; mais vous ne pouviez pas faire qu'il vous regardât comme sa mère. Je ne vous donne pas de conseils; mais je vous réponds que si j'avais vos avantages, et que je pusse me croire aimée comme je suis sûre que vous l'êtes, j'essaierais.

MADAME HÉBERT. Vous essaieriez?

MADAME LAROCHE. Oui; que risquez-vous? Raymond a le caractère décidé; vous avouez vous-même que vous êtes parfois trop faible; il pourra vous être avantageux d'avoir un mari qui supplée à ce qui vous manque en résolution, et qui veille à des intérêts que nous autres femmes, il faut être juste, nous ne savons jamais bien défendre.

MADAME HÉBERT. De sorte qu'il ne tiendrait qu'à moi de regarder cela comme une affaire de raison.

MADAME LAROCHE. Parlons sérieusement. Comment le trouvez-vous de sa personne?

MADAME HÉBERT. Depuis quelque temps, je m'apercevais qu'il changeait beaucoup à son avantage, mais sans y prendre autrement garde. Je sentais pourtant bien que je ne devais plus le tutoyer; si je continuais, c'était par la crainte de lui faire de la peine... mais ce grand jeune homme! cela me paraissait ridicule.

MADAME LAROCHE. Il est certain qu'à vous voir tous les deux, des gens qui ne sauraient rien ne devineraient pas à quel titre vous le traitez aussi familièrement. Grâce à ce que vous n'avez jamais eu ni humeur, ni colère, ni violence, vos traits se sont conservés fort jeunes; les siens ont pris de la gravité, je vous assure que vous êtes du même âge.

MADAME HÉBERT. Monsieur Saint-Utsunt m'avait bien dit de ne pas entrer en explication avec vous, avant d'avoir renvoyé ce pauvre jeune homme.

MADAME LAROCHE. Bon hypocrite !

MADAME HÉBERT. Quel plaisir auriez-vous donc à me voir faire la folie d'épouser Raymond ?

MADAME LAROCHE. Si je trouvais que ce fût une folie, à coup sûr cela ne me ferait aucun plaisir ; mais vous êtes peut-être la seule femme pour laquelle je ne voie pas d'inconvénient à un pareil mariage. N'importe comment, vous l'aimez beaucoup ?

MADAME HÉBERT. Ai-je tort ? Ce petit Raymond !

MADAME LAROCHE. Vous l'appelez petit ?

MADAME HÉBERT. Je l'ai élevé.

MADAME LAROCHE. On ne peut pas dire qu'on a élevé un jeune homme qui avait déjà quatorze ans quand on a commencé à se charger de lui, et qu'on a placé presque aussitôt dans un séminaire.

MADAME HÉBERT. De penser qu'il serait mon mari ! Non, madame Laroche, cela ne se peut pas. Ce n'est pas l'embarras, je crois le connaître assez pour être persuadée qu'il se conduirait toujours en galant homme.

MADAME LAROCHE. Moi aussi.

MADAME HÉBERT. Vu sa jeunesse, cependant, il serait possible qu'il se laissât aller à quelques légèretés ; il faudrait même m'y attendre, n'est-il pas vrai ?

MADAME LAROCHE. Il faut s'y attendre avec tous les hommes.

MADAME HÉBERT. Mais Raymond a le cœur trop bien placé pour me donner jamais de chagrins sérieux ; qu'en pensez-vous ?

MADAME LAROCHE. Une femme qui ne s'exagère rien, qui ne se tourmente pas sur des sottises que les hommes oublient aussitôt qu'ils les ont faites ; une femme comme vous, enfin, calme, pleine d'attentions, d'une humeur égale, est toujours sûre d'être aimée, à moins de tomber dans les mains d'un diable incarné ou d'un sauvage.

MADAME HÉBERT. Je ne sais auquel entendre. Vous avez de l'amitié pour moi, je ne puis pas en douter ; d'un autre côté,

je n'ai pas à me plaindre de monsieur Saint-Utsunt ; que dois-je faire ? Renvoyer Raymond au séminaire, je vois bien que c'est impossible ; l'épouser.....

MADAME LAROCHE. Est plus facile.

MADAME HÉBERT. Oui ; mais que ne va-t-on pas dire !

MADAME LAROCHE. On dira que c'est un mari que vous vous êtes élevé à la brochette ; que vous êtes une femme de précaution ; que vous voyez de loin ; mais comme il n'y a que la vérité qui offense, et qu'il n'y aura pas un mot de vrai dans tout cela, vous laisserez dire.

MADAME HÉBERT. Vous êtes un esprit tentateur.

MADAME LAROCHE. Bien désintéressé, au moins. Il m'est tellement démontré que si vous ne prenez pas un défenseur, monsieur Saint-Utsunt finira par s'emparer de votre fortune ; qu'il ne cherche depuis si longtemps à vous isoler de tous ceux qui vous aiment que dans ce seul but ; qu'il vous prépare l'existence la plus malheureuse.....

MADAME HÉBERT. S'emparer de ma fortune ! il a deux fois mon âge.

MADAME LAROCHE. Si ce n'est pas pour lui, ce serait pour les siens, pour sa compagnie, pour sa troupe. Ruiner les familles, enrichir ses complices, c'est pour ces messieurs une action doublement méritoire. Quelle folie de livrer son bien à de vieux renards comme ceux-là, plutôt que de se donner un joli petit mari, qui ne vous fatiguera que de sa reconnaissance !

MADAME HÉBERT. Madame Laroche, faites-moi le plaisir de m'envoyer Raymond. Il faut que je lui parle. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans tout ce qu'on dit de ses sentiments pour moi, et je tâcherai de lui faire entendre raison.

MADAME LAROCHE. C'est juste ; en l'évitant, vous auriez l'air de le craindre ; et les choses en sont au point qu'il faudra bien que l'un de vous deux cède à la volonté de l'autre.

(Elle sort.)

SCÈNE XXIII.

MADAME HÉBERT.

Me voilà presque engagée ; je vais réfléchir à présent. C'est toujours comme cela que je fais ; je m'engage d'abord, et je réfléchis ensuite. Laissons aller les choses. Il y a peut-être bien des femmes qui voudraient être à ma place. Être aimée d'un beau jeune homme sans avoir rien fait pour cela ; l'épouser, s'il le veut absolument; je ne puis pas m'empêcher de sourire. Louise est ma nièce, je la regarde comme ma fille, mais, sans trop vouloir m'interroger, je crois que j'ai toujours eu un peu de préférence pour Raymond. Il est certain que j'avais plus de plaisir à lui faire de petits présents; sa reconnaissance me flattait davantage. Apparemment cela s'apercevait, car madame Laroche semble l'avoir deviné. Que va-t-il me dire? Sans doute il sera bien agité ; mais moi, suis-je plus tranquille?

SCÈNE XXIV.

MADAME HÉBERT, RAYMOND.

MADAME HÉBERT (à Raymond qui reste à la porte). Approchez donc, Raymond, que je sache au moins ce que vous voulez de moi.

RAYMOND (s'avançant d'un air timide). Ne le savez-vous pas ?

MADAME HÉBERT. Quoi ! c'est bien sérieusement que vous avez parlé à madame Laroche ?

RAYMOND. Oui, madame.

MADAME HÉBERT. Hé bien, mon ami, supposez que je vous consulte ; oubliez qu'il est question de vous; vous avez de l'esprit, de l'instruction ; vous pouvez distinguer ce qui est convenable de ce qui est ridicule; que penseriez-vous de moi, si je vous disais que je suis au moment de contracter..... (Elle s'arrête.) Je n'ose pas prononcer le mot de *mariage*, tant cela me paraît peu raisonnable.

RAYMOND. Prononcez-le, puisqu'il n'y en a pas d'autre pour rendre votre idée.

MADAME HÉBERT. A la bonne heure; il est prononcé. Le jeune homme serait de votre âge ; je ne l'aurais jamais regardé que comme un fils; je l'aimerais beaucoup, mais comme je devrais l'aimer, pas autrement; et pourtant il aurait formé des projets que vous connaissez, puisque ce sont les vôtres. Que répondriez-vous?

RAYMOND. Que voulez-vous que je vous réponde? Je croyais, en venant vous trouver, n'avoir que des remercîments à vous faire ; mais l'embarras où je vous vois m'anéantit.

MADAME HÉBERT. Tu n'as pas pu t'imaginer qu'une chose aussi extraordinaire se ferait sans que nous ayons eu une espèce de conversation ensemble.

RAYMOND. Pardonnez-moi. Je comptais assez sur votre bonté pour espérer que vous m'épargneriez cette conversation, qui, je l'avoue, me paraît très-difficile à soutenir.

MADAME HÉBERT. Tu vois bien.

RAYMOND. S'il m'était permis de vous faire lire dans mon cœur; si je pouvais vous entretenir de la vivacité de mes sentiments... mais on me l'a défendu. On m'a recommandé d'avoir du calme, de la réserve; je dois vous cacher ma tendresse, et ne vous faire entendre que le langage de la raison; voilà en quoi je trouve cette conversation difficile.

MADAME HÉBERT. Pense aussi à une chose ; à ton âge, tout est à craindre pour moi, tes goûts peuvent changer, ce qui te paraît le bonheur aujourd'hui, dans bien peu de temps te paraîtra peut-être un fardeau. Je m'en apercevrai, j'en gémirai; mais il faudra que je cache ma douleur, avec d'autant plus de soin qu'elle ne toucherait personne. Quand je n'aurais cédé à tes vœux que parce que je ne sais rien te refuser, et pour pouvoir fixer auprès de moi un des deux êtres qui me sont le plus cher au monde, on m'accuserait d'avoir mérité mes chagrins, comme si je les eusse provoqués par une conduite légère et inconséquente. De nous deux, je paraîtrais seule coupable; vois à quoi tu m'exposes.

RAYMOND. Me connaissez-vous si peu que vous puissiez me soupçonner d'un tel excès d'ingratitude?

MADAME HÉBERT. Tu ne serais pas ingrat, car je suis persuadée que tu ferais tous tes efforts pour prolonger ma sécurité; mais, mon cher Raymond, quoique je sois une femme d'un caractère assez simple, tu ne pourrais pas me tromper longtemps. Songe à cela; interroge-toi bien. Nous pouvons être très-malheureux ensemble, toi par délicatesse, pour ne pas affliger une personne qui n'aura fait que ce que tu auras voulu; moi, parce que je me regarderai comme un obstacle à ce que tu sois aussi heureux que je voudrais que tu le fusses.

RAYMOND. Vous ne voulez pas que je puisse répondre de moi. Je suis jeune, tout le monde me le répète, et quand on est jeune, apparemment il faut s'attendre à devenir je ne sais quoi. Quelles sont donc les sûretés que je puis vous donner? J'aurais beau vous jurer en ce moment qu'un mot de votre bouche, le son de votre voix suffisent pour commander à tous mes sens, vous ne seriez pas rassurée, parce que je suis jeune. Que croyez-vous donc que je cherche dans une femme? Oui, je le confesse, j'avais songé à mademoiselle Louise, mais parce que je n'osais pas dire toute ma pensée.

MADAME HÉBERT. Tu avais songé à Louise, parce que tu veux te marier; je ne trouve pas cela mal; votre âge, vos goûts auraient été les mêmes.

RAYMOND. Pas du tout. Mademoiselle Louise, tout aimable qu'elle est, annonce cependant quelque penchant pour le monde; moi, c'est la retraite qui me convient; c'est le bonheur qu'on trouve chez soi, auprès d'une personne qui est comme un autre vous-même; c'est d'aimer, de servir cette personne, de ne penser, de n'exister que par elle. Ce que je lui demanderais, ce serait de ne jamais se fatiguer des soins que je lui rendrais. Vous ne pouvez pas vous imaginer, avec un cœur aussi aimant, combien tous mes goûts sont tranquilles. Madame, croyez-moi, je vous en supplie. J'ai toujours été de même; jamais je n'ai pu comprendre ces tourments d'ambition que je voyais à tous mes camarades. Le séminaire m'était devenu odieux par les projets de fortune et de domination qui les occupaient tous. Demandez, recherchez si personne m'a entendu former une seule fois de pareils vœux.

MADAME HÉBERT. Si ce n'était que la fortune, je puis disposer d'une somme assez considérable, sans qu'il m'en coûte la moindre privation. En t'adressant à un ami de monsieur Hébert, qui a bien voulu me conserver de l'intérêt, il pourrait t'associer pour cette somme dans une entreprise...

RAYMOND. Ne continuez pas, madame. Je ne me sens d'intelligence pour aucune espèce d'entreprise. J'ai de l'instruction; je veux en acquérir davantage : je serais si fier d'illustrer un nom qui serait devenu le vôtre ! N'ayez pas d'inquiétude pour moi, l'avenir me sera favorable. Ce n'est pas pour me vanter que je parle ainsi, c'est pour que vous soyez bien assurée que je n'ai fait aucun calcul sur ce mariage.

MADAME HÉBERT. Tu n'es pas assez raisonnable pour cela.

RAYMOND. Cette somme qui vous est inutile, donnez-la à mademoiselle Louise; ce sera à ses yeux, à ceux de Julien, la preuve que je ne veux nuire en rien aux intérêts de votre famille. Que notre union soit bénie de tous ceux qui nous entourent, qu'ils se réjouissent de notre bonheur, voilà ce qui nous importe; le reste doit vous être indifférent.

MADAME HÉBERT. Je voudrais savoir ce qu'une femme prudente ferait à ma place. Mais il faudrait qu'elle t'aimât comme je t'aime, qu'elle eût de toi l'opinion que j'en ai; car ce n'est pas ce que tu es à présent qui m'effraie. Jusqu'ici tu as toujours été ce que tu devais être; mais l'avenir! Raymond, l'avenir ! personne ne le connaît.

RAYMOND. Pourquoi ne vouloir l'envisager qu'avec terreur, au lieu de s'y confier ?

MADAME HÉBERT. Voyage; soyons six mois, un an, séparés l'un de l'autre; tu verras. A ton retour, si tu as changé d'idées, je ne t'en voudrai pas; si tu persistes, ce sera ta faute, je n'aurai rien à me reprocher. Le monde ne pourra pas dire que je n'aurai pas fait tout ce que je pouvais faire. Réponds. Que penses-tu de ce que je te propose? Ce n'est pas pour t'éprouver; mais il me semble qu'un an passé loin de moi te rendra un autre homme; tu ne seras plus ce Raymond que j'ai élevé; tu auras parcouru du pays; tu auras vu plus de choses que je n'en ai vu; tu connaîtras le monde; la

préférence que tu me donneras alors en aura plus de mérite. Conçois-tu?

RAYMOND (très-ému). Ordonnez, madame, et j'obéirai, c'est mon devoir. Je ne sais pas l'effet que ce voyage produira sur vous; quant à moi, je suis sûr d'avance qu'il ne me sera que pénible. L'imagination préoccupée sans cesse de l'idée de mon retour, loin de retirer aucun fruit de ce cruel exil, je ne verrai rien; je ne m'intéresserai à rien; je compterai les jours qui se seront écoulés; je calculerai ceux qui me resteront encore à passer pour arriver au terme de mon ennui. Mais vous aurez la satisfaction de revoir en moi un autre que moi; je ne serai plus à vos yeux ce Raymond que vous avez élevé; j'aurai connu le chagrin, le malheur! J'ai peine à croire que ce soit cela que vous vouliez; cependant dites un mot, et je vous fais mes adieux.

MADAME HÉBERT (le regardant avec le plus grand intérêt, lui tend la main). J'ai trente-six ans, tu le veux; embrasse-moi.

RAYMOND. Qu'ai-je entendu? Vraiment! J'aurai une femme, et ce sera vous!

(Il lui prend les mains, qu'il baise avec une espèce de délire.)

SCÈNE XXV.

MADAME HÉBERT, RAYMOND, MADAME LAROCHE, LOUISE, JULIEN, NANETTE.

MADAME HÉBERT. Mais monsieur de Saint-Utsunt?

MADAME LAROCHE (riant). Il est parti.

MADAME HÉBERT. Parti!

MADAME LAROCHE. En menaçant d'attirer le feu du ciel sur le village, parce que la plus aimable des femmes allait épouser le meilleur des garçons.

NANETTE. Le feu du ciel!

RAYMOND (gaîment). Sois tranquille, Nanette; s'il a des moyens pour attirer le feu du ciel, j'en ai, moi, pour l'empêcher de tomber.

MADAME HÉBERT. Mais comment a-t-il su?...

LOUISE. Nous le souhaitions tous, ma tante.

JULIEN. Cela ne pouvait pas manquer d'arriver.

NANETTE. C'est peut-être mieux pour madame que si monsieur Raymond s'était fait curé; mais pour les autres, ça n'est pas la même chose.

RAYMOND. Mes amis, mes chers amis, nous ne faisons plus qu'une même famille. Madame Laroche, que je vous remercie! (Il l'embrasse.) Soyez tous témoins du serment que je fais...

MADAME HÉBERT. Ne fais pas de serments, Raymond; je m'en rapporte à toi. Mais que vas-tu répondre à ceux qui te diront : « Pourquoi avez-vous quitté l'état que vous aviez embrassé?

MADAME LAROCHE. Vous êtes toujours inquiète de ce qu'il faudra répondre; il répondra : « Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose. »

JULIEN. *Non possumus.*

RAYMOND.

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

Mme MORIN.

LE VELOURS A ENCORE LA MAJORITÉ

La Première Représentation 1.re P.

LA PREMIÈRE
REPRÉSENTATION
OU
IL FAUT VOIR POUR SAVOIR.

PERSONNAGES :

M. DE MÉRIGNY.
MADAME DE MÉRIGNY.
M. LIÉVEN.
MADAME HERFORT.
M. DE LORMON.
MADAME DE LORMON.
SAINT-PAUL.
M. DE THÉMINES.
MADAME MORIN, marchande de modes.
MADEMOISELLE FÉLICITÉ, fille de boutique.
GATIEN, domestique.

La scène se passe à Paris, chez M. de Mérigny.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME MORIN, MADEMOISELLE FÉLICITÉ, GATIEN.

GATIEN. Je vous assure, madame Morin, que vous feriez mieux de laisser votre carton et de ne pas voir madame.

MADAME MORIN. Mais pourquoi cela?

GATIEN. Parce qu'elle est furieuse contre vous.

MADAME MORIN. Elle n'est pas encore partie pour le bal?

GATIEN. Quel bal?

MADAME MORIN. N'est-ce pas pour un bal qu'elle a commandé ce chapeau?

GATIEN. Eh! non; c'était pour la première représentation de ce soir.

MADAME MORIN. Au théâtre Français!

GATIEN. Sans doute.

MADAME MORIN (à mademoiselle Félicité). Vous voyez bien, mademoiselle, que j'avais raison. J'étais sûre que c'était pour la représentation de ce soir. Vous entendez toujours tout de travers, parce que vous pensez toujours à je ne sais quoi.

MADEMOISELLE FÉLICITÉ. Je croyais....

MADAME MORIN. Je me soucie bien de votre crédulité; elle ne vous fait faire que des sottises. (A Gatien.) De sorte que madame de Mérigny est restée toute la soirée ici?

GATIEN. Oui, madame. Elle avait une loge qu'elle a été obligée de céder quand elle a vu qu'à six heures passées vous ne lui aviez pas envoyé ce qu'elle vous avait commandé.

MADAME MORIN. Vous me désolez. (A mademoiselle Félicité.) Mademoiselle, je ne suis pas rigoriste; mais je veux que mes affaires se fassent avant tout. Voilà la dernière étourderie que je vous passe. Je parlerai aussi à l'avoué d'en face, pour qu'il défende à ses clercs de rester aussi longtemps à la croisée de leur étude après le dîner.

MADEMOISELLE FÉLICITÉ. Madame, ce n'est pas cela.

MADAME MORIN. Vous allez m'en remontrer là-dessus! (A Gatien.) Il faut absolument que je voie madame de Mérigny.

GATIEN. Croyez-moi, madame, laissez passer son humeur.

MADAME MORIN. Je ne veux pas m'excuser; mais il est de mon devoir d'atténuer mes torts dans cette affaire. Je me mets à sa place : il est si humiliant de rester chez soi faute d'un chapeau!

GATIEN. Madame en avait tant d'autres!

MADAME MORIN. Une femme qui sait le monde ne va pas à des représentations comme celle de ce soir avec des modes qu'on lui connaît. Ça ne se fait pas.

GATIEN. Je l'entends qui vient. Nous avons du monde à souper; je me sauve. Tâchez de vous arranger avec elle.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME DE MÉRIGNY, MADAME MORIN, MADEMOISELLE. FÉLICITÉ.

MADAME MORIN. Madame, vous me voyez désespérée.

MADAME DE MÉRIGNY. C'est vous, madame? Que me voulez-vous à cette heure-ci?

MADAME MORIN. J'apportais ce carton.

MADAME DE MÉRIGNY. Vous pouvez le faire remporter.

MADAME MORIN. Je sais la bévue que l'on a faite chez moi. Malheureusement vous ne m'aviez pas parlé; j'ai été obligée de m'en rapporter à ces demoiselles. On avait entendu que vous n'aviez commandé ce chapeau que pour un bal.

MADAME DE MÉRIGNY. C'est bon.

MADAME MORIN. Madame doit voir l'interêt que je porte à ce qui la regarde, puisque mon premier soin, en sortant des Français.....

MADAME DE MÉRIGNY. Vous venez donc des Français?

MADAME MORIN. Hélas! oui, madame.

MADAME DE MÉRIGNY. Je ne m'étonne plus. Vous voulez être marchande et aller au spectacle!

MADAME MORIN. Ce n'est certainement pas pour mon plaisir; mais nous devons nous tenir au courant. Les premières représentations donnent assez une idée de ce qui se porte.

MADAME DE MÉRIGNY. Et moi, à cause de cela, je me suis vue forcée de céder une loge que j'avais eu toutes les peines du monde à me procurer, et, qui pis est, pour ne pas faire de confidences, de prétexter une migraine, ce qui ne m'est peut-être jamais arrivé.

MADAME MORIN (à mademoiselle Félicité). Vous voyez, mademoiselle, à quoi vous exposez une personne comme madame.

MADAME DE MÉRIGNY. Je ne donne à souper ce soir que pour entendre parler de cette représentation, car encore

faut-il que j'en sache quelque chose. Quelles sont les étoffes qui dominent?

MADAME MORIN. Madame sait comme moi qu'en général les commencements de printemps sont assez une époque d'anarchie; cependant je croirais pouvoir affirmer que le velours a encore la majorité.

MADAME DE MÉRIGNY. Voilà de ces choses sur lesquelles on ne peut s'en rapporter qu'à soi. Ah! madame Morin, vous m'avez fait bien du tort en me privant du spectacle.

MADAME MORIN. Madame veut-elle que je lui laisse ce carton?

MADAME DE MÉRIGNY. Non assurément. Je ne dis pas que je vous quitte; mais il me serait impossible de porter un chapeau qui m'a fait faire autant de mauvais sang.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, MADAME HERFORT.

MADAME HERFORT. Bonsoir, madame, comment va la santé?

MADAME DE MÉRIGNY (souriant). Si vous saviez de quoi j'étais malade..... Mais n'en parlons plus..... Madame Morin, si je passe demain matin chez vous, tâchez de pouvoir me parler.

MADAME MORIN. Madame doit être assurée que je quitterai tout pour elle.

(Elle sort avec mademoiselle Félicité qui emporte le carton.)

MADAME HERFORT. Est-ce que c'est une marchande de modes?

MADAME DE MÉRIGNY. Oui.

MADAME HERFORT. Je ne la connais pas.

MADAME DE MÉRIGNY. Une merveilleuse comme vous ne doit pas connaître madame Morin.

MADAME HERFORT. Ce n'est pas que je sois merveilleuse; mais depuis que j'ai pris la toilette en dégoût, je ne vais que dans les premiers magasins. On paie trois fois plus cher; mais au moins on est sûr d'avoir des modes convenables sans être obligé de s'expliquer. C'est beaucoup.

MADAME DE MÉRIGNY. Eh bien ! la pièce nouvelle?

MADAME HERFORT. Détestable.

MADAME DE MÉRIGNY. Elle est tombée !

MADAME HERFORT. Au contraire, un succès fou; on a demandé l'auteur. Je me suis en allée pour ne pas l'entendre nommer ; c'était si ridicule !

MADAME DE MÉRIGNY. Vous n'êtes guère curieuse.

MADAME HERFORT. Qu'est-ce que cela m'aurait appris? Il était clair que c'était un triomphe arrangé d'avance, un mot donné. Monsieur Liéven, qui était dans une loge en face de moi, applaudissait à se faire remarquer. Monsieur Liéven enthousiaste! S'il n'y avait pas quelque chose là-dessous, est-ce que ce serait croyable?

MADAME DE MÉRIGNY. Les personnes avec lesquelles vous étiez paraissaient-elles contentes aussi ?

MADAME HERFORT. Ce sont des personnes qui ont une loge à l'année, et qui sont toujours contentes pour peu qu'on leur donne quelque chose qu'elles n'aient pas vue cent fois.

MADAME DE MÉRIGNY. J'ai pourtant peine à croire que monsieur Liéven, qui ne manque pas de goût, se soit mis en avant...

MADAME HERFORT. C'était peut-être pour plaire à une dame avec laquelle je le voyais en grande conversation, et que j'ai supposée être une amie de l'auteur. Je n'en sais rien ; je ne veux pas le savoir.

MADAME DE MÉRIGNY. Connaissez-vous cette dame?

MADAME HERFORT. Non, Dieu merci! Une femme qui souffre qu'un homme avec lequel elle est se donne tout le mouvement que se donnait monsieur Liéven, n'est pas une femme à connaître.

MADAME DE MÉRIGNY. Comment aurait-elle pu l'empêcher?

MADAME HERFORT. S'il eût été question d'un chef-d'œuvre encore; mais pour un amas de niaiseries, de platitudes, c'est de la dernière inconvenance. Vous verrez cette pièce ; et vous jugerez alors le prétendu goût de monsieur Liéven.

SCÈNE IV.

MADAME DE MÉRIGNY, MADAME HERFORT, M. LIÉVEN.

GATIEN (annonçant). Monsieur Liéven.

(Il sort.)

M. LIÉVEN (à madame de Mérigny). Madame, j'ai été au moment de vous présenter ma sœur qui est de retour de son grand voyage, et que j'ai été assez heureux pour pouvoir conduire ce soir aux Français.

MADAME HERFORT (d'un ton très-doux). Est-ce que c'était cette jolie dame que j'ai vue dans votre loge ?

M. LIÉVEN. Oui. Je voulais aller vous en prévenir ; mais je ne pouvais pas la laisser seule avec des personnes qu'elle ne connaissait pas.

MADAME DE MÉRIGNY. Monsieur votre beau-frère n'était donc pas avec vous ?

M. LIÉVEN. Mon beau-frère s'est couché en arrivant ; mais pour elle, depuis quatre ans qu'elle n'entend que de l'allemand, c'était une trop grande fête pour qu'elle pût résister. Elle était ravie.

MADAME DE MÉRIGNY. On dit pourtant que cette pièce n'est pas bonne.

M. LIÉVEN. Qui est-ce qui dit cela ?

MADAME HERFORT (un peu embarrassée). Sous le rapport de la versification.

M. LIÉVEN. Elle est en prose.

MADAME HERFORT. En vérité ? La plupart des vers que l'on fait aujourd'hui sont si singuliers, que souvent, à moins de les lire, je m'y trompe. Eh bien ! une tragédie en prose, c'est un mélodrame.

M. LIÉVEN. Si vous voulez. Je ne mets pas d'importance aux dénominations. C'est intéressant, c'est naturel.

MADAME HERFORT. Allons, allons, il faut en convenir, monsieur Liéven, un peu trop naturel. Il y a là-dedans des rois, des princes, des gens de cour qui parlent comme tout le monde.

M. LIÉVEN. Est-ce que vous seriez fâchée d'entendre des rois parler comme tout le monde ?

MADAME DE MÉRIGNY. L'art du poète consiste pourtant à embellir un peu la nature.

M. LIÉVEN. D'embellissements en embellissements nous avons été conduits à ne plus voir que des personnages de fantaisie. Certainement les trônes de l'Europe n'ont jamais été occupés par des souverains plus éclairés, plus spirituels que ceux qui existent aujourd'hui ; eh bien ! je parierais qu'il n'y en a pas quatre qui parleraient comme ceux que Corneille et Racine font parler dans leurs pièces.

MADAME DE MÉRIGNY. Il se tire toujours de tout par des plaisanteries.

M. LIÉVEN. Mais non. Les acteurs eux-mêmes ont perdu la tradition de ces enflures de voix, de ces airs gourmés qui faisaient pâmer nos pères; ils sont plus à l'aise dans les rôles qu'on leur fait à présent, parce qu'ils sont plus vrais, et que, pour les bien rendre, on n'est pas obligé de se jeter dans des combinaisons idéales.

MADAME DE MÉRIGNY. Vous avez beau jeu avec des femmes pour soutenir la thèse que vous soutenez ; mais, sans pouvoir vous répondre, je sens bien que je ne suis pas convaincue du tout.

MADAME HERFORT. Moi, je commence à comprendre. Je vous avoue, monsieur Liéven, qu'avant de savoir tout cela, vous m'aviez paru presque exagéré dans vos applaudissements ; mais dès que vous étiez avec madame votre sœur...

MADAME DE MERIGNY. Contez-moi donc au moins quelque chose ; je ne vous donne à souper qu'à cette condition-là.

M. LIÉVEN. Je n'ai jamais su raconter une pièce.

MADAME HERFORT. Ni moi.

MADAME DE MÉRIGNY. Comment ! de tout cet enchantement il ne vous reste rien à dire? C'est de la folie.

M. LIÉVEN. N'appelez pas cela de la folie ; c'est de la franchise. Vous voulez que je me mette au pis-faire pour ne rien oublier d'une représentation aussi longue ; que je vous la fasse voir, pour ainsi dire, comme si vous y eussiez été vous-même.

MADAME DE MÉRIGNY. Vous êtes insupportable. Qui est-ce qui vous parle de me faire voir la représentation sans en rien oublier ? Y avait-il beaucoup de toilettes ? quelles étaient les femmes de ma connaissance qui étaient là ? avec qui étaient-elles ? Vous pouvez bien me répondre là-dessus au moins.

M. LIÉVEN. S'il ne s'agit que de cela, il est aisé de vous satisfaire. Il y avait déjà Saint-Paul, que voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-PAUL.

SAINT-PAUL (avec un air de componction). Ah ! madame, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

MADAME DE MÉRIGNY. De quel ton me dit-il cela !

SAINT-PAUL. Pardon. Je suis si rempli d'émotions...

M. LIÉVEN. A qui en avez-vous, mon cher ?

SAINT-PAUL. Vous y étiez aussi, je crois ?

M. LIÉVEN. Quelle foule, n'est-ce pas ?

SAINT-PAUL. Y avait-il de la foule ?

M. LIÉVEN (riant). Ah ! ah ! ah !

SAINT-PAUL. De quoi riez-vous ?

M. LIÉVEN. Eh ! parbleu, de votre question.

SAINT-PAUL. Elle est déplacée. Je vous avoue que je n'ai vu que la scène.

MADAME DE MÉRIGNY. Enfin, moi, j'apprends qu'il y avait de la foule.

SAINT-PAUL. Il y en aura à cent représentations, madame. Pour mon compte, je promets bien de n'en pas manquer une.

M. LIÉVEN. C'est du fanatisme.

SAINT-PAUL. C'est tout ce qu'il vous plaira ; mais l'engouement du public ne m'a jamais paru mieux justifié. J'aurais voulu que vous eussiez été au balcon ; imaginez-vous des convulsions, des trépignements.

M. LIÉVEN. Et la contagion vous a gagné ?

SAINT-PAUL. Je ne trépigne jamais ; mais ça aide beaucoup d'être avec des gens qui sentent vivement. Il y a quantité de beautés qu'on n'apercevrait peut-être pas soi-même, et qui

vous frappent d'autant plus qu'on vous les fait remarquer.

M. LIÉVEN. Vous êtes justement la personne que cherche madame. Voyons, faites-nous un récit dans les règles.

MADAME HERFORT. Quoique j'aie vu la pièce, je ne serais pas fâchée de l'entendre analyser avec suite.

M. LIÉVEN. Surtout par quelqu'un qui l'a écoutée en conscience, à ce qu'il paraît.

SAINT-PAUL. D'abord les costumes sont magnifiques.

M. LIÉVEN. C'est vrai. Ensuite.

SAINT-PAUL. Ensuite?

M. LIÉVEN. Oui, ensuite.

SAINT-PAUL. Faut-il vous dire le nom de tous les acteurs, et de quel rôle chacun était chargé?

M. LIÉVEN. Passez.

SAINT-PAUL. Au fait, c'est inutile. Eh bien! qu'est-ce donc que vous voulez savoir?

MADAME DE MÉRIGNY. Vous n'avez pas vu autre chose?

SAINT-PAUL. J'ai tout vu, puisque je suis arrivé au lever du rideau.

M. LIÉVEN. Bon. Voilà le rideau levé.

SAINT-PAUL. Je ne vous dissimulerai pas qu'un monsieur qui était auprès de moi a été très-content de l'exposition.

MADAME DE MÉRIGNY. Et vous?

SAINT-PAUL. Moi?

M. LIÉVEN. Oui. Avez-vous été satisfait aussi?

SAINT-PAUL. Dans ce moment-là, j'avais prêté ma lorgnette.

M. LIÉVEN. Ah! diable, c'est triste pour une exposition.

SAINT-PAUL. Je m'en suis bien repenti. La première fois, j'en emporterai deux; de cette façon-là, du moins, il faut espérer qu'il m'en restera une. Mais c'est la catastrophe qui m'a enlevé. Dieu! qu'on fait bien les catastrophes à présent! Il y a plus de vingt femmes qui n'ont pas pu rester dans leurs loges.

MADAME DE MÉRIGNY. C'est donc bien terrible.

SAINT-PAUL. Ce n'est pas parce que j'étais entouré de gens qui frémissaient, mais je tremblais comme une feuille. Malgré cela, j'ai tenu bon.

MADAME DE MÉRIGNY. Ce sont de ces occasions où il faut qu'un homme sache montrer du courage.

SAINT-PAUL. Vous voulez plaisanter; mais quand on se livre à son imagination, qu'on s'identifie avec ce qui se passe sous vos yeux, et que ce qui se passe sous vos yeux est touché si fortement, si vigoureusement qu'on n'a pas le temps de reprendre haleine, ma foi! il est difficile de conserver son aplomb.

MADAME HERFORT. J'étais préoccupée, moi; c'est ce qui m'aura sauvée.

SAINT-PAUL. Il fallait que vous le fussiez terriblement, madame. Il n'y a qu'une voix sur le dénoûment. A-t-on idée qu'il se soit trouvé au foyer quelqu'un d'assez insensible pour dire que toute cette pièce n'était rien, parce qu'elle n'était pas en vers? Heureusement, un monsieur de beaucoup d'esprit lui a répondu : « Monsieur, la poésie est le langage des dieux; nous ne sommes pas des dieux. »

M. LIÉVEN (avec une légère teinte d'ironie). C'était piquant.

SAINT-PAUL. Il n'avait que ce qu'il méritait. Oh! d'abord je le déclare, les envieux ne me feront jamais pitié.

M. LIÉVEN. Tant qu'il y aura des gens d'esprit comme ce monsieur pour leur répondre, ils ne seront pas à craindre, soyez tranquille. (A madame de Mérigny.) Vous voilà bien au courant de la pièce, j'espère, madame. Vous savez les sensations qu'elle produit, les jugements qu'on en porte; il ne vous manque rien.

MADAME DE MÉRIGNY. Monsieur Saint-Paul fait toucher les choses au doigt.

SAINT-PAUL. C'est comme cela qu'on doit faire, ce me semble, ou il ne faut pas s'en mêler.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MONSIEUR et MADAME DE LORMON.

GATIEN (annonçant). Monsieur et madame de Lormon.

M. LIÉVEN (bas à madame de Mérigny). Quelles sont ces personnes-là?

MADAME DE MÉRIGNY. Ce sont des parents de mon mari qui vivent toute l'année dans leur terre. C'est à eux que j'avais cédé mon coupon de loge.

MADAME DE LORMON. Je vais donc respirer. Ma chère dame, que je vous félicite d'avoir eu la migraine! vous avez évité un furieux cauchemar.

M. DE LORMON. Cauchemar est le mot propre.

MADAME DE LORMON. Il n'y en a pas d'autre pour peindre la situation pénible dans laquelle vous mettent de pareilles pauvretés.

SAINT-PAUL. Pauvretés, madame! On ne voit que des habits couverts d'or.

M. LIÉVEN. Ne faut-il pas de la variété d'ailleurs?

MADAME DE LORMON. C'est ce que je nie, monsieur. Quand on possède les richesses littéraires que nous possédons, on doit s'en tenir là.

MADAME DE MÉRIGNY. Moi qui ne connais pas la pièce qu'on donnait, j'en demande des nouvelles à tout le monde. Qu'est-ce qui vous a donc tant choquée?

MADAME DE LORMON. Tout, madame, tout. Une absence de dignité qui révolte. Si l'on ne trouve plus de dignité au théâtre Français, où en trouvera-t-on? je vous prie. Dans le chaos de nos nouvelles institutions, il n'y avait que là où, du moins, on devait espérer d'en conserver.

SAINT-PAUL. Que voulez-vous de plus digne que des rois, des reines, des princes, des princesses qui ne font pas un seul pas sans être escortés par des légions de pages?

MADAME DE LORMON. Ah! fort bien. Si vous vous contentez à cette heure, à Paris, de valeurs nominales, je n'ai rien à répondre. Ainsi, du moment qu'on vous dit : « Cet homme-là est un roi », vous n'en demandez pas davantage! c'est un roi?

SAINT-PAUL. Mais, dame, oui.

MADAME DE LORMON. Quelles que soient ses actions, quel que soit son langage, vous n'en démordez pas?

SAINT-PAUL. Mais, dame, non.

MADAME DE LORMON. C'est commode pour les auteurs.

MADAME DE MÉRIGNY. Ne nous prêchez pas la révolte; nous consentons à nous soumettre.

M. DE LORMON. Eh bien! je n'hésite pas à vous le dire, madame, on a grand tort, on a le plus grand tort. Même dans les jeux de l'esprit, il n'est jamais permis de toucher à l'auréole sacrée qui doit toujours environner les personnages augustes. Voyez nos grands maîtres et monsieur de Voltaire lui-même, avec quel art ils savent ennoblir jusqu'aux crimes les plus odieux, quand les coupables ont des droits à nos respects.

MADAME DE LORMON. Vous avez à faire à forte partie; monsieur de Lormon est littérateur jusqu'au bout des ongles.

M. DE LORMON. Ce serait peu de n'être que littéraire; je suis noble, et par conséquent intéressé au maintien de tout ce qui est noble.

M. LIÉVEN. On prend peut-être de mauvais chemins : mais aujourd'hui la prétention est de courir après le vrai.

MADAME DE LORMON. Nous avons plus de tact chez nous; nous ne courons qu'après le beau. Aussi aucune de vos productions nouvelles n'a-t-elle pu s'acclimater parmi nous. Nous voulons du vieux, de l'ancien, du rebattu; nous ne nous en lassons pas, et nous en faisons gloire. Si toutes les villes ressemblaient à la nôtre, vos auteurs nouveaux pourraient se tenir bien tranquilles.

MADAME DE MÉRIGNY. Vous les proscrivez tous?

MADAME DE LORMON. Tous.

M. LIÉVEN. Il y en a, ce me semble, qui devraient vous satisfaire, madame.

MADAME DE LORMON. En connaissez-vous qui consentiraient à appeler leurs personnages Dorante ou Cidalise? Pourquoi exclure Dorante? J'aime Dorante, je connais Dorante; Dorante est tout ce qu'on veut. Dorante est comte, chevalier ou marquis; c'est égal, c'est Dorante. On est toujours sûr que c'est un homme de bonne compagnie. Cidalise est coquette, à la bonne heure : mais c'est d'une coquetterie décente, d'une coquetterie d'esprit; on recevrait Cidalise. Éraste est un peu froid, j'en conviens; mais quel sens, quelle raison! Il n'y a pas jusqu'au bonhomme Oronte qui n'ait son mérite; sa pré-

sence tranquillise pour le dénoûment, on prévoit qu'il arrangera tout à la satisfaction générale. C'est gens-là sont de mon temps, que voulez-vous que je vous dise? ce sont d'anciennes connaissances; j'ai toujours du plaisir à les voir.

M. DE LORMON. Madame de Lormon se laisse un peu aller à sa verve; nous ne parlions pas de comédie; mais il est certain qu'il faut des caractères dans une comédie, et de certains caractères. Car que nous importe de savoir ce que pensent des marchands? quels sont leurs habitudes, leurs tracasseries, leurs chagrins, leurs malheurs? Est-ce pour peindre des bourgeois que l'art dramatique a été inventé? Peignez des gens comme il faut; mais peignez-les d'une manière convenable. Ménagez leurs faiblesses, adoucissez leurs ridicules; et si vous voulez que nous applaudissions vos personnages, donnez-leur de l'esprit, de la délicatesse, du désintéressement; qu'avec cela vos acteurs aient bonne mine; qu'ils mettent de la grâce et de la finesse dans leur jeu, nous dirons : Nous voilà.

MADAME DE LORMON. Mais des caricatures comme celles qu'on se permet! Le théâtre Français devrait rougir.

MADAME DE MÉRIGNY. Blâmez plutôt le public. Le théâtre Français est bien obligé de le servir à son goût.

M. LIÉVEN. Pourquoi ne donne-t-on plus *la Comtesse d'Escarbagnas?* C'est une comtesse, et une comtesse du temps de la dignité du théâtre Français. *Le Roi de Cocagne* ne dérogerait pas non plus, je crois.

M. DE LORMON. Monsieur, monsieur, vous voulez nous dérouter; mais je trancherai la question, et je dirai que, dans des temps comme ceux-ci, il est très-malheureux qu'il y ait des théâtres. Si j'étais le maître, je défendrais au moins qu'on y représentât des pièces nouvelles. Peut-être de loin à loin daignerais-je octroyer la permission de jouer quelques tragédies; mais ce serait à condition qu'elles seraient taillées sur de bons patrons, qu'elles ne remueraient aucune idée, qu'elles ne réveilleraient aucun souvenir. Ah! que je voudrais être gouvernement!

MADAME DE LORMON. C'est la seule ambition de monsieur de Lormon.

M. DE LORMON. Rien que pour châtier le premier auteur qui s'aviserait de traiter pour le théâtre des sujets tirés de l'histoire de France.

MADAME DE LORMON. Il est certain qu'on ne respecte pas assez notre histoire.

MADAME DE MÉRIGNY. Que j'étais simple alors! je trouvais agréable de l'apprendre comme cela, moi.

MADAME HERFORT. Moi aussi.

SAINT-PAUL. Il y a trop peu de choses dans les historiens. C'est toujours un roi qui succède à un roi, et puis un autre, et puis un autre, et toujours, toujours, toujours; c'est sans intérêt. Au lieu que de voir passer sous ses yeux les mœurs, les costumes, les usages, soyons de bonne foi, cela instruit beaucoup mieux.

M. DE LORMON. Si on le prend ainsi; si l'on croit que des parades sont des usages; que nos ancêtres ressemblaient à ce qu'on nous montre sur les tréteaux; que nous n'étions que des baladins; qu'il n'y avait dans nos sentiments rien qui fût au-dessus de ceux du vulgaire; qu'en un mot, nous étions des hommes comme d'autres; que nos femmes n'étaient ni plus chastes ni plus fidèles que celles des classes moyennes; l'esprit public a fait de grands progrès, il faut l'avouer.

MADAME DE MÉRIGNY. Messieurs, de grâce, un peu moins d'érudition, et revenons à la représentation de ce soir. (Apercevant monsieur de Mérigny.) Allons, voici mon mari; il ne va jamais au spectacle; on va parler d'autre chose, et je ne saurai rien.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MÉRIGNY.

M. DE MÉRIGNY. Vous n'êtes donc pas restés pour la petite pièce, vous autres?

MADAME DE LORMON. Madame de Mérigny nous ayant invités à souper, nous aurions eu peur de la faire attendre.

SAINT-PAUL. A une première représentation, d'ailleurs, on ne reste jamais pour la petite pièce.

M. DE MÉRIGNY. Moi, je veux toujours en avoir pour mon argent.

MADAME DE MÉRIGNY. Est-ce que vous étiez aux Français, monsieur?

M. DE MÉRIGNY. Cela vous étonne? Oui, j'y étais. Je ne vous en avais pas parlé, parce qu'il aurait fallu faire cette partie avec vous; voyez comme cela m'aurait réussi, vous n'avez pas pu y aller. Je m'étais assuré d'une place à l'orchestre pour être bien tranquille, sans distraction, n'entendre que ce qui se dirait sur le théâtre, et n'avoir pas sans cesse devant les yeux un rideau mouvant de plumes et de chapeaux de femmes, qui me mettent à la torture.

M. DE LORMON. De sorte, mon cousin, que vous avez eu une jouissance complète?

M. DE MÉRIGNY. A notre âge, mon cousin, on n'a plus guère de jouissances complètes; mais je me suis amusé.

M. DE LORMON. Je vous en fais mon compliment.

M. DE MÉRIGNY. Je me laisse assez séduire par le succès. Nous aurions couru voir cela aux boulevards; on le rapproche de nous en le mettant dans la rue de Richelieu, de quoi peut-on se plaindre?

M. DE LORMON. Vous n'êtes pas sans savoir qu'aujourd'hui, en littérature, on reconnaît deux écoles?

M. DE MÉRIGNY. Moi, je n'en connais qu'une, l'école amusante. Je ne vous dis pas que cette pièce traversera les siècles, mais comme j'aime assez à m'amuser de mon vivant, je voudrais que, sans tirer à conséquence, on en mît de temps en temps de semblables dans la circulation.

MADAME DE LORMON. Et les chefs-d'œuvre, s'il vous plaît, que deviendront-ils?

M. DE MÉRIGNY. Les chefs-d'œuvre resteront toujours des chefs-d'œuvre.

M. LIÉVEN. Ne dirait-on pas qu'on enterre un chef-d'œuvre chaque fois qu'il paraît une pièce nouvelle?

SAINT-PAUL. Je me suis laissé dire qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours dans l'année.

M. LIÉVEN. Et trois cent soixante-six quand elle est bissextile.

SAINT-PAUL. Par conséquent, chacun peut avoir son tour.

MADAME HERFORT. Il y a encore une grande vérité; c'est qu'il se trouve plus d'amateurs que de connaisseurs.

MADAME DE MÉRIGNY. De toute la soirée, je n'aurai pas pu sortir d'un cours de littérature.

M. LIÉVEN. C'est instructif.

MADAME DE MÉRIGNY. Oui, on a parlé de tout, excepté de ce que je voulais savoir. Dieu soit loué! monsieur de Thémines aura peut-être pitié de moi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE THÉMINES.

MADAME DE MÉRIGNY. Monsieur de Thémines, je ne vous permets pas un mot, à moins que ce ne soit sur la représentation de ce soir.

M. DE THÉMINES. Je sais que vous n'avez pas pu y aller; vous aviez la migraine. J'ai reçu votre invitation comme je partais pour le spectacle.

M. LIÉVEN (à madame de Mérigny). Eh! madame, puisque vous vous étiez assurée de lui, qu'est-ce que vous nous demandiez donc? Thémines n'est-il pas le narrateur par excellence?

M. DE THÉMINES. Si j'avais le talent que vous dites, il ne tiendrait qu'à moi de l'exercer, car je viens d'être témoin d'une scène qui pourra avoir les suites les plus funestes.

M. LIÉVEN. Qu'est-ce que c'est donc?

M. DE THÉMINES. C'est que deux hommes peuvent se couper la gorge demain matin.

MADAME DE MÉRIGNY. A propos de cette pièce?

SAINT-PAUL. Oh! oh! je commence à croire, comme le disait tout à l'heure monsieur de Lormon, que ces sortes d'ouvrages ne sont pas sans danger.

M. DE THÉMINES. Quelles sortes d'ouvrages?

SAINT-PAUL. Ce que nous venons de voir.

M. DE THÉMINES. Vous l'avez donc vu?

SAINT-PAUL. J'y étais.

M. DE THÉMINES. Dans le corridor des secondes?

SAINT-PAUL. Non, au balcon.

M. DE THÉMINES. Il ne s'est rien passé au balcon.

M. LIÉVEN. Ce qui se passe sur la scène se passe pour toutes les places.

M. DE THÉMINES. Il est bien question de places.

MADAME ME MÉRIGNY. Ah çà, à quel jeu jouons-nous?

M. DE THÉMINES. Je parle de ce qui s'est passé dans le corridor des secondes, d'une dispute.

MADAME DE MÉRIGNY. Mais encore, à quel sujet?

M. DE THÉMINES. Vous n'en avez connaissance ni les uns ni les autres? Oh! bien, asseyez-vous, asseyez-vous. Personne ne peut vous raconter cela comme moi; je n'en ai rien perdu.

(Tout le monde s'assied.)

MADAME HERFORT. Je ne sais pas comment fait monsieur de Thémines, mais il est toujours partout où il se passe quelque chose.

M. DE THÉMINES. J'ai du bonheur. Imaginez-vous que j'étais dans le corridor des secondes, ou des troisièmes; car je crois bien... Enfin, c'est égal; j'étais dans un corridor. Une loge s'ouvre, une dame en sort, jette un petit cri à propos de je ne sais quoi. Une femme qui trouve l'occasion de jeter un petit cri ne la laisse guère échapper, comme vous savez.

MADAME DE MÉRIGNY. Pas de réflexions.

M. DE MÉRIGNY. Si fait, si fait, Thémines, ne vous gênez pas.

M. DE THÉMINES. Un monsieur qui marchait devant moi s'empresse d'offrir la main à cette dame, croyant apparemment qu'elle s'était blessée, ou pour la voir de plus près, ou, ce qui est encore probable, pour essayer si... dans le fait, je ne sais pas. Au même moment un monsieur qui était dans la loge d'où sortait cette dame, et qui, vraisemblablement, était ou un frère, ou un mari, ou quelque chose d'approchant, adresse à l'autre monsieur quelques mots que je n'ai pas entendus, mais qui avaient l'air de signifier : « Monsieur, de quoi vous mêlez-vous? » L'autre répond à peu près ce qu'il devait répondre, je crois; sur quoi l'autre,

qui paraissait un homme sanguin, prend tout à coup la mouche. L'autre, au lieu de s'émouvoir, regarde l'autre avec un grand sang-froid, ce qui ne fait qu'animer l'autre davantage; parce que, il faut tout dire, l'autre avait dans la physionomie quelque chose d'un tant soit peu goguenard. Plus l'autre élevait la voix, plus l'autre mettait de modération dans ses paroles, mais de cette modération, vous savez? La pauvre dame ne savait que devenir. Elle avait beau prier l'autre de se calmer, il n'en faisait rien; l'autre, de son côté, ne voulait pas s'éloigner, de peur d'avoir l'air de fuir devant l'autre. Cela se comprend.

MADAME DE MÉRIGNY (riant de toutes ses forces). Eh bien! est-ce l'autre qui a cédé?

M. DE THÉMINES. Il se serait plutôt fait hacher sur la place.

M. LIÉVEN (riant aussi). C'est donc l'autre?

M. DE THÉMINES. Non plus. (Tous les personnages éclatent de rire à la fois.) Cela paraît plaisant à entendre raconter; mais quand on en a été témoin!

MADAME DE MÉRIGNY. Auquel des deux vous intéressiez-vous?

M. DE THÉMINES. A l'autre. (Les rires recommencent; M. de Thémines reprend avec humeur.) Sans doute, parce qu'il me paraissait de meilleure compagnie que l'autre : non pas que l'autre fût un homme commun; mais un genre militaire, brusque, de ces gens dont le visage devient tout de suite cramoisi.

SAINT-PAUL. J'ai un cousin comme cela.

M. LIÉVEN. Comment! mauvais cœur, vous avez un cousin comme cela, et vous avez le courage de rire?

SAINT-PAUL. Je n'ai ri qu'à cause de la ressemblance; mais vous tous, à moins que vous n'ayez des cousins comme le mien, je ne vous comprenais pas.

M. DE MÉRIGNY. C'est que nous voulions savoir la fin.

M. DE THÉMINES. Voilà positivement ce que je ne puis pas vous dire. C'est encore un fait singulier.

GATIEN (une serviette sous le bras). Madame est servie.

M. DE MÉRIGNY. Eh bien! mon cher Thémines, vous nous le conterez à table.

M. DE THÉMINES. Pas à table. Je vous prie, au contraire,

qu'il ne soit question de rien devant les domestiques, absolument de rien. Je ne veux pas être cité le moins du monde. Si cette affaire ne s'arrangeait pas, voyez un peu.

M. DE MÉRIGNY. Je vous comprends. Donnez le bras à madame Herfort.

(Il offre le sien à madame de Lormon.)

MADAME DE LORMON (bas à M. de Mérigny). Que vous êtes frivoles, vous autres Parisiens!

MADAME DE MÉRIGNY (à Saint-Paul). Passez, passez, monsieur Saint-Paul.

(Saint-Paul suit les personnes qui sont entrées dans la salle à manger.)

M. LIÉVEN (à madame de Mérigny). Vous avez l'air de faire la moue.

MADAME DE MÉRIGNY. En vérité, je regrette presque mon souper; il m'aura servi à grand'chose!

M. LIÉVEN. Vous aurez les journaux.

MADAME DE MÉRIGNY. Je n'en lis aucun.

M. LIÉVEN. Monsieur de Mérigny.

MADAME DE MÉRIGNY. Mon mari est si causeur! surtout avec moi.

M. LIÉVEN. On redonnera cette pièce après-demain; vous la verrez, et vous serez aussi avancée que nous.

MADAME DE MÉRIGNY. C'est le seul moyen qui me reste. En effet,

POUR SAVOIR, IL FAUT VOIR.

FIN DE LA 3e SÉRIE.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS LA 3e SÉRIE.

Pages.

L'Intrigant Malencontreux, qui compte sur l'écuelle d'autrui, court risque de dîner par cœur. 1

La Lettre, le mieux est souvent l'ennemi du bien. . . . 39

Le Passage et l'Enterrement, l'homme propose et Dieu dispose. 69

Le Mariage d'Inclination, qui refuse, muse. 103

La Rosière, que sert-il de courir quand on n'est pas dans le droit chemin? 133

L'Adjudication, un fou avise bien un sage. 163

Le Jour et le Lendemain, la nuit porte conseil. Proverbe en deux actes. 195

Les Préventions, le bon oiseau se fait lui-même. . . . 229

Les Honneurs, il ne faut pas que la forme emporte le fond. 273

Le Sermon de Société, les actes sont des mâles et les paroles sont des femelles. 303

La Folle, à gens de village, trompette de bois. 331

La Disgrace, il n'y a pas deux espèces d'antichambres. . 353

L'Enseignement Mutuel, où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute. 413

La Rancune, trop parler nuit. 437

Le Séminariste, à l'impossible nul n'est tenu. 449

La Première Représentation, il faut voir pour savoir. . 493

FIN DE LA TABLE DES PROVERBES DE LA 3e SÉRIE.

Saint-Denis. — Typ. de Prevot et Drouard.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002440773b

CE PQ 2330
.L85A19 1852 V003
COO LECELRCQ, MI PROVERBES
ACC# 1323502